



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

438 L 1



UNIVERSITEITS



90000018264



138 L 1
MERCURE



DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

—
TOME QUARANTE-CINQUIÈME.
—



A. PARIS,

CHEZ ARTHUS-BÉRTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson
et de celui de M^{me} V^e Desaint.

1810.



Digitized by Google

4972 B

**DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-
Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.**



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXXV.—*Samedi 3 Novembre 1810.*

POÉSIE.

ON nous a tant envoyé de pièces de vers pour célébrer le mariage de nos augustes souverains, que nous n'avons pas encore pu placer l'ode suivante : comme il y aurait de l'injustice à ne la point faire connaître, nous la donnons à nos lecteurs quoiqu'un peu tard, et nous la publions avec d'autant plus de plaisir que l'auteur mérite le titre de *poète national*; car, avant celle-ci, il a publié une ode aux insurgés d'Espagne, une ode sur la prise de Ratisbonne, un chant guerrier aux Français sur la descente des Anglais à Walcheren, etc.

ODE

*Sur le mariage de Sa Majesté l'Empereur NAPOLÉON,
Et S. A. I. l'archiduchesse MARIE-LOUISE d'Autriche.*

DES rives du Danube, aux rives de la Seine,
L'Hymen, l'Allégresse et la Paix,
Foulant d'un pied vainqueur la Discorde inhumaine,
Couronnent d'olivier, et de myrte, et de chêne,
L'Aigle Germain, l'Aigle Français.

Sur leurs pas triomphans, une auguste Princesse,
Digne du faite des grandeurs,

A 2

MERCURE DE FRANCE,

S'avance..... et les Vertus , la Gloire , la Sagesse ,
 Dont les Dieux ont doué sa brillante jeunesse ,
 Vers son char font voler nos cœurs !

Régnez ! régnez sur nous , adorable MARIE !
 Venez !.... Dans vos illustres mains ,
 La France belliqueuse et l'antique Ausonie
 Déposent les lauriers , le bonheur et la vie
 Du plus grand de tous les humains.

Son bras majestueux enchaîna la victoire ,
 Et terrassa nos ennemis .
 Son grand nom éclipsa les grands noms de l'histoire ;
 Et , pour accroître encor son immortelle gloire ,
 L'Hymen à vos lois l'a soumis.

L'hydre des factions ravageait ma patrie ,
 Proscrivait les lois et l'honneur ;
 De nos plus grands aieux la gloire était flétrie ;
 Et dans des flots de sang des brigands en furie
 Semaient la rage et la terreur.

Les beaux-arts éplorés abandonnaient la France ;
 Et leurs chefs-d'œuvres immortels ,
 Qui charmaient l'Univers par leur magnificence ,
 Subissaient , sous le joug de l'altière licence ,
 Le sort du trône et des autels.

Ce vandalisme affreux ne laissait sur sa trace
 Que des débris et des tombeaux.....
 NAPOLÉON parut , remit l'ordre à sa place ,
 Et nous fit oublier jusqu'à notre disgrâce
 Par son génie et ses travaux.

Tel le flambeau céleste , après de longs orages ,
 Ramène encore de beaux jours ;
 Il rend l'émail aux fleurs , la verdure aux bocages ,
 Aux habitans des airs leurs séduisans rameges ,
 Aux bergers leurs tendres amours .

Sa main cicatrisa nos blessures mortelles ,
 Dompta l'hydre des factions ,
 Pardonna les erreurs , fit punir les rebelles ,
 Rendit l'éclat aux grands , les autels aux fidèles ,
 Et mit fin aux proscriptions .

Il a consolidé le bonheur de la France ;

Il a comblé tous nos souhaits :

Qu'il serre les doux nœuds d'une auguste alliance !

Et puisse un rejeton digne de sa naissance

Eterniser chez nous la paix !

Qu'il marche sur les pas de son glorieux père ,

De Charlemagne et de Titus !

Qu'une épouse semblable à son illustre mère

Partage le bonheur de son règne prospère ,

Et soit le prix de ses vertus.

Que ses nombreux enfans gouvernent ma patrie

D'après les lois de l'équité !

Qu'ils fassent adorer leur sage dynastie ,

Et charment , par leur gloire et leur puissant génie ,

La dernière postérité !

Par M. J. M. Mossé.

IMITATION LIBRE DE L'ALLEMAND.

PAR un beau soir , en mon réduit champêtre ,

Ne sais à quoi rêvais à ma fenêtre ,

Quand sur mon col s'abattit sans façon

Un oiselet gracieux et mignon.

D'abord j'eus peur ; puis fus tôt rassurée.

Bec purpurin , gorgerette azurée ,

Plumes de lis n'avaient rien d'effrayant.

Puis le pauvret était si caressant !

Sucre et biscuits formèrent sa pitance.

Il aimait tant les douceurs , quand j'y pense !

Mais le fripon aurait pu m'échapper :

Je pris son aile , et bien sus la couper.

Depuis ce jour , combien je fus heureuse !

Il volait d'une façon joyeuse ,

Pinçait ma lèvre , et becquetait mon sein.

Jamais ne vis un si charmant lutin.

Avec le tems ses ailes repoussèrent :

Il s'envola , mes oris le rappelèrent ;

MERCURE DE FRANCE,

Mais il me dit : Je m'enfuis sans retour;
C'est aussi vrai que je m'appelle Amour.

Le chevalier FOURCY.

A M. SAUVAN, MON BEAU-PÈRE,

En lui présentant des fleurs le jour de sa fête.

O vous, des pères le modèle,
Un gendre, en ce beau jour s'unissant à vos fils,
Vous présente ces dons fleuris,
Gages de sa tendresse à ce doux nom fidèle,
Mais gages moins solides qu'elle,
Qui jamais ne doit s'effacer
Quand le sort dès demain les force à s'éclipser.

Ici manque, hélas ! mon Adèle,
Cette femme adorable unie à mes destins;
J'ai perdu sans retour ce trésor que je tins
De votre bonté paternelle,
Et qui me fut plus cher émané de vos mains.

Je pleurerai ses vertus et ses charmes,
Tant que mes tristes yeux pourront verser des larmes,
Où chaque souvenir rend ses droits plus certains.
Du moins à nos regards elle revit et brille
Dans le fruit d'un hymen détruit par son trépas.
Son fils pour vous fêter se mêle à sa famille,
Et jouit de s'y voir, s'il ne vous le dit pas.

Au sentier de la vie aidez ses premiers pas;

Secondez ce feu qui pétille

Dans ses mouvements délicats.

Soyez son protecteur, son père;
Cet enfant n'aura rien à désirer de plus,
S'il peut, de son aïeul imitant les vertus,
Les joindre à tous les dons qui distinguaient sa mère.

LE GOUVÉ.

LE TOMBEAU D'UNE INFIDELLE.

ROMANCE.

Près de ce marbre où ta cendre répose
Mes pas rêveurs reviendront chaque jour :

NOVEMBRE 1810!

Objet ingrat de mon premier amoûr,
Reçois la fleur que ma main y dépose !

Laure ! en ces lieux tout parle à ma tendresse :
Que de touchans, que d'amers souvenirs !
Où sont nos jeux, nos sermens, nos soupirs ?
Où sont, hélas ! ta beauté, ta jeunesse ?

Tu me trompais... et moi, femme cruelle,
Par un soupçon je n'osais t'outrager.
Fidèle encor quand je te vis changer,
J'ai, trois hivers, pleuré Laure infidelle.

D'autres beautés, consolant ma souffrance,
Ont, comme toi, reçu mes tendres vœux :
Toutes bientôt, brisant de faibles nœuds,
Ont, comme toi, détroussé ma constance.

D'éterniser la chaîne qui nous lie,
Ainsi l'espoir n'est qu'un songe flatteur :
Ah ! s'il est vrai, notre première erreur
Devrait du moins durer toute la vie.

Oui, je le sens, chère et trompeuse Laure !
Qu'un Dieu te rende à mes vœux les plus chers ;
Avec transport je reprendrai mes fers....
Quand tu devrais m'être infidelle encore !

EUSTACHE SALVETE.

ENIGME.

JE suis un être rond,
Oblong.

Mon corps est en dedans, en dehors est ma tête :
C'est en hiver qu'on me fait fête.
Quand je suis en chaleur, vous pouvez m'approcher ;
Mais gardez-vous de me toucher ;
Le fétu soft presque de ma bouche ;
Je présente le fer à cel ui qui me touche.

S.....

LOGOGRIPE.

Quoique l'artiste doive employer tout son art
Afin de me rendre parfaite,
Tu ne vas presque nulle part,
Sans qu'aussitôt à ton regard,
Pour peu que tu lèves la tête,
Je ne me présente ainsi faite.
Ma tête mise dans mon corps,
Sans invoquer sylphe ou génie,
J'ai de l'ame et de la magie;
Si ma tête est mise dehors,
L'art magique n'est plus, il disparaît sur l'heure,
Mais l'ame reste, et le sorcier demeure.

S.....

CHARADE.

En latin, nul ne peut concevoir mon premier.
Un avare, en latin, n'entend pas mon dernier.
Avec NAPOLÉON, intrépide guerrier,
En français, qui pourrait arrêter mon entier?

L..... *Receveur des droits-réunis.*

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Epingle*.

Celui du Logographe est *Miel*, dans lequel on trouve ; *mel*.

Celui de la Charade est *Univers*.





SCIENCES ET ARTS.

NOSOGRAPHIE SYNOPTIQUE, ou *Traité complet de Médecine, présenté sous forme de tableaux*. Classe première. *Traité des fièvres primitives*, en seize tableaux, grand in-folio. Par J. L. F. DOM. LATOUR, docteur en médecine, professeur, etc., etc. — A Orléans, chez *Huet-Perdoux*; et à Paris, chez *Gabon*, libraire, place de l'École de Médecine (1810).

Il y a un siècle et demi, ou à-peu-près, que l'Hippocrate de l'Angleterre, le grand Sydenham, frappé du nombre et de la confusion des maladies, proposait de faire pour la médecine ce qu'on avait déjà fait pour la botanique, et de ranger les maladies comme les plantes, par classes, ordres, genres, espèces, variétés, etc. La vaste et forte tête de Boerhaave n'osait croire à la possibilité d'une pareille classification. Baglivi et Gorter pensaient comme Sydenham. L'illustre Sauvages, de Montpellier, tenta l'entreprise et en vint à bout; mais son travail, tout précieux qu'il était, parut insuffisant. Après lui, le grand Linnée en Suède, Vogel en Hanovre, Sagar en Moravie, Macbride en Irlande, Cullen en Ecosse, Selle à Berlin, Vitet à Lyon, monsieur le professeur Pinel à Paris, et dans ces derniers tems, Wilson à Londres, ont publié des systèmes généraux ou partiels, où les maladies intérieures sont assujéties à un ordre méthodique particulier. Ces systèmes ne se sont multipliés que parce qu'ils étaient défectueux. Celui de M. Pinel lui-même n'est certainement pas complet. On y remarque des classifications fausses, douteuses, arbitraires. Malgré ses imperfections, inévitables peut-être, et d'ailleurs peu nombreuses, ce système ou arrangement est à beaucoup d'égards infinitement supérieur à tous ceux qui l'ont précédé; et c'est à juste titre que cet ouvrage, devenu classique, au moins

pour l'Ecole de Paris, est mis dans les mains des élèves, comme le guide le plus propre à les diriger dans leurs études.

C'est ce même système que M. J. L. F. Dom. Latour, médecin d'Orléans, a conçu l'idée de réduire en une suite de tableaux, dont la collection formera la nosographie synoptique que nous annonçons à nos lecteurs. L'auteur n'a publié jusqu'ici que seize de ces tableaux, lesquels n'embrassent que la première classe de la nosographie de M. Pinel ; savoir, celle des fièvres. Tout le fonds de doctrine dont ces tableaux offrent le développement, appartient donc exclusivement à M. Pinel. C'est, en quelque sorte, sous une autre forme, une nouvelle édition de son ouvrage. M. de la Tour n'y a mêlé du sien que quelques considérations particulières ; et comme nous n'avons rien à dire sur une doctrine déjà très-connue, et qui a été reçue avec un applaudissement presque universel, c'est uniquement sur quelques-unes des additions faites par M. de la Tour, et sur les vues qui lui ont servi de texte dans son introduction, que nous prendrons la liberté de présenter quelques remarques.

Après avoir parlé de l'utilité de l'analyse et de la synthèse, « lorsqu'il s'agit d'une science qui, comme la médecine, ne doit reposer que sur des faits ; » (comme s'il y avait dans le monde d'autres sciences que celles qui reposent sur des faits) après avoir fait sentir « la nécessité de distinguer dans les êtres pathologiques, (dans les maladies) les objets principaux des accessoires, et de grouper *les premiers* d'une manière subordonnée aux *premiers* ; » M. de la Tour dit : « Il ne manque plus à la médecine, pour qu'elle ait atteint le degré de perfection dont elle est aujourd'hui susceptible, que *la formation de sa langue en rapport avec ses connaissances acquises*. » Voilà une proposition singulière et bien singulièrement exprimée. Il y a quelqu'apparence que M. de la Tour n'a pas pris la peine d'examiner tant soit peu la question qu'il ose toucher ici. Avec la plus légère attention, il eût facilement entrevu dans quel horrible cahos on jetteit la médecine, par la réforme du langage médi-

cal : et pourquoi ? pour substituer des mots à des mots , c'est-à-dire , en définitif , de l'arbitraire à de l'arbitraire. Quelles mains d'ailleurs tenteraient cette réforme ? Dans quelle partie de l'Europe ? Sur quelle base ? et pour qui ? Les sciences étant le patrimoine des nations , comment se flatter que l'Allemagne donnerait son approbation à la France ? Où est le congrès qui ratifiera ce grand travail ? Pour moi , je pense , avec Hippocrate , que la médecine est une science très-avancée ; que ses progrès futurs , si elle en fait , naîtront de la même source que ses progrès passés ; et qu'on la sert mieux par des découvertes , telles que celle de Jenner , que par une stérile innovation de paroles.

Dans le paragraphe suivant , on lit : « déjà les travaux » journaliers de MM. Corvisart , Pinel , Hallé , Chaussier , « ont sapé , sans retour , les édifices ridicules que quelques » médecins hypothétiques avaient élevés sur un sable » mouvant. » Quels sont donc ces médecins qui ont bâti sur le sable ? des médecins *hypothétiques* ? Quoi ! des médecins *conditionnels* ? *supposés* ? quel ennemis ! et quelle victoire ! M. de la Tour entend-il bien le sens du mot *hypothétique* ?

Dans le tableau de la fièvre inflammatoire , M. de la Tour dit en marge . « Si les anciens avaient distingué , » comme Bichat , Chaussier , Richerand , et comme tous » les anatomistes modernes , en général , l'ont fait , l'*irritabilité* , de la *contractilité* ,..... ils auraient su que , » dans le cas de fièvre , on ne peut raisonnablement con- » cevoir qu'une exaltation de forces toniques , et de la » contractilité organique insensible du système artériel . » Voilà les anciens bien humiliés de n'avoir pas possédé ces belles connaissances , et les modernes bien avancés , de les avoir établies ! Que cette nouvelle doctrine est belle , claire , simple , et qu'elle est utile pour le traitement des fièvres inflammatoires !

M. de la Tour donne une liste des auteurs à consulter sur les fièvres , et dans cette liste il n'a omis que les auteurs suivans : Celse , Fernel , Sennert , Rivière , Boerhaave , et son commentateur Vanswieten , Morton , Torti , Werlhoff , Freind , Morgagni , Lancisi , Stahl , etc. , etc.

En revanche, on y trouve le titre de beaucoup de thèses publiées par des élèves ou par de jeunes médecins, il y a sept, huit, ou dix ans tout au plus.

Enfin, lorsque M. de la Tour a occasion de parler de Stoll, c'est toujours *Stool* qu'il cite. Lorsqu'il parle des alimens, des boissons, etc., toutes substances connues en hygiène sous le nom général d'*ingesta*, il ne manque point d'écrire, *injestas*, ou bien *injectas*. En citant Bailou, édition donnée par Thévert, médecin de Paris, (*Ballonii opera,.... studio et operā M. Jacobi Thevert.. digesta.*) M. de la Tour écrit : *Ballonii oper. stud. et oper. therast*, etc. M. de Grimaud, professeur de Montpellier, s'appelle Grimaut, etc., etc. Ces fautes sont légères, sans doute, mais les conclusions qu'en tire la malignité ne le sont pas ; et M. J. L. F. Dom. de la Tour, dans la suite de son travail, fera bien, selon nous, de ne pas donner prise à certains commentaires.

E. PARISSET.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGES NOUVEAUX PARMI LES SAUVAGES D'AMÉRIQUE ;
par les capitaines LEWIS et CLARKE.

(*Extrait de la Bibliothèque Britannique.*)

Il est peu de sujets sur lesquels les philosophes aient plus disputé que sur les avantages et les inconvénients de la vie sauvage comparée à la vie sociale. Des écrivains très-profonds et très-sages semblent regarder ces deux états comme se compensant à-peu-près pour les maux et pour les biens. Montaigne, par exemple, est de cet avis, si même il ne va plus loin. De son tems la découverte de l'Amérique était toute récente. La curiosité générale se portait nécessairement vers un monde nouveau dont les mœurs étaient si différentes des nôtres. Montaigne avait eu pendant long-tems, chez lui, un homme qui était resté plusieurs années au Brésil, dans le commencement de la découverte. Il se plaisait à lui faire raconter ce qu'il savait de ce pays. La manière de vivre des sauvages, leur indépendance, la simplicité de leur gouvernement, réalisaient dans son esprit l'idée des anciennes républiques. Il trouvait, comme il le dit lui-même, qu'une société qui subsistait avec si peu de contrainte et *de soudure*, était plus admirable que la république de Platon. Mais, malgré cela, je crois que Montaigne aimait un peu trop ses aises pour avoir envie de se faire sauvage. Rousseau alla plus loin, selon sa manière d'emprunter les idées de Montaigne en les exagérant. Il déclara que la vie sauvage était la vie naturelle à l'homme, la vie sage, libre, heureuse, innocente, et que la nôtre, que nous appelons civilisée, n'en est qu'une dégradation. Ce système, soutenu avec toute cette verve de liberté et d'éloquence qui règne dans ses écrits, plut à beaucoup de gens, qui se trouvaient pourtant assez

bien de l'état social, et qui auraient été fort embarrassés de mener la vie naturelle. Enfin, plus récemment encore, un écrivain célèbre a peint les amours de deux jeunes sauvages avec une séduction inexprimable, et il les a embellis de tant de délicatesse, de tant de grâce, de pudeur et d'innocence, qu'on serait tenté, en lisant son récit, de quitter ce monde pervers d'Europe, pour aller chercher la sagesse et la vertu au fond des forêts de l'Amérique.

On aime ces fictions et cela est naturel. Nous sentons vivement les maux de la société, parce qu'ils nous blessent ; nous apprécions moins ses jouissances, parce que nous sommes accoutumés à leur douceur. C'est un sentiment pareil qui, dans les voyages lointains, nous fait trouver un plaisir extrême à pénétrer dans les endroits les plus solitaires et les plus sauvages. En mettant le pied sur une terre qui n'a pas encore été foulée par des hommes, il nous semble que nous échappons à tous les chagrins qu'ils nous ont causés, à tous les liens dont ils nous serrent et nous enlacent. L'imagination nous fait de ces beaux lieux, ignorés et déserts, un Oasis de repos, de bonheur et de paix. Toutes les personnes qui ont parcouru les hautes cimes des Alpes ou des Pyrénées, peuvent rendre témoignage de cette impression involontaire ; mais en cela, comme dans bien d'autres circonstances, nous ne serions pas long-tems d'accord avec nous-mêmes ; car les prestige dont notre imagination nous environne nous charment bien plus encore que ne peuvent le faire les beautés réelles qui sont sous nos yeux. Ce séjour qui nous enchante aujourd'hui parce que nous y venons pour la première fois, cesserait bientôt de nous plaire si nous devions y passer notre vie dans la solitude. Sans doute, si l'on arrête uniquement ses regards sur les vices et les travers des hommes, sur la dureté, l'égoïsme et la bassesse de la plupart d'entre eux, on est tenté de dire comme l'ange Ituriel, qu'il faut que Persépolis soit détruite ; mais sans méconnaître ces plaies du corps social, si vous considérez les forces conservatrices qui le maintiennent, les ressorts qui le font mouvoir, et l'accumulation de lumières, de puis-

sance, même de vertu et de bonheur que la civilisation lui donne, vous demanderez que Persépolis soit conservée.

C'est une étude très-intéressante que de comparer sous ce point de vue les récits des voyageurs qui ont vécu parmi les nations sauvages, et qui ont parlé d'elles non pas en poètes, mais en philosophes et en observateurs fidèles. M. de Volney, dans son *Voyage aux Etats-Unis d'Amérique*, est, je crois, le premier écrivain français qui les ait ainsi examinés; et quoiqu'il fasse une très-belle peinture des fleuves, des cataractes et des antiques forêts du Nouveau-Monde, il présente les sauvages qui habitent ces contrées comme ayant une condition fort misérable. L'idée que Cook, la Peyrouse et notre respectable Bougainville donnent, en général, de ceux qu'ils ont observés, n'est pas non plus très-attrayante, et enfin les voyageurs français qui sont allés récemment à la Nouvelle-Hollande, et qui ont communiqué avec les sauvages de ce pays, n'y ont vu, au lieu de l'âge d'or, que le dernier degré de misère que la race humaine puisse supporter sans s'éteindre.

Le voyage de MM. Lewis et Clarke à travers le continent d'Amérique, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'Océan pacifique, est très-propre à donner des détails exacts sur ce point de philosophie morale. Chargés par le gouvernement américain de reconnaître la route la plus favorable pour traverser le continent par terre, ils ont dû passer chez un grand nombre de nations sauvages, et comme leur mission pacifique ne portait aucune alarme, ils ont pu les observer à loisir, et en parler sans prévention. Nous allons extraire de leur récit les traits les plus saillans et les plus propres à caractériser avec exactitude une existence si opposée à la nôtre (1).

Les sauvages d'Amérique vivent presqu'entièrement

(1) Tous les faits que je citerai relativement aux mœurs des sauvages, sont extraits fidèlement et quelquefois littéralement de la *Bibliothèque Britannique*.

(*Note du Rédacteur.*)

de chasse ; ils font aussi un grand commerce de fourrures avec les Européens. La chasse, la guerre et le sommeil sont leurs occupations principales. Leur forme de gouvernement est très-peu compliquée ; chaque tribu a un chef électif et un chef héréditaire : le premier est le chef de guerre ; on le choisit pour sa bravoure et son expérience dans les opérations militaires : l'autre chef est chargé des affaires civiles ; c'est lui qui prépare les traités, les conclut, et leur appose le symbole caractéristique de sa nation. Ils n'ont d'ailleurs tous deux aucune autorité que de persuasion. Ces peuples ne reconnaissent aucune subordination quelconque. Chaque individu a la plus haute idée de ses droits naturels, et tout ordre positif est repoussé avec mépris. Aussi les chefs n'ordonnent-ils jamais ce qu'ils veulent qu'on exécute ; ils insinuent seulement que telle chose leur paraîtrait convenable, et on la fait d'ordinaire avec le plus grand empressement. De cette manière, sans avoir aucun pouvoir légal, ils exercent réellement beaucoup d'empire. Cependant leur crédit ne va point jusqu'à se mêler des querelles particulières. S'il se commet quelques violences dans la tribu, la vengeance appartient à la famille de l'offensé, et cette vengeance est éternelle. Le désir de la vengeance est chez eux un besoin, une furur ; et ce sentiment étendu de nation à nation, produit parmi eux autant de guerres que le besoin des subsistances. En songeant à l'étendue prodigieuse des pays que ces sauvages parcourront, on serait tenté de croire qu'ils ne reconnaissent pas comme nous des limites de territoire. MM. Lewis et Clarke assurent qu'il n'en est pas ainsi ; ils tracent sur l'écorce de bouleau des cartes topographiques fort exactes, quoique grossièrement travaillées, et ils s'en servent quand ils délibèrent sur leurs expéditions de chasse ou de guerre.

Ils croient à l'existence d'un GRAND ESPRIT qui fait le bien, et d'un méchant esprit qui fait le mal. Ils ont des prêtres qui sont en même temps médecins et sorciers. Ce n'est pas trop de cette triple influence pour ébranler l'imagination d'un sauvage.

En effet, ceux d'Amérique sont extrêmement froids, réservés, réfléchis, plus encore par étude que par nature.

nature. Dans toutes les occasions qui pourraient les émouvoir, ils se contraignent et s'efforcent de cacher leurs impressions intérieures. Si un sauvage déclare qu'un de ses amis est attendu quelque part pour être assassiné, il ne s'explique point positivement sur le danger dont son ami est menacé; mais il lui demande froidement quel chemin il compte prendre. Ensuite, il lui dit qu'il a lieu de croire qu'une bête féroce se trouvera sur son chemin. Ce n'est suffit. L'autre se tient pour averti, et évite le danger sans plus d'explication.

Ce soin continual des sauvages pour dissimuler les impressions qu'ils éprouvent, se montre dans les occasions mêmes où les sentimens naturels agissent avec le plus de force. Ils aiment beaucoup leurs femmes et leurs enfans. Cependant après une longue absence ils les reverront sans aucune émotion apparente. Un sauvage absent depuis plusieurs mois, pour la chasse ou pour la guerre, revient chez lui. Sa femme et ses enfans courrent à sa rencontre; lui, au lieu de les embrasser, ne les regarde pas. Il va droit à la cabane, s'assied, et fume tranquillement sa pipe, comme s'il n'eût pas été absent. Plusieurs heures se passeront avant qu'il raconte à sa femme et à ses enfans les événemens de son voyage.

Un sauvage a-t-il passé plusieurs jours à la chasse, et après avoir long-tems souffert de la faim arrive-t-il chez un ami, où il trouve des vivres en abondance, il s'étudie à ne paraître nullement pressé de manger. Il s'assied et fume sa pipe, comme s'il était rassasié. Cette coutume est celle de toutes les tribus sans exception; ils regardent cela comme une preuve de courage, et ils croiraient se déshonorer s'ils agissaient autrement.

Si l'on dit à un sauvage que ses fils se sont signalés contre l'ennemi, qu'ils ont fait des prisonniers et enlevé des chevelures (car c'est chez ces peuples une horrible coutume de dépouiller le crâne de leurs ennemis expirans), à ce discours qui le remplit de joie, il ne montrera nulle émotion. Il répond froidement qu'ils ont bien fait, et se garde de faire aucune question qui puisse montrer un intérêt trop tendre. Si au contraire on lui apprend que ses fils sont tués, il répond froidement:

B.

c'est un malheur ; ne profère aucune plainte , et demeure long-tems avant de demander le moindre détail sur ce sujet.

Sans doute cette contrainte continue leur est nécessaire , indispensable. Il faut bien qu'ils endurcissent leur corps et , s'il se peut , leur ame à supporter sans plainte les plus cruelles souffrances ; car leur vie n'est que dangers , et le plus souvent leur destinée est de la finir prisonniers , entre les mains de leurs ennemis , au milieu des tourmens les plus terribles. Il faut bien que long-tems d'avance ils se soient préparés à entonner leur chant de mort. Mais n'est-il pas singulier que cette liberté si vantée de la vie sauvage ne soit en effet qu'une contrainte continue , terminée le plus souvent par une mort misérable ?

Du moment où ils ont arrêté de faire une expédition de guerre , les jours se passent en préparatifs et les nuits en fêtes. Ils envoient un esclave à leurs ennemis avec la hache rouge , signal de rupture , et ils se mettent en marche. Leurs partis sont rarement nombreux. Ils n'emmènent jamais d'équipages militaires. Chaque guerrier porte avec lui ses armes et une natte pour se coucher. Comme ils vivent de leur chasse et de leur pêche , ils se dispersent , et le gros de l'armée se trouve quelquefois réduit à une douzaine d'hommes. Mais ils sont tellement accoutumés à mesurer le tems et les distances , que tous ceux qui s'écartent se rendent tous les soirs avec exactitude au rendez-vous assigné. Arrivés dans le pays ennemi , ils deviennent d'une extrême défiance , n'allument plus de feu et ne se parlent que par signes. Quand ils ont découvert l'ennemi , ils se préparent à le surprendre de nuit , se couchent sur le ventre et se traînent ainsi jusqu'à la portée de la flèche. Alors ils se lèvent tous à-la-fois , font une décharge générale en poussant des hurlements affreux , et s'élancent sur leurs ennemis pour les tuer à coups de casse-tête à mesure qu'ils se réveillent. S'ils sont vainqueurs , ils tuent tout ce qu'ils ne peuvent pas emmener , enlèvent les chevelures des blessés et des morts , et partent avec leurs prisonniers.

Alors ils tâchent de regagner leur pays le plus promptement possible. Ils prennent toutes les précautions ima-

ginables pour n'être pas poursuivis. Se voient-ils près d'être atteints dans leur retraite, ils tuent les prisonniers, enlèvent leurs chevelures, et se dispersent dans les bois où chacun ne répond plus que de sa vie.

Mais s'ils ne sont pas poursuivis ou s'ils se croient en sûreté, ils gardent soigneusement leurs prisonniers, les attachent pendant la nuit sur la terre, par le col, le bras et les jambes. Souvent, pendant la marche, ils les forcent d'entonner leur chant de mort. Revenus près de leurs habitations, ils annoncent de loin par de grands cris l'issue de l'expédition. On leur répond par des cris analogues ; la horde s'arme de bâtons, se range sur deux lignes, et tous, femmes, enfans, vieillards, frappent à leur passage les malheureux prisonniers, auxquels bien souvent, après ce traitement barbare, il ne reste plus qu'un souffle de vie à exhaler dans les tourmens qu'on leur prépare.

C'est un usage parmi ces sauvages de tracer sur son corps certains signes lorsqu'on a tué un ennemi. Les prisonniers qui portent de tels signes sont impitoyablement condamnés à être brûlés vifs, et on les livre au chef des guerriers. On les conduit au bûcher, on les attache, et chaque sauvage s'ingénie à leur faire les blessures les plus cruelles. Alors la malheureuse victime entonne son chant de mort, raconte les maux que sa famille a faits aux ennemis, et tâchant ainsi d'exalter la fureur de ses bourreaux, réussit quelquefois à faire abréger son supplice.

Les sauvages prétendent que ces atrocités ont l'avantage d'entretenir la haine nationale, et d'animer le courage des jeunes guerriers ; mais la véritable raison de cette coutume est la soif de la vengeance dont ces peuples sont habituellement dévorés.

Les prisonniers que l'on épargne, sont des jeunes gens, des enfans, des femmes. Après l'exécution de mort, on tient conseil et on distribue ces esclaves. On les répartit de préférence dans les familles qui ont perdu des hommes dans l'expédition. Quelquefois ils sont adoptés par ces familles. Alors ils en font véritablement partie. Leur sort ne diffère plus de celui des autres enfans, et ils

prennent part comme eux aux guerres de la tribu , même contre leur ancienne patrie. Les préjugés de ces peuples sont tels que si un individu de leur nation s'échappait de l'esclavage pour rentrer dans sa première famille , il n'en serait pas reconnu.

Quelques écrivains d'Europe , et Montaigne est de ce nombre , ont voulu affaiblir l'horreur qu'inspirent ces traitemens barbares , en les comparant aux fureurs de nos guerres et aux cruautés qu'elles entraînent : mais ils n'ont pas vu , ce me semble , ou ils n'ont pas voulu voir un point essentiel qui en fait la différence. Sans doute il est affreux d'entasser des milliers de prisonniers dans des pontons infects , ou dans d'obscures prisons ; mais ces cruautés ne sont pas dans l'ordre social , elles lui sont contraires. La civilisation ne les prescrit point , elle les défend ; et enfin l'histoire les flétrit , comme des crimes , aux yeux de la postérité. Mais chez les sauvages dont nous venons de rapporter les coutumes , la barbarie est nationale ; ils la pratiquent comme un plaisir , l'honorent comme une vertu , et en font un ressort essentiel de leur organisation.

Détournons les yeux de cet affligeant tableau , et cherchons , s'il se peut , quelque dédommagement à tant de misères. Si la vie errante et périlleuse du sauvage l'empêche d'exercer et de développer son intelligence , il faut du moins convenir qu'elle perfectionne ses sens physiques à un degré extraordinaire. Ils peuvent , disent nos voyageurs , suivre les traces d'un homme ou d'un animal sur les feuilles ou sur l'herbe avec une sagacité étonnante , et cette faculté rend très-difficile d'échapper à un sauvage qui vous poursuit en ennemi. Ils ont une mémoire très-fidèle. Ils se rappellent les moindres paroles qui ont été dites dans un conseil , et le tems où ce conseil a été tenu. Les grains qu'ils portent en collier leur rappellent les traités qui ont été faits depuis trois ou quatre siècles , et ils consultent ces colliers avec autant de sûreté que les Européens consultent leurs registres. Enfin ils montrent une grande sagacité pour tout ce qui demande de la patience et de l'observation. Un sauvage traversera une forêt de deux cent milles pour arriver à un but , par un

tems obscur et couvert de nuages, sans se dévier sensiblement de sa direction. Chaque nation a sa manière particulière de construire des habitations. Cependant il faut être versé dans ces distinctions pour en saisir la différence. Un Européen en serait incapable, mais un sauvage discerne à l'instant, par la seule position d'un pieu, laissé en terre, quelle nation avait construit la cabane dont ce pieu faisait partie.

La plupart de ces hordes sont d'une saleté excessive : mais leurs chefs ont un peu plus de recherche. L'usage est de danser avant et après le repas en l'honneur du grand esprit; la danse, le sommeil et quelques visites qu'ils se font les uns aux autres, voilà leurs seules occupations en tems de paix, quand ils ne sont pas à la chasse.

On sent que de pareils hommes doivent faire fort peu de cas des usages d'Europe. Par exemple, n'ayant point l'usage des signes monétaires, ils ne peuvent pas concevoir l'utilité de l'argent. Quand on leur explique à quoi il sert, ils répondent qu'il doit être une source intarissable de maux, et ils attribuent à cette seule cause les trahisons, les meurtres et les rapines dont ils ont entendu dire que nos contrées sont bien souvent le théâtre. Un de leurs plus grands sujets d'étonnement, c'est que l'argent étant si précieux il puisse se trouver accumulé entre les mains d'une seule personne en quantité considérable, tandis que tant d'autres en manquent, et ils taxent de barbarie les lois européennes qui défendent d'ôter par force à celui qui a plus pour donner à celui qui a moins. Ce serait peine perdue que de vouloir leur expliquer les avantages de cette répartition inégale. On ne saurait leur faire entendre que l'argent étant le signe du travail, personne ne voudrait plus travailler, si tout le monde était également riche, ce qui amenerait la dissolution de la société. Ces idées, et beaucoup d'autres qui nous sont très-familierées, seraient beaucoup trop composées pour eux; et c'est précisément ce qui établit entre eux et nous une différence capitale. Nous pouvons apprécier leur condition, ils ne peuvent concevoir la nôtre. La préférence que nous donnons à la vie sociale sur la vie sauvage est un jugement : leur mépris pour la civili-

sation est un préjugé. Un peuple qui n'aurait absolument aucune sensation des odeurs pourrait-il raisonnablement blâmer ceux qui aiment à respirer des parfums? Qu'on ne parle pas de la force du corps ni de l'avantage d'avoir les sens plus exercés. Je sais que les sauvages des îles Sandwick terrassaient aisément les matelots anglais les plus forts à la lutte; mais je sais que les races d'hommes sauvages, comme celles de tous les autres animaux féroces, cèdent par-tout la place aux hommes civilisés. Cette grande et constante expérience décide la question des forces physiques, ou plutôt elle ne fait que confirmer une vérité déjà établie sur beaucoup d'autres preuves; c'est que la véritable puissance de l'homme consiste dans le développement de son intelligence beaucoup plus que dans l'énergie de ses facultés corporelles.

BIOT.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Hakon Jarl, ein Trauerspiel von Oehlenschlaeger; Tübingen, in der Cotta'schen Buchhandlung. 1810.

Hakon Jarl, tragédie d'Oehlenschlaeger; à Tübingue, dans la librairie de Cotta.

Il eût peut-être été aussi juste d'intituler cet article *Littérature danoise*: M. Oehlenschlaeger est un poète danois qui est maintenant le soutien et l'ornement de la scène dans son pays. Non content des hommages qu'y reçoit sa muse, il a voulu étendre ses succès chez les peuples voisins; et c'est dans cette intention qu'il vient d'écrire une tragédie en allemand, quoiqu'il n'ait qu'une connaissance imparfaite de cette langue si difficile. Il paraît du moins qu'il n'ignore pas le goût dominant chez une partie des écrivains et du public de l'Allemagne; et, soit dans l'espoir d'en être mieux accueilli, soit d'après ses inclinations personnelles, il s'est rangé parmi les adhérents d'une secte littéraire qui fait chaque jour de nouveaux progrès. Les auteurs qui la composent, et qui font à Goëthe le honteux honneur de le reconnaître pour leur chef, regardant apparemment comme usés tous les ressorts dramatiques em-

ployés par les anciens et les modernes, ont imaginé d'avoir recours aux moyens surnaturels. Les inspirations célestes, les apparitions, les prodiges, amènent les événemens et les dénouent. Le chef-d'œuvre de ce genre mystique est une espèce de mélodrame consacré à la gloire de Luther, qui se jouait à Berlin et dans quelques villes du nord de l'Allemagne, à la grande édification des spectateurs, peu avant l'ouverture de la mémorable campagne d'Iéna. Si l'on eût été juger au théâtre cette contrée de l'Europe, où vivent et fleurissent tant d'hommes véritablement distingués par leur savoir et leurs lumières, on eût pu la creire encore plongée dans les ténèbres et la superstition du treizième siècle. C'est dans cet âge reculé, beaucoup plus que dans le nôtre, que semblerait avoir été composée la tragédie de M. Oehlenschlaeger; une simple analyse en fera probablement concevoir cette opinion.

Hakon, jarl de Hlade (1), par une suite d'exploits guerriers les plus heureux, s'est rendu suprême dominateur de toute la Norvège. Il voyait tranquillement approcher sa vieillesse, lorsque le jeune roi de Dublin, Olaf Trygvason, issu d'une branche de l'ancienne famille royale de Norvège, paraît sur la côte avec une flotte considérable. Il fait exprimer son désir de saluer, en passant, le territoire de la patrie de ses aïeux, son projet étant de se rendre, aussitôt après, en Russie, pour convertir à la foi le prince Waldemar, et planter la croix sur ces rivages idolâtres. Hakon craint que, sous ce pieux prétexte, le jeune prince ne cache des desseins hostiles: en conséquence, il assemble, dans un bois sacré, un conseil composé des grands de son royaume. Il leur propose de se rendre à bord du vaisseau d'Olaf, pour pénétrer sa véritable pensée.

Jusqu'ici, rien que de très-raisonnable; mais les scènes suivantes vont nous donner une plus juste idée de la manière du poète danois. Au moment le plus grave de la délibération, passe une jeune personne fort jolie, fille d'un maréchal chargé de fabriquer une couronne royale à Hakon. Le prince, en la voyant, oublie tout-à-coup ses vieux ans, son antique gloire, et tout son conseil; il court après la jeune fille, lui parle d'amour comme un forcené, et ne la lâche qu'après lui avoir dérobé les baisers les plus tendres. Après cette noble expédition, il revient prendre sa place:

(1) *Jarl*, qui se prononce *yarl*, signifie *comte*: c'est de là que vient le mot anglais *Earl*.

les conseillers lui rappellent l'objet important soumis à la discussion ; le bon prince avait tout oublié. Il se hâte de lever la séance, et tourne ses pas vers la demeure de l'idole de son ame. Il fait au père une peinture fort touchante de la passion qui le consume, et finit par lui offrir formellement de devenir son gendre. Le modeste ou l'insensible maréchal, (qui le croirait ?) refuse assez durement la brillante proposition de son souverain ; mais il profite de l'occasion pour lui essayer sa couronne, et cette couronne , de quelque façon que l'on s'y prenne , ne peut tenir sur la tête du roi. Que le spectateur ait bien soin d'observer cette circonstance ! Il doit sentir que s'est un emblème, un pronostic qui sera rappelé plus d'une fois dans le cours de la pièce.

La scène est transférée dans l'île de Moster , où Olaf est débarqué. Les envoyés d'Hakon y arrivent bientôt aussi en grande pompe ; ils commencent par prier le jeune prince de vouloir bien leur déclarer si , en visitant la Norvège , il n'a pas quelqu'arrière-pensée qui puisse inspirer de l'inquiétude au monarque qu'ils représentent ; mais , peu-à-peu , et sans que le poëte nous rende compte de leurs motifs secrets , ils tracent un tableau si pathétique de la situation déplorable où la Norvège est réduite sous le sceptre d'Hakon , qu'Olaf se met à méditer profondément sur leurs paroles : il les congédie avec une réponse fort amphibologique ; mais il se détermine promptement à jouer le rôle glorieux de libérateur de son ancienne patrie. S'il pouvait lui rester quelques scrupules sur la légitimité de son entreprise , ils seraient bientôt levés par la seule pensée de sauver les ames des Norvégiens , comme il affranchira leurs corps , puisque son premier soin sera de les faire tous baptiser.

Les événemens semblent tous conspirer en faveur du jeune roi de Dublin. Le vieux Hakon , qui ne daigne plus s'occuper de ce concurrent dont la première apparition lui avait causé une si vive épouvante , ne veut vivre désormais que pour la jolie fille de son maréchal. Une nouvelle tentative pour obtenir sa main n'étant pas plus heureuse , le monarque amoureux la fait enlever de la maison paternelle ; mais aux cris de la jeune personne , son amant accourt pour la défendre , et bientôt tout le village est en armes. Le maréchal se met à la tête des paysans , et leur fait jurer sur son enclume d'arracher à Hakon le trône et la vie.

L'insurrection devient générale ; le vieux roi , avec le peu de troupes qui lui restent fidèles , marche au-devant d'Olaf ; la victoire n'est pas long-tems incertaine. Hakon n'a plus

d'autre ressource qu'une prompte fuite, mais son âge y met obstacle; il est donc réduit à se cacher dans la cave d'une certaine Thora, à laquelle il avait jadis engagé sa foi. Cette héroïne lui pardonne généreusement sa trahison, et songe aux moyens de le soustraire aux poursuites d'Olaf, lorsque ses propres serviteurs l'égorgent lâchement, et vont faire hommage de son cadavre au vainqueur. Toute la Norvège est aux pieds d'Olaf Trygvason, qui s'empresse de consacrer ses droits par un couronnement solennel. Les grands du royaume se souviennent fort à-propos que le malheureux Hakon avait commandé une couronne neuve; on l'envoie chercher, et elle se place si parfaitement sur la tête du nouveau monarque, qu'elle semble lui avoir été destinée de toute éternité. Ainsi s'accomplit le présage dont il a été fait mention: tous les assistants crient au miracle, et se livrent à la joie d'avoir un roi qui leur a été envoyé par le ciel.

Cette analyse, que nous avons abrégée autant que possible, doit suffire pour donner un aperçu assez distinct de la bizarre production sur laquelle M. Oehlenschlaeger s'était reposé du soin de faire passer sa gloire au-delà des Belts. Nous avons omis des scènes qui ne peuvent se comprendre sans une connaissance particulière de l'ancienne mythologie scandinave; nous avons évité plus soigneusement encore d'en citer d'autres, qui n'offrent que des traits de la plus épouvantable barbarie. Ce roi de Norvège, que sa maîtresse Thora, dans un épilogue plus extraordinaire peut-être que la tragédie même, ne cesse d'appeler *le grand Hakon*, égorgé sur la scène le plus jeune de ses fils, et vient faire parade de ses mains sanglantes.

Puisqu'un ramas aussi monstrueux de niaiseries et d'horreurs a obtenu les honneurs de l'impression, l'on pourra s'imaginer que le style du poète vaut, du moins, qu'on prenne la peine de lire sa tragédie: mais l'auteur danois, comme nous l'avons dit, aurait besoin de se mettre dans un collège en Allemagne, avant d'essayer d'écrire une seconde pièce dans la langue du pays. Il ignore non-seulement la prosodie et la mesure des vers, mais il blesse à tout moment les premières règles de la grammaire.

Les barbarismes de M. Oehlenschlaeger ont excité bien plus vivement encore l'indignation des critiques allemands, que la déraison qui règne dans tout son ouvrage: ils l'ont traité comme un profanateur, comme un barbare qui a fait un outrage irrémissible à la nation germanique. Il serait peut-être permis à un Français d'observer, à cette occasion,

qu'il existe en Allemagne certains beaux esprits qui croient se donner un grand relief en faisant un usage exclusif de notre langue, quoiqu'ils ne la sachent pas mieux que le pauvre M. Oehlenschlaeger ne sait la leur. Il a paru récemment à Berlin des *Lettres sur Paris*, qui n'étaient pas beaucoup plus françaises qu'allemandes (2). L. S.

LES NOCES TROUBLÉES.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ITALIEN.

LUCILE DE FLORAZIN était l'unique héritière d'une fortune considérable. Après avoir été demandée en mariage par les jeunes gens les plus distingués de la cour, elle venait enfin de se décider en faveur de M. de Reimonval, qui paraissait attacher le plus grand prix à la préférence qui lui était accordée. Le contrat de mariage était signé, les bans publiés, le jour venu, et l'heure de la célébration fixée à midi dans l'église de Saint-Sulpice.

A onze heures, les parens et les amis qui devaient assister à la cérémonie s'empressèrent d'arriver; et leurs voitures ne pouvant pas tenir toutes dans la cour de l'hôtel, se rangèrent en dehors, et formèrent de longues files qui bordaient les rues les plus voisines.

Lorsque Lucile eut terminé son élégante et magnifique toilette, elle vint dans le salon s'asseoir sur un canapé, en attendant le moment de se rendre à l'église. Sa robe de satin blanc était garnie de fleurs d'orange. La même fleur formait une couronne sur sa tête et un gros bouquet à son côté. On avait fait remonter les diamans que sa mère lui avait laissés en mourant, et l'on y en avait ajouté de nouveaux pour lui faire une superbe parure. Sa tête était couverte d'un long voile de points d'Angleterre, qui paraissait moins destiné à cacher sa beauté qu'à donner à ses traits une expression encore plus touchante. Lucile, quand elle

(2) Ces lettres érites d'un style tantôt badin, tantôt prétentieux, fourmillent de locutions telles que celles-ci : *Je ne lui ai pas jamais parlé. — Nous avons hier été dans le théâtre Feydeau, mais les places de ce même sont trop chères beaucoup, dans la mesure de la bonté des pièces et de la musique.*

parut ; excita dans l'assemblée un murmure d'admiration. Les femmes mêmes la trouvèrent *très-bien*.

L'attention de l'assemblée s'était d'abord entièrement fixée sur Lucile, mais on commença bientôt à s'occuper d'un autre objet. On se demandait tout bas pourquoi on ne voyait pas M. de Reimonval. Midi, une heure, deux heures sonnent : il n'arrive pas ! M. de Florazin, mécontent et inquiet, envoie chez ce jeune homme pour savoir la cause d'un retard si extraordinaire : il apprend que M. de Reimonval est parti, à cinq heures du matin, dans une calèche, sans vouloir être suivi, et qu'il n'est pas encore rentré.

A cette nouvelle on se regarde sans oser hasarder une réflexion. Lucile, plus vivement blessée qu'elle n'ose le paraître, court au fond de son appartement pour y cacher ses larmes. Les parents et les amis ne sachant que penser de cette aventure, ni comment ils devaient prendre cette nouvelle, s'échappent du salon tout doucement les uns après les autres, et regagnent leurs voitures sans dire mot.

Avant qu'il fût nuit, tout Paris était instruit de cet événement. La malignité jouit toujours avec délices de l'humiliation d'une famille opulente ; mais M^{le} de Florazin était si généralement estimée, que personne ne se permit une supposition qui lui fut défavorable.

D'un autre côté, M. de Reimonval n'avait pas la réputation d'un étourdi : on le croyait incapable d'un mauvais procédé, et sa conduite avec M^{le} de Florazin paraissait inexplicable à tout le monde.

Lucile passa une bien triste soirée ! Le lendemain n'apporta aucun soulagement à ses ennuis, et le jour d'après y joignit les plus cruelles inquiétudes. N'ayant pu trouver dans son lit aucun repos, elle s'était levée de très-bonne heure. Son père entre dans sa chambre avec l'air très-préoccupé : il la prévient qu'il part pour la campagne, que peut-être il reviendra le soir, mais qu'il ne faut pas l'attendre passé minuit. Il lui recommande d'être tranquille, de bien ménager sa santé, et sans vouloir répondre à aucune des questions qu'elle lui fait sur un départ si imprévu, il la quitte, monte dans un cabriolet avec un homme que Lucile voyait pour la première fois, et part en déendant à ses gens de le suivre.

Ce voyage si prompt, si mystérieux, dans un moment où elle avait le plus grand besoin des consolations que son-

père seul pouvait lui donner, remplissait l'âme de Lucile d'un effroi qui mettait le comble à ses chagrins. La conduite inconcevable de M. de Reimonval l'avait justement offensée. Elle se voyait, avec une douleur extrême, devenue, par cette malheureuse aventure, la fable d'un public toujours malicieux. Elle avait été jusque-là digne d'envie ; elle allait être désormais un objet de pitié ; et dans l'humiliation profonde où elle se croyait plongée, elle se figurait que jamais elle ne pourrait reparaître dans le monde. Mais tout ce que M. de Reimonval lui faisait souffrir, n'entrant point en comparaison avec les tourments que lui causait le départ de son père. Les idées les plus funestes se présentaient en foule à son imagination. Le moindre bruit la faisait frémir : il lui semblait qu'on venait lui annoncer le plus horrible des malheurs.

Le jour s'écula : la nuit vint. Les longues heures qu'elle amène sonnèrent lentement l'une après l'autre : M. de Florazin ne revenait pas. Les femmes qui servaient Lucile la pressèrent inutilement de prendre un instant de repos. Elle était appuyée sur la fenêtre de son appartement, les yeux fixés sur la porte de l'hôtel. Elle y était au coucher du soleil ; elle y était encore à son lever. Elle ne proférait pas une seule parole ; mais on entendait les soupirs qui déchiraient son sein, et on la voyait essuyer ses larmes.

Les portes, dont chaque mouvement redoublait les angoisses de Lucile, s'ouvrent enfin ; M. de Florazin descend du même cabriolet dans lequel il était parti. Lucile court, s'élance, et se précipite toute baignée de pleurs dans les bras de son père. M. de Florazin presse tendrement sa fille sur son cœur paternel, et s'efforce de calmer l'extrême agitation où il la voit. Puis il lui dit : Ma fille, je viens vous chercher. Reimonval nous attend à Saint-Sulpice : montez dans ce cabriolet ; je vous conduirai à votre époux.

Lucile hésitait. Il est toujours digne de vous, reprit M. de Florazin. Donnez-moi dans ce moment une preuve de votre confiance. Reimonval est malade, il ne faut pas le faire attendre. Lucile jeta un coup-d'œil sur son ajustement qui était un peu en désordre ; mais n'ayant pas obtenu la permission d'aller changer de robe, elle se fit apporter seulement un schal et un voile, et monta dans le cabriolet. Son père s'y plaça près d'elle, après avoir or-

donné à ses gens de lui amener sa voiture à Saint-Sulpice, et de préparer un lit pour M. de Reimonval.

M^{me} de Florazin conduisit sa fille au pied de l'autel. Elle avait l'air très-abattue. Ses yeux étaient encore humides des pleurs qu'elle avait versés ; mais ce teint moins animé, cette douce et tendre langueur semblaient donner à sa beauté de nouveaux charmes. Dès que Reimonval l'aperçut, il se leva du fauteuil où on l'avait fait asseoir, et voulut aller au-devant de sa jeune épouse ; mais ne pouvant se soutenir, il fut obligé de reprendre la place qu'il venait de quitter. Son bras était en écharpe, et sa pâleur annonçait qu'il avait été grièvement blessé. M'avez-vous pardonné, dit-il à Lucile, le procédé étrange et bien involontaire qui a dû me rendre si coupable à vos yeux ? Elle lui répondit, avec un accent plein de douceur : Puisque mon père vous conserve toute son estime, je suis bien sûre que vous n'avez aucun tort avec moi ; depuis trois jours j'ai répandu bien des larmes, mais je vois que vous avez encore été plus malheureux. Le prêtre, qui s'avancait vers eux, ne leur permit pas une plus longue explication.

Dès que la cérémonie fut achevée, les nouveaux époux revinrent à l'hôtel de Florazin, avec le chirurgien qui avait servi de témoin pour le mariage. On mit M. de Reimonval dans le lit qu'on lui avait préparé ; et bientôt après il fit prier Lucile de venir écouter sa justification.

« La veille du jour fixé pour notre union, lui dit-il, je reçus en rentrant chez moi une lettre de M^{me} de Gomertault. C'est une veuve avec qui autrefois j'ai eu quelques relations. Elle me faisait des reproches très-vifs sur mon mariage, et me priait, avant de le conclure, de lui accorder un quart-d'heure d'entretien. Ma calèche, disait-elle, sera demain chez vous à cinq heures du matin. Elle vous reconduira à Paris, où vous serez de retour au plus tard à dix heures ; ainsi rien ne peut vous empêcher d'avoir pour moi cette légère complaisance. J'en serai fort reconnaissante, et c'est la dernière preuve d'intérêt que je vous demanderai jamais.

Il m'en aurait coûté beaucoup, je vous l'avoue, Lucile, de refuser à une dame qui m'a témoigné de l'affection, ce témoignage de ma déférence. Je montai donc, bien imprudemment sans doute, dans la calèche qu'elle m'envoyait, et je me rendis à Saint-Gratien. M^{me} de Gomertault me

reçut très-froidement. Ne pensez point, me dit-elle avec aigreur, que j'aie été portée à la démarche que je viens de faire, par aucun reste de mes premiers sentimens pour vous. Il y a long-tems que vos trahisons me sont connues, et mon cœur est parfaitement guéri. Si je vous ai écrit, c'est uniquement par condescendance pour mon cousin, ce pauvre Chermilly que vous réduisez au désespoir en lui enlevant une jeune personne qu'il adore. J'ai peur en vérité qu'il n'en perde l'esprit !

» En parlant ainsi, elle me fit entrer dans une chambre, où je trouvai Chermilly. Il me dit, avec l'accent de la rage, que je l'avais supplanté, et que j'étais seul la cause, par les menées sourdes dont j'avais fait usage, du refus que vous lui avez fait éprouver. Il finit par me proposer de terminer cette affaire les armes à la main. Nous montâmes tous deux dans la calèche qui m'avait amené, et nous nous fimes conduire à Montmorenci. Alors nous descendîmes de voiture, et nous nous enfonçâmes assez avant dans la forêt.

» Le combat fut long. J'avais fort à cœur de ne point donner à ce différent des suites trop sérieuses, et je ménageais mon adversaire : mais il se battait comme un furieux, et m'atteignit enfin au bras droit. J'eus le bonheur de ne pas me laisser désarmer par ce coup : mais Chermilly, profitant du moment de trouble que ma blessure m'occasionnait, se précipita sur moi, et m'enfonça son épée au milieu de la poitrine. Comme il s'abandonnait tout-à-fait, je lui plongeai la mienne dans la gorge, et nous tombâmes tous deux en même tems. Je me relevai bientôt, et j'essayai de retrouver le chemin de Montmorenci : mais je ne connaissais pas la forêt ; je me trompai de route, et je m'égarai.

» Je perdais beaucoup de sang : je sentais mes forces diminuer ; et ne sachant où aller chercher du secours, je m'arrêtai. Je détachai ma cravate, et je bandai mon bras comme je pus. J'attachai mon mouchoir, le plus fermé qu'il me fut possible, sur ma poitrine, et je me remis à marcher. J'étais si faible, que j'avais besoin à chaque instant de prendre du repos. Quoiqu'il fit très-froid, le tems était beau. Je voyais, à l'élévation du soleil, qu'il était déjà tard. Je pensais à vous, Lucile, et je maudissais la ridicule délicatesse qui m'avait fait céder aux instances de M^{me} de Gromertault. Je sentais tout mon sang bouillonner dans mes veines en songeant combien vous seriez offensée

d'une absence si extraordinaire. Enfin il était plus d'une heure, quand j'arrivai près de l'étang de la Chasse.

« Je m'approchai du château où je ne trouvai que la femme du fermier. Les hommes étaient à leurs travaux dans une partie de la forêt assez éloignée. Cette femme me reçut avec beaucoup d'humanité. Elle me prépara un lit, me donna un peu de vin pour me fortifier, et sortit pour aller chercher son mari et son fils.

« Lorsqu'ils furent arrivés, je leur désignai le mieux qu'il me fut possible le lieu du combat, et je leur promis une bonne récompense pour les engager à s'y rendre avec une charrette. Si M. de Chermilly respire encore, leur dis-je, vous le conduirez chez sa cousine M^{me} de Gomertault à Saint-Gratien, et en passant à Montmorenci vous direz au chirurgien de venir me panser.

« Les fermiers trouvèrent Chermilly évanoui à peu de distance du lieu où nous nous étions battus. Ils le transportèrent d'abord chez le chirurgien de Montmorenci qui, dans l'état où était le malade, jugea plus convenable de le garder dans sa maison, que de l'envoyer à M^{me} de Gomertault. Chermilly est, à ce qu'on m'a dit, blessé très-dangereusement; cependant on ne désespère point de sa guérison.

« Pour moi, je ne pus être pansé que sur la fin du jour. Le chirurgien trouva la blessure du bras légère, mais il ne put rien prononcer sur celle de la poitrine, qui lui paraissait assez profonde. Il m'engagea lui-même à faire venir de Paris un homme habile pour lever le premier appareil.

« Le fils du fermier partit le lendemain matin pour aller chercher M. Dussault. Il était occupé dans son hôpital et ne put arriver au château de la Chasse qu'entre quatre et cinq heures du soir. Il examina ma blessure avec le plus grand soin. Il lui parut que les poumons n'avaient pas été atteints, et il me fit espérer que je serais promptement rétabli.

« Je ne dissimulai rien à M. Dussault de tout ce qui me concernait. Je lui parlai de vous, ma chère Lucile, de ce que vous deviez ressentir, et je le priai de vouloir bien aller lui-même instruire M. de Florazin de la disgrâce que mon imprudence m'avait attirée, et de le supplier de venir m'entendre. Je désirais vivement que votre père vous permit de l'accompagner; mais il jugea plus conve-

nable de ne vous parler de mon aventure qu'après en avoir appris de ma bouche tous les détails.

„ Votre digne père daigna venir : je lui contai tout ce que je viens de vous dire, et je le pria d'observer qu'il était très-essentiel, pour faire cesser tous les bruits auxquels ma disparition devait donner lieu, de hâter la célébration de notre mariage. Il a bien voulu se rendre à mes vives et instantes prières, et je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes, si vous m'assurez que vous ne conservez contre moi aucun ressentiment. „

Lucile répondit de manière à tranquilliser entièrement M. de Reimonval, et lui témoigna beaucoup de chagrin d'avoir été la cause involontaire d'un si terrible événement. Il est bien vrai, ajouta-t-elle, que M. de Chermilly a persisté long-tems à demander ma main ; mais mon père ne l'a pas donné la plus légère espérance, et je vous proteste qu'il n'a jamais reçu de ma part le moindre encouragement.

Les soins de Lucile, le plaisir de se trouver près d'elle contribuèrent beaucoup à accélérer la guérison de M. de Reimonval. Cependant les billets que M. de Florazin se hâta de faire distribuer, instruisirent bientôt tout Paris de ce mariage. Les parens, les amis s'empressèrent de se rendre à l'hôtel de Florazin, dans l'espérance d'apprendre toutes les circonstances de cette aventure : mais M. de Florazin pensa qu'il était prudent de ne point les divulguer dans le premier moment. Elles n'ont transpiré que quelques années après.

M. de Chermilly eut beaucoup de peine à se guérir de sa blessure, et depuis il a toujours mené une vie languissante. Les infirmités auxquelles cet accident l'a rendu sujet jusqu'à la fin de ses jours, l'ont fait gémir souvent de l'imprudence qui l'avait porté à vouloir troubler le bonheur de deux personnes qu'il aurait dû estimer et chérir.

Par M^{me} ANTOINETTE LEGROING.

VARIÉTÉS.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

BOILEAU a fait, il y a près de cent cinquante ans, une satire des embarras de Paris, dont les traits principaux ne sont heureusement plus applicables à l'époque où nous vivons : on ne dira pas aujourd'hui que,

*Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.*

On n'entend plus crier par-tout :

*Au meurtre, on m'assassine !
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.*

Mais à cela près (et c'est bien quelque chose), tous les inconveniens de détails signalés par le grand satirique subsistent encore aujourd'hui, ou du moins sont remplacés par de petits abus analogues, qui se glissent à l'insu de la police, même la plus vigilante, ou, sous le nom d'usages, parviennent à se soustraire à son action. Nous avons voulu essayer de prendre note de cette foule d'inconveniens, de contrariétés qu'un auteur anglais a mis au nombre des misères humaines, et dont la suppression ajouterait beaucoup aux agréments de cette immense capitale. Voici quelques-unes des questions inscrites sur nos tablettes. — *Pourquoi* des balayeurs, déjà payés par l'administration municipale, exigent-ils, dans les pluies abondantes et dans les fontes de neige, une rétribution des gens à pied qui ne veulent pas se mettre dans l'eau jusqu'à mi-jambe ? — *Pourquoi* ces mêmes hommes font-ils des batardeaux pendant la nuit pour retenir des eaux qui, le lendemain, formeront des rivières ? — *Pourquoi* voit-on encore, sur quelques-uns des quais, ces sales échoppe où le jour on expose des haillons, et dans lesquelles des vagabonds peuvent se réfugier pendant la nuit ? — *Pourquoi* les bouchers étaillent-ils au dehors ces cadavres d'animaux qui choquent la vue et salissent les habits des passans ? — *Pourquoi* les blanchisseurs s'attribuent-ils le privilége d'avoir sous leurs charettes des dogues énormes qui s'élancent aux jambes de ceux qui passent à leur portée ? — *Pourquoi* les fiacres profitent-ils

G



du mauvais tems pour prendre le soir les allées latérales des boulevards, et venir disputer le terrain aux piétons qui n'ont pas le moyen de les employer? — *Pourquoi* des environs des promenades publiques sont-ils occupés par une foule de demi-escrocs qui soutirent, à certains jeux de leur invention, l'argent des dupes amorcées par l'appât d'un gain à-peu-près impossible? — *Pourquoi* ne pas placer d'une manière plus ostensible *ces croix de funeste présage* qui, presque adossées à la muraille, vous avertissent du danger lorsqu'il n'est plus possible de vous y soustraire? — *Pourquoi?*.....

Vos pourquoi, dira-t-on, ne finiraient jamais.

— On découvre depuis quelques jours la façade du palais du Corps-Légitif. Le fronton, l'entablement, les fûts des colonnes, sont entièrement débarrassés des échafaudages qui ont servi à leur construction. Ce péristyle composé de douze colonnes corinthiennes, paraît devoir être d'un grand et bel effet. Les ornemens de la frise sont de bon goût et soigneusement exécutés; peut-être le corps des lettres de l'inscription est-il un peu grêle. Nous croions aussi que les colonnes ne sont pas suffisamment espacées, s'il était permis de supposer qu'un architecte du mérite de M. Poyet ait pu s'écartier des règles prescrites par les grands maîtres dans cette partie essentielle de l'art. Ce péristyle est élevé de vingt-neuf marches au-dessus du sol, élévation indispensable pour le faire sortir du terrain où il eût été comme encaissé sans cette précaution. Le bas-relief du fronton, dont le sujet est noble, la composition simple, bien ordonnée, et l'exécution hardie, a pourtant le petit défaut d'offrir à l'œil trois groupes trop distincts, celui de l'Empereur, celui des soldats qui portent les drapeaux, et celui des législateurs; ces groupes séparés ne paraissent pas concourir assez immédiatement à une même action. Quoi qu'il en soit de la justesse de ces observations que nous présentons avec défiance, ce monument nous paraît aujourd'hui digne de son objet et de l'artiste habile qui vient d'y mettre la dernière main. Ce palais, sous le nom de Palais-Bourbón, fut commencé en 1722, sur les dessins de Giardini, architecte italien, continué trois ans après sur ceux de Jules Hardouin Mansard, et terminé par Gabriel père.

— La sottise et la rapacité des domestiques ont quelques-fois des inconvénients bien graves pour les familles; il est arrivé plus d'une fois que les papiers les plus précieux ont

passé de leurs mains dans celles de l'épicier ou de la bеurrière ; témoin (comme chacun sait) la pièce de Colind'Harleville, et (comme tout le monde l'ignore) les papiers de la maison de Bouillon qui se distribuent, en *cornets*, au moment où nous écrivons, chez une marchande de tabac du Palais-Royal. C'est là qu'un historien, un rédacteur de Mémoires, peut aller s'instruire, au prix d'une once de tabac, des affaires du cardinal de Bouillon, des intrigues du conclave, de la correspondance du cardinal de Fleury, des bonnes fortunes du prince d'Auvergne : en un mot, de tous les secrets de cette famille pendant une partie du dernier siècle.

— L'exposition des tableaux est annoncée comme une des plus brillantes et de plus nombreuses qui ait encore paru. Tous nos grands artistes, encouragés par les distinctions honorables qu'ils ont obtenus au dernier salon, se sont fait un devoir d'enrichir celui-ci. Jamais, il faut en convenir, le génie de la peinture n'inscrivit dans ses annales une époque plus fertile en sujets de toute espèce : le succès de nos armes en Allemagne, pour les peintres de batailles ; les fêtes, les cérémonies du mariage, pour les peintres d'histoire ; une foule d'actions remarquables, quoique moins importantes, sur lesquelles les peintres de genre ont pu s'exercer ; que de matériaux offerts à nos peintres et dont ils auront su habilement profiter ! La sculpture ne paraîtra pas sous de moins heureux auspices, et déjà l'on parle avec les plus grands éloges d'une statue de S. M. l'Empereur, exécutée par Canova, et qui doit figurer à cette exposition. On doit regretter de ne pouvoir jouir ici de la vue du *Tombeau d'Alstier*, que l'on s'accorde à regarder comme le chef-d'œuvre de ce célèbre sculpteur, et auquel le poète piémontais est bien plus sûr de devoir l'immortalité qu'à ses propres ouvrages.

— Le théâtre des *jeux forains* vient de faire son ouverture à l'ancienne salle de Montansier, par un prologue en vaudeville, intitulé : *La Résurrection de Brioche*. Cette bluette, passablement maligne, est, à ce qu'on assure, d'un de nos auteurs de farces, le plus spirituel et le plus gai. Pour s'assurer une existence plus longue que celle des éphémères *Puppi*, ces nouvelles marionnettes se proposent, non-seulement de parodier les pièces des autres théâtres, mais aussi la figure, la voix, le geste de leurs acteurs, ce qui les expose nécessairement à une rivalité très-dangereuse.

— Le démon familier qui rôde jour et nuit pour nous tenir au courant de mille petits événemens qui trouvent leur place dans notre Chronique, nous a effrayé dernièrement du récit d'un projet de duel qui pouvait mettre en deuil les enfans de la joie, mais dont les suites, grâce au ciel, ont été moins funestes. La première représentation d'une jolie pièce, jouée dernièrement sur un de nos petits théâtres, a été troublée par une cabale si visiblement dirigée contre les auteurs, que ceux-ci ont cru devoir aller aux informations, et ont acquis la preuve que les siffleurs perturbateurs avaient été, sinon mis en jeu, du moins inspirés par deux confrères, coanus par maintes félonies. L'explication qui suivit cette découverte ne pouvait guère se terminer que par un cartel de la part des offensés : un rendez-vous eut lieu le lendemain, mais la nuit porte conseil, les siffleurs n'étaient plus d'avis de se battre, et sur le choix qu'on leur laissait d'attendre une balle à quinze pas, ou de signer qu'ils avaient, méchamment et à *dessein de nuire*, fait siffler la comédie de leurs adversaires, ils ont préféré rendre à la vérité l'hommage qu'on exigeait de leur franchise.

Cette petite anecdote nous conduit assez naturellement à dire quelques mots sur les duels, dont les occasions sont peut-être aujourd'hui moins fréquentes, mais dont les suites (en conséquence des nouvelles armes qu'on y emploie), sont ordinairement plus sérieuses. Le pistolet a remplacé l'épée ; les salles d'armes sont désertes, et les *tirs* de Lepage et de Peignet ne désemplissent pas. Il est peu de jeunes gens qui ne mettent à vingt-cinq pas une balle dans un chapeau, et l'on en compte beaucoup qui, à quinze pas, enlèvent un bouchon de bouteille. On a maintenant une boîte de combat, comme on avait autrefois une épée ; cette espèce de nécessaire coûte de vingt à quarante louis, et il est convenu qu'on ne peut s'en fournir que chez les deux armuriers que nous avons nommés plus haut.

Depuis sept ou huit siècles que l'usage du duel s'est introduit en Europe, on a beaucoup et très-justement déclaré contre cette pratique, en faveur de laquelle il y aurait bien aussi quelques mots à dire : mais cette discussion est du ressort des moralistes ; notre tâche à nous autres chroniqueurs, c'est de noter les faits. Nous nous bornons donc à faire observer qu'en se perpétuant de siècle en siècle, l'usage du duel a varié dans quelques-unes de ses formes : depuis environ deux cents ans les témoins ont remplacé les

seconds ; ce sont eux qui règlent aujourd'hui les moyens et les conditions du combat, et dans aucun cas ils ne souffriraient que les parties se battissent avec des armes inégales. On était moins scrupuleux du temps d'Henri III ; puisqu'il est de fait que dans le duel qui eut lieu entre Quélus et d'Entragues, le premier succomba parce qu'il n'avait qu'une épée, tandis que son adversaire se battait avec une dague ; sur l'observation qui en fut faite par Quélus, d'Entragues, qui passait cependant pour un homme d'honneur, lui répondit séchement : *Tu as donc fait une grande faute de l'avoir oubliée au logis, car ici sommes-nous pour nous battre et non pour pointiller des armes.* Il paraît même qu'à cette époque l'offensé avait le singulier privilège d'imposer à son adversaire telle condition qui lui plaisait ; c'est du moins la conséquence que l'en doit tirer d'un trait que rapporte Brantôme ; il parle, comme témoin, d'un duel entre un jeune gentilhomme de très-petite stature, et un sergent gascon d'une taille très-élevée. Le premier régla le combat de manière à ce que son adversaire et lui fussent tenus de se battre armés d'un collier garai de pointes qui les obligaient à tenir la tête très-haute, et cette façon, dit Brantôme, avait été inventée assez gentiment par le jeune homme qui étant petit, pouvait hausser haut la tête contre le grand et le regarder à son aise, ce que ne pouvait faire le grand contre le petit, sans se baisser et se percer la gorge lui-même ; par ainsi en deux coups d'épée le petit tua son ennemi fort aisément. De nos jours le petit passerait pour un assassin, s'il trouvait un grand assez sot ou un sot assez grand pour accepter de pareilles conditions.

— Le monument de la place des Victoires vient d'être totalement enfermé sous des châssis ; il paraît que l'auteur se propose d'en corriger ou du moins d'en pallier les imperfections les plus choquantes ; peut-être pourrait-il y parvenir en ajustant une draperie moins lourde et plus favorable à la décence. Cette affectation de nudité, défaut principal de cette statue, nous fait souvenir d'un mot assez plaisant d'une femme du peuple ; elle était arrêtée devant le monument de la place des Victoires, avec un homme à qui elle communiquait ses réflexions critiques. Quo signifie, lui disait celui-ci, le geste que ce guerrier fait avec la main gauche ? Ne voyez-vous pas, répondit-elle, en observant que son doigt se dirigeait sur la boutique d'une lingère, qu'il fait signe qu'on lui apporte une chemise ? Au reste, il est facile de remédier à ce défaut de convenance ; peut-

être même parviendrait-on, à l'aide d'un travail aussi pénible que délicat, à diminuer les formes monstrueuses de cette figure, choquantes sur-tout par les extrémités, et qui ne sont en rapport ni avec sa taille, ni avec son piédestal.

— La maladie de M^{me} Duchesnois arrête les représentations des *Templiers* et des autres ouvrages du concours. — Faydeau, mécontent de la reprise de la pièce de Sédaïne, *On ne s'avise jamais de tout*, presse les répétitions de *Cagliostro*. — L'Odéon compte, pour relever ses actions, sur une *Cendrillon* nouvelle. — Le Vaudeville et les Variétés auront aussi la leur; mais Séraphin réclame la priorité pour son théâtre des Ombres chinoises, où l'on représente, depuis quinze ans tous les soirs, la véritable *Cendrillon*, avec le potiron changé en carrosse, les souris en chevaux, et autres merveilles qu'en ne voit pas eucore aux grands théâtres.

— Il n'est bruit que des décosrations des *Ruines de Babylone*, mélodrame joué dernièrement à la Gaieté, et dont l'auteur passe pour le Corneille du genre; l'Ambigu, qui en possède le Racine, dédaigne le spectacle et se sauve par le style; on y prépare les *Monténégrins*. Les Jeux Gymniques annoncent la *Reine de Persépolis*.

MODES. Un spencer de velours noir sur une robe blanche, compose la toilette du matin de toutes nos élégantes; mais cette mode est déjà si commune, que les femmes du meilleur ton y renoncent et font faire des redingotes en velours, que leur prix tiendra du moins hors de la portée du plus grand nombre.

Ces spencers sont faits en forme de guimpe, se nouent au col et se terminent par une petite fraise également en velours. Les toques ont repris faveur; les modistes les variant à l'infini, à l'aide des différentes espèces de peluche qu'elles y emploient. Les douillettes qui se font en étoffe appelée *baziné*, laquelle remplace la levantine, se garnissent en peluche martre, zébrée, panachée, tigrée ou tavelée, à défaut de véritables fourrures.

On voit depuis quelques jours des chapeaux *champignons*: cette mode ne s'accréditera pas plus que celle des chapeaux à la magicienne, qu'ils remplacent. Les karricks ne sont plus en usage que pour se promener dans la voiture dont ce vêtement porte le nom. Ils sont de couleur claire et à quatre collets assez courts. Aux spencers ont succédé les redingotes en ratine de couleur foncée, collets

et revers de velours, avec de grandes pattes. Ces redingotes se portent seules le matin, et le soir par dessus l'habit. Les gilets chamois bordés de velours noir à boutons de métal sont d'usage en négligé ; on peut mettre dessous un gilet de cachemire. Le soir, un frac de drap bleu, une culotte de casimir de couleur claire et un seul gilet piquet, est encore l'habillement d'homme de meilleur goût.

Y.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — Nous n'avons eu, depuis quinze jours, d'autres événemens à ce théâtre que la rentrée de Grandmesnil dans *l'Avare*, et les débuts de M^{me} Gonthier. D'autres nouveautés ne nous ont pas permis d'en rendre compte ; il est un peu tard aujourd'hui pour y revenir ; mais nos lecteurs excuseront facilement cette omission qui n'est pour eux d'aucune importance. Ils savent avec quelle supériorité Grandmesnil joue le rôle de *l'Avare* ; ils ne peuvent douter que le public ne l'ait accueilli d'une manière digne de ses talents ; et quant à M^{me} Gonthier, il ne sera pas nécessaire de la suivre dans tous ses rôles pour donner une idée de ses débuts. Cette actrice jouait, il y a peu d'années, au Théâtre Feydeau, sous le nom de Rose Gavaudan, les ingénuités et les très-jeunes amoureuses. Elle se présente aujourd'hui au Théâtre Français dans l'emploi des confidentes de la tragédie, réuni à celui des vieilles de la comédie. Il est aisé d'en conclure qu'elle a trop peu d'art et trop de jeunesse pour le remplir avec succès. Son jeu ne saurait encore être l'objet de la critique, car elle n'aurait point de conseils à lui donner. Ses défauts ne sont pas de ceux que l'on peut corriger avec le seul secours de l'étude : il faut encore celui du temps qui arrive assez tôt sans qu'on l'appelle, et que les avis les plus sages ne peuvent ni hâter ni retarder.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Les Maris Garçons*, et *le Roi et le Fermier*. — C'est pour la rentrée d'Elleviou qu'on nous a donné le même jour ces deux ouvrages, et il eût été difficile d'en choisir de plus propres à mettre en évidence la flexibilité du talent de l'acteur et à satisfaire la diversité des goûts du public. Ces deux productions, prises aux deux extrémités de la carrière que l'Opéra-Comique a parcourue dans un demi-siècle, appartiennent aux genres les plus différens. Les paroles et la musique des *Maris Garçons* offrent tout le brillant et même le clinquant de la ma-

nière la plus moderne. La musique et les paroles du *Roi et le Fermier* sont remarquables par ce naturel et cette simplicité quelquefois un peu nue qui nous suffisaient et nous charmaient autrefois. Les rôles que remplit Elleviou dans ces deux ouvrages ne sont pas moins opposés. Le Dorville des *Maris Garçons* est un jeune militaire vif, léger, sémillant, doué de toutes les grâces et de tous les travers de son âge; il a beaucoup d'esprit et fort peu de sensibilité. Le fermier Richard est un simple paysan à qui le bon sens tient lieu d'esprit, qui ne fait ni madrigaux ni épigrammes, mais bien amoureux et bien jaloux. Il faut un talent plus qu'ordinaire pour représenter avec un égal succès ces deux personnages, et c'est ce qu'a fait Elleviou. Il a même chanté également bien dans les deux rôles, ce qui n'est pas moins étonnant. Autant il a déployé de légèreté dans les roulades du brillant Dorville, autant il a mis d'expression dans les airs simples du bon Richard. Il est inutile d'ajouter que le public lui a témoigné sa satisfaction par de vifs applaudissements, et en le demandant à grands cris après la chute de la toile. Ces honneurs sont devenus d'usage à la rentrée de tous les acteurs en crédit; mais il est rare qu'ils soient aussi bien mérités que par Elleviou dans cette soirée.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation des *Trois Fous ou la Jeune Veuve*, vaudeville en un acte de M. Dartois.

Rien de nouveau sous le soleil, est un axiome générallement reconnu, et dont au besoin la pièce nouvelle pourrait offrir encore une preuve: plan, intrigue, couplets, rien de neuf; quand au plan, je ne sais pas trop s'il y en a un; l'intrigue est des plus communes, et les couplets sont si négligés, que l'on a peine à croire qu'ils soient d'un auteur qui a cependant obtenu plusieurs succès à ce même théâtre. Il est vrai qu'alors il travaillait en société, et qu'aujourd'hui il s'est présenté seul dans la lice; mais je pense qu'il vaut mieux réussir en compagnie que d'échouer tout seul; c'est une chose fort importante pour un auteur de vaudevilles que de réussir *tout seul*, beaucoup le tentent, peu y parviennent. Nous conseillons donc à M. Dartois de ne plus rompre sa maison de commerce, et nous osons lui prédire plus de succès, lorsque nous verrons sur l'affiche *Dartois et Compagnie*.

Quoi qu'il en soit, il faut pourtant faire connaître à nos lecteurs la nouvelle production. Un mur mitoyen sépare

les jardins de deux maisons de campagne. L'une est habitée par trois jeunes gens, un poète, un musicien, un apprenti comédien, qui veulent y passer la belle saison, autant pour échapper à leurs créanciers que pour se livrer à l'étude de leur art. L'autre est occupée par M^{me} de Melleville, jeune veuve, très-riche, et par sa soubrette Lisette. On devine ce qu'un pareil voisinage doit naturellement produire; un des trois amis devient amoureux de la veuve et l'épouse; les moyens qu'il emploie pour y parvenir ne sont ni bien neufs, ni bien compliqués, nous en ferons donc grâce à nos lecteurs, et nous nous contenterons d'observer que la veuve se rend si vite que Victor pourrait bien s'écrier comme Soliman dans les *Trois Sultanes*:

« Je ne m'attendais pas d'être si tôt heureux. »

Je crois avoir prouvé que l'intrigue n'offre rien de neuf, je crains cependant de m'être trompé en disant la même chose des couplets; car il en est plusieurs que j'ai si peu compris, qu'ils sont absolument nouveaux pour moi, et je prie très-sérieusement l'auteur de m'expliquer ce qu'il a prétendu dire dans un couplet qui finit ainsi,

« *Que bien souvent le riche
Bâille à la porte du plaisir.* »

Dans un autre couplet, il nous apprend que le poète

» *N'a que des lauriers à manger,
Et de l'eau d'Hippocrène à boire.* »

Il faudrait bon nombre de vaudevilles semblables pour rapporter à l'auteur assez de lauriers pour se nourrir un seul jour.

Le titre de l'ouvrage promettait des scènes comiques, les *Trois Fous*; j'ai vu souvent au théâtre Faydeau *Une Folie* fort amusante, mais celle-ci est bien triste. En vérité, quand la folie n'est pas plus gaie, il y a peu de mérite à lui préférer la sagesse.

On a représenté, au théâtre des Variétés, *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, petite pièce en un acte, dans laquelle Brunet joue le rôle de Jocrisse maître, et Pottier celui de Jocrisse valet. L'idée de mettre en scène Brunet et Pottier jouant chacun un rôle de Jocrisse, devait fortement piquer la curiosité; on attendait beaucoup d'une conception aussi forte que neuve, et l'attente a été complè-

lement.... décue ; l'auteur comptait à tel point sur cette innovation, qu'il a cru pouvoir se dispenser de tous autres frais d'imagination. Cet ouvrage qui ne peut soutenir la comparaison avec les autres productions de M. Sewrin, ne doit être considéré que comme un canevas dans lequel Brunet et Pottier font assaut de talents : cette rivalité fait demander lequel des deux est le plus comique ; je me garderai bien de résoudre une question aussi importante.

Je ne décide pas entre Genève et Rome.

Je me contenterai de dire que ces deux maîtres en l'art de désopiler la rate, m'ont beaucoup amusé.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, permettez-moi de faire quelques observations sur un article anonyme inséré dans le dernier numéro de votre journal où il est d'usage de signer. Cet article a pour objet les *Œuvres choisies de Piron*, dont je me déclare humblement l'éditeur.

J'ai toujours été convaincu de l'impossibilité de faire un pareil travail au gré de tous les esprits. Quoique vous fassiez, celui-ci vous blâmera d'avoir supprimé telle chose que celui-là vous eût reproché d'avoir conservée, et vice versa. C'est avec mon goût que j'ai choisi, c'est avec leur goût que les autres jugent mon choix ; il est tout naturel que nous différions quelquefois de sentiment, et je n'ai pas le droit de m'en formaliser, quand même l'esprit de contrariété s'en serait un peu mêlé.

Je laisse donc le critique anonyme regretter les *Fils ingrats*, détestable comédie, de l'aveu même de l'auteur qui ne passait pas facilement condamnation sur ses plus mauvais ouvrages. Je le laisse repousser dédaigneusement et sans un mot d'explication les *Courses de Tempé*, qui eurent beaucoup de succès dans le tems et sont plus gracieusement écrites qu'à Piron ne semblait appartenir. Je le laisse assimiler *Arlequin Deucalion* aux pièces du second-ordre du théâtre des *Variétés*, quoique, à dire vrai, ce jugement me paraisse encore plus léger que sévère. Enfin je ne m'oppose point à ce qu'il trouve charmante une épigramme contre Gresset, que moi j'ose trouver fade, commune et mal écrite (1). Je me permettrai seulement de lui faire observer

(1) Je ne sais où l'on a pris que Voltaire faisait ses délices de cette épigramme ; au reste, il était quelquefois trop peu difficile sur les choses

qu'avant de me reprocher de n'avoir point extrait cette épigramme des *Œuvres de Piron*, il eût été prudent de s'assurer qu'elle y était : je certifie qu'elle n'y est point ; et quand on sait avec quel soin fâcheux Rigoley de Juvigny a ramassé tout ce qui était sorti de la plume de Piron, on est suffisamment autorisé à croire qu'elle n'est pas de lui.

Mais je veux arriver à quelque chose de plus grave. La manière dont le critique a tourné son article, pourrait faire présumer que l'éditeur des *Œuvres choisies de Piron*, est un détracteur de Voltaire ; or c'est un ridicule que, dieu merci, je n'ai jamais eu, et n'aurai, je crois, jamais. Le critique assure d'abord que j'ai inséré plusieurs pièces fugitives où Voltaire est injurié brutalement ; puis, choisissant une pièce où en effet ce grand poète est fort maltraité, il a, dit-il, la *modération* d'y puiser tous ses exemples, au lieu de les aller prendre dans *vingt autres* pièces qui pourraient les lui fournir. Comme ce n'est plus ici une affaire de goût, mais une chose de fait et de calcul, je puis, sans outrecuidance, déclarer au critique qu'il se trompe et entreprendre de lui prouver à lui-même. Outre la chanson dont il parle et une autre sur *Sémiramis* ; on ne trouve dans tout le recueil qu'une seule épigramme proprement dite contre Voltaire, dans deux pièces de poésie fugitive et pas une de plus, on trouve contre lui de ces traits légers que peut avouer le bon goût, et dans trois autres pièces on trouve les seules choses flatteuses que Piron ait dites sur Voltaire. Voilà donc ces *vingt une* pièces injurieuses réduites à trois seulement, que j'ai insérées, ou parce qu'elles m'ont paru bien faites, ou parce qu'elles ont une célébrité qui ne permettais guère de les exclure ; c'est par ce dernier motif surtout que j'ai admis la chanson en dialogue que le critique a la *modération* de choisir pour exemple.

Ce critique eût pu m'épargner la peine d'une apologie

qui flattait sa passion. C'est certainement une plaisanterie froide et tue que celle-ci :

Pour nous qu'il a si bien prêchés,

Prijons tous Dieu qu'en l'autre vie

Il veuille oublier ses péchés.

Comme en ce monde on les oublie.

La phrase est d'ailleurs ambiguë ; il y a un *il* et un *ses* qui grammaticalement se rapportent tous deux à Dieu et à Gresset à-la-fois. Est-ce bien-là un modèle de finesse et de grâce ?

que j'ai crue nécessaire, s'il eût fait quelque mention d'une notice que j'ai placée en tête du recueil, et où je professes des sentimens tout contraires à ceux dont je me défends ici. Dans cette notice qui n'est point faite avec l'article du *Dictionnaire historique*, que j'ai écrite avec tout le soin dont je suis capable, et dont il eût peut-être été juste de parler, ne fût-ce que pour en dire du mal, je m'exprime ainsi sur le compte de Voltaire et de Piron, considérés comme rivaux et ennemis :

« Piron manquait essentiellement de goût, heureuse qualité qui, jointe à l'étendue et à la brillante facilité de l'esprit, a mis Voltaire hors de toute comparaison dans la poésie légère.

« Le plus grand travers de Piron sans doute fut d'être constamment jaloux de ce grand poète, et pourtant de se croire fort supérieur à lui. Cette triste et ridicule disposition avait sa source dans la manière dont ils avaient débuté l'un envers l'autre en se rencontrant dans le monde. Voltaire, élevé à l'école du Temple, et habitué à la plus noble élégance de ton, de langage et de manières, ne parut pas avoir une grande considération pour un provincial, ami par-dessus tout du vin et de la bonne chère, dont l'enjouement n'était pas toujours de bonne compagnie, et qui possédait tous les ridicules d'un métromane avant de les avoir peints dans un chef-d'œuvre que rien ne promettait encore. Piron, qui sentait déjà ses forces et qui d'ailleurs se les est toujours exagérées, fut piqué au vif, et dès-lors il ne cessa de harceler Voltaire dans ses opéra-comiques, dans les préfaces de ses tragédies et de ses comédies, et surtout dans ses épigrammes, dont plusieurs décèlent une haine furibonde et portent même le caractère de la plus odieuse délation. Piron est, avec Collé son ami, un de ces hommes à qui l'amour du plaisir a valu de leur vivant une réputation de bonhomie que la révélation posthume de beaucoup de méchancetés littéraires a singulièrement affaiblie. »

Après s'être expliqué de cette façon, il y aurait eu bien de l'inconséquence à admettre tant d'injures brutales contre Voltaire ; aussi ne l'ai-je point fait, et en cela j'ai plutôt consulté le goût que la justice qui ne se mêle guère des épigrammes : la haine et la vanité, ces deux conseillères de sottises, ont presque toujours très-mal inspiré l'auteur de la *Métromanie*, lorsqu'il a voulu attaquer l'auteur de *Zaire*.

Mais en voilà bien assez sur un article très-peu réfléchi, où les épigrammes de Piron contre Voltaire paraissent n'avoir été rappelées que pour amener une longue tirade sur le malheur d'être un génie précoce, et de faire trop jeune des chefs-d'œuvre. J'ignore qui peut avoir à se plaindre aujourd'hui d'une telle infortune : qui que ce soit, je l'engage à en prendre courageusement son parti ; et puis le mal n'est peut-être pas aussi grand qu'il se le figure.

J'ai l'honneur d'être, etc.

AUGER.

Nouvelles littéraires, extraites du Journal de la littérature étrangère.

Le bureau d'industrie de Leipsick a publié une suite de dessins et de planches coloriées des meubles modernes français et anglais, sous le titre de *Recueil de dessins des plus beaux meubles nouveaux de Paris et de Londres, pour servir de modèles aux ébénistes et aux propriétaires.* Dix cahiers in-folio, chacun de dix à douze planches. Prix, 10 rxd.

Les mêmes éditeurs ont publié *Leipziger Kriegscenen*, etc. Scènes de guerre de Leipsick, ou Tableaux des événemens qui ont eu lieu à Leipsick pendant la guerre de 1806 à 1807, dessinés et gravés par G. H. Geisler. — Il en a paru deux livraisons, chacune de quatre planches enluminées, petit in-folio, sur papier vélin. Prix de chaque livraison 2 rxd.

— Il a paru à Amsterdam une nouvelle traduction allemande en vers de la *divina commedia di Dante Alighieri*. Cette traduction, commencée par A. Bode, a été terminée par L. Kannegieser et Hain. Elle est assez médiocre, et forme un volume in-8° du prix de 3 fl. 14 st.

— Le professeur Vater de Halle a publié des *Recherches sur la population de l'Amérique par l'ancien continent*. Volume grand in-8°. Leipsick. Vogel. 1 rxd. 8 gr. — La question, si l'Amérique a été peuplée par l'ancien continent ou par un peuple indigène, reste encore à résoudre, et l'auteur s'est contenté de rassembler tout ce qui a été dit de mieux sur cet objet, par Clavigo, Don Ulloa, Georges Foster, Volney, M. de Humboldt, Blumenbach et autres, sur le caractère particulier et physiologique des différentes tribus de l'Amérique et sur celui de leurs langues.

— M. J. G. Gruber a publié en allemand le premier volume d'un *Dictionnaire de l'Artéthique, des beaux-arts et de l'archéologie*, sur

vrage destiné à servir de suite à la théorie des beaux arts de Sulzer. Cet ouvrage a paru au bureau d'industrie à Weimar.

— Le prince héritaire de la Bavière s'est proposé de former une collection de bustes des personnages célèbres de l'Allemagne. Il a engagé le sculpteur Tieck à retourner à Rome pour y exécuter différens bustes, entre autres ceux des deux Hohenstaufen, du duc Bernard-de-Saxe-Weimar, de Huttein, de Lessing, etc. Le buste de Schiller, exécuté en marbre par Danneker de Stuttgart, a été transporté à Munich pour la même collection.

— M. Pierre Beer, instituteur d'une école juive en Bohême, vient de publier un ouvrage complet sur le judaïsme, sous le titre de *Das Judenthum*, etc. ; le judaïsme, ou exposition de la religion, de la morale et des cérémonies du culte des Juifs. — Le premier volume qui a paru en 1809, offre les articles suivans : 1^o de la religion en général et de la religion révélée des Juifs en particulier. 2^o. Des dogmes des Juifs, de Moïse, premier des prophètes ; du Messie, de la Résurrection, etc. 3^o. De la morale ; explication des dix commandemens, d'après les idées des Juifs. 4^o. Des lois cérémonielles. 5^o. Division des lois religieuses, d'après les devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers les autres ; devoirs fondés sur l'Ecriture et le Talmud.

Le second volume qui va paraître contiendra, 1^o. Histoire du peuple juif depuis la création, jusqu'à la destruction du second temple.

Cette histoire est divisée de la manière suivante : 1^o de la création jusqu'à Abraham ; d'Abraham jusqu'à Moïse ; de Moïse jusqu'à Josué ; de Josué jusqu'à David ; de David jusqu'à la destruction du premier temple ; du retour de la captivité de Babylone jusqu'à Alexandre-le-Grand ; d'Alexandre jusqu'à Hérodote, et d'Hérodote jusqu'à la destruction du second temple. 2^o. Des livres qui contiennent l'histoire de la religion et les lois religieuses des Juifs ; de la Bible, et du Talmud. 3^o. Aperçu des dogmes religieux, moraux, et des cérémonies religieuses des Juifs, avec l'explication de leurs principes et de leur but, d'après les livres de Moïse, commentés par Moïse Maïmonides.

L'ouvrage sera terminé par une instruction sur la manière d'enseigner la religion juive.

Aperçu des journaux et ouvrages périodiques littéraires qui paraissent dans les Etats autrichiens (1809).

1^o. *Balehrung und Unterhaltung*, etc. Instruction et amusement pour les habitans de la monarchie autrichienne, publiée par André, à Brunn.

2^o. *Briefe des jungen Eipeldauers*, etc. Lettres du jeune Eipeldauer à son cousin à Kakran, rédigé par Richter.

3^e. *Journal des plus beaux jardins de l'Europe*, en allemand et en français.

4^e. *Les mines de l'Orient.*

5^e. *Journal des dames et des modes de Paris*. (Réimpression du même journal qui paraît à Paris.)

6^e. *Gazette de l'économie rurale.*

7^e. *Journal de théologie pratique*. (Il paraît à Linz.)

8^e. *Tableaux intéressans des pays et des peuples*, publiés par B. Schutz. Il en paraît un volume par mois.

9^e. *Annals mercantiles de l'Autriche*, rédigées par Passy.

10^e. *Curiosités du monde*, ou principaux phénomènes de la nature, et de l'art, rédigées par Oehler.

11^e. *Journal de musique*, ou choix d'airs, de duos, trios, marches, rondeaux et ouvertures des principaux opéras et ballets, arrangés pour le piano.

12^e. *Pannonia*; journal dédié aux amateurs de la langue et de la littérature hongroise, par Joseph de Marton.

13^e. *Pénélope*, ou journal des daines, avec gravures.

14^e. *Feuilles provinciales de la Transylvanie.*

15^e. *Le Conservateur*, ou esprit des journaux.

16^e. *Journal du dimanche*, par Thomas West.

17^e. *Feuilles patriotiques pour l'Autriche.*

18^e. *Gazette des dames*, ou choix de morceaux en prose et en vers.

19^e. *Journal de médecine et de chirurgie*, publié par Ehrhard.

20^e. *Gazette des spectacles, de musique et de poésie.*

21^e. *Gazette du monde élégant.*

22^e. *Journal militaire de l'Autriche.*

Nouveau piano-forte par les frères Erard.

La Classe de sciences physiques et mathématiques et celle des beaux-arts ont concouru à l'examen d'un nouveau *piano-forte* de l'invention des frères Erard. Ces estimables artistes, auxquels la France est redevable du genre d'industrie dans lequel ils excellent, et d'un commerce qui, avant eux, était tout au profit de l'étranger, viennent d'ajouter de nouveaux perfectionnemens au système du *piano*. MM. Gossec, Mehul, Prony et Charles l'ont examiné en détail, et ils ont reconnu plus de solidité dans le mécanisme, plus de facilité dans l'exécution, et de grands avantages d'harmonie.

Les symphonies concertantes, les sonates à grands accompagnemens, etc. ont forcé le *piano* de sortir des limites dans lesquelles il semblait d'abord circonscrit. Les facteurs ont été obligés de chercher,

des moyens plus puissans, et l'on est revenu à la forme triangulaire des clavecins, forme qu'on avait délaissée. Il a fallu de plus grandes tables d'harmonie, de plus vastes corps sonores. Ce sont ces moyens que les frères Erard ont perfectionnés.

Les pianos en clavecin ont un très-grand volume de son. L'on sait que cette intensité de son est le produit de la percussion des cordes et de la résonnance du corps sonore; que les doigts, en parcourant le clavier avec une vélocité légère ou forte, opèrent une dépression plus ou moins profonde dont le marteau suit fidèlement l'action, en s'élevant, retombant pour s'élever encore, lorsque la touche est refoulée. Toutes ces actions successives et coordonnées entre elles exigent un temps donné pour que chaque pièce retourne à sa place. Mais la succession des sons, souvent rapide comme la pensée, précipite les doigts avec une activité à laquelle la touche paresseuse se prête avec lenteur, et la déclamation musicale devient subordonnée à la docilité de l'instrument. Ce défaut des grands pianos était tel, qu'un musicien habile avait besoin de faire connaissance avec eux, et de les étudier particulièrement, pour tirer parti de ces touches rétives. La cadence, par exemple, était lourde et difficile.

Plusieurs facteurs avaient tenté infructueusement jusqu'ici de corriger ces défauts. MM. Erard les ont fait entièrement disparaître : ils ont totalement changé le système qui régit les pièces intermédiaires entre la touche et la corde. Le levier de la touche est coupé en deux leviers dont l'un agit sur l'autre ; le second levier opère la levée du marteau par une espèce de levier continu formé de deux étriers renversés et très-voisins qui se succèdent alternativement, de manière qu'avant que le premier cesse, par son abaissement, d'exercer une action uniforme, le second agit. Ce mécanisme très-ingénieux peut difficilement se représenter à la pensée avec de simples paroles ; il faudrait s'en rendre compte sur l'instrument même. Le brevet d'invention qu'ont obtenu les frères Erard en contient les détails techniques, et il est accompagné des dessins nécessaires pour l'intelligence de la description.

Quant aux effets, les commissaires ont trouvé le nouveau piano infinité plus sonore que les autres pianos de même force. Ils l'ont essayé, et ensuite entendu toucher, pendant une heure et demie, par M. Dussech, en présence de M. Spontini et de plusieurs autres artistes qui en ont tous porté le même jugement. De crainte d'avoir été séduits par le magique talent du *virtuose* qu'ils avaient entendu, les commissaires ont examiné isolément et à plusieurs reprises l'instrument dans tous ses détails, et ils ont toujours trouvé que la qualité du son était à volonté

volonté douce, brillante ou vigoureuse ; que les touches sont d'une sensibilité et d'une égalité parfaites, dans toute l'étendue du clavier, qui pourtant a six octaves (1).

Jusqu'à présent, la première et la dernière octave des pianos offraient plus ou moins un vice insupportable, celui de donner des sons grêles et criards dans l'aigu, et des sons vagues et confus dans le grave. Aucun de ces vices ne subsiste dans le nouvel instrument ; les bases y ont de la rondeur, de la force et une telle netteté, qu'elles peuvent chanter et jouer la difficulté aussi bien que le *medium*.

Les sons aigus de la dernière octave gardent le caractère de tout l'instrument. Le clavier est égal, doux ; il parle au plus léger contact, et se prête avec sensibilité à toutes les nuances délicates par lesquelles l'artiste peut passer du très-doux au très-fort.

Enfin les commissaires et les classes ont pensé que ce *piano-forte* est si supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, que MM. Erard qui ont déjà si bien mérité de la France et de l'art, qui ont tout surpassé, se sont surpassés eux-mêmes.

(*Extrait du rapport fait en séance publique de l'Institut, par le secrétaire perpétuel de la Classe des Beaux-Arts.*)

(1) La caisse de ces pianos a un pied de moins (0,027 millimètres) en longueur que les précédens pianos, en forme de clavecins, et il est moins large, quoiqu'il comprenne six octaves complètes ; mais la largeur des touches est conservée.



POLITIQUE.

LES dernières trouvelles directes de Constantinople prouvent qu'on y ignorait encore les événemens de Rutschuck et de Giurgevo : on s'y entretenait des attaques meurtrières et infructueuses des Russes contre la première de ces places, et l'on n'en connaissait pas la reddition ; les renforts ne cessaient de marcher vers l'armée du grand-visir, mais la nouvelle du départ du Grand-Seigneur était prématurée. On ignore si la prise des deux places dont il s'agit terminera la campagne, après l'avoir rendue décisive en faveur des Russes. Suivant des nouvelles de Hongrie, il y aurait eu des pour-parlers pour entamer des négociations entre les chefs des deux armées ; pour condition préalable les Russes exigeraien la reconnaissance de possession de la Moldavie, de la Valachie, et de quelques autres parties du territoire ottoman, occupées par leurs troupes ; mais rien de positif ne peut être affirmé à cet égard, et les journalistes de Hongrie nous paraissent bien vite informés des conditions premières d'une négociation qui n'est peut-être pas même proposée.

Dans de telles circonstances, ce dut être un spectacle bien remarquable que celui de la fête de l'Empereur Napoléon, célébrée magnifiquement dans Constantinople, au sein des alarmes, du bruit de la guerre, et des préparatifs immenses faits pour la soutenir : ce dut être un contraste digne d'observation, que cette réunion de Français consacrant un beau jour, dans un des plus beaux lieux de la terre, à l'allégresse qu'inspire, dans une si grande partie du monde, la commémoration de la naissance du prince qui en balance les destinées. Américains, Allemands, Suédois, Danois, Italiens, Espagnols, Grecs, Levantins, toutes les nations, toutes les religions, tous les âges confondaient leurs acclamations. On a pu dire que jamais fête plus française ne fut plus universelle. M. de Latour-Maubourg, chargé d'affaires de S. M. près la sublime Porte, avait donné tous ses soins pour qu'elle fût digne de son objet, et de la nation qui en faisait les honneurs à ses alliés. Le grand nom qu'on célébrait a fait le

reste ; l'éclat des fêtes qu'on lui consacre vient de lui ; et quelque solennels que soient les honneurs rendus à sa gloire , il lui appartient encore d'en rehausser l'éclat. Dans cette fête , ce nom a paru brillant de lumière aux yeux de l'Orient , et sur les deux rives du Bosphore , l'Europe et l'Asie se sont en quelque sorte rapprochées pour lui rendre hommage.

L'Empereur a permis qu'un de ses sujets , distingué parmi ceux qui ont appris sous lui l'art de vaincre , s'assît sur les degrés d'un trône vers lequel l'a conduit sa haute renommée : on aimera à lire l'expression des sentiments de ce prince envers la patrie qui l'a vu naître , celle qui l'adopte , le souverain qui le délie de son serment , et celui qui va le recevoir. Voici la lettre que le prince royal de Suède a adressée au roi.

SIRE , je n'essaierai point de peindre à V. M. les sentiments dont je fus pénétré , en apprenant qu'une nation célèbre dans les annales du monde avait bien voulu jeter les yeux sur un militaire qui doit tout à son amour pour sa patrie. Il ne me serait pas moins difficile d'exprimer ma reconnaissance et mon admiration pour la générosité particulière avec laquelle V. M. a voulu présenter comme votre successeur un homme auquel aucun lien ne vous unissait. Plus V. M. croit avoir par-là fait pour le peuple suédois , plus cette idée , infinité plus flatteuse pour moi , m'impose de devoirs. Je ne m'en cache ni l'étendue , ni la difficulté ; mais , si j'ose en croire mon cœur , je saurai les remplir ; car jamais il n'exista pour le cœur d'un mortel des ressorts plus puissans ; jamais un individu n'eut une plus belle occasion de consacrer toute sa vie au bonheur d'une nation entière.

Aussitôt que la lettre de V. M. m'eut été remise par M. le comte de Mörner , je me hâtai de la présenter à S. M. l'Empereur et Roi. Ce souverain daigna couronner toutes les bontés qu'il a eues pour moi , en m'autorisant à devenir le fils adoptif de V. M.

D'après le vœu que vous daignez m'exprimer , je vais accélérer mon départ. Il me tarde de mettre aux pieds de V. M. les hommages qui vous sont dus ; il me tarde de vous rendre dépositaire de mes serments. Jusqu'à ce jour , j'ai mis toute ma gloire à servir ma patrie ; mais la France aussi , j'ose m'en flatter , applaudira aux efforts que je ferai pour ma nouvelle patrie. La France ne verra pas sans intérêt un de ses fils appelé par les destinées du monde à être le défenseur d'un peuple généreux , qu'elle compte depuis long-tems parmi ses alliés les plus dignes.

Je suis avec le plus profond respect , Sire , etc. , etc.

Signé , J. BERNADOTTE.

Le prince est arrivé en Sélande. Dans son passage il a essuyé quelques vents contraires, et de nombreuses voiles ennemis lui ont offert deux lignes dangereuses à traverser; mais il faisait toujours partie de cette nation qui, suivant la belle et honorable expression de l'orateur anglais, s'est mise sous la protection des tempêtes, et il a traversé heureusement. Le roi retourne à Stockholm pour le recevoir, les membres des Etats y suivront Sa Majesté. La clôture de la diète aura lieu dans la capitale après l'arrivée du prince royal. Cette circonstance a été saisie pour publier la note suivante par la voie de la gazette suédoise.

« Certains journaux étrangers répandent le bruit qu'il se fait un commerce de contrebande entre la Suède et l'Angleterre, que les bâtimens marchands anglais sont reçus dans le port de Gothembourg, etc. On déclare que ce bruit est entièrement faux et contredit. Le gouvernement suédois remplit scrupuleusement les obligations qu'il a contractées relativement au maintien du système continental. Mais si des croiseurs anglais rassemblent en pleine mer et à quelques milles de Gothembourg, quantité de bâtimens marchands, c'est une chose que le gouvernement suédois ne peut empêcher, et qui ne peut lui être imputée. »

Pendant que cette sorte de déclaration officielle paraissait, la cour de Danemarck ajoutait par de nouvelles dispositions à ses mesures sévères contre l'importation et la contrebande anglaise : celle de Prusse témoignait aussi par un acte, et dans des termes positifs, son intention formelle de se conformer de la manière la plus exacte au système général du continent, tel qu'il est établi par les décrets français ; elle défendait dans le sens de ces décrets toute espèce de commerce avec l'Angleterre, ses colonies et ses alliés, et déclarait toutes marchandises coloniales qui arrivent par mer, sans autre examen sur leur origine, et comme provenant du commerce anglais, défendues et prohibées sous les peines les plus sévères. Dans toute l'Allemagne confédérée, dans toute l'Italie, dans toute la Suisse, les mêmes décrets poursuivaient les denrées coloniales et leurs détenteurs.

S'il était possible de révoquer en doute l'authenticité de la lettre suivante, cette authenticité serait démontrée par le fait même des actes que nous venons de rapprocher. Cette lettre est écrite de Londres le 9 octobre ; elle est parvenue à Caen ; la voici :

Le système adopté par l'Empereur était le moyen le plus sûr de vaincre les Anglais ; il les étouffe dans leurs richesses ; il est la cause de toutes leurs banqueroutes.

La compagnie des Indes demanda au gouvernement de la Banque, au mois de mai dernier, la somme de 200,000 liv. sterlings.

Avant de les prêter, on fit le recensement des marchandises ; il s'en trouva pour 42,000,000 liv. sterlings. (Plus d'un milliard.)

Les fonds publics baissent et baisseront encore plus, si l'armée de Portugal est battue, ce dont on ne doute pas.

Le suicide de Goldsmidt, le plus riche banquier de Londres, n'a eu pour cause que le discrédit des fonds.

Une révolution aura lieu dans ce pays : elle est désirée.

Voilà ce qu'on disait à Londres, de l'état de Londres, à la seule nouvelle des décrets sur les marchandises coloniales, dans la seule supposition de la défaite de l'armée anglaise en Portugal, et sans connaître encore la prise de Coimbre, et la retraite de lord Wellington à quelques milles de Lisbonne ; mais un autre coup était réservé au commerce anglais ; il était possible de lui en porter encore un plus sensible, de rendre sa blessure plus profonde ; enfin, de l'atteindre au cœur, car les denrées coloniales ne sont pour lui que l'objet de son commerce ; son industrie manufacturière est son existence, et c'est son existence qu'on va voir menacée.

Par décret impérial, toutes les marchandises quelconques provenant des fabriques anglaises, et qui sont prohibées, existant aujourd'hui en France, soit dans les entrepôts réels, soit dans les magasins des douanes, à quelque titre que ce soit, seront brûlées publiquement. A l'avenir, toutes marchandises de fabrique anglaise, provenant soit des douanes, soit des saisies qui seraient faites, seront brûlées. Ces marchandises seront brûlées, sur-le-champ, en Hollande, dans le grand-duché de Berg, dans les villes anséatiques, et généralement depuis le Mein jusqu'à la mer, en Italie, à Naples, dans les provinces Illyriennes, dans les Espagnes, enfin, dans toutes les villes et à portée des lieux occupés par les troupes françaises. En même tems, par un décret particulier, le séquestre était mis à Francfort sur toutes les denrées coloniales entrées depuis l'été dernier, par les ports de Hollande et ceux du Nord, par

la voie de la contrebande. Ce décret est fondé sur ce que la ville de Francfort est encombrée de ces marchandises, que les négocians savaient qu'ils s'exposaient à la confiscation; que les intérêts des Anglais sont compromis pour la très-grande partie de ces dépôts, attendu qu'ils sont en compte-courant avec les négocians du Grand-Duché, que ces marchandises étaient destinées à entrer en France, et à y entretenir la guerre de contrebande; enfin, que l'Angleterre n'est pas seulement en guerre contre la France, mais aussi contre la Confédération du Rhin. Le grand-duc de Francfort a donné les ordres les plus précis pour l'exécution de ce décret, confiée à une commission nommée par le prince d'Ekmull, commandant en chef les armées françaises en Allemagne. Le quartier-général du prince est à Hambourg; les généraux Friand, Gudin, Morand et La Bruyère, qui servent sous ses ordres, occupent par leurs divisions le nord de l'Allemagne, les Anseatiques, le pays de Magdebourg, le Hanevre. Un aide-de-camp de l'Empereur est arrivé le 19 au quartier-général du prince.

C'est de l'exécution de ces mesures qu'il faut attendre l'effet en Angleterre, et l'on peut le prévoir, si l'on calcule les progrès inévitables du mouvement d'alarme et de discrédit qu'y ont produit les premières mesures prises par le gouvernement français, si l'on songe à l'état des manufactures d'Angleterre, qui de toutes parts demandent des secours, à celui des manufactures d'Irlande qui réclament à grands cris contre l'acte d'union, au nom de la paralysie absolue dont elles sont frappées, et à l'impression que va produire la nouvelle de la victoire de Coimbre, que, sur toute l'étendue de la côte, des nombreuses décharges d'artillerie apprennent aux croisières anglaises, par ordre exprès de l'Empereur.

La cour se dispose à quitter Fontainebleau; on annonce que le départ de l'Empereur est fixé à lundi. On parle d'un prochain voyage de S. M. à Cherbourg. Dimanche, la cour assistera à une fête religieuse aussi solennelle qu'intéressante; l'Empereur doit donner des noms sur les fonts de baptême aux enfans de plusieurs personnes éminentes en dignités, aux services desquelles S. M. se plaît à accorder cette précieuse marque d'estime.

S.

PARIS.

PAR décret impérial du 1^{er} novembre, les denrées coloniales venant directement des colonies françaises de l'Orient ou de l'Occident, n'acquitteront que le quart du droit de douanes prescrit par le décret du 5 août. Cette disposition est rétroactive, et s'applique aux denrées de cette nature arrivées depuis le 5 août.

— MM. Wonte et six Hollandais sont nommés maîtres des requêtes, chargés en Hollande de fonctions relatives à la liquidation de la dette publique. M. le conseiller-d'état Gogel est nommé dans ce pays intendant général du trésor public.

— Un rapport du ministère de l'intérieur sur les matières indigènes destinées à suppléer à l'indigo, donne des espérances très-fondées d'un succès utile et prochain.

— S. Em. Mgr. le cardinal Maury a officié hier, jour de Toussaint, dans l'église Métropolitaine.

— Le canal de Saint-Quentin est ouvert. Son inauguration a été l'occasion d'une réunion solennelle, dans laquelle le commerce de cette ville importante a cherché tous les moyens d'exprimer sa reconnaissance pour l'auteur du bienfait qu'il vient de recevoir.

— L'Académie de Munich vient de donner un éclatant témoignage de son estime pour les véritables savans dont la France s'honore, en admettant dans son sein MM. Langlès, Sylvestre de Sacy, Quatremère de Quincy, et Larcher.

— M. Esménard est sur les rangs pour la place vacante à l'Académie française, par la mort de M. de Billy; ses titres, comme poète sont inscrits au rapport du jury de l'Institut, qui eût proposé de couronner le poème de *la Navigation*, si cela lui eût été possible, un poème de M. Delille existant au concours: quant aux titres académiques du candidat, comme prosateur et comme littérateur, ce n'est pas aux lecteurs de cette feuille qu'il nous paraît convenable de les rappeler.

— Le *Publiciste* et la *Gazette de France* réunis, formeront désormais une seule et unique feuille périodique.

ANNONCES.

Annales des Sciences et des Arts, contenant les Analyses de tous les travaux relatifs aux Sciences mathématiques, physiques, naturelles et médicales ; aux arts mécaniques et chimiques ; à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à l'art vétérinaire, etc. ; et présentant ainsi le tableau complet des acquisitions et des progrès qu'ont faits les Sciences et les Arts, les manufactures et l'industrie, depuis le commencement du 19^e siècle ; avec l'indication des prix décernés et proposés par les Académies et Sociétés savantes, la nécrologie des savans les plus connus, et la notice bibliographique des ouvrages publiés dans l'année ; par MM. Dubois-Maisonneuve, et Jacquelain Dubuisson, membres de plusieurs Académies et Sociétés savantes.

ANNÉE 1809. — *Deuxième partie.* — Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faub. Saint-Germain.

Les *Annales des Sciences et des Arts* forment, pour les années 1808 et 1809, quatre volumes grand in-8° caractères de philosophie, savoir :

— Années 1808. — Première et deuxième parties, 14 fr., et 18 fr. franches de port.

Année 1809. — Première et deuxième parties, 12 fr., et 15 fr. 25 c. franches de port.

L'année 1810 paraîtra dans le premier trimestre de 1811.

Jolanda Fitzalton, ou les Malheurs d'une jeune Irlandaise ; par l'auteur de *Ladousky et Floriska*. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12, et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Charles et Emma, ou les Amis de l'enfance, imité de l'allemand, d'Auguste Lafontaine ; par M. R. de Chazet. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Notices sur Coretti, Tartini, Garinets, Ongnani et Viotti ; par F. Fayolle, avec leurs portraits gravés par Lambert, d'après des dessins originaux. In-8°. Prix, 9 fr., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez H. J. Godefroy, directeur de l'imprimerie littéraire et musicale, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 33.



MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXXVI. — *Samedi 10 Novemb. 1810.*

POÉSIE.

PROMENADE SUR LES DUNES DE L'ISLE DE RÉ.

Motif. Arrivée. Vue du Perthuis d'Antioche et du Perthuis Breton. Apparition de Louis XIII. Marais salans. Dunes. Description générale de l'île. Sa minéralogie. Questions géologiques. Spectacle de l'univers. L'homme. Dieu. Botanique de l'île. Détail des lieux. Souvenirs historiques. Vauban. Dévouement peu connu. Quelques-uns des objets particuliers de l'affection de l'auteur. Rêverie sentimentale.

A l'heure où le soleil vient dorer l'horizon,
(C'était aux premiers jours de la belle saison)
Fuyant non sans regret la couche nuptiale
Et d'un fils de Clovis la poussière royale (1)

(1) Eudes duc d'Aquitaine. On a trouvé sa couronne à Saint-Martin en 1730. Le crâne y tenait enoore. Elle doit être à Paris. Une charte de Charles-Chauve ne laisse aucun doute sur l'inhumation de ce Eudes dans une abbaye de sa fondation à l'île de Ré. Voyez l'histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis par le père Adèle de l'oratoire, où j'ai lu l'extrait de cette charte.

Parmi des céps chargés de bourgeons entr'ouverts,
 J'errais, cherchant des fleurs et méditant des vers,
 Je ne prétendais point, audacieux Icare,
 M'attacher follement les ailes de Pindare,
 Comme un aigle monté vers la source du jour,
 M'enivrer de nectar à la célesté cour,
 Aux vainqueurs des Titans arracher le tonnerre
 Et sous Napoléon faire trembler la terre.
 Seulement je voulais dans des vers gracieux,
 Empruntant de Catulle un luth harmonieux,
 De simples fleurs des champs la tête couronnée,
 Sur nos bords célébrer le riant hyménée.

« L'immortelle, l'osillet, le narcisse des mers (2).
 » Si communs dans ces lieux voisins des flots amers,
 » En faveur de l'hymen peut-être que l'aurore
 » Dès ce mois printannier les aurait fait éclore »,
 Disais-je en gravissant contre un mont sablonneux.
 Soudain l'Océan brille et présente à mes yeux
 Ses vagues sur la plage à grands bruits mugissantes,
 Ses écueils prolongés en barres blanchissantes,
 Ses phares isolés, ses lugubres vaisseaux
 Qui portent dans leurs flancs la foudre sur les eaux,
 Et le bleuâtre éclat de sa vaste étendue,
 Avec l'azur du ciel se perdant confondue
 Dans le fond vaporeux d'un immense lointain
 Où se décoloraient les rayons du matin.

Je m'arrête, admirant cette impesante scène.
 Autour de l'horizon mon regard se promène
 Sur la blanche falaise et le sable doré
 En pointes s'avancant dans l'abyme azuré.
 Cette onde est moins sauvage : un esquif la sillonne ;
 La voile déployée, au vent il s'abandonne ;
 Bondissant sur les flots, il dirige son cours
 Vers ce dôme sacré, cette aiguille, ces tours,

(2) *Elychryse stæchas*, *œillet bleuâtre*, ou une espèce voisine, *pancrace maritime*. Cette dernière espèce indiquée par la troisième édition de la *Flore française* (dont je suis la nomenclature), comme particulière aux bords de la Méditerranée, croît sur les Dunes de l'île de Ré. Plusieurs autres espèces méridionales s'y trouvent aussi.

Double cette hauteur et trouve derrière elle
 Dans un golfe, au-delà d'une digue immortelle,
 Le peuple industrieux aimé du bon Henri,
 Et de NAPOLÉON plus fier d'être chéri.
 De ce haut promontoire, au milieu d'une nue,
 Un groupe glorieux soudain s'offre à ma vue :
 Sur ce noble coursier quel est donc ce héros ?
 C'est Louis ; il étend son sceptre sur les flots ;
 Richelieu tient le mors, et dans la mer profonde
 Son bras jette une chaîne à la fureur de l'onde ;
 Cependant qu'un vieux bardé aux belliqueux transports
 Chante, et remplit les airs de sublimes accords (3).

Je vois briller au loin, en masses éclatantes,
 Comme d'un vaste camp les innombrables tentes,
 Sur les bords verdoyans de sinueux canaux
 L'écume de la mer transformée en cristaux.
 Tel qu'un amas confus de bizarres nuages,
 Là s'élève un rempart de collines sauvages,
 De fantasques sommets dont le sable mouvant
 Change de forme au gré des caprices du vent.
 O terre que Bacchus fit naître d'un sourire !
 Tu sembles sur les eaux une flottante lyre.
 Pour aider leur labeur jamais tes fiers enfans
 N'ont courbé sous le joug des taureaux mugissans.
 De ruisseaux vagabonds tu n'es point arrosée,
 La mer te nourrit d'algue et le ciel de rosée.
 Le liquide trésor échauffé de tes feux
 Circule lentement dans ton sein amoureux ;
 Des débris coquillers, une onctueuse argile
 Composent de ton sol le mélange fertile.
 De limon végétal à peine recouvert,
 Il est semé du sable apporté par la mer.
 Ce sable est-il en proie aux flammes dévorantes ?
 Il se métamorphose en coupes transparentes,
 En magiques lambris dont le fond argenté
 Lui réflétant ses traits sourit à la beauté.

Vaste mer, réponds-moi : quelle est donc la carrière
 De cet énorme amas de cristal en poussière ,

(3) *Done un nouveau labeur à ses armes s'apprête...*

De ces cailloux brillans épars sur le gravier
 Qui scintillent soudain par le choc de l'acier ?
 Toute roche portant ce noble caractère
 Paraît une richesse à ces lieux étrangère.
 Du sommet de quels monts roulèrent dans ton lit,
 Pour venir jusqu'à nous, ces torreas de granit ?
 Ces cristaux ornaient-ils la rive armoricaine (4) ?
 Sont-ils tombés du front de l'antique Pyrène ?
 Comme un tigre en fureur tu déchires tes bords,
 La falaise en débris tombe sous tes efforts :
 Accumulant ce sable en pointes, en collines,
 As-tu donc prétendu réparer ses ruines ?
 Combien de fois, ô mer, changeas-tu le contour
 De ce sol fugitif dont tu baignes le tour ?
 La terre toute entière atteste ta puissance.
 Tu l'as enveloppée aussi-tôt sa naissance.
 Sur leurs ailes tes vents avec rapidité
 Vont lui porter la vie et la fertilité.
 Des millions d'ouvriers, innombrables familles,
 En rochers de corail, en couches de coquilles,
 Elèvent dans ton sein des continens nouveaux.
 Quoi ! l'élément aride est-il né de tes eaux ?
 Si la terre s'accroît aux dépens de ton onde,
 Quel jour tariras-tu, source immense et féconde ?
 Qui peut de tes secrets sonder la profondeur ?
 Ta voix de l'Éternel raconte la grandeur.
 À l'aspect imposant de ton abyme immense,
 La méditation se recueille et s'élance
 Au-delà des soleils et des mondes épars.
 Ah ! quel objet plus noble offert à ses regards
 Que l'homme contemplant tous ces pompeux spectacles,
 Osant interpréter leurs sublimes oracles,
 Expliquant l'univers, proclamant en tout lieu
 Qu'il est libre, immortel, et qu'il existe un Dieu !
 Rien n'échappe à ce Dieu : l'œil de sa vigilance
 Voit la force et la ruse investir l'innocence.
 Sur la tour d'Uranie adoré par Newton,
 Regeant sur l'autel l'encens de Fénelon ;

(4) L'île d'Yeu est granitique, et aussi, je crois, toute la côte de Bretagne.

Caché dans des splendeurs à tous inaccessibles,
Il tient du haut des cieux les rânes invisibles.
Des mondes que sa voix fit jaillir du néant.
Il élève, il abaisse à son gré l'Océan.
De son manteau de pourpre il a vêtu l'Aurore,
Et d'un souffle léger c'est lui qui fait éclore
Tous ces germes divers déployant au soleil
De leur fécondité le riant appareil.

Un Linnée à la main quelle jeune immortelle
Parcourant ces sommets me fait signe et m'appelle ?
Flore au milieu des vents se plaît sur ces hauteurs.
Tu peux t'enorgueillir de ses plus nobles fleurs,
O sol aimé des Dieux ! ici croît l'hyacinthe,
Là, de pourpre et d'azur ta girofle est peinte.
Ton lotus aux fleurs d'or, au feuillage argenté,
Te couvre mollement d'un tapis velouté.
Ton anech te parfume, et l'iris te décore
De vases de saphir pleins des pleurs de l'Aurore.
Tes précoces saisons, et tes tièdes hivers,
Tes étés rafraîchis par le souffle des mers
Font croître les lauriers symbole de ta gloire,
Et sous tes tamaris reposa la victoire (5).

Oui, je la reconnaïs avec émotion,
Cette plaine où tomba tout l'orgueil d'Albion,
Quand Schomberg et Thoiras défendaient nos rivages !
Ce bourg fut mon berceau, ces deux humbles villages
Versent entre mes mains leur tribut pour César.
Vauban a de ce port dessiné le rempart.
Peuple laborieux, va sillonnez la terre
Sans eraindre de semer pour l'avidé Angleterre ;
Vos toits sont à l'abri, fidèles commerçans,
Dont les modestes mœurs sont de nobles garans ;
Vous, mères, au milieu de vos filles pudiques
Livrez-vous sans terreur aux travaux domestiques.

(5) *Muscat à grappe et muscat à toupet, girofle sinuosa, luxurians maritima, anech fenouil, iris germanique, laurier d'Apollon, tamarin de France.* — Avant les liqueurs de la Martinique, la fenouillette de l'île de Ré, que cite le *Dictionnaire de l'Académie*, était très-recherchée.

Vauban autour de vous a mis son bouclier.
Des bienfaits immortels peuvent-ils s'oublier?

Un *Nisus* peu fameux, un obscur *Euryale*
Ont tenté de franchir cet immense intervalle.
Leurs noms sont ignorés. Ah! puisse l'avenir
De leur noble action garder le souvenir!
Pressé de toutes parts dans cette citadelle,
Au roi prêt à punir une ville rebelle
Thoiras voulait donner un avis important.
Qui va se dévouer? deux héros à l'instant
Sur leur front glorieux s'attachent le message.
Entre mille ennemis ils passent à la nage.
L'un pérît dans l'abyme, et l'autre avec douleur,
Seul, reçoit sur le bord le prix de la valeur (6).

Sous ces arbres, c'est là que ma bonne Henriette
Elève vers le ciel sa prière inquiète,
Accuse ma lenteur, et tout en murmuranç,
Mêle avec un lait pur un nectar odorant.
Elle a quitté pour moi ces campagnes fleuries
Dont le Cher et la Loire arrosent les prairies.
O sol de mon pays, du moins n'offense pas
De tes aspérités ses pieds trop délicats!
Près de ce monastère aux grisâtres ruines,
De ces ormeaux rougis de leurs fleurs purpurines,
Mon père pour Louis commandait à ces forts;
Ma mère avec orgueil m'a porté sur ces bords.
À ce doux nom mes yeux se remplissent de larmes.
O ma mère, oui, j'entends tes timides alarmes
Et tes derniers adieux le jour de mon départ
Pour ces gothiques murs le berceau de Ronsard.
C'est là, c'est dans ce lieu si loin de ta présence
Que se chargeant du soin d'élever mon enfance
Le troupeau que Bérulle assembla pour le ciel

(6) Voyez la *Relation de la Descente des Anglais en l'île de Ré*, etc. Paris, 1628, page 104 et suiv. La distance de la citadelle de Saint-Martin au point du continent le moins éloigné, compassée sur la carte des îles de Ré et d'Oleron dressée par Bellis pour le service de la marine, se trouve juste de deux lieues marines de France, dont vingt font un degré.

Des neufs savantes sœurs m'a fait goûter le miel.
C'est ainsi que l'aspect de la douce patrie
Nourrissait de mon cœur la longue rêverie.

F. O. DENESLE.

¶ M. le B. de C*, qui me proposait de m'asseoir sur l'escarpolète de son parc, en m'offrant de la mettre lui-même en mouvement.**

Quoi ! seigneur, sur l'escarpolète
Vous me proposez de monter,
Et votre main à l'agiter
Me semble déjà toute prête !

Nenni : de Phaéton le destin m'atteindrait.
Vos bontés pour moi sont connues ;
Vous me feriez aller aux nues ,
Et la tête me tournerait.

PH. DE LA MADELAINE.

ENIGME.

Plus d'un humain, hélas ! par moi perdit la vie !
Sans moi, sans mon secours, que serait la chimie ?
Et que deviendrait l'art de la gastronomie ?
Fabriqué par le feu, mon usage est divers :
Le marin me transporte au bout de l'Univers ;
Plus noir qu'un Africain, je brûle quand je sers.

C. FUSÉE AUBLET, *Créole de l'Ile de France.*

LOGOGRIFFE.

JE ne sais trop, lecteur, comment tu parviendras
A deviner mon nom, puisque je n'en ai pas :
Ce n'est pas que je sois un être fantastique ;
Et j'ai tel attribut si caractéristique,
Qu'à mon premier signalement
On me reconnaît aisément.

D'abord on trouve en moi grand et petit bouriques ;
Or ce ne sont pas là des êtres chimériques.
J'offre secondelement cette négation
Qui fait d'un pauvre amant la désolation.

Enfin quoi qu'on en puisse dire,
(Et voilà bien ce qu'il faut qu'on admire),
C'est que dans mes sept pieds on rencontre *mon nom* :
J'en ai donc un ? lecteur, je répète que non.

S.....

CHARADE.

Le fils du Dieu du jour tomba de mon premier,
Henri-quatre en surnom mérita mon dernier.
Dans les arts, en ménage, utile est mon entier.

C. FUSÉE AUBLET, *Créole de l'Île de France.*

Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Tuyau de Poële*.

Celui du Logographe est *Image*, dans lequel on trouve : *ame, magie et mage*.

Celui de la Charade est *Soldat*.

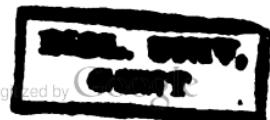


SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR LE PASTEL (*Isatis tinctoria*), sur sa culture et les moyens d'en retirer l'indigo, avec cette épigraphé : *Hæc planta melius tingit quam indigo.* Ray, *Hist. Plantarum*, Londres, 1686. Par M. de PUYMAURIN, député au Corps-Législatif, associé correspondant des Sociétés d'Agriculture et d'Encouragement de Paris, des Académies des Sciences et d'Agriculture de Toulouse, etc. — Prix, 1 fr. et 1 fr. 25 c., franc de port. — Chez *Henri Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

TANT que la prospérité de nos colonies établissait un commerce d'échange dont la balance était constamment en notre faveur, nous avions un très-grand intérêt de chercher à étendre leur culture et la consommation de leurs denrées; mais depuis qu'une nation, que la cupidité et une ambition exclusive isolent de tous les peuples, a usurpé l'empire des mers, et voudrait rendre tributaires de son monopole tous les Etats de l'Europe et du monde entier; lorsqu'elle a osé s'arroger le privilége de vendre les denrées coloniales, ou d'en affermer en quelque sorte le débit; dès-lors elle a soulevé l'indignation générale. L'excès de sa tyrannie sur les mers, en précipite le terme; ses intrigues, ses spéculations, sont déjouées; frappée d'une espèce d'excommunication politique sur le continent, elle voit ses vaisseaux surchargés de café, de sucre, d'indigo, etc., errer sur les mers, sans espoir de surprendre la vigilance; bientôt, après des courses inutiles et des frais immenses, ils sont contraints de regagner leurs ports, pour encombrer les magasins de marchandises sans valeur. Ainsi, on pourrait dire de l'Angleterre, avec plus de vérité, quoique sous un autre rapport : *Toto divisos orbe Britannos.*

Son but était d'accaparer, à la longue, tout le numé-



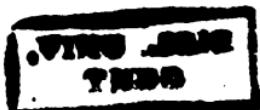
raire de l'Europe , et elle en éprouve en ce moment une rareté dont elle ne peut calculer peut-être ni le terme ni les suites. Elle regardait les denrées coloniales comme indispensables pour alimenter nos manufactures , ou pour satisfaire des besoins devenus en quelque sorte , pour l'opulence , des objets de première nécessité ; mais elle voit que chaque jour le nombre des consommateurs diminue : le haut prix affaiblit insensiblement les habitudes.

Les manufactures prennent de nouvelles directions ; les expériences sur les betteraves , dans quelques parties de l'Allemagne ; ont prouvé qu'on pouvait remplacer le sucre de cannes ; le suc de raisin , après des essais qui en perfectionnent tous les ans la qualité , offrira un sucre et un sirop qui remplaceront le sucre exotique , ou qui en rendront presque insensible la privation. Naples , la campagne de Rome , d'autres parties de l'Italie voyent prospérer le coton. La cupidité et la tyrannie de l'Angleterre nous auront créé des richesses nationales que nous ne soupçonnions pas.

L'indigo était devenu un grand objet de consommation dans nos manufactures , et le monopole , en soutenant notre numéraire , nous le vendait à un prix qui haussait considérablement celui des draps et d'autres produits de nos manufactures.

Le mémorable décret du 4 juillet dernier a rappelé aux Français qu'ils avaient sur leur sol une mine précieuse à exploiter dans le pastel ; notre auguste souverain a fait un appel au patriotisme , à l'intérêt national et particulier , à l'agriculture , aux arts , au commerce. Dans l'espace de quelques mois , des expériences multipliées offrent non seulement l'espoir le mieux fondé que la France sera affranchie de la nécessité de payer tous les ans un tribut de plus de vingt millions pour l'achat de l'indigo étranger , mais même qu'elle pourra en fournir au reste de l'Europe.

Plusieurs plantes , dont M. de Puymaurin offre le catalogue , renferment des parties colorantes , principalement en bleu. Mais de toutes celles qui sont connues jusqu'à ce moment pour renfermer le plus , en quantité et en qualité ,



de féculé bleue, c'est l'*anil*, vulgairement appelé *indigo* (*indigo-fera anil*, Linné), arbuste haut d'environ un mètre, originaire des grandes Indes, et naturalisé dans les Antilles et dans les autres parties de l'Amérique, et le *pastel*, *guède*, *wouede* (*isatis tinctoria*, Linné). Cette plante est indigène d'Europe, et se cultive dans toutes ses parties, avec plus ou moins de succès, du moins pour en extraire la partie colorante; car elle produit par-tout avec une bonne culture, dans un terrain approprié, un excellent fourrage, sur-tout pour les bêtes à laine, et des graines oléagineuses; mais de tous les pays connus, il n'en est aucun qu'on puisse même comparer au Lauragais, près de Toulouse, pour produire un *pastel* qui offre, en aussi grande quantité et qualité, un principe colorant; ce qui a donné lieu à Dubartas de l'appeler l'*herbe Lauragaise*, et le lieu où on la récoltait le *pays de Cocagne*. M. de Puymaurin confirme cette vérité par un passage de notre immortel Olivier de Serres.

« La Calabre, l'Italie, principalement la Marche d'An-cône, abondent en guesde, il y en a même au territoire d'Erfurt, en Allemagne; mais, par deça, en tout ce royaume, ne vient rien de bon qu'en Lauragais.... Il dit plus bas: la dépense surpassant le gain, fait laisser le maniement de cette riche herbe au Lauragais. » *Naturellement sans moyen, le pastel fait la couleur bleue* (1).... C'est l'utilité de ce riche *pastel* duquel, à telle cause grand trafic est fait en Europe, même en ce royaume, spécialement ez quartiers de Tolose, là très bien connu. »

On se fait difficilement une idée du degré d'opulence

(1) Margraaf a trouvé sur la plante du *pastel* un insecte qui le rôge et devient d'un beau bleu. Les excréments des souris qui mangent sa graine, sont d'un très-beau bleu et sont employés à la teinture. Le père Plumier, herborisant, trouva au terroir de Saint-Vincent, près de Sisteron, une prodigieuse quantité de moucherons qui avaient les ailes et le corps du plus beau bleu d'azur. Les arbres en étaient couverts, et en traversant une forêt, il en écrasa une si grande quantité, que le devant de son chapeau et de son habit était peint d'un très-bell azur.

où était parvenu le Toulousain. Il me suffira de dire que le pastel *seul* de ce pays était employé pour teindre en bleu les draps que portaient les hommes de cour, François I^{er}, Henri III et autres souverains qui se distinguaient par leur luxe et leur munificence ; qu'il obtenait dans toute l'Europe la préférence sur le pastel même dans les pays où on le cultivait ; que Toulouse établissait des facteurs dans toutes les villes de commerce du continent, que ses négocians avaient dans plusieurs ports des vaisseaux armés qui portaient à toutes les places commerçantes le produit de l'agriculture et de l'industrie des habitans du Lauragais ; que Henri II leur avait accordé un sauf-conduit, même en tems de guerre, pour transporter son pastel, soit sur ses propres vaisseaux, soit par les vaisseaux espagnols, portugais, anglais, flamands, sterlings (2), pourvu qu'ils ne fussent pas armés et qu'ils acquittassent les droits établis.

O vicissitude des choses humaines ! l'Angleterre réduite alors à venir désarmée nous apporter son numéraire, pour obtenir de quoi alimenter ses manufactures !

Enfin, l'opulence de *ce pays de Cocagne* fut telle, qu'il en partait tous les ans, par Bordeaux, deux cent mille balles (3) de pastel, qu'on échangeait avec le numéraire de l'Europe. Il se fit à Toulouse des fortunes tellement colossales que Charles-Quint agréa pour une des ciutations de la rançon de François I^{er}, *Bernui*, dit le *Richt*, de Toulouse, que le pastel avait enrichi ; considération bien attendrissante, lorsqu'on pense que le produit de l'agriculture et des arts contribua à obtenir la liberté de celui qui était leur protecteur, et fut le père des lettres.

Plus d'un siècle après cette époque, s'introduisit dans l'Europe le commerce de l'indigo, si recherché aujourd'hui, et qui eut dans son début une telle défaveur, qu'Henri IV, par un arrêt de son conseil, prononça une peine capitale contre tous ceux qui, dans les teintures, emploieraient une drogue aussi fausse et perfideuse, est-il dit dans l'arrêt.

(2) Vaisseaux des villes américaines.

(3) Chaque balle est de 200 livres pesant.

Quoiqu'ils n'eussent pas à beaucoup près un aussi grand intérêt que la France à la prohibition de l'indigo, les gouvernemens de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne firent cause commune avec la France, et la peine de mort était prononcée contre l'ignorance qui ne connaissait pas encore l'art d'obtenir une couleur solide par une fermentation commune de l'indigo avec le pastel. Dès que des expériences réitérées eurent fait sentir que, de cette manière, l'emploi de l'indigo par son alliance avec le pastel était plus aisé, plus productif, et offrait une couleur aussi distinguée que solide, le pastel, tel qu'on l'employait alors en coque, n'eut qu'un rang secondaire dans l'art de la teinture en bleu. D'ailleurs, comme il ne servait plus que d'excipient pour dégager et donner de la solidité à la couleur de l'indigo, et que toute espèce de pastel pouvait être employé à cet usage, dès-lors le pastel du Lauragais perdit insensiblement sa vogue. Il n'inspira plus le même intérêt au cultivateur. Les procédés anciens, les utiles leçons de l'expérience de plusieurs siècles furent oubliées, avec ceux qui les pratiquaient. La diminution de son prix n'excita plus cette sollicitude qui avait jusque-là perfectionné les coques, on se permit même des fraudes punissables, et plusieurs milliers de balles si recherchées de pastel, furent réduites à environ trois mille quintaux qu'on mit dans le commerce.

C'est ainsi que nos londrins qui, avant la révolution, apportés dans les Echelles du Levant, faisaient une branche importante de notre commerce dans le ci-devant Languedoc, par les fraudes que se permirent plusieurs fabricans dans la longueur et la largeur, et la solidité de la couleur des pièces, ont été décriés au point, que ce commerce a besoin de nouveaux efforts pour inspirer une confiance qui jusqu'alors n'avait pas été altérée, et pour écarter une concurrence préjudiciable.

Il était digne des hautes pensées du souverain, en affranchissant le commerce français du tribut onéreux qui pèse sur lui, par le besoin de se procurer l'indigo, d'inviter par de grandes récompenses et des distinctions plus flattissantes encore, le talent et l'industrie française à

rechercher dans le pastel, et en extraire une férule propre à remplacer l'indigo, quant au prix, à l'emploi, à l'éclat et à la solidité de la couleur.

La solution de ce problème est devenu un objet d'éulation générale, et dans un *rapport provisoire*, au ministre de l'intérieur, la commission qu'il a nommée pour cet objet s'exprime ainsi : « Trois mois sont à peine écoulés depuis la publication du décret, et déjà un grand nombre de concurrens ont envoyé à votre excellence des essais que nous avons examinés avec soin, et qui nous font concevoir les plus heureuses espérances. »

M. de Puymaurin les avait pressenties et annoncées, en rapportant les expériences comparatives de M. Chevreuil sur l'anil-indigo et le pastel, celles du savant Astruc à Montpellier, de Hellot, de Dambourney, répétées par M. Gréene, qui avait établi en Allemagne une fabrique d'indigo provenant du pastel en herbe dans la proportion de $\frac{3}{155}$. « Il est vrai, dit M. de Puymaurin, que cet indigo n'était pas d'une couleur aussi belle que celui d'Amérique : mais celui qui ne s'est jamais occupé des arts que pour les éclairer par ses expériences, celui qui a si heureusement appliqué la chimie aux arts et à l'agriculture, le sénateur Chaptal, par un procédé particulier, et très-aisé à pratiquer, a donné à cet indigo la couleur la plus brillante et l'apparence la plus flatteuse. »

Quel présage n'offrent pas pour le Lauragais les succès obtenus dans l'Autriche, sur-tout si l'on compare et la différence des climats et les qualités des pastels ?

C'est sur-tout de ces qualités que dépend la perfection des féculles contenues dans le pastel ou guesde. Il s'agit de les obtenir par un choix approprié de semences, de terrains, de culture. C'est le premier objet dont s'occupe M. de Puymaurin. Il rend compte de la culture de cette plante dans les diverses parties de l'Europe, afin que, vu la très-grande étendue de l'Empire français, chaque cultivateur puisse prendre, après différens essais, celle qu'il croira la plus favorable relativement à l'atmosphère, au climat, au terrain, et il

serait d'autant plus difficile de le suivre dans les procédés divers qu'il indique, que l'ouvrage est écrit avec une grande précision. Je suis donc obligé d'y renvoyer le lecteur pour tout ce qui intéresse la pratique de culture, de récolte, de manipulation, etc. Cet ouvrage ne laisse rien à désirer à cet égard, et ne peut qu'être recherché avec empressement par tous les amis des arts et de l'agriculture. Ils y reconnaîtront le zèle de l'inventeur utile du *rouleau à battre le blé*, par lequel on économise beaucoup de tems et des bras dans une saison où les travaux agricoles, par leur multiplication, rendent les ouvriers si rares.

Je crois devoir terminer l'extrait de cet ouvrage en répétant ce que l'auteur dit à ses compatriotes les agriculteurs des départemens de la Haute-Garonne et du Tarn.

« Qu'une heureuse expérience encourage vos efforts ; » qu'une nouvelle culture vous procure une aisance qui « vous est presque inconnue ; que l'indigé retiré du pastel, remplace celui que nous achetons à nos éternels ennemis, et que les sommes immenses employées à cet achat, vivifient désormais votre agriculture et votre commerce.... ! Puisse cette noice vous être utile, et vous prouver l'amour et la reconnaissance que je conserverai pour un pays dont les habitans m'ont donné des marques si flatteuses de leur estime et de leur confiance ! »

CALVÉ.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HORACE ÉCLAIRCI PAR LA PONCTUATION ; par le chevalier CROFT. Un vol. petit in-8°. Prix , 3 fr. 75 c. , et 4 fr. 5^e c. franc de port. A Paris , chez *Aug. Renouard* , libraire , rue Saint-André-des-Arcs , n^o 55.

Il est plus important qu'on ne pense de s'exprimer clairement et de placer les points ou les virgules où il convient. Le sort d'un Empire peut dépendre quelquefois de la construction d'une phrase ou d'une faute de ponctuation. Lorsque Crœsus consulta l'oracle sur la guerre contre les Perses , on lui répondit :

Crœsus Halym penetrans magnam subvertet opum vim.

Si la pythie se fût exprimée sans ambiguïté , le prince n'eût pas perdu sa couronne et ruiné ses Etats. Pyrrhus n'eût pas été vaincu par les Romains et chassé d'Italie , si l'interprète des dieux ne se fût pas permis une amphibologie dans sa phrase :

Aio te , Μεγίστα , Romanos vincere posse.

Il y a moins de risque à se tromper sur le sens d'une ode d'Horace , ou à mal ponctuer ses strophes. Le seul inconvénient qui puisse en résulter , c'est d'exposer le traducteur à faire un contre-sens ; mais un contre-sens ne ruine point un Empire. Quand un Allemand eut découvert le secret de l'imprimerie , il s'éleva une grande émulation parmi les savans ; on souleva de toutes parts la poudre des bibliothèques , on en tira les manuscrits les plus importans , on rechercha avec ardeur les copies les plus fidèles , on s'empessa de publier les ouvrages des plus célèbres écrivains de l'antiquité. Les érudits s'attachèrent sur-tout à reconnaître les fautes des copistes , à éclaircir les passages les plus obscurs , à comparer les variantes. Ce travail demandait beaucoup d'instruction , de patience et de soin ; car les anciens manuscrits étant sans

sans ponctuation, il fallait une pénétration particulière pour fixer le sens de la phrase. J'ai vu une édition d'Horace enrichie de quarante commentaires, et depuis le milieu du quinzième siècle jusqu'au dix-neuvième, on a publié deux cent vingt-six éditions de ce poète, qui croirait que de ces quarante commentaires et de ces deux cent vingt-six éditions, il n'en est pas deux qui s'accordent sur le sens et la ponctuation d'une seule ode? M. le chevalier Croft remarque que, dans la belle édition de Didot, la première ode diffère quatorze fois de celle d'Elzevir, treize fois de Sanadon, dix fois de Baskerville, onze fois de Valart, sept fois de M. Binet et quatorze fois de M. Achaintre. Que serait-ce si on la comparait aux éditions de Dacier, de Bentley, de Poin-sinet de Sivry, de Le Batteux, de Desfontaines, etc.? Cependant chaque éditeur, chaque commentateur, s'est flatté d'avoir fixé le véritable sens d'Horace, et comme ces savans ne manquaient ni de pénétration, ni de critique, il faut croire que nous sommes destinés ici-bas à être presque par-tout balloittés par l'erreur.

Il est fâcheux que nous n'ayons plus, comme autrefois, la faculté d'évoquer les ombres des morts, nous pourrions espérer qu'Horace viendrait lui-même nous expliquer sa pensée.

A son défaut, il faut bien nous contenter de l'autorité des commentateurs. On pourra, je crois, sans grand inconvénient, s'en rapporter aux belles éditions de M. Didot. C'est là qu'on n'a épargné aucun soin, aucunes recherches, aucunes dépenses, pour joindre à la beauté des caractères la pureté du texte, et saisir le plus exactement qu'il soit possible la pensée du poète.

M. le chevalier Croft rend justice au fini précieux de ces excellentes éditions; mais il croit que celle d'Horace est encore susceptible d'un plus haut degré de perfection. Il a donc étudié ses odes avec la plus scrupuleuse attention, il en a médité tous les passages, étudié toutes les phrases, toutes les expressions, pour mieux pénétrer dans le sens de l'auteur, et après de longues études il croit avoir fait quelques découvertes utiles. Il n'a pas néanmoins commenté les cent vingt-deux odes dont se

F

composent les œuvres lyriques de ce grand poète ; ce travail eût été trop long ; il s'est contenté d'en choisir quelques-unes sur lesquelles il nous présente ses observations. Long-tems avant lui, Sanadon et Poinsinet de Sivry s'étaient exercés sur le même sujet ; mais Poinsinet a poussé si loin l'esprit de réforme, et pris de si grandes libertés avec son auteur, que son travail est plutôt un bouleversement qu'une critique. M. le chevalier Croft marche avec beaucoup plus de circonspection ; et sans professer un culte superstitieux pour son auteur, il le respecte assez pour s'interdire toute espèce de mutilation. Celle de toutes les odes d'Horace qui lui paraît avoir été le plus cruellement maltraitée par les copistes et les commentateurs est la première : *Mæcenas atavis*, etc. Dans un tableau comparatif qu'il a dressé de deux manuscrits et de dix éditions qu'il a collationnées, il a trouvé trois cent quarante-sept variantes ; et cette ode n'est composée que de trente-six vers.

Pour mieux faire comprendre le travail de M. le chevalier Croft, il est nécessaire d'adopter le parti qu'il a pris et de la présenter ici telle qu'elle se trouve dans les manuscrits, sans aucun signe de ponctuation.

Mæcenas atavis editæ regibus
Q et præsidium et dulce decus meum
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat metaque servidis
Evitata rotis palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos
Hunc si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus
Illum si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros Attalicis conditionibus
Numquam dimoveas ut trabe Cypria
Myrtorum pavidus nauta secat mare
Luculentum Icariis fluctibus Africum
Mercator metuens otium et oppidi
Iaudat rura sui mox refloit rates
Quasq[ue]s indecibilis pauperiem pati

*Est qui nec veteris popula Massici
 Nec partem solidō demere de die
 Spernit nunc viridi membra sub arbuto.
 Stratus nunc ad aquæ lenæ caput sacra
 Multos castra juvant et lituo tubæ
 Per mistus sonitus bella que matribus
 Detestata manet sub Jove frigido
 Venator teneræ conjugis immemor
 Seu visa est catulis cerva fidelibus
 Seu rupit teretes Marsus aper plagas
 Te doctarum hederæ præmia frontium
 Dis miscens superis me gelidum nemus
 Nympharumque leves cum Satyris chori
 Secernunt populo si neque tibias
 Euterpe cohibet nec Polyhymnia
 Lesboum refugit tendere barbiton
 Quod si me lyricis ratibus inseris
 Sublimi feriam sidera vortice.*

Il est aisé de concevoir de combien de manières on peut interpréter un auteur qui n'a pas lui-même indiqué le sens de ses phrases par une ponctuation déterminée. Aussi les commentateurs sont-ils, comme on l'a vu, fort peu d'accord entr'eux. Cependant à force de comparer et de raisonner, ils se sont insensiblement rapprochés, et aujourd'hui les variantes n'offrent qu'un petit nombre de différences essentielles. Mais M. le chevalier Croft croit avoir découvert cinq erreurs importantes qu'il se flatte de corriger par une ponctuation nouvelle.

Les quatorze premiers vers sont ceux qui offrent le plus d'ambiguité, parce qu'ils sont susceptibles d'être divisés en plusieurs phrases ou de n'en former qu'une. Dans la plupart des éditions, on suspend le sens au sixième vers, et l'on unit dans une même idée ces trois parties : *Pulverem Olympicum collegisse, meta fervidis evitata rotis, palmaque nobilis*, et pour indiquer ce sens, on ne place qu'une virgule après *juvat*, de sorte qu'on lit de la manière suivante :

*Mæcenas, atavis edite regibus,
 O et præsidium et dulce decus meum!
 Sunt quos curricula pulserem Olympicum*

*Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evexit ad Deos.*

M. le chevalier Croft est d'un avis tout différent; il trouve deux idées très-distinctes dans ces trois membres de phrase: les deux premières se rapportent au sentiment de l'émulation, la dernière au sentiment de la gloire satisfaite; il propose donc de placer un repos après *rotis*, et de supprimer tout signe de ponctuation après *juvat*.

« Suivant mon opinion, dit-il, *curriculo pulverem*.
» *Olympicum collegisse metaque fervidis evitata rotis*,
» sont les deux choses qui charment l'ambitieux; car
» personne ne contestera que ce ne soit de ces deux
» choses que se compose l'idée de la course olympique.
» Le vainqueur dans cette course est donc élevé au rang
» des dieux par le prix qu'il a gagné *palma nobilis*, et
» non par ce prix combiné avec la moitié de l'idée de la
» course. » On lira donc :

*Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat metaque fervidis
Evitata rotis: palmaque nobilis
Terrarum dominos evexit ad Deos.*

Si l'on oppose à M. le chevalier Croft que l'infinitif *collegisse* et le substantif *meta* ne sauraient se construire ensemble, il répond que ce tour de phrase est fréquent dans Horace, et il en cite des exemples qui justifient pleinement son opinion. Mais je doute qu'on lui accorde le repos qu'il demande au milieu du cinquième vers, tant la ponctuation contraire paraît naturelle et d'accord avec le mouvement de la phrase. Il est au moins certain que cette correction ne sera pas avouée par ceux qui placent un point à la fin du troisième vers *nobilis*, et rejettent le vers *terrarum Dominos*, etc. dans l'idée suivante; leçon qui a été adoptée par Valart, Desfontaines et Poinsinet de Sivry, et qu'on peut justifier par l'autorité de divers manuscrits.

La seconde réforme que propose M. le chevalier Croft regarde les huit vers qui commencent à : *Hunc si mobi-*

lium, etc. ; il propose de les réunir dans une seule et même idée ; de sorte que *hunc* soit gouverné par *dimoveas*, de même que *gaudentem patrios*, etc. Il faudra, dans ce cas, supprimer le point que la plupart des éditeurs ont adopté après *areis* et lire :

*Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certa tergeminis tollere honoribus,
Illum si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis,
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam divomeras ut, trabe Cypria,
Myrtoum, pavidus nauta, secet mare.*

J'avoue que je ne saurais être encore de l'avis de M. le chevalier Croft, et les éditeurs qui l'ont précédé me semblent avoir bien mieux saisi la pensée de l'auteur. Qui ne voit que le poète procède ici par une suite de contrastes ? Il oppose à l'ambitieux qui court après la faveur volage de la multitude, l'avare qui goûte dans la solitude le plaisir d'entasser ses richesses ; il oppose au navigateur intrépide qui vole au sein des mers affronter les orages, le modeste cultivateur qui jouit en paix des douceurs de la vie rurale, etc. Toute cette ode est empreinte du même esprit ; et M. le chevalier Croft en a fait lui-même la remarque. Mais ne serait-ce pas rompre cet heureux artifice, et se détourner des vues du poète, que de réunir dans un même cercle, d'assujétir à la même forme quatre idées que le poète a séparées et dessinées deux à deux ?

Les commentateurs sont, comme les autres hommes, souvent entraînés par leur imagination. A force de chercher des aperçus nouveaux, ils en adoptent de chimériques, et préfèrent l'idée qui les flatte à celle que la simple raison leur indique. L'homme le plus calme a aussi son enthousiasme et ses erreurs.

La troisième correction que propose M. le chevalier Croft se rapporte à ces derniers vers de l'ode :

*Me gelidum nemus
Nympharumque leves eum Satyris chorū*

Secernunt populo si neque tibias
Euterpe cohibet nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton
Quod si me Lyricis vatibus inseris
Sublimi feriam sidera vertice.

Dans toutes les éditions on place un point après *barbiton*, et l'on sépare même les deux derniers vers d'une manière absolue. M. le chevalier Croft condamne cet usage, et croit que jusqu'à ce jour on a mal saisi la pensée d'Horace : « Il n'y a pas de doute, dit-il, qu'après avoir consacré un vers et demi à Mécène son patron, qu'après avoir exprimé les circonstances qui le distinguent lui-même du peuple et le caractérisent comme poète, il n'arrondisse son ode par quatre vers et demi qui ne contiennent qu'une seule pensée : *L'amour des bois frais et de la danse légère des nymphes et des satyres me sépare du vulgaire.* Si Euterpe toutefois ne me refuse pas sa flûte pastorale, si Polymnie me permet, à mon tour, d'accorder la lyre de Sapho et d'Alcée; si tu daignes enfin me compter au nombre des poètes lyriques, alors je toucherai les astres de mon front sublime. »

En adoptant cette traduction, on est forcé de lire :

Me gelidum nemus
Nympharumque leves eum Satyris chori,
Secernunt populo. Si neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton,
Quod si me Lyricis vatibus inseris
Sublimi feriam sidera' vertice.

Je ne veux point ici faire de nouvelles observations; je serais fâché de me trouver trois fois de suite en opposition avec M. le chevalier Croft; car son ouvrage inspire pour lui tant d'estime, il est d'ailleurs si recommandable par le bon esprit, les lumières et le goût de l'auteur, qu'on éprouve une peine réelle à en faire la critique. Il suppose d'ailleurs une étude profonde de la langue latine, une pénétration distinguée et un zèle bien rare aujourd'hui pour la gloire de la littérature ancienne.

Ses remarques se recommandent presque toujours par des vues très-judicieuses, et souvent par des aperçus neufs. M. le chevalier Croft nous promet incessamment une édition du Télémaque avec une ponctuation plus exacte, plus juste que celle qu'on nous a donnée jusqu'à ce jour. Ce travail ne sera point arbitraire, l'auteur se propose de le diriger sur les exemplaires les meilleurs et les conjectures les plus sages. Il est honorable pour nous de voir un étranger s'occuper ainsi de notre gloire littéraire.

SALGUES.

VOYAGE AUX îLES DE TÉNÉRIFFE, LA TRIFITÉ, SAINT-THOMAS, SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO, exécuté par ordre du gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796, jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin, pour faire des recherches et des collections relatives à l'histoire naturelle, avec des observations sur le climat, le sol, la population, l'agriculture, les productions de ces îles, le caractère, les mœurs et le commerce de leurs habitans; par ANDRÉ-PIERRE LE DRU, l'un des naturalistes de l'expédition. Ouvrage accompagné de notes et d'additions, par M. SONNINI. — Deux vol. in-8°, avec une très-grande carte, d'après LOPEZ, gravée par J. B. Tardieu. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Haute-feuille, n° 23 (1810).

CET ouvrage contient plusieurs notions importantes sur des îles qui, quoique fréquentées par les Européens, ont été rarement observées et décrites avec le soin et l'exactitude qu'elles méritaient.

Les Canaries ne sont situées qu'à cent quatre-vingt-dix lieues des côtes d'Europe; les Anglais, les Espagnols et les Français, dans leurs navigations aux Indes Orientales, ont coutume de toucher à Ténériffe pour s'y procurer de l'eau, des vins, et autres provisions fraîches; mais ces relâches durent, au plus, six à huit jours, et les savans qui obtiennent la faveur de descendre à terre,

ont à peine le tems d'observer la ville de St^e-Croix et les campagnes environnantes. Adanson, en 1749; Cook, en 1776; la Peyrouse, en 1785; Van-Couver, en 1790; la Billardière, en 1792; Macartney, en 1793; et Bory Saint-Vincent, en 1801, qui débarquèrent à Sainte-Croix, ne restèrent que peu de jours en cette ville.

Le capitaine Baudin et ses compagnons de voyage, jetés par la tempête sur les Canaries, ont demeuré cent vingt-neuf jours à Ténériffe. Durant cet intervalle, ils ont visité, en observateurs intelligens, les villes de Sainte-Croix, la Lagune, les deux Orotaves, Candelaria, Guimar, etc. Les forêts, les montagnes, les ravins, ont été successivement scrutés par eux. M. Le Dru, chargé spécialement de la botanique, n'a pas borné à cette branche de l'histoire naturelle le champ de ses observations. On trouve dans son voyage des détails importans sur la température, la population, le gouvernement des sept îles Canaries; une description géographique et statistique de celle de Ténériffe: l'agriculture, les arts et métiers, le commerce, la minéralogie et la zoologie de cette île, les mœurs de ses habitans, enfin une notice instructive sur les hommes de lettres nés aux Canaries, sont mis sous les yeux du lecteur.

La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique méridionale et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du Nouveau-Monde. En 1782 on y comptait à peine quatre mille habitans, et en 1802 sa population était d'environ vingt-sept mille. M. Le Dru n'a demeuré que huit jours dans cette île, parce que les Anglais, qui la possédaient à l'époque où il y aborda, refusèrent au capitaine Baudin la permission d'y rester plus long-tems. Malgré cet obstacle imprévu, il a recueilli, de plusieurs colons instruits, des renseignemens précieux qui lui ont servi à tracer le tableau de cette colonie. Les détails qu'il nous donne, et ceux que nous devons au voyageur Mac-Cullum, dont on trouve un extrait dans cet ouvrage, forment, à-peu-près, tout ce que nous savons sur la Trinité. Les Antilles danoises ont été décrites par Oxholm,

West, Thaarup, dont les ouvrages écrits en langues étrangères sont très-peu connus en France.

M. Le Dru, qui a demeuré cinquante-deux jours à Saint-Thomas et douze à Sainte-Croix, nous donne sur ces deux colonies des renseignemens qu'on chercherait vainement ailleurs. Le commerce florissant de la première, les riches productions de la seconde, la température et la zoologie de ces îles, leur organisation judiciaire, enfin les mœurs et usages des habitans constituent le fond du tableau esquissé par notre voyageur.

Ce qu'on lit dans nos géographes les plus accrédités sur Porto-Ricco, une des grandes Antilles, est erroné ou très-incomplet. Soto-Mayor est le seul écrivain qui ait traité en détail l'histoire de cette île. M. Le Dru a profité, sans le copier, du travail de cet auteur espagnol. Un séjour de huit mois dans cette riche colonie lui a procuré une ample moisson d'observations en tout genre. On lira avec intérêt ce qu'il nous apprend sur l'histoire naturelle, l'agriculture, les productions, le commerce, l'administration politique et civile de cette partie du nouveau monde.

L'histoire de Porto-Ricco, depuis 1493 jusqu'en 1765, et la relation du siège de la ville capitale entrepris par les Anglais le 17 avril 1797, et levé en mai suivant, forment un des chapitres les plus curieux de l'ouvrage. Il est terminé par l'état sommaire des collections d'histoire naturelle que les membres de l'expédition ont rapportées en France.

Les notes et additions fournies par M. Sonnini, homme de lettres avantageusement connu, ajoutent un nouveau prix au voyage de M. Le Dru.

C. L.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

An account of the Empire of Marocco and the district of Suze, compiled from miscellaneous observations made during a long residence in and various journies through these countries; to which is added an accurate and interesting account of Tombuctoo, the great emporium of central Africa. By James Grey Jackson, esq., with engravings. London, 1810.

Description de l'Empire de Maroc et du district de Suze (1), rédigée d'après diverses observations faites pendant un long séjour et plusieurs voyages dans ces contrées ; augmentée d'une exacte et intéressante description de Tombouctou, le grand entrepôt de l'Afrique centrale ; par J. G. Jackson, avec gravures. Londres, 1810.

Il n'est point de partie du globe qui, malgré le zèle et la constance des voyageurs, nous soit aussi peu connue que l'intérieur de l'Afrique. Le plus intrépide de tous, Mungo-Park, a pénétré jusqu'au Niger, en 1796 ; mais à peine nous est-il parvenu quelques détails du second voyage qu'il a entrepris également par le Sénégal ; son existence même est encore problématique. Tout concourt donc à jeter le plus vif intérêt sur l'ouvrage récemment publié par M. Jackson. Ce négociant a résidé long-tems à Mogadore (2) ; de là il a entretenu de vastes relations de commerce avec l'intérieur de l'Afrique, et notamment avec la Nigritie ; enfin il a parcouru lui-même les pays qu'il s'est plu à décrire avec une grande variété de détails.

Selon M. Jackson, la population totale de l'Empire de Maroc s'élève à quatorze millions huit cent quatre-vingt six mille individus. Cette évaluation pourra paraître exagérée à la plupart des géographes européens ; mais l'auteur affirme tenir ses renseignements des archives mêmes de

(1) Suze est la partie la plus méridionale de l'Etat de Maroc ; la rivière de ce nom forme sa limite vers le désert de Sahara.

(2) Mogadore, ou Mogoder, ville maritime située à l'ouest de Maroc.

l'empereur, et il fait son compte scrupuleusement district par district. Il comprend, en outre, dans les Etats marocains, la province de Tafilet, dont la population et même l'étendue sont presque absolument inconnues en Europe. La forme du gouvernement est un despotisme illimité; l'empereur, il est vrai, rend en personne la justice la plus exacte à toutes les classes de ses sujets, dans de fréquentes audiences appelées *m'shoire*. Le peuple des provinces, privé de ce recours immédiat au souverain, est livré sans défense aux vexations multipliées des gouverneurs qui, dans cet Empire, prennent le titre de Califes.

Il est facile de juger quelle est l'influence d'un tel gouvernement sur le peuple: il est soupçonneux, fourbe et cruel. La terreur brise tous les liens de la société, et ceux même de la nature. Croirait-on, cependant, qu'au sein d'une pareille oppression, cette nation est altière et arrogante? Jamais peut-être les Grecs n'eurent un si profond mépris pour les étrangers, que les Maures osent en faire paraître envers les nations les plus civilisées et les plus puissantes de l'Europe. Le mot *agein*, par lequel ils désignent tout Européen, est synonyme de *barbare*. Qui croirait, néanmoins, qu'il règne parmi eux une sorte de tolérance? On compte plusieurs églises catholiques à Maroc, à Méquinez, à Tanger et à Mogadore.

En qualité de négociant, M. Jackson a consacré ses premiers chapitres à tout ce qui concerne le commerce. Les principaux articles d'exportation des états marocains, consistent en gommes, fruits secs, cire, ivoire, poudre d'or, etc. Les Européens y importent des produits de leurs manufactures et des denrées coloniales. Ceuta et Tanger approvisionnent Gibraltar de vivres; l'auteur observe cependant que l'empereur actuel a défendu la sortie des grains, et il attribue cette mesure si contraire aux intérêts de la Grande-Bretagne, à l'insouciance et à l'ignorance des consuls anglais. Ne voulant point se donner la peine d'apprendre l'arabe, qui est la langue en usage à la cour, ils sont obligés d'employer des truchemans juifs qui les trompent, ou qui souvent ne les entendent pas eux-mêmes. Croirait-on enfin qu'une lettre de l'empereur de Maroc au roi d'Angleterre, resta long-tems sans réponse dans les bureaux des affaires étrangères? Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'elle fut envoyée à l'auteur lui-même, pour qu'il la traduisît.

Les équipages des vaisseaux qui ont le malheur d'échouer

sur la côte de Maroc, sont aussitôt saisie et emmenés par les Arabes dans l'intérieur de l'Afrique, où ils les vendent comme esclaves. M. Jackson fait une peinture touchante des maux qu'eurent à souffrir plusieurs de ses compatriotes, qui étaient tombés entre les mains de ces impitoyables brigands.

Comme ils ne portent qu'un léger morceau d'étoffe en guise de tablier, et qu'ils vont toujours nu-pieds, ils ne veulent laisser aucune espèce de vêtement ni de chaussure aux Européens dont ils s'emparent. On ne peut se figurer quel supplice endurent ces malheureux, lorsqu'avec des pieds déchirés et sanglans, il leur faut suivre leurs maîtres dans les sables brûlans qu'ils traversent. Les Arabes ne font pas moins de cinquante milles anglais (dix-huit à vingt lieues par jour), sans prendre aucune nourriture. Ils se contentent, le soir, d'un peu de farine d'orge délayée dans de l'eau; triste soutien, dit l'auteur, pour le marin anglais accoutumé à *manger de la viande tous les jours*; expression qui, chez les Arabes, est synonyme de l'extrême opulence.

Les esclaves européens ayant beaucoup moins de réputation que les esclaves noirs qui viennent de Tombouctou, ce n'est quelquefois qu'après avoir erré long-tems de marché en marché, que ces malheureuses victimes peuvent obtenir quelque repos. Ce sont ordinairement des marchands juifs de Wedinoun qui les achètent, ou plutôt qui les échangent contre du tabac, du sel, ou de vieilles étoffes. Ces juifs ont des correspondans à Mogadore, et, par leur entremise, ils font savoir aux consuls européens qu'ils ont dans leurs chaînes des esclaves de leur nation; mais comme la plupart de ces consuls n'ont pas de fonds affectés au rachat des captifs, il n'est pas rare de voir ces infortunés languir pendant plusieurs années dans le plus cruel esclavage, et y trouver enfin le terme de leur existence.

Depuis plusieurs siècles, les Européens qui fréquentaient les Etats de Maroc, entendaient vanter la grande et riche ville de Tombouctou, comme l'entrepôt de tout le commerce de l'intérieur; on en parlait de même à Tunis, à Alger, et sur les côtes de Sénégal et de Guinée; mais il n'avait réussi à aucun de ces Européens de pénétrer jusqu'à cette distance. L'anglais Mungo-Park en avait approché en 1796, de douze jours de marche; la fatigue et la maladie le forcèrent de rétrograder. Cet intrépide voyageur

a réitéré son entreprise, et il parvint enfin à gagner Tombouctou en 1807 ; mais comme l'on n'a point encore, en Europe, le moindre détail de son expédition, les récits de M. Jackson doivent avoir pour ses lecteurs tout le mérite de la nouveauté (3). Ils sont d'ailleurs puisés aux meilleures sources, l'auteur ayant entretenu pendant long-tems une correspondance fort active avec un cadi de Tombouctou.

Cette ville, qu'il regarde comme l'entrepôt général de l'immense continent de l'Afrique, est en relations commerciales réglées avec les Etats maritimes du nord et de l'ouest. Les caravanes particulières ou *cafila*, expédiées par les divers négocians, se réunissent communément entre les mois de septembre et d'avril dans un lieu fixé ; alors elles prennent le nom d'*Akkabaah*, et se mettent en route pour traverser le grand désert de Sahra. Elles ont soin de se diriger sur les Oasis, où elles trouvent de l'eau, des vivres, et prennent quelque repos : mais pour parvenir de l'une à l'autre de ces espèces d'îles, elles ont à surmonter d'effroyables difficultés. Le vent dévorant (le *shum ou samum*), qui enlève les sables ardens par nuées épaisses, menace à tout instant les voyageurs de les engloutir : l'eau se dessèche promptement dans les outres, et, dans cette affreuse détresse, on a vu des marchands donner jusqu'à 500-piastres pour satisfaire ou plutôt pour calmer leur soif ; il arrive même, lorsque l'ouragan est trop long ou trop violent, que les sources tarissent dans les Oasis où l'on espérait faire une nouvelle provision d'eau, et une

(3) Les nouvelles les plus récentes concernant Mungo-Park, sont contenues dans une lettre écrite le 6 juillet 1810, par le colonel Maxwell, gouverneur du Sénégal. Il mande que selon des renseignemens parvenus à un M. Laporte, habitant de Gorée, Mungo-Park, après avoir perdu tous ses compagnons, se disposait à revenir sur la rivière méridionale du Sénégal, par Galam (*), parce que ce point était plus près que la Gambie du lieu où il se trouvait alors. Si donc ce voyageur effectue son retour par cette route, tout ce que nous pourrons recueillir de ce second essai, hors quelques détails plus précis sur Tombouctou et la contrée adjacente, c'est qu'il est à-peu-près impossible à un Européen de pénétrer, de ce côté, dans l'intérieur de l'Afrique.

(*) Galam est situé à plus de trente jours de marche de l'embouchure du Sénégal, où les Anglais ont des comptoirs.

mort inévitable se présente avec toutes ses horreurs. C'est ainsi que périt toute entière, en 1805, une caravane de 2000 hommes et de 1800 chameaux qui se rendait de Tombouctou à Taflet : un énorme tas d'ossemens indique encore la place où elle cessa d'exister.

Quant aux dangers résultant du pillage, on les évite plus facilement en composant avec les Arabes mêmes que l'on aurait le plus de raisons de redouter. Deux cavaliers de cette nation escortent la caravane, et si elle était attaquée malgré ce saufconduit, toute la tribu s'armerait pour tirer vengeance de cet outrage.

La grande caravane qui part de la barbarie occidentale s'assemble à Fez, et se dirige sur Akka qu'elle atteint en dix-huit jours ; les journées sont de sept heures de marche, et sur le pied de trois milles et demi anglais (environ cinq quarts de lieue) par heure. On fait à Akka un séjour d'un mois, tant pour se reposer que pour y attendre les autres caravanes, et former une *akkabaah*. En seize jours de marche on franchit la distance d'Akka à Tagassa, où l'on séjourne encore deux ou trois semaines. Sept jours suffisent ensuite pour gagner l'Oasis de Taudeny ; on s'y repose, et s'y rafraîchit pendant une quinzaine, et après sept autres jours de marche on trouve une autre Oasis, celle d'Aravaï, où l'on fait encore un séjour de même durée que le précédent. Enfin, après une dernière marche de sept jours, la caravane arrive à Tombouctou (4) terme de ce long voyage. Il demande, comme on l'a vu, près de cinq mois, dont il faut compter, à la vérité, plus de la moitié en jours de repos.

Il y a d'autres caravanes qui, prenant à l'ouest de Tagassa, longent la côte, font un détour à la montagne blanche près le Cap-Blanc, passent par Agadir (vulgairement nommé Arguin), et se dirigent ensuite droit à l'est vers Tombouctou. Cette route est moins difficile que l'autre, mais on y a moins de jours de repos, et elle exige près de six mois. Cependant M. Jackson rapporte que se trouvant lui-même à Arguin et à Santa-Cruz (5) pour ses affaires de commerce, il lui arriva une caravane chargée de gomme-soudan, qui avait fait le voyage en quatre-vingt-deux jours.

(4) Tombouctou sur les meilleures cartes est placée sous le 20° degré de latitude-nord, et à 17° 30' de longitude de l'île de Fer.

(5) Santa-Cruz, autrefois à l'Espagne, est située au sud de Mogadore, et sur la même côte.

Un Européen a peine à concevoir le peu de précautions que prennent les marchands de l'Afrique pour supporter ces trajets, dont l'imagination seule s'épouvante. L'usage du vin et de toutes les liqueurs spiritueuses leur étant interdit par la religion, l'eau et les dattes sont leurs seules ressources pour réparer leurs forces ; ils s'estiment heureux quand ils peuvent y ajouter un peu de farine délayée. Leurs chameaux semblent leur donner l'exemple du courage nécessaire pour supporter tant de privations et de fatigues. Lorsqu'ils commencent à faire paraître quelque lassitude, leurs conducteurs les raniment par des chants à trois parties d'une mélodie fort douce. La marche cesse à quatre heures du soir ; depuis ce moment, que l'on appelle le *Lasâh*, jusqu'au coucher du soleil, on dresse les tentes, on fait la prière, et on se met en cercle pour manger des dattes et causer, jusqu'à ce que le sommeil s'empare successivement de tous les voyageurs. Au point du jour on se remet en marche.

Des toiles d'Irlande et de Silésie, de la soie des Indes écrue, du sucre raffiné, du corail, du sel, des épices et des étoffes fabriquées à Maroc et à Tafilet sont les articles principaux importés à Tombouctou, par les caravanes venant des Etats barbaresques. Elles en rapportent de la poude d'or, des lingots et des anneaux de ce métal, de l'ivoire, de la gomme, et des nègres que l'on achète à Tombouctou des marchands d'esclaves venant de Ouangara, Houssa (6), et autres parties de l'intérieur. Ces nègres se paient ordinairement, en Barbarie, environ 18 livres sterling ; mais on a vu donner jusqu'à 70 et 80 guinées pour de jeunes et belles filles amenées d'Houssa. Au total, ces esclaves sont traités avec beaucoup d'humanité ; ils apprennent assez facilement à parler arabe, et même à le lire et l'écrire. La plupart embrassent la religion musulmane, et se montrent très-contenus de leur sort.

Il résulte de l'exposé de M. Jackson que ce commerce de Tombouctou mérite d'attirer toute l'attention des Européens. Il faut considérer, en effet, que cette ville communique non-seulement avec Maroc, mais au nord avec Tunis, au nord-est avec le Caire et conséquemment avec l'Asie, et à l'ouest avec Benowm et les autres Etats arabes du Sénégal,

(6) Houssa est une très-grande ville sur le Niger, au-dessous de Tombouctou.

qui sont eux-mêmes en relation avec les comptoirs anglais de cette partie. Au sud, est une autre communication ouverte entre Tombouctou et la riche côte de Guinée si fréquentée par les nations européennes. Mais de toutes ces voies de trafic, il n'en est point de plus remarquable que celle qui existe à l'est, si l'on doit ajouter foi aux rapports unanimes des marchands maures. Ils affirment que des caravanes se rendent, d'Oasis en Oasis, de Tombouctou à Kaschna et à Ouangara sur le Niger, et qu'en suivant cette route de plus de 300 milles de longueur, elles parviennent jusqu'à Bournou, ou, en tirant au nord, jusqu'au Fezzan (7). Ce dernier pays a d'étrôites relations politiques avec Tripoli, et Bournou trafique avec l'Egypte. Tous deux ont été visités par des Européens (Hornemann et Bruce). Si donc des négocians habiles du Mogadore ou du Sénégal parvenaient à convaincre les marchands de Tombouctou, et sur-tout le gouvernement arabe de cette contrée, des avantages qu'offrirait réciproquement un commerce immédiat avec l'Europe, on ne peut nier qu'il n'en résultât une espèce de découverte, dont les suites seraient incalculables. Ayant la possibilité de prendre Tombouctou pour point de départ, l'on éprouverait infiniment moins d'obstacles pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, ou du moins pour acquérir des connaissances positives sur la Nigritie. Jusqu'à ce jour, les Arabes sont seuls en possession de ce commerce, et ils paraissent même en être fort jaloux.

En attendant que la société africaine de Londres obtienne quelque résultat de toutes les entreprises qu'elle dirige, l'on ne peut disconvenir que l'ouvrage de M. Jackson ne soit celui qui offre le plus grand nombre de détails authentiques sur des contrées, dont les noms sont à peine connus en Europe.

L. S.

(7) Il ne faut pas confondre ce pays avec le royaume de Fez. Le Fezzan en est éloigné d'environ 15 degrés, au sud de Tripoli dont il est tributaire. C'est l'ancien pays des *Garamantes*.

SALON

NOVEMBRE 1810.

SALON DE PEINTURE.

(PREMIER ARTICLE.)

Coup-d'œil général sur l'exposition de 1810.

EN rendant compte, dans ce journal, du dernier salon de peinture, je commençais par observer que, les expositions périodiques avaient toujours été considérées comme un des plus sûrs moyens d'exciter l'émulation des artistes, de donner plus d'éclat à leurs ouvrages, de solennité à leurs succès. Je n'envisageais alors les expositions, ou plutôt leur utilité, que sous un seul point de vue. Il en est cependant un autre qui mérite de fixer l'attention; je veux dire l'influence que ces *concours dont le public entier est juge, où il vient comparer les ouvrages, assigner leur place aux talents, et s'instruire de l'état actuel de l'école* (1), peuvent et doivent enfin à la longue exercer sur le public lui-même, sur le goût général de la nation.

Dans la naissance des sociétés, dit Montesquieu, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques. Il en est de même dans les lettres; il en est de même dans les arts. Ce sont d'abord les grands écrivains, les grands artistes qui forment le goût du public; et c'est ensuite le goût du public qui influe, à diverses mesures, sur les artistes habiles et sur les bons écrivains.

Le Poussin se plaignait amèrement de ce que ce goût national n'existaît pas encore en France, où, disait-il, on ne savait ni apprécier, ni sentir, ni aimer les arts. Il faut se rappeler que la vie du Poussin fut long-tems troublée par les persécutions ouvertes de la haine et par les intrigues obscures de la médiocrité; que les faveurs mêmes de nos rois étaient désenchantées dans son cœur par les morsures de l'envie, qui lui faisaient regretter, au milieu des honneurs du Louvre, le modeste repos de l'asyle où il a fini ses jours dans une terre étrangère. Mais il ne faut pas croire cependant que ses plaintes fussent une vengeance, et non pas une justice. Ayant lui, la France n'a-



(1) Voyez le compte rendu de l'exposition de 1808, dans le *Mercure* (article 1^{er}).

vait encore produit qu'un seul artiste vraiment remarquable : et si elle possédait quelques chefs-d'œuvre, comme le *Saint-Michel* exécuté pour François I^{er}, et la *Sainte-Famille* dont Raphaël avait fait don à ce prince, ces modèles, renfermés dans le palais de nos rois, n'existaient point pour la nation ; il n'y avait ni galeries ni musées où le public et les artistes pussent en étudier les beautés, y chercher les procédés, les principes, les délicatesses de l'art, et se former un goût sûr, capable d'en être l'arbitre. Ainsi, le Poussin qui, dans ses reproches, semble s'en prendre au caractère et à l'esprit de la nation, aurait été plus juste peut-être d'accuser seulement les circonstances où cette nation se trouvait.

En comparant, sur ce point, la position de la France à celle de l'Italie, on en sentira mieux les effets. Lors même que notre Ecole était florissante, lorsqu'elle possédait les Le Sueur, les Le Brun ; lors même que l'Ecole italienne n'avait plus de grands talents, c'était cependant encore l'Italie, et non la France, qu'on regardait, avec raison, comme la véritable patrie des arts ; et c'était toujours dans son sein que de tous les points de l'Europe on venait les étudier, apprendre à les cultiver ou à les sentir. Pourquoi ? parce que l'Italie, qui possédait en si grand nombre les ouvrages classiques des meilleurs maîtres, en avait rempli ses galeries, ses églises, et ses musées toujours ouverts au public ; parce que ses peuples, environnés d'excellens modèles dans tous les genres, avaient acquis cet amour du beau dans les arts, cet enthousiasme éclairé, cette finesse de goût et de jugement qui avertit les artistes eux-mêmes, et les empêche de s'égarter ; espèce d'esprit public qui, par les raisons exposées plus haut, ne pouvait pas exister en France.

Aussi, quoique les beaux arts eussent quelquefois partagé les succès et la prospérité des lettres sous le règne de Louis XIV, leur destinée fut très-différente. L'Ecole française ne brilla qu'un moment. Après la mort de ses chefs, on la vit rapidement décheoir, et tomber en peu d'années dans la plus honteuse corruption. On sait quels furent alors ses nouveaux chefs : le plus malheureux est Boucher, puisqu'il est le plus célèbre.

Il y eut bien aussi des Boucher dans les lettres : mais s'ils formèrent une école, elle fut courte ; et si cette école surprit des succès, ils ne furent point contagieux. Les grands modèles du siècle précédent, exposés sans cesse

aux regards du public, dans les bibliothèques, dans les universités ou sur les théâtres, avaient formé le goût national, qui voulait bien quelquefois se laisser séduire, mais que ces modèles avertissaient de ne pas se laisser corrompre. Au contraire, les chefs-d'œuvre de la plupart de nos peintres étaient peu connus du public; leur gloire intéressait faiblement l'orgueil de la nation; leurs succès n'étaient jamais devenus populaires. L'amour des arts, même chez les grands, n'avait été le plus souvent qu'une pure ostentation ou une affaire de luxe.

Il n'en est pas ainsi de nos jours. La véritable patrie des arts est la France, leur métropole est Paris. Tous les avantages que possédait l'Italie, nous les possédons à notre tour: nous en possédons d'autres encore que l'Italie n'avait pas, et qui sont particuliers à notre position. Les grands modèles, autrefois épars dans diverses parties de l'Europe, sont aujourd'hui rassemblés pour nous dans un immense dépôt ouvert sans cesse à tous les regards. Les étrangers qui viennent dans nos murs étudier ces chefs-d'œuvre, sont avertis par la renommée de se choisir leurs maîtres parmi nos artistes, et trouvent dans la munificence éclairée autant que généreuse du gouvernement un motif puissant de se fixer parmi nous. D'autres considérations les y engagent encore. Les ouvrages des artistes qui s'étaient formés ailleurs qu'à Paris, exposés quelquefois en public auprès des ouvrages des nôtres, ont prouvé, malgré le mérite qu'on ne saurait contester à plusieurs d'entre eux, que la méthode suivie par l'Ecole française actuelle est la plus sage et la plus savante. Ces mêmes Expositions, qui se renouvellent tous les deux ans, attirent les regards de l'Europe; sorte de gloire ou de solennité qu'elles partagent avec tout ce qui fixe l'attention chez un peuple qui a pris sur tous les autres une prépondérance immense et méritée. Il est donc vrai de dire que les artistes, quelle que soit leur patrie, s'ils veulent désormais obtenir une éclatante et prompte renommée, doivent éprouver le désir de se présenter dans cette lice ouverte à tous les talents, de s'y mesurer avec nos maîtres. Et combien ne doivent-ils pas redoubler d'émulation et d'efforts en songeant que celui dont les ouvrages obtiendraient, dans ces grands concours, une constante supériorité, serait par-là même regardé comme le premier artiste du monde!

D'un autre côté, la nation, chargée de dispenser une telle gloire, doit éprouver le besoin d'acquérir toutes les

connaissances nécessaires pour s'en acquitter dignement. Le lieu même où sont offertes au public les productions des artistes, doit concourir à répandre la véritable manière de les juger. Si ce sont les sculptures qu'on examine, il suffit de faire quelques pas pour les comparer aux divins modèles du ciseau grec. Si ce sont les tableaux qu'on veut juger, ils sont placés tout près des chefs-d'œuvre sortis de toutes les Ecoles, des Poussin, des Raphaël et des Rubens. Il est impossible qu'un tel voisinage ne forme pas le goût des amateurs par la comparaison qu'il provoque entre les grands maîtres des anciennes Ecoles et les artistes vivans, et qu'il n'excite pas ces derniers à faire sans relâche de nouveaux efforts pour qu'une si dangereuse comparaison ne leur soit pas trop défavorable.

Aussi jamais l'émulation ne fut-elle si vive parmi eux : jamais l'école française n'avait possédé à-la-fois tant de talents supérieurs. Presque tous ont contribué à l'éclat de cette exposition. L'auteur du *Serment des Horaces* a porté, dans un autre serment, dans une composition plus vaste, la même énergie, la même expression, une couleur plus vraie et plus harmonieuse (2). Les peintres célèbres d'*Atala* et d'une scène de *Déluge*, de *Bélisaire* et d'*Ossian*, des *Pestiférés de Jaffa* et de la *Bataille d'Aboukir*, de *Marcus Sextus* et de *Phedre*, se sont montrés avec tout le talent, toute la supériorité que prouvaient leurs anciens titres ; et pour quelques-uns d'entre eux, leurs nouvelles compositions seront des titres nouveaux, puisqu'on ne peut y reconnaître leurs progrès dans des parties de l'art très-importantes. Ainsi, par exemple, les connaisseurs, en retrouvant dans les derniers ouvrages de M. Gros son coloris et sa verve entraînante, s'applaudissent d'y découvrir, dans la composition ou le dessin, plus de correction et de sagesse. Ainsi tous les regards se sont fixés d'abord sur cette toile où M. Gérard, en représentant la victoire, pourrait bien l'avoir méritée ; sur cette *Bataille d'Austerlitz* que les difficultés vaincues, l'absence des défauts ou du moins des fautes, la réunion des hautes qualités du talent, à la plupart des perfections de l'art, paraissent devoir placer, dès son apparition, au rang des ouvrages classiques.

(2) Serment de l'armée fait à l'Empereur, après la distribution des aigles au Champ-de-Mars, n° 188.

Les compositions de ces habiles maîtres sont ce que la peinture historique a produit de plus distingué dans cette exposition. Elle peut se glorifier aussi d'un assez grand nombre d'autres bons ouvrages, auxquels je m'empresserais de payer dès-à-présent un tribut d'éloges, si j'avais eu le tems de les examiner avec la même attention. J'ajouterai que de belles esquisses annoncent déjà l'éclat de l'exposition prochaine.

Il est plus difficile de faire un choix au premier coup-d'œil, parmi les *tableaux de genre* qui abondent cette année autant et plus encore peut-être que les années précédentes. Je crois cependant pouvoir citer un charmant tableau d'*Henri IV chez Gabrielle d'Estrées*, par M. Richard; un trait de la vie de *Stella*, par M. Granet, peint largement, et d'un bel effet; un bivouac de l'Empereur, près du château d'*Ebersberg*, par M. Mongin, ouvrage que la dimension des figures peut seule faire placer parmi les tableaux de genre, mais qui touche par le sujet à la peinture historique; quelques jolies compositions de M. Laurent, qui se font sur-tout remarquer par l'éclat de la couleur; et plusieurs ouvrages de messieurs Demarne et Taunay, du même genre et du même mérite que leurs tableaux déjà connus. J'observerai seulement qu'il me semble que M. Taunay a mieux réussi cette fois, dans les sujets qui demandent quelque élévation, qu'il n'avait fait il y a deux ans. Enfin, je citerai encore; sans craindre d'être abusé par trop de précipitation, tout ce qu'a exposé M. Omméganck, qui s'était placé, au dernier Salon, parmi les plus grands maîtres du genre, et qui, en se montrant cette année au moins égal à lui-même, a prouvé que cette place où il s'était mis une fois, doit être la sienne pour toujours.

Plusieurs ouvrages de cet artiste pourraient être plus convenablement encore rangés parmi les *paysages*, plus nombreux et sur-tout plus riches qu'ils ne l'étaient à l'exposition précédente. La foule se presse autour des savans ouvrages de M. Valenciennes, digne chef de notre Ecole actuelle de paysagistes. Elle s'arrête avec complaisance devant l'*Horace à Tivoli* de M. Turpin de Crissé; et les *paysages* de MM. Bidault et Bertin, déjà connus par tant de succès, se disputent les suffrages.

Le nombre des *portraits* est immense. Les seuls que j'aie encore pu voir me permettent aussi, dans ce genre, de citer des noms fameux, tels que ceux de MM. Gérard,

Girodet, Gros, Robert Lefèvre, ; auxquels j'ajouterais encore le nom de M. Prud'hon, qu'on regrette de ne pas trouver dans la peinture historique, où manquent de même ceux de MM. Regnault et Vincent ; et le nom de M. Dumont, plus connu jusqu'à présent dans la grande miniature, mais qui a exposé, cette année, de très-bons portraits à l'huile.

Je n'ai pu qu'apercevoir quelques jolis dessins : mais je ne dois point passer sous silence les gravures de M. Desnoyers ; celles du *Saint-Michel*, par M. Godefroi, du *premier sentiment de l'innocence*, par M. Roger, et de la *Sainte-Cécile*, par M. Massard. Je regrettais que l'exposition dernière fût restée, dans la gravure, fort au-dessous de la précédente, où l'on avait distingué les *Athéniens tirant au sort*, de M. Beisson, et le *Bélisaire* de M. Desnoyers. Je m'applaudis, cette année, de n'être pas obligé de répéter la même remarque.

L'architecture elle-même a contribué, moins faiblement qu'elle n'eût fait depuis long-tems, à la richesse du salon. La sculpture qui s'était montrée à l'exposition précédente avec plus d'éclat et de richesses qu'elle n'en avait il y a quatre ans, sans être encore cette fois aussi riche que la peinture, offre cependant plusieurs ouvrages dignes d'appeler l'attention. Le *Cyparis* de M. Chaudet, déjà connu depuis long-tems, excite la même sensation qu'il produisit lorsque son modèle en plâtre fut exposé. Un jeune Amour, par M. le Mire, père, un groupe de *l'Amour séduisant l'innocence*, par M. Boisio, une *Psyche*, par M. Millehomme ; plusieurs figures de personnages célèbres, et plus particulièrement celles du roi de Naples, par M. Lemot, du prince, connétable de France, par M. Cartelier, attirent aussi et méritent de fixer tour-à-tour les regards. M. Espériceux a exposé son *Corneille*, dont nous avons parlé il y a deux ans, et quelques autres ouvrages, dignes de sa réputation. S'ils ne sont pas en plus grand nombre, c'est, selon toute apparence, dans les importans travaux exécutés par cet artiste pour des monumens publics, qu'il faut en chercher la cause ; et cette cause est fort honorable. Enfin l'on attend une statue héroïque de l'Empereur, par M. Canova, dont les admirables ouvrages ont été, en ce genre, la partie la plus brillante de la dernière exposition.

Cet aperçu est nécessairement superficiel et très-incomplet. Nous nous hâtons de le publier pour satisfaire à

l'impatience des lecteurs qui ne sont pas à portée de voir le salon par eux-mêmes. Il suffira, d'ailleurs, pour montrer à-la-fois la richesse de ce salon, et l'activité de l'Ecole. La direction des talents est en général satisfaisante. Le choix des sujets est heureux, ou du moins digne de l'art, lorsque les artistes se sont mis en garde contre la malheureuse propension, qu'on reconnaît encore dans plusieurs d'entre eux, à la manière, à l'affectation; et qu'ils ne se sont pas laissé séduire, comme il arrive trop souvent, par des allégories qui leur paraissent fines et ingénieuses, tandis qu'elles ne sont, en effet, que triviales ou recherchées.

En terminant ce premier article, je demande qu'il me soit permis de rappeler aux artistes ce que je disais, il y a deux ans, sur la manière dont je me proposais alors, dont je me propose encore aujourd'hui de leur soumettre mes observations. Quelle que soit la briéveté de ce 1^{er} aperçu, il peut donner une idée de l'exposition actuelle; il fera sentir qu'elle est la tâche que je me suis imposée en promettant de la faire connaître dans ce journal; car, il ne faut point se le dissimuler, plus cette exposition est remarquable, plus aussi cette tâche devient difficile. En jugeant un salon tel que celui-ci, un salon où brillent à-la-fois presque tous nos fameux artistes, où toutes les puissances de la peinture se trouvent, pour ainsi dire, en présence, on juge nécessairement l'école elle-même: et, en fixant la place des ouvrages, on paraît marquer celle des auteurs. Voilà, sans doute, une position dangereuse pour le critique qui se déifie de ses lumières, et dans laquelle il est bien difficile d'être juste et d'être approuvé. On dit que les disciples, les braves de Minerve, sont bien plus irritable encore, bien plus portés à guerroyer que les braves du Parnasse et les héros d'Apollon. S'ils n'approuvent pas toujours des critiques décentes et motivées, mais dans lesquelles je puis me tromper de bonne foi, j'espère du moins qu'ils ne refuseront pas de rendre justice à l'esprit de modération et d'impartialité dont je ne m'écarterai jamais dans l'examen de leurs travaux. Ce même esprit auquel je crois avoir été fidèle quand j'ai donné ailleurs (3) une notice sur le salon de 1806, doit leur prouver que mes observations n'ont d'autre but que la gloire de l'art, et sur-tout des auteurs pour qui elles sont faites, et à qui, en dernière analyse,

(3) Dans la *Revue Littéraire*.

appartient le droit de les juger. Loin de donner mon opinion pour règle, je ne la présente au lecteur que comme une raison de douter et d'examiner de nouveau, ce qui ne peut être qu'avantageux au talent et tourner au profit de sa gloire. Une admiration sans réserve, et qu'on exprime d'autant plus hardiment qu'on sait moins s'en rendre compte, nuit toujours à celui qui en est l'objet, j'allais dire la victime. Combien de talents remarquables n'ont-ils pas eu le malheur de l'éprouver ! Une estime juste et bien sentie, qui dispense l'éloge avec discernement, et le blâme avec mesure, avec défiance, peut bien blesser quelquefois l'amour-propre ingrat et aveugle ; mais elle seule est utile à la réputation des artistes, et les honore aux yeux du public. »

VICTORIN-FABRE.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *L'Avare.* On nous étonne aujourd'hui lorsqu'on nous raconte que *L'Avare*, l'un des chefs-d'œuvre de Molière, tomba dans sa nouveauté. Nous concevons mieux le froid accueil qu'éprouva d'abord le *Misanthrope*, pièce qui sortait entièrement de la route commune, et dont les beautés sublimes ne pouvaient être senties que d'un petit nombre de spectateurs. *L'Avare* semble être à la portée de tout le monde, et les partisans de la haute comédie pourraient même se plaindre que Molière y a fait plus d'un sacrifice à la nécessité de plaire au parterre pour assurer la subsistance de ses acteurs. Cependant notre étonnement diminuera, et même il cessera peut-être, si nous voulons supposer que l'on nous donne aujourd'hui *L'Avare* comme une pièce nouvelle, et nous figurer le jugement qu'en porterait tel ou tel critique s'il n'était pas ami de l'auteur. On nous dirait que cet ouvrage porte tout entier sur la fiction la plus romanesque, et qu'il se termine par un dénouement aussi mal-adroit que mal préparé. On ajouterait qu'il offre, à la vérité, des scènes comiques, mais qu'elles ne sont point assez liées pour former une comédie. L'intrigue est nulle, dirait-on encore, et tous les personnages sont oisifs. Valère amoureux d'Elise s'est contenté de s'introduire chez son père en qualité d'intendant ; il flatte son avarice fort adroitemment, mais du

reste, il ne fait pas un pas pour avancer ses affaires. Cléanthe n'est pas moins amoureux de Mariamne, il s'annonce comme un jeune homme très-passionné, et cependant il se borne à former le projet d'emprunter de l'argent pour s'enfuir avec sa maîtresse, et du moment que ce projet échoue, au commencement du second acte, il semble n'avoir plus aucune ressource, et ne cherche point à en trouver. Elise est aussi tranquille que Valère : Mariamne l'est encore plus que Cléanthe, et c'est avec beaucoup de raison que Frosine leur dit au commencement du quatrième acte : « Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir pas, avant tout ceci, avertie de votre affaire.... Je n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont. » Il est vrai qu'à la fin de la scène, Frosine leur propose un moyen de se tirer d'intrigue, moyen dont l'auteur d'*Attendez-moi sous l'orme* et quelques autres ont assez bien profité depuis ; mais cette idée qu'elle annonce en passant n'a aucune suite, et ce fil tendu à faux n'est qu'une faute de plus que Diderot a eu raison de reprendre, et que les acteurs ont si bien sentie, qu'ils suppriment cet endroit à la représentation.

Ces défauts et quelques autres qu'il est inutile de relever sont de ceux qui sautent aux yeux de quiconque a quelque habitude du théâtre ; ils influèrent du tems de Molière, comme ils influeraient encore sur le jugement du public : les beautés avaient besoin de plus de tems non pour être senties, mais pour être appréciées, pour être estimées dignes de faire oublier les défauts. Un auteur qui n'eût été qu'auteur, n'aurait peut-être point eu la facilité d'obtenir pour elles de nouvelles audiences ; mais Molière était auteur et acteur ; il était chef de sa troupe, et ce dernier emploi, s'il a nui à la perfection de quelques-uns de ses ouvrages, le mit en état d'appeler de la première sentence qui avait condamné celui-ci. Il laissa un an s'écouler et remit l'*Avare* au théâtre. La critique alors dut être moins âpre à censurer cet ouvrage, dont elle avait déjà triomphé. L'impression des défauts était affaiblie, et le public put se livrer à celle des beautés. Alors on reconnut qu'une comédie de caractère était toujours assez fortement intriguée, lorsque tous les incidents concourraient à développer le caractère qui en est l'objet. On s'inquiéta fort peu que Cléanthe et Valère fussent moins actifs qu'il ne convient à des amans. C'était assez que l'un fournît la scène où il reconnaît dans son père l'usurier qui veut lui prêter de l'argent au denier quatre,

c'était assez que le second fût nécessaire à la méprise du dernier acte, où Harpagon le croit amoureux de sa cassette qu'il appelle ses entrailles et son sang. Mais ce qu'on dut admirer encore plus, ce fut la manière dont Molière, s'élevant au-dessus de Plaute son modèle, sut fixer l'état de son avare et déterminer ses alentours. Qu'un vieillard indigent, tel que l'Euchion de la pièce latine, ayant trouvé par hasard une somme d'argent considérable, ne renonce pas pour cela aux habitudes de la pauvreté; qu'il ne songe point à user de ce trésor inattendu, pour se procurer des jouissances qu'il n'a jamais connues; qu'il craigne, au contraire, de le perdre aussi facilement qu'il l'a trouvé; que la garde de ce trésor devienne son unique soin et en même tems son supplice; il n'y a rien là de fort extraordinaire: c'est l'histoire du pauvre savetier de La Fontaine, dont le financier fit faire les chansons et l'humeur joyeuse en lui donnant cent écus. C'est plutôt là de l'avarice d'occasion que de l'avarice de caractère. Bien des gens à la place d'Euchion seraient aussi effrayés que lui de voir arriver dans leurs maisons une troupe de cuisiniers, des joueuses de flûte et tous les apprêts d'une noce; il peut craindre de voir dévorer en un jour sa subsistance d'un mois; et en général, si l'avarice est excusable, c'est certainement dans un pauvre. Quelle différence de la situation de ce pauvre diable à celle du véritable Harpagon! L'Avaré de Molière, a de grands biens. Son état dans le monde est tel qu'il est obligé d'avoir des laquais et un équipage; mais il laisse ses domestiques aller presque nuds; il n'a pour cocher que son cuisinier maître Jacques, et il vole lui-même le foin de ses chevaux, attendu qu'ils n'ont pas besoin de manger n'ayant rien à faire. Ce contraste d'une aisance apparente et forcée avec un malaise volontaire et réel, est d'un tout autre comique que la lésine d'habitude du pauvre Euchion. De même il est difficile de trouver mauvais que celui-ci consente à marier sa fille sans dot à un homme très-riché, tandis qu'Harpagon très-riché lui-même ne peut que par une odieuse avarice sacrifier la sienne à un vieillard étranger et presqu'inconnu. Le secret de faire ressortir une passion dominante, en la mettant aux prises avec une autre passion, est encore un de ces moyens familiers au génie de Molière et que son modèle n'avait pas connu. Euchion est avare, mais il n'est qu'avare; aussi ne fait-il autre chose dans toute la pièce latine que transporter son trésor d'un lieu à un autre, de peur qu'on ne l'ait découvert. Harpagon n'est pas moins avare, mais en même tems il est amoureux, et

nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs quelle variété apporte ce combat de deux passions dans le développement de son caractère.

Nous ne pousserons pas plus loin ce parallèle, de peur de répéter ce qu'on a dit avant nous; nous ne ferons pas valoir ce trait de génie par lequel Molière nous montre Harpagon puni, par l'inconduite de son fils et la désobéissance de sa fille, de l'état de gêne où son avarice les a condamnés. Rien de pareil ne se montre dans l'*Avare* de Plante. Euclion n'a point de fils, et le malheur de sa fille ne tient ni à son avarice ni même à sa pauvreté. Mais nous insisterons un moment sur l'invention du personnage de Valère et sur son opposition avec maître Jacques. Molière, comme tous les grands maîtres, ne sacrifie jamais tout-à-fait un personnage; lorsqu'il met deux parties en présence, il veut que chacun dise ses raisons. Ce n'était point assez que l'avarice perdit sa cause; il fallait aussi qu'elle la plaidât. Mais trop habile pour mettre le plaidoyer dans la bouche d'Harpagon lui-même, ce vice étant de ceux que personne n'ose avouer, il s'est servi pour cela de l'organe de Valère, et il y a gagné de plus de rendre le plaidoyer moins révoltant. Tout le monde voit que l'intendant pretendu ne croit pas un mot des belles sentences qu'il débite. Il est d'ailleurs dans une situation telle qu'il peut flatter sans s'avilir; et ce qui rend la chose encore plus comique, c'est la duperie de ce bon maître Jacques, qui perd son tems à dire la vérité à des oreilles incapables de l'entendre, et qui quelques instans après, lorsqu'il veut passer de la bonhomie à la ruse, éprouve le sort de tous les honnêtes gens qui veulent sortir de leur caractère, et trouve encore moins son compte à mentir.

Mais il est tems de songer à terminer cet article. L'*Avare* de Molière, comme tous les ouvrages du génie, est une source intarissable d'observations, mais il faut savoir s'arrêter même dans un commentaire. Nous pourrions revenir une autre fois sur quelques remarques de détail, et sur la manière dont cette pièce est jouée, non par Grandménil, dont nous avons déjà fait l'éloge dans le dernier numéro, mais par les autres acteurs. Qu'il nous suffise aujourd'hui de nous plaindre du retranchement de la première scène, qui a eu lieu à la représentation de mardi dernier. Cette scène, entre Elise et Valère, est si nécessaire à l'exposition du sujet, que nous ne pouvons croire les comédiens assez aveugles pour l'avoir supprimée de gaieté de cœur. Quelque contre-tems de coulisse en est sûrement la seule

cause ; mais quelque futile que soient de pareilles causes, lorsqu'elles ont pour effet de mutiler un chef-d'œuvre de Molière , il est toujours bon de s'en plaindre afin qu'on les prévienne à l'avenir.

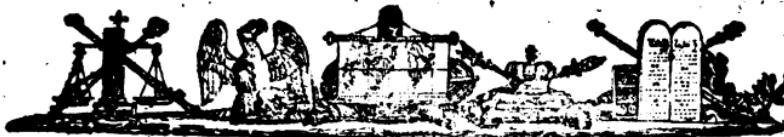
On a donné mardi dernier au théâtre de l'Impératrice la première représentation de la *Nouvelle Cendrillon*, comédie en cinq actes et en prose de MM. René Perrin et Rougemont. Dans notre prochain N° nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage , dont le succès a été tant soit peu contesté.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Extrait du registre des procès-verbaux de la Société d'agriculture, commerces, sciences et arts du département de la Marne, séante à Châlons. Séance du 1^{er} septembre 1810.* — La Société , désirant concourir autant qu'il est en elle à l'exécution des vues de S. M. l'Empereur , relativement à la fabrication du sucre de raisin , a arrêté qu'elle accorderait une médaille d'or de la valeur de deux cents francs , à la personne qui aura fabriqué avec le plus de succès et le moins de dépense , une quantité de sucre de raisin , qui ne pourra être moindre que cinquante kilogrammes , avec des produits de la récolte des vignes situées dans le département de la Marne.

Les concurrens devront justifier , par des certificats des maires , qu'ils n'ont opéré qu'avec des raisins du cru de ce département.

Les échantillons du sucre de raisin seront envoyés à la Société , avant le 1^{er} mars 1811 , avec le détail exact des procédés employés pour l'obtenir , et un état des dépenses qu'ils auront occasionnées.

Cette annonce sera imprimée à la suite du procès-verbal de la séance publiqué du 19 août 1810.



POLITIQUE.

ON n'a point de nouvelles récentes des affaires de la Turquie ; une sorte de suspension dans les opérations paraît être la suite des derniers événemens qui ont été célébrés avec pompe à Pétersbourg. La note suivante, publiée par la nouvelle gazette de Pétersbourg, a fait une certaine sensation :

« Quelques individus qui autrefois avaient le privilége d'opprimer et de piller le peuple de la Moldavie, et qui, par une conséquence naturelle, regrettent le gouvernement des Turcs, se sont joints aux *agens des guinées anglaises* pour répandre de faux bruits sur notre armée victorieuse. Ils ont osé dire que le général en chef avait repassé le Danube, et que nous avions perdu beaucoup de prisonniers. Les victoires de Schumla et de Rudschuck, et la prise de presque toutes les forteresses de Bulgarie, répondent assez hautement à ces colporteurs de fausses nouvelles. »

La famille impériale est revenue à Vienne, où elle se trouve toute entière réunie. La santé de l'impératrice paraît tout-à-fait rétablie. La capitale jouit d'une parfaite tranquillité. Il y a dans le cours des effets publics une amélioration sensible. Cette capitale paraît devoir beaucoup de reconnaissance à son gouverneur, M. le comte de Saurau : il se donne toutes les peines possibles pour maintenir les denrées de première nécessité à un prix accessible à toutes les classes, malgré la perte des billets de banque, afin de prévenir ainsi la disette. Par ses soins, cette capitale est maintenant pourvue pour deux ans de bois de chauffage. Il prend aussi de bonnes mesures pour diminuer la cherté des loyers. Enfin, le soulagement des pauvres, l'amélioration des hôpitaux et des maisons d'éducation, sont l'objet de ses travaux assidus. A l'avenir, il n'y aura plus que les banquiers et les négocians en gros qui pourront entrer à la bourse ; les agioteurs, tant chrétiens que juifs, n'y seront plus admis.

En Autriche, en Saxe, en Bavière, en Westphalie, on a terminé les manœuvres et les exercices anglois ; les

troupes sont rentrées dans leurs garnisons ordinaires, et les semestres sont très-nombreux; les nouvelles troupes westphaliennes ont été justement admirées aux revues de Cassel, elles présentaient l'ensemble et la tenue des troupes les mieux exercées. Les Etats de Saxe seront ouverts le 6 janvier; on remarque dans ce pays que les denrées coloniales y ont singulièrement baissé de prix, ce qu'on attribue, avec raison, à la diminution considérable de la consommation de ces denrées. Les écrivains statistiques de l'Allemagne l'évaluent à une moitié depuis deux ans.

Les papiers allemands sont presqu'unaniment consacrés à la transcription des actes des souverains et princes de la confédération qui adoptent et donnent force de loi dans leurs états à la législation française sur les marchandises anglaises prohibées; et sur les denrées coloniales: on apprend des principales villes que les mesures ordonnées sont partout exécutées avec cet ensemble et cette sévérité qui seuls peuvent en assurer le succès. En même temps des expéditions sagement combinées portent l'alarme vers des points où les Anglais s'étaient établis pour protéger leur commerce de contrebande et intercepter nos communications. Un rapport officiel sur l'une de ces expéditions, a été fait au prince vice-roi d'Italie, par M. Dubourdieu, capitaine de vaisseau, commandant les forces navales de S. M. dans l'Adriatique. Cet officier sorti du port d'Ancône, avec une division navale, s'est emparé de l'île de Lissa qu'occupaient les Anglais; et y a fait la garnison anglaise prisonnière; il résulte de cette expédition, dit l'officier qui la commandait, 62 bâtiments brûlés dont 43 chargés; 10 corsaires ayant en tout 100 pièces de canon, et quantité d'armes de toute espèce, amarins, expédiés pour Lésina et conduits à Ancône; 10, restitués à des sujets de S. M.; Illyriens, Italiens et Napolitains, 14; 100 prisonniers, et 25 Français délivrés, dont 5 canonniers.

La division anglaise, composée de 3 frégates, une corvette, et 2 bricks, a évité de se mesurer. Les états-majors et équipages étaient dans les meilleures dispositions et fort désireux de se battre.

Sur toute l'étendue des côtes de l'Adriatique, les Anglais éprouvent aussi les effets de la même activité et de la même vigilance; leurs flottes n'ont pu empêcher les divisions napolitaines de rejoindre les stations qui leur étaient assignées. Les légionnaires gardes-côtes ont partout exercé une surveillance et déployé un courage au-dessus de tout.

éloge ; par-tout où l'ennemi s'est montré, il a trouvé la population en armes, et les troupes de ligne secondées par elle. Le roi des Deux-Siciles a hautement manifesté sa satisfaction de la conduite loyale, courageuse et fidèle de ces braves habitans ; en même tems des prises nombreuses sont entrées dans divers ports de France, et dans la Baltique des coups de vent furieux ont séparé le convoi qui avait quitté les parages de Gottembourg ; il est à présumer qu'on apprendra bientôt que les Anglais ont éprouvé des pertes immenses dans cette mer où ils n'ont plus un asyle.

Les nouvelles de Londres du 22 et du 23 octobre donnaient des détails variés sur la situation des armées en Portugal, jusqu'à la date du 14 octobre. Voici ce qu'on écrivait de Lisbonne à cette date.

« Le lord Wellington est à Torres-Vedras, il a avec lui 20,000 hommes, le reste tient garnison ; La Romana l'a joint avec 10,000 Espagnols ; les Portugais en ont 35,000. La communication d'Oporto avec Lisbonne est coupée ; l'armée française est en face de nos lignes. La division Junot est vis-à-vis celle du général Hill. Les Français espèrent le succès. Masséna vante l'esprit qui anime ses troupes, et annonce dans une lettre interceptée, qu'il trouve des ressources dans le pays. Il a refusé tout échange de prisonniers, et après le combat de Buisaco, il a dit à un parlementaire : lord Wellington a beau faire, ses efforts seront inutiles, je parviendrai à mon but. Lord Wellington a, dit-on, répliqué que ce ne serait pas cette année.

« L'armée est si près de nous, que nous en recevons des nouvelles presqu'à chaque instant.

« Rien n'égale le tumulte guerrier de la ville : on ne voit que des militaires, officiers et soldats ; de l'artillerie, des fourgons, des mulets chargés de biscuit.

« Après toutes les précautions prises et la force reconnue de nos positions, nous ne craignons point l'issue du combat qui va décider de la destinée du Portugal. »

Malgré la réponse prêtée à lord Wellington, et les belles assurances que contiennent les lettres de quelques officiers de l'armée, voici ce qu'on ajoutait à la date du 24 octobre sur l'état de Londres :

« La nouvelle de la retraite de lord Wellington dans les environs de Lisbonne, a répandu dans le commerce de cette ville une grande consternation, que n'a pas laissé d'augmenter encore l'information suivante : « Les marchands qui assistaient à l'assemblée de la factorerie, au

glaise qui eut lieu le 6, ont été avertis officiellement par le consul, de la part de l'amiral Berkeley, que, quoique l'amiral eût tout lieu d'espérer des succès, d'après les talents de lord Wellington et la bravoure de l'armée, il pourrait cependant arriver un revers; que, dans ce cas; les bâtimens de transport étant à peine suffisans pour le service de Sa Majesté, il se verrait dans l'impossibilité de donner aucun secours aux négocians, et qu'il leur recommandait en conséquence de prendre les mesures qu'ils croiraient les plus faites pour mettre leurs propriétés et leurs personnes en sûreté. » On s'est, par suite de cet avis, adressé à M. Stuart, à l'effet d'obtenir par lui une autorisation de la régence pour l'embarquement des propriétés sans payer de taxe. »

Les dernières nouvelles de Londres sont du 3 novembre; elles ne donnent aucun détail sur le Portugal. On attendait avec impatience des lettres de Lisbonne, qu'une mer très-orageuse et des vents contraires empêchaient d'arriver. On était dans la même attente des ports de la Galice.

En attendant le résultat de cette lutte avec plus d'inquiétude que d'impatience, un vieil officier anglais a pris la liberté d'examiner et de commenter le rapport de lord Wellington sur l'engagement de Busaco. Il décrit les mouvements du lord, et après les avoir rapprochés des motifs qui leur sont prêtés dans la relation officielle, il demande si de bonne foi des mouvements aussi rétrogrades et aussi précipités, n'ont pas le caractère de la fuite; il relève sur-tout cette expression de lord Wellington, qui, dans la bouche de ce général, est un étrange aveu: « Je ne me répens point d'avoir agi ainsi. Le mouvement que j'ai fait m'a donné l'espoir de sauver l'armée. » Le tacticien que nous citons voit pour suite réelle du mouvement de lord Wellington que tout le nord du Portugal est abandonné aux Français, qu'ils occupent aujourd'hui les riches plaines de Coimbre, qu'ils ont coupé des communications importantes, et qu'ainsi, si lord Wellington croit avoir atteint son but qui était de sauver son armée, le maréchal Massena marche vers le sien; qui est de la détruire après lui avoir fait perdre successivement ses positions.

Mais une circonstance plus inquiétante occupait à Londres tous les esprits: les derniers papiers anglais avaient fait pressentir que le roi avait éprouvé des atteintes de son ancienne maladie. Son état a pris un caractère plus grave: les ministres

NOVEMBRE 1810.

ministres tiennent tous les jours conseil pour diriger le gouvernement, et l'on parle d'une régence.

Les bulletins de l'état du roi, en date des 29, 30, 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre ont répandu une alarme très-vive ; le dernier sur-tout n'est arrivé au palais de la reine qu'à trois heures après-midi : ce retard a été favorable aux opérations des agioteurs de la bourse, mais a mis en évidence l'inquiétude publique. Après la réception de ce bulletin qui annonce de la fièvre et une privation de sommeil, un conseil du cabinet s'est rassemblé. Il y en aura tous les jours un semblable jusqu'au rétablissement de S. M.

Le *Statesman* publie sur cet état du roi, les alarmes qu'il fait naître et les mesures à prendre, un article fort curieux. Sa rédaction et son style méritent d'être conservés ; on y reconnaît l'extrême agitation qui s'est emparée de tous les esprits ; le sentiment des maux publics y est empreint, ainsi que le besoin de lui chercher un remède même dans les événemens les plus douloureux.

« La maladie de S. M., dit le journal cité, est de la même nature affligeante que celle dont elle a été attaquée il y a vingt ans. Nous n'avons pas besoin de nommer cette maladie, et nous voudrions pouvoir éviter de faire connaître un fait aussi triste. Notre attachement pour notre vieux monarque nous y porte naturellement ; mais nous avons à remplir un devoir supérieur à tous les devoirs, celui de la fidélité envers le public. Si l'on pouvait espérer que cette indisposition ne fut que légère et de courte durée, nous aurions attendu son issue dans le silence ; mais on nous assure que nous ne pouvons pas même avoir cette espérance, et nous n'osons donc pas tenir le public plus long-tems en suspens. La nation a déjà été trop trompée et trop abusée. À la masse de maux rassemblée sur sa tête, on ajoute l'insulte sur l'insulte. Cela a duré trop long-tems ; et en tant que cela dépendra de nous, nous ferons en sorte que le public ne soit plus repu de faussetés. On dit que les ministres, dans cet embarras, doivent proposer au parlement de s'ajourner au 15 de ce mois. Ils le peuvent, et cela serait même très-convenable si les affaires de la nation se trouvaient dans un train ordinaire de prospérité, ou même si l'Etat ne tendait pas à sa dissolution : mais dans l'état actuel des choses, ajourner le parlement une heure au-delà du tems nécessaire pour réunir le nombre de membres suffisant, afin qu'il puisse s'occuper sur-le-champ des affaires publiques, c'est trahir la nation, trahir l'état, trahir S. M. dont les intérêts (et les intérêts de

H

sa famille) sont confondus avec ceux de l'Etat. Ces intérêts ne souffrent plus de délai. Quelques jours suffisent pour amener des événemens qui peuvent nous lancer subitement dans cette ruine dont nous approchons, et où nous arriverons infailliblement, si nous ne quittons pas la route que nous suivons. Il est maintenant naturel de demander ce que nous devons faire : quoi ? tout, excepté de conserver ces ministres qui ont ruiné cette nation la plus fière et la plus grande de la terre ! Ces ministres resleront une calamité pour la nation, tant qu'on n'aura pas recours à une régence ! Nous ne prétendons pas dire qu'une régence sauvera l'Etat. Nous ne voulons flatter personne, nous n'en avons pas besoin ; car le public nous a dispensés de la nécessité de nous baisser devant qui que soit. Nous ne disons donc point qu'une régence sauvera l'Etat; mais nous disons que l'Etat est perdu si l'on n'établit pas une régence; toutefois dans la supposition, malheureusement trop probable, que la maladie de S. M. ne sera pas passagère, les ministres auront perdu le frein que l'attachement paternel de S. M. pour son peuple leur imposait toutes les fois qu'elle n'était pas trompée par eux. Ce sont des hommes désespérés, et l'Angleterre ne doit et ne peut rester entre leurs mains ! »

Une autre feuille, en date du 3 novembre, s'exprime ainsi :

« Hier, les deux chambres du parlement se sont réunies, et se sont séparément ajournées au 15 de ce mois. Nous croyons qu'on ne blâmera point cet ajournement, parce qu'il est à désirer que la première séance soit aussi nombreuse que possible : mais on a répandu que les ministres voulaient proposer un ajournement beaucoup plus long; nous sommes aises de voir qu'ils n'ont pas eu cette témérité. Le discours de M. Perceval lui fera honneur; et c'est avec plaisir que nous y voyons « que les symptômes de la maladie de S. M. ne sont pas graves, et que les médecins ont annoncé sa prochaine guérison. » Nous espérons, en conséquence, pouvoir annoncer le rétablissement de S. M. avant la fin de l'ajournement; mais si malheureusement il en était autrement, c'est alors que la nation devrait considérer ce qu'il y aurait à faire. Jamais des conseils vigoureux de la part du peuple n'ont été aussi nécessaires que dans ce moment. Si la nation peut être sauvée, le peuple doit agir. Pour le moment, il n'y a qu'une marche constitutionnelle à suivre. Tous les comtés, toutes les villes, tous les bourgs doivent présenter des pétitions au parlement pour le supplier de mettre de côté toutes les querelles de parti, et de choisir

immédiatement un régent; ensuite, il faudra demander à ce régent de former une administration de gens probes et habiles, et animés des vrais principes de la constitution. Le peuple se placerait ainsi dans une position imposante, et nous croyons qu'il sauverait la patrie, quelque difficile que soit cette entreprise. Nous n'avons pas le tems de nous étendre davantage sur ce sujet; cependant, disons-en encore un mot: Nous espérons qu'il n'y aura point d'indécente et de perfide opposition au choix de l'héritier du trône pour remplir les fonctions royales pendant la malheureuse maladie du roi. — Les ministres oseraient-ils ajouter cette opposition à leurs autres crimes? Nous le verrons, mais nous ne croyons pas qu'ils aient cette audace. — On dit que M. Perceval a écrit hier à M. Canning, en lui demandant une réponse immédiate. — M. Canning ne peut rendre aucun service aux ministres. Il a perdu la confiance publique. »

La cour prolonge son voyage à Fontainebleau; on présume qu'elle y restera jusqu'au 20. LL. MM. prennent souvent le divertissement de la chasse: il y en a eu une très-belle et très-heureuse dans la plaine de Rosey.

Dimanche, après une très-belle messe de M. Le Sueur, LL. MM. ont daigné présider aux baptêmes que nous avons annoncés. Elles ont tenu sur les fonts S. A. I. le prince Louis-Charles Napoléon, et les enfans de S. A. S. le prince de Neuchâtel; de LL. Exc. le duc de Montebello, le duc de Bassano, le duc de Cadore, le comte de Cessac, le duc de Trévise, le duc de Bellune, le duc d'Abrantès, le comte Dejean; de MM. le comte de Beauharnais, le comte Rampon, le comte Daru, le comte Duchâtel, le comte Caffarelli, le comte de Lauriston, le comte Lemarquis, le comte Defrance, le comte de Turenne, le comte de Lagrange, le comte Gros, le baron Curial, le baron Colbert, le baron Gobert, et le comte Becker.

S. Em. M. le cardinal Fesch, grand-aumônier, a donné le sacrement à ces enfans, objets d'une faveur qui récompense en eux les services de leurs pères, s'étend à leur vie toute entière, et fait espérer pour leurs noms dans l'avenir un éclat digne des auspices sous lesquels ils les ont reçus. Après la messe plusieurs évêques, récemment nommés, ont prêté serment entre les mains de S. M.

PARIS.

S. M. a rendu, au palais de Fontainebleau, un très-grand nombre de décrets qui acceptent des legs faits aux établissemens de charité, établissent des dépôts de mendicité et brevets d'invention.

M. de Santa-Croce est nommé receveur général du département de Trasimène, où il était sous-préfet.

M. Madinier est nommé receveur-général du département de l'Indre.

— En vertu d'un décret impérial, la caisse dite des employés et des artisans, sera désormais régie par des administrateurs qui seront pris dans le conseil municipal de la commune de Paris, ainsi qu'il en a été usé pour la Caisse d'épargnes de Lafarge.

— Il paraît que l'organisation judiciaire, dont le gouvernement est occupé, souffrira encore quelques délais dans sa mise à exécution.

— La Faculté de médecine de Paris tiendra sa séance publique, pour l'ouverture de ses cours, et la distribution du prix de l'école pratique, le 14 de ce mois. La séance sera présidée par S. Ex. le grand-maître de l'Université impériale.

— L'Académie française vient d'admettre dans son sein M. Esménard à la place de feu M. de Bissi : il n'y a eu qu'un tour de scrutin, qui a donné au candidat élu dix-sept suffrages : après lui M. Parceval-Gratidmaison a réuni toutes les voix au nombre de douze.

— M. le chevalier Antoine de la Rue a été nommé membre du conseil de commerce institué par S. M. l'Empereur et Roi.

— Les représentations des *Deux Gendres* avaient été suspendues en raison de l'indisposition de plusieurs acteurs, et particulièrement de Fleury. Elles sont reprises avec la même affluence. Cet ouvrage qui vient d'être livré à l'impression, soutient à la lecture le succès qu'il a obtenu à la représentation.

— L'Opéra s'occupe de l'établissement d'un nouveau ballet de Milon, l'*Enlèvement des Sabines* ; la Comédie française, de *Mahomet II*, tragédie nouvelle, et l'Opéra-Comique de *Cagliostro*. Aux Bouffons, on promet très-incessamment la *Griselda* de Paër.

— Talma est depuis long-tems absent de la scène : on

croit savoir que de petits différens, au-dessous deaquel un tel acteur devrait naturellement se placer, ont occasionné cet éloignement dont le public ne souffre pas moins que les finances de la comédie. Mais on dit qu'il reparaitra la semaine prochaine, et que cet hiver il se propose de donner au répertoire tragique une grande variété.

— Le libraire Renouard vient de mettre en vente un poème inédit de Gresset, en dix chants et en vers libres. Le titre est *le Parrain Magnifique*, il est suivi de quelques fragmens également inédits.

ANNONCES.

Voyage aux Indes Orientales, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806 ; contenant la description du Cap de Bonne-Espérance, des îles de France, Bonaparte, Java, Banka, et de la ville de Batavia ; des observations sur le commerce et les productions de leur pays, sur les mœurs et les usages de leurs habitans ; la campagne du contre-amiral de Linois, dans les mers de l'Inde et à la côte de Sumatra ; des remarques sur l'attaque et la défense de Colombo dans l'île de Ceylan, lors de sa reddition aux Anglais ; enfin, un vocabulaire des langues française et malaise. Deux volumes in-8°, avec un atlas composé de cartes marines et militaires, dressées par l'Auteur, des planches représentant les costumes et l'armure des habitans de ces contrées, et différentes vues. Dédié à son altesse impériale et royale le prince Eugène-Napoléon de France, archi-chancelier d'Etat de l'Empire, prince de Venise, vice-roi d'Italie ; par C. F. Tombe, ancien capitaine-adjoint du génie, employé près de la haute régence à Batavia, actuellement chef de bataillon, officier supérieur de l'état-major général de l'armée d'Italie ; revu et augmenté de plusieurs notes et éclaircissements, par M. Sonnini. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

(Nous reviendrons sur cet ouvrage.)

Nouvel Atlas universel portatif de géographie ancienne et moderne, contenant trente-huit cartes, dont trente-trois pour la partie moderne ; par Arrowsmith, premier ingénieur-géographe de l'Angleterre, revues et corrigées d'après les dernières découvertes et les nouvelles divisions des Etats de l'Europe survenues par les derniers traités jusqu'à ce jour, avec la partie ancienne en cinq feuilles, par d'Anville.

À l'usage des Lycées, Colléges et institutions de l'Université. Un volume petit in-folio. Prix, cartonné, 15 fr., et 16 fr. 50 c., broché, franc de port (la poste ne se charge pas de reliure). Chez Hyacinthe Langlois, libraire-éditeur, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n° 6, hôtel Mirabeau.

Les cartes de cet Atlas, bien gravées à neuf au burin, par Barrière et Semon, célèbres graveurs du dépôt de la guerre, sont imprimées sur papier superfin nom de Jésus, et coloriées avec le plus grand soin. L'élégance et la belle proportion de la lettre, très-nette et très-lisible, répondent à la beauté du plan. Aussi, par son exécution et son exactitude, cet Atlas mérite-t-il d'être mis entre les mains de la jeunesse à qui on le destine. Il offre les détails précieux de la géographie physique et politique de notre globe, toutes les chaînes de montagnes avec leurs ramifications, les fleuves, rivières et canaux, et peut servir à toutes les géographies.

La septième édition de l'*Abrégé de la Géographie de Guthrie*, un volume in-8°, augmentée de 200 pages, servira de texte à cet Atlas, et paraîtra dans le courant de novembre.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. Malte-Brun. X^e et XI^e cahiers de la troisième souscription, ou XXXIV^e et XXXV^e de la collection. Ces cahiers contiennent une grande et belle carte coloriée des pays situés entre la mer Caspienne et la mer Noire, et la carte d'Autun ancien et moderne, gravées en taille-douce, avec les articles suivans : Tableau général des pays et des peuples Caucasiens, par le Rédacteur ; — Analyse du tableau historique, politique, ecclésiastique et littéraire de la Géorgie, écrit en russe par l'archimandrite Eugénius ; — Sur les Antiquités d'Autun, par C. M. Grivaud ; — Description du Caucase oriental, ou des contrées situées entre les fleuves Kur et Terek, par M. Marschal de Bieberstein ; — Mémoire sur la ville de Papenbourg, par MM. Seetzen et Heinemeyer ; traduit de l'allemand ; — Mélange relatifs à l'histoire des mœurs, des arts et de la civilisation ; — Vues pittoresques des Cordillères et monumens des peuples de l'Amérique, par Alexandra de Humboldt ; et les articles des Bulletins. Chaque mois, depuis le 1^{er} septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième souscriptions (formant 8 volumes in-8° avec 24 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même temps pour les 1^{re}, 2^e et 3^e souscriptions, payent la 1^{re} et la 2^e 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abon-

ment pour la troisième souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Statique des Voûtes, contenant l'Essai d'une nouvelle théorie de la poussée et un appendice sur les anses de panier ; par J. B. Bérard, professeur de mathématiques au collège de Briançon. Un vol. in-4°, avec 3 planches. Prix, br., 6 fr. 50 c., et 7 fr. 75 c. franc de port. Chez Firmin-Didot, imprimeur-libraire pour les mathématiques, la marine et l'architecture hydraulique, rue de Thionville, n° 10.

Les Mélanges inédits de Littérature de J. B. Laharpe, recueillis par J. B. Salgues, pouvant faire suite au *Cours de Littérature*. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et chez Chaumerot 1^e, passage Feydeau, n° 24.

Œuvres choisies de Lesage et Prévost. Nouvelle édition imprimée sur beau papier, et ornée de 110 figures. Cinquante-cinq vol. in-8°. Cette collection paraît par livraisons de quatre volumes. Il en paraît une tous les mois.

Troisième livraison, contenant : le second volume de *Roland l'Amoureux*; *Gonzales Estevanille*; *la Valise trouvée*, ouvrage de Lesage, qui ne se trouve pas dans l'ancienne collection et les pièces qui ont été jouées sur le Théâtre Français. *La Valise trouvée* est suivie d'un mélange amusant qui n'était pas non plus dans l'ancienne collection. Prix de chaque livraison, papier fin, 24 fr.; pap. vélin, 48 fr. Les douze premiers volumes, 72 fr.; papier vélin, 144 fr. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; Garnery, libraire, même rue, n° 6; et chez Leblanc, abbaye Saint-Germain-des-Prés, n° 1.

Recueil de pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature. Ouvrage posthume de Jean-Sylvain Bailly, premier maire de Paris, président de l'Assemblée constituante, membre de l'Académie des sciences, et des autres Académies royales. Précédé de la vie politique et littéraire de cet homme illustre. Un vol. in-8°. Prix, 8 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Ferra ainé, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11; Mongie jeune, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 208; et chez Arthur-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Tableaux historiques et politiques des anciens gouvernemens de Zurich et de Berne, et des époques les plus intéressantes de l'histoire de la Suisse. Un vol. in-8°. Prix, br., 6 fr., et 7 fr. 75 c. franc de port. Chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Commentaires de César, traduits par J. B. Varney, ancien professeur de l'Université de Paris. Deux vol. in-8°, brochés. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

Le *Voyage des capitaines Lewis et Clarke*, dont nous avons parlé dans le N° du 3 novembre, est un vol. in-8° qui porte pour titre : *Voyage des Capitaines Lewis et Clarke*, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la Colombia dans l'Océan Pacifique ; fait dans les années 1804, 1805 et 1806, par ordre du gouvernement des Etats-Unis ; contenant le journal authentique des événemens les plus remarquables du voyage, ainsi que la description des habitans, du sol, du climat, et des productions animales et végétales des pays situés à l'ouest de l'Amérique septentrionale, rédigé en anglais par Patrice Gass, employé dans l'expédition, et traduit en français par A. J. N. Lallement, l'un des secrétaires de la marine ; avec des notes, deux lettres du capitaine Clarke, et une carte gravée par J. B. Tardieu. Un vol. in-8° de 450 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

AVIS. — Rue de Grammont, n° 16, près le boulevard des Italiens, à Paris, on vient d'ouvrir un établissement composé : 1° d'un magasin de librairie, où l'on vend, achète et entrepose tous ouvrages de littérature, et où l'on s'abonne pour lire chez soi (à Paris, à la campagne, et dans les départemens) ; 2° d'un *salon littéraire* et d'un *cabinet de lecture*, où l'on trouve, outre les journaux et autres feuilles et ouvrages périodiques, des globes, sphères, atlas, cartes géographiques, etc., de même que des bibliothèques bien fournies des meilleurs ouvrages de littérature, etc. L'abonnement n'est que de 3, 5 et 6 fr. par mois, ou de 5 sous par séance; un *Prospectus* détaillé se délivre gratuitement à l'établissement même.

N. B. M. Delaage, propriétaire de cet établissement, tient toujours son cabinet de recettes des rentes, et continue de se charger de toutes affaires contentieuses, commotiales, de même que des placements et emprunts de capitaux et des ventes et acquisitions d'immeubles.



MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXXVII.—*Samedi 17 Novem. 1810.*

POÉSIE.

COMMENCEMENT DU IV^e CHANT DE LA MORT D'ABEL.

Les ombres de la nuit couvraient encor la terre,
Et les oiseaux, muets dans le bois solitaire,
Ne chantaient point encor le retour du matin :
En proie à la douleur, le farouche Caïn
Avant l'aube du jour fuyait de sa chaumièrre.
La triste Méhala, durant la nuit entière,
De son coupable époux déplorant les fureurs,
Avait offert à Dieu le tribut de ses pleurs.
Pour lui, dès champs déserts troublant la paix profonde,
Comme un foudre éloigné sa voix sourdement gronde :
» O Dieu, s'écriait-il, quelle horreur, quel effroi!
» Quels fantômes hideux erraient autour de moi!
» Du sommeil cependant la douceur bienfaisante
» Allait rendre le calme à mon ame souffrante,
» Quand soudain, éveillé par ses gémissemens,
» J'ai senti dans mon cœur renaitre mes tourmens.
» Ne puis-je donc, au sein d'un repos nécessaire,
» Un seul instant, hélas! oublier ma misère ?

I

MERCURE DE FRANCE,

» Pourquoi pleurer? de quoi suis-je encor criminel,
 » O Méhala! . . . Déjà sais-tu que l'Éternel
 » Rejette, en son courroux, mes vœux, mon sacrifice?
 » Oui, ses cris de douleur pour moi sont un supplice;
 » Et ses gémissemens, ses larmes, ses sanglots,
 » M'ont du jour qui va luire enlevé le repos.
 » Favori du Seigneur, tout sourit à mon frère;
 » Au seul Caïn, hélas! tout se montre contraire.
 » Je t'aime, ô Méhala! faut-il que de mes jours
 » Tes chagrins éternels empoisonnent le cours! »

Sous un buisson, au pied d'une roche stérile,
 Il arrête ses pas: « O toi mon seul asyle,
 » Sommeil, s'écria-t-il, viens adoucir mes maux.
 » Malheureux! accablé du poids de mes travaux,
 » Vainement je t'implore au fond de ma chaumièrre:
 » A peine, cette nuit, se fermait ma paupière,
 » Que des cris douloureux m'ont ravi tes bienfaits.
 » Reviens: de ce désert qui peut troubler la paix?
 » A moins que l'Éternel, auteur de ma torture,
 » N'ait commis sa vengeance à toute la nature.
 » Et toi, Terre maudite et séjour des doyleurs,
 » Dont les fruits, achetés au prix de mes sueurs,
 » Ne prolongent le cours d'une vie importune,
 » Que pour accroître encor mes maux, mon infortune;
 » O Terre! laisse-moi reposer sur ton sein:
 » C'est l'unique bonheur que réclame Caïn. »
 Il disait, et bientôt sur l'herbe parfumée,
 D'un funeste sommeil sa paupière est fermée.

Le sombre Anamalech l'a suivi dans ces lieux.
 « Un lourd sommeil, dit-il, appesantit ses yeux;
 » Sachons-en profiter: qu'un rêve affreux l'assiége;
 » Que son esprit s'égare, et succombe à ce piège.
 » Accourez à ma voix, venez, Songes légers,
 » Offrez à ses regards vos tableaux mensongers;
 » Allumez dans son cœur et l'envie et la haine;
 » Au plus noir des forfaits que la fureur l'entraîne. »
 Auprès de sa victime il s'étend à ces mots.
 Des montagnes soudain ont gémi les échos;
 Et l'orage, qu'annonce un sourd et long murmure,
 Agite de Caïn l'épaisse chevelure.

Mais en vain ont sifflé les vents impétueux,
En vain sur son visage ont flotté ses cheveux;
Inmóobile, pressé d'un sommeil invincible,
A ce vaste désordre il demeure insensible.

En un songe trompeur, s'offrent à ses regards
Une contrée aride et quelques toits épars,
Et ses fils dispersés dans une plaine immense.
Les uns aux champs ingrats confiaient la semence,
D'un soleil qui les brûle affrontant les rayons:
D'autres, péniblement courbés dans les sillons,
Extirpaient, d'une main sanglante et douloureuse,
Et l'herbe parasite et la ronce épineuse:
D'autres, non moins actifs, récoltaient les trésors
Que la terre à regret cédait à leurs efforts;
Tandis que, se livrant aux travaux domestiques,
Les femmes apprêtaient des alimens rustiques.
Caïn plaignait leurs maux, quand d'un œil consterné,
De ses fils, dans la plaine, il distingue l'ainé,
C'est Eliel : souffrant, épuisé, hors d'haleine,
Et trempé de sueur, il se lève avec peine
Un fardeau dont le poids l'accable; en gémissant
Tout-à-coup il s'écrie : « O vengeur tout-puissant!
» De cette vie, hélas! quelle est donc la misère!
» Que sur nous à grands flots se répand ta colère!
» De Caïn, Dieu cruel! la génération,
» Seule a-t-elle épuisé ta malédiction?
» Nous gémissions, bannis dans ces déserts stériles,
» Tandis que, sans rehards, des campagnes fertiles
» Les descendans d'Abel usurpant les bienfaits,
» Coulent des jours heureux à l'ombre des bosquets;
» De ses trésors pour eux la nature est prodigue,
» Et n'exige en retour ni sueur ni fatigue;
» Tous les biens, les plaisirs, s'il en est ici-bas,
» De ces voluptueux semblent suivre les pas;
» Et, d'un père maudit ô funeste héritage!
» A nous seuls l'infortune est tombée en partage. »

Vers sa chaumiére alors courbé sous son fardeau,
Il se traîne; et soudain à ce triste tableau,
Sous un ciel tempéré, d'un riant paysage,
Aux regards de Caïn, a succédé l'image.

Mille arbresseaux joyeux s'y courbent en berceaux ;
 Dans un lit siqueux , de limpides ruisseaux ,
 Avec un doux murmure , y promènent leur onde ;
 On les voit , égarant leur course vagabonde ,
 Arroser les bosquets , les prés semés de fleurs ,
 Les arbres , dont les fruits variés en couleurs
 Sont répétés partout dans le cristal mobile ;
 Et plus loin réunis , s'étendre en lac tranquille ,
 Dans un bois d'orangers : ici de doux zéphirs
 Rafraîchissent les airs de leurs légers soupirs ;
 Là de sombres figuiers se déploie un bocage ,
 Qui sur l'herbe fleurie étend son vaste ombrage .
 Ce pays enchanteur , séjour des voluptés ,
 Réunissait enfin les diverses beautés
 Dont la fable autrefois , riante et mensongère ,
 Se plut à décorer Tempé , Gnide , Cythère .
 D'innombrables troupeaux , à la blanche toison ,
 Paissaient tranquillement épars sur le gazon ;
 Auprès de sa bergère , attentive à l'entendre ,
 A l'ombre , le berger chantait d'une voix tendre
 L'indolente beauté qui tient son cœur épris .
 Sous un berceau de myrte et de jasmins fleuris ,
 Brillante , respirant l'amour et l'allégresse ,
 Plus loin s'est rassemblée une vive jeunesse .
 Là des vergers féconds les fruits amoncelés
 Répandent leurs parfums sur les fleurs étalés ;
 Et dans des coupes d'or pétille un doux breuvage .
 Bientôt de chants joyeux retentit le bocage ;
 Et divers instrumens , par de savans accords ,
 D'une bruyante ivresse exaltent les transports .

Tout-à-coup , de la main commandant le silence ,
 Au milieu de la troupe un jeune homme s'avance .
 « Toujours , ô mes amis , puissiez-vous être heureux ,
 » Toujours voir la fortune obéir à vos vœux !
 » Dit-il , et pour fixer sa faveur fugitive ,
 » Prêtez à mes discours une oreille attentive .
 » De ses trésors divers , en ces lieux rassemblés ,
 » La terre jusqu'ici nous a toujours comblés ,
 » Il est vrai : mais la terre impose , en sa culture ,
 » De travaux et de soins une chaîne trop dure ,

» Pour nous de qui les jours , consacrés aux plaisirs ,
 » Ne devraient s'écouler qu'au sein des doux loisirs .
 » Quoi donc ! avec tant d'art sur la lyre exercées ,
 » A diriger le soc nos mains seraient forcées ?
 » Et nos fronts pourraient-ils , à l'ombre accoutumés ,
 » Affronter du soleil les rayons enflammés ?
 » Non : sachons détourner le sort qui nous menace ;
 » Ecoutez : le ciel même inspire mon audace .
 » Quand la nuit , poursuivant son cours silencieux ,
 » D'une ombre plus épaisse obscurcira les cieux ;
 » Lorsqu'au sein du sommeil , les laboureurs paisibles
 » Oublieront et leurs maux et leurs travaux pénibles ;
 » Rassemblons-nous , bergers ; au fond de leurs déserts ,
 » Courons les attaquer et les charger de fers .
 » Que ces hommes grossiers , que leurs femmes , leurs filles ,
 » Esclaves désormais , au sein de nos familles ,
 » Vivent pour nos besoins , et cultivant les champs ,
 » Pour nous de la nature achètent les présens .
 » Mais il faut les surprendre à la faveur de l'ombre ,
 » Amis , et dussions-nous l'emporter par le nombre ,
 » Evitons les combats . » Il dit ; à son discours ,
 Des bergers , à grand bruit , applaudit le concours .
 Caïn frémit : bientôt son aine épouvantée
 D'un plus affreux spectacle est encor tourmentée .
 La nuit voilait les cieux , et dans l'obscurité
 Déjà s'exécutait le projet concerté .
 Un cri de désespoir , mêlé de cris de joie ,
 S'élève , et dans les airs la flamme se déploie ,
 Qui dévorant les toits du peuple laboureur ,
 D'une scène cruelle éclaire au loin l'horreur .
 Caïn distingue alors , pesamment enchainée ,
 De ses enfans captifs la troupe infortunée :
 Il les voit , du destin accusant la rigueur ,
 Ainsi qu'un vil troupeau chassés par le vainqueur .

AUG. LE PASQUIER ,

Secrétaire de M. le Préfet de l'Isère.

ENIGME.

Nous sommes , ma sœur et moi ,
 Tellement assorties ,
 Que ne faisant qu'un tout en deux parties
 Nous subissons la même loi .
 Nous formons une double poche ,
 Allant en croupe , allant au coche ,
 (Coche de terre , ou coche d'eau)
 En guise de porte-manteau .
 De souliers une paire , une simple chemise ,
 Un mouchoir , un bonnet de nuit ,
 Sont quelquefois toute la mise
 Où la fortune nous réduit .
 Mais quelquefois il se peut faire
 Qu'une de nous porte un trésor ,
 Et qu'elle soit dépositaire
 De force napoléons d'or :
 Alors , malgré notre air antique ,
 On nous courtise , on ne nous quitte pas ;
 Va-t-on à pied ? ainsi qu'une relique ,
 On a grand soin de nous porter à bras .

S.....

LOGOGRIPHE.

QUE ma science est vaste , imposante , élevée !
 Le peuple Chaldéen m'a d'abord cultivée ;
 Plus d'un Français par moi s'est acquis un grand nom :
 Mais je dois plus peut-être à ce puissant génie
 Qui m'a si savamment , dans les murs d'Albion ,
 Etudiée , approfondie .
 Je marche sur dix pieds . Vois-tu ce musulman
 Qui du fier Mahomet se croit un descendant ?
 Ce nom si doux qu'on donne à Sophie , à Lueile ;
 Un synonyme à constellation ;
 Un jeu qui nous vient du Japon ,
 Et porte le nom d'une ville ;
 Celle où brilla César , Cicéron , Paul Emile ;

Un utile métal, quelquefois dangereux.
Item, en prose ou vers, sujet grave ou joyeux,
Ce qui de l'imprimeur passe chez le libraire,

Et qui, peut-être, trop nombreux
Monte à près de cent chez Voltaire.

Ajoutez l'espoir du joueur ;
Plus, dans notre infortune un vrai consolateur.
Enfin tu tiens le mot, et je vois, cher lecteur,
Qu'il est temps de finir sans autre commentaire.

DAMAS.

CHARADE.

AUX coups de mon premier, est bien fou qui se livre :
Que j'aime à rencontrer mon second dans un livre !
Alors de mon entier mon second ne délivre.

C. FUSÉE AUBLET, *Créole de l'Île de France.*

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIFFE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Charbon*.

Celui du Logogriphe est *Anonyme*, dans lequel on trouve : *ane*,
anon, *non*, *mon* et *nom*.

Celui de la Charade est *Char-bon*.



SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES MOUTONS, ouvrage accompagné de huit grands tableaux, indiquant les moyens d'accroître et d'améliorer un troupeau métis ordinaire, dans lequel on n'a introduit que des béliers purs, etc. ; par M. CHAMBON DE M***, de la Société d'Agriculture du département de la Haute-Marne, ci-devant premier médecin des armées. Deux vol. in-8°, 1810. Prix, 12 fr. , et 15 fr. franc de port. A Paris, chez *Arthur-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille.

Si, d'après l'opinion assez générale des naturalistes anciens et modernes, le *mouflon*, qu'on désigne souvent sous la dénomination de *mouton sauvage*, est le type primitif de ces innombrables variétés de bêtes à laine qui sont répandues sur la surface de la terre, il faut convenir que l'état de domesticité, que l'éducation que nous leur avons donnée, que le régime auquel nous les avons assujetties, ont opéré un excès de dégénération, qu'on n'oserait même soupçonner, en comparant ses résultats avec les qualités physiques et la manière d'exister de l'animal qu'on nous offre comme la source de laquelle ils dérivent.

Transportons-nous un instant dans les îles de Chypre, dans les déserts de la Tartarie, dans la Sibérie méridionale, depuis le fleuve d'Itisch jusqu'au Kamtchatka, nous voyons un animal de la hauteur d'un daim, remarquable par sa fière vivacité, dressant dès oreilles longues et pointues, armé de grosses cornes d'environ trois pouces de diamètre, qui se recourbent à une certaine hauteur, se retournent en pointe presque au niveau du museau, et qui, à partir de leur naissance, jusqu'à leur extrémité, ont au moins deux mètres de long. Ses pieds garnis de sabots fendus, extrêmement durs,

sont d'une force et d'une agilité surprenante. Couvert de longs poils, il brave les plus âpres frimas, rivalise avec les animaux les plus rapides à la course, terrasse les ours et les sangliers, combat avec succès contre les loups, ou, lorsque il juge que la lutte doit être inégale, il déjoue leur voracité par la supériorité de sa course, gravissant les monts les plus escarpés, à travers les rochers et les glaces, avec la même légéreté qu'il traverse les plaines et franchit de larges fossés.

« J'ai vu un mouflon, dit Gmelin, qui était réputé n'avoir que trois ans, et cependant dix hommes n'osèrent l'attaquer pour le dompter. »

A des caractères aussi prononcés, pourrions-nous reconnaître ses descendans dans les bêtes à laine que nous réunissons en troupeaux ? Le cheval que l'homme a dompté, le bœuf qu'il a subjugué, le chien qu'il s'est associé comme un fidèle compagnon, comme un ami qui adoucit ses chagrins en partageant sa misère, ont conservé, le premier le caractère de fierté, l'élégance des formes qui le distinguent ; l'autre, la force qui soulage l'homme dans ses travaux ; le dernier, ce courage toujours prêt à s'immoler pour le salut et l'intérêt de son maître.

Mais que voyons-nous dans les bêtes à laine ? une dé-génération complète sous tous les rapports, un instinct prodigieusement borné, une pusillanimité telle, que quoique réunies en grandes troupes, elles ne sauraient se prévaloir de la supériorité du nombre pour se défendre ; elles n'invoquent dans leur désespoir qu'une fuite inutile, ou elles se laissent dévorer sans résistance. Elles ne savent qu'inspirer leurs alarmes à leurs semblables, ou partager celles qu'ils éprouvent.

Les bétiers, à la vérité, donnent quelque signe de courage, et luttent avec opiniâtréte entre eux, mais ce n'est presque qu'au moment où la nature les dispose à la propagation de l'espèce. Il se fait alors une exaltation dans leurs esprits animaux ; dominés par la passion qui les transporte, ils éprouvent, si je puis m'exprimer ainsi, une espèce de frénésie ou une ivresse d'instinct

qui les aveugle momentanément sur le danger. Aussi est-ce l'époque où le courage, dans tous les animaux, excité par un excès de vigueur, se développe avec plus d'énergie. Le cerf, si timide devant les hommes, et qui en redoute la vue dans les autres saisons de l'année, les attaque et les terrasse à l'époque du rut, lorsqu'ils osent approcher de la femelle qu'il s'est soumise par droit de conquête.

Si douces, si faibles à cette époque, beaucoup de femelles réservent leur courage pour celle où elles sont destinées à conserver la postérité dans laquelle elles se voient reproduire. L'amour maternel rend la chienne féroce; et la poule timide, rassemblant ses faibles poussins sous ses ailes, brave les attaques de l'oiseau de proie, sonne l'alarme, se défend de toutes ses forces, et préfère périr la première, plutôt que voir porter atteinte à sa postérité ou aux petits qu'on lui a fait adopter.

La brebis n'a pas même cet instinct. Il faut souvent des efforts pour lui rappeler qu'elle est mère, pour lui faire alaiter son agneau de préférence à celui de l'étrangère. Cette indifférence d'instinct, si impérieux dans tant d'autres animaux et dans le mouflon, prouve jusqu'à quel point l'éducation et l'asservissement de la domesticité ont pu dégrader son naturel.

Quand bien même on ne serait pas disposé à adopter l'opinion où l'on est assez généralement que le mouflon est le type des bêtes à laine répandues par-tout, il n'en serait pas moins vrai qu'il a existé et qu'il existe des moutons sauvages. Les auteurs anciens, les historiens modernes, ne laissent aucune incertitude à cet égard. Varron ne balance pas d'affirmer que les bêtes à laine qui formaient ses troupeaux tenaient leur origine des brebis sauvages : *Oves quas pascimus*, disait-il, *ortæ sunt ab ovibus feris*. Il ajoute qu'on voyait de ces moutons sauvages réunis en troupeaux dans la Syrie. Columèle nous apprend que son oncle en avait acheté de ce genre, qui étaient originaires d'Afrique. Gilius et Opien assurent qu'ils sont plus grands que nos moutons domestiques, beaucoup plus prompts à la course, plus courageux dans

les combats. Ceux du cap de Bonne-Espérance passent l'été sur les montagnes, et conservent encore quelques dispositions semblables.

On en avait envoyé deux mâles à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle à Paris, vers l'an XI (1803); leur queue pesait environ douze livres. Ils se seraient battus continuellement, si on n'avait pris le parti de les attacher de manière qu'ils ne pussent se joindre. Il est arrivé quelquefois que l'un d'eux s'élançait même sur les gardiens lorsqu'ils lui apportaient la nourriture; nouvelle preuve que la servitude n'avait pas encore adouci entièrement leurs mœurs.

Il existe dans le Chili des bêtes à laine sauvages. Elles ne paraissent dans la plaine que lorsque la neige les chasse de dessus les andes ou cordelières. Les habitans vont à la chasse pour les manger. Souvent ils les cernent en troupe; les amènent chez eux pour les élever. Leur douceur, leur timidité, leur faim, sont des dispositions qui leur font prendre insensiblement l'habitude de la domesticité, sur-tout dès la seconde ou troisième génération.

Ne soyons donc pas étonnés si l'éducation des troupeaux date de l'origine du monde, ou du moins de l'époque où remontent nos plus anciennes histoires. Elles nous représentent l'état de pasteur comme une profession aussi honorable que tranquille. Les fils de ce qu'on qualifiait de rois, fisaient là l'apprentissage de l'art de conduire les hommes. Leurs femmes et leurs filles ne dédaignaient pas de filer et ouvrir la laine qu'on retirait des toisons. L'art pastoral était l'objet des chants des poètes, qui s'efforçaient d'embellir par leurs vers ce que cette vie peut offrir pour nous de monotone et de triste.

La possession des troupeaux est sans contredit une des plus précieuses conquêtes que l'homme ait pu faire; en général, il n'est pas d'animal qui lui soit plus utile. Tous les ans il se dépouille pour les vêtir; son lait l'alimente, ainsi que sa famille; il fertilise ses terres par un des fumiers les plus actifs; il lui fournit une nourriture saine et abondante; sa peau, et quelquefois ses os, deviennent d'une grande utilité sous un grand nombre de rapports.

Ici je ne saurais me refuser à un sentiment d'admiration et de reconnaissance. La portée des loups est de six à neuf petits, celle des brebis d'un, et rarement de deux agneaux; cependant nos terres sont couvertes de moutons, et les loups, quoique trop nombreux pour nous, se multiplient dans une proportion qui heureusement n'a aucun rapport avec la multiplication des bêtes à l'aine. Admirable effet de la vigilance et de l'industrie humaine.

Tout en reconnaissant l'étonnante dégénération de leur instinct, nous ne pouvons pas nous empêcher de convenir que c'est à elle que nous devons les grands avantages que nous en retirons. Où en serions-nous, si la timidité que leur éducation ne cesse d'entretenir, ne devenait le gage assuré de leur docilité à la voix de leurs gardiens, et envers l'animal vigilant, fier, irascible à qui le berger délègue quelque partie d'une autorité dont le chien a appris à respecter les bornes? L'agneau en naissant suce avec le lait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, cette crantive soumission dont il trouve l'exemple héréditaire depuis tant de générations, et c'est dans une tradition non-interrompue de sentimens d'une obéissance aveugle que le propriétaire trouve l'assurance de la conservation et de la prospérité de son troupeau.

Que le naturaliste cesse donc de s'apitoyer sur une telle dégradation de l'espèce, puisqu'elle nous est aussi utile. C'est ainsi que certains botanistes observent théoriquement la dégénération de l'arbre de la nature par l'usage de la greffe, mais ils s'en consolent facilement par la beauté et la saveur des fruits que nous devons à ses merveilles.

Je ne suivrai pas M. Chambon de M. dans les savantes recherches qu'il a faites sur les diverses variétés des bêtes à laine des anciens, sur l'art de perfectionner et de conserver leurs toisons. Les Tarentins portaient la précaution jusqu'à tenir leurs moutons continuellement couverts, afin que rien n'altérât ou ne salît la pureté de leurs toisons. L'auteur n'exprime qu'un regret: c'est que plusieurs de ces belles variétés ne se soient pas conservées jusqu'à nous, et qu'elles n'aient pu échapper à la voracité et aux

ravages des barbares qui, en plusieurs époques, ont traversé, dans tous les sens, l'Europe entière, et principalement les parties méridionales de cette belle partie du monde. Pour moi, j'avoue que quand je considère ces armées innombrables de Goths, de Visigoths, de Huns, de Vandales, de Maures qui sont venus ravager et asservir tant de pays, je suis toujours étonné qu'il ait pu subsister une seule bête à laine.

Je ne suivrai pas davantage l'auteur sur ce qu'il nous apprend des diverses variétés des moutons qui sont en Europe, pour m'occuper de ce qu'il dit de l'éducation des mérinos et des métis provenus de cette race, originaire d'Afrique, d'abord naturalisée en Espagne, et de là répandue en France, en Suède, et dans presque tous les Etats d'Europe.

On ne doute plus que ce ne soit l'espèce, du moins en Europe, qui fournit la plus belle et la meilleure laine. Celle des moutons que les Hollandais ont transportés des Indes, ne peut pas leur être comparée, fût elle même prise dans les meilleurs troupeaux de la Frise, où cette espèce paraît avoir moins dégénéré qu'ailleurs. La laine des moutons d'Angleterre a son mérite. On ne doute pas que cette race ne soit beaucoup perfectionnée par le croisement des brebis indigènes avec des bêliers mérinos; mais, comme l'observe M. Charles Pictet (1), « cette nation a commis une faute grave en négligeant trop long-tems de naturaliser et de conserver pure la race d'Espagne dont les laines sont indispensables à la fabrication des beaux draps. »

Que d'efforts il a fallu pour vaincre le préjugé qui s'opposait parmi nous à la substitution des mérinos à nos races de bêtes à laine dégénérées ! Nous faisions cas de nos races roussillonnaises qui, par la communication de nos troupeaux avec ceux d'Espagne, pouvaient être considérées comme une espèce de métis abâtardis de mérinos, et nous ne faisions aucun effort pour perfectionner cette race, ainsi que plusieurs autres dont la laine devait s'affi-

(1) Mémoire à M. Barante, préfet du département du Léman.

ner par le croisement ; encore moins était-on occupé d'élever cette race de mérinos qui faisaient une des plus riches branches du commerce d'Espagne. Elle retirait, des Anglais seuls, plus de vingt-cinq millions de notre monnaie, par la vente de ses laines.

Il a fallu près de soixante ans d'efforts faits par Trudaine, d'Aubenton, et autres bons esprits, pour éclairer le cultivateur français sur ses véritables intérêts, et surmonter les erreurs et l'obstination de la routine.

Un demi-siècle d'expériences consécutives nous ont démontré qu'un mouton mérinos, dont la dépouille annuelle peut valoir, l'un dans l'autre, 30 fr. en ce moment, ne mangeait pas plus qu'un autre de même taille dont la toison pouvait être évaluée au plus à 3 fr. ; que la femelle donnait en outre un agneau qui valait au moins la moitié du prix de sa mère ; que le mérinos est, en général, plus robuste ; qu'il se conserve dans des pays gras et humides, où d'autres sont souvent attaqués de la pourriture ; qu'il s'entretient fort bien là où d'autres ne trouvent pas à paître, qu'il mange beaucoup d'herbes que les autres rebutent, qu'il vit plus long-tems, qu'il se naturalise facilement en France, qu'il y acquiert plus de taille ; que sa laine y est susceptible d'acquérir, par le soin, plus de finesse, et que celle qu'on retire en France de plusieurs mérinos, est comparable aux plus belles laines d'Espagne, si elle ne leur est pas quelquefois supérieure.

C'est un avantage qu'on présume être dû à la température du climat. Les Anglais ont, sans contredit, une très-grande supériorité sur nous pour l'élevage du mouton, pour donner plus de hauteur et de grosseur à la race. Ils ont eu des bêliers qui pesaient plus de 125 kilogrammes, c'est-à-dire, dix fois plus que nos moutons les plus gras, si on en excepte ceux qu'on a l'art d'engraisser à Beauvais ; mais ils n'ont jamais élevé des moutons dont la toison donnât, par livre, un fil d'environ cinquante à soixante mille mètres de longueur. Le tems et l'expérience prouveront si, à l'avenir, le climat d'Angleterre, qui est si favorable pour donner une laine

plus longue encore que celle des moutons de la Frise et de la Flandre , le sera autant pour seconder les efforts qu'on fera pour affiner les laines au point où sont déjà les nôtres.

J'observe que cette facilité , avec les soins convenables , d'affiner la laine parmi nous , est commune aux mérinos avec les métis , lorsqu'on a eu la précaution de faire couvrir les femelles par des bétiers mérinos qui ont les qualités convenables pour cet objet.

Une expérience presque invariable nous a convaincus que , dans les réproductions , l'agneau participe presque totalement aux qualités du mâle , de manière que la quatrième génération des femelles métisées fécondées par un bétier pur mérinos , offre souvent des laines plus fines que celles des toisons de certains mérinos de race pure. Ce croisement donc des brebis indigènes avec des bétiers mérinos purs , offre un très-grand avantage dans la qualité de la laine ; mais ce n'est pas le seul bénéfice que le propriétaire en retire ; il double la valeur de la toison relativement au poids. Ainsi il y a un très-grand profit , sous ce double rapport , de ne point négliger ce croisement.

On peut s'en convaincre à la vue des huit tableaux que M. Chambon de M. a mis à la fin de l'ouvrage. Ce sont ceux de M. de Vindé , qui se trouvent rectifiés.

Il faudrait presque transcrire l'ouvrage pour faire connaître tout ce qu'il offre d'utile. Il est fait pour inspirer d'autant plus de confiance , que les principes sont fondés sur l'expérience et sont le résultat d'une saine pratique. Propriétaire d'un troupeau considérable , M. Chambon de M. en dirige la conduite , et y applique l'étendue des vastes connaissances dont il a donné des preuves dans les différents ouvrages qu'il a publiés.

Il n'est pas toujours de l'avis des auteurs qui ont traité le même objet. On pourrait lui reprocher quelquefois le tort d'avoir trop raison. Ceux dont il combat la doctrine et dont il attaque les principes seront de mon avis ; mais le public pour lequel M. Chambon écrit , et qui ne

veut qu'être éclairé, s'occupera peu des formes de la critique, s'il a très-fort raison dans le fond.

Je ne saurais entrer dans aucun détail ; j'affaiblirais ses principes en cherchant à les abréger : je me contente de dire qu'il n'est rien de ce qui concerne le soin du troupeau qui ne soit discuté avec la solidité et l'étendue convenable.

Je finis cet extrait avec le regret de ne pas faire connaître ce que M. Chambon de M. dit d'intéressant sur le parcage continu, objet qui a trouvé tant de partisans et d'antagonistes. Je pourrai, dans une autre occasion, en parler avec l'étendue qu'exige un objet aussi intéressant.

CALVEL.

LITTÉRATURE



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

NOUVEL ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE GRECQUE, plus ample, plus méthodique et mieux ordonné que ceux qui ont paru jusqu'ici, composé par feu M. FURGAULT, professeur émérite de l'ancienne Université. Un vol. in-8°. *Septième édition*, revue, corrigée, et considérablement augmentée, par M. JANNET, avec une table alphabétique des matières. A Paris, chez M^{me} Aumont, veuve Nyon, libraire, place de la Monnaie, n° 13. (1810.)

La *Grammaire grecque* donnée par MM. de Port-Royal, est, sans aucune comparaison, la meilleure et la plus complète qui ait été écrite en français ; mais il paraît que le petit abrégé composé par M. Furgault, en 1746, avait été généralement adopté dans l'ancienne Université de Paris, comme plus propre à être mis entre les mains des enfans. En effet, les notions élémentaires concernant les déclinaisons et les conjugaisons y sont exposées avec assez de clarté et d'étendue. La réimpression de ce livre a donc pu paraître utile, et les soins que M. Jannet, homme laborieux et véritablement instruit, a donnés à cette nouvelle édition, lui assurent, sous le double rapport de la correction et de l'exactitude, une supériorité incontestable sur toutes les éditions précédentes. Voici comment l'éditeur expose lui-même, dans l'Avertissement qui est en tête du livre, ce qu'il a fait pour améliorer l'ouvrage de M. Furgault : « Disciple de ce professeur habile, laborieux et très-zélé pour le progrès de ses élèves, dit-il, j'ai suivi son système ; il m'a paru beaucoup plus simple, beaucoup plus clair que ceux de quelques grammairiens, habiles d'ailleurs, qui, en lui reprochant des fautes, n'ont pas dédaigné de copier plus de la moitié de son ouvrage, même des fautes d'impression,

K

» et qui ont substitué leur nom à celui de Furgault. Je
» ne suis point entré dans des discussions minutieuses,
» qui ne peuvent que jeter des doutes dans l'esprit des
» disciples, et par conséquent les dégoûter d'une étude
» aussi utile que celle de la langue grecque; j'admetts
» donc des seconds aoristes et des seconds futurs, à
» l'exemple des premiers grammairiens; je laisse, comme
» eux, subsister les treize conjugaisons, qui toutes se
» réduisent à deux, ainsi que M. Furgault lui-même
» l'avait dit. J'ajoute aux règles des dialectes des déve-
» loppemens que cet auteur n'avait point donnés. Quel-
» ques détails sur les verbes moyens m'ont paru néces-
» saires, je les ai extraits du traité de Kuster; les chan-
» gemens et les additions que j'ai faits dans la syntaxe,
» ont sur-tout pour objet les prépositions et les con-
» jonctions, etc. »

Les corrections et additions de M. Jannet sont, en effet, très-utiles et aussi nombreuses qu'elles pouvaient l'être en conservant à l'ouvrage sa forme, et en s'imposant la loi de ne pas beaucoup grossir le volume. Nous n'hésiterons donc point à déclarer que cette grammaire grecque nous paraît, à tout prendre, la meilleure jusqu'à présent que l'on puisse mettre entre les mains des commençans; mais nous devons ajouter qu'il s'en faut néanmoins beaucoup que nous la regardions comme un bon ouvrage élémentaire. L'éditeur a fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'améliorer; mais il a travaillé sur un fonds trop ingrat. Les définitions de M. Furgault manquent souvent de justesse, sa syntaxe en particulier est extrêmement pauvre et défectueuse; les exemples y sont beaucoup trop rares et presque toujours mal choisis. En un mot, quelque respect que l'on doive aux talents ou aux vertus de cet ancien professeur, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il était très-peu au courant de l'état de la science, même à l'époque où il a écrit. Cependant cette science a été cultivée et agrandie depuis par les travaux d'un assez grand nombre d'hommes qui joignaient une sagacité peu commune à la plus vaste érudition. On peut donc conclure de là que si l'on doit accueillir avec bienveillance et même avec

une sorte de reconnaissance le zèle de ceux qui, dans la disette où nous sommes d'ouvrages utiles ou nécessaires au progrès des bonnes études, reproduisent avec plus de correction les livres qui sont comme le dépôt de la doctrine de l'ancienne Université de Paris, ces efforts, dont le but et l'intention sont d'ailleurs très-louables, ne doivent pourtant être encouragés qu'avec quelque restriction. Il est à désirer sur-tout que ceux qui travaillent à ranimer et à propager parmi nous l'étude et le goût de la littérature ancienne, ne soient pas tout-à-fait étrangers à ce qui s'est fait et se fait chaque jour dans cette partie, chez les autres nations de l'Europe où ce genre de connaissances est cultivé depuis long-tems avec le plus d'ardeur et de succès.

LE MANUEL DES ÉTUDIANS, ou *Code de préceptes pour écrire avec élégance et pureté en latin, suivi d'un Abrégé des Antiquités romaines pour faciliter l'intelligence des auteurs* ; par J. E. F. BOINVILLIERS, associé-correspondant de l'Institut de France, des Académies de Paris, de Rouen, de Lyon, etc. Ouvrage classique, à l'usage des Élèves des cours d'humanités, et faisant suite à toutes les grammaires latines.

Les réflexions que nous venons de faire sur la grammaire grecque de M. Furgault, s'appliquent aussi à ce nouvel ouvrage, dont le fonds est pris d'un petit traité publié autrefois par un membre de l'Université de Paris (M. Mercier), sous le titre de *Manuel des Grammairiens*. Ce que dit M. Boinvilliers lui-même de cet ouvrage, que nous n'avons point lu, prouve qu'il serait possible et même utile, comme on l'a dit précédemment, de puiser désormais l'érudition à des sources plus pures et plus riches : « à la confusion des préceptes, à l'incohérence des matières, dit le nouvel éditeur, se joignait une incorrection de style qui choquait les personnes de goût, et pour cette raison principale on avait abandonné cet ouvrage.... J'ai pensé, ajoute M. Boinvilliers, qu'il fallait le faire revivre en le reproduisant sous une forme nouvelle, en évitant les défauts.

» justement reprochés à l'auteur, en y observant sur-
» tout un ordre plus méthodique, etc.»

M. Boinvilliers a fait sans doute un travail utile aux jeunes gens qui étudient la langue latine, et ils s'instruiront dans son livre du bon usage de cette langue, en même temps qu'ils y puiseront la connaissance d'un nombre considérable de tours variés, de locutions diverses, un discernement juste de la valeur et de la propriété des termes. Mais on doit regretter pourtant qu'il n'ait pas suivi un meilleur guide que celui qu'il a adopté. Son auteur, par exemple, ne paraît pas s'être toujours fait des idées très-justes sur ce qu'on appelle *élégance*, en fait de style et d'expression.

En effet, il donne souvent pour des tours *élégans* l'emploi de certains mots qui modifient essentiellement la pensée, et qu'il serait peu convenable d'adopter dans les cas où les modifications qu'ils expriment ne sont pas indiquées par la suite des idées. Par exemple, « l'adverbe *quidem*, » nous dit-il, est fort élégant: 1^o après un substantif pro-
» pre; 2^o après le pronom *qui*, *quæ*, *quod*; 3^o, etc.» Cependant le mot *quidem*, exprimant une idée de restriction, d'exception ou d'exclusion, ne peut s'employer légitimement que dans les phrases où l'ensemble de la pensée comporte ou appelle l'expression d'une pareille nuance d'idées, et par-tout ailleurs, non-seulement il ne serait pas *élégant*, mais il serait même fort déplacé. « Le substantif abstrait, nous dit-on ailleurs, est d'un emploi plus élégant que le substantif concret; c'est pourquoi Cicéron a dit: *Adolescentia voluptates prope intuens magis lætatur; sed delectatur etiam senectus procul eas spectans* (au lieu de *adolescentes* et *senes*). Les jeunes gens se réjouissent davantage en voyant les plaisirs de près; mais les vieillards goûtent aussi quelque joie en les considérant de loin. » Tout ceci manque d'exactitude: on a traduit *adolescentia* et *senectus* par *jeunes gens* et *vieillards*, uniquement pour faire coïncider la phrase française avec une prétendue règle d'*élégance* qui n'est nullement fondée; il fallait dire en français *la jeunesse* et *la vieillesse*, comme cela est dans le latin, parce que dans l'une et dans l'autre

langue le substantif abstrait exprime une idée plus générale que le substantif concret. Qu'on lise tout le traité de Cicéron *De Senectute*, on y verra cent fois les mots *senes* et *adolescentes* employés aussi bien que *senectus* et *adolescentia*; et il serait ridicule de dire que cet éloquent écrivain a péché contre l'élégance toutes les fois qu'il n'a pas employé ceux-ci au lieu de ceux-là. L'une ou l'autre expression peut être indifférente dans certains cas; mais je crois qu'en général, la nuance qui les distingue est celle que je viens d'indiquer.

J'ai cru devoir insister un peu sur cet abus du mot *élégance*, qu'on peut observer dans presque tous les livres qui traitent de l'art d'écrire en latin, parce qu'il a l'inconvénient de faire perdre de vue la véritable acception des mots, et de donner de fausses directions par rapport à l'emploi qu'il convient d'en faire. Il n'est même pas rare de trouver, dans les compositions latines des hommes les plus habiles et les plus familiarisés avec cette langue, des traces de l'influence qu'exercent encore sur leur esprit, sans qu'ils s'en doutent, les notions peu exactes et les fausses règles sur l'élégance dont ils ont eu les oreilles rebattues dans leur jeunesse. On pourrait même attribuer en partie à cette cause le vide d'idées souvent reproché, avec quelque raison, aux harangues de nos orateurs latins modernes.

Au reste, je ne prétends point par ces observations déprécier le travail de M. Boinvilliers et détruire l'idée que j'ai donnée du mérite et de l'utilité de son livre; seulement j'avertis les jeunes élèves, et même les jeunes maîtres qui en feront usage, que toutes les fois qu'ils verront dans cet ouvrage, et dans les autres livres de ce genre, que telle expression ou tel tour s'emploie *avec goût*, *avec élégance*, *avec grâce*, et autres formules semblables, ils feront bien de ne pas adopter cette doctrine sans examen, et de s'appliquer à démêler la valeur propre du mot, la force particulière du tour qu'on leur aura dit être élégans, parce que cette recherche est ce qu'il y a de plus propre à leur former à-la-fois le jugement et le goût.

Une autre observation sur laquelle je crois qu'il est aussi

fort utile d'appeler l'attention de ceux qui donnent des ouvrages tels que celui-ci, c'est la convenance, et je pourrais dire même la nécessité d'indiquer très-exactement les auteurs, les traités et les chapitres, etc., où ils puisent les exemples qu'ils allèguent, de manière qu'il soit toujours possible et facile au lecteur de trouver sur-le-champ le passage dont ils s'autorisent. Les grammairiens et les philologues allemands, anglais, hollandais, etc. se sont montrés depuis long-tems exacts observateurs de cette pratique, et ce n'est pas l'un des moindres avantages que les livres qu'ils composent pour l'usage des étudiants ont sur les ouvrages du même genre imprimés en France. D'ailleurs ce soin n'est peut-être pas moins utile à l'auteur lui-même qu'à ses lecteurs; en songeant que ceux-ci pourront vérifier à l'instant, si la fantaisie leur en prend, le passage qu'il cite, s'assurer de la fidélité de son interprétation ou de la légitimité des conséquences qu'il en déduit, il porte involontairement, pour ainsi dire, une attention plus scrupuleuse sur ce qu'il écrit, ses idées acquièrent plus de rectitude, son ouvrage en devient d'autant plus utile, et plus digne d'estime. En un mot, il me semble, et les véritables juges en ce genre seront sans doute de mon avis, que la négligence ou l'omission de ce soin, minutieux si l'on veut, ôte à un livre classique une grande partie de sa valeur.

Je ne dirai que peu de chose du petit *Traité sur les Antiquités romaines* qui est à la suite de celui que je viens d'examiner; le jugement qu'on en a porté dans le *Journal de l'Empire* (du 27 septembre 1810) me paraît parfaitement juste. « Ce livre, a-t-on dit, est très-convenable aux écoliers pour lesquels il a été composé; il est court, il est très-clair, et contient à-peu-près ce qu'il y a dans les antiquités romaines de plus important à savoir pour l'intelligence des classiques. » J'aurais pourtant désiré qu'en adoptant le traité de Nieuport, traduit par Desfontaines, M. Boivilliers y ajoutât un plus grand nombre de ces mots ou de ces locutions latines, dont l'intelligence dépend essentiellement de la connaissance des mœurs et des usages, et qu'il eût pris

la peine de rechercher et d'indiquer les passages des anciens auteurs qui sont en quelque sorte fondamentaux sur chaque objet, ou du moins sur les objets les plus importans.

THURET.

LES DEUX GENDRES, comédie en cinq actes et en vers ; par M. ETIENNE ; représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre français, par les comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur et Roi, le 11 août 1810, et à Saint-Cloud, devant LL. MM. II. et RR., le 16 août de la même année.

*Suspitione si quis errabit sub
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stulte nudabit animi conscientiam :
Huic excusatum me relim nihilominus ;
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Veram ipsam ritam et mores hominum ostendere.*

Phæd. Prol. lib. 3.

Prix, 2 francs. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8 ; et *Barba*, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre français, n° 51.

LORSQUE cette comédie parut, chacun observa que le fond en était à-peu-près le même que celui des *Fils Ingrats* de Piron ; l'auteur le savait avant tout le monde, et s'attendait bien que la remarque en serait faite. Dans les *Fils Ingrats*, un père s'est dépoillé de tous ses biens en faveur de ses fils qui le paient de la plus noire ingratitude. Leur oncle, qui veut les punir, leur fait accroire que son frère est subitement redevenu riche par l'arrivée d'un vaisseau de commerce sur lequel il avait placé des fonds, et il prête quelque peu d'or pour donner à ce stratagème une plus grande apparence de vérité. Les trois fils, aussi cupides qu'ingrals, convoitent ces nouveaux biens, et pour se les faire donner, ils imaginent de rendre à leur père tous ceux qu'ils ont reçus de lui : le vieillard, rentré dans sa fortune, les accable de confusion et de regrets, en leur déclarant qu'ils ont été ses

dupes et qu'il ne veut plus être leur victime. Ceux qui connaissent la pièce de M. Etienne aperçoivent tout d'un coup ce qu'il doit à Piron : cela se réduit à l'idée d'un père qui s'est dessaisi de tous ses biens pour ses enfans et qu'on aide à les leur reprendre. On ne trouvera jamais autant de ressemblance entre les deux ouvrages, qu'il y a de différence entre leur mérite et leur succès : les *Fils Ingrats* sont un mauvais drame que le public et l'auteur lui-même ont condamné ; les *Deux Gendres* sont une bonne comédie qui a obtenu et obtient tous les jours des applaudissements mérités.

M. Etienne a sagement fait de substituer des *gendres* à des *fils* : l'ingratitude de ceux-ci a quelque chose de trop odieux. Piron le sentait si bien lui-même, qu'il changea le titre de *Fils Ingrats* en celui d'*Ecole des Pères* : « L'ancien titre, dit-il, annonçait un vice horrible, et c'était, pour ainsi dire, tendre de noir l'entrée d'un lieu de plaisir. » Mais que gagnait-il à changer cette tenture, puisque tenture y a ? L'intérieur de l'édifice n'en était pas moins sombre et moins horrible. Lorsqu'on a un sujet révoltant à montrer sur la scène, en adoucir le titre n'est assurément pas un moyen d'en adoucir l'effet.

Si l'ingratitude d'un gendre est moins odieuse que celle d'un fils, d'un autre côté la faiblesse d'un beau-père qui se dépouille de tout, doit paraître moins naturelle que celle d'un père : mais entre deux inconveniens qui résultaient du sujet, l'auteur de la comédie nouvelle a certainement choisi le moindre. Il a d'ailleurs motivé avec beaucoup d'adresse l'action peu raisonnable de son beau-père. Celui-ci dit à son ami qui la lui reproche :

.... Ne me jugez pas sans m'avoir entendu :
 Mes gendres, occupés d'intérêts politiques,
 Sont livrés dès long-tems aux affaires publiques.
 L'un remplissait un poste important dans l'Etat,
 Sans avoir les moyens d'en soutenir l'éclat :
 Que n'ai-je de grands biens ! disait-il à ma fille,
 Je ferais le bonheur de toute ma famille ;
 Bientôt on me verrait monter au premier rang.
 Hélas ! mon cher ami, j'aurais donné mon sang....
 Je n'hésitai donc point à donner mes richesses, etc.

On peut dire au bonhomme Dupré : vous faites fort mal ; mais enfin, comme on voit ; sa faiblesse, toute excessive qu'elle est, n'est pas sans motif, et n'est peut-être pas sans exemple. L'objection la plus fondée qu'on puisse faire à l'auteur sur ce point, c'est que de semblables cas sont du moins extrêmement rares, et qu'en étalant sous les yeux des pères, et dès beaux-pères sur-tout, le spectacle des maux qu'ils auraient à souffrir, s'ils se dépouillaient de tout en faveur de leurs fils et de leurs gendres, il a donné une excellente leçon à gens qui n'en ont aucun besoin. Conserver de leur bien tout ce qu'ils peuvent, et le conserver aussi long-tems qu'ils le peuvent, est un devoir dont généralement les parens s'acquittent de leur mieux. Mais heureusement il importe bien peu que le principal but moral d'une comédie soit d'une utilité réelle et journalière, lorsque d'ailleurs l'ouvrage est rempli d'excellentes peintures de mœurs et de caractères. Si la pièce des *Deux Gendres* trouve peu de pères à préserver ou à guérir de la folie de se mettre à la merci de leurs enfans, elle pourra du moins faire rougir et corriger des enfans peu reconnaissans des bontés de leurs pères, des hypocrites de morale et de philanthropie, des esclaves de l'opinion qui ne le sont pas de la probité, et qui se croient assez vertueux quand ils ne passent pas pour malhonnêtes gens, des ambitieux, fiers et durs envers ceux de qui ils n'attendent rien, serviables, polis et rampans avec ceux dont ils espèrent quelque chose, enfin des femmes légères à qui les jouissances du luxe et de la vanité font oublier et bientôt fouler aux pieds tous leurs devoirs les plus sacrés.

Dans la pièce de Piron, la cupidité des trois fils est ce qui forme le nœud, et un sac de louis, mêlé à beaucoup de sacs pleins de paille, est le moyen inventé par le poète pour amener à restitution ces trois fils qui sont d'une avidité dégoûtante. Ils font exactement comme le compère de l'*Enfouisseur*; pour avoir ce nouvel argent, ils rendent tout celui qu'ils ont reçu,

Prétendant bien

Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manque rien.

M. Etienne a employé un ressort bien plus noble, bien plus dramatique, bien plus capable d'agir sur les personnages que la haute comédie représente et sur ceux que ce spectacle rassemble. La situation de deux hommes qui ont tout fait pour obtenir la considération, qui l'ont obtenue, et qui sont au moment de la perdre sans retour avec tous les avantages qu'ils en attendent, par la divulgation du vice le plus odieux dont on puisse être accusé, est bien autrement frappante et théâtrale, que celle de trois misérables qui n'ont voulu que de l'argent, qui en veulent encore, et qui vont perdre à-la-fois leur avoir et leurs espérances. Le père des *Deux Gendres* redevient riche aussi tout-à-coup et d'une manière un peu moins romanesque que celui des *Fils Ingrats*; mais cette richesse simulée n'est point un piège tendu aux deux gendres, dont l'un n'est point du tout de caractère à s'y laisser prendre. Je serais vraiment embarrassé de dire à quoi elle sert, si ce n'est à éblouir les valets de Dalainville, et à les rendre fort humbles envers le bonhomme Dupré qu'auparavant ils traitaient plus que cavalièrement. M. Etienne aurait peut-être bien fait de laisser à Piron ce feint retour de fortune qui n'agit pas même sur l'avare Dervière. Il suffisait bien, pour amener les deux ingrals à résipiscence et à restitution, que tous deux vissent dans l'éclat causé par la retraite du beau-père, la ruine de leur réputation et de leurs espérances ambitieuses : leur honte et leur consternation auraient peut-être même été beaucoup plus grandes, en apprenant que le vieillard avait été chercher chez un ami l'asyle et les soins qu'il ne trouvait pas chez des enfans enrichis par lui.

C'est une idée heureuse que d'avoir fait loger le beau-père alternativement et par semestre chez ses deux gendres ; ce passage d'un domicile à l'autre fait partie de l'action dans les deux premiers actes, où il produit une foule de situations et de traits comiques. Seulement, comme rien n'est plus propre à contrarier les habitudes d'un vieillard que cette obligation de déménager et de s'emménager tous les six mois, je ne voudrais pas que les deux gendres, qui se sont accordés à le loger alternativement, parussent en cela s'être partagé une espèce

de charge commune ; je voudrais que ces deux sycophantes, dans le ravissement que leur avait causé d'abord sa générosité, eussent disputé entr'eux à qui le posséderait seul, et qu'aucun des deux n'ayant voulu céder ses droits à l'autre, ils fussent convenus de l'avoir tour-à-tour. Dans cette supposition, le beau-père, par une suite de sa tendresse crédule, aurait consenti à cet arrangement incommode, pour ne pas affliger l'un ou l'autre ; et de cette manière la bizarrerie de ce déplacement alternatif serait entièrement sauvée. Il n'en coûterait que six ou huit vers à M. Etienne pour faire droit à cette observation dont je le rends juge lui-même.

Ceux qui ont pratiqué ou seulement médité l'art du théâtre, savent combien il est difficile de toujours faire entrer les personnages en scène et les en faire sortir par des motifs suffisans : c'est cette suite, cet enchaînement d'entrées et de sorties faites à propos, qui constitue ce qu'on appelle une intrigue bien ourdie. Les principaux personnages de la pièce des *Deux Gendres* ne paraissent jamais que poussés par la force de l'action jointe à celle du caractère ; mais, parmi les personnages accessoires, il m'a paru que Charles se présentait deux fois, amené par le seul besoin du poète. Dupré a voulu intéresser en sa faveur Dalainville et Dervière, qui tous deux ont refusé nettement de l'obliger. Cependant, au second acte, il vient trouver Dalainville pour le remercier de la place qu'il a promise pour lui à Dupré.

DALAINVILLE.

Il vous a dit, je gage,

Que je vous accordais une place.

CHARLES.

En effet.

Dupré l'a trompé, s'il le lui a dit, et s'il ne lui a pas dit, il ment. Ce même Charles, au troisième acte, revient dans la maison de Dalainville, sans qu'on sache pourquoi. On pourra me dire que c'est pour produire une excellente scène, et j'en tomberai d'accord. Dans sa première entrevue avec l'orgueilleux Dalainville, il lui a remis un mémoire que celui-ci a donné impertinemment

à son valet ; ce valet , son maître parti , veut se donner les airs de protéger Charles qui , justement outré de tant d'insolence , lui arrache le mémoire des mains , le déchire et en met les morceaux dans sa poche. Cependant la chance a tourné ; le beau-père a rompu avec ses gendres ; Charles , son protégé , devient un homme à méner ; il se présente alors devant Dalainville et Dervière.

DERVIÈRE.

C'est vous , mon ami Charle !

CHARLES.

Ah ! monsieur , pardonnez...

DALAINVILLE.

Il faut que je vous parle.

Tout en rentrant , mon cher , je me suis empressé
De lire le placet que vous m'avez laissé ;
Mais vos titres sont clairs , vos droits incontestables.

DERVIÈRE.

Oh ! vous n'emploierez pas de sujets plus capables.

CHARLES.

Vous avez lu , monsieur...

DALAINVILLE.

Avec le plus grand soin.

DERVIÈRE.

Je puis vous l'assurer , car j'en étais témoin.

Cette situation est d'un effet bien vif et bien gai à la scène. Il en est une autre moins neuve et moins piquante-peut-être , mais aussi plus profondément comique , celle où Dervière , Dalainville et sa femme , tous trois coupables du crime d'avoir négligé leur père , au lieu de se traiter mutuellement avec toute l'indulgence dont chacun d'eux a besoin , se chargent , tour-à-tour , des plus cruels reproches. Ce conflit d'odieuses récriminations est un trait pris fort avant dans le cœur humain et parfaitement mis en action. Je ne suis pas encore revenu de la surprise que j'ai éprouvée à la première représentation , en entendant les murmures qui accueillaient cette belle scène.

Le rôle fort et brillant de Dalainville n'a obtenu que des éloges ; celui de Dervière a essuyé quelques cri-

iques. Je crois qu'elles lui ont été attirées en partie par le jeu un peu chargé de l'acteur, d'ailleurs fort intelligent, qui le remplit. L'auteur avait peut-être aussi de son côté le tort d'avoir trop répété les mêmes plaisanteries sur l'affectation de bienfaisance et l'abus des projets philanthropiques. Quelques-uns de ces traits ont disparu, et il n'en reste plus que ce qu'il faut pour donner au personnage cette teinte de ridicule qui doit empêcher de le confondre avec les vrais philanthropes, hommes très-respectables que M. Etienne n'a certainement pas eu l'intention d'immoler sur la scène. Blâmer le choix d'un pareil personnage, comme pouvant faire prendre le change à quelques esprits mal faits, ce serait donner gain de cause aux dévots inconsidérés qui se déchaînaient contre le *Tartuffe*. Il fallait différencier ce désir de bonne renommée dont les deux gendres devaient être épris avec excès, afin que la crainte de l'opinion pût agir assez fortement sur eux : l'un aspirant à paraître grand, généreux et homme d'honneur, il était presque nécessaire que l'autre ambitionnât de passer pour sensible et bienfaisant. Dans le personnage de Dervière, ce combat continual entre un égoïsme avare et une philanthropie libérale seulement en discours et en écrits, est une source abondante de comique.

C'est pour les malheureux un homme de ressource,
Il leur prête sa plume et leur ferme sa bourse.

L'humanité, lui dit son beau-père, respire en nos écrits ;

Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique,
Et vous ne pouvez pas garder un domestique.

Enfin,

Il s'est fait bienfaisant pour être quelque chose.

et il a raison ; sans cela il ne serait rien. C'est une manière de sot qui ne sait ni parler ni se taire à propos ; il dit les choses du monde les plus disconvenantes et gâte ses affaires à mesure qu'il veut les arranger. Il lui échappe des mots de caractère qui, dans leur excessive naïveté, pourraient paraître faux et forcés, si l'on ne

savait quelles sottises et quelles folies inconcevables la passion arrache à ceux qui n'ont pas l'esprit de les retenir ou de les déguiser. Par exemple, il apprend que son beau-frère arrive dans le nouveau domicile de Dupré où lui-même est déjà, et où ils avaient juré tous deux de ne jamais remettre les pieds, et il s'écrie : *Voyez-vous le parjure !* Pour Dalainville, c'est tout un autre homme ; il est plein d'esprit, de ressources et d'adresse : s'il était seul avec Dupré ou Frémont, peu s'en faudrait qu'il ne vint à bout d'eux et ne gagnât sa cause ; mais ce sot Dervière est toujours là pour mettre gauchement à nu les intentions que l'autre avait su masquer habilement. C'est, à mon sens, une opposition et une combinaison très-heureuses que celles de ces deux personnages : le contraste est d'autant meilleur, que la volonté d'en établir un est moins apparente, et qu'on y voit la réunion fortuite de deux caractères différens, plutôt que le conflit calculé de deux caractères opposés. Il est tems que les poëtes comiques renoncent à ces oppositions trop exactes, trop symétriques, que j'oserais appeler des antithèses de personnages.

Frémont, cet ami de Dupré, venu de Bordeaux pour venger l'insortuné vicillard de ses deux gendres ingrats, est un de ces rôles très-souvent mis sur la scène où ils sont toujours d'un effet sûr. Ce personnage de raisonneur agissant est d'une invention assez récente. C'est, pour ainsi dire, le ministère public ; c'est l'homme qui vient défendre l'opprimé, punir l'opresseur, et satisfaire ainsi la vindicte du parterre qui ne manque jamais de le bien accueillir. Frémont est digne de sa mission ; ses discours sont amers et énergiques, ses mesures promptes, fermes et sages.

Les deux rôles de femmes sont secondaires ; ils tiennent peu de place dans la pièce, mais ils en sont une partie nécessaire ; ils ne ralentissent point la marche de l'action, et quelquefois la secondent heureusement. Charles est le seul personnage épisodique, le seul qui n'appartienne pas essentiellement au sujet, et j'ai déjà remarqué que l'auteur n'avait pas mis assez d'art à l'y rattacher ; mais, je le répète aussi, il est cause d'une

excellente scène , et puis , sans lui , il n'y aurait pas de mariage au dénouement. Comtois , valet de Dupré , est ce que les érudits appellent un personnage protatique ; il est fort utilement et fort ingénieusement employé pour l'exposition ; mais dans le cours de la pièce , lorsque l'action est fortement engagée entre les maîtres , il ne se mêle plus que très-peu de leurs affaires , et en cela , ce me semble , il agit convenablement.

Le dialogue est une des parties brillantes de l'ouvrage : il est semé d'une foule de traits spirituels et malins qu'on applaudit toujours au théâtre , et qu'on goûte encore à la lecture , parce qu'ils sont presque tous bien placés relativement à la situation et aux personnages. On savait , par de précédens exemples , que la muse de M. Etienne était passablement caustique et qu'elle pouvait dire comme celle de Boileau :

Des sottises du temps je compose mon fiel.

La Bruyère disait : « Je rends au public ce qu'il m'a » prêté. » M. Etienne fait de même , et sa nouvelle comédie est pleine de ces restitutions-là. Rien toutefois n'y dégénère en personnalités ; et nul , je crois , ne sera assez mal avisé pour revendiquer publiquement le mot ou le trait que le poète peut lui avoir emprunté en secret. J'en citerai quelques-uns. Un riche banquier , chez qui Charles était commis , vient de lui annoncer sa banqueroute : *Dans le monde, hélas ! il n'a pas un asyle.*

Il s'élance à ces mots dans un clin élégant ,
En ajoutant d'un ton fait pour pénétrer l'âme :
Je vais m'ensevelir au château de ma femme.

Dalainville demande à ce même Charles s'il n'est pas le parent de sa femme ; il répond :

Oui , je suis son parent , et même . Je le crois ,
Elle n'en avait pas de plus proche autrefois.

Dalainville et sa femme récapitulent les gens qu'ils vont avoir à dîner.

DALAINVILLE.

Le comte de Saint-Far vient de se dégager :

Au reste , nous aurons presque un autre lui-même ,
Madame de Plinval.

Mme DALAINVILLE.

Ma surprise est extrême.

Puis-je la recevoir chez moi ?

DALAINVILLE.

Sans contredit.

Mme DALAINVILLE.

On en parle assez mal.

DALAINVILLE.

Mais elle a du crédit.

Elle est très-recherchée , en tous lieux on l'invite ;
On aime sa personne en blâmant sa conduite.
Cela paraît d'ailleurs arranger son époux ;
Le public , plus que lui , doit-il être jaloux ?

Mme DALAINVILLE.

Elle est donc mariée ? Allons , c'est impossible ;
Ou bien elle a fait choix d'un époux invisible :
On ne le connaît point.

DALAINVILLE.

Ce n'est pas étonnant ,

Elle l'a fait placer dans un département.

Dalainville aurait bien invité *son ami* Duparc , homme d'esprit et d'honneur ;

Mais c'est un indiscret , c'est un petit frondeur ,
Qui voudrait s'aviser d'avoir du caractère :
Quand on dîne chez moi , l'on doit savoir se taire.

Dalainville l'invitera , *quand il n'aura personne*. A la suite d'une scène affreuse entre lui et sa femme , celle-ci est toute en pleurs ; son mari lui dit :

Essuyez donc vos larmes ;

C'est fort essentiel , je vous en avertis :

Ceux qui dînent chez moi ne sont pas mes amis.

Ce sont-là d'excellens traits , des traits de comédie et non pas d'épigramme , parce que le personnage les dit de bonne foi , sans avoir la moindre envie de faire rire les autres : le public tout seul est malin dans cette affaire , et c'est-là précisément ce qu'il aime. L'ouvrage offre beaucoup d'autres mots non moins plaisans ; mais

mais ils tiennent tellement au caractère et à la situation, qu'on ne pourrait les en détacher sans leur faire perdre beaucoup de leur relief. L'auteur a été fort sobre de tirades ; c'est de sa part bon esprit et connaissance de la scène : à dire vrai, il n'en a fait que deux, celle du père sur les grands dîners du jour, et celle où Amélie débite douze vers sur le même texte à-peu-près que la fameuse chanson :

Si ce n'est pas là comme on aime,
Qu'appelez-vous donc de l'amour ?

A la place de l'auteur, j'aurais peut-être fait le sacrifice de l'une et de l'autre.

Le style de la comédie des *Deux Gendres* a toutes les qualités d'un bon style, clarté, précision, fermeté, franchise de tournures et d'expressions ; on y remarque bien rarement de l'impropriété, et je n'y ai point aperçu d'incorrection. Je doute seulement que l'on doive dire :

Ils étaient à la porte avant qu'il ne fit jour.

Il est bien vrai que l'idée du second hémistiche est négative : il ne faisait pas encore jour ; mais le signe de la négation me paraît au moins inutile. Le valet du beau-père, qui enrageait de ce qu'il ne se plaignait pas, lui dit :

Cette sécurité m'ôtait tout mon courage.

Avoir de la sécurité, c'est, avec ou sans raison, ne pas craindre un danger ; on ne peut appeler de ce nom la résignation d'un homme qui souffre sans se plaindre. Je ne dirai pas de quelle manière l'ouvrage est versifié : une citation m'en épargnera la peine et l'apprendra plus agréablement à nos lecteurs. C'est Frémont qui parle aux deux gendres : La vengeance, dit-il,

.... Doit sans pitié poursuivre les ingrats :

Non-seulement alors elle devient permise ;

Mais c'est presque un devoir et le ciel l'autorise.

Il n'a fait que trop tard éclater son courroux :

D'un mot il vous eût fait tomber à ses genoux.

Ah ! j'aurais bien voulu me trouver à sa place ;

Je vous aurais contraints à me demander grâce.

L

La douleur sur le front, traversant tout Paris,
 J'aurais de toute part fait retentir mes cris.
 Oui, brûlant du désir de venger mon outrage,
 Je me serais exprès mis sur votre passage ;
 Et lorsque vous auriez, du haut d'un char brillant,
 Promené sur le peuple un regard insoleut,
 Voyez, aurais-je dit, son faste et ma misère ;
 Cet homme tout puissant, c'est moi qui suis son père.

Je me dispenserai aussi de résumer mes observations et d'en tirer une conclusion générale sur le mérite de l'ouvrage. J'ai voulu mettre les lecteurs à portée de prononcer eux-mêmes ; ma plume aurait bien mal servi ma pensée, si la conséquence nécessaire de tout ce que je viens d'écrire, n'était pas que la pièce des *Deux Gendres* est la production d'un talent très-remarquable, et que la scène française peut fonder le plus brillant espoir sur l'homme dont elle est le début dans la carrière de la haute comédie.

AUGER.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

L'ANGE Ituriel qui voulait que Persépolis (Paris) fût détruite (1), parce que la rusticité dégoûtante d'une partie de la ville, des fontaines et des marchés publics offensait ses yeux, n'aurait plus aujourd'hui les mêmes raisons. Chaque jour cette capitale du monde devient plus digne d'une dénomination qui lui fut donnée par le grand Frédéric. Les marchés, autrefois si barbarement établis, pour la plupart, au milieu des rues et des carrefours, ont été l'objet des plus heureuses réformes. On n'est plus obligé de faire un long détour pour éviter cette rue Traversière, occupée jadis, dans toute son étendue, par les sales établis des marchandes de légumes et de poissons, réfugiées aujourd'hui dans le bel et vaste emplacement des Jacobins. Le quai de la Ferraille, (le passage le plus fréquenté de Paris) n'est plus obstrué trois fois par semaine, par les

(1) *Baboue, ou le monde comme il va*, de Voltaire.

Marchandes de fleurs, beaucoup plus convenablement placées le long du quai Desaix. Avant peu, l'autre extrémité du Pont-Neuf sera débarrassé de la longue file d'échoppes de marchands de volailles, auxquels on construit un marché spacieux sur l'emplacement de l'église des Grands-Augustins; (où, par parenthèse, se faisaient jadis les promotions de l'ordre du Saint-Esprit, et la procession annuelle instituée en mémoire de la réduction de Paris sous l'obéissance de Henri IV, le 22 mars 1594). Enfin les marchands de vieux linge, qui tapissaient si burlesquement les deux côtés de la rue du Temple, ont été relégués dans une vaste halle, très-convenable à un genre de commerce sur lequel le riche impertinent peut jeter un regard dédaigneux, mais d'autant plus important aux yeux d'un gouvernement paternel qu'il intéresse exclusivement la classe la moins aisée et la plus laborieuse.

— Les cafés sont, à Paris, les salons des oisifs de différentes classes. Ces sortes de gens prélevent de force sur les propriétaires de ces établissements une taxe journalière qu'on leur paye en feu, en lumière et en gazettes. Ce sont, le plus ordinairement, des rentiers célibataires, dont la jeunesse remonte à-peu-près à la régence, et dont la conversation roule encore sur les billets de banque de Law, la compagnie de Mississippi et les miracles du diacre Paris; de vieux militaires qui croient avoir diné avec le maréchal de Saxe, et sont convaincus qu'il ne s'est rien passé de remarquable en Europe depuis le siège de Prague et la bataille de Fontenoy; enfin des vétérans des aides qui s'obstinent à régler les finances de l'Empire sur les données de l'impôt du 20°, de la *gabelle*, ou des réglements de l'*équivalent*. Ces trois classes principales de parasites de café se subdivisent en diverses espèces lesquelles se partagent les différents cafés de Paris. Le café de Foi est le centre des vieux politiques; chez Corazza se réunissent quelques survivans de la secte des économistes; le café de la Régence est l'héritage des descendants de Philidor qui font la grande ou plutôt la seule affaire de leur vie d'un *pat*, d'un *mat* ou d'un *gambit*. C'est au café de Chartres que se fixe le prix des denrées coloniales, des vins et du *banco*. Vous trouvez à la tabagie de Perron, au prix d'une demi-tasse de café et d'un petit verre de liqueur, des gens qui vous apprennent l'art de neutraliser le refait de *trente et un*, qui vous donnent une marche sûre pour suivre la *couleur*, ou vous garantissent la *martingale des intermittentes*. Le café Zoppi, par respect pour

son ancien nom de Procope, continue à s'occuper de littérature, et c'est là qu'on apprend que le beau tems des lettres et des arts en France était celui où Dorat et Marivaux écrivaient, où Boucher et Vanloo tenaient le sceptre de la peinture, où l'on bâtissait à Lucienne, à Belle-Vue, à Meudon, ces colisichets d'architecture, monumens de prodigalité et de mauvais goût. Nous aurons occasion, une autre fois, de jeter un coup-d'œil sur un grand nombre de cafés subalternes, d'autant plus amusans à passer en revue qu'ils sont moins connus des personnes pour lesquelles nous écrivons.

— Rien ne prouve mieux la direction de l'esprit public vers les vues sages du gouvernement, que les efforts constants de l'industrie nationale pour détruire le commerce continental de l'Angleterre, en cherchant sur le sol de l'Empire les équivalens des produits exotiques dont les Anglais se sont arrogé le monopole. On peut citer au nombre des plus utiles découvertes, celle d'une espèce d'asclépias, dite à la ouate, laquelle fournit une substance égale en finesse et en blancheur au plus beau coton des Indes, et paraît devoir réussir complètement dans quelques parties de la France. On propose différentes graines, et entre autres celle d'asperges, pour substituer au café. Depuis long-tems le peuple dans les Pays-Bas fait usage d'une préparation de chicorée, qui a presque tous les avantages de la graine d'Arabie. Les essais dont la culture du *Pastel* a été l'objet dans plusieurs départemens, et principalement dans celui du Tarn, ont eu les plus heureux résultats, et l'on a tout lieu de croire que la couleur bleue que l'on obtient de cette plante, remplacera l'indigo dans nos manufactures, sans aucune perte sensible pour la beauté et la durée de la couleur. Plusieurs substances indigènes semblent se disputer le privilége de remplacer le sucre de canne, et sans répéter ce que nous avons déjà dit à ce sujet, nous nous bornerons à citer les expériences faites à Dax sur le miel, d'où il résulte que, si l'on parvient à le dégager, comme on l'espère, de cette saveur insipide qu'il tient du mélange de la cire, le commerce de ce produit deviendra une source de richesses pour le département des Landes dont le sol ingrat se refuse à toute espèce de culture.

— C'est bien à tort qu'on a manifesté la crainte que dix années de révolution n'aient laissé quelque lacune dans l'instruction publique; jamais la science ne s'est montrée plus populaire; on en trouve, sinon les avantages, du moins les prétentions, jusque dans les dernières classes de la société. N'est-il pas digne de remarque qu'un sieur Renard artiste

OLEO-PÉDICULAIRE (voulant dire par là décroteur,) ait publié tout récemment un prospectus dans lequel il déploie des connaissances qui feraient honneur à un membre d'Athènée ? A l'appui des découvertes chimiques qu'il annonce il multiplie les citations grecques et latines, et termine par ces vers de la troisième satire de Juvénal, dont on ne peut nier que l'application ne soit ingénieuse :

... *Materiam præbet causasque jocorum,*
..... *si rupta calceus alter*

Pelle patet.

En lisant ce prospectus il nous est bien venu dans l'idée que l'artiste décroteur avait fait alliance avec quelque *teinturier*; mais, après tout, les beaux arts sont frères et se doivent des secours mutuels.

— Le Journal de Polymnie, après nous avoir appris que M. Casimir obtenait à Strasbourg les succès les plus brillans sur la harpe, croit devoir faire l'éloge de M^{me} de Genlis dont le jeune virtuose est élève, et voici comment il le termine : un trait d'éloquence, est toujours bon à recueillir.

« Cette femme célèbre qui, au milieu de ses immenses travaux littéraires, a su trouver dans l'étude de cet instrument (la harpe) de riches détails qui échappent aux artistes vulgaires, mais dont un génie comme le sien a su tirer *le parti le plus sonore.* » La chute en est jolie !....

— On parle beaucoup d'une société *philharmonique* qui va, dit-on, se former sous les auspices de quelques-uns de nos plus habiles compositeurs, et dont les travaux ne tendront à rien moins qu'à réduire l'art musical, un peu capricieux de sa nature, à des principes sûrs et à des résultats aussi incontestables que les vérités mathématiques ; en sorte qu'on pourra juger de la beauté d'un opéra comme on juge de la justesse d'une équation, et qu'on s'amusera à la représentation d'*Armide* comme on s'amuse à une leçon de l'école polytechnique. Certes, voilà un perfectionnement bien désirable. Quoi qu'il en soit, c'est, à ce qu'on nous assure, M. Choron, rédacteur du *Dictionnaire des musiciens*, qui a conçu le plan de cette association et qui doit la diriger. Pour nous, jusqu'à ce qu'on nous en ait plus clairement démontré les avantages, nous persisterons à croire que la véritable société *philharmonique* est au Conservatoire.

— Il y a déjà quelques années que les artisans se sont

proclamés artistes, et pour mieux établir leurs droits, quelques-uns d'eux se sont ingérés tout nouvellement d'exercer à-la-fois un art et un métier. Après maître André qui faisait des perruques et des vers, nous avons eu et nous avons encore maître François qui fait des tragédies et des bottes; maître Michalon qui fait de faux topets et des statues, et voici maintenant maître Carême, pâtissier au coin du boulevard des Capucines, qui fait de l'architecture et des talinouses; ou, comme il le dit lui-même en vers, car il est aussi poète :

Architecte par goût, par émulation,
Pâtissier par état et de profession.

Par état et de profession, voyez-vous la différence? M. Carême, disons-nous, a fait un projet d'une colonne-fontaine-trionphale, laquelle, pour peu qu'on l'exécute, doit faire disparaître le défaut de parallélisme du Louvre et des Tuilleries, comme on peut s'en convaincre, en mangeant quelques darioles chez l'architecte qui se fait un plaisir de montrer à ses pratiques le modèle de sa colonne qu'il a fait exécuter en biscuit de Savoie.

NOUVELLES DE COULISSES. Les répétitions du nouvel opéra de *Sophocle* se poursuivent avec beaucoup d'activité, et la première représentation de cet ouvrage aura probablement lieu du 25 au 27 de ce mois. Immédiatement après, l'Académie impériale de musique, dont le zèle et les travaux ne se ralentissent point, se propose de donner le ballet de l'*Enlèvement des Sabines*, représenté la semaine dernière à Fontainebleau sur le théâtre de la Cour.

On parlait dernièrement, dans le foyer des Français, de la reprise du *Séducteur amoureux* de M. de Lonchamps, et l'on ne paraissait pas douter que cette jolie comédie, qui eut tant de succès dans sa nouveauté, ne fut revue avec un extrême plaisir.

L'Odéon doit faire succéder à *sa Cendrillon* (car chaque théâtre aura bientôt la sienne) une comédie intitulée : *La Servante de qualité*, dont l'auteur présumé est connu par quelques succès dans le genre larmoyant. — *Feydeau se repose.*

Le Vaudeville répète *Deux pour un*, et nous y verrons figurer ensuite le czar *Pierre-le-Grand*; ce personnage-là n'est pas dans les proportions du théâtre; une caricature ne convient pas à un entresol.

Les Variétés , après quelques centaines de représentations de sa *Chatte merveilleuse* , (très-jolie petite pièce sur le sujet de Cendrillon) mettra en lumière la *Fiancée du pays de Caux* ; nous aurions préféré celle du *Roi de Garbe*.

L'administrateur du théâtre de la Gaîté pourra se faire bâlir un palais avec les *Ruines de Babylone* ; ce mélo-drame fait *fureur* , comme disent les Italiens ; et la foule qui s'y porte , et dont la moitié ne saurait y trouver place , alimentera le théâtre de l'Ambigu , dont la vanité souffre plus que la caisse , du triomphe de son voisin.

— Chacun aspire aux honneurs de l'impression ; Séraphin a voulu avoir la collection des pièces de son répertoire ; paillasse s'est piqué d'une noble émulation et vient de publier la collection de ses parades : tout informes , tout grossiers que sont ces canevas , nous ne serions pas surpris que quelques bons vieux amateurs n'en trouvassent le dialogue plus franc , plus gai , plus naturel que celui de telle ou telle pièce moderne à laquelle on s'est efforcé de faire une réputation.

— Tout se perfectionne ; on a mis les fables de La Fontaine en pièces de théâtre ; il ne restait plus qu'à les mettre en musique , c'est ce que viennent de faire MM. Lepan et Boyer , auteurs de la *Cavatine* , du *Renard* et du *Corbeau* : ces habiles compositeurs feront paraître successivement la duo de la *Cigale et la Fourmi* , le chœur du *Conseil tenu par les Rats* , et le septuor des *Animaux malades de la peste*.

MODES. Les spencers , presque tous en velours noir dans l'origine , se portent également aujourd'hui bleus , rouges ou violets ; les franges en soie en sont la garniture la plus élégante. Les robes de mérinos ont repris quelque faveur. La pluche-martre s'emploie par bandes sur des chapeaux blancs , gris , rose , verds ou lilas ; les plumes analogues à cette coiffure doivent être jaunes , panachées de noir. Les marchandes de modes ont mis en vogue de petites toques dites à la *Bayadère* , dont le fond se compose d'une spirale de petites fleurs blanches.

Les hommes mettent sur leurs habits un ample *pardessus* de couleur foncée , garni de velours. Ces pardessus , qui diffèrent des redingotes par leur extrême ampleur , ont mis les karicks dans un discrédit total.

Y.

SPECTACLES. — Tout est *mode* à Paris, et les lois que cette déesse changeante impose, s'étendent sur la manière de s'amuser comme sur la forme des habits. Lorsqu'un ouvrage obtient un grand succès, il est de *mode* (et cette mode est facile à suivre) d'en donner sur les autres théâtres des imitations plus ou moins heureuses, mais toujours très-nOMBREUSES.

L'opéra de *Cendrillon*, qui jouit depuis long-tems d'un succès mérité, vient d'obtenir dans la même semaine l'honneur de l'imitation sur les théâtres de l'Odéon, du Vaudeville et des Variétés. La fable de ces trois ouvrages a, avec la *Cendrillon* de Feydeau, toute la ressemblance que le sujet de l'ouvrage comporte.

La *Cendrillon* de l'Odéon est un drame dans toute l'acception du mot : l'auteur a prétendu faire alternativement rire et pleurer les spectateurs. Un M. Delmar, veuf et père d'une petite fille, se remarie avec une veuve, mère aussi de deux demoiselles ; M. Delmar, forcé de quitter l'Europe pour entreprendre un voyage aux Indes-Occidentales, remet en partant sa fille aux soins de sa femme qui, pendant quinze ans ne recevant pas de nouvelles de M. Delmar, néglige la pauvre Sophie, au point qu'elle est devenue la servante de ses sœurs : les humiliations qu'elle éprouve ne servent qu'à faire ressortir toute la bonté de son caractère ; enfin, c'est un ange, ainsi qu'il est convenu que doivent être toutes les Cendrillons. M. Delmar revient enfin, et il revient riche comme tous les pères de l'autre monde : son retour opère la péripétie la plus complète ; cette petite Sophie, si pauvre et si dédaignée, devient la plus riche héritière ; la bonté, la modestie obtiennent leur récompense, et l'orgueil des méchantes sœurs est puni. Cet ouvrage est de MM. Rougemont et Perrin.

La *Cendrillon* du Vaudeville est une jolie critique de l'intérieur des pensions de demoiselles, et cette critique est ornée de couplets faits de main de maître. Une jeune orpheline bien pauvre, mais douée de tous les talents, ne peut cependant obtenir dans sa pension des prix qui ne sont que trop souvent donnés, non à celle qui a le mieux travaillé, mais à la pensionnaire dont les parents sont connus par leur richesse et leur générosité ; cette orpheline intéressante trouve enfin un protecteur riche qui se charge de payer pour elle une grosse pension, et la main-

tresse du pensionnat, en lui rendant alors une justice qu'elle mérite depuis si long-tems, prouve encore plus sa cupidité que son impartialité. Cette pièce est de M. Saint-Rémy.

La *Cendrillon* des Variétés est une copie exacte du conte de Perrault; rien n'y est oublié; le potiron changé en carrosse, les souris en laquais, le rat en cocher, tout s'y retrouve, rien de neuf en un mot; mais qu'est-il besoin de se donner beaucoup de peines pour trouver quelque scène nouvelle, quelque situation attachante, lorsqu'on a la ressource d'habiller Brunet en femme, et de lui faire jouer le rôle de *Cendrillon*? pour rendre, à la vérité, son triomphe plus facile et sur-tout moins invraisemblable, on a eu soin de ne pas lui donner pour sœurs et rivales les deux plus jolies actrices de la troupe.

En résumé, la *Cendrillon* de l'Odéon plaira aux cœurs sensibles qui, après avoir répandu des pleurs sur les infortunes des héroïnes de théâtre, partagent si sincèrement le bonheur dont le ciel ne manque jamais de récompenser l'innocence.

La *Cendrillon* du Vaudeville réussira auprès des amis de la gaieté et des couplets francs et spirituels.

Quant à la *Cendrillon* des Variétés, elle doit faire le bonheur des enfans et de leurs bonnes, à la portée desquels elle m'a semblé écrite.

La foule se porte déjà à ces nouvelles *Cendrillons*, et leur succès se consolide chaque jour; auteurs, directeurs, acteurs, tous rendent grâce à l'auteur de la première *Cendrillon* pour la mine inépuisable de gloire et de fortune qu'il leur a indiquée, et le journaliste aurait mauvaise grâce de troubler cette joie universelle par les réflexions que la fidélité des copies pourrait lui inspirer.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, en ce moment, où le public vient de faire à la comédie des *Deux Gendres* un accueil aussi flatteur que mérité, on ne lira peut-être pas sans quelque intérêt l'extrait d'un poème dramatique composé, il y a près de trois siècles, sur le même sujet dont M. Etienne vient de tirer un parti si heureux.

La représentation du drame bizarre que je vais essayer de faire succinctement connaître, remonte à l'an 1540, c'est-à-dire à une époque où la tragédie et la comédie n'avaient point

encore pris naissance chez nous ; car il était impossible de rien trouver qui caractérisât l'un ou l'autre de ces deux genres dans les *mystères*, dans les *moralités*, en un mot dans toutes les productions monstrueuses des prédecesseurs de Jodelle.

Il s'agit ici d'une *moralité* (1) intitulée : *l'Enfant-ingrat, mirouer des mauvais enfans, contenant encore comme les pères et mères se détruisent le plus souvent pour l'avancement de leurs enfans qui souventes fois les descounoissent.*

Un jeune homme, l'unique enfant de paysans fort riches, devient amoureux de la fille d'un seigneur de village, et la demande à son père ; celui-ci, qui recherche-surtout la fortune dans un gendre, s'informe près du galant s'il a du bien.

« Ne doutiez que j'ai bien de quoi, »

répond le jeune homme ; il se vante de plus que son père et sa mère lui feront, quand il voudra, un abandon général de leurs biens. Le seigneur l'engage aussitôt à faire venir ses parens pour terminer cette affaire et conclure le mariage. Le jeune homme va trouver son père et sa mère, et leur fait part de ce dont il est convenu avec son futur beau-père ; ces bonnes gens consentent avec joie à la cession qu'on exige d'eux, et se mettent en route avec leur fils pour le château du seigneur.

Ils arrivent et le seigneur les accueille avec empressement ; il a grand soin de s'assurer de la donation, après quoi l'on fait venir le curé. Les deux jeunes gens sont unis ; suivent des fêtes, des réjouissances auxquelles le voisinage est invité ; on célèbre cet heureux événement pendant quelque tems ; enfin chacun prend congé des deux époux en fesant des vœux pour leur bonheur.

Le père et la mère du marié se sont tellement dépouillés de leurs biens qu'ils se trouvent forcés d'aller lui demander quelques secours pour les aider à vivre. Ils se rendent à la maison de leur fils et lui exposent leur misère, celui-ci les reçoit mal, les traite avec dureté, et leur jette un morceau de pain bis.

LE PÈRE.

Du pain bis maudite semence !

Esse mot jà sorty de toi ?

(1) Cet ouvrage est attribué, sans beaucoup de certitude cependant, à un certain Antoine Tyron.

LE FILS.

Corbleu, prenez en patience,
Et d'aller faite diligence;
Autre chose n'aurez de moi.

Cette cruelle réponse accable le père et la mère de l'enfant ingrat. Ils reconnaissent la faute qu'ils ont faite, et se retirent en chargeant leur fils de malédictions.

Le fils, que cette scène n'a point ému, ne songe qu'à se divertir, et d'abord se fait servir à manger; on lui apporte un pâté.

Le père se présente une seconde fois et demande quelques alimens à son fils; notre garnement feint de méconnaître l'auteur de ses jours et le repousse avec indignité; le père sort en rappelant sur son fils la vengeance du ciel.

L'enfant ingrat, aussi peu touché qu'auparavant, se fait donner le pâté.

LE FILS.

De ce coulreau le vais ouvrir
Pour savoir qu'on y a bouté.

« Notez que icy ouvre le pâté, et alors en sort un crapault
» qui lui couvre le visage. »

LA JEUNE FEMME.

Qu'est-ceci? Bénédicité!
Cet homme est perdu en effect.

LE MAISTRE D'HÔTEL.

Quel grand crapault ord et infect
Sur son visage s'est jacté?

Le bruit de cet étrange événement se répand; le seigneur accourt et s'informe de quelle manière il est arrivé.

LE MAISTRE D'HÔTEL.

Pugnicion

Divine lui fait cet ennuy.

LE SEIGNEUR.

Comment?

LE MAISTRE D'HÔTEL.

Il a aujourd'hui
Son propre père décognu,
Qui pour le voir était venu.

Tout le monde se récrie contre une pareille ingratitudé; pour délivrer cependant ce misérable des tourments qu'il endure, on a recours au curé; celui-ci renvoie le coupable à

l'évêque, qui à son tour en réfère au pape. L'enfantingrat va se jeter au pied du souverain pontife qui, après s'être assuré du repentir sincère du pénitent, ordonne au crapaud de lâcher prise.

« Icy le crapault chet. » L'enfant ingrat délivré de ce masque incommodé supplie le Saint-Père de lui imposer une pénitence. Le pape s'en remet à l'évêque de la peine qu'il convient d'infliger, et ordonne avant tout au jeune homme d'aller embrasser les genoux de ses parens, et solliciter d'eux son pardon ; il vole chez ses père et mère et obtient sa grâce.

La pièce se termine par ces vers que prononce la mère de l'enfant ingrat :

« Au sens moral père qui aura veu
Jouer cecy, au moins regardera
Comme à son fils, s'il a biens, les despart. »

Telle est, Messieurs, l'analyse exacte de ce que l'on appelait une pièce de théâtre dans le seizième siècle. Ce qu'on vient de lire suffira sans doute pour donner une idée du goût qui régnait alors. Je m'abstiendrai de toute réflexion sur ce sujet ; je ne me permettrai qu'une observation, c'est qu'il est peut-être assez remarquable que dès les premiers tems de notre théâtre, à une époque où la scène française était en proie à la barbarie, un auteur ait imaginé de choisir un pareil sujet, et que dès-lors on ait jugé à propos de donner aux parens une leçon que M. Etienne vient de reproduire sous des formes si agréables.

Votre très-humble serviteur. DRAMOPHILE.



POLITIQUE.

DANS le coup-d'œil hebdomadaire que nous jettons sur les événemens qui intéressent la politique générale, et surtout celle de notre pays, on ne s'étonnera pas de nous voir mettre le plus vif empressement à satisfaire, avant tout, la sollicitude de nos lecteurs, sur une déclaration attendue de tous les Français avec tous les sentimens que peuvent inspirer l'amour du souverain et l'amour de la patrie : déjà deux nominations remarquables avaient été de favorables augures et d'heureux présages, ils viennent de se réaliser ; l'Empereur a daigné écrire à S. Exc. M. le président du sénat la lettre que l'on va lire.

« M. le comte Garnier, président du sénat, la satisfaction que nous fait éprouver l'heureuse grossesse de l'Impératrice, notre chère et bien-aimée épouse, nous porte à vous écrire cette lettre, pour que vous fassiez part en notre nom, au sénat, de cet événement aussi essentiel à notre bonheur qu'à l'intérêt et à la politique de notre Empire.

« La présente n'étant à autre fin, nous prions Dieu, M. le comte Garnier, président du sénat, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Ecrit à Fontainebleau, le 12 novembre 1810.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur, le Ministre secrétaire-d'état,
H. B. duc de BASSANO.

Le sénat s'est réuni extraordinairement, mercredi dernier, pour recevoir cette heureuse et importante communication. Cette séance est l'une des plus mémorables qu'il ait tenues ; la France y a reçu l'annonce, que le destin a marqué prochainement pour elle l'un de ces jours qui doivent être écrits en lettres d'or dans les fastes des monarchies ; plus elles sont puissantes, plus ces jours sont prospères, car ils sont conservateurs. Ils promettent le maintien de la gloire acquise, la durée des institutions établies ; ils font espérer au fondateur la récompense que

doit sûrtout envier sa grande ame ; ils lui font voir dans l'avenir son génie transmissible , l'amour des peuples héréditaire dans sa famille , et la reconnaissance des nations devenue le domaine de sa postérité.

C'est pour la promesse d'un tel avenir , c'est pour perpétuer de si fortunés présages , que l'Empereur a voulu que dans toutes les églises de France , les peuples allassent demander à Dieu de leur continuer la faveur qu'il a manifestée. Voici les termes aussi touchans que solennels de cette circulaire à tous les archevêques et évêques de l'Empire.

Monsieur l'évêque de..... , c'est avec une satisfaction infinie , que je puis vous annoncer l'heureuse grossesse de l'Impératrice , ma très-chère épouse et compagne. Cette preuve de la bénédiction que Dieu répand sur ma famille , et qui importe tant au bonheur de mes peuples , m'engage à vous faire cette lettre pour vous dire qu'il me sera très-agréable que vous ordonniez des prières particulières pour la conservation de sa personne. Sur ce , je prie Dieu , monsieur l'évêque de..... , qu'il vous ait en sa sainte garde.

En notre palais de Fontainebleau , le 11 novembre 1810.

Signé , NAPOLEON.

Par l'Empereur , le Ministre secrétaire-d'état ,
H. B. duc de BASSANO.

C'est ici peut-être le lieu de revenir sur un acte de bienveillance et de protection de S. M. , qui a donné lieu à une cérémonie imposante à Fontainebleau , et dont les détails seront lus avec intérêt. Nous voulons parler de la cérémonie des baptêmes qui ont été célébrés le 4 novembre.

La chapelle impériale avait été magnifiquement décorée. A onze heures et demie , LL. MM. ont paru , précédées des hérauts d'armes , et accompagnées des princes grands dignitaires , des ministres , des maréchaux de l'Empire , du corps diplomatique et de toute la cour en grande tenue. Plusieurs généraux , des conseillers d'Etat et autres personnages de distinction grossissaient encore le cortége. L'Empereur et l'Impératrice se sont placés sur un trône élevé dans le sanctuaire , et que recouvrait un dais pompeusement décoré. La richesse , l'éclat et la variété des costumes , éblouissaient les yeux. Un nouveau sentiment a bientôt succédé à ces premières impressions , lorsqu'on a vu paraître vingt-trois jeunes mères tenant entre leurs bras les enfans qu'accompagnait une longue file de suivantes.

» S. Em. le cardinal Fesch a fait la cérémonie, entouré d'un nombreux cortége d'autres prélats. La richesse et la dignité des ornemens pontificaux faisaient un contraste piquant avec les légères parures des femmes qui présentaient les enfans à baptiser. A mesure que chacun de ceux-ci était introduit dans l'église, il était porté auprès de LL. MM., qui récitaient les prières d'usage et prononçaient pour lui les engagemens sacrés. Ensuite S. Em. lui administrait le baptême solennel. On a exécuté une nouvelle messe de M. Lesueur; la musique était digne et des talens du compositeur et de la cérémonie touchante pour laquelle elle a été faite. On a remarqué que pendant tout le tems de la messe, l'Empereur avait auprès de lui le jeune grand duc de Berg. On assure que la fête a été terminée dans l'intérieur du palais par des présens que l'illustre marraine a distribués aux parens de ses filleuls, avec une grâce et une bonté touchante. »

Nous ajouterons que les assistans ont remarqué, dans la chapelle, une tribune réservée à un peintre chargé de faire de la cérémonie un objet d'étude; ainsi, une belle scène nous promet un beau tableau de plus, parmi ceux consacrés à retracer ou les actions héroïques, ou les bien-faits privés de la vie de S. M.

Dans le même moment, l'Empereur, par deux décrets importans, assurait l'exécution de ceux qu'il avait précédemment rendus contre le commerce anglais, et qui sont devenus Lois dans le vaste cercle que forment les côtes de l'Empire, depuis l'extrémité de l'Adriatique jusqu'aux mers du nord de l'Europe. Ces décrets sont par-tout exécutés avec l'ensemble et la vigueur nécessaires; les souverains qui les ont adoptés, et parmi lesquels il faut récemment compter le roi de Prusse, dont l'acte est aussi prévoyant et aussi détaillé que positif, se prêtent un mutuel appui en les exécutant à la fois, et en ne permettant pas que le territoire de l'un devienne un asyle pour les produits de la contrebande expulsée de celui de l'autre; c'est ainsi que des transports qui d'Allemagne avaient filé en Suisse et de là en Italie, ont été atteints sur le Tésin, par une division italienne mise en mouvement par le prince vice-roi; c'est ainsi que d'autres transports, qui se dirigeaient de la Saxe vers la Bohême, ont été coupés à Chemnitz par les ordres du roi de Saxe et l'active fidélité de ses commissaires. Voilà pour l'exécution des décrets des 2, 15 et 18 octobre. C'est actuellement pour faciliter, et pour ne pas rendre

onéreuses au commerce les obligations qu'ils lui imposent, que par deux dispositions, l'une particulière à la ville de Francfort, et l'autre générale, S. M. a permis que les déclarations reçues, et les séquestres levés, les droits imposés pussent être payés en numéraire, en traites et obligations valablement cautionnées, à trois, six ou neuf mois de date, et à défaut d'obligations, en marchandises pour une valeur égale au montant desdits droits. On doit espérer de la justice de cette mesure et de l'ensemble des dispositions prises que par-tout les déclarations auront été fidèles et facilement vérifiées, et que les engagemens auxquels elles auront donné lieu, seront remplis dans le laps de tems donné, et cela conformément à l'intention bienfaisante des nouveaux décrets, sans commotion, sans secousse, sans altération du crédit public ou particulier. Quant aux produits des manufactures anglaises, c'est une destruction absolue qui les atteint, et déjà S. M. le roi de Wurtemberg, par les ordres les plus rigoureux et les plus prompts, a rendu Stuttgart témoin de sa ferme volonté, que les manufactures de son pays, ou des pays liés d'intérêt avec le sien, suffisent à sa consommation.

On fait pressentir que le gouvernement autrichien est sur le point de faire paraître un règlement conforme à ceux publiés dans les Etats de la Confédération; en Danemarck, des mesures analogues ont été prises, et à Gothenbourg où s'attend incessamment à recevoir des ordres émanés de Stockholm où le prince royal est arrivé. A cet égard, on ne se fait aucune illusion à Gothenbourg sur la nature des relations qui jusqu'ici y ont existé avec les Anglais, et sur leur fin prochaine :

« Comment croire, écrit-on d'Elseneur le 21 octobre, que la cour de Stockholm ne sévisse pas contre un commerce aussi évidemment frauduleux? Quand bien même le système politique qu'elle a embrassé et les engagemens qu'elle a contractés ne la détermineraient pas nécessairement à prendre ce parti, elle y serait portée par le sentiment de son intérêt; car on ne peut pas se dissimuler que ces facteurs anglais, ces négocians parasites ne se fixeront pas en Suède, qu'ils retourneront à Londres avec leurs gains illicites. Leur présence à Gothenbourg n'aura donc servi qu'à étouffer le commerce légitime des négocians suédois et à amener dans cette ville un renchérissement général dont la population se plaint déjà avec amertume.

» Quelques-uns comptent, à la vérité, sur l'assistance des

des douanes de Gothenbourg, dont le commerce anglais a déjà éprouvé la complaisance lorsqu'il en a obtenu que le registre des impositions de l'entrepôt et des réexportations ne fût plus exposé aux yeux du public, ainsi qu'il l'était avant la paix avec la France : mais ces manœuvres obscures, suscitées par des moyens honteux, ne prévaudront pas contre la volonté de la cour de Stockholm, une fois qu'elle se sera manifestée dans toute sa force. »

» D'autres, pour éviter le coup qui les menace, s'empressent de faire transporter par terre leurs marchandises jusqu'au port de Carlshamn dans la province de Blekingies, parce que ce point, qui n'est distant que de trente à quarante milles de la côte de Prusse, leur paraît favorable pour la contrebande. Ils font aussi de semblables expéditions pour Carlskrona et pour Ustad.

» Un convoi d'une centaine de voiles, mouillé dans la baie de Gothenbourg, n'y a stationné qu'un jour, et s'est dirigé vers la Baltique. Il espère vainement s'introduire dans les ports de la Russie.

» Ces incertitudes, ces mouvements convulsifs semblent être des précurseurs de la dernière catastrophe que le commerce anglais ait encore à éprouver dans le Nord. »

Tout annonce que par l'effet d'un contre-coup et des circonstances qui l'accompagnent, une autre convulsion doit atteindre ce commerce au sein même de l'Angleterre dont il est l'âme et le ressort unique. L'Angleterre est à-la-fois livrée à trois sujets d'inquiétude, qui entretiennent dans les provinces comme dans la capitale une fermentation sourde dont on ne peut prévoir le résultat. L'état de plus en plus alarmant du roi, le résultat des expéditions commerciales de la Baltique, dont la saison ordonne le retour dans les ports anglais, et le sort de l'armée de Wellington, voilà les trois sujets qui en même tems viennent agiter l'Angleterre pour le présent, et l'effrayer pour l'avenir ; il semble que la providence ait réuni ces trois circonstances également alarmantes et douloureuses, pour donner à ce pays une idée plus juste de ses moyens, un sentiment plus modeste de son état, une triste leçon à ses politiques, et un sévère démenti aux écrivains qui aveuglent la nation en flattant imprudemment cet orgueil qui forme son caractère. Les dernières nouvelles officielles de Londres sont du 19 novembre ; les derniers bulletins n'avaient rien de plus alarmant, mais rien de plus rassurant que ceux qui les ont précédés : les médecins restent près du roi ; la

M

terrasse de Windsor est sévèrement interdite. Le public désirerait impatiemment des détails plus positifs, plus circonstanciés sur l'état du roi ; il remarque que souvent les bulletins approchent de la contradiction, et l'on voit avec inquiétude que l'état de la constitution de S. M., affaibli depuis vingt-deux années, ne permet pas d'employer les remèdes violents qui lui réussirent en 1788. L'alarine fut grande à cette époque, mais elle n'approche pas de celle d'aujourd'hui. Le poids de tant de calamités domestiques a sérieusement affecté la santé de la reine ; celle de la princesse Marie a aussi souffert ; on sait que la princesse Amélie a succombé. « La main du ciel, dit l'*Alfred*, pèse d'une manière terrible sur la famille royale, et l'on ne peut se faire une idée de la tristesse profonde et générale qui règne au sein de cette auguste maison. »

Ces circonstances fatales rappellent naturellement les discussions importantes qui eurent lieu en 1788 au sujet de la régence ; on sait que les deux grands orateurs de l'Angleterre se trouvèrent partagés d'opinion. M. Fox appelait à la régence l'héritier présomptif, ayant l'âge et la capacité requise. M. Pitt soutint au contraire que les deux branches subsistantes de la législature devaient suppléer seules au défaut de la puissance exécutive ; on sait qu'on offrit alors au prince ~~de Galles~~ une régence limitée qu'il refusa. Tous les esprits sont en suspens sur le parti qui sera pris dans cette même circonstance ; le parlement se réunit le 15.

Le second objet de l'inquiétude et de l'agitation de Londres devait être le sort de son immense convoi de la Baltique, composé de 600 bâtimens richement chargés de marchandises et de denrées coloniales. Ce sort vient d'être décidé de la manière la plus fatale à l'Angleterre ; le commerce anglais ne se met pas comme la France sous la protection des tempêtes : une tempête a achevé l'ouvrage que la juste politique du continent avait commencé. Trompé par d'adroites insinuations données par les agens français dans les ports de la Baltique, l'amiral Saumarez croyant entrevoir dans les mesures prohibitives un relâchement dont l'apparence n'était qu'une ruse de guerre, avait ordonné au convoi qu'il protège, de se rendre dans divers ports prussiens et mecklembourgeois : du 8 au 20 octobre le vent devint très-fort, et le convoi courut des bordées. Le 21 au matin, une tempête, telle qu'on en avait pas vu dans la Baltique, se déclara et le convoi fut dispersé. On compte 150 bâtimens

qui ont péri en mer. Un grand nombre jeté sur la côte danoise a été confisquée ; beaucoup d'autres ont eu leurs marchandises avariées ; le reste est entré à Pilau , et y sera confisqué. D'après les renseignemens donnés par les matelots , la valeur du convoi s'élevait à 150 millions de liv. tournois. Voici un compte fait par des hommes bien instruits : Pris par les corsaires danois ou confisqués en Danemarck , 40 millions ; péri en mer , 35 millions ; pertes par marchandises avariées , 20 millions. Quant au reste du convoi , la plus grande partie confisquée à Pilau , ou dans les autres ports de la Baltique.

Le consul-général , dit *le Moniteur* , le sieur Coelosquet , gérant le consulat d'Elbing , le conseiller d'état Jordans et le conseiller privé Henry se sont distingués par leur activité dans cette circonstance où une si grande perte a été éprouvée par le commerce anglais.

En même tems voici les avis que les négocians de Bilbao , des Asturias , de la Biscaye reçoivent de leurs correspondans à Londres : « que le commerce anglais est dans une crise violente ; que les banqueroutes se multiplient ; que les capitalistes du Continent s'occupent à retirer leurs fonds de la banque ; que les marchandises entrées à Gothenbourg et dans quelques ports de Russie , ne produisent pas le quart des valeurs nécessaires pour acquitter les traites que les négocians tiennent sur Londres , pour en retirer leurs fonds , voulant se soustraire à la crise qui menace l'Angleterre . »

Quant au Portugal , les papiers de Londres du 10 gardent le silence , mais deux notes du *Moniteur* y suppléent bien avantageusement : l'une , sous la date de Madrid , annonce que les Français en Portugal , marchent de succès en succès ; l'autre annonce qu'un Français venant de Portsmouth , ayant quitté Londres le dimanche 11 , a apporté à Fécamp les nouvelles suivantes :

« On répandait au moment de son départ de Londres , le 10 à midi , qu'un aide-de-camp du général Wellington apportait la nouvelle que l'armée anglaise revenait , et que des ordres avaient été donnés à Gosport pour y préparer des hôpitaux pour 9000 malades et blessés. Le roi était beaucoup plus mal. Les affaires étaient très-languissantes ; le pays avait un aspect fort sombre. Les dernières nouvelles venues du continent avaient apporté l'alarme et le discrédit ; les effets étaient en baisse. »

M. Makensie , agent anglais , admis à Morlaix pour la

négociation relative à l'échange des prisonniers, après avoir demandé deux fois des passeports, et cela à plus d'un mois d'intervalle, a quitté Morlaix. Les Anglais prétendent, sans doute, n'avoir rien omis de ce que pouvait leur suggérer l'humanité pour opérer un échange désiré par tant de malheureux, mais aux prétentions anglaises et aux allégations des ministres de ce pays, la France est accoutumée à répondre catégoriquement, et par des faits positifs. Or elle leur demande : avez-vous ou n'avez-vous pas voulu consentir à un échange, homme par homme, grade par grade, en considérant comme égaux entre eux, Français, Allemands, Anglais, Espagnols et Portugais ? Cet échange était la proposition de la France, vous l'avez rejetée : ainsi, lorsque les Anglais ont des alliés, des auxiliaires, des stipendiaires, des troupes payées, nourries, habillées, armées par eux, elle ne les reconnaît que pour les faire tuer pour sa cause ; mais si la générosité française les a épargnés, l'Angleterre dans leur captivité ne les reconnaît plus, et ne veut rien faire pour leur délivrance : ainsi les soldats de Galice qui combattaient avec Moore, ceux de Cuesta qui ont empêché Wellington d'être pris à Talavera, ceux de Cadix, la garnison de Ciudad-Rodrigo, celle d'Almeida commandée par un Anglais, qui ont couvert l'armée anglaise, se sont sacrifiés pour sa sûreté, et ne sont pas reconnus par elle. Ici l'orgueil anglais serait-il encore plus remarquable que son ingratitudo ? y a-t-il dans un si étrange procédé, avoué en face de l'Europe, ou plus d'aveuglement, ou plus de déloyauté ?

Le *Moniteur* remarque qu'en chargeant M. Makensie de cette mission, le gouvernement anglais savait avoir proclamé à l'avance qu'il n'était pas de bonne foi. M. Makensie, dit-il, était moins un négociateur qu'un espion : il était l'agent des affaires à Cattaro lors des longs différens qui ont eu lieu, et qu'il y a suscités : il était un des agens de l'horrible expédition de Copenhague ; c'est un digne émule des Drake, des Wicham, des Jackson. Quand les Anglais veulent traiter sincèrement, on le reconnaît au choix du négociateur ; on n'en put douter quand un homme du caractère de lord Cornwallis vint négocier le traité d'Amiens. L'Angleterre compose beaucoup d'hommes non moins respectables ; mais, ajoute le *Moniteur*, elle a encore plus de ces courtiers d'intrigues, de ces Figaros politiques dont la seule mission est l'espionnage, et le but unique l'incendie. Si l'Angleterre veut être de bonne foi,

et signer un cartel d'échange, la chose est facile; il faut être juste, échanger homme par homme, grade par grade, les hommes qui de part et d'autre ont combattu. Voilà le *sine quâ non* de tout cartel d'échange, présent et à venir.

S.

PARIS.

La cour a quitté Fontainebleau, et est arrivée, aujourd'hui 16, au palais impérial des Tuileries.

— Un décret impérial du 8 novembre, assigne l'archevêché de Paris, et les bâtimens qui en dépendent, pour palais du Pape à Paris, conformément à l'article 15 du sénatus-consulte du 17 février dernier.

— Par décret du 12, inséré au dernier numéro du *Bulletin des Lois*, le Valais est réuni à l'Empire français; il formera un département sous le nom de département du Simplon. Le général César Berthier est nommé commandant général pour la prise de possession de ce pays.

— Divers décrets impériaux statuent sur l'organisation judiciaire, et l'administration de la justice dans les nouveaux départemens des Bouches du Rhin et de l'Ecaut, organisent les dépenses, règleut la compétence, le mode d'installation, etc. Au premier janvier 1793, les actes seront rédigés en langue française, ou la traduction devra être jointe au texte manuscrit; à dater de cette époque, les fonctionnaires publics, dans l'ordre judiciaire, devront justifier de leur connaissance de la langue française. Un autre décret assure le service et l'entretien des digues dans ce département. L'administration de ces digues est conservée; à sa tête est un maître des requêtes auquel seront adjoints quatre auditeurs.

— D'autres décrets contiennent les statuts des dames charitables attachées à divers hospices d'Evreux, de Gand, de Gray, de Besançon, etc.

— D'autres décrets règlent le traitement des cours prévôtales des douanes, et accordent le titre de conseillers aux membres de la cour des prises. Un autre décret prohibe les nankins des Indes à l'entrée sur le territoire.

— Les auditeurs nommés par décret du 1^{er} août, ont été reconnus et admis en séance du conseil d'état.

Il y a eu, vers la fin du mois dernier, quelque agitation sur la place de Lyon: elle a eu pour cause l'intérêt et les suggestions de quelques malveillants et de l'agiotage, à

propos de l'ouverture du comptoir de la banque. Ce comptoir escompte à 4 pour cent, les agioteurs ne connaissaient d'escompte qu'à 7. Ils ont dû invectiver, calomnier la banque, et quelques capitalistes intimidés ont un moment retiré leurs fonds du commerce; mais ce qu'on appelle à Lyon le haut commerce, dont les intérêts et les capitaux sont liés à la fortune publique, savaient quel était l'état du trésor, que l'Empereur regarde tout papier monnaie comme un fléau, que les billets de banque n'étaient point des billets du gouvernement, que leur circulation dans la capitale avait fait tomber le taux de l'escompte de 12 à 4. Ces honnêtes négocians ont parlé, et ils ont été entendus, les capitalistes ont reporté leur argent, les calomniateurs ont été confondus; les paiemens, fin de mois, ont été bien faits, l'argent est revenu sur la place, aucune faillite n'a eu lieu. Cet incident a prouvé de nouveau combien le bien le plus évident est difficile à faire, mais cette difficulté n'empêchera pas le gouvernement de vouloir et de réussir à l'opérer.

— L'arrivée des premiers bâtimens de commerce au port Bonaparte, à Paris, par le canal de Saint-Quentin, a donné lieu à une cérémonie qui a fort intéressé les habitans de cette capitale. Quelques jours après, *le Moniteur* a publié un état qui prouve l'économie considérable qui en résulte pour les consommateurs de certaines denrées de première nécessité.

— L'Empereur a daigné accorder à M. Méhul, membre de l'Institut et de la légion-d'honneur, une pension de 2000 francs.

— La séance de l'Académie française, pour la réception de M. Esménard, aura lieu du 15 au 20 décembre.

— La première Classe de l'Institut a nommé M. Provençal, docteur en médecine, son associé correspondant, section de zoologie.

ANNONCES.

Almanach des Dames pour l'année 1811, volume de petit format in-16, très-soigneusement imprimé sur papier vélin, orné d'un frontispice à vignette, et de huit jolies gravures. Prix, 5 fr. ; relié en veau doré, 7 fr. ; en papier, avec étui, 7 fr. ; en maroquin, très-élégant, 9 fr. ; avec étui en papier maroquin, 9 fr. 75 o.; *idem*, doublé en tapis,

10 fr. ; en soie, étui en papier glacé, 10 fr. ; en papier glacé, étui *idem*, 10 fr. ; en papier fond d'or et d'argent, 12 fr. ; en maroquin tabis, étui en maroquin, médaillon, 15 fr. ; en soie, doublé de tabis, étui en soie, 15 fr. ; en moire, étui en moire, couleurs diverses, 18 fr. ; en velours, très-élégant, avec étui en soie, 20 fr. Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

Cet almanach se recommande de préférence, par la beauté de son exécution et le bon choix qui y règne.

Les sujets des gravures toujours choisis avec le plus grand soin sont, pour cette année, *le Serment des Horaces*, d'après M. David; *Agar dans le Désert*, de Mola; *Concert sur l'eau*, d'A. Carrache; *le Chansonnier*, d'Ostade; *le Charlatan de province*, de Dujardin; *le Destin règle le cours de la Vie*, de Caraffe. On y a joint les portraits de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon, les éditeurs ayant pensé que dans un recueil dédié aux Dames, il leur serait agréable de trouver rassemblés les portraits de celles qui ont honoré leur sexe; et si cet essai est favorablement reçu du public, on continuera cette collection, qui donnera occasion d'y joindre des notices intéressantes.

Quant au texte, le succès dont ce petit recueil jouit depuis dix ans, est un sûr garant du soin que l'on apporte à n'y insérer que des morceaux d'un mérite reconnu. On y distingue, cette année, une *Epître de madame la comtesse Constance de Salm*, adressée à un vieil auteur; un *Fragment de la tragédie de M. François*, le *Siège de Palmyre*, deux *Lettres sur quelques ouvrages nouveaux*, et un *Compte rendu des Spectacles de l'année*, etc.

Nota. Les éditeurs de l'almanach annoncé ci-dessus, croient devoir prévenir le public, qu'il ne faut plus le confondre avec celui que l'on publie sous le titre de : *Petit Almanach des Dames*; ni avec l'Almanach dédié aux Dames, « ils n'ont guères de ressemblance que le titre avec l'*Almanach des Dames*, » qui, depuis dix années, paraît avec un succès mérité.

Le Caravanserail, ou Recueil de contes orientaux. Ouvrage traduit sur un manuscrit persan, par Adrien de Sarrasin. Trois vol. in-18. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port; pap. vélin, 9 fr., et 10 fr. franc de port. Chez F. Schoëll, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Les Etourderies, ou les Deux Frères, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, par M. Breton. Quatre vol. in-12. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et Chaumerot jeune, passage Feydeau, n° 24.

Les Trois Familles; par Mme Bournon-Mallarme, de l'Académie des Arcades de Rome. Quatre vol. in-12. Prix, 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Modèle des Enfans, ou Traits d'humanité, de piété filiale, d'amour fraternel, et progrès extraordinaires de la part d'enfans de six à douze ans; ouvrage amusant et moral. *Troisième édition*, revue et corrigée. Un vol. in-18, orné de figures et d'un titre gravé. Prix, 1 fr. 25 cent. Chez Pierre Blanchard et comp^e, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galeries de bois, n° 249.

Trois éditions successives de ce recueil prouvent son utilité dans l'éducation. Il offre en effet une suite de petits tableaux aussi propres à amuser l'enfance qu'à lui inspirer des sentimens d'honneur et de vertu. La modicité de son prix le met à la portée de toutes les classes.

Petit Robinson, ou les Aventures de Robinson Crusoé, arrangées pour l'amusement de la jeunesse; par M. Hénri Lemaire. *Seconde édition*, revue et corrigée. Un vol. in-18, orné de cinq jolies figures et d'un titre gravé. Prix, 1 fr. 25 c. Chez les mêmes libraires.

Parmi les livres d'amusement que l'on peut mettre entre les mains des enfans, il en est peu qui contiennent une moralité aussi bonne que l'histoire de Robinson : elle semble n'avoir été composée que pour nous faire sentir la nécessité du travail et le prix de l'instruction : c'est du moins là le but que s'est proposé l'auteur de l'abrégué que nous annonçons.

Abécédaire des Campagnes, à l'usage des petites écoles. In-18, orné de quatre figures coloriées et représentant les principaux métiers. Prix, 30 c. Chez les mêmes libraires.

Abécédaire à l'usage des Ecoles chrétiennes. In-18, orné de quatre figures coloriées. Prix, 30 c. Chez les mêmes libraires.

Ces deux abécédaires, d'un prix extrêmement modique, sont faits avec méthode, et présentent les difficultés de la lecture graduées de manière à les rendre moins sensibles.

Napoléon et Louise, ou le Mariage du Héros, lettres sur l'union de S. M. Napoléon-le-Grand, Empereur des Français, roi d'Italie, et de S. A. I. et R. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche; contenant un récit exact et circonstancié de tous les événemens occasionnés par le mariage de LL. MM.; un extrait de toutes les pièces jouées à cette occasion sur les différens théâtres, avec les meilleurs couplets de celles qui sont en vaudevilles; et un choix de poèmes, odes, dithyrambes, etc. publié sur le même sujet par MM. Lemercier (N. Z.), Baour-Lormian, Parseval, Michaud, Aignan, Tissot, Esinéard, Armand-Gouffé, etc. Deux vol. in-12, ornés de deux portraits. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez J. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, n° 188; et chez Chaumerot jr., passage Feydeau, n° 24.



N° CCCCLXXXVIII. — *Samedi 24 Novem. 1810.*

POÉSIE.

Début du second chant d'un poème inédit qui a pour titre :

DAVID..

Apostrophe du poète à l'Amour personnifié sous la figure d'un ange : peinture bien différente de cet ange déchu après le péché et séduit par les esprits rebelles , et de ce même ange créé par Dieu qui . aux jours d'innocence , l'envoya sur la terre pour remplir de ses saintes ardeurs le vide immense du cœur de l'homme. Discours de Satan à l'Amour , dans lequel il l'invite à présenter à David l'image de Beth-sabée et ensuite Bethsabée elle-même : réponse de l'Amour.

(1) Amour , ange du ciel , principe , ame du monde ,
Dès la création sur la terre inféconde

(1) Je dois avertir , pour l'intelligence des vers qu'on va lire que , lorsque j'ai personnifié l'Amour sous la figure d'un ange , et que je lui ai donné des attributs si différens de ceux du Cupidon des païens , j'ai voulu développer toute la métaphysique de cette passion ; en effet , je ne l'ai point présentée seulement comme un désir des sens ou de l'ame par lequel nous soupirons après la possession d'une créature aimée , mais comme un désir universel , c'est-à-dire qui s'étend sur toutes

N

Tu descendis, soudain à tes germes brûlans
 Mère fidelle et tendre elle entr'ouvrit ses flancs :
 Le verd gazon parut sur sa face riante,
 De pourpre se vêtit la pompeuse amaranthe,
 A l'aurore la rose emprunta sa couleur,
 Le jasmin se para de sa seule pâleur,
 Le lilas épandit ses bouquets et son ombre,
 Dans l'herbe se cacha la violette sombre,
 A l'abri des moissons le bleuet azuré,
 Voulut naître, fleurir, et briller ignoré,
 Tandis que balançant sa tête blanche et pure
 Le lis montra de loin sa pudique parure.
 Bientôt sur les rochers tristes, sans ornement
 Le serpolet vermeil tendit son vêtement,
 Et mille et mille fleurs parurent sur la terre :
 Belles, mais sans parfum, elles couvraient leur mère ;
 Amour, tu les touchas, et penché sur leur sein,
 Tu leur transmis l'odeur de ton souffle divin !
 Les riches arbrisseaux sur les champs s'étendirent,
 Dans leurs jeunes boutons les doux fruits s'arrondirent,
 D'abord rampant la vigne éleva ses cent mains,
 Et du front des palmiers vit pendre ses raisins,
 La grenade rougit d'incarnat animée,
 L'ananas exhala son haleine embaumée,
 La cerise en rubis brilla sur ses rameaux ;

choses. Cette définition devient claire, si l'on réfléchit que, dans l'enfance du monde, une seule passion remplissait le cœur de l'homme, que cette passion ne pouvait être que l'amour qui le portait sans effort à aimer Dieu et les créatures, et qu'enfin après la désobéissance d'Adam cette belle et divine passion empoisonnée par le péché, et sans aliment d'abord, dut se convertir en désir effréné de toutes choses, devenir le germe de tous les vices et de toutes les vertus, et sous mille figures tour-à-tour changeantes être appelé tantôt l'amour des voluptés, tantôt l'amour de la sagesse, et successivement l'amour des richesses, de l'ambition, de la vengeance, du sang, et l'amour de la médiocrité, de la justice et de la vérité. C'est donc cette antique passion du cœur humain qui, plus ou moins corrompue en nous, est la source de toutes nos passions bonnes et mauvaises : ainsi l'amour n'a pu se dépouiller en entier de ses sublimes penchans, il nous révèle sa céleste origine.

Plus loin verdit l'olive au penchant des coteaux,
 L'orange en globe d'or jaunit sur les campagnes,
 De ses palmes le cèdre ombragea les montagnes,
 Le pin monta dans l'air, le chêne audacieux
 S'épaissit, et voila la lumière des oieux;
 Le ruisseau prit sa course, et jusqu'alors tranquille
 L'océan anima sa surface immobile.

Dans ces tems fortanés, au souvenir si chers,
 Féconder, embellir, conserver l'univers,
 Pur Amour, ne fut point ton plus noble avantage.
 Tu rendais l'homme heureux: sans rivaux, sans partage
 De son cœur innocent toi seul étais le roi:

(2) Ce cœur désert immense était tout plein de toi.

Ah! pour toi seul alors l'âme occupait ses ailes;

Elle ne jetait point de faibles étincelles,

Sans cesse elle brûlait du plus durable feu

Et de la créature elle volait vers Dieu,

L'aimait, le contemplait et parlait à lui-même;

Mais du jour que d'Adam l'ingratitude extrême

A ses malheureux fils eut ouvert le tombeau,

Dieu referma sur soi le céleste rideau.

Soudain des passions la foule échevelée

Fondit; ce fut en vain qu'à la voûte étoilée,

Amour, tu voulus fuir; déjà d'un noir poison

Ces enfans du Tartare infectaient ta raison.

Dans ton besoin d'aimer les voluptés infâmes

Servirent d'aliment à tes avides flammes,

Ton extase divine alors devint fureur,

Les remords sur ton front jetèrent leur pâleur,

Dans tes yeux incertains habita le délire,

L'impudente insolente enlaidit ton sourire,

L'envie au fond du cœur te glissa ses serpents,

La vaine illusion vint abuser tes sens;

Tout enfin l'assiégea, la triste indifférence,

(2) Adam et Eve ne savaient alors qu'adorer et aimer, tout leur hommage, toute leur foi consistaient dans ce saint devoir; le souverain être était à leurs yeux le souverain bien. La vraie foi, la vraie politique étaient toujours unies: l'une consistait dans l'amour de Dieu, l'autre dans l'amour des hommes. (POPZ, pensées sur Dieu et l'univers.)

Les ennuis, les dégoûts, et même l'espérance,
 L'espérance trompeuse, inconstante vapeur
 Qu'en sa fuite accompagne ou le doute ou la peur.
 L'essaim des noirs soupçons, des vengeances, des haines,
 Te remit ses venins, ses poignards et ses chaînes,
 Te montra des douceurs à t'abreuver de sang,
 (3) Et même à le puiser jusqu'en ton propre flanc.

Mais rappelant parfois ta céleste origine
 Tu jettes des lueurs de ta flamme divine ;
 Oui, l'on te voit chérir des mortels vertueux (4),
 Dans tes ravissemens les prendre pour des Dieux,
 Et quand sous le trépas leur argile succombe,
 Leur dresser un autel en place d'une tombe.
 Que de divinités, que de temples divers
 Valut ta tendre erreur au tyran des enfers !
 Il te nomme, il t'appelle aux antres des supplices,
 Mais il veut en ce jour de plus vastes services.
 « Amour, dit-il, le monde est soumis à tes lois,
 » Tu ternis sur leur front la couronne des rois,
 » Et du trône à tes pieds les forçant à descendre
 » De leurs cités souvent tu me promets la cendre (5).
 » Ton triomphe après tout passe et meurt avec eux ;
 » Je t'en offre un plus beau, c'est de vaincre les cieux.
 » Sans doute à ton oreille est venu cet oracle :
 » Qu'à l'univers un Dieu se donnant en spectacle,
 » Au vil sang de Juda mélant un sang divin,
 » Viendrait un jour briser le sceptre dans ma main,
 » Et qu'aux mortels soufflant je ne sais quel délire,
 » Lui-même tout amour ravirait ton empire (6).
 » Notre affront est commun, Amour, parons ces coups ;

(3) Médée, dans le meurtre de ses enfans.

(4) Homère, Platon, appelés divins par l'amour et la vénération des peuples, l'apothéose des Empereurs romains illustres par leur bonté et leur justice, et les temples que la Chine a élevés aux grands hommes qui rendirent des services à la patrie, expliquent assez ce vers.

(5) La ruine de Troie, la prise de Mégare par la trahison de l'impudique Scylla, fille de Nisus, les délices de Capoue avant-coureurs de la destruction de Carthage.

(6) On sait que Jésus-Christ procède de l'amour du père.

- » Encore une victoire et le monde est à nous ! (7)
- » Toi, d'invisibles feux ravage sa surface ,
- » Dans son centre embrâisé moi je tiendrai ma place :
- » Partageons-nous le globe , allumons deux enfers ;
- » A l'homme sans espoir donnons deux fois des fers ;
- » Quand la mort de ton joug affranchira ton ame ,
- » Qu'échappé de tes feux il tombe dans ma flamme.
- » Périsse avec David la source de nos maux !
- » De ce tronc arraché mutilons les rameaux !
- » Demi-vaincu ce chef est tout plein de ma rage ,
- » Mais ton honneur est grand d'achever mon ouvrage ;
- » Nous aurons même gloire. Israël en son sein
- » D'innocentes beautés enferme un jeune essaim.
- » L'une d'elles aux cieux doit ces funestes charmes
- » Devant qui la sagesse est sans force et sans armes ,
- » Et qui de ma vengeance aveugles instruments
- » Jétent dans les Etats de longs embrâsemens.
- » De ces charmes revets une vapeur légère ,
- » Cenduis vers le tyran cet ombre mensongère ,
- » Qu'elle s'attache à lui , l'abuse en son sommeil ,
- » L'accompagne à la guerre , et siège en son conseil.
- » Que ridicule amant de ces vaines images ,
- » Il fatigue son ame en stériles hommages ;
- » Que de tes doux poisons lentement enivré
- » En elle il cherche en vain son esprit égaré ,
- » Et que sa harpe sainte à jamais soit muète ,
- » Ou de ses vils désirs soit l'impur interprète.
- » Fais plus ; de ses amours qu'usera leur fureur
- » Que l'objet adoré ressuscite l'ardeur ;
- » Qu'il s'offre à son amant non plus comme un fantôme ,
- » Vague enfant de la nuit ou du sombre royaume ,
- » Mais paré de la vie , enfin tel qu'Israël
- » Le voit avec orgueil respirer sous le ciel
- » Alors éclatera toute la violence ,
- » De feux long-tems cachés et nourris en silence ;
- » Ce n'est que dans le sang qu'ils pourront être éteints (8).

(7) Allusion à la première victoire que Satan remporta sur l'homme dans le jardin d'Eden.

(8) Prédiction du meurtre d'Urie et de la mort de l'enfant que David eut de Bethsabée.

- » Du germe de la mort leurs fruits seront atteints ,
- » Ils sècheront sans gloire , épouvantables pestes
- » D'une tige vouée aux colères célestes . »
- Ainsi parla Satan : l'avenir à ses yeux
- Ne levait qu'à demi son voile ténébreux ;
- Dès l'instant qu'il tomba de sa céleste sphère ,
- L'archange vit mourir cet esprit de lumière ,
- Qui des faits avenus et présens et futurs
- Pénétrait , dissipait les nuages obscurs .
- D'une voix qui charnia les demeures funèbres .
- L'Amour lui répartit : « ô prince des ténèbres ,
- » Adoucis les rigueurs d'un courroux désastreux ,
- » A ce prix seul mon bras couronnera tes voeux .
- » Du meurtre des humains je ne suis point avide ,
- » La seule passion de mon cœur est le guide ;
- » De ce cœur violent quand l'orage est passé ,
- » Mes regards ont horreur du sang que j'ai versé ;
- » Sur mes égremens on m'a vu fondre en larmes ,
- » Détester mes fureurs , et maudire mes charmes .
- » Pour la destruction l'Amour serait-il né !
- » Par mes soins vigilans l'univers est orné ,
- » J'anime ses ressorts , sa loi m'est asservie ;
- » Par moi ses habitans tiennent l'âme et la vie ,
- » Ces torrens d'un feu pur que des sources du jour ,
- » Dieu verse par mon souffle au terrestre séjour ,
- » Et qui , distribués à chaque créature ,
- » Donnent au monde entier sa force et sa parure .
- » Ce ministère seul a pour moi des appas ;
- » Soumettons l'univers , ne le dévastons pas .
- » Exterminons David , et retranchant sa race ,
- » De son souvenir même abolissons la trace ,
- » Si sa tige à Jüda promet un rejeton , (9)
- » Dont l'ombre éclipserait ton empire et mon nom :
- » Mais accorde une trêve aux peuples de la terre ;
- » Ils sont tous mes enfans , ils me nomment leur père ,
- » M'élevent des oîtes , temples éblouissans (10) .
- » Où brûle en mon honneur un éternel encens ,
- » Où , leurs sages , épris de ma vertu séconde (11) .

(9) Le Christ.

(10) Paphos , Amathonte , Gnide .

(11) Système de Platon sur la création de l'univers .

» M'appellent le vrai Dieu, l'architecte du monde.
 » Si le culte fameux qu'on rend à mes autels
 » A rangé sous tes lois tout d'illustres mortels,
 » Si mes enchantemens d'un saint ou d'un prophète,
 » Ont fait de tes erreurs un profane interprète,
 » Si mon nom seul enfin, si mes simples attrait,
 » T'ont livré plus de cœurs que ta ruse ou tes traits,
 » Epargne, épargne au moins les fils de ma tendresse.
 Il dit : Satan l'approuve, une fausse allégresse
 De son front nébuleux semble éclaircir l'horreur;
 Mais de son cœur muet la sombre profondeur
 Gardait contre l'Amour une haine couverte :
 Le traître le flattait, il méditait sa perte !

A l'aspect de la Mort qui descend vers son roi,
 L'Amour recule, fuit et jette un cri d'effroi;
 Il vole ; en leur essor ses ailes lumineuses
 Versent un jour vermeil sur ces plaines hideuses,
 Et les rayons brillans que lancent ses regards
 Du spectre soupçonneux blessent les yeux hagards.
 Telle, des noirs lambris de la voûte étoilée,
 Des nuages du soir Vénus demi-voilée,
 Guidant le chœur sacré des nocturnes flambeaux,
 Mèle son doux éclat aux ombres des tombeaux :
 Ou tel en son midi l'astre qui nous éclaire,
 Sous les flancs de ce globe égarant sa lumière,
 Aux bords du Thérmodon, des Chalybes affreux (12),
 Dans leurs antres de fer, épouvanter les yeux.

DENNE BARON.

ENIGME.

Je porte tête et ne raisonne pas ;
 Je porte pieds et je ne marche pas ;
 Je porte pomme et pommier ne suis pas ;
 Je porte plume et je ne vole pas ;
 Je porte crin et cheval ne suis pas ;
 Je porte paille et ne fourrage pas ;
 Je porte laine et brebis ne suis pas ;

(12) Chalybes, peuples du royaume de Pont, renommés pour l'exploitation de leurs mines de fer.

Je porte des toisons et je ne file pas ;
J'enferme corps humain et prison ne suis pas.
Ce que je ne suis pas, lecteur, je te le dis,
C'est à toi maintenant de dire qui je suis.

S.....

LOGOGRIphe.

Je suis une superféitation
Dont on doit provoquer l'évacuation,
Par remède anodin, par boisson laxative,
Et autre potion médico-détersive.
J'enferme en mes six pieds, outre un poisson des mers,
Ce qui fait que l'oiseau se soutient dans les airs :
Une plante antiscorbutique ;
L'objet auquel il faut que l'enfance s'applique ;
Une substance élémentaire,
Un mot synonyme à colère,
Une mesure, et ce qui, tous les ans,
Nous rend plus mûrs et plus pesans.

S.....

CHARADE.

Les rois et les bergers, les fleurs et la verdure,
Confondant leurs destins, nourrissent mon premier.
Un pronom personnel compose mon dernier ;
Parfois il est grossier ; un doux parler l'épure ;
Il plaît au tendre amour, il peint l'amitié pure.
Mon tout est trop souvent proscrit par les mortels,
Quand d'accord ils devraient lui dresser des autels.

C. FUSÉE AUBLET, *Créole de l'Isle de France.*

Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIphe et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Sacoche*.

Celui du Logogriphe est *Astronomie*, dans lequel on trouve : *Emir*,
mie, *astre*, *siam* (jeu de), *Rome*, *or*, *tome*, *as*, et *ami*.

Celui de la Charade est *Dé-gout*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES PENDANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806, contenant la description du cap de Bonne-Espérance, des îles de France, Bonaparte, Java, Banka, et de la ville de Batavia; des observations sur le commerce et les productions de leurs pays, sur les mœurs et les usages de leurs habitans; la campagne du contre-amiral de Linois dans les mers de l'Inde et à la côte de Sumatra; des remarques sur l'attaque et la défense de Colombo dans l'île de Ceylan, lors de sa reddition aux Anglais; enfin un vocabulaire des langues française et malaise. Avec un atlas composé de cartes marines et militaires dressé par l'auteur, des planches représentant les costumes et l'armure des habitans de ces contrées, et différentes vues. Dédié à S. A. I. et R. le prince Eugène Napoléon de France, archi-chancelier d'Etat de l'Empire, prince de Venise, vice-roi d'Italie; par Ch. Fr. Tombe, ancien capitaine adjoint du génie employé près de la haute régence à Batavia, actuellement chef de bataillon, officier supérieur de l'état-major-général de l'armée d'Italie. Revu et augmenté de plusieurs notes et éclaircissements par M. Sonnini. Deux volumes in-8°. A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les premiers hommes qui osèrent franchir les frontières de leur pays pour parcourir des contrées lointaines et se hasarder chez des nations inconnues, ne rapportèrent à leurs compatriotes que des notions obscures et incertaines et des récits fabuleux. Le moyen, en effet, de revenir au sein de ses foyers sans avoir des choses extraordinaires à raconter! Rien n'est plus propre à imprimer des idées fausses, à égarer la science, à retarder les progrès de l'esprit humain que la lecture des plus an-

ciens voyages. Que trouvez-vous dans l'Odyssée d'Homère? des fables souvent burlesques qui semblent inventées plutôt pour amuser des enfans que pour instruire des hommes; des géans qui n'ont qu'un œil et qui dévorent, sans pitié, ceux qui en ont deux; de grandes princesses qui vivent dans des grottes et attendent les étrangers pour en faire des époux; des magiciennes transformant, d'un coup de baguette, des héros en sujets de basse-cour; des potentiats qui résident dans des creux de rochers, tiennent les tempêtes enfermées dans des ballons, et vendent les vents aux voyageurs pour faciliter leur navigation; des sirènes à la peau douce, à la chevelure blonde, à la voix mélodieuse, attirant les hommes par leurs chants pour les manger sur le rivage. Et ce n'est pas comme poète qu'Homère nous raconte ces prodiges, car les récits de Ctésias, d'Hérodote et des plus anciens géographes ne sont pas moins merveilleux. Tantôt c'est une contrée dont les habitans n'ont qu'un pied sur lequel ils sautent avec une singulière agilité; tantôt ce sont des hommes dont le col est terminé par une tête de chien, ce qui fait qu'ils aboient à merveille, mais qu'ils parlent fort difficilement. Ici c'est une île où l'on sème le fer comme du grain, et dont les terres produisent des moissons de piques, comme les nôtres produisent des épis de blé. Là ce sont des géants qui n'ont pas moins de trois cents pieds de hauteur et jouent à la paume avec des montagnes; plus loin des pygmées montés sur des chevreaux et guerroyant, contre des grues. Que Pline vous décrire l'île de *Taprobane*, aujourd'hui *Sumatra*, il vous dira que cette île renferme quatre cents villes; que le seul palais du roi ne contenait pas moins de deux cent mille ames; que la mer des environs était de couleur verte; que l'on y trouvait des tortues d'une dimension si monstrueuse, qu'une seule écaille pouvait servir de toit à une famille toute entière; que les hommes y vivaient plus de cent ans, et mille autres choses tout aussi raisonnables. Les écrivains les plus judicieux et les plus éclairés n'ont pas toujours su se mettre en garde contre ces contes de bibliothèque bleue. Que de fables ne trouverez-vous pas encore dans Aris-

tote, dans Tacite même et dans Strabon ! Il a fallu une longue suite de siècles, des voyages nombreux, des observations multipliées, pour établir enfin quelques idées justes, fixer les positions géographiques, réformer l'histoire civile et naturelle des diverses contrées du monde. Depuis que toutes les mers sont devenues accessibles à nos navigateurs, que les liens du commerce ont uni ensemble toutes les parties du globe, la vérité fait chaque jour de nouvelles conquêtes. Les voyageurs sont devenus plus discrets ; personne n'oserait aujourd'hui se vanter d'avoir vu des hommes sans tête, et des têtes sans bouche, se nourrissant seulement de l'odeur des fleurs. Le merveilleux s'est évanoui, et comme la marche de la nature est par-tout simple, uniforme et régulière, les voyageurs sont réduits à nous présenter que des images raisonnables et vraies, et par cette heureuse révolution leurs ouvrages sont devenus une des branches de la littérature les plus intéressantes, et les plus dignes de notre étude.

Les Indes orientales sont connues depuis long-tems. Il nous reste peu de choses à désirer sur le sol, les richesses et la population de ces belles contrées, sur les mœurs, le caractère, l'industrie et les lois des nations qui les habitent : mais la description d'un pays peut s'offrir au voyageur sous tant d'aspects différens ; qu'il est presque toujours possible d'y découvrir de nouveaux sujets d'intérêt. M. Tombe, en publiant son voyage dans ces régions célèbres, n'a point écrit pour répéter ce que nous ont appris d'autres voyageurs. Il a fait de son ouvrage une sorte de journal historique où l'on trouve, avec beaucoup d'ordre et de méthode, tout ce qu'il a cru digne de l'attention de ses lecteurs. Son livre écrit simplement néanmoins l'avantage d'offrir des traits fréquens à la curiosité. L'auteur se fait successivement navigateur, ingénieur, historien, naturaliste ; ce qui répand une grande variété dans ses récits. Un poisson qui s'élève à la surface des flots, un oiseau qui apparaît dans les airs ou qui vient se reposer sur les masts du vaisseau, deviennent pour lui l'occasion d'une notice ou d'une remarque inté-

ressante. Il les décrit avec une très-grande exactitude ; sans appareil et sans prétention.

« Le 23 décembre, dit-il, nous aperçûmes un *manche-de-velours*. Ce superbe oiseau, qui ne s'éloigne jamais de terre qu'à vue de côté, nous annonça que nous en étions bien près. Le *manche-de-velours* est blanc comme un cygne ; il a seulement le tour du dessus et du dessous des ailes d'un beau noir ; sa queue l'est entièrement et elle approche beaucoup, par sa forme, de celle d'une pie. Son bec est gros, de couleur rose, et son col gros et long. Il est à-peu-près de la grosseur du *mouton du Cap*, et de la même envergure. »

Cette description est simple et précise, c'est la première fois que cet oiseau ait été décrit avec autant d'exactitude, et M. Sonnini observe, dans ses notes, qu'il est assez étonnant que le *manche-de-velours* ne soit pas encore bien connu et que l'on ne puisse déterminer précisément le genre auquel il appartient. M. Buffon a compris cet oiseau dans la notice des espèces incertaines. Quelques naturalistes l'ont rapporté au genre du pélican, d'autres à celui du cormoran. On n'avait eu, jusqu'à ce jour, que des notions vagues sur sa conformation et ses couleurs.

Si M. Tombe apporte de l'exactitude et du soin lorsqu'il ne s'agit que de la description d'un oiseau, on juge bien qu'il en apporte davantage encore quand il est question de nous donner des renseignemens sur la situation, l'étendue, la population, les productions des lieux qu'il a visités, sur les mœurs, le commerce, l'industrie, les lois des nations avec lesquelles il a vécu. Tout ce qu'il dit du cap de Bonne-Espérance, peut occuper utilement l'attention du lecteur, même après les relations nombreuses qu'on nous en a données.

Mais l'objet auquel il s'est attaché plus particulièrement, est la description de l'Isle-de-France. Il a réuni dans un même cadre tout ce qui concerne l'histoire de cette colonie, ses divisions territoriales, son administration, ses ressources commerciales, sa géologie, sa population, ses rapports avec l'Inde et l'Europe. « L'Isle-de-France est divisée en dix cantons qui ont chacun

» leurs municipalités , juges de paix , notaires , arpenteurs. Le port Napoléon , qui est le chef-lieu de la colonie , est une petite ville très-vivante. Ses rues sont presque toutes tirées au cordeau ; les principales , où se trouvent tous les marchands , sont parallèles à la côte. Elles ne sont point pavées , mais ferrées comme celles du cap de Bonne-Espérance. Les maisons sont toutes en bois ; elles ne sont composées généralement que d'un rez-de-chaussée , et faites de manière qu'elles peuvent être transportées à volonté d'un quartier à l'autre sur des rouleaux. On y trouve tout ce qu'on peut désirer en marchandises de l'Europe et de l'Inde ; elle est l'entrepôt général des deux extrémités du monde.

» L'hôtel du gouvernement , situé sur la place , était , quoiqu'ancien , un assez beau bâtiment en pierres : il vient d'être reconstruit. Au-delà et dans une direction perpendiculaire à la côte , est une grande rue qui conduit au *Champ-de-Mars*. C'est une vaste plaine à l'extrémité de laquelle on voit le tombeau du général Malartic , qui fut gouverneur de l'île dans les momens les plus orageux de la révolution : ce monument a été élevé en l'honneur de son gouverneur , auquel la métropole doit la conservation de cette belle colonie.

» Il y a un très-bell'hôpital militaire desservi par des sœurs hospitalières. Les ateliers pour le service de l'artillerie et du génie , sont vastes et commodes. Le corps des casernes est en très-bon état. On a construit sur la place un édifice dans lequel se tient la bourse. Il s'y fait des affaires pour des sommes immenses. Il y a aussi une belle salle de spectacle construite depuis peu. La colonie y entretient toute l'année une troupe de comédiens.

» La population du port-Napoléon est évaluée à environ six mille ames , dont un tiers d'Européens ou originaires européens , le reste de Malabars , Lascars et noirs libres qui y sont établis et parmi lesquels se trouvent beaucoup de mulâtres. Il y a dans toute la colonie environ soixante mille esclaves dont deux tiers Mozambiques et Caffres , et un tiers d'Indiens et de

» Malgaches (naturels de l'île de Madagascar.) L'Isle-de-
 » France, quoique jouissant constamment du plus beau
 » ciel que l'on puisse voir, d'une température agréable et
 » d'un air pur, n'en a pas moins beaucoup de lépreux ;
 » dont on attribue l'origine à des maladies syphilitiques
 » mal éteintes. Les gouverneurs ont essayé de transpor-
 » ter des hommes affectés de la lèpre aux îles *Séchelles*
 » et à celle de *Garagayos*, où les tortues sont abon-
 » dantes, le bouillon et la chair de ce reptile étant très-
 » salutaires pour cette maladie ; mais le vice étant resté
 » dans l'île, et beaucoup de malades ayant su se sous-
 » traire à la vigilance de la police, il s'est propagé de
 » nouveau et pourrait faire beaucoup de ravages si on
 » ne le prévenait d'une manière efficace. »

Cette dernière observation paraîtra sans doute de la plus haute importance. Serions-nous destinés à voir un fléau éteint depuis long-tems se reproduire parmi nous ? Et les maux qui affligen l'humanité auraient-ils aussi un cours périodique qui les éloigne et les ramène ; comme ces astres qui disparaissent et ne reviennent sur l'horizon qu'à de longs intervalles ?

L'ouvrage de M. Tombe offre souvent de ces sortes de considérations. C'est ainsi qu'il observe que le fléau de la rage est inconnu dans l'Isle-de-France et de Bonaparte, et qu'aucun animal n'en a jamais été atteint. Tout ce qui regarde cette redoutable maladie a quelque chose de mystérieux. Aristote assure qu'à l'époque où il vivait les hommes ne la contractaient point. Des médecins et des philosophes, sur le témoignage et les observations desquels il semble qu'on puisse compter, fixent l'époque où les premiers symptômes de cette contagion se manifestèrent parmi nous. A quelle cause faut-il attribuer cette funeste acquisition ? Ne conviendrait-il pas de rassembler des faits, d'ajouter de nouvelles observations à celles des anciens, et de chercher enfin à acquérir quelques notions, à se faire quelques idées plus étendues et plus exactes ?

Il existe encore une foule de maladies qui font le désespoir de l'art, parce qu'elles n'ont pas été suffisamment

observées. Croit-on qu'il y eût autant de maux incurables s'ils avaient été étudiés avec plus de suite et de persévérance? Ce qui manque aux écoles de médecine, ce sont des hommes uniquement occupés à l'étude d'une seule maladie, et chargés de soumettre leurs recherches à une direction éclairée. Un pareil établissement serait digne de notre Université.

M. Tombe ne se contente pas d'établir des faits positifs ; il combat quelquefois des opinions erronées qu'il ramène à leur juste valeur. Que n'a-t-on pas dit des émanations empoisonnées du *bohon-upas*? Un chirurgien hollandais en fait le plus redoutable des végétaux. Cet arbre croît seul au milieu d'un désert. Les vapeurs qu'il exhale sont si meurtrières qu'à douze milles de distance, les plantes et les animaux périssent. Ce désert est entouré de montagnes qui présentent l'aspect le plus sinistre. Au sommet d'une de ces montagnes demeure un vieux prêtre chargé de recevoir les criminels qu'on envoie chercher le poison pour y tremper les armes. Ce poison est une gomme qui sort entre le tronc et l'écorce comme le camphre. De dix malheureux chargés de cette périlleuse mission, à peine en revient-il un. Le chirurgien hollandais a vu, en 1776, treize concubines de l'Empereur convaincues d'infidélités et condamnées à mort. On les piqua avec une lancette trempée dans le *bohon-upas*, et dans l'espace de seize minutes elles périrent toutes.

M. Tombe doute fort de l'exactitude de ces faits ; il imagine que le chirurgien hollandais s'est laissé tromper par des récits fabuleux. Il existe, en effet, à Java des plantes très-vénéneuses, et dont on tire un poison actif ; mais ces plantes n'ont rien de commun avec le *bohon-upas* : ce sont des lianes qui croissent au pied de quelques arbres dont elles entourent les troncs et les branches. Ces arbres sont révérés du peuple, parce qu'ils sont particulièrement consacrés aux tombeaux des *kramates*, sorte de prêtres qui font le voyage de la Mecque, et qu'on regarde comme saints après leur mort. Toutes les recherches de M. Tombe n'ont pu lui faire découvrir le *bohon-upas*, et il faut avouer en effet que le récit

du chirurgien hollandais tient un peu des contes de fées. Comment cet arbre serait-il unique dans son genre ? Comment ne se reproduirait-il pas ? Comment serait-il venu seul, sans aieux et sans postérité ? Pourquoi les plantes périraient-elles autour de lui ? Pourquoi la terre qui le nourrit serait-elle frappée de stérilité pour toute autre production ? Enfin, si des malfaiteurs condamnés à mort peuvent en approcher pour en tirer le poison, comment ne les emploie-t-on pas pour délivrer le pays d'un arbre si dangereux ? Les Malais manquent-ils d'autres moyens pour empoisonner leurs flèches ? J'avoue que je suis tout-à-fait de l'avis de M. Tombe.

Son voyage annonce un esprit sage et dégagé de préjugés. Le ton en est simple, facile et modeste. C'est celui d'un militaire qui raconte sans prétention ce qu'il a vu, et n'aspire point aux palmes littéraires. Il s'est adjoint un coopérateur distingué, dont les notes savantes ajoutent un nouveau prix à son ouvrage. La plupart de ces notes sont relatives à l'histoire naturelle ; elles sont rédigées avec beaucoup de soin, et répondent à la juste réputation dont jouit depuis long-tems M. Sonnini. Les cartes dont l'auteur a enrichi son atlas peuvent être d'une grande utilité pour la navigation. Elles indiquent des positions qui n'ont point encore été décrites. Les autres planches sont exécutées avec soin, et offrent plusieurs objets intéressans. Le seul reproche qu'on puisse, peut-être, faire à M. Tombe, c'est d'avoir mêlé à son récit des détails historiques d'un intérêt trop faible pour la plupart de ses lecteurs, et d'avoir rapporté des actes administratifs plus propres à enrichir un dépôt d'archives qu'à servir d'ornement à un livre de voyage. Ces torts légers n'empêchent point que son ouvrage ne mérite le suffrage et l'accueil de tous les hommes éclairés.

SALGUES.

Le

Le CARAVANSERAIL, ou *Recueil de Contes orientaux*, ouvrage traduit sur un manuscrit persan, par M. de SARRAZIN. Trois vol. in-18. — Prix, 6 fr., et 5 franc de port. Papier vélin, 9 fr., et 10 fr. franc de port. A Paris, chez F. Schoell, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.



Une morale nue apporte de l'ennui,
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

Ces deux vers du bon La Fontaine, qui indiquent si bien l'esprit dans lequel il a composé ses fables, pourraient aussi servir d'épigraphie aux Contes que nous offre aujourd'hui M. de Sarrazin. On nous en a donné beaucoup que l'on qualifiait de moraux, et qui n'avaient de moral que le titre : ceux-ci n'en portent point le titre, mais remplissent très-bien le but qu'il permet de supposer.

En ces sortes de feinte, il faut instruire et plaire,
dit encore le *bon-homme*,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

Il a raison, sans doute, mais, tout en se proposant d'instruire, il est aussi très-bon de ne point l'annoncer. C'est ce que l'auteur du *Caravanserail* a compris à merveille. Il semble ne conter que pour conter. C'est avec la plus grande simplicité et de la meilleure foi du monde, qu'il déploie les richesses d'une imagination féconde et brillante, qu'il nous transporte en Perse, à Bagdad, en Arabie, par sa fidélité à observer les mœurs et le costume des tems et des lieux, qu'il descend même quelquefois jusqu'à des détails presque enfantins, sans avoir en apparence d'autre but que de nous amuser ; mais jamais il ne finit un conte sans qu'il en sorte, comme le résultat le plus naturel, quelque maxime d'une morale solide et pure, quelque vérité philosophique d'autant plus profonde qu'elle attaque tel ou tel abus que certains philosophes ont fait de la raison, ou du moins sans

O

laisser dans l'esprit de ses lecteurs les impressions les plus favorables à la vertu et à la véritable philosophie.

Deux contes du *Caravanserail* ont paru dans le *Mercure*, et nos lecteurs peuvent déjà confirmer, du moins en partie, le jugement que nous venons d'exprimer. Tous les prestiges de la féerie sont déployés dans les *Trois Ceintures*. Ce conte a même assez de rapports avec la *Cendrillon* de Perrault, pour qu'on ait pu les fondre, en quelque manière, tous les deux dans la pièce de ce nom qui vient d'obtenir un si grand succès à l'opéra-comique. Mais ce qui distingue le conte de M. de Sarrasin, c'est qu'il ne tend pas uniquement à mettre au jour cet axiôme trivial, qu'une bonne action est toujours récompensée. L'éloge de la plus aimable des vertus, de la modestie, en est le but; et l'auteur y arrive naturellement et sans qu'on l'ait prévu, au milieu des miracles de la féerie et de toute la pompe orientale. Dans *Amédan et Zeila*, tout le merveilleux se borne à un miroir magique. On y remarque certains détails qui semblent annoncer, plus encore que ceux des *Trois Ceintures*, un conte fait pour les enfans: mais ce n'est point aux seuls enfans que la morale de ce conte s'adresse. Il est fait pour montrer que le bonheur d'une femme n'est point d'avoir un mari brillant, que les seules qualités qui l'assurent, sont la bonté, la délicatesse, l'indulgence, la confiance, et ce trésor si précieux du bon sens qu'on a la folie de priser moins que l'esprit, quoi qu'il soit devenu plus rare.

Le Nouveau Dormeur éveillé pourrait être mis au théâtre, et fournir un tableau comique propre à servir de pendant aux *Incommodeités de la grandeur*, dont le sujet semble avoir été pris de l'ancien *Dormeur éveillé* de la sultane Schéhérazade. Le calife Mahmoun-Ebn-Haroun, après s'être amusé du récit de ce conte, voulut, dit notre auteur, répéter en sens inverse l'expérience de son prédécesseur, le grand Haroun-al-Raschid. Au lieu de transporter subitement un malheureux sur le trône, il imagina de faire descendre son grand-visir à un état voisin de la pauvreté. Le pouvoir d'un calife semble quelquefois approcher de celui des fées. *Le visir Abdé-*

lazi fut endormi fort adroitement, revêtu d'habits grossiers et transporté dans une petite maison de campagne, où tout son domestique se trouva composé de quatre honnèles laboureurs, bien instruits du rôle qu'ils avaient à faire. On peut juger quelle fut sa surprise à son réveil : mais, trois jours après, celle du calife fut plus grande encore. Dans ce court espace de tems, Abdélaïzî avait su goûter et apprécier les charmes du repos, de la retraite et de l'indépendance ; il avait appris à connaître l'amour ; et lorsque le calife vint l'engager à revenir à Bagdad, à y reprendre la première dignité de l'Empire, Abdélaïzî lui demanda, pour toute grace, de pouvoir continuer à vivre dans son heureuse médiocrité.

Lorsque nos yeux sont fascinés par nos passions, un pouvoir surnaturel nous dévoilerait en vain le cœur des hommes : nous refuserions de croire tout ce qui démentirait nos préventions ; au contraire, si rien n'offusquât notre jugement, les lumières naturelles nous suffisraient pour démêler, comme dit Plutarque, le flatteur d'avec l'ami. Telle est la morale des *Lunettes magiques*, morale dont l'usage peut être général, quoiqu'un sultan soit le héros de ce conte. Mais comme l'art de connaître les hommes est sur-tout important aux souverains, l'auteur leur a donné, dans un autre conte, une manière plus sûre et plus positive encore de les bien juger. Deux chapitres de Zadig, qui ont paru pour la première fois dans l'édition de Kehl (*la Dansé et les Yeux bleus*), ont pu en fournir la première idée ; mais l'imitateur a renchéri de beaucoup sur l'inventeur. Le roi de Serendib, chez Voltaire, n'a qu'un trésorier et une maîtresse à choisir. Il soumet ses courtisans à l'épreuve de traverser dans l'obscurité une galerie remplie d'or ; un seul résiste à la tentation de se charger de ce métal redoutable. Il expose ensuite les femmes qui prétendent à son cœur à la triple séduction des trésors de Plutus, de la beauté d'Adonis, et de l'intrépidité d'Hercule ; une seule sait en triompher. Le calife Almanzor a bien d'autres choix à faire ; il lui faut non-seulement un grand trésorier à l'abri de la corruption, mais un ami fidèle et véridique, un général non moins plein d'honneur que de courage,

un premier imam aussi humble que religieux et désintéressé. Nous ne voulons point émousser la curiosité de nos lecteurs en leur révélant les moyens qu'il emploie pour les découvrir : nous nous bornerons à leur faire part en peu de mots de la maxime qui termine le conte ; c'est qu'il ne faut juger la valeur des hommes ni par leurs paroles, ni même toujours par leurs actions, mais par le prix réel des choses qu'ils estiment.

Un autre conte intitulé : *Le Nécessaire et le Superflu*, semble d'abord n'avoir pour texte que cette réponse d'Amyot à Charles IX, devenue un adage vulgaire : *L'appétit vient en mangeant*. Un pauvre artisan a eu le bonheur de sauver la vie au grand Haroun-al-Raschid. Le calife veut le rendre heureux en lui donnant le nécessaire ; et il ne peut y parvenir, quoique la première demande d'Ademdaï se fût bornée au modique revenu de deux drachmes par jour. Les désirs de l'artisan croissent tous les jours. La magnificence du calife s'épuise à les satisfaire ; et le commandeur des croyans, obligé de convenir de la nécessité des nouvelles faveurs qu'on lui demande, se voit en même tems forcé de reconnaître que le *superflu* est une chimère qu'il est impossible d'atteindre, et que le *nécessaire* de l'homme est un abîme où l'univers entier s'engloutirait sans le remplir.

Une philosophie plus profonde règne dans trois autres contes, *Amestan et Mélédin*, *la Planète du docteur Zeb*, et *les Physionomistes*. Dans le premier, deux vieillards se plaignent du Destin qui a voulu que la sagesse fût le fruit de l'expérience, et qui par conséquent ne nous l'accorde que lorsque nous n'en avons plus besoin. Ah ! disent-ils l'un et l'autre, si nous avions su à vingt ans ce que nous savons à quatre-vingts, que de sottises nous aurions évitées ! Un génie qui les écoute les prend au mot ; nos deux vieillards se retrouvent à la fleur de l'âge ; et leur conduite prouve bientôt que si, comme l'a dit Fontenelle, *l'expérience des pères est perdue pour les enfans*, la nôtre ne serait pas moins perdue pour nous-mêmes, si l'on nous rendait notre jeunesse, puisqu'on nous rendrait en même tems les travers et les passions dont la vieillesse seule avait pu nous corriger.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de Mathieu Garo, de ce paysan du bon La Fontaine,

*Qui regrettait si fort de n'être point entré
Au conseil de celui que préchait son curé.*

Peut-être se rappellent-ils aussi la critique que Voltaire a faite de cette fable, en observant que si les chênes ne portent point de citrouilles en Europe, on voit en Amérique des arbres aussi grands que des chênes et qui portent des fruits aussi gros que nos potirons. (Dict. phil. art. *Calebasse*). La morale de la *Planète du Docteur Zeb* est au fond la même que celle de l'apologue de La Fontaine, mais le philosophe de Ferney n'aurait pas pu l'attaquer par la même objection.

Nous n'entrerons point dans les détails de ce conte, moins riche en faits qu'en raisonnemens. Il vaut mieux nous arrêter un peu plus long-tems aux *Physionomistes*, dont la morale peut trouver plus généralement son application. Peu de gens veulent comme Garo, Alphonse X et le docteur Zeb, corriger les œuvres de l'éternel architecte ; mais depuis le physionomiste qui raisonna si bien sur la figure de Socrate, jusqu'à Lavater et au docteur Gall, bien des gens ont entrepris de connaître les hommes par la physionomie. M. de Sarrazin est bien loin de vouloir leur contester leur science. Il leur accorde, au contraire, qu'ils peuvent la porter à sa perfection ; et dans cet état, c'est par ses effets qu'il la juge. Il suppose qu'un savant de l'Atlantide, nommé Télémantidas, a fait cette grande découverte. Les sages de son pays refusent de l'acheter. Il se détermine à la porter dans l'île des Argénites ; et là il trouva le meilleur accueil. Le monarque est le premier à se faire instruire dans la science nouvelle. Ses courtisans l'imitent : et bientôt tous les Argénites, hommes et femmes, veulent être initiés. Le maître est si habile, la science si parfaite, qu'en peu de tems il n'est pas un seul habitant de l'île qui, en examinant les traits d'un autre, ne lise en même tems dans son cœur. Mais hélas ! quel croyez-vous que fut le résultat de cette *illumination universelle* ? Pensez-vous que tous ceux qui avaient des défauts ou des vices, désor-

mais hors d'état de les dissimuler, prirent le parti de les corriger ou de les vaincre? L'entreprise eût été trop difficile. Il aurait fallu refondre, en quelque sorte, le cœur humain. Non, les Argénites s'arrêtèrent à un moyen plus commode; ils mirrent à l'aise toutes les passions que l'hypocrisie ne pouvait plus cacher. Notre auteur peint avec autant de vérité que d'énergie, les désordres qui en résultèrent et que nos lecteurs peuvent très-bien se figurer; plus d'illusions, plus d'amour, plus d'amitié, plus de confiance; guerre éternelle dans les familles, dans les mariages, dans l'Etat. Le mal alla si loin qu'il fallut enfin y chercher du remède; un seul Argénite, qui n'avait point voulu prendre des leçons de Télémantidas, fut aussi le seul qui en trouva. Il conseilla à tous ses concitoyens de se masquer pour dérober aux yeux l'aspect de leurs vices, et de prendre des masques dont le caractère annonçait les vertus qu'ils n'avaient plus. Ce conseil fut suivi, et l'on en reconnut bientôt les effets salutaires. On oublia peu-à-peu les principes d'une science qu'il n'était plus possible de pratiquer. Chacun crut devoir se conformer, du moins à l'extérieur, à l'opinion que donnait de lui son masque; les vices perdirent leur effronterie et deviurent moins contagieux. On vit renaître la confiance et toutes les affections qui font le bonheur. Enfin, au moment où l'auteur a pris son histoire, on n'attendait plus que la mort de quelques vieux physionomistes opiniâtres, et restés seuls dépositaires des secrets de Télémantidas, pour quitter le masque et se montrer à découvert. En effet, dit l'auteur, « il peut se glisser, dans les derniers replis du cœur de l'homme, tel sentiment honteux qui ne fait que passer, telle passion criminelle qui le gouverne un moment à son insu, mais qu'il réprouve dès qu'il s'aperçoit du motif qui le dirige. Voilà ce qu'un autre homme ne doit jamais apercevoir. Mais il faut aussi, pour la sécurité de la vertu et pour l'opprobre du vice, que le regard de l'honnête homme puisse toujours déconcerter l'hypocrite et le scélérat. »

Nous regrettons que l'espace nous manque pour parler des trois contes (*Asmolan*, *les Deux Amis* et *le Siège*

d'Amasie) qui complètent le nombre de douze dont ce recueil est composé. On y trouve le même mérite que dans les autres, et sur-tout cette morale élevée, cette noblesse d'ame, cette délicatesse de sentimens qui semblent faire autant l'éloge de l'auteur que celui de son ouvrage. Nous n'avons encore rien dit de son style. Il nous a paru tel qu'il devait être, simple, facile, naturel, souvent animé d'une gaîté douce, et quelquefois empreint d'une gravité majestueuse, lorsque le sujet semble l'exiger. En général, l'auteur décrit bien et raconte avec rapidité. Il amène sans effort des situations très-dramatiques, et l'on ne peut rien reprocher à son dialogue si ce n'est d'être quelquefois un peu trop prolongé. Ajoutons que sa manière est franche, qu'on n'y remarque jamais la moindre trace d'affectation, et que, tout en conservant la couleur orientale, il a su éviter également et l'enflure et la fadeur.

Il nous reste à dire quelques mots du titre de cet ouvrage. Les caravanserais sont, comme chacun sait, les auberges de l'Orient. M. de Sarrazin a placé ce mot à la tête de son recueil, parce qu'il suppose, dans l'introduction, que douze voyageurs réunis dans un caravanserail du Caire, d'où ils doivent partir au point du jour, passent la nuit à faire chacun leur conte; et que ce sont leurs récits, recueillis par un descendant de la sultane Schéhérazade, dont il fait aujourd'hui part au public. Quoi qu'il en soit de cette fiction, à laquelle sans doute, il n'a pas prétendu nous forcer de croire, nous pouvons dire que son *caravanserail* ne ressemble en rien à nos auberges. C'est plutôt un salon fréquenté par la meilleure compagnie, où règne la décence et la raison, et dont les entretiens (ce qui est encore plus rare) peuvent être écoutés par la jeunesse et l'innocence avec beaucoup de fruit et sans le moindre danger.

VANDERBOURG.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Enea e Lavinia, azione teatrale per musica, etc. Enée et Lavinie, action théâtrale en musique, publiée à Paris en 1810. De l'imprimerie de Fain, rue Sainte-Hyacinthe. Très-jolie édition, in-12.

L'ÉPISTE dédicatoire de ce petit poème dramatique italien, adressée à M. le comte Daru, nous apprend que M. Buttura en est l'auteur. C'est un des poètes italiens qui ont, depuis plusieurs années, mis le plus d'empressement à célébrer tous les événemens heureux et glorieux pour la France, et qui y ont aussi mis le plus de talent. On le reconnaît bien à cette nouvelle production de sa muse. Il a su, dans peu d'espace, réunir du mouvement, du spectacle, des allusions ingénieuses, de beaux vers, fournir au musicien des moyens d'exercer son art, réunir enfin toutes les puissances lyriques pour chanter l'auguste union qui semble être devenue le seul sujet digne d'occuper le Parnasse.

A l'ouverture de la scène, le théâtre représente une vaste cour dans le palais du roi Latinus. Au milieu s'élève un grand laurier. On voit dans le fond les portiques du temple d'Apollon, ornés de trophées et des images des aieux du roi, entr'autres de Saturne, avec ses attributs, la vigne, la faulx, etc. Un chœur de femmes et de vieillards imploré les Dieux et leur demande la paix. Lavinie paraît. Le peuple, l'armée veulent qu'elle soit unie avec Turnus, mais son cœur préfère Enée, et les Dieux semblent le lui destiner. Latinus son père est allé consulter l'oracle de Faunus. Il revient : l'oracle lui a répondu qu'il aurait pour gendre un héros étranger. Lavinie l'avait pressenti : c'est d'Enée que le ciel lui parle, c'est d'Enée que lui parle l'amour. Des ambassadeurs envoyés au camp d'Enée, pour lui proposer au nom de Latinus la paix et la main de sa fille, annoncent qu'ils ont été reçus favorablement, et qu'Enée vient lui-même conclure le traité. Il arrive : le premier objet qui le frappe est ce laurier, planté au milieu de la cour : un laurier semblable décorait le palais de Priam : c'est le terme que les Dieux ont promis à ses travaux, c'est pour lui le signal d'une paix éternelle.

Cette paix qu'il apporte, il en reçoit aussi les assurances, avec la main de Lavinie. Les expressions mutuelles de leur bonheur sont interrompues par l'arrivée d'un messager. Des troupes grecques sont débarquées, et ont attaqué les Troyens commandés par Ascagne : Turnus paraît en triompher, il publie partout la défaite des Troyens. Turnus vient lui-même braver Enée devant Latinus et devant sa fille. Enée estime le courage de ce jeune guerrier, et l'invite à ne pas provoquer un combat inégal. Latinus l'engage à céder à la volonté des Dieux : mais Turnus est inflexible : l'honneur ne lui permet pas de céder : il prononce avec de nouvelles menaces le nom du jeune Pallas qu'il a tué de sa main ; à ce nom, Enée ne peut plus retenir sa colère. Il accepte le combat. Latinus en fixe les conditions : le successeur et les sujets du vaincu poseront les armes ; la main de Lavinie sera le prix du vainqueur. Tous jurent, en étendant la main vers le laurier sacré, de se soumettre à cette loi. Le peuple prie les Dieux de détourner les nouveaux malheurs qui le menacent. On entre dans le temple d'Apollon. Le temple est ouvert : la Pythonisse est sur le trépied, et reçoit l'inspiration du Dieu. Elle annonce la chute de Turnus, la victoire d'Enée, l'hymen approuvé par les Dieux, la prospérité qui doit naître de l'union des deux époux. Enée, Lavinie et Latinus arrivent dans tout l'éclat du triomphe. Les deux amans sont unis. La Pythonisse promet que la fécondité va s'asseoir auprès du lit auguste, et que les fruits de cet heureux hyménée rempliront la terre de leur gloire. Le peuple se livre à la joie, et chante le triomphe de la vertu, de la beauté, de la gloire et de l'amour.

Le style de cet acte très-court, et, comme on voit, très-rapide, est aussi soigné que celui des autres ouvrages de M. Buttura ; les pensées sont vives et naturelles, et les allusions que fournissait le sujet saisies avec délicatesse et avec esprit. Nous citerons pour exemple celle qui se trouve dans le compte que les ambassadeurs de Latinus auprès d'Enée, lui rendent de leur mission. Enée a quitté, pour les recevoir, le champ de bataille, et levant son invincible épée, « j'en atteste les Dieux, a-t-il dit, je n'ai jamais désiré la guerre avec Latinus. Ah ! pourquoi me l'a-t-il déclarée ? Ses Etats seraient eucors entiers, et moi je ne serais pas privé de mon ami. » A ces mots, il se tait, il pleure, et ouvrant d'une main la tente où était étendu le corps de Pallas, immolé par la main de Turnus, voilà, continue-t-il, voilà la fleur des héros et des amis ! Junon voulait-elle donc

une si grande victime ? et je le laisserais sans vengeance !...
Mais que celui qui me demande la paix, l'obtienne , etc.

I numi chiano in testimonio , disse :
Io con Latino mai guerra non volli ;
Ah ! perche mai guerra mi mosse ? intatto
Egli s'avrebbe il regno ;
Io dell' amico mio non sarei privo .
Tacque , pian ea , la tenda
Aperse ov' era di Pallante il corpo ,
Per man di Turno ucciso .
Degli eroi , degli amici eccovi il fiore !
Disse ; ah ! Giuno rolea vittima tanta ?
E invendicato il lascierò !... Ma pace
Abbia chi pace chiede , etc.

On assure que le célèbre compositeur Paer a mis cet acte en musique , et qu'on n'est pas sans espérance de le voir exécuter sur le théâtre italien , par les premiers virtuoses de l'Italie , attachés aujourd'hui à la musique de S. M. l'Empereur. Le glorieux hyménée que toutes nos muses ont célébré , ne l'aurait point encore été plus dignement que par le concours de tant de talents réunis. G.

DE L'ÉDUCATION NATIONALE.

Précis historique , lu à l'École de Sorèze , 1810.

DEPUIS un siècle , l'éducation des enfans , objet des entretiens publics et particuliers , occupait tous les esprits. Il fallait établir l'éducation , ramener l'éducation à ses principes , refaire les livres d'éducation , consacrer des hommes nouveaux à l'éducation , voilà ce qu'on entendait répéter en tout tems , en tout lieu. Si , questionnant ceux qui parlaient avec le plus de vivacité sur cet objet , vous vouliez savoir ce qu'ils entendaient par ce grand mot , vous aperceviez qu'ils n'y attachaient que des idées fausses et incomplètes , et que fort peu de personnes comprenaient ce que c'était que cette éducation dont on faisait tant de bruit.

Si même on considère bien sa nature , on trouvera que , pendant une longue suite de siècles , elle n'a pas plus existé en France que dans le reste de l'Europe , et qu'après

s'en être occupé sans cesse, depuis la renaissance des lettres, après avoir vu s'élever et fleurir les anciennes universités, les anciens colléges, les anciennes congrégations et compagnies, on n'a pas été plus avancé dans l'art d'élever la jeunesse, et que nous ne ressemblions pas mal à ces peuples idolâtres qui ont, à grands frais, des temples, des autels, des prêtres, des cérémonies, pour une divinité fantastique qui n'a jamais existé.

Voyons, d'un œil rapide, toutes les méprisces faites à ce sujet; nous sentirons mieux ce que nous devons au génie profond qui, pour assurer la prospérité de l'Empire, a remplacé l'éducation des Français sur sa véritable base.

Qu'est-ce qu'élever les enfans? c'est en former des hommes appropriés à leur destination dans la vie; c'est donc une chose relative. Nous existons pour nous, pour nos familles, pour la société, pour la patrie. Si l'éducation ne regarde les enfans qu'en eux-mêmes, comme des êtres isolés, elle en fait des égoïstes. Si elle ne les élève que pour la société des salons, elle en fait des hommes frivoles. Ne songe-t-elle qu'à les rendre utiles à leur famille? elle éteint en eux tout esprit public. Quand enfin, comme chez certains peuples, elle n'a égard qu'à la patrie, elle rompt le lien le plus sacré, le plus doux de la vie, celui qui attache un fils à son père, à sa tendre mère. L'éducation, pour être complète, doit embrasser ces quatre rapports. Nous ne la considérons dans ce discours que relativement à la prospérité des Etats; et à cet égard encore elle varie à l'infini, suivant la situation des peuples et des Empires.

Ainsi dans les sociétés naissantes, où il ne s'agissait que de lutter contre la férocité de l'état de nature, et de maintenir leur réunion contre la violence des hordes vagabondes, la force et l'audace étaient les qualités précieuses dans la jeunesse, et les seules que l'on eût intérêt de cultiver. Très-insuffisantes de nos jours, elles ont suffi alors pour immortaliser les Alcides, les Thésées, les Pyrithoüs, dont la réputation est venue jusqu'à nous, chargée des éloges des peuplades reconnaissantes, qui semblent être ceux de l'univers entier.

De même, dans les Etats plus civilisés, mais où la législation encore imparfaite n'offrait pas une garantie suffisante aux citoyens, on cherchait dans les sentiments inspirés dès l'enfance un supplément aux lois. Les vertus étaient, à cette époque, l'objet premier de l'éducation. L'on ensei-

gnait à la jeunesse la prudence, la modération, la justice, l'amour de la patrie, comme nous enseignons aujourd'hui la métaphysique et les langues. Et tandis qu'elles fortisaient l'ame contre les passions, bien plus énergiques, bien plus dangereuses, quand elles ne sont pas modifiées par les habitudes sociales, la gymnastique, essentiellement liée à leurs leçons, fortifiait le corps et le rendait capable de tous les travaux nécessaires à la défense de l'Etat. Telle fut l'éducation chez les Perses avant que leur amollissement ne les livrât à leurs ennemis; telle, chez les peuples de la Grèce, long-tems avant qu'ils ne fussent la proie de Philippe et d'Alexandre; telle, dans la législation de Lycurgue, aussi bien que dans la sublime théorie de l'élève de Socrate.

On pensait, dans ces siècles non corrompus, qu'élever les enfans c'était les doter de toutes les qualités qui pouvaient les conduire à l'honneur par les services éminens rendus à la patrie; et la patrie fleurissait entourée de jeunes défenseurs animés de ces principes. Si le charme des arts venait se mêler à leurs vertus, ce n'était pas pour les amollir, mais pour les rendre plus puissantes. Ils étaient employés à exalter l'amour de la patrie, à conserver aux mœurs leur pureté, au courage sa force, au crime son horreur. Alcée et Pindare couronnaient les héros au nom de la mère commune; Eschile, Euripide, Sophocle, mettaient en spectacle l'enthousiasme de la liberté, la haine de la tyrannie; Homère avait consacré à l'immortalité les demi-dieux de la Grèce antique, et le législateur des Spartiates avait ordonné que les vers de l'Iliade fussent enseignés aux jeunes citoyens. L'éloquence, la musique, la peinture, la danse même, étaient dirigées vers ce but. Voilà la plus belle destination des arts. Leur alliance avec la vertu publique élevait au plus haut degré la gloire des peuples; ce fut aussi pour l'éducation nationale l'époque de son apogée.

Mais, dans la suite des tems, quand les abus de la civilisation eurent formé des armées stipendiées toujours subsistantes, au moyen desquelles l'autorité concentrée se soutenait au dedans et au dehors, les citoyens furent dispensés de s'occuper de la défense de l'Etat. Les vertus même leur devinrent chaque jour moins nécessaires, puisqu'une police active dirigeait ou commandait leurs actions. Ils détachèrent donc leurs intérêts du gouvernement, comme le gouvernement se détacha des leurs. Il se forma un esprit tout particulier, étranger et souvent opposé

à l'esprit public, et la destination du citoyen ayant changé, il ne fallut penser qu'à former des sujets.

Sous ce nouveau point de vue, le gouvernement seul devant avoir de la force, il ne s'occupa plus de fortifier les individus : au contraire, il perfectionna même la science des armes, devenue un métier, au point d'en réduire l'action à un simple mécanisme, où la force et la vertu ne fussent presque pour rien et où l'obéissance fut presque tout. De ce mécanisme si bien inventé il résulta que les bras les plus vils suffirent pour soutenir le prince, et que les sujets, autres que les prolétaires, dédaignant le métier des armes comme au dessous d'eux, n'eurent d'autre soin, sous la protection prétendue du gouvernement, que celui de leur fortune et de leurs plaisirs.

Dès ce moment, plus d'éducation nationale. Elle ne consista qu'à faire l'apprentissage d'un état lucratif pour acquérir des richesses, si l'on n'en avait point; ou à se donner de vaniteuses distinctions pour jouir avec plus d'avantage et d'éclat des richesses acquises. La société fut partagée en divers corps d'industrie qui faisaient entre eux, à prix inégaux, un échange de services. Il s'établit une subordination des uns aux autres, suivant le degré d'importance qu'on leur attribuait. L'observation des égards qu'on se devait mutuellement et à soi-même, fit naître une sorte de science dont la pratique, sous le nom de civilité, entra comme partie essentielle dans la nouvelle éducation, si on peut appeler ainsi les leçons d'une pantomime frivole, ou de manières convenues, toujours en contradiction avec les sentiments.

Cependant la partie riche et non occupée, réunie dans les salons, avait besoin de charmer ses loisirs. Elle appela les artistes pour embellir ses vêtemens, ses édifices, ses fêtes : mais les méprises de son ignorance lui faisant sentir à chaque instant ce qui lui manquait pour les apprécier, elle voulut au moins que ses fils eussent cet avantage, et de là l'émulation qui s'établit pour donner à un enfant bien né des talens qui pussent le rendre agréable dans la société. Les beaux arts, naguère associés à la grandeur des nations, se mirent aux gages de quelques individus; ils devinrent bas et futilles. Comme les femmes faisaient partie des cercles, il fallut en obtenir le suffrage. Le talent de s'en faire admirer fut le résultat le plus brillant d'une éducation soignée. Ce fut alors qu'on chercha l'art de bien dire, séparé de l'art de bien penser, et que la galanterie fut

une des vertus civiles. Au lieu qu'autrefois dans les écoles on ne professait que les vertus, on y professa avec gloire le talent de la parole, l'art de disputer et celui d'écrire sans fin sur toutes sortes de sujets. On devint sophiste pour l'amusement d'une foule oisive, qui, après les combats des gladiateurs, goûtait encore cette espèce d'escrime. Une infinité de systèmes combinés par des imaginations singulières, où quelques vérités servaient à donner un air de vraisemblance aux erreurs les plus absurdes, un agencement de mots et d'idées qui enfanta quelquefois des chefs-d'œuvre, encore admirés de nos jours, mais qui le plus souvent ne flattait l'oreille qu'aux dépens de la raison, tout cela servait d'aliment à des esprits qui n'ayant plus ces passions grandes et fortes qui les élèvent à la prospérité publique, se fisaient des goûts factices, qui leur conservaient encore un reste de mouvement et de chaleur.

Ainsi, des fonctions sédentaires, dirigées vers un lucre sordide, et qui énervait à-la-fois l'ame et le corps; des propriétaires au sein de l'oisive opulence, occupant tous les arts à leurs plaisirs; des lettrés livrés à l'illusion des systèmes et à la vanité des disputes; une soldatesque grossière, employée à contenir les sujets comme les ennemis; et qui bientôt se voyant le seul appui du monarque, le faisait et le défaisait à son gré, suivant qu'il lui prodiguit plus ou moins ses largesses: voilà les effets d'une éducation qui, dégradée par le gouvernement qu'elle dégradait à son tour, continua de s'affaiblir et de se corrompre jusqu'aux derniers empereurs d'occident.

Les Barbares, long-tems contenus par la valeur républicaine et par le génie du premier fondateur de ce vaste empire, le trouvant enfin dans cette affreuse décadence, n'eurent pas beaucoup de peine à en saisir les lambeaux. Débordés sur cet amas de corruption, ils firent tout disparaître sous leurs ravages. Dans le chaos qui les suivit, cette ombre même d'instruction fut anéantie. Vingt peuples féroces n'avaient d'autre idée que le pillage. Ils ne cherchaient qu'à déblayer ces immenses ruines pour se faire un établissement. Les livres, les arts, les principes du juste et de l'injuste dont l'idée s'était conservée, au moins comme objets de discussion, tout fut englouti pour plusieurs siècles.

Notre Charlemagne entrevit la nécessité d'éclairer ces ténèbres: mais ses successeurs, qui avaient le génie de cette malheureuse époque et non celui de ce grand me-

marque, redoublèrent aussitôt l'obscurité. Avec le nom de Charlemagne furent oubliées ses vertus et ses lumières. Quelques faibles lueurs qui se conservaient au fond des monastères étaient sans effet pour le corps social, au point que des laïques sachant lire et écrire eussent été un phénomène. L'apparition d'un des plus grands rois prouva ce qu'avaient déjà montré les Pélopidas, les Philippe de Macédoine, les Aratus, les Philopæmen et quelques autres, qu'un seul génie peut bien créer et faire fleurir une nation; mais qu'elle ne soutient sa durée et sa gloire que par les institutions qui font germer dans toutes les classes les vertus et les talents.

Enfin, au douzième siècle, la fondation de l'Université ramena le goût des études qui par la réflexion auraient pu conduire à l'idée d'une éducation nationale. Malheureusement, comme on avait ressaisi une tradition confuse de la littérature romaine, on crut devoir remonter jusqu'aux empereurs pour acquérir quelques connaissances. Au lieu de les chercher dans la nature des choses et dans les rapports de la société, on les puisa dans les écrits et les principes des Romains, inapplicables aux circonstances actuelles. Le défaut absolu de critique et de goût fit adopter aveuglément les idées les plus contradictoires, aussi bien que les auteurs des rangs les plus inégaux. Tout était vrai, tout était beau, si c'était écrit dans la langue du peuple rom. D'ailleurs les matières théologiques dont on abusait singulièrement, et les Saintes-Ecritures seuls objets de discussion, exigeaient spécialement la connaissance du latin; de sorte que toute l'activité des esprits se tourna vers cet idiome, avec d'autant plus de zèle que les langues modernes, mélange informe des débris de plusieurs autres, ne paraissaient pas dignes d'une étude sérieuse.

Il faut s'arrêter sur cette direction des esprits, puisque elle fit adopter un nouveau principe, transmis ensuite d'âge en âge, et qui, par l'étendue qu'on lui donna, a infiniment retardé, infiniment circonscrit les progrès du véritable savoir. C'est alors, en effet, que s'accrédita cette expression proverbiale, répétée encore comme un axiome, que la langue latine est la clef de toutes les sciences. Dans cette persuasion, le temps précieux de l'adolescence était entièrement consacré à l'étude d'une langue que la barbarie avait abâtardie de mille manières. Nos ancêtres s'étaient renfermés dans ce cercle; nous en sommes à peine sortis, et pendant sept cents ans, cette jeunesse, à

qui l'on mettait entre les mains la clef de toutes les sciences, n'avait pu pénétrer dans aucune.

Sans chercher pourquoi l'on n'a pas, de préférence, honoré de ce beau titre la langue des Grecs, chez lesquels les Romains allaient puiser, non-seulement toutes leurs sciences, mais aussi le goût pur des beaux-arts, l'urbanité des mœurs, l'amour des lois et de la vertu, j'avoue que c'est une clef précieuse que celle qui nous ouvre une littérature si abondante en chefs-d'œuvre. Je veux qu'on étudie avec zèle, qu'on aime avec enthousiasme la langue sublime de Cicéron, de Virgile et d'Horace, la langue aimable de Tibulle, de Properce et d'Ovide, la langue brillante de Pline et de Tite-Live, la langue profonde de Lucrèce et de Tacite. Admirez, jeunes gens, sachez par cœur les productions qu'elle a enfantées : elles feront le charme de votre vie ; elles animeront tous vos discours, tous vos écrits. Malheur à l'école qui négligerait d'en inspirer le goût ! elle ne mériterait pas d'être ouverte à la jeunesse française. Mais avouons aussi, disons hautement que le latin se bornant à faire connaître cette superbe littérature, l'élève qui en fait sa seule occupation se prive des plus grands avantages d'un enfant bien élevé : que l'Etat qui en ferait la base de l'instruction publique éloignerait autant qu'il serait en lui le flambeau si nécessaire à sa prospérité, et livrerait le peuple à tous les préjugés qui, à force de méprises et de fausses démarches, entraînent la dissolution de tous ses principes constitutifs.

Oui, une nation est perdue quand on parvient à user les facultés de la génération naissante sur un objet accessoire, au mépris de ce qui constitue l'homme et le citoyen. Par une suite du système dont nous parlons, on donna pour étude importante à la jeunesse française la scolastique, ou l'art de subtiliser en latin sur la métaphysique, sur le dogme et autres matières, en alléguant des autorités ridicules ou mal entendues, et jamais la nature et la raison. Méthode absurde qui faisant le plus bizarre mélange de la doctrine d'Aristote et des livres sacrés, mit en vogue un faux savoir pire que l'ignorance, et fut, pendant des siècles, la plaie la plus funeste qui ait affligé l'esprit humain. L'émulation universelle s'enflammait pour de misérables arguties. De cette préoccupation aussi funeste que ridicule, naquit l'état déplorable du corps social depuis la seconde race de nos rois. N'expliquez pas autrement l'oubli de tous les intérêts de l'homme, sous le régime féodal ;

féodal ; les abus de l'autorité et les bassesses de l'obéissance , toutes les erreurs qui ont avili l'espèce humaine , en la soumettant à d'absurdes institutions ; le renversement des limites entre le sacerdoce et l'empire , dont les suites ont retenti jusqu'à nous ; cette nuée d'agrégations monastiques , dont notre continent fut si long-tems obscurci ; ces combats où le fer et le feu remplaçaient la balance de la justice , coutume atroce enfantée par l'ignorance et perpétrée par le faux honneur au sein même de nos lumières ; ces folles expéditions qui jetaient l'Europe dans les tombeaux de l'Asie pour des motifs que condamnait la religion aussi bien que la politique et l'humanité ; ces guerres enfin qui armèrent une moitié de l'Europe contre l'autre , sans autre cause que des dogmes qu'on n'a droit d'imposer à personne , et qui n'entrent dans l'ame que par la persuasion , s'ils n'y sont point nés par une inspiration céleste.

Ceux qui oseraient dire que j'attache des effets immenses à de très-petites causes , n'ont pas assez réfléchi jusqu'à quel point un mauvais système d'instruction peut renverser les idées , abrutir les mœurs , et faire oublier tout ce qui sert de garantie aux individus et aux Etats ; combien les droits et les devoirs sont comptés pour rien au sein de l'ignorance. Il le savait , ce tyran cité dans *l'Esprit des Lois* , qui pour éteindre dans la nation qu'il voulait asservir tout sentiment généreux , toute idée de résistance , y confia aux femmes l'éducation des enfans. Ils en seront persuadés , sans doute , ceux qui , après avoir admiré la Grèce sous la conduite des Miltiades et des Aristides , observeront ces mêmes contrées sous la verge stupide des Ottomans.

Mais comme le tems rassemble toujours dans sa course quelques faibles rayons , et qu'il est de l'essence de la lumière de se propager et de s'accroître , elle se nourrissait inaperçue sous l'amas toujours croissant des préjugés. Sa splendeur commença de percer au seizième siècle , dégagée par l'activité des voyageurs et par les études littéraires que favorisait l'animosité des partis. Elle frappa tous les yeux pendant le beau règne de Louis XIV , se bornant néanmoins à les éclairer , sans déterminer d'autre mouvement que celui de la pensée. Enfin , au dix-huitième siècle , répandue sur tous les objets , elle jeta un jour si clair sur la contradiction qui existait entre l'état des sociétés et les principes qui en avaient formé le lien , qu'il en résultat des clamours chaque jour plus violentes , et des projets de réforme beaucoup trop ressemblans à des conspirations.

Sans doute il était difficile que des ames fortifiées par de profondes études et par la conviction du mal , supportassent la longue chaîne d'abus qui , tenant par le premier anneau au tems de notre barbarie , enlaçait encore toutes les parties de la société. Malheureusement , pour la briser on eut recours à la masse populaire , force aveugle , qui bientôt saisie et dirigée par le crime , enfanta des maux mille fois plus grands que ceux qu'on voulait éviter. Et si l'on réfléchit mûrement , on déduira de l'instruction perdue et recréée , et de la lutte qui s'établit à cette époque entre la lumière et les ténèbres , lutte terrible dont la scélérateur ne sut que trop bien profiter , les désastres à jamais déplorables de la révolution française.

Or , le chaos recommençait par les moyens mêmes que l'on avait pris pour le dissiper ; l'éducation littéraire qui s'était relevée par l'effort seul du tems , et par des circonstances indépendantes de la volonté des hommes , rentrait toute entière dans les ténèbres du vandalisme , avec la patrie et les lois , lorsqu'un homme trouva dans son génie assez de ressources pour combattre le désordre de tous les éléments politiques. Embrassant , non-seulement la France , mais l'Europe , dans son plan régénérateur , guerrier , législateur , monarque tout ensemble , avec un degré d'énergie où aucun des hommes qui ont fait le destin des Etats n'était parvenu , il a établi , cimenté , en quelques années , le système continental , où la vaste puissance de Charles-Quint n'avait pu atteindre , qu'Henri IV n'avait qu'en-trevu , comme une belle spéculation , et dans lequel avait échoué l'orgueilleuse ambition de Louis XIV.

Il est beau , il est grand de voir un seul homme donner une nouvelle forme à l'Europe , refaire l'opinion , établir en si peu de tems d'autres idées , d'autres mœurs , d'autres rapports , dans vingt Etats soumis à sa puissance. Mais ce vaste édifice , construit par la force de son ame , et qu'elle soutiendra pendant son règne glorieux , comment se soutiendra-t-il dans les générations futures ? Ce secret n'a pas échappé à sa providence. Ce sera par la force d'une bonne éducation nationale. Il a vu qu'elle était la seule base inébranlable des Empires , et son premier soin , en prenant les rênes , a été de l'organiser sur un plan aussi vaste que sa politique.

L'Université impériale dont la tige majestueuse s'élevant au pied du trône , jette ses branches sur toutes les cités de la monarchie et prolonge ses rameaux jusqu'au plus hum-

ble village, l'Université impériale, dont la direction est confiée à un homme aussi célèbre par ses succès littéraires que respecté pour ses principes, fait croître l'adolescence dans les vertus civiles et religieuses, dans les bonnes mœurs, les lettres et les arts. A peine a-t-elle formé son corps et son esprit, que des écoles militaires, vraiment dignes de ce nom, endurcissent cette jeune population à tous les travaux, la forment à toutes les opérations de la guerre, l'instruisent à se détacher de ses intérêts personnels pour s'occuper spécialement du prince et de la patrie. A vingt ans, la plus grande partie de la jeunesse élevée, va grossir nos armées et consacrer à la défense de l'Etat les vertus, les talents qu'elle a puisés sous sa protection. Au lieu de ces soldats que la honteuse indigence ou la vile débauche jetait dans nos camps déshonorés, au lieu de ces troupes sans aucun sentiment généreux, sans aucune idée de l'intérêt commun, je vois la jeunesse française avec tous les avantages d'une éducation mâle, guidée aux combats par des motifs aussi nobles que puissans; et tandis qu'elle assure, qu'elle étend les limites et la gloire de l'Empire, on voit, d'un côté, se former dans les écoles supérieures des hommes qui illustreront toutes les parties du service public. La science des lois, la conduite des ames, l'art de guérir les corps, sont étudiés par de nombreux disciples; assujettis désormais à une marche invariable, au lieu d'être abandonnés aux méthodes arbitraires. D'un autre côté, un choix de jeunes citoyens attachés sous le titre d'auditeurs, au conseil d'état, au cabinet des ministres, aux bureaux des préfectures, au travail des administrations, s'élève par degrés, à l'aide d'excellentes leçons pratiques, à tous les emplois civils. Ceux-là continueront d'y faire régner l'ordre, la lumière, l'activité, la justice qu'ils auront vu s'établir et marcher ensemble. Plus d'hommes nouveaux dans les places. Tout employé voit à côté de lui se former son successeur. Les hommes changeront, l'esprit sera le même, pour garantir cette stabilité de vues et d'idées, qui fixe à jamais sous l'œil de chacun le point de départ ainsi que le but qu'il doit atteindre.

Ce n'est pas tout encore. Les hommes les plus fameux dans les lettres, les sciences, les beaux arts, réunis en corps, dominent ce majestueux ensemble sous le nom d'Institut national de France. De la hauteur où il est placé, il pompe, il recueille toutes les lumières, il se saisit de toutes les inventions, de tout ce qui naît de beau,

d'utille dans l'Empire, et après l'avoir vivifié par un génie supérieur, après l'avoir agrandi, perfectionné, il le répand de nouveau pour en féconder le monde politique, littéraire et moral; image du créateur rassemblant toute la lumière éparse dans l'univers, et en formant un vaste foyer, d'où elle se répand plus abondante et plus vive sur la nature entière.

Pour couronner la majesté de ce spectacle, placez au-dessus le monarque suprême, pareil à l'immuable Destin que l'antiquité figurait à la tête des divinités de tous les rangs, pour en fixer la place et les attributions; voyez-le, dis-je, animant les génies du feu de ses regards, leur imprimant son énergie, appelant leur élite au pied de son trône, d'où il leur distribue, avec l'immortalité, ces palmes décentrales, qui rayonnant de gloire aux yeux de l'univers, doivent enfanter des phénomènes dans tous les genres et faire admirer l'alliance anguste, l'alliance éternelle des arts avec la prospérité publique.

Ils rabaisseraient étrangement la beauté de ce tableau rapide, mais fidèle, ceux qui voudraient n'y voir que l'éducation de nos pères! Nos pères n'avaient pas une éducation nationale, puisque rien n'y tendait au maintien de la patrie et des lois: c'est ce qui perdit l'Etat. Le héros qui nous gouverne en a créé une, puisque tout s'y rapporte à l'intérêt public et au succès du gouvernement. Tant qu'elle subsistera, l'Etat ne saurait périr. La force actuelle de l'Empire tient évidemment à un seul homme: mais cet homme qui ne peut être remplacé, donne pour supplément à sa dynastie ce qui est plus puissant que le génie d'un héros, ce qui met en situation de s'en passer, je veux dire les mœurs de la nation retrempees avec énergie. Oui, les mœurs, les lois, les lumières, les vertus, filles de la nouvelle éducation, rendront la France florissante au-dedans, inattaquable au-dehors, invulnérable aux âges. Le peuple français, long-tems dédaigné pour sa frivolité, prendra le caractère mâle de son nouveau fondateur dans les sévères méthodes imposées à la jeunesse. Peut-on déjà n'en point reconnaître les effets? Ils éclatent dans les camps, dans les arts, dans les administrations, dans les conseils. Ce peuple si léger a pris une attitude imposante qu'il n'avait eue sous aucun règne. Il combat, il triomphe, il soumet les ennemis, il donne des lois à l'Europe, il en corrige la politique, c'est le peuple du grand Napoléon. Et après ce monarque, l'éducation nationale qu'il a créée continuant

de former les esprits sur le même modèle, les Français, toujours marqués du caractère qu'il leur imprime, conserveront, avec leurs nouvelles mœurs, leur gloire, leur prépondérance; et jusque dans la dernière postérité, ils seront encore le peuple du grand Napoléon.

L'école de Sorèze est fière de concourir, pour sa part, aux vues de ce héros. Honorée des encouragemens de son excellence le grand-maître, employant tous ses moyens pour les mériter, elle forme avec un zèle toujours nouveau une nombreuse jeunesse pour les lettres, pour les arts, pour la patrie. Ce n'est pas sans un sentiment d'orgueil qu'elle voit ses élèves, répandus dans les divers emplois civils ou militaires, soit en France, soit chez l'étranger, y faire bénir par leurs talents, et sur-tout par leurs vertus, l'antique maison où ils en ont puisé les principes.

Sorèze, 2 octobre 1810.

Par M. R. D. FERLUS.

LE JOUR DE NOËL.

(*Imité de l'allemand d'AMÉLIE BERG.*)

LES Français occupaient la petite ville de W*** en Prusse, pendant l'hiver de l'an 1806. Leur discipline sévère, et plus encore leur humanité avaient tellement assuré le repos des habitans, qu'à peine s'apercevaient-ils qu'ils eussent changé de domination. Le jour de Noël approchait, et depuis le bourguemestre jusqu'au simple artisan, tout le monde n'était occupé que de la manière dont il célébrerait cette fête si chère à l'enfance (1). Déjà les boutiques se couvraient de tout ce que Nuremberg avait produit de plus brillant en joujoux, et la Hollande de plus friand en pain d'épices de toutes les formes.

Une joie précoce régnait parmi tous les enfans de W***; deux seuls ne la partageaient pas entièrement: c'étaient Charles et sa petite sœur Caroline. Leur mère, la veuve Klingsberg, ne respirait plus que pour leur bonheur; mais il lui était échappé, la veille, d'avouer à ces tendres enfans qu'il ne fallait pas qu'ils s'attendissent à recevoir des étren-

(1) Le jour de Noël est le jour des étrennes en Allemagne, et elles sont données aux enfans avec beaucoup d'appareil.

nes aussi riches que l'année précédente. Le conseiller Klingsberg ne négligeait rien alors pour leur témoigner sa tendresse ; mais sa mort prématurée laissait sa famille dans un état voisin de l'indigence. Charles et Caroline s'apprêtaient à passer un jour bien triste, quand leur sœur aînée vint leur dire à l'oreille de ne point perdre courage.

Elise, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, était au moment de former l'union la plus chère à son cœur, lorsque la mort de son père renversa tout-à-coup sa fortune et ses projets : mais rien ne pouvait la détacher de son fidèle Henri. « Mon ami, lui dit-elle, le sort qui nous accable pourra nous rédevenir plus propice un jour ; il ne peut, du moins, nous priver de la douceur d'essuyer les larmes de ma mère, de notre mère, car elle vous a déjà nommé son fils. » Henri partageait ses soins délicats entre les objets de son respect et de son amour.

Elise avait lu dans le cœur de sa mère combien il lui serait pénible d'être réduite à étudier l'ouïe des demandes que, dans leur naïve confiance, les enfants ne manquaient pas de lui adresser pour les étrennes ; et depuis trois mois, la sensible jeune personne avait sougé aux moyens de prévenir des regrets si amers de part et d'autre. Elle brodait avec une perfection rare ; un ouvrage préparé et vendu dans le plus profond secret le tirait de sa valeur ; la rendit propriétaire d'une somme de vingt écus.

La veille même de Noël, Elise, munie de son petit trésor, se disposait à sortir pour aller parcourir les boutiques ; elle descend chez sa mère pour l'embrasser, et déjà elle éprouvait le besoin de lui confier son bonheur : elle la trouve avec un sous-officier français qui lui présentait un billet de logement. Une forte colonne de troupes traversait le pays, et nulle maison n'était exempte.

La pâleur couvrait le visage de la malheureuse veuve : depuis long-tems sa pension n'était point payée, et dans ce moment un surcroît de fardeau !... Elise s'aperçut de son trouble, et s'armant de courage : « Eh bien ! maman, lui dit-elle, que M. le Français soit très-bien venu ! je vais lui préparer la grande chambre. » Puis elle ajouta tout bas, « Ne craignez rien, maman, j'ai vingt écus ! » et elle s'était déjà élancée sur l'escalier. Emue de ce nouveau trait de dévouement, la mère ne put retenir ses larmes. Elles n'échappèrent point au militaire français ; il n'avait encore

parlé que dans sa langue ; il s'approcha de la veuve Klingsberg , et lui dit en allemand :

« Madame , je vois l'embarras que je cause ici ; pardonnez-le moi , et croyez que vous m'affligerez profondément si vous faites quelques frais pour me recevoir . » La bonne veuve le regardait attentivement ; ses paroles l'avaient doublément intéressée ; son accent était celui de l'Alsace , et elle avait elle-même reçu le jour dans cette province de France . « Vous êtes mon compatriote , dit-elle à son hôte avec un sourire affectueux , et je bénis le sort qui vous a adressé chez moi . » Le militaire , non moins satisfait de cette rencontre , allait hasarder quelques questions sur le lieu de sa naissance , sur sa famille , lorsque Charles et Caroline entrèrent précipitamment . Leur figure n'annonçait que trop clairement qu'ils étaient instruits de leur malheur ; Charles jeta un regard farouche sur l'étranger ; Caroline , sur l'ordre de sa mère , essaya de lui faire une petite révérence , mais elle porta en même temps son tablier à ses yeux pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait retenir . « Qu'avez-vous , ma belle enfant , dit l'officier ? Est-ce ma vue qui peut vous affliger à ce point ? » — Il est sûr pourtant , répondit Charles , qu'elle doit vous voir avec un plaisir extrême , car vous êtes venu de France , tout exprès , pour empêcher qu'on ne lui donne des étrennes , ainsi qu'à moi . » Le visage du petit bonhomme était rouge de colère . Charles ! cria la veuve d'un ton courroucé . Valentin était ravi de connaître enfin la cause de tout ce grand chagrin . Il ne lui fallut qu'un mot pour le changer dans la plus vive allégresse : il assura aux enfans qu'il n'était venu , au contraire , que pour leur offrir tout ce qui pourrait leur être agréable ; et la promesse positive du plus beau sabre pour Charles , de la plus belle poupee pour sa petite sœur , l'eut bientôt fait regarder comme le meilleur ami de la maison .

Elise ne tarda point à reparaître ; elle annonça à Valentin que sa chambre était prête , et qu'elle allait y faire porter son dîner . Valentin remercia poliment la jeune personne , mais il jeta en même temps à M^{me} Klingsberg un regard qu'elle complit à merveille . « Monsieur se trouve être un de mes compatriotes , dit-elle à sa fille ; sa conversation ne peut manquer de m'intéresser vivement ; si je croyais qu'il ne lui déplût pas de s'asseoir à notre table , en famille ... » Valentin se hâta de protester que cette offre prévenait tous ses vœux .

Elise fit un effort sur elle-même pour ne point laisser paraître la contrariété que lui causait la présence du militaire français. Elle attendait son bien-aimé Henri, et il lui semblait que l'étranger occupât sa place. Henri survint bientôt effectivement ; mais une joie extraordinaire était peinte dans ses yeux ; à peine parut-il remarquer Valentin, et s'approchant de la chaise d'Elise, il se pressa de lui confier les grandes nouvelles qui agitaient son esprit. Une place importante vaquait en ce moment ; il avait la promesse formelle des administrateurs de qui elle dépendait ; on ne lui demandait qu'un cautionnement, et il était impossible qu'un de ses cousins, vieux et riche célibataire, ne se fit pas un devoir de le lui fournir. La place obtenue, le mariage se faisait le lendemain. Henri bondissait sur sa chaise : la charmante figure d'Elise était devenue pourpre, et sa main, passée sous la table, serrait la main du trop heureux Henri. Il ne la quitta que pour voler chez le riche cousin, auquel il enviait, dans le fond de son cœur, le beau rôle qu'il avait à jouer dans une telle conjoncture. Le vieux parent l'écouta très-attentivement : il lui parla avec une effusion touchante de son père, de sa mère, et de toute sa famille, et finit par lui déclarer qu'il ne le cautionnerait pas d'un écu. Henri, désespéré, revint trouver son Elise ; elle lut son arrêt sur sa physionomie : mais bientôt la crainte d'ajouter aux peines de sa mère lui rendit quelque force. « J'irai moi-même, dit-elle, j'irai trouver cet homme en durci ; peut-être Henri n'aura-t-il pu s'abaisser à le prier ; mais rien ne me coûtera, à moi, et mes larmes parviendront à le flétrir. » Et déjà, comme si l'espérance fut réellement rentrée dans son cœur, elle sut se parer d'une sérénité qu'elle voulait rendre à son amant et à sa mère. Elle trouva même le courage de chanter, dans la soirée, plusieurs chansons alsaciennes qu'elle savait depuis son enfance. Valentin, ravi, s'écria qu'il était grand dommage que son colonel, Alsacien comme lui, et passionné pour tout ce qui lui rappelait son pays, ne pût entendre M^{me} Elise. La veuve s'informa avidement du nom de ce colonel ; Valentin le lui dit, mais ce nom lui était inconnu.

Elise passa la plus grande partie de la nuit à réfléchir aux moyens de se présenter chez le vieux parent de Henri ; elle s'arrêta enfin à l'idée suivante : ce M. Sormann devait presque toute sa fortune à une foule de petites spéculations obscures, mais qui lui paraissaient mériter toute son attention, comme les plus importantes, dès qu'il y avait quelque

NOVEMBRE 1810.

bénéfice à espérer. Elise avait fait son occupation chérie de broder la robe qu'elle devait porter le jour de son mariage : elle prend cette robe dont la vue ne sert plus qu'à irriter sa douleur, et elle se rend chez l'avare Sormann. — « Monsieur, lui dit-elle, vous avez refusé de servir de caution à mon pauvre Henri votre parent, et le ciel vous le pardonne ! mais, puisque vous nous empêchez de nous marier, vous me ferez du moins le plaisir de me défaire de ma robe de noces. La voici, donnez-m'en le plus que vous pourrez, car maman est bien malheureuse. » Sormann eut l'air de rêver un instant : Elise crut qu'il éprouvait quelque remords de son insensibilité ; il songeait uniquement aux occasions de bien placer la robe, lorsqu'il l'aurait achetée au plus bas prix possible.

Dans ce moment, entra un colonel français : c'était celui dont avait parlé à M^{me} Klingsberg le fourrier logé chez elle. Le colonel avait un appartement dans la maison de Sormann : de sa fenêtre, il avait vu entrer une jeune et jolie personne, et sous le prétexte de dire bon jour à son hôte, c'était elle qu'il cherchait. Il imagina d'abord qu'elle venait acheter la robe déployée sur la table, et il lui fit compliment sur son bon goût : mais lorsqu'il sut qu'elle venait la vendre, au contraire, il lui donna les plus grands éloges sur son talent, et se récriant sur la perfection de la broderie, il déclara que la robe valait six louis. — « Y pensez-vous, colonel ? dit le vieil usurier ; c'est précisément trois fois plus que je ne puis lui en donner en conscience ; la broderie passe de mode, et.... » — Le colonel avait déjà posé les six louis sur la table, et il roulait la robe sous son bras : « Voilà tout ce que vaut mon ouvrage, dit Elise en prenant quatre louis. » Elle fit une révérence au colonel, jeta à l'impitoyable Sormann un regard qui semblait dire : « n'y a-t-il plus d'espoir pour mon cher Henri ? » et elle disparut.

A peine est-elle sortie que le colonel accabla Sormann de questions, auxquelles il ne lui laissait pas le tems de répondre, pour renouveler ses exclamations sur la figure, la taille et les manières de l'intéressante Elise. Lorsqu'il peut enfin écouter tranquillement son hôte, il apprend que la jeune personne était fille d'une Française appartenant à une des meilleures familles d'Alsace, mais abandonnée par tous ses parens pour avoir fait un mariage regardé comme disproportionné. « Au reste, ajouta Sormann, la pauvre femme doit être assez fâchée d'avoir quitté son pays,

» depuis que le conseiller Klingsberg l'a laissée veuve avec
» trois enfans. Et pour surcroît de peines, ne voilà-t-il pas
» cette Elise, que vous admirez tant, qui s'était mis dans la
» tête d'épouser un certain Henri, mon parent à la vérité,
» et fort aimable garçon, mais qui n'a pas un ducat vail-
» lant! »

Le colonel paraissait né plus écouter le vieux Sormann ; il lui fit répéter le nom du conseiller Klingsberg, et se retira assez brusquement dans sa chambre. Son fourrier l'y attendait : il en apprit, avec un intérêt qu'il ne put dissimuler, le détail de tout ce qui se passait depuis deux jours dans cette famille infortunée.

Elise, en retournant à la maison, traversa la place sur laquelle étaient dressées les plus belles boutiques ; elle pensa involontairement que son bon Charles et sa petite Caroline seraient les seuls exclus de la joie commune, et bientôt, sans qu'elle y songeât, plus de la moitié du prix de la robe se trouva employé en cadeaux d'étrennes. L'idée du vif plaisir avec lequel ils seraient reçus lui rendit quelque gaieté : elle courut chez sa mère. Henri était auprès d'elle, et leur entretien paraissait avoir été fort triste. Elise, pour les distraire, leur raconta sa visite chez le vieux Sormann ; elle peignit avec une sorte de chaleur le contraste qu'offrait la conduite de ce parent inhumain avec les nobles procédés du colonel français qu'elle avait rencontré chez lui. Le malheur rend quelquefois injuste, et Henri était naturellement assez enclin à la jalousie. Il lui échappa quelques mots très-amers sur la galanterie dont se piquent les militaires français, et sur la facilité qu'une jolie personne a toujours de se faire des protecteurs parmi eux. La rougeur et une larme d'Elise l'arrêtèrent : il se tut, mais bientôt il disparut brusquement.

Elise restée seule accepta les bons offices de Valentin, pour préparer la chambre où se devait donner la petite fête aux enfans : le brave homme demanda, comme une faveur, la permission de joindre ses présens à ceux qui leur étaient destinés. Tout-à-coup le colonel entra : une sorte d'agitation régnait sur sa figure. Elise ne marqua point d'étonnement, mais elle le conduisit aussitôt chez sa mère.

Henri n'avait pas tardé à se reprocher son accès de mauvaise humeur : il revint à pas précipités pour en demander pardon à sa bien-aimée. Il ouvre la porte, et le premier objet qui frappe ses yeux, c'est Elise dans les bras du colonel. Il voulut s'écrier, et la parole expira sur ses lèvres ;

Il voulut fuir, et ses forces lui manquèrent : il était pétrifié ; mais déjà, des bras du colonel, Elise avait volé dans les siens : « Cher Henri, lui disait-elle, tu manquais à notre joie. Sais-tu quel est le protecteur, le père que le ciel nous envoie ? » M^{me} Klingsberg, son mouchoir à la main, et baignée de larmes, paraissait oppressée d'une foule de sensations, et ne prononçait que des paroles sans suite. Le colonel prit la parole : il expliqua, en peu de mots, au jeune homme, la cause de tout ce qu'il voyait. M^{me} Klingsberg venait de retrouver en lui un frère dont elle se croyait pour jamais oubliée ou haïe. Le généreux militaire s'était déjà chargé du bonheur d'Elise et de Henri ; il voulait veiller désormais sur l'existence de sa sœur, à laquelle il offrait pour asyle la terre qui les avait vus naître en Alsace. « Ma chère nièce, dit-il à Elise, vous qui donnez aujourd'hui de si jolies étrennes aux enfants, vous ne refuserez pas les miennes. » Et il déroula la robe brodée. « Je la conserverai éternellement, répondit Elise, en la pressant sur son cœur avec la main de son oncle ; elle me rappellera sans cesse combien notre destinée peut changer en un seul jour ! »

Le vieux Sormann n'eut pas plutôt appris l'heureux événement dont la maison de M^{me} Klingsberg venait d'être le théâtre, qu'il accourut offrir sa caution au jeune Henri, et se prier de la noce. On refusa son argent en haussant les épaules de pitié, et sa place au repas de noce fut donnée au bon Valentin.

L. DE SEVELINGES.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Opéra Buffa.* Le *noir* de M. Weigl est probablement très-célèbre à Vienne, à Stuttgart, ou à Munich : je crois qu'il l'est moins à Milan, à Florence ou à Naples, et je le soutiens très-inconnu à Paris, même parmi les professeurs. Il paraît qu'avant l'établissement de l'administration nouvelle, l'ancien directeur avait choisi un ouvrage de ce maître et l'avait mis en répétition. Le nouveau directeur, pour ne pas être trop vivement accusé de ne vouloir à l'Opéra italien que de l'Italien, l'a laissé étudier et représenter ; c'est, je le crois, une faiblesse qui a produit une faute. Cet opéra n'a produit aucun effet. Le canevas de l'ouvrage n'est pas trop absurde, et il offre dans le déguisement amoureux qui constitue le *Rival de lui-même* (il

Rivale di stesso), quelques scènes favorables au musicien. Celui-ci donne beaucoup à l'expression, à la parole; il cherche à varier ses tons, et à les conformer à ceux des interlocuteurs; le comte dans son ouvrage ne chante pas comme l'armurier, et celui-ci comme sa fille; c'est une intention fort louable, mais qui ne peut être sentie et obtenir son effet, que lorsque dans les contrastes, le compositeur a trouvé quelque chose de saillant. Or, c'est évidemment ce quelque chose que l'on cherche dans l'ouvrage nouveau, et que l'on ne trouve pas. L'auteur paraît écrire avec beaucoup de pureté et de correction, mais ses morceaux sont longs et sans unité; les idées ne s'y suivent pas avec art: de jolis motifs détachés appellent un moment l'attention et la trompent: ses traits de chant, quand il en trouve, ressemblent à ceux sur lesquels s'exercent les instrumens à vent; ils manquent en général d'élégance, de grace et de liaison. Un air bouffon de Barelli a été applaudi; il est écrit à l'imitation de ceux de Cimarosa; mais il n'est pas de la partition: il est dû au compositeur qui tient le piano. Il en est de même d'un air assez brillant de M^{me} Corréa; mais cet air est du nombre de ceux que les amateurs ne comptent pas; ils n'y reconnaissent qu'une concertante de clarinettes, et ne peuvent estimer la production au-dessus de sa valeur. Ceux des auditeurs qui ont voulu être justes, ont remarqué l'ouverture à laquelle les Allemands attachent beaucoup d'importance, et les Italiens fort peu; le premier duo, la *stretta* du final du premier acte, le début du quatuor du second. Quelques amateurs très-éclairés soutenaient que l'ouvrage avait besoin d'être entendu plus d'une fois: ici, il faut s'expliquer, et voir s'il n'y a pas un sophisme. Une très-belle et très-riche musique peut avoir besoin d'être entendue souvent, et tel est le *Mariage de Figaro*; chaque jour y fait découvrir à une oreille exercée des beautés nouvelles; mais dès la première fois on avait été frappé, ému, transporté; seulement on ne définissait pas bien la cause de tant d'émotion, et l'on sentait le besoin de s'éclairer et de s'en rendre compte: c'est pour cela que cet ouvrage a été entendu soixante fois, et le sera long-tems encore. Nous doutons que le *Rival de lui-même* soutienne une pareille épreuve, et puisqu'on veut absolument de l'école allemande, nous attendons l'un de ses chefs-d'œuvre, *Don Juan*; avant lui des débutans qu'on donne pour très-forts, paraîtront dans les *Zingari* de Paisiello, et dans la *Pamela* de Paër.



POLITIQUE.

LES nouvelles de la guerre en Turquie se réduisent à présenter les Russes comme recevant des renforts et manœuvrant pour poursuivre leurs opérations en Bulgarie. On a ressenti à Constantinople quelques nouveaux symptômes des dispositions des janissaires au soulèvement, et de la crainte que leur inspire toujours l'introduction de la discipline européenne. Le gouvernement ne publie rien de relatif aux armées. Le muphti a été déposé à cause du peu d'intelligence qui régnait entre le grand-visir et lui. Les Wahabits paraissent avoir reçu quelques échecs en Syrie ; il n'est pas donné de détails sur la suite des mouvements des beys en Egypte. Les vents contraires empêchent d'en recevoir des nouvelles. L'exportation des grains est défendue pour assurer l'approvisionnement du camp d'Andrinople ; il est toujours question du départ du grand seigneur pour l'armée. Le bruit répandu d'une attaque de la flotte ottomane contre le port d'Odessa était tout-à-fait dénué de fondement.

Le prince Kourakin, frère de l'ambassadeur russe à Paris, est retourné à Pétersbourg ; il a remis à son auguste maître une lettre de l'Empereur Napoléon qui, dit la gazette de Pétersbourg, contient les preuves les moins équivoques de la liaison intime qui subsiste entre les deux cours impériales, et de l'alliance inébranlable qui unit les deux Empires. La même gazette rapporte les articles du *Moniteur* relatifs à l'élection du prince royal de Suède, les réflexions pacifiques dont ils sont accompagnés, et les assurances qui y sont contenues. Ces articles ont fait en Russie la plus agréable sensation. M. de Kourakin avait reçu de l'Empereur Napoléon une magnifique tabatière ornée du portrait de S. M. Le 27 octobre, la fête de S. M. l'Impératrice-mère a été célébrée de la manière la plus solennelle. Le matin il y a eu grande parade : les clés et les drapeaux de Rudschuck ont été portés en grande pompe à l'église de Saint-Isaac.

A Vienne, la gazette de la cour a publié la convention conclue à Paris, le 30 août dernier, entre M. le duc de

Cadore et M. le comte de Metternich nommés à cet effet, convention ratifiée, d'une part, à Eisen en Styrie, le 21 septembre, de l'autre à Saint-Cloud, le 6 septembre, et échangés à Fontainebleau le 2 octobre. Par cette convention, mainlevée est donnée des séquestrés mis de part et d'autre sur les biens possédés à titre particulier; le décret portant confiscation des biens des ci-devant princes et comtes de l'Empire germanique et des membres de l'ordre équestre qui étaient contrevenus à l'acte de la Confédération, sont rapportés. Chacun de ces princes déclarera, avant le 1^{er} janvier, s'il reste soumis à l'acte de la Confédération, ou s'ils veulent devenir sujets de l'Autriche, afin de régler l'échange et la cession de leurs biens.

La cour de Copenhague a publié divers actes qui tendent à établir, d'une manière irrécusable, que le gouvernement danois a porté l'attention la plus sévère à l'exécution des lois relatives à la contrebande anglaise, contrebande que les Anglais prétendent exécuter plus facilement en Suède: on a peine, dit *le Moniteur*, à concilier cette grande activité du commerce anglais en Suède avec les insultes journalières que les Anglais font à ce gouvernement. En effet, les Anglais n'ont pas encore reconnu le roi actuel, ni le prince royal, et le comte de Gottorp, qui s'est embarqué le 22 à Memel, et qui a fait route vers l'Angleterre, a été reçu, par l'escadre anglaise, comme tête couronnée: de tels actes ne devraient pas être récompensés par une conduite opposée à celle de tous les autres Etats du continent; mais cette conduite impolitique et contraire aux engagements de la Suède ne peut durer.

Le prince royal héritaire de Suède a été reçu dans la capitale de ce royaume avec tous les honneurs dus à son rang, et l'expression aussi vive qu'unanime du sentiment national, et du patriotisme éclairé qui a dicté son élection. Son entrée à Stockholm, le 1^{er} novembre, a été extrêmement brillante. La cérémonie de la présentation à S. M. a eu lieu en présence des Etats rassemblés. S. A. R. a prononcé un discours que nous nous empressons de transcrire.

Sire, en paraissant aujourd'hui devant le trône de V. M. entouré des états-généraux du royaume, mon premier devoir, comme le premier besoin de mon cœur, est de déposer à ses pieds l'hommage public des sentiments sacrés et inviolables qui m'attachent à elle pour la vie.

Je rends cet hommage à mon roi, Sire, mais je le rends encore à la personne d'un prince qui, long-tems avant de monter sur le trône, avait acquis, par ses vertus, la confiance et l'amour de la nation. Dans les circonstances difficiles l'Etat a toujours eu recours à V. M. ; deux fois le trône s'est trouvé vacant, et deux fois V. M. a rempli les pénibles devoirs de la royauté, sans autre intérêt que celui du bien public..... Mais tout-à-coup a éclaté une de ces révolutions que le ciel semble permettre quelquefois pour la leçon des princes, et la nation a conjuré V. M. de s'asseoir sur ce même trône qu'elle avait si long-tems défendu.

Aurais-je jamais pu prévoir que je serais un jour associé à de si glorieuses destinées, et que V. M., après avoir daigné fixer sur moi les suffrages de son peuple, mettrait le comble à tant de bonté, en m'adoptant pour son fils? Un terme si cher remplit mon ame de la plus noble ambition. Que n'ai-je pas à faire pour mériter, pour soutenir cet illustre nom que V. M. me transmet aujourd'hui. Ce n'est pas sans une grande méfiance dans mes propres forces, que j'ai accepté une tâche à-la-fois si honorable et si difficile. Si j'ai pu m'y résoudre, ce n'a été qu'en pensant que je suivrais en tout les conseils de V. M., et que je m'instruirais auprès d'elle dans le grand art de régner..... Dieu veuille, Sire, que je puisse jouir long-tems de vos leçons! Dieu veuille que l'ame encore neuve de mon fils puisse se modeler sur la vôtre, et se pénétrer des grands exemples que V. M. offre à ses descendants!

Messieurs les députés de la noblesse, appelé à être le premier défenseur du trône et de l'Etat, j'espère que vous me secondez dans ce noble emploi. Vous le savez, Messieurs, la noblesse primitive a été le prix des grands services rendus à la patrie..... Et quelles obligations n'ont pas envers l'Etat ceux qui jouissent, en naissant, des récompenses méritées par leurs ancêtres! le sacrifice de leur vie, en toute occasion, est le moindre de leurs devoirs; ce n'est qu'en donnant l'exemple d'un parfait désintéressement, d'une entière soumission au roi et aux lois, ce n'est enfin qu'en vivant sans reproche, que l'on conserve réellement la noblesse de ses aieux.

Messieurs les membres du clergé, la morale sublime de l'Evangile que vous êtes chargés de prêcher, doit servir de guide à tous les hommes; elle renferme la leçon des rois et des peuples; je m'entourerai avec plaisir de vos lumières, et mon cœur vous tiendra compte du bien que vous ferez, en répandant, comme de bons pasteurs, les préceptes et les secours de la religion de Jésus-Christ.

Messieurs les membres de la bourgeoisie, l'industrie, les arts et le commerce assurent la prospérité de l'Etat, comme ils augmentent le

bien-être des familles chez une nation libre, et sous un gouvernement juste ; le génie et le talent conduisent à tout, et ceux qui se distinguent dans votre ordre ont de grands droits à l'estime du souverain.

Et vous, braves paysans suédois, j'ai entendu vanter partout les qualités qui vous distinguent ; je vois avec attendrissement la considération particulière que la patrie vous accorde. Eh ! ne sont-ils pas bien dignes de ces égards, ceux dont les bras tour-à-tour la nourrissent et la défendent ! Continuez à honorer, par votre travail et vos vertus, l'ordre utile et respectable que vous composez dans l'Etat. Votre roi veille, comme un père, sur vos plus chers intérêts ; S. M. me permettra de partager sa tendre sollicitude.

C'est maintenant à vous tous que je m'adrese, fidèles représentans de la nation suédoise ; le roi a daigné me proposer pour successeur au trône, vous avez confirmé ce choix par une élection libre et unanime, et S. M. resserre aujourd'hui, par un noeud indissoluble, les liens qui m'attachaient à vous ; tant de bontés, d'estime et de confiance m'imposent les plus grandes obligations, je les sens vivement, et j'ai la ferme volonté de les remplir... Elevé dans les camps, je vous apporte une ame franche et loyale, un dévouement absolu au roi, mon auguste père, un ardent désir de tout faire pour le bonheur de ma nouvelle patrie : avec de telles intentions, j'ai l'espérance de faire le bien.

La saine politique, la seule que les lois de Dieu autorisent, doit avoir pour base la justice et la vérité ; tels sont les principes du roi, ils seront aussi les miens. J'ai vu la guerre de près, j'en connais tous les fléaux ; il n'est point de conquête qui puisse consoler la patrie du sang de ses enfans versé sur une terre étrangère. J'ai vu le grand Empereur des Français, tant de fois couronné des lauriers de la victoire, entouré de ses armées invincibles, soupirer après l'olivier de la paix. Oui, Messieurs, la paix est le seul but glorieux d'un gouvernement sage et éclairé ; ce n'est point l'étendue d'un Etat qui en constitue la force et l'indépendance ; ce sont ses lois, son commerce, son industrie, et par-dessus tout, son esprit national. La Suède, il est vrai, a éprouvé de grandes pertes ; mais l'honneur du nom Suédois n'en a pas souffert la moindre atteinte : conformons-nous aux décrets de la Providence, et songeons, Messieurs, qu'elle nous a laissé un sol qui suffit à nos besoins, et du fer pour nous défendre.

Des discours où la magnanimité des sentimens et la hauteur des idées sont à ce point relevées par la noble franchise de l'expression, ont, si l'on peut le dire, cette sorte d'inconvénient, qu'ils ne laissent rien au talent de l'historien ; et que les Tite-Live, les Salluste, les Quinte-Curce chargés

chargés de décrire un jour l'époque où nous vivons, n'auront rien à inventer en ce genre ; ils seront réduits à transcrire ce que nous aurons entendu. Ce sera leur unique occupation, toutes les fois qu'ils auront à faire parler l'un de ces hommes extraordinaires de notre âge, qui ont dû leur éminente fortune à leur courage, à leurs services, à leur génie ; ces hommes-là, l'histoire ne saura jamais leur prêter un langage plus digne d'eux que celui qu'ils auront tenu, eux, et sur-tout celui dont le nom se présente trop naturellement ici, pour être prononcé, qui a fait grands les compagnons de sa gloire, parce qu'ils s'étaient montrés dignes de ses hautes leçons et formés à son école. Quel historien lui prêterait une idée, à lui qui les a toutes étendues, une expression, à lui qui tantôt les applique avec énergie, tantôt les invente avec bonheur ? Le style est tout l'homme, a dit Buffon : l'historien pourra le reconnaître un jour, en étudiant les actions, et en relisant les harangues de ce prince qui ne sera jamais mieux représenté que là où il s'est peint lui-même.

Une députation des Etats a été admise à Drottningholm à l'audience du prince héritaire, le maréchal de la noblesse portait la parole. Il a salué dans la personne du prince, au nom de la nation qui lui confie ses destines, le héros, l'homme d'état et l'ami de l'humanité, digne successeur au trône qu'ont occupé, pour la gloire de la nation suédoise, les Charles et les Gustave. Il a fait une heureuse allusion au lieu de la naissance du prince, et aux grands exemples qu'il a reçus, et en lui présentant à signer les lettres reversales de son élection, il lui a demandé humblement d'être admis à partager sa bienveillance. La réponse de S. A. contient les expressions de sa reconnaissance, et de son dévouement à sa nouvelle patrie : En mettant le pied sur le territoire de la Suède, a-t-il dit, j'étais déjà tout Suédois. A cette déclaration, le prince a joint l'expression de ses voeux pour la conservation et la prospérité des jours du roi, et pour que l'union la plus intime règne entre tous les ordres de l'Etat. Les lettres ont ensuite été signées par S. A. R., et les membres des Etats, ayant de se retirer, ont eu l'honneur de lui baisser la main.

La guerre du continent contre l'Angleterre se poursuit avec une activité et un ensemble dont les résultats deviennent de jour en jour plus redoutables aux insulaires qui l'ont provoquée. Les pertes de leur commerce sont im-

Q

menses ; la Baltique est couverte de leurs débris, et les ports fermés à leurs vaisseaux, ne se sont ouverts que pour les saisir et les confisquer, comme à Pillau, à Stettin et à Dantzick.

A Naples, ainsi qu'à Stutgard, dans le royaume d'Italie, à Francfort, à Anspach, et dans une foule d'autres lieux, le décret sur les objets de fabrique anglaise a reçu la plus sévère exécution. Les navires de Ténériffe sont en vente ; à Pétersbourg, on évalue leur produit à vingt millions qui seront employés à diminuer la masse du papier-monnaie. Le change, au détriment de l'Angleterre, baisse de jour en jour sur toutes les places du continent. Il suffit de le coter, pour juger de la situation de son commerce et de sa balance avec les autres Etats de l'Europe, dont jamais l'Angleterre n'a été si réellement et si malheureusement séparée.

L'état du roi est meilleur ; le 13, le lord chancelier, le chancelier de l'échiquier, et le marquis de Wellesley ont été à Wdinsor rendre leur devoir à S. M., et ont reçu des médecins un rapport moins inquiétant ; il y a un peu plus de sommeil, mais la fièvre n'a pas entièrement disparu.

A la date du 15, point de nouvelles à Londres de l'armée de Portugal ; mais on y apprend qu'une expédition sortie de Gibraltar pour délivrer Malaga, a complètement échoué, que les hommes qui la componaient ont été écrasés par les Français, et ont laissé quatre cents prisonniers ; quelques débris sont rentrés à Gibraltar après avoir perdu leurs armes et même leurs vêtemens. L'ennemi a pris l'artillerie de l'expédition. A Cadix, on s'attendait que la garnison serait commandée pour tenter un coup de main sur le fort de Matagorda, mais on regardait l'entreprise comme tellement périlleuse, qu'elle répandait une vive inquiétude. Le commerce de Cadix était nul, les communications sont fermées entre cette ville et Gibraltar. Il règne une maladie contagieuse dans la première et à Carthagène ; quatre bâtiment l'ont portée à Gibraltar, où elle n'est pas encore déclarée, et où les précautions les plus sévères ont été prises.

On ne lira pas ici sans intérêt ce que les feuilles ministérielles répondent à celles de l'opposition sur les affaires du Portugal.

« Les feuilles ministérielles prétendent que l'excellente situation de lord Wellington étant toujours la même, il n'y a pas lieu de s'étendre sur ce qui offre si peu d'inci-

dens. Ainsi, ce n'est pas un incident assez grave que de voir des milliers de soldats anglais poussés jusqu'à Lisbonne, où ils sont en proie à la famine, tandis que Masséna poursuit tranquillement l'exécution de ses desseins ! Ce n'est pas un incident assez grave que de voir nos amis, nos négocians (sans parler d'une multitude affamée), trompés par nos vaines promesses de battre l'ennemi, ou de le tenir à une grande distance de la capitale, actuellement forcés d'abandonner leur fortune, leurs foyers, leurs familles, sans trouver même les bâtimens dont ils auraient besoin pour échapper à un ennemi implacable que nous avons attiré sur eux ! Ce n'est pas même un incident que Masséna ne soit point affamé, qu'il ne demande point à capituler, et qu'il puisse attendre sans périls les renforts qui sont en route pour le joindre, et avec lesquels rien ne pourra l'empêcher de réaliser son plan ! Ce n'est pas un incident que lord Wellington soit en danger de mourir de faim, tandis que son adversaire trouve des subsistances ! Enfin, ce n'est pas un incident que le sort de l'Angleterre dépende de ce que deviendra son armée en Portugal, tandis que le sort de la France ne dépend pas plus de l'issue de cette bataille que de ce qui se passe dans la lune ! Certes, nous croyons que ce sont-là des incidents. Mais, dit le *Times*, Masséna n'a pas encore atteint son but. — Non, sans doute, et il se gardera bien de le tenter avant d'être sûr du succès. Votre système des positions de repos l'invite à faire les choses à son aise. Vous vous reposez dans vos positions, lui dans les siegnes ! où donc est le prétexte de triompher sitôt de notre ennemi ? Oh ! dit le *Morning-Post*, lord Wellington présente partout un front redoutable ! — A la bonne heure : mais où sommes-nous donc réduits, si c'est-là ce qui doit nous sauver du naufrage ! »

Le *Statesman* publie la note suivante :

« Une députation des négocians américains s'est rendue, la semaine dernière, auprès des ministres, afin de connaître quelles sont les intentions du gouvernement de S. M. relativement aux ordres du conseil, et dans cette vue, les questions suivantes ont, dit-on, été proposées à M. Faulkner :

» 1^o. Le gouvernement français ayant rapporté, le 1^{er} novembre, ses décrets de Berlin et de Milan, en ce qui concerne le commerce américain, l'intention du gouvernement est-elle de donner l'ordre aux croiseurs anglais

d'amener dans les ports ceux des vaisseaux de la république qui , sur la foi de cette révocation , se rendraient directement d'Amérique en France , sans licences anglaises ?

» 2°. Sachant officiellement que la France a révoqué les décrets de Berlin et de Milan , le gouvernement anglais serait-il disposé à rapporter les ordres du conseil , ou à en suspendre l'exécution ?

» 3°. Les décrets de Milan et de Berlin venant à être annulés , la Grande-Bretagne tiendrait-elle en état de bloquer les ports de France et des pays qui en dépendent ?

Lord Bathurst n'étant point à Londres , la réponse a été différée , et il a été convenu que la réponse définitive ne serait point donnée par les lords du bureau du commerce , attendu que toutes les affaires relatives aux ordres du conseil étaient du ressort du département de la trésorerie , mais que la première de ces autorités serait l'intermédiaire par lequel la communication serait faite à la seconde.

» La lettre du duc de Cadore sur les décrets de Milan et de Berlin , paraît impliquer entièrement leur révocation , et l'on presume que si les ordres du conseil ne sont pas rapportés , les dispositions de l'acte de *non-intercourse* seront remises en vigueur contre l'Angleterre , et cesseront par rapport à la France . »

Les ordres du conseil dont il est ici question , sont du 11 novembre 1807. Le *Moniteur* vient de saisir cette occasion de les mettre sous les yeux de ses lecteurs : elle ne pouvait être mieux choisie. Ils contiennent , en un assez grand nombre d'articles , l'histoire du despotisme anglais. Le titre même est curieux. *Ordre* , est-il dit , pour établir certains blocus , et régler en conséquence la navigation de la mer . La prétention est ici non-seulement élevée , mais encore avouée officiellement. Par ces décrets , un élément tout entier et une portion de l'autre sont déclarés aux ordres de l'Angleterre , toujours libérale et toujours modérée.

Au moment où nous écrivons , le gouvernement reçoit des nouvelles de l'armée de Portugal , et les rapports du général de brigade Foy expédié à cet effet par le maréchal prince d'Essling. Il est parti du quartier-général français devant Lisbonne le 4 novembre , et a traversé le Portugal avec deux cents chevaux : il a dirigé vers l'armée la division d'arrière-garde aux ordres du général Gardanne , et le 9^e corps commandé par le général Drouet. L'ennemi est en-

fermé dans son camp retranché devant Lisbonne : sa position est forte , et il s'est couvert d'une nombreuse artillerie , mais pour occuper son camp il faudrait quarante à cinquante mille hommes de troupes anglaises. Les papiers anglais n'ont débité sur la situation de l'armée qu'un tissu de faussetés. L'armée ne manque ni de vivres ni de fourrages ni de munitions , elle a sur-tout d'excellens maïs en abondance. L'ennemi avait tout détruit dans sa retraite , mais les moulins ont été promptement rétablis : 70 lieues de terrain ont été traitées par les Anglais à l'Indienne , et le Portugal comme le Bengale. Heureusement les mouvements des François ont préservé la belle vallée du Tage qui fournit des ressources pour cinq mois. Le prince d'Essling a jeté un pont sur la Zézée et y a établi des têtes de pont inexpugnables , il a assuré contre des coups de main toutes les places qui sont derrière lui. Il a très-peu de malades , pas un déserteur: les Anglais ont beaucoup de l'un et de l'autre. Les pluies n'ont duré que dix jours. Lisbonne est encombrée d'une population immense qui s'y est réfugiée. Il y règne un grand désordre et une affreuse disette ; la flotte anglaise est dans le Tage avec ses transports toujours prêt à tout événement. On a échangé de part et d'autre les prisonniers.

PARIS.

Il y a eu , dimanche 18 , audience diplomatique au palais des Tuileries. S. Exc. M. l'ambassadeur de Russie a eu l'honneur de présenter à S. M. plusieurs personnes distinguées de sa nation.

— M. Tombe , chef de bataillon , a eu l'honneur de faire hommage à S. M. de son ouvrage intitulé : *Voyages aux Indes Orientales*. M. Etienne a également été admis à présenter à S. M. sa comédie des *Deux Gendres*.

— Le général de division César Berthier a pris possession , au nom de son souverain , du nouveau département du Simplon. Le conseil d'état du Valais a voté l'envoi à S. M. d'une députation chargée de lui exprimer la reconnaissance et la fidélité des habitans de ce pays.

— LL. MM. II. ont visité , lundi dernier , le Musée Napoléon. L'Empereur a visité l'Hôtel des Monnaies , et divers autres établissements publics. La fabrication est très-active à l'Hôtel des Monnaies , et les pièces à l'ancien titre disparaissent sensiblement.

— Quatre-vingt-quinze auditeurs nouvellement admis ont prêté serment entre les mains de S. M.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur a prévenu les chambres de commerce des mesures qu'a prises le gouvernement pour assurer le passage des marchandises du Levant par terre, par l'Illyrie et l'Italie. Les avantages de cette voie ont été établis dans une note très-précise et très-satisfaisante publiée récemment au *Moniteur*; l'objet le plus important de ce transit est le coton du Levant: il doit cesser d'avoir lieu par l'Allemagne; le commerce doit établir ses relations avec Salonique et Trieste, et les points intermédiaires de l'Italie jusqu'en France.

— Le même ministre a publié le programme relatif au prix d'un million offert par le décret du 7 mai à l'auteur des meilleures machines à filer le lin. Le concours sera fermé le 7 mai 1813:

— Un ordre du jour de l'armée devant Cadix a annoncé la mort du général Senarmont, commandant l'artillerie de l'armée, officier de la plus haute distinction: il a été tué par un obus en visitant une batterie. Deux officiers supérieurs ont été atteints du même coup. Le général d'Abbeville remplace le général Senarmont dans son commandement.

— M. le sénateur comte Pastoret est nommé membre du comité de consultation de la légion d'honneur, en remplacement de M. Fleurieu, décédé.

— Un atelier provisoire est établi dans le voisinage du pont de la Concorde; on y exécutera les douze statues colossales et les trophées militaires qui doivent orner le pont de la Concorde, et se lier à la belle façade du palais du Corps-Législatif, aujourd'hui tout-à-fait découverte, et dont l'effet surpassé de beaucoup l'attente qu'on s'en était formée.

— Les quatre classes de l'Institut ont délibéré sur les conclusions du jury pour les prix décennaux. Le *Moniteur* publie leurs délibérations et leurs conclusions.

— M. Tahna, M^{les} Raucourt et Duchesnois, ont reparu au Théâtre Français après une longue absence. Ils y ont ramené l'affluence, et tout fait présumer que cet hiver les représentations tragiques seront très-brillantes, et le répertoire varie. L'indisposition de M. Fleury retarde très-malheureusement les représentations des *Deux Gendres*. Cette comédie a obtenu à Rouen et à Bordeaux la confirmation du grand succès qu'elle a à Paris. Un comédien

distingué, trop peu connu à Paris, M. Martelli, a rempli à Bordeaux le rôle du négociant avec le talent le plus distingué.

ANNONCES.

Manuel des Experts en matière civile, ou Traité d'après les codes Napoléon, de procédure et de commerce : 1^o des experts, de leur choix, de leurs devoirs, de leur rapport, de leur dénomination, de leur nombre, de leur récusation, de leurs vacations, et des principaux cas où il y a lieu d'en nommer ; 2^o des biens, et des différentes espèces de modifications de la propriété ; 3^o de l'usufruit, de l'usage, et de l'habitation ; 4^o des servitudes ou services fonciers ; 5^o des réparations locatives, de la garantie des défauts de la chose vendue, de la vérification des écritures, du faux incident civil, des mines, relativement aux indemnités auxquelles elles peuvent donner lieu entre les propriétaires de terrains et les concessionnaires, et de l'estimation ou fixation de la valeur des différentes espèces de biens. Ouvrage contenant plusieurs modèles de rapports, et qui est indispensable aux personnes attachées à l'ordre judiciaire, aux architectes, aux entrepreneurs, aux propriétaires, et aux fermiers et locataires. *Seconde édition*, revue et considérablement augmentée. Un fort vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Annales des Voyages de la Géographie et de l'Histoire, ou collection des voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes ; — des relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers, — et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les moeurs et les arts des peuples, ainsi que sur le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus. Accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie, et où l'on donne des nouvelles des voyageurs et des extraits de leur correspondance ; publiées par M. Malte-Brun. *Seconde édition* de la II^e souscription, revue et corrigée. Quatre vol. in-8° de 1620 pages, imprimées sur caractères de cicéron neuf et pap. carté fin d'Auvergne, avec 12 planches ou cartes gravées en taille-douce, dont une coloriée. Prix, 27 fr. brochés, et 33 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

PAR BREVET D'INVENTION. — *Briquettes économiques de charbon de terre de la manufacture du sieur Quest*, breveté, rue des Fossés-du-Temple, n° 20. — De tems immémorial l'usage du charbon de terre, mêlé avec d'autres matières, a supplié celui du bois, dans les pays où ce dernier combustible était d'un prix considérable et au-dessus des fortunes ordinaires.

En 1772, le Journal de Physique, qui fut ensuite copié par d'autres journaux, avait offert cet objet d'économie qui fut négligé et presque oublié.

Le sieur Quest s'est emparé de cette idée première, et tous ses soins ont été dirigés vers le perfectionnement de ce combustible.

Dès l'année dernière, plus de cinq cents ménages ou établissements publics ont éprouvé une diminution considérable dans les frais de chauffage, et on n'a eu que le regret de ne pouvoir répondre aux demandes multipliées qu'on ne cessait de faire de toutes parts.

Encouragé par le suffrage public, le sieur Quest a redoublé de zèle; et par un grand nombre d'essais et d'épreuves, est parvenu à donner à ce combustible un nouveau degré de perfection, soit par le choix des matières mieux connues, soit par la manipulation, la solidité qu'il a donnée à ces Briquettes, à la faveur d'un mécanisme dont il est l'inventeur, qui leur a donné plus de dureté et retardé la déperdition du calorique.

On peut se procurer des Briquettes au magasin du sieur Quest, rue des Fossés-du-Temple, n° 20, près celle d'Angoulême. C'est le seul endroit où l'on peut adresser la demande, en ayant l'attention d'affranchir les lettres.

On les vend à raison de 8 fr. le cent, sans compter le port, qui est fixé, pour tous les quartiers de Paris en-deçà des barrières, à 75 cent. le cent; le tout payable en francs.

On trouvera aussi chez le sieur Quest les grilles nécessaires, et assorties à l'étendue des cheminées et des poêles.

AVIS. — M^{le} Chaumeton compose un *rouge végétal et serkis*, qui mérite d'être annoncé avec éloge. Il a été admis à l'exposition des produits des arts, en 1806, d'après l'examen d'une commission qui en avait reconnu et constaté la supériorité. Le serkis qui en est la base lui communique une qualité balsamique, et le rend particulièrement favorable à la peau.

M^{le} Chaumeton fait aussi une pomade qui garantit du hâle, et corrige les imperfections de la peau. Enfin elle débite une autre pomade qui est un remède pour guérir sur-le-champ les engelures.

Sa demeure est toujours rue Cerutti, n° 8, à Paris, près du boulevard des Italiens.



MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXXIX.—*Samedi 1^{er} Décemb. 1810.*

POÉSIE.

F R A G M E N T

DU PREMIER CHANT DU POÈME DE LA FRANCIADE.

DÉESSE d'Hélicon, chante ce fils d'Hector,
Qui dans ces murs sanglans fut soustrait à la mort ;
Qui, fuyant des vainqueurs l'inflexible colère,
Aborda des Gaulois la terre hospitalière ;
Et, dans les champs du Rhin par l'amour entraîné,
Y fonda des François l'empire fortuné.

Dis-nous par quels exploits illustrant sa jeunesse,
D'un perfide agresseur il délivra Lutèce.

Ses heureux citoyens, aux premiers feux du jour,
Allaient du nouvel an célébrer le retour,
Sous le toit spacieux d'une forêt sacrée,
Qui, ceinte à longs replis par la Seine égarée,
Ombrageait vers le nord de ses épais rameaux
La plaine où de nos rois s'élèvent les tombeaux.
Deux taureaux aux crins blancs, couronnés de feuillages,
S'avançaient lentement sur les pas des Eubages.

R

Les Bardes les suivaient : la harpe sous leurs doigts
 Mélait ses doux accords aux accens de leurs voix.
 Ils chantaient le soleil , père de l'abondance ;
 La terre , dont le Celte a reçu la naissance ;
 Le Dieu qui sur ces bords vint enseigner les arts ,
 Et lier par des lois tous ces peuples épars.

Déjà le grand pontife avait au pied d'un chêne
 Posé son caducée enlacé de verveine.
 A ses pieds s'étendait un long tapis de lin.
 Il attisait la flamme , il épanchait le vin ;
 Et , pour trancher du gui la tige révérée ,
 Un druide avait pris la fauille dorée ,
 Quand des rives du fleuve , à grand bruit accourus ,
 Paraissent tout-à-coup des guerriers inconnus.
 Leurs fronts sont menaçans ; leur démarche est altière ;
 Leur oeil sombre est voilé d'une épaisse paupière.
 Sur d'énormes lions , d'horribles sangliers ,
 Leur audace a conquis leurs vêtemens grossiers.
 Rebut de vingt cités qu'enferme la Sicile ,
 Albion rassemblant cette troupe indocile ,
 Qui portait dans les champs le pillage et l'effroi ,
 Se fit de ces bannis et le guide et le roi ;
 Et fuyant avec eux des rochers de Plemmyre ,
 Courut de mers en mers se chercher un empire .
 Aux champs parisiens par Neptune poussé ,
 Au milieu des Gaulois ce chef s'est élancé .
 Il a franchi l'enceinte aux prêtres destinée .
 Les menaces , les cris d'une foule étonnée ,
 Rien n'arrête ses pas , son orgueil est sans frein .
 Un arc , un javelot , résonnent dans sa main ;
 Et sur sa large épaule une griffe éclatante
 Soutient d'un léopard la dépouille flottante .

- » Peuples , dit-il , et vous , interprètes des Dieux ,
- » Albion ne craint point vos cris injurieux .
- » Ne m'importuher plus de ces menaces vaines ,
- » Et respectez le sang qui coule dans mes veines .
- » Mon père , dont le bras domine sur les eaux ,
- » Dans ce fleuve tranquille a conduit mes vaisseaux .
- » Je prétends y fixer ma course vagabonde ,
- » Partager avec vous cette terre féconde

» Où ses fruits pour vous seuls ont cessé de mûrir;
» Et du sang de ses fils je la vais assouvir. »

Getorix fend la presse ; et sa main indignée
D'un glaive impatient agite la poignée ;
Getorix, le héros, le roi de la tribu,
L'appui du trône auguste où l'a mis sa vertu.
Il s'avance ; et du peuple apaisant les murmures,
Brûlent de le venger, de punir tant d'injures,
Parcourant Albion d'un œil étincelant :

« Réprime, lui dit-il, ce discours insolent.
» Connais mieux les Gaulois que ton audacie offensé.
» Notre bien le plus cher est notre indépendance.
» Nos coeurs, au voyageur dans nos plaines jeté,
» Prodiguent les bienfaits de l'hospitalité.
» Tu pouvais en jouir, tu le peux même encore.
» Un juste repentir n'a rien qui déshonore.
» Viens, s'il est dans ton cœur des sentimens plus doux ;
» Quelques jours de repos t'attendent parmi nous ;
» Mais aucun étranger ne doit sur nos rivages
» Fixer sa destinée et porter ses usages.
» Nous voyant peu nombreux, crois-tu nous asservir ?
» Sous tes flèches plutôt tu nous verras périr ;
» Et devant qu'à ces bois les ombres soient rendues,
» De rochers en rochers nos clamours entendues
» Soulèveront pas-tout d'innombrables vengeurs.
» Qui viendront dans ton sang expier tes fureurs :
» Fuis donc, s'il n'est en toi qu'un orgueil indocile ;
» Fuis, ou crains de trouver un tombeau pour asyle. »

— « Eh bien, dit Albion, va m'attendre aux enfers. »
Une flèche à ces mots a sifflé dans les airs ;
Mais la main du perfide était mal assurée.
Le monarque l'évite, et la flèche égarée,
Sur le chêne sacré se rompant en éclats,
Donne de tous côtés le signal des combats.
Tous les bras sont levés ; tous les glaives s'agitent.
À la mort d'Albion tous les Gaulois s'excitent.

Inutiles efforts ! leurs rangs embarrassés,
Par les dard's ennemis surpris et renversés,
Reculent en désordre, et les vainqueurs avides

Redoublent sans pitié leurs lâches homicides.
 Pareils aux traits mortels qu'en des murs empestés
 Font pleuvoir au hasard les enfers irrités,
 Leurs traits, impunément abreuvs de carnage,
 N'épargnent ni le rang, ni le sexe, ni l'âge.

Le vieux, le sage Aymar est tombé le premier.
 Le druide Amétis osait se confier
 Aux Dieux, qui tant de fois à ses regards austères
 Avaient de l'avenir dévoilé les mystères.
 Hélas ! ce malheureux ignorait aujourd'hui
 Que le dernier soleil s'était levé pour lui.
 Plus loin, d'un trait nouveau, son frère est la victime.
 Radégonde les suit au ténébreux abîme :
 La jeune Radégonde, en ce jour désastreux,
 De l'amant le plus tendre allait combler les vœux ;
 Elle tombe, et la mort l'arrache à l'hyménée.

Avec elle fuyait la triste Dionée.
 Un fils, qui sur ses pas se trainait en pleurant,
 Frappé d'un javelot, l'appelle en expirant.
 Elle revient. Hélas ! un enfant plus débile,
 Sanglotant dans ses bras, de frayeur immobile,
 Dans le sein maternel avait cru se cacher.
 Un dard vient à ce sein pour jamais l'attacher ;
 Et, teinte de son sang, la pointe meurtrière
 S'enfonce avec la mort dans le cœur de sa mère.

Ainsi de l'étranger les cruels javelots
 Du sang parisien font ruisseler les flots.
 Ainsi les plus vaillans succombent sans défense.
 Getorix que loin d'eux entraînait la vengeance,
 Sur ce peuple troublé reportant ses regards,
 « Pontife, criait-il, emmenez ces vieillards,
 » Ces femmes, ces enfans, cette foule affrayée.
 » Allez vers la montagne au dieu Mars dédiée.
 » Allez, cher Athamas, je tremble pour vos jours,
 » Hâtez-vous, et des Dieux imploréz le secours. »

Le pontife a du roi secondé la sagesse ;
 Leur voix se fait entendre, et le désordre cesse.
 Indignés de l'effroi qui vient de les troubler,
 Autour de Getorix coururent se rassembler.

De nombreux combattans dont la noble assurance
D'Albion et des siens étonne l'arrogance.
Tels des pins en débris , des cailloux écroulés ,
Que dans son cours terrible un torrent a roulés ,
S'amassant près d'un roc aux racines profondes ,
Opposent une digue à la fureur des ondes.

Albion voit alors dans ses rangs assaillis
Courir le glaive en main les Gaulois enhardis.
Parmi ces étrangers ils s'ouvrent un passage.
On se mêle , on s'égorgue , on s'anime au carnage :
De leur choc , de leurs cris la forêt retentit ;
Le sang de tous côtés s'écoule et rejaitit ;
La mort frappe à grands coups dans l'une et l'autre armée ;
De cadavres meurtris la plaine est parsemée.

Par le celte Abéris Brontès est terrassé ;
Sur Brontès expirant Sosthène est renversé ;
Sous les coups de Rinald le vigoureux Antée
Sillonne de son front la terre ensanglantée.
Palès croit le venger , et le fer du vainqueur
Par son flanc déchiré pénètre dans son cœur.
D'Ebroïn , d'Eginard , le pesant cimenterre
Se fait jour à travers la foule qui les serre ;
Eginard y pérît par le nombre abattu ;
Mais du fier Ebroïn l'effort s'en est accru :
Terrible et tout souillé de sang et de poussière ,
D'un sillon de mourans il trace sa carrière .
Tel un dogue écumant , que craint le moissonneur ,
Sur les épis foulés a marqué sa fureur .
De Charybde déjà le peuple s'épouvante ,
Quand aux yeux du héros Tamesis se présente .
Tamesis , qu'a vêtu la dépouille d'un ours ,
Du glaive et du carquois dédaigne le secours .
Une massue énorme , et de fer hérisseé ,
Comme un roseau léger dans sa main balancée ,
Tombe sur Ebroïn ; et le Celte écrasé .
Bondit sur le gazon , de son sang arrosé :
La voix de Getorix , à travers ce tumulte ,
Défiait Albion , dont l'odieuse insulte
Sur son cœur généreux pesait depuis long-tems .
Il le revoit enfin sur les corps palpitans

Des braves qu'à ses pieds avait jetés sa haine.
 Le Celte , à cet aspect , sent redoubler la sienne ,
 Il fond sur le barbare ; et , plus prompt que l'éclair ,
 Son fer tombe , bondit , retombe sur le fer.
 Albion l'attendait d'un bras inébranlable :
 Vainqueur dans vingt combats , toujours infatigable ,
 Il pare tous les coups et les rend à-la-fois ;
 Tantôt cède et tantôt fait plier le Gaulois ;
 Et toujours dans sa bouche est l'injure hautaine.
 « Faible rival , dit-il , ta ruine est certaine ;
 » Ton cœur eût dû frémir de rencontrer mes yeux . »
 — « Je ne redoute rien que la chute des cieux , »
 Répond en l'accablant le héros de Lutèce.
 L'insulaire étonné sous le fer qui le presse ,
 Recule en chancelant , sent faiblir sa vigueur.
 De leurs membres ruisselle une noire sueur ,
 Leurs regards sont affreux ; leurs cheveux se hérissent :
 Leurs fers étincelans sur leurs fronts retentissent.

Les guerriers d'Albion , qu'alarme un tel rival ,
 Redoutent pour leur maître un combat inégal ;
 Ils courent lui prêter un abri tutélaire.
 Mais sa voix les arrête ; et , bouillant de colère ,
 « Eloignez-vous , dit-il , apaisez cet effroi :
 » Cherchez d'autres combats ; cette palme est à moi . »
 Par leur aspect alors il devient invincible ,
 Et porte à Gétorix le coup le plus terrible.
 Le glaive tout entier dans la gorge englouti ,
 Avec des flots de sang par l'épaule est sorti .
 Le roi tombe , son œil se ferme à la lumière ,
 Et le vainqueur insulte à son heure dernière.

Les Gaulois à ce coup demeurent consternés :
 Leurs pieds sont chancelans ; leurs bras sont enchaînés .
 Dans leurs cœurs abattus plus d'espoir , plus d'audace ;
 La vengeance se tait , l'épouvanter les glace .
 Ils cèdent aux vainqueurs , s'ouvrent de toutes parts .
 Mais un héros s'élance et retient les fuyards ;
 Condomar est son nom : fameux dans sa jeunesse ,
 Il fut sous Gétorix le chef de la noblesse .

« Lâches , leur a-t-il dit , vous fuyez le danger !
 » Votre monarque expire ; et loin de le venger ,

- » Vous laissez au vainqueur sa dépouille fumante ;
- » Son ombre parmi vous erre encor gémissante ;
- » Elle vous voit, vous parle, elle ne connaît plus
- » Des guerriers que sa vie instruisit aux vertus.
- » Vous oubliez les soins qu'il aimait à vous rendre,
- » Les biensfaits que sur vous il a daigné répandre...
- » Pensez-vous que le trône ait d'assez grands appas
- » Pour qu'on veuille après lui régner sur des ingrats ?
- » Fuyez, avec mon roi laissez-moi sur ces rives :
- » Qui voudra recueillir vos bandes fugitives ?
- » Déserteurs de vos champs, sans patrie et sans leis,
- » Vous serez à jamais l'opprobre des Gaulois. »

Il dit ; et des vainqueurs réveillant le courrage,
Les ramène au combat, rallume le carnage.

Déjà de Tyracmon la sacrilège main
De la royale armure allait parer son sein.
Condomar vole, frappe, et le fait sans haleine
Bondir comme un eailou sur la sanglante arène.

Le corps de Getorix, vaillamment disputé,
Du sang des deux partis est alors humecté.
Le glaive ne sert plus la valeur, ni l'adresse.
Les enfans de l'Etna, les enfans de Lutèce,
Les chefs et les soldats expirent confondus.
Leurs exploits avec eux sont dans l'ombre perdus :
Leurs cris sont étouffés ; sous les pieds qui les foulent,
Les mourans et les morts s'amoneçlent et roulement
Ainsi, quand les autans, bouleversant les mers,
Sur l'Escaut courroucé poussent les flots amers,
Les montagnes de sable en son lit amassées
Roulent de bord en bord, par la vague chassées.

Parmi ces corps sanglans, à travers ces débris,
Un Celte a de son roi revu les traits chéris.
À l'abri du tumulte, il l'atteint, le dégage ;
À l'aspect d'Albion le dérobe à sa rage ;
Et s'enfuit vers les monts, où d'une telle mort
Le peuple trop certain voulait douter encor.
Au-devant de ses pas la foule est descendue,
Elle voit le monarque et gémit éperdue.
Les viciliards indignés, mais par l'âge affaiblis,
Accusent en pleurant la valeur de leurs fils.

Tendent vers ce cadavre objet de leur tendresse
Leurs défaillantes mains qu'un javelot affaïsse,
Et, reprochant aux Dieux leurs rigoureuses lois,
Se plaignent de survivre au plus sage des rois.

- « Pardonne, s'écriaient les femmes éplorées,
- » A regret loin de toi nous sommes demeurées.
- » Oui, nous t'aurions vengé ; nos belliqueuses mains
- » Ont souvent aux Gaulois ramené les destins :
- » Mais le sort aujourd'hui, nous refusant des armes,
- » Réduit notre vengeance à de stériles larmes. »

Les plaintes d'Athamas répondent à ces cris.
Sur le front de son roi, sur ses membres meurtris,
Il répand avec soin les flots d'une onde pure ;
D'une fange sanglante il purge la blessure,
Des vêtemens lavés resouvre le héros,
L'embrasse, et d'une voix qu'étouffent les sanglots,
Dévoue aux Dieux vengeurs l'auteur de sa ruine.
Le tems n'est point venu, la colère divine
Des Celtes accablés rejète encor les vœux,
La fureur d'Albion s'appesantit sur eux,
Ils reculent encor ; mais leur fuite plus lente
Annonce leur faiblesse, et non leur épouvante.

Le pontife les voit ; et, déployant les bras,
« Je t'invoque, dit-il, puissant Dieu des combats.

- » C'est assez de pleurer cette grande victime,
- » Viens consoler, venger son ombre magnanime,
- » Sauve son peuple, ô Mars ; daigne t'armer pour nous ;
- » Et que nos ennemis succombent sous tes coups. »

O prodige ! ô des cieux faveur inespérée !
Des guerriers ont paru sur la cime sacrée,
Aux rayons du soleil éclatent les aciers ;
Et le mont retentit du son des boucliers.
Ce peuple a des Troyens et l'habit et l'armure ;
Aux cris des combattans succède un long murmure.
Les fers déjà levés s'arrêtent dans leurs mains,
La mort retient sa faulx : étonnés, incertains,
Dans un calme profond les deux peuples attendent ;
Du sommet à pas lents les étrangers descendant,
Précedés d'un bruit sourd, brillant d'or et d'airain.

Comme une lave en feu , qu'au bord napolitain ,
 Du Vésuve ont vomi les entrailles brûlantes ,
 Développe en grondant ses vagues écumantes .
 Vers le vieil Athamas leur chef s'est dirigé .
 Son menton par les ans est à peine ombragé .
 Un casque d'or , pressant sa blonde chevelure ,
 Fait d'un cygne argenté resplendir l'eucolure .
 Aussi beau qu'Adonis il a plus de fierté ,
 Et des Dieux dans son air brille la majesté .

« Bon vieillard , a-t-il dit , d'où naissent vos alarmes ?
 » Serais-je assez heureux pour essuyer vos larmes ?
 » Nommez vos ennemis , ne les redoutez plus ;
 » Comptez sur les Troyens et le bras de Francus . »

ENIGME.

Si tu savais , lecteur , tous les noms qu'on me donne !
 Toutes les qualités qu'on prête à ma personne !
 Combien j'ai de défauts ! en combien de pays
 Je réside depuis Pékin jusqu'à Paris !
 Avec combien d'objets j'ai de la ressemblance !
 Sur tous ces points le vrai passe la vraisemblance .
 Je n'entreprendrai pas d'entrer dans ce détail ;
 Bomare pourrait seul suffire à ce travail .
 Je suis et dure et tendre , et de prix et commune ;
 On me dit *de soleil* , on me dit *de la lune* .
 L'occident me voit naître ainsi que l'orient ;
 Pour l'un je suis scandale , pour l'autre achopement .
 Flexible , réfractaire ; infernale , divine ;
 Mince , épaisse ; polie , ou brute ; ou grosse , ou fine .
 C'est affreux de voir comme , à la malice enclin ,
 L'homme envieux , jaloux , me jette à son prochain !
 Combien ce procédé , contraire à la morale ,
 Est loin de la vertu dite philosophale
 À laquelle j'aspire ! Au reste , en ton jardin
 Redoute que jamais la sacrilége main
 Du méchant ne me jette . Immobile , constante ,
 À l'angle de la rue on me voit dans l'attente .
 Quo m'assimile un cœur que rien ne peut toucher .

Et pour toucher pourtant c'est moi qu'on va chercher.
 Je m'allume en pleine eau , j'étais en plein air ;
 La terre me nourrit ; je brille dans la mer.
 Je présente , lecteur , tant d'autres phénomènes ,
 Que les décrire tous donnerait trop de peines.

S.....

LOGOGRIPHE.

JE suis un lieu qu'habite l'indigence ;
 Et cependant je renferme en mon sein ,
 D'abord l'homme qu'on voit vivre dans l'opulence ;
 Et puis une boisson , de la chair et du pain.
 Je contiens ce qu'il faut , primord pour la toiture ,
 Et secundord pour la clôture ,
 Du plus modeste réduit :
 De plus je donne un asyle
 Au peuple industrieux , utile ,
 Qui se livre au travail dont j'offre le produit.
 Je présente cette voiture
 Servant aux Romains de monture ,
 Lorsque , dans Rome , ils entraient triomphans ;
 Un sommet et deux élémens ;
 Celle qui te donna la vie ;
 Ce qu'on recherche en poésie ;
 Un pauvre diable , un lieu propre à battre le grain ;
 Et la veille du lendemain ,
 Soit en français , soit en latin ;
 Ce qui se fait par art magique ;
 Ce que l'on se dit très-souvent ,
 Mais que l'on est très-rarement :
 Un arbre ; un amas d'eau ; quand elle se marie ,
 Le maître auquel fille engage sa foi ;
 Une action que condamne la loi ;
 Un terme de chronologie ;
 Le mot qui plaît tant aux amans ;
 La peine qu'on inflige aux mauvais garnemens ;
 Ce qui survit au corps en quittant cette vie.

S.....

CHARADE,

A MADEMOISELLE DE S***.

ON peut trouver dans mon premier
Le lâche et le héros , le crime et l'innocence.

Quand pour y soigner mon entier ,
Jouet de la fortune et de son inconstance ,

Vous dévouez votre existence

Et bravez les traits du malheur ,

On y voit réunis les vertus et l'honneur...

Et puis enor ees grâces attrayantes ,

Puis ces qualités attachantes

Qu'on aime en vous et qu'on n'ose envier.

Sur ce sujet je le dis et le pense ,

Nul ne peut faire mon dernier

S'il n'est aveugle , insensible , en démence.

*Mots de l'ÉNIGME , du LOGOGRIFFE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Lit*.

Celui du Logogriphe est *Glaire* (amas d'humeurs) , dans lequel on trouve : *rais , aile , ail , lire , air , ire , are , et dge*.

Celui de la Charade est *Vertu*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LA PARTHÉNÉIDE, poème de M. J. BAGGESEN, traduit de l'allemand. Un vol. in-12. A Amsterdam, au Bureau des Arts et d'Industrie ; et à Paris, chez *Treuttel et Würtz*, libraires, rue de Lille, n° 17.

IL y a eu un tems où l'état d'homme de lettres était très-commode en France. Entr'autres commodités qu'on n'y trouve plus, on avait celle de regarder comme nulles et non avenues toutes les littératures étrangères. On savait bien en gros que l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et même l'Allemagne, possédaient quelque chose que les gens du pays appelaient leur littérature. Quelques traductions en donnaient même de tems en tems une légère idée ; mais comme on s'appliquait à n'y rien mettre qui pût choquer ce qu'on nommait le goût français, et comme tous ces ouvrages francisés étaient cependant moins conformes à ce goût que les ouvrages français mêmes ; on en concluait que les originaux écrits dans ces langues étaient fort au-dessous des nôtres, qu'il n'y avait de vraie littérature qu'en France, ou qu'au moins, dans aucun genre, rien ne nous valait de ce qui n'était pas nous.

On a donné depuis dans un autre excès, celui de l'engouement. On s'est passionné pour les Anglais, et l'on n'a pas pu traduire en français et louer Shakespear sans vouloir le mettre au-dessus de Corneille et de Racine. Plus récemment, les Allemands ont eu leur tour ; et il ne tient pas à nos Tudescomanes que Corneille, Racine et Voltaire ne cèdent le sceptre dramatique à Schiller, à Goethe et à Kotzebue ; que le Théâtre germanique, plus informe, et, disons-le nettement, plus barbare que celui de Shakespear, n'éclipse, en France même, la gloire du Théâtre français ; que le premier ne soit regardé comme la perfection et la maturité de l'art, dont le second ne serait que l'enfance.

Ces exagérations dont on aurait tort de se fâcher, mais dont il est permis de rire, ne doivent pas empêcher de rendre justice à la littérature allemande. Elle a fait depuis un demi-siècle de grands progrès, et quand la poésie ne lui devrait que le genre aimable et moral de l'idylle, telle que nous l'a donnée Gessner, ce serait un motif suffisant de reconnaissance. Je parle en homme qui a le malheur d'ignorer la langue allemande, et qui ne peut juger que sur des traductions les bons ouvrages qu'elle a produits.

L'idylle de Gessner s'est agrandie; sa voix s'est élevée sans perdre de sa douceur; au lieu d'une petite scène pastorale, bornée à quelques interlocuteurs, circonscrite dans peu d'espace et dans peu de tems, elle a occupé un plus grand théâtre, acquis plus de durée, et fait agir plus de personnages: en un mot, elle est devenue une épopée toute particulière qui laisse à la grande épopée les combats, les faits des héros, et représente au naturel l'homme de condition commune dans les actes les plus ordinaires et les plus simples de sa vie.

L'Allemagne possérait deux poëmes de cette espèce, la *Louise* de M. Voss, et *Herman et Dorothée* de M. Goethe, tous deux traduits en français, le premier très-imparfaitement par un anonyme, le second avec plus de bonheur, par le respectable Bitaubé. M. Baggesen y en a récemment ajouté un troisième qui n'a pas eu moins de succès que les deux autres, et qui mieux traduit dans notre langue, précédé de réflexions pleines de goût et de sagacité, paraît destiné à nous faire mieux connaître ce genre intéressant et à nous le faire aimer. Mais, ayant de parler des réflexions du traducteur, donnons d'abord une idée du fond et de l'ordonnance générale du poëme qui en est l'objet.

« Un habitant de la Suisse, nommé Andros, homme de bien et de mœurs simples, d'un caractère noble et d'un esprit cultivé, a trois filles aussi aimables que belles, qui désirent visiter la partie la plus pittoresque et la plus curieuse des Hautes-Alpes du canton de Berne. Andros consent à cette excursion vivement souhaitée, et choisit, pour déclarer son consentement,

une occasion qui lui donne non - seulement plus de prix et de solennité, mais encore un motif spécial. Au lieu de conduire lui-même ses filles, il charge de ce soin Norfrank, jeune étranger, de l'âme la plus élevée, depuis long-tems son hôte et son ami, et dont il désire, en secret, faire son gendre. Celui-ci accepte comme une honorable marque de confiance une si agréable mission ; et le pélerinage aux montagnes s'accomplit, tel qu'il a été projeté, et à la satisfaction de tout le monde. C'est-là le vrai fond du poème ; mais l'auteur a trouvé, dans un incident intéressant, de quoi étendre, embellir et varier ce fond, par lui-même si léger et si borné.

» Mercure, introduit dans l'action, comme le dieu qui préside aux intérêts vulgaires de la vie, ou plutôt au culte exclusif et absolu de ces intérêts, irrité de voir Norfrank, qu'il déteste, choisi pour guide des trois sœurs, de préférence à un opulent Bernois qu'il chérit et favorise, entreprend d'abord d'empêcher le pélerinage désiré. N'y réussissant pas, il intéresse l'Amour à la vengeance qu'il se propose de tirer de Norfrank. L'Amour inspire alors au jeune homme une passion violente pour Myris, la plus jeune et la plus aimable des trois sœurs, et lui fournit successivement diverses occasions de faire éclater cette passion d'une manière coupable, et au péril de sa gloire. La vertu de Norfrank est donc soumise à plusieurs épreuves délicates : mais, assisté par les dieux qui le protègent, il triomphe de la haine de Mercure, des pièges de l'Amour, et conduit innocemment et heureusement ses compagnes au terme du pélerinage. Cependant Andros et Théone, son épouse, qui ont suivi les jeunes gens, sans que ceux-ci puissent en avoir aucun soupçon, arrivent, de leur côté. Norfrank déclare alors son amour, et obtient la main de Myris.

» L'action se termine le cinquième jour ; elle a pour théâtre les diverses stations des voyageurs ; et le poème est intitulé, *Parthénéide*. Ce titre, emprunté du grec et qui aurait pu être aussi rendu par celui de *Virginéide*, moins éloigné du français, ne fait pas seulement allusion à l'innocence des trois jeunes pélerines, mais encore, et sur-tout, à la dénomination du lieu désigné comme terme

de leur pélerinage. Tel est, dépouillé de ses ornement, de ses détails, de ses accessoires, le sujet dont M. Baggesen a tiré un poème de plus de quatre mille vers. »

Cette analyse, remarquable par sa netteté et sa précision, est du traducteur lui-même, et tirée mot pour mot de ses *Réflexions préliminaires*. Elle n'a besoin que de quelques développemens. Ce lieu désigné comme le terme du pélerinage, est la plus belle et la plus connue de ces hautes montagnes. Elle se nomme *la Vierge*, et le poète feint qu'il existe, à son sujet, parmi les simples et heureux habitans de ces contrées, une tradition poétique : « Autrefois les dieux habitérent les vallées de l'Helvétie ;.... mais à la fin courroucés de la méchanceté toujours croissante des humains, ils se retirèrent sur les sommets inaccessibles des plus hauts monts et cessèrent d'apparaître aux mortels. La déesse de l'innocence et du pur amour, Uranie elle seule, par tendresse pour les enfans et les jeunes filles qu'elle continue à protéger, se laisse entrevoir encore, resplendissante de blancheur, dans les régions azurées du ciel (1). »

C'est sur cette simple fiction qu'est fondée l'intervention de quelques dieux de l'ancienne mythologie dans l'action du poème. Cette intervention des dieux anciens dans un sujet moderne, présente une des questions que le traducteur a traitées avec le plus de soin. J'y reviendrai dans la suite de cet extrait. J'ajouteraï seulement ici que le dieu des intérêts vulgaires, Mercure, a choisi pour sa demeure le sommet altier de la montagne du Niezen ou Nizen ; et que l'Amour, auquel il a recours pour l'aider dans son entreprise, s'est retiré sur la plus agréable des collines qui bordent la belle vallée du Hasly, tandis que les deux divinités protectrices, Uranie et Apollon, règnent, l'une sur le plus haut pic de *la Vierge*, l'autre sur les sommets inaccessibles de l'*Eiger*, ou, comme on doit le prononcer, *Eigher*.

Que Vénus-Uranie défende trois jeunes vierges contre les dieux du vil intérêt et de l'appétit grossier des sens, (car l'Amour ne fait pas ici d'autre rôle), il n'y a là rien

(1) *Parthénoïde*, ch. I, p. 2.

que de très-naturel. Apollon leur prête aussi son secours : mais c'est plutôt le jeune Norfrank, leur compagnon de voyage et leur guide, qu'il protége spécialement. Et quel est le motif de l'intérêt qu'il prend à lui ? C'est que Norfrank est un poète, non un de ces jeunes gens qui se sont décidés à l'être parce qu'ils voient que cela fait de l'effet et du bruit dans le monde, mais un de ces êtres rares que la nature a vraiment doués, dont l'imagination toujours tendue vers le grand, et l'ame toujours élevée vers le beau moral, s'isolent des choses communes de ce monde, pour ne contempler et n'adorer sur la terre que les beautés de la nature et les charmes de la vertu, et qui consacrent à les peindre et à les chanter toutes les richesses de leur talent et toutes les forces de leur génie.

Au milieu des plus grands spectacles et des plus belles scènes de la nature, un personnage de ce caractère, voyageant avec trois jeunes et belles filles, dans ce premier état d'innocence qui n'inspire à l'homme vicieux que le désir de le troubler, mais qui trouble quelquefois si puissamment le jeune homme vertueux et sensible ; la passion qui doit s'allumer dans le cœur du jeune poète, les efforts de deux divinités qui président aux calculs de l'intérêt et aux plaisirs sensuels, pour que cette passion cesse d'être pure et offense Vénus-Uranie ; les secours que cette chaste déesse accorde à ses protégés pour qu'ils lui restent fidèles, et l'appui qu'ils trouvent aussi dans Apollon, représenté comme le dieu de l'enthousiasme, c'est-à-dire du sentiment passionné pour le beau : voilà donc le théâtre, l'action et les acteurs de ce poème, dont la conception peut être regardée comme toute nouvelle, quoique dans un genre déjà consacré par deux chefs-d'œuvre et par deux brillans succès. Des descriptions poétiques des objets les plus imposans ; des peintures de mœurs simples, pures et virginales, et de passions dignes de ces mœurs ; enfin une application ingénieuse des fictions de la mythologie, enrichie par des inventions nouvelles : voilà ce que doit faire attendre la simple exposition

exposition d'un tel sujet, et ce qu'on trouve en effet réuni dans l'ouvrage où il est traité.

Pour commencer par les descriptions, il est peu de poèmes où il y en ait de plus riches et de plus attrayantes. Les sites que l'auteur avait à décrire sont admirables sans doute, et bien capables d'inspirer ; mais malgré la beauté du modèle, c'est le talent du peintre qui donne tant de vie et de charme au tableau. D'ailleurs, ce ne sont presque jamais des lieux seulement qu'il nous retrace, mais des scènes qu'il y place entre ses acteurs, il fait comme les grands paysagistes qui animent par la présence de l'homme en action ou en contemplation les beautés de la nature agreste. Tantôt c'est un groupe de trois jeunes sœurs, épuisées de chaleur et rendues de fatigue, au haut d'une verte colline, qui se désaltèrent avidement au tour du bassin d'une fontaine jaillissante, qui y rafraîchissent leur beaux bras et leurs blanches mains, et qui consentent, avec la gaieté et la sécurité de l'innocence, à désaltérer aussi dans le creux de leurs mains le jeune guide de leur voyage ; tantôt c'est une tempête sur le lac de Thuna, que le poète décrit d'une manière effrayante et vraie ; mais il met au milieu du lac une nacelle, et dans cette frêle barque les trois aimables sœurs et Norfrank déjà en proie aux agitations de l'amour ; et ce qui ne serait qu'un grand et terrible spectacle, est mêlé d'intérêt et de terreur.

La belle cascade de Staubach a dû être souvent peinte par les poètes allemands ; elle l'a été particulièrement par Haller ; mais aucune de ces peintures n'égale celle que l'on trouve ici ; et ce n'est pas la présence du jeune pèlerin et de ses compagnes qui en fait toute la supériorité, quoiqu'elle y contribue aussi ; c'est le talent, l'imagination et le coloris du poète. Je ne puis résister au désir de mettre le lecteur en état d'en juger par lui-même. « Ils avancent encore, et le plus magnifique spectacle se présente à leur vue ; l'immense cascade du Staubach, où se dessine, aux rayons de la pleine lune, un arc-en-ciel qui, par le vague et la douceur de ses nuances, se conforme à la pâleur de l'astre des nuits. De la poupe d'un vaisseau, souvent le passager qui

réve en regardant la vaste mer, ne distingue, à la surface des eaux, aucun signe du moindre vent, tandis qu'à la cime du grand mât, le pavillon qui le décore joue et se balance au gré d'un faible zéphir. On le voit tantôt flotter de toute sa longueur, et se replier ou se rouler brusquement sur lui-même. Quelquefois il pend immobile de la vergue : puis il recommence à tremblotter ; et tout d'un coup il se relève en voltigeant, et fouette l'air de ses languettes frémissantes. C'est avec des accidens non moins divers, non moins bizarres, que la cascade du Staubach se déploie d'une hauteur qui surpasserait dix fois celle du plus grand peuplier, et se précipite sur une verte colliae. A sa naissance, c'est une épaisse colonne d'eau qui s'élance avec impétuosité, et soudain s'élargissant en nappe, voltige le long des rochers, sans les effleurer, et vacille suivant le caprice des vents dont elle est saisie. Au volume du torrent, à la violence et au mugissement avec lesquels il plonge dans l'abîme, on dirait une énorme trombe, fondant du ciel sur la terre, et menaçant de tout entraîner avec elle, de tout écraser de son poids. Mais bientôt, comme s'il avait rebondi subitement sur lui-même, ou comme s'il était suspendu dans les airs par une force invisible, ce torrent, d'abord si redoutable, cesse de mugir, de menacer, de se précipiter. Dès la moitié de sa hauteur, ce n'est déjà qu'un nuage brillant : près de la terre, ce n'est plus qu'un léger brouillard qui humecte au loin la colline, et sous lequel prospèrent les plus délicates fleurs du printemps.

» Plus charmantes que toutes les fleurs du printemps, les trois pélerines, en extase et les mains jointes, contemplent la prodigieuse cascade, dont le brouillard inonde leurs cheveux et leur sein, tandis que le nocturne aé-en-ciel, qui se courbe sur leurs têtes virginales, y forme une couronne faite comme exprès pour elles. Saisies de la majesté de ce spectacle, elles l'admirent long-tems, sans se douter qu'elles sont elles-mêmes, pour Norfrank, un spectacle plus ravissant encore. Elles promènent ensuite un moment leurs regards sur la con-

trée silencieuse , et descendant enfin de la colline du Staubach . »

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples , et entre autres la description des routes escarpées qui conduisent au pic de la Vierge , dans le chant VI ; l'ascension des trois pélerines et de leur guide au sommet du *Tschuggen* (Tchoughenn) au VIII^e chant ; celle de Norfrank au mont Eiger dans le IX^e. Mais , après ces citations , il me resterait encore le regret de n'en pas faire , ou de n'en pas du moins mentionner plusieurs autres , où l'on trouverait le même talent .

Les peintures de mœurs pures , et en quelque sorte primitives , sont répandues presque par-tout où agissent des personnages qui n'en connaissent point d'autres , et qui sont demeurés inaccessibles à la corruption répandue sur la terre , comme le dernier sommet de l'Eiger l'est aux pas du voyageur ; et le charme de la poésie la plus vive et la plus animée relève encore celui qui est toujours attaché à ces peintures . Voyez dormir dans un même lit d'auberge les trois sœurs fraîches comme la rose et pures comme le rayon du matin , tandis que leur jeune compagnon de voyage dort aussi dans la chambre prochaine . Ecoutez l'hymne virginal qu'elles chantent tour-à-tour , en apercevant aux premiers rayons du jour le sommet de la reine des montagnes , hymne que leur cher Norfrank a composé en chemin pour elles , et qu'il accompagne des sons de sa flûte champêtre . « O jeunesse , dit la première des trois sœurs , riant matin du jour de la vie , dispose nos ames aux devoirs de l'âge qui te suit . Puissent , avec les graces , fleurir en nous la sagesse et la vertu ; et sur le soir de nos jours briller encore quelques rayons de leur matin ! — Sois à jamais notre guide , dit la seconde , ô toi , déesse de l'innocence ! Que l'incarnat dont s'embellit ta face virginal ne pâlisse jamais sur la nôtre , et qu'il soit l'unique fard ajouté aux roses natives ! — Que l'innocence et le bonheur , ajoute la troisième , s'unissent dans nos ames , comme dans le limpide miroir du lac de Thuna les images du Dieu de la lumière et de la reine des montagnes . Puissent nos jours s'écouler aussi calmes

que ces eaux, remplis de rêves enchanteurs et de célestes pressentimens, comme elles du riant tableau des nuages pourprés du matin et de l'azur du firmament ! Puisse notre vie entière n'être qu'un long pèlerinage au séjour d'Uranie ! »

Voyez encore préférablement, comme peinture plus directe de mœurs, la scène naïve des trois pèlerines, mouillées, inondées par la pluie, et que Norfrank a la discréption de laisser seules en prétextant une excursion sur les montagnes. Se voyant en liberté, elles dépouillent presque tous leurs vêtemens, les mettent sécher au soleil, et dansent ainsi demi-vêtues, en se tenant embrassées comme les Grâces. Voyez sur-tout le tableau délicieux du bain de pieds que prennent ensemble les trois sœurs, dans un vase de bois de mélèze, non loin du lit dur et bizarre que s'est fait Norfrank, accablé comme elles de fatigue, et plongé dans un profond sommeil. « Les filles d'Andros, enlevant ce vase d'un commun effort, l'introduisent sans bruit dans leur chambre, l'y posent aussi loin qu'elles peuvent du lit de Norfrank ; et s'asseyant à l'entour, elles commencent par jeter quelques grains de sel dans l'eau fumante, et y font distiller, goutte à goutte, un flacon d'esprit de cerise, liqueur salubre et parfumée, précieuse aux habitans des Alpes. Rassemblant ensuite avec précaution les plis flottans de leurs robes, elles dénouent d'abord les liens de leur chaussure, puis ceux qui serrent mollement leurs genoux, et s'inclinant l'une vers l'autre, elles dépouillent leurs jambes du souple et blanc tissu qui en dessine la forme ravissante ; et au même instant, se rangent sur les bords du vase trois couples de pieds comparables à ceux des déesses de Praxitèle. Cynthie veut la première éprouver la température du bain. « Oh quel plaisir ! dit-elle, que cette eau caresse agréablement les pieds endoloris ! » On se sent comme renâtre. » A ces mots, Myris et Daphné, plongeant à leur tour les pieds dans l'onde, se délectent de concert avec Cynthie. Tout en se délassant, tout en conversant à voix basse, les trois nymphes ôtent leurs légers chapeaux de paille, et retirent l'écaillle industrieusement façonnée dont les dents réunissent en touffe

élégante les tresses de leurs beaux cheveux qui, dès lors, retombent et flottent, de toute leur longueur, en boucles naturelles. »

Elles causent alors librement entr'elles sur la bizarrerie de leur situation, de leurs aventures de la journée, et sur les innocens plaisirs de leur voyage. Mais le jeune homme se réveille ; violemment tenté par l'amour, il aperçoit à demi le doux mystère qu'on lui a caché : il résiste au dieu qui l'agit : il reste immobile et les yeux fermés : il craindrait de troubler par un soupir, par un souffle la sécurité des trois sœurs. « Cependant, celles-ci retirent sans bruit, l'une après l'autre, du vase de mélèze, leurs pieds délicats, et les posant sur le bord, se courbent avec précaution pour les essuyer à plusieurs reprises, et non sans en comparer en silence la pesanteur et la forme. Joyeuses et presque étonnées de ne plus sentir de fatigue, elles se lèvent à-la-fois ; et désormais moins inquiètes et moins craintives, elles enlacent aussitôt leurs bras, d'un air caressant et folâtre ; formant de la sorte un groupe enchanteur où chacune d'elles s'embellit du charme des deux autres. Tels l'œillet, le lis et la rose, entrelacés à la couronne d'un jeune fiancée, en unissant leurs parfums et leurs couleurs, semblent redoubler de parfums et d'éclat. »

On doit s'apercevoir ici que l'effet toujours heureux de ces douces peintures est encore augmenté par le contraste d'une agitation passionnée, que l'on sent qui pourrait détruire en un instant le charme dont on jouit. C'est ce que M. Baggesen s'est sans doute proposé de faire, et ce qu'il a fait dans presque tout le cours de son poème. C'est à quoi lui sert l'intervention de l'Amour terrestre et vulgaire. C'est ce Dieu qui déguisé en papillon, tandis que Mercure l'est en scarabée, agite l'air autour du jeune voyageur endormi, le réveille et le met en danger d'effrayer et d'interrompre les trois sœurs, si doucement occupées de leur bain. C'est lui qui dans l'auberge de Thun, déguisé en colibri, au moment où Norfrank entre le matin dans la chambre de ses compagnes encore endormies, l'émeut si fortement à leur aspect, et ne cesse de voltiger autour de

sa tête en rétrécissant de plus en plus les cercles qu'il décrit. « Le jeune homme s'oubliant aussi de plus en plus, est enfin pleinement ravi dans la contemplation de la beauté des trois sœurs, au milieu de leur sommeil. Le fils de Vénus reprend alors sa forme divine, et se hâtant de bander son arc, il épie le moment où Norfrank attache ses regards sur la bouche de Myris, et lui décoche dans le cœur une flèche d'or qui s'y plonge toute entière. Atteint du trait cruel, le jeune homme sent défaillir ses genoux, et ne peut étouffer qu'à demi un cri de douleur. A ce cri, les songes des aimables sœurs s'envolent effarouchés; et toutes trois s'éveillent au même instant, saisies d'un trouble pareil. Ainsi s'éveille, dans son nid, la couvée du rossignol, lorsque le son bruyant des cors et la voix des chasseurs viennent à retentir tout-à-coup dans la forêt. » Mais Norfrank revient à lui, se retire sans être aperçu, et vient ensuite plus tranquille avertir ses compagnes qu'il est tems de partir.

C'est sous ce même déguisement encore que l'Amour livre à Norfrank et à la jeune Myris le plus dangereux assaut dans la grotte du mont Béat. Le jeune homme y avait pénétré dans cette excursion qu'il n'avait faite que pour laisser les trois pèlerines sécher à l'aise leurs vêtemens. Assis vers l'entrée de la grotte, sur un quartier de rocher, auprès d'un ruisseau qui gazouille parmi la mousse et les cailloux, le front appuyé sur ses deux mains, et rêvant à Myris, il regarde couler l'eau et verse un torrent de larmes qui soulage un peu l'ardeur dont il est consumé. L'Amour entreprend de conduire Myris auprès de lui. Sous la forme de ce petit oiseau peint de si vives couleurs, il l'attire, il s'en fait suivre, elle le poursuit et croit l'atteindre: il monte; elle gravit la montagne; un charme qu'elle ne conçoit pas l'entraîne; « elle ne songe pas qu'elle est déjà loin de ses sœurs; elle ne s'aperçoit pas de la nudité de son sein palpitant. » Elle croit enfin saisir l'oiseau, il s'échappe de plus belle. Parvenu à l'entrée de la grotte, il s'y réfugie, et la nymphe s'y précipite hors d'haleine. Au bruit qu'elle fait en entrant, Norfrank sort de sa rêverie.

« Quelle surprise ! il voit Myris, Myris elle-même qui, les bras étendus, le sein découvert et le visage enflammé, semble se précipiter vers lui, avec le transport dont une jeune épouse se précipite au-devant de son époux, de retour d'un long voyage sur les mers. De son côté, Myris, à travers l'obscurité de la caverne, distingue vaguement Norfrank, un homme, un fantôme, elle ne sait quoi ; et à cette apparition, ses pieds restent comme enracinés à la terre. Immobile et muette de frayeur, elle regarde, sans bien le reconnaître, Norfrank qui la contemple immobile, muet et balancé entre le ravissement et la stupeur. A la fin, le jeune homme se lève, et fait un pas vers Myris. Myris veut reculer, fait un pas, et tombe sur un banc de mousse, égarée, troublée et prête à s'évanouir.

» Quel orage s'élève alors dans l'âme de Norfrank ! Il se penche sur le visage de la jeune nymphe, comme pour l'effleurer de ses lèvres ; et s'arrête tout-à-coup, indigné de son transport. Il veut prendre la main de Myris, la presser dans la sienne, aussi doucement que le calice de la rose presse le bouton qui va éclore, et il s'arrête de nouveau, avec le même effroi que si sa main devait laisser une tache brûlante sur celle de la nymphe aimée. Il murmure cent fois en lui-même : je t'aime, ô Myris ! et cent fois cet audacieux murmure expire avant d'avoir atteint ses lèvres. Il essaie de fuir : un charme insurmontable le retient dans cette grotte, toute pleine du Dieu cruel qui l'obsède, en suspens entre le plus noble penchant et le plus doux, entre l'amour et la vertu. »

Enfin la vertu l'emporte. Norfrank hors de lui-même, sans regarder derrière lui, s'élance vers le fond de la caverne, et tombant à genoux, il implore le secours d'Uranie. A peine achevait-il sa prière, Uranie lui apparaît, ou du moins sa divine image, car elle ne se montre aux mortels que dans leur seconde vie. Cette image n'a brillé qu'un instant, mais elle demeure empreinte dans son cœur. Il se lève plein de calme et de courage, et remonte à grands pas vers l'entrée de la grotte. Il n'y trouve plus personne. Il sort : il entend

trois voix qui l'appellent ; il voit accourir les trois sœurs réunies. « Il se hâte de les rejoindre. Myris raconte alors comment elle s'est engagée à la poursuite d'un oiseau d'une petitesse et d'une beauté merveilleuses, qui, d'arbuste en arbuste, et de fleur en fleur, l'a conduite jusqu'à une caverne, où elle a été frappée d'une vision singulière dont elle a eu tant de frayeur, qu'elle est tombée comme évanouie. Elle ajoute qu'ayant repris courage, et cherchant dans la caverne, elle s'est trouvée seule ; ce qui lui persuade qu'elle s'est forgée à elle-même la chimère, sujet de sa peur. Ce récit explique à Norfrank une énigme jusqu'alors impénétrable. Sans rien dire à Myris pour la détronger, il ne fait que sourire de son erreur : mais elle observe ce sourire ; et à son tour, elle devine enfin quel fantôme lui a causé tant d'effroi. »

C'est-là certainement une scène aussi intéressante qu'elle est neuve ; et lorsqu'un ressort poétique, ou un merveilleux quel qu'il soit, produit des beautés pareilles, ce serait sans doute une sévérité déplacée, ce serait disputer contre ses impressions et son plaisir que d'en faire un reproche à l'auteur.

GINGUENÉ.

(*La suite à un prochain Numéro.*).

LE FILS PERVERTI PAR SON PÈRE ; traduit de l'anglais de Thomas Halcroff; par M. T. P. T. BERTIN. Quatre-vol. in-12. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Sonnerie, n° 1, près du Châtelet.

Il est rare qu'un jeune homme ait besoin du secours de son père, pour se corrompre et se pervertir. On peut, à cet égard, s'en rapporter à l'effervescence des passions, à la force du mauvais exemple et à l'inexpérience de la jeunesse. Il est encore plus rare qu'un père se fasse le corrupteur de son fils.

Un père est un guide, un conseil, un ami que la nature nous a donné pour éclairer nos pas, former notre raison, et suppléer par ses lumières à ce qui nous manque du côté de la sagesse et de la prévoyance. Un père occupé à cor-

rompre son fils serait donc un monstre dans l'ordre de la nature : et quel intérêt pourrait-il avoir à violer ainsi ses devoirs les plus sacrés ?

Qu'un artiste enivré de ses succès, charmé du bruit flatteur des éloges qui retentissent tous les jours à ses oreilles, craigne un successeur plus habile que lui, qu'il cherche à se donner un suppléant d'un talent moins brillant que le sien, qu'il étouffe à dessein les heureuses dispositions qu'il a pu remarquer dans quelque rival naissant, on conçoit ce calcul. Il craint de voir s'éclipser cet éclat de renommée si cher à sa vanité. Il connaît l'inconstance de la faveur publique, il tremble de se voir ravir les nobles lauriers qui ombragent son front.

Mais un père !... le bonheur de son fils n'est-il pas l'objet de ses premières sollicitudes ? n'est-ce pas dans son fils qu'il vit plus que dans lui-même ? Le père le plus coupable veille sur les mœurs de ses enfans et craint de se donner un héritier criminel. C'est donc une idée fausse, un projet bizarre, un scandale réel que de nous montrer un père occupé à pervertir son fils, à dénaturer ses heureuses qualités, à déposer dans son cœur le germe des passions et du vice.

Mais si le fils se fait l'historien de son père, si nouveau *Cham* il se plaît à dévoiler la honteuse nudité de ses parents, toutes les lois de la morale, toutes les règles de la bienséance, ne vous semblent-elles pas violées à-la-fois ? voilà le vice essentiel, le tort inexcusable du nouveau roman de M. Thomas Halcroff.

Et néanmoins cette production touche, attache, intéresse. Quel est le secret de ce charme, de cet attrait singulier ? c'est que le héros du roman est un homme passionné ; c'est que la force du mauvais exemple n'a point entièrement étouffé les heureuses impressions de la nature ; c'est que le vice n'est en lui que l'effet d'une corruption artificielle ; c'est qu'au milieu de ses plus grands égarements, on voit briller au fond de son ame quelques lueurs de vertu, et qu'un doux pressentiment nous avertit qu'enfin les bonnes qualités triompheront des mauvaises.

Tel est, en effet, le sort de Melcourt. Né dans un rang élevé, il semble destiné à l'exercice des sentimens.

les plus nobles et les plus généreux : mais son père est un de ces chevaliers à la mode qui érigent la corruption en système , l'indécence en bon ton , et se croient des créatures supérieures parce qu'ils méprisent ce que les autres honorent. Son principe est de braver tous les principes , de se créer une sorte de grandeur dans le vice , de regarder la vertu comme un joug importun imposé aux hommes pour les tenir dans une humiliante servitude. Il ne connaît de jouissances que celles de la dissipation et du luxe ; il s'abandonne sans calcul et sans frein aux profusions d'une folle générosité. Il confie aux chances du jeu le soin de sa fortune , et quand les coups du sort lui sont contraires , il sait les corriger par l'adresse.

Ce n'est pas assez d'offrir à son fils la corruption de ses mauvais exemples ; il y joint de criminelles leçons , se fait pour lui , le professeur du vice et lui enseigne tous les moyens de réussir dans le monde sans morale , sans honneur et sans principes. Un fils dont l'ame simple , timide et modeste rougirait à l'aspect du crime , lui semblerait un héritier indigne de lui.

La mère de Melcourt est d'un caractère tout opposé. C'est un modèle parfait de toutes les vertus ; mais que peut-elle opposer à l'autorité de son époux? Contente de gémir , elle termine dans la douleur , l'accablement et le désespoir , sa triste et douloureuse et carrière , et laisse Melcourt abandonné à lui-même. C'est alors que se développe avec une funeste énergie le germe des vices que son père a déposé dans son cœur. Envoyé au collège , il ne se distingue de ses compagnons d'étude que par la dissipation , la hauteur , l'insubordination ; il friponne au jeu et se fait honteusement expulser. Cependant quelques heureuses qualités lui font des amis. Il en trouve un que le sort semble lui avoir réservé pour lui sauver , un jour , les derniers outrages de la honte et de l'infamie. C'est un jeune homme d'un esprit sage , d'un cœur généreux , d'une ame noble et indulgente ; la nature semble avoir pris plaisir à l'orner de tous ses dons. Ses excellens exemples , ses conseils salutaires , son dévouement généreux servent long-tems le malheureux Melcourt , mais

l'amitié même a ses bornes. Melcourt se rend si criminel, viole si indignement les lois de l'honneur, se couvre de tant d'opprobre que son vertueux camarade est obligé de l'abandonner.

Le voilà donc livré à lui-même, seul, sans appui, sans frein, sans ressource contre la violence de ses passions, et la corruption de son cœur. Mais, dans cet état même d'égarement et d'abandon, la nature reprend quelquefois ses droits; la voix de la conscience se fait entendre, et dans ces luttes fréquentes du vice et de la vertu, la vertu n'est pas toujours vaincue.

Melcourt était né brave, audacieux, capable de dévouement. Dans une circonstance terrible et déplorable, où le fléau d'un incendie dévorait un édifice, il n'écoute que la générosité de ses sentimens; il s'élance au milieu des flammes, il vole au secours d'une jeune personne que nul n'osait sauver, et la rapporte entre ses bras, pâle, défaite, évanouie, mais respirant encore. C'était la sœur de son ami; cet acte de courage et d'intrépidité ranime en sa faveur tous les sentimens que ses vices avaient éteints. Il retrouve des secours, des conseils, de nouvelles preuves de dévouement; mais sa conversion est encore loin d'être achevée. Melcourt se jette dans de nouveaux précipices, tombe dans toutes les horreurs de la misère, et finit par un acte indigne qui le traîne devant les tribunaux.

C'est alors, c'est dans cet état d'opprobre et d'infamie, que les sentimens de l'honneur se réveillent avec force; c'est alors qu'il contemple toute l'horreur de sa situation, et que les terribles lumières de sa conscience lui révèlent la profondeur de l'abîme. D'un côté, l'éclat de la naissance et l'illustration d'un grand nom; de l'autre, la honte et l'échafaud. Dans cette affreuse circonstance, quel génie tutélaire viendra l'arracher à l'infamie et au supplice? Ce sera ce même ami, qui comme l'ange que la religion nous représente veillant sans cesse sur nos destinées, descendra dans les ténèbres de la prison, releva son cœur abattu, et fera rentrer quelque espérance dans cette ame désolée.

Il plaide la cause de Melcourt; il étonne, il émeut, il

entraîne les juges par son éloquence vive, noble, chantante et passionnée. Il prouve que son ami a pu commettre une faute, mais non pas un crime; il fait briller son innocence, il fait couler des larmes des yeux de ses auditeurs, et par ce glorieux triomphe il rend son malheureux ami à la société, à l'honneur, à la vertu.

Depuis ce tems, Melcourt pénétré de reconnaissance, effrayé des dangers auxquels l'a livré son inconducte, renonce enfin à ses erreurs, et va finir au-delà des mers, dans le repentir et les douceurs de l'obscurité, des jours heureux et paisibles.

Telle est à-peu-près la marche de ce roman dont le but est utile et moral. Les jeunes gens pourront le lire avec fruit et intérêt. Le vice n'y est jamais contagieux; les pinceaux de l'auteur n'offrent que des images décentes et chastes, et l'innocence n'a point à craindre d'y rougir. Le style du traducteur est exact et facile. On y désirerait plus de chaleur et de coloris. Il a beaucoup simplifié son auteur, mais il aurait pu le simplifier encore davantage. Thomas Halcroff s'abandonne trop à l'exubérance de ses idées, il se jette trop dans les digressions; à force de vouloir faire le moraliste, il charge ses pages de réflexions oiseuses et surabondantes. Il ne manque pas d'esprit, mais il manque de goût. Il pêche par l'abus de ses facultés. Il ne sait ni ordonner son plan, ni régler sa marche. Il s'avance au hasard et souvent sans savoir où il veut aller; il semble occupé du soin de grossir le volume plutôt que d'intéresser ses lecteurs. Son style est fréquemment commun, lâche et diffus; et quand il veut sortir des routes ordinaires et viser à l'originalité, il tombe presque toujours dans la bizarrerie; c'est sur-tout à lui qu'on peut appliquer ce qu'on a dit des Anglais, qu'ils ne savent pas faire un livre. Un bon roman est un ouvrage plus difficile qu'on ne pense; c'est une espèce de poème qui, comme l'épopée, doit avoir son commencement, son milieu, sa fin. Rien n'est plus aisé que d'entasser sans liaison, sans ordre, sans méthode et sans goût, une foule d'aventures bizarres et chimériques: mais inventer une fable dont toutes les parties soient habilement liées ensemble, créer

des obstacles, un dénoûment, des épisodes, rapporter tous les événemens à une action principale, ménager des contrastes, opposer les caractères, donner à chaque personnage les mœurs et le caractère qui lui conviennent, revêtir cette fable d'un style, tantôt facile, agréable, élégant, tantôt touchant, animé, pathétique, c'est un art dont peu d'écrivains ont le secret.

En Angleterre comme en France, rien de plus commun que les mauvais romans, rien de plus rare que les bons. *Tom-Jones*, *Clarisse*, *Grandisson*, et quelques autres sont des monumens de génie, qui subsisteront éternellement; mais le tems dévorera cette multitude innombrable d'œuvres romanesques qu'enfantent tous les jours le désœuvrement ou le besoin.

On a reproché tout récemment à M. Bertin de ne pas savoir l'anglais; je puis assurer qu'il le sait très-bien. Nous lui devons depuis long-tems une traduction fidèle et élégante des satyres d'Young. Nous lui devons l'application de la sténographie de Taylor à notre langue, ouvrage qui a eu plusieurs éditions. C'est à ses leçons que la capitale est redevable de ses plus habiles sténographes; et sous ce rapport il mérite des égards. Son tort est peut-être de travailler trop vite, de confier une partie de son travail à des coopérateurs inhabiles, et de se charger de leurs fautes. C'est ainsi qu'il s'expose quelquefois à des reproches qu'il n'aurait jamais mérités lui-même.

SALGUES.

SALON DE PEINTURE.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Il faut, en commençant cet article, que j'explique le précédent: je n'aurais pas cru que ce préambule pût devenir nécessaire. Ai-je voulu, ai-je pu vouloir, dans quelques lignes tracées à la hâte, et sur la foi d'une première impression, non seulement désigner tous les talents, tous les ouvrages dignes d'attirer les regards dans une exposition si riche, qui venait à peine de s'ouvrir, que je n'avais parcourue qu'une fois; mais encore les apprécier, les juger par

comparaison, annoncer des préférences, et régler entre eux les rangs? Non, sans doute; j'étais aussi éloigné d'une prétention si étrange, que je suis loin d'avoir les titres qui pourraient la faire excuser. Puisqu'il faut cependant que je m'en justifie, je dois l'avouer sans détour, personne plus que moi ne se défie de la faiblesse de ses lumières: et non seulement sur des arts que je n'ai pas constamment cultivés, mais sur quelqu'objet que ce puisse être, je ne hasarde mon opinion qu'après avoir examiné long-tems, et quand je suis bien convaincu qu'il ne me reste plus rien à examiner encore. Même alors je ne m'exprime qu'avec la circonspection, avec la réserve du doute, lorsqu'il s'agit d'improver. Pour louer avec franchise il ne faut que s'abandonner au sentiment qu'on éprouve, et ce sentiment est plein de douceur: pour blâmer sans défiance, il faut être trop sûr d'avoir raison; je n'ai point cette assurance-là: vainement voudrait-on me la donner; sans la condamner dans autrui, elle me répugnerait en moi, qui ne saurais pas la justifier de même.

Qu'a-t-on voulu réellement dans le rapide aperçu que le *Mercure* s'est hâté de publier sur l'exposition de cette année? Salisfaire à l'impatience des lecteurs qui n'avaient pu la voir eux-mêmes, et leur en donner quelqu'idée. Seulement, pour appuyer ce qu'on avançait sur l'éclat de cette exposition, l'on citait quelques ouvrages dont on avait été plus frappé à une première vue, sans prétendre régler les places entre ceux qu'on désignait, sur-tout sans rien préjuger sur ceux dont on ne parlait pas. Aussi, parmi les productions que l'on n'avait point citées, en est-il plusieurs qui dès-lors auraient fixé l'attention du rédacteur de cet article, s'il lui eût été possible de les voir. Elles seront tour-à-tour analysées dans les numéros suivans, et disposées dans le même ordre que les précédentes années. Ajoutons, pour prévenir toute méprise involontaire, que dans cette disposition des objets, dans cet ordre où ils seront présentés au public, on sera toujours et uniquement guidé par le désir de conserver à l'analyse de cette exposition brillante, quelque chose de la variété qui contribue beaucoup au plaisir que donne la vue de l'exposition même. Il serait d'ailleurs trop peu raisonnable de penser qu'en rapprochant l'analyse des ouvrages, on voulût rapprocher aussi les ouvrages eux-mêmes, les talents; et placer, par exemple, au même rang un habile peintre de

fléurs et un grand peintre d'histoire , s'il arrivait qu'on parla du premier immédiatement après le second.

M. DAVID.

Serment de l'armée fait à l'Empereur après la distribution des aigles au champ de Mars. (N° 188.)

L'auteur des *Sabines* et des *Horaces* , dont la réputation était depuis long-tems fondée sur de nombreux tableaux dans ce qu'on nomme , en termes de l'art , le *genre héroïque* , les sujets tirés de l'antiquité , exposa , pour la première fois , il y a deux ans , une vaste composition dont le sujet était moderne , *le Couronnement de l'Empereur* . Cette grande machine offrait des beautés de plus d'un genre , et plusieurs de ces beautés étaient d'un ordre supérieur. L'on y admira sur-tout la savante disposition des lignes , et la saillie extraordinaire , la force de l'effet du modelage et de la couleur dans toute la partie du tableau qu'éclairait la lumière principale. On trouva cependant que les autres parties , placées dans la demi-teinte , manquaient généralement de relief et de transparence ; et l'on regretta que M. David n'eût pas donné plus de mouvement et d'expression à quelques-unes de ses figures.

Que ces défauts fussent ou non aussi réels , aussi marqués que bien des gens ont paru le croire , il semble que M. David se soit particulièrement attaché à les éviter dans son nouvel ouvrage. Toutes les figures placées derrière l'Empereur , et qui ne reçoivent point la lumière , sont très-bien de coloris , et elles ont tout le relief qu'une telle position peut permettre. La figure de l'Empereur qui , debout sur le trône , étend sa droite pour demander aux troupes , à qui les aigles viennent d'être distribuées , ce serment auquel la valeur et la gloire seront fidèles , est noble et majestueuse. Ces guerriers qui s'élancent vers le trône , portant dans leurs mains les enseignes nouvelles , jurant qu'elles seront illustrées à leur tour , comme l'ont été celles qui les guidaient encore il n'y a qu'un moment , qu'on aperçoit derrière le monarque , et sur lesquelles sont tracés les noms de nos plus célèbres victoires , ces guerriers de tous les corps , qui représentent toute l'armée , forment une masse imposante , animée du même esprit , poussée par le même élan , qui frappe le spectateur , et produit un grand effet. La même action , lorsqu'elle est noble , exécutée spontanément par plusieurs personnages , fera toujours , sous les pinceaux d'un maître , une vive sensa-

tion. Raphaël, que Lesueur imite souvent en cela, pourrait en fournir de nombreux exemples ; et considéré sous ce rapport, le groupe des trois jeunes Horaces, par M. David lui-même, n'est pas indigne d'être cité avec ceux de Raphaël.

Mais ce n'est point encore assez de cette unanimité spontanée d'émotion et de mouvement ; il faut que ce mouvement, cette émotion, quoique les mêmes dans tous les personnages, soient cependant marqués un peu diversement dans chacun d'eux. Il le faut, non-seulement pour donner plus de variété aux lignes de composition, mais sur-tout pour rendre les nuances, les nombreuses modifications que la différence des habitudes, et plus encore celle des caractères, doivent nécessairement introduire dans la manière de manifester, par les mouvements du corps, les mêmes sentimens de l'ame, comme elles en introduisent dans la manière de les exprimer par le discours.

M. David n'a eu garde d'oublier cette règle importante : on pourrait même trouver qu'il en a porté l'observation un peu loin. Ses attitudes sont généralement vraies, très-variées, sur-tout très-expressives ; mais ne sont-elles pas trop violentes dans quelques-unes de ses figures, dans celle-ci, par exemple, qui, sur le devant du tableau, s'élance, et ne pose que sur un pied ? La peinture paraît se refuser à rendre ces mouvements qui n'ont qu'un instant, que la rapidité de l'œil suit à peine, et qui forcent aussitôt, pour reprendre l'équilibre, à faire un mouvement nouveau.

Peut-être aussi pourrait-on ne pas approuver également toutes les attitudes des maréchaux, et remarquer un peu de confusion dans les lignes que forment leurs bras étendus et leurs bâtons de commandement : mais, en supposant très-réels ces défauts dont le second était presque inévitable, il n'en faudrait pas moins convenir que tous deux sont ici couverts par de très-grandes beautés. Les mouvements sont rendus avec beaucoup d'énergie. Les mains, les têtes, sont d'une expression très-vive, et d'une exécution au-dessus des éloges. La couleur est vraie, harmonieuse, pleine de délicatesse et de vigueur. Il est à croire seulement que l'artiste aurait augmenté l'effet que produit ce bel ouvrage s'il avait un peu renforcé la solidité de ses masses, et sacrifié quelques détails inférieurs à l'intérêt général. Quoi qu'il en soit de ces observations que nous soumettons comme des doutes au grand peintre qui en est l'objet,

l'objet, le tableau où brille un si rare talent nous paraît très-digne de son auteur, et même supérieur en un point, nous voulons dire le coloris, à tout ce qu'il avait produit encore.

M. MEYNIER.

La Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour. (N° 572.)

Sur le devant du tableau, une femme, dans l'attitude et avec les traits de la Volupté, est endormie, ou va le paraître. L'Amour saisit par la main, et s'efforce d'entrainer vers elle un jeune homme déjà vaincu, et sur le point de céder à une invitation si douce. D'autres Amours, dans les airs, volent et lancent à-la-fois sur lui leurs flèches perçantes : mais ils s'étonnent, ils font paraître la colère et le dépit, à la vue de la Sagesse qui, sous la figure de Minerve, d'une main retient le jeune homme, et de l'autre éteint sur lui la redoutable égide contre laquelle tous les traits viennent s'émuover et perdre leurs force.

Ce sujet heureux semble avoir été inspiré à l'artiste par le songe de Télémaque dans le vaisseau des Cypriens. Vénus apparaît au fils d'Ulysse pour le séduire, et lui adresse, pendant son sommeil, les paroles les plus flatteuses. « En même tems, ajoute-t-il, (dans le récit du quatrième livre), j'aperçus l'enfant Cupidon ; dont les petites ailes s'agitant, le faisaient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces et l'enjouement de l'enfance, il avait je ne sais quoi dans ses yeux percans qui me faisait peur. Il riait en me regardant, son ris était malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et allait me percer quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avait point cette beauté molle et cette langueur passionnée que j'avais remarquées dans le visage et dans la posture de Vénus. C'était, au contraire, une beauté simple, négligée, modeste ; tout était grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'égide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amèrement ; il eut honte de se voir vaincu..... »

Autant il semble que, pour l'intérêt de l'art, le public doit repousser ces allégories grossières ou recherchées qui

T

étaient si fort à la mode dans l'autre siècle , autant il nous paraît qu'on doit accueillir avec faveur les allégories claires et expressives , nobles et naturelles à-la-fois. Telle est celle de M. Meynier qui n'offre rien , sous aucun rapport , que de très-convenable à la peinture. La composition pittoresque n'en est pas moins digne d'éloges que la composition poétique. Ces Amours qui volent dans les airs , forment un groupe charmant. Les attitudes sont bien choisies , les figures bien ajustées , et chacune d'elles a son caractère propre et bien déterminé. Peut-être , seulement , pourrait-on trouver quelque chose de maniére dans la pose de la jeune dormeuse.

Quant à l'exécution , on pourrait aussi sans doute y désirer un peu plus de sévérité de dessin , et un modelage plus vigoureux , qui n'otât rien cependant à la douceur et à la suavité que le sujet exige dans le coloris que le peintre lui a donné , et qui contribuent beaucoup au plaisir que fait son ouvrage. D'ailleurs , le mouvement des figures est bien rendu , le dessin ne manque point de style , les contours du jeune homme sont purs et gracieux , les têtes des Amours fines et délicates ; celle de Minerve a de la noblesse et de la dignité : le pinceau est moelleux et facile , et l'effet général très-satisfaisant.

Nous parlerons ailleurs des autres ouvrages exposés par M. Meynier.

M. VERMAY.

Gabrielle de Vergy (N° 826).

Les noms de Gabrielle et de Coucy réveillent de touchans mais aussi d'atroces souvenirs. Leurs constantes et malheureuses amours ont excité sur la scène moins d'attendrissement que d'effroi. Le peintre qui les a choisis pour ses héros , a montré beaucoup d'adresse et de sentiment dans l'ordonnance de son sujet. Raoul , en habit de croisé , est aux genoux de son amante : il presse sur ses lèvres la main de Gabrielle qui n'ose ni se livrer à son émotion , ni laisser voir toute sa crainte. Elle écoute et elle tremble : si son époux survient , c'en est fait du héros. — Cependant Fayel s'est introduit par une porte dérobée. Il contraint au silence une suivante de l'infortunée Gabrielle , en la menaçant de ce glaive qu'il destine à répandre un sang plus glorieux. Il s'approche sans être aperçu..... et déjà , de l'autre côté du tableau , dans le fond d'une longue

galerie, le fidèle écuyer de Coucy tombe sous le fer des assassins.

Cette situation est énergique et touchante ; elle est rendue avec chaleur. Raoul est livré tout entier aux transports de son amour : environné par-tout des apprêts de sa mort, le danger n'existe point encore dans sa pensée. La tête de Gabrielle est charmante ; elle exprime très-bien la crainte qui l'agit, non pour elle-même sans doute, mais pour le jeune héros que dans un instant peut-être, Fayel, qu'elle ne voit pas, mais qui s'avance, va immoler à ses pieds. Toute la figure de ce Fayel, placé dans l'ombre, peint la jalouse, la rage et l'ardente soif du sang. Il y a aussi de la vérité dans le mouvement de la suivante, qui est au moment de s'évanouir.

Les vêtemens, les accessoires, produisent un heureux effet, et l'ensemble ne manque pas d'harmonie. Peut-être, toutefois, M. Vermay n'a-t-il pas aussi bien réussi dans cette partie que dans l'invention des figures. Il aurait pu tirer, je crois, un bien plus grand parti de l'architecture et des costumes du tems. Mais sans s'arrêter à quelques autres observations critiques qu'on pourrait se permettre sur certaines parties de l'exécution, l'on aimera mieux répéter après tant d'autres, *ubi plura nitent d'Horace*, et pouvoir dire comme lui : *Non paucis offendar maculis.*

M. Vermay a exposé deux autres tableaux. Le public a sur-tout distingué sa *Naissance de Henri IV.* (N° 825.)

M. OMMÉGANCK, d'Anvers.

Plusieurs paysages avec figures et animaux. Même N° : (611.)

L'Ecole flamande a toujours excellé dans ce genre de paysages où l'on ne se propose que l'imitation exacte de la nature, telle qu'elle s'offre à nos regards ; genre qu'il ne faut point confondre avec celui du paysage historique, disposé à la manière de l'inimitable Poussin. Parmi les meilleurs maîtres de cette Ecole célèbre, il en est sans doute fort peu qui n'eussent avoué ces tableaux exposés avec tant de succès par un de leurs compatriotes. Comme les Paul Potter et les Berghem, M. Omméganck sait peindre avec une égale vérité les arbres et les animaux, les brillans effets de la lumière et la molle fraîcheur de l'ombre. Sa couleur est vigoureuse et transparente ; il passe avec facilité, avec harmonie, des tons les plus chauds aux teintes argen-

tines et bleuâtres. Ses lointains fuient à l'œil ; ses ciels , ses nuages sur-tout sont d'une légèreté remarquable , et ses figures d'hommes aussi bien d'invention et de dessin qu'on puisse le désirer dans les compositions de ce genre. Mais ce qui mérite encore plus particulièrement des éloges dans des ouvrages où il y a tant à louer , c'est la vie , le naturel de formes et de mouvements qui distinguent les animaux dont sont enrichis tous ces paysages. Le plus achevé peut-être , est celui où le savant artiste a représenté un berger endormi sous un arbre , auprès de lui , son chien étendu sur l'herbe , quelques chèvres , et sur-tout des moutons rendus avec une habileté surprenante , et en qui la vérité de l'imitation semble portée au plus haut degré où la science et l'art puissent atteindre. On n'oseraît cependant trop insister sur cette préférence. Mais si l'on est embarrassé dès qu'il s'agit de faire un choix parmi ces nombreux tableaux , à qui des beautés semblables et les mêmes caractères du talent donnent un air de famille , on n'hésitera pas du moins à les désigner tous comme très-dignes et de la faveur publique ; et de l'estime particulière des amis de l'art.

VICTORIN-FABRE.

P. S. Quelques personnes m'attribuent des articles qui ont paru à diverses époques , dans le *Mercure* , les uns signés de l'initiale *V* , les autres de l'initiale *F* . Comme plusieurs de ces articles sont faits avec beaucoup d'esprit , il ne m'est pas permis d'en prendre pour moi le mérite ; et je crois devoir déclarer que je n'ai rien fait insérer dans ce journal qui fût signé de l'une ou de l'autre de ces deux lettres , ainsi employées séparément.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Il est aussi difficile de tarir sur le ridicule de certaines habitudes que sur les inconséquences de ce qu'on est convenu d'appeler le bon ton , le bon goût. Dans un de nos derniers numéros nous avons extrait de nos tablettes une suite de *Pourquoi?* qui ne tenaient qu'à de petits abus échappés , pour quelques momens , à cette surveillance

municipale dont Paris offre le modèle au reste de l'Europe. Aujourd'hui nos questions s'adressent à cette partie de la population qui s'est érigée en régulateur (nous sommes fâchés que l'Académie ne nous permette pas de dire en régulatrice) des belles manières, et nous voudrions que par l'organe de quelqu'un de ses coryphées elle nous expliquât :

Pourquoi il est *reçu* de se mouiller, de se geler dans un cabriolet, tandis qu'il est souverainement ridicule de se laisser voir dans une demi-fortune bien commode et bien close? — Pourquoi, à l'heure du dîner, on court s'entasser dans les salles étroites et obscures des frères Provençaux, dans les *cassmates* du rocher de Cancale, au lieu de se rassembler, au même prix, dans les beaux salons de Véry, de Bauvilliers, de Frascati? — Pourquoi, ce même Frascati, le plus beau café de l'Europe, s'est vu tout-à-coup abandonné, après avoir joui quatre ans de la plus grande vogue, et pourquoi cette vogue est aujourd'hui le parage d'un petit café du coin du boulevard Italien, dont on ne peut approcher en voiture, et où l'on ne peut prendre l'air que cinq ou six personnes à-la-fois? — Pourquoi, dans tous les théâtres, mais principalement aux Français, à l'Opéra et à Feydeau, l'orchestre et l'amphithéâtre (c'est-à-dire, les meilleures places) sont abandonnés aux billets donnés et aux femmes-de-chambre des actrices, tandis que les balcons, d'où l'on voit les acteurs et les décos-
rations que de profil, sont tout-à-la-fois les places les plus incommodes, les plus distinguées et les plus chères? — Pourquoi, dans un salon où quarante chapeaux, absolument de même forme, presque tous portant l'adresse du même chapeleur, se trouvent chaque soir entassés pêle-mêle, il est convenu de regarder comme un homme de mauvaise compagnie, ou du moins comme un provincial, l'homme raisonnable qui aura pris la précaution d'écrire en toutes lettres, son nom sur la coiffe de son chapeau, pour éviter des recherches ennuyeuses ou des méprises désagréables? — Pourquoi le mot *épouse*, du style le plus noble au théâtre, est dans le monde une expression de mauvais goût? — Pourquoi l'on s'obstine à ne pas vouloir qu'on s'aide à table de sa fourchette pour manger sa soupe, que l'on attache sa serviette pour garantir son habit ou sa robe, et que l'on coupe son pain lorsqu'il est du bon ton de le casser? On ne va pas trop quand finirait un pareil

interrogatoire, sur-tout si l'on entreprenait d'épuiser les questions de la nature de celles-ci ; pourquoi tel acteur qui n'a jamais eu qu'un rival au Théâtre français, telle actrice de l'Opéra, au moins l'égale du plus beau talent qu'on puisse lui opposer, sont-ils souvent moins applaudis, moins favorablement traités du public; que ceux qui les remplacent avec des talents bien inférieurs ? — *Pourquoi la meilleure tragédie, la comédie la plus forte, la plus gaie, a-t-elle tant de peine à atteindre la vingtième représentation, tandis que les Ruines de Babylone, la Chatte merveilleuse, etc. en obtiendront pour le moins cent cinquante ? etc., etc., etc.*

— M. Caridores (personnage des *Fâcheux de Molière*) voulait avec raison qu'on réformât la détestable orthographe de nos enseignes, et l'on vient de faire droit, en 1810, au plaisir qu'Eraste fut chargé, par lui, de présenter à Louis XIV en 1661. Tant de grossières absurdités vont enfin disparaître, et il ne restera plus à désirer aux bons esprits les plus minutieux que de voir peu-à-peu s'établir une sorte d'analogie entre les enseignes et les professions. Ce défaut était moins choquant autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui; il y avait quelque raison pour qu'un cordonnier fût à l'image de saint Crépin, un tabletier au singe d'ivoire, un marchand de tabac à la civette ; mais quelle espèce de rapport peut-on établir entre le *masque de fer* et des bonnets de coton, entre *Joerisse* et un joaillier, *la Vestale* et une lingère, le *petit Candide* et un bureau de loterie, la *bonne foi* et un tailleur ? Nous ne manquons pas de mauvais plaisans tout prêts à trouver là des sujets d'épigrammes.

— Sainte. Cécile, patronne des musiciens, et dont Raphaël a fait un si beau modèle pour les peintres, est célébrée tous les ans à Paris avec une pompe qui fait honneur aux artistes rangés sous sa bannière, et sa fête voit éclore quelque composition musicale plus ou moins rapprochée par son mérite, de celles des Mozart, des Haydn, des Gossec. Cette année, MM. Doche et Plantade ont fait célébrer, l'un aux Petits-Pères, par les artistes du Vaudeville, et l'autre à Saint-Eustache, par ceux de l'Opéra, une messe en musique de leur composition. On a retrouvé dans celle de M. Plantade la grâce et la mélodie qui caractérisent son talent. De tous les morceaux, l'*O Salutaris* est celui qui a produit le plus d'effet, et réveillé le plus de

souvenirs. La fête, comme toutes celles où président les musiciens, s'est terminée par un banquet dont M. Desaugiers a égayé la fin par une ronde en trente-deux couplets.

— L'*Athénée des Etrangers* vient d'ouvrir ses séances : cet établissement qui compte déjà quinze hivers, n'a pas, comme celui de Paris, la ressource d'une chaire d'éloquence pour attirer la foule ; mais les administrateurs se proposent en revanche d'y donner des bals, et nous ne voudrions pas parier que les dames ne préférassent ce plaisir vulgaire à celui de s'entendre louer, même par un orateur de vingt-cinq ans : cependant, comme il faut qu'un *Athénée*, quel qu'il soit, tienne par quelque chose à la littérature, on est prévenu qu'à celui des étrangers il y aura des séances littéraires, qui seront remplies par des expériences de physique et des morceaux de musique vocale et instrumentale. On y fera de tems en tems lecture de petites pièces de vers qui ne pourront pas être plus courtes que le distique, et plus longues que l'épître. Avec de pareilles sources d'amusement l'*Athénée des Etrangers* ne peut manquer d'avoir beaucoup de succès, pour peu que ses abonnés soient aussi nombreux que ses *Prospectus*.

— Les amateurs de livres pourront incessamment puiser dans les superbes bibliothèques de MM. Fourcroy, de Fleurieu et Caillard. La première est une des collections les plus complètes des livres sur la chimie et la botanique : la seconde, indépendamment de tout ce qu'on a écrit sur les voyages et sur la marine, contient un recueil inestimable de cartes géographiques et nautiques que M. de Fleurié avait mis quarante ans à rassembler, avec autant de soins que de dépenses : mais la bibliothèque de M. Caillard fixera sur-tout l'attention des bibliomanes par la rareté des ouvrages dont elle se compose, le choix des éditions et la beauté des reliures. On cite, entr'autres ouvrages, un Homère estimé 4000 francs. Le catalogue dressé par MM. Debure sera recherché par les amateurs.

— On fait en ce moment de grandes réparations au pavillon de Bagatelle, devenu propriété impériale, et destiné à servir de rendez-vous de chasse. Cette petite maison, construite en 1780, était un chef-d'œuvre de recherche et d'élégance : on lisait sur la porte cette inscription qui caractérisait et son étendue et sa destination ; *Parva, sed apta.* Le boudoir, orné de peintures par Greuse, Fragonard et Lagrenée, était cependant plus remarquable par les déco-

rations du luxe que par celles des arts. On a de la peine à concevoir quels motifs ont pu déterminer l'architecte à donner la forme d'une tente à la chambre à coucher du prince, ancien possesseur de ce lieu de délices, et à l'entourer d'attributs militaires, si peu analogues au tems, au lieu et à la personne. L'escalier en bois d'acajou était d'une légèreté et d'une hardiesse remarquable. Les communs, tout-à-fait séparés du bâtiment principal, indiquent assez le soin qu'on avait pris de dérober aux regards des profanes les scènes mystérieuses dont ce lieu charmant était le théâtre.

— Le néologisme est passé de mode, et l'on paraît assez généralement décidé à s'en tenir à la langue de Racine, de Voltaire et de Buffon, jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé que l'adoption de mots nouveaux est commandée par le besoin de rendre des idées nouvelles. Comme ce besoin-là ne se fait pas encore sentir, nous nous permettrons de signaler quelques locutions très-peu académiques, sans égard pour les cercles brillans où elles ont pris naissance. On avait autrefois du penchant pour quelque chose ; maintenant on a *de l'attrait* ; il ne vient plus dans l'esprit de telle et telle femme aimable, qu'elle verra dans la journée la personne qui l'intéresse, mais cette pensée *lui tombe dans le cœur*, et en critiquant cette expression, on est forcé de convenir qu'elle ne manque ni de grâce, ni de justesse. Si l'on veut absolument faire quelques emprunts à la langue anglaise, si riche des larcins qu'elle a faits à la nôtre, on peut essayer d'y naturaliser les mots *confortable*, *inoffensif*, *insignifiant*, et quelques autres qui n'ont point d'équivalens en français ; mais rions de l'affectation ridicule de ceux qui déclinent une visite, quand ils peuvent l'éviter, qui sont *désappointés*, au lieu d'être trompés dans leur attente, qui se plaignent d'avois *les esprits bas* quand ils sont tristes ou maussades, et qui croient en parlant mal français nous donner la preuve qu'ils parlent anglais à merveille.

— Le cabinet des antiquités de la bibliothèque impériale qui s'enrichit, chaque jour, de quelque objet rare ou précieux, vient de faire l'acquisition de plusieurs ornement de femmes romaines, tels que bracelets, colliers, agrafes de manteaux, dont l'origine remonte au tems où régnait Caracalla : ces antiquités appartenaient à un paysan de Commerci. Un hasard plus heureux encore a fait retrouver le sceau dont se

servit Louis XIII lorsqu'il prit en 1504 l'investiture du duché de Milan, par suite du traité de Blois passé entre lui et l'empereur Maximilien. Ce sceau, qui avait été exécuté pour cette importante transaction, est en or massif, de deux pouces et demi de diamètre, et du poids de trente napoléons. Il est gravé avec beaucoup d'art et de délicatesse; l'administration du cabinet des antiques l'a payé 2400 fr.

— M. Horace Vernet fait paraître deux nouveaux dessins dans le genre léger et gracieux, au-dessus duquel ses premiers essais l'ont déjà placé. Ces gravures représentent deux calèches élégantes attelées, l'une à *rènes flottantes*, et l'autre à *la Beaumont*. L'équipage et les chevaux sur-tout sont dessinés avec un talent vraiment héréditaire, et les figures ajustées avec beaucoup de grâce: nous sommes néanmoins forcés de convenir que la gravure ne répond pas au mérite du dessin; l'enluminure est lourde et ne donne pas la moindre idée de la légèreté du lavis.

— Le poème posthume de Gresset partage les opinions des gens de lettres: les uns révoquent en doute son authenticité, que les autres croient incontestable; mais tous s'accordent à y reconnaître des parties de talent qui rappellent celui du chantre de Ververt. Nous ne concevons rien à cette contestation, s'il est vrai, comme on l'assure, que le manuscrit autographe soit entre les mains du libraire qui s'offre à le produire. Quoi qu'il en soit, il nous manque toujours de Gresset, le chant de l'*ouvroir*, lequel existe pourtant; mais dans la mémoire d'un vieux Picard, beau-frère du poète, qui s'obstine à n'en pas détacher un hémistiche. Il faut convenir que c'est une avarice d'une nouvelle espèce: les avares sont obligés de laisser leur trésor après eux; celui-ci aura la satisfaction de mourir avec le sien.

— Le salon (que nous envisageons dans cet article comme chroniqueur, et non comme critique) est chaque jour l'objet d'une curiosité plus empressée. La nouvelle salle d'entrée, la galerie d'Apollon, le salon proprement dit et une partie de la grande galerie suffisent à peine à l'affluence prodigieuse des spectateurs. La pompe dont le gouvernement entoure cette espèce de solennité, l'intérêt que le public y porte, les soins que l'administration y donne, sont autant de motifs d'émulation pour nos artistes. Ce ne sont plus ces expositions mesquines et presque désertes qui fisaient dire à un petit bel esprit du temps,

Il est au Louvre un galetas

Où dans un calme solitaire,

Les chauve-souris et les rats
 Viennent tenir leur cour plénière :
 C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
 Des beaux-arts ouvrant la barrière,
 Tous les deux ans tient ses Etats
 Et vient placer son sanctuaire.

La grande salle éclairée aujourd'hui par le haut, et qui l'était alors par des croisées latérales, suffisait à ces expositions, dont la première se fit en 1673, et fut composée de 105 morceaux de peinture. Mansard, en 1699, obtint du roi que ces expositions se fissent au Louvre, dans le local où elles ont eu lieu depuis; mais ce ne fut qu'en 1737 que M. Orry, directeur-général des bâtiments, en établit le retour périodique, et en régla les conditions. On compte dans cette dernière exposition 862 morceaux de peinture, 183 de sculpture et 25 d'architecture. Le matin, jusqu'à dix heures, les salles sont ouvertes aux artistes et à quelques amateurs privilégiés; depuis dix heures jusqu'à quatre de l'après-midi, tout le monde est reçu indistinctement; le vendredi est un jour réservé à la plus brillante compagnie de la capitale, qui s'y rassemble depuis midi jusqu'à la chute du jour, et qui fait de ce lieu magnifique une promenade d'hiver, telle qu'on en chercherait vainement une semblable dans aucun autre pays.

— Il vient de nous tomber entre les mains une petite brochure assez curieuse de l'anti-phlébotomiste docteur Gay, dans laquelle il se plaint tout-à-la-fois du jury des prix décennaux, qui n'a point fait mention de son *Traité contre la saignée*, du *Journal de l'Empire*, de la *Gazette de France* et du *Mercure* qui en ont parlé avec irrévérence. Le docteur veut à toute force avoir fait une découverte, et il s'en prend sur-tout à M. Gastellier qui, non content de combattre sa doctrine, veut encore prouver qu'il n'en est point l'inventeur. Sans s'amuser à ferrailleur dans l'arène, et pour diriger contre son adversaire un coup décisif, M. Gay lui porte le plus singulier défi dont médecin se soit jamais avisé.

« Il invite le gouvernement à confier à chacun d'eux un hôpital garni de cinq ou six cents malades, pendant l'espace d'une année : dans l'un le docteur Gastellier saignera son monde tant qu'il lui plaira; dans l'autre le docteur Gay administrera force émétique sans verser une goutte de sang, et celui des deux médecins qui, au bout de l'année, produira

le moins d'extraits mortuaires, sera proclamé vainqueur. » Cette proposition est trop raisonnable pour que le gouvernement ne s'empresse pas d'y faire droit.

Après avoir en plus d'une occasion professé pour la doctrine de M. Gay une estime toute particulière, nous avons dû être surpris autant qu'affligés de lire à la fin de ce même écrit, une note dans laquelle il reproche à l'un de nos collaborateurs de l'avoir appelé *l'imbécille du Pyrée*; il y a toute à-la-fois, de la part du docteur, erreur de tems, de lieu et de personne. Ce n'est point dans le *Mercure* qu'on s'est servi de cette expression, qui s'appliquait, autant qu'il nous en souvient, à un docteur d'une autre faculté dont le nom a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec celui de M. Gay.

Il se plaint très-amèrement aussi de *l'auteur des Bayadères*, nous avons relu très-attentivement cet opéra: et nous déclarons qu'il n'y a pas un mot en faveur de la saignée, ni contre la doctrine de l'émétique.

— **NOUVELLES DE COULISSES.** — Il n'est question que de convalescences et de rentrées. M^{me} Gardel à l'Opéra; Tahna et M^{me} Duchesnois aux Français, assurent de bonnes recettes à ces théâtres, et vont servir la paresse des autres sociétaires. Les comédiens français qui donnaient autrefois dix ou douze nouveautés par an, cette année se sont réduits à trois. Ce sont des fils de famille qui vivent sans travail de l'héritage de leurs pères.

La maladie de M^{me} Duret est une calamité pour la caisse du théâtre Feydeau, qui soupiré après le retour de *Cendrillon*.

L'Odéon va nous donner une pièce intitulée *les Bourgeoises* qui ne sont point les *Bourgeoises de qualité*; pourront-elles être, pour ce théâtre, *les Bourgeoises à la mode*?

On ne voit que *Cendrillons* sur les affiches de théâtre; et l'on assure que Franconi en répète une dont le rôle principal est confié à *Coquette*.

Le théâtre des Fabulistes s'est adjoint M. Olivier fils, dont la dextérité, dans les tours de gobelets, ne le cède en rien à son illustre père.

MODES. M. Miot, coiffeur patenté, se voit enlever, par M. Caron, coiffeur breveté, l'honneur de l'invention d'un fer à toupet. La chose est d'autant plus importante, que M. Miot avait obtenu une mention honorable de l'Athé-

née des Arts. Ce fer a le double avantage de tourner la boucle avec grâce et de ne pouvoir jamais effleurer l'épiderme.

M^{lle} Chanaulon, très-célèbre revendeuse à la toilette, vient d'inventer une nouvelle espèce de rouge végétal, sous le nom de *Serkis*. S'il possède la vingtième partie des avantages que son auteur lui attribue, il n'est point de femme qui ne doive appliquer à cette dépense la moitié de sa fortune.

Nos dames, à l'exemple des hommes, veulent avoir un *par-dessus*; celui-ci est moins chaud, mais beaucoup plus léger; c'est une ample redingote de percale, avec de nombreux falbalas en dentelles. Ce *par-dessus* en nécessite un second en levantine doublée de fourrure. La capote de ces espèces de *Widchouras* est de dimension à retomber au milieu du dos. Les capotes de velours noir, avec une plume blanche, attachée par une agrafe en acier, ont remplacé les calèches. Ces capotes ressemblent de tous points aux toques du 16^e siècle, et plus particulièrement à la coiffure de François I^e.

Y.

SPECTACLES.—Opéra-Comique.—L'exemple d'un grand succès a des attraits bien puissans; dans la carrière du théâtre sur-tout, l'émulation qu'il excite paraît être un sentiment irrésistible: par exemple, *Cendrillon* et ses sœurs cadettes ont tourné la tête à la plupart des auteurs; ils ne rêvent plus que la représentation d'un ouvrage qui doive en avoir cent, ou tomber à la première; on veut des succès sous; c'est le moyen de ne donner jamais un ouvrage raisonnable.

Le *Diable à Quatre* et *Cendrillon* font courir tout Paris. Ces opéras tiennent au genre de la féerie; deux auteurs en ont conclu qu'il fallait, pour leur gloire et pour leur profit, s'emparer des moyens de la féerie sans avoir recours à elle, produire des prestiges sans magie, et des changemens de décosations à vue sans baguette; il leur fallait pour cela une espèce de sorcier, et leur mémoire leur a rappelé le nom de Cagliostro.

C'est cet adroit et spirituel fripon qu'ils ont mis en scène: on sait que de tous les esorocs dont une ville telle que Paris abonde, ce fut le plus original, celui qui lia le mieux sa partie, et tendit le plus habilement ses filets; on sait que ses dupes n'étaient point de jeunes

filles crédules, mais de grands seigneurs plus crédules qu'elles ; que son art n'était pas restreint aux formules banales du grimoire. Il avait vécu 400 ans, et malgré son mépris pour l'espèce humaine, consentait par égard pour elle à vivre encore ; il faisait de l'or potable, en usait raisonnablement, et en faisait boire aux autres ; il s'entretenait dans une éternelle jeunesse, et rendait à ses adeptes les années qu'ils avaient dissipées, la santé qu'ils avaient perdue, les forces qui les avaient abandonnés ; il faisait apparaître les personnages qui, il y a quelques siècles, avaient été ses contemporains, ceux qui devaient l'être dans l'avenir. Avec de si merveilleux secrets, il paraît qu'il lui prit un dégoût de la vie dont il avait perdu toutes les illusions, car il se laissa mourir au château Saint-Ange, où l'autorité avait cru devoir le reléguer pour mettre à l'épreuve ses moyens de communication avec les intelligences supérieures.

Les auteurs de l'opéra nouveau ont placé Cagliostro en Pologne, ils en étaient bien les maîtres, car il a, je crois, été partout. Il a établi dans un vieux château ses machines, ses optiques, ses transparens, ses bascules, ses souterrains, ses statues mobiles, ses feux, ses voix sépulcrales, et tout son appareil fantasmagorique. Il s'agit de séduire et d'illuminer une jeune Polonaise, de la livrer à son séducteur, de la soustraire à son amant. Le séducteur est crédule, la Polonaise est bien près d'être une illuminée, mais l'amant a du courage et des ressources dans l'esprit, il échappe aux pièges de Cagliostro, et l'y fait tomber lui-même ; au moment d'être arrêté, le fourbe use d'une de ses ressources secrètes, et échappe à la justice, en s'enveloppant d'un tourbillon de feux. Des deux auteurs que l'on soupçonne, l'un a beaucoup d'imagination, et a trop compté sur celle des spectateurs ; l'autre, beaucoup d'esprit, et a cru probablement inutile de l'employer à traiter un sujet de cette nature ; tous deux ont fait comme les auteurs des canevas italiens, qui laissent tout faire aux pantomimes et se reposent sur le machiniste : ceux-ci les ont très-bien servis, et l'ouvrage eût eu du succès s'il eût été donné dans le cadre qui semblait l'appeler.

Point d'action, d'intrigue, d'intérêt ; pas une scène, point de développement, pas de dialogue ; le caractère même de Cagliostro n'est esquisonné ni par lui ni par qui que ce soit. Cette pièce d'illuminés laisse le spectateur dans une obscurité profonde ; pour la rendre absolue, les auteurs font ba-

ragouiner à Cagliostro un mauvais mélange de français et d'italien qui ne permet pas d'entendre un mot de ce qu'il dit. Martin serait bien dans ce rôle, s'il jetait sur la pièce quelqu'intérêt ou quelque gaieté; il y chante très-bien: mais si l'œuvre eût excité une vive curiosité, la musique elle-même y eût été un défaut; elle y eût paru déplacée.

Deux auteurs ont aussi composé la musique; la pièce a été faite en partie carrée. On nomme un élève distingué du Conservatoire pour le premier et le troisième acte, un Allemand connu pour le deuxième. C'est un étrange système que de composer ainsi un opéra dans deux systèmes de musique; celle de Cagliostro, en général, n'a pas fait une sensation bien vive, à l'exception de l'ouverture et de deux romances; mais il faut avouer qu'elle est très-difficile, et qu'elle a été fort mal exécutée. Le succès de l'ouvrage, si c'en est un, a été très-contesté; sa chute, si c'en est une, a excité des rixes violentes. Paul n'a pu nommer les auteurs qu'au milieu d'un vacarme effroyable.

Les auteurs avaient prévenu les frères francs-maçons, par une lettre rendue publique, qu'il n'était point question d'eux dans leur ouvrage; on y a cependant pu reconnaître une sorte de *frère servant*, et quelques phrases qui sentaient un peu le dictionnaire maçonnique; quoi qu'il en soit, un vénérable disait en sortant, que pour juger l'ouvrage, il était inutile d'entrer dans la salle des *réflexions*, que sa représentation était une rude *épreuve*, que l'ouvrage devait espérer fort peu de *visiteurs*, et que c'était en venant le voir qu'on avait fait *les pas perdus*.

Opéra Buffa. — Non, les opéras de Paesiello n'ont pas vieilli; non, les oreilles sensibles au charme de la musique ne trouvent point ses compositions vides, monotonies, ou trop légères; ils les trouvent assez savantes, assez nourries, car elles ont un charme inépuisable, une mélodie enchanteresse, et toujours une justesse d'expression, et un comique de scène également piquante; j'en appelle à ceux qui ont entendu la reprise des *Zingari in fiera*. Martinelli et M^{me} Bolla ne sont point oubliés à Paris, et je redoutais ce souvenir pour les bouffons actuels; mais ils ont heureusement soutenu le parallèle. M. Angrisani n'a pas la facilité, le moelleux et toute la grâce du chant de Martinelli, mais il a des moyens très-étendus qui offrent une double utilité. Sa voix grave, franche et fortement timbrée est

excellente dans les morceaux d'ensemble, où elle marque la basse avec autant de justesse que d'énergie ; dans les airs, dans les passages qui l'exigent, le médium est agréable et fort habilement manié. L'air *sei morelli*, est une sorte de pierre de touche sous ce dernier rapport. M. Angrisani s'en est si heureusement tiré, qu'il a été forcé de le répéter. Guglielmi a obtenu le même honneur dans la charmante polonaise qu'il chante avec une élégance et une correction très-remarquables. M^{me} Festa a chanté avec plus de facilité et de vivacité qu'à l'ordinaire : deux duos ont été répétés, la représentation a été presque double ; on en a peu vu qui aient eu un succès si général, il est de bon augure. Les sujets attendus arrivent, le répertoire se forme, et cet hiver, l'Opéra Bouffon doit être très-brillant.



POLITIQUE.

LA cérémonie de la prestation de foi et hommage du prince royal de Suède a eu lieu le 5 novembre, dans la salle des Etats avec la plus grande solennité.

S. M. s'étant placée sur son trône et S. A. sur un siège, à droite et au bas du trône, le maréchal du royaume comte d'Essen demanda silence ; après quoi S. M. prononça un discours relatif à la circonstance ; elle y déclara qu'elle adoptait pour son fils S. A. le prince royal, sous les noms de Charles-Jean, noms que S. A. désormais portera et signera dans toutes les occasions. Il finit par inviter le prince royal à prêter serment de fidélité.

Le procès-verbal tenu à Elseneur le 19 octobre, lors de l'accession de S. A. à la religion évangélique luthérienne, et l'acte d'adoption, furent lus à haute voix par le chancelier de la cour.

S. A. se leva, ôta la couronne de sa tête, et, étant à genoux sur un prie-dieu, fit son serment au roi, serment qui lui fut dicté, mot pour mot, par le ministre des relations extérieures baron d'Engestroem. S. A. reprit la couronne, baissa la main du roi, et, debout aux pieds du trône, adressa en français un discours au roi et aux Etats ; discours que le chancelier de la cour, baron de Wetterstedt, répéta en suédois.

Sur le signal donné par S. Exc. le maréchal du royaume, les Etats et tous ceux qui avaient fait partie du cortége, prêtèrent foi et hommage à S. A. R. le prince Charles-Jean.

Ensuite, S. M. avec tout le cortége retourna à ses appartemens, où les seigneurs du royaume s'étaient réunis dans la grande chambre à coucher du roi, et où ils prêtèrent foi et hommage à S. A. le prince royal.

Le gouvernement prussien a donné les ordres les plus positifs pour faire brûler et réduire en cendres toutes les marchandises provenant des fabriques anglaises, et qui se trouveraient sur le territoire prussien. Un décret très-détaillé contient une nouvelle organisation des divers ministres ;

tres ; les pouvoirs du chancelier sont très-étendus. Deux autres édits d'une haute importance viennent de paraître. Le premier énonce en termes généraux l'ensemble du nouveau plan de finances ; le roi veut acquitter promptement toutes les contributions de guerre, payer exactement, dès le 1^{er} janvier, tous les intérêts de l'Etat, rembourser les obligations portant intérêt, les capitaux dus aux créanciers du dehors, et consolider ceux de l'intérieur. Le gouvernement espère parvenir à ces heureux résultats, en régularisant l'impôt d'une manière uniforme, en vendant les domaines royaux et ecclésiastiques, et en faisant un emprunt spécial hypothéqué sur les domaines.

Le second édit est relatif à la sécularisation des domaines ecclésiastiques. Les usufruitiers seront dédommagés.

A Vienne le cours du change s'est amélioré et maintenu. Divers projets nouveaux sont présentés au ministre des finances ; on compte beaucoup, pour la diminution du taux de l'intérêt et l'amélioration du cours des effets publics, sur l'établissement projeté d'une banque d'escompte.

Le gouvernement russe a ordonné le recrutement annuel nécessaire à l'entretien de ses armées ; il est de trois hommes sur cinq cents. A Archangel la navigation est déjà suspendue par les glaces, les denrées coloniales sont à des prix très-hauts. En Géorgie le commandant russe a remporté un avantage sur un corps de Persans qui s'étaient avancés sur le territoire, sous la conduite d'un Géorgien rebelle. Leur marche a été découverte, ils ont été surpris et taillés en pièces : les Russes ont fait un riche butin.

En Danemark, chaque jour accroît le nombre des bâtiments anglais que la tempête livre sans défense, ou qui deviennent la proie des corsaires ; pendant que l'immense expédition de la Baltique tombe ainsi, si l'on peut le dire, en lambeaux que la mer et le continent se partagent, sur toute l'étendue de la confédération du Rhin, un vaste incendie semble se communiquer, et atteint les marchandises de fabrique anglaise pour les anéantir. A Bayreuth, Darmstadt, Hambourg, Bade, Leipsick, Francfort, en Italie sur le Tésin, à Milan, à Naples, tout a disparu : on aurait dû, dit le *Morning-Chronicle* du 13 novembre, envelopper de crêpe la dernière Gazette de la cour, car on y compte cinquante-quatre banqueroutes.

La santé du roi n'offre rien de plus satisfaisant : l'état est le même ; la fièvre et le défaut de sommeil existent toujours. On a demandé les soins et les avis du docteur Fox,

connu pour s'être particulièrement livré au traitement de la maladie dont S. M. est affectée ; il s'est rendu à Windsor. L'ajournement des deux Chambres à quinzaine a été prononcé.

“ Les deux armées en Portugal , dit le *Morning-Chronicle* , sont depuis plusieurs semaines en présence dans leurs positions. Il nous est impossible de conjecturer quelle sera la durée de cette guerre de position ; mais on peut dire que c'est un genre de guerre bien dispendieux et bien fatigant , dans lequel l'avantage est évidemment du côté des Français. Ils peuvent rester dans leurs positions autant et aussi peu de tems qu'il leur plaira. Ils peuvent attendre les renforts que leur maître leur enverra de tel point de l'Europe soumise qu'il lui plaira. Leur force doit augmenter , tandis que celle des Anglais ne peut que décroître. Le sort des batailles n'est pas si funeste aux armées que celui des camps. Un délai ne peut nous fournir que quelque faible renfort , et une retraite met un terme à la lutte et nous fait perdre notre cause. En traitant la chose comme une question de finances , elle est encore bien moins à notre avantage qu'à celui de l'ennemi. Napoléon n'a point son crédit à soutenir ; mais nous , il nous faut fournir du pain à notre armée ; il nous en faut fournir à l'armée portugaise , il en faut à la population entière de Lisbonne ; et si nos vaisseaux ne pouvaient arriver dans la baie , retenus par des vents contraires , que deviendraient les cent milliers d'hommes qui n'ont plus de communication avec la terre qui les nourrissait ? Nous ne sommes pas tellement aveugles sur l'habileté et les talens des Français dans les affaires militaires , que d'imaginer que Massena se mettrait dans une position à se laisser enlever ses moyens d'existence par la milice du pays. Et au fait , il sait très-bien le jeu qu'il joue. Nous avons toujours dit que le séjour du camp , pendant tout un hiver , nous serait aussi désastreux qu'une défaite , et nous espérons que nous n'y serons point réduits . ”

Un rapport du général Wellington , en date du 3 novembre , semble rédigé pour justifier les alarmes du *Morning-Chronicle* : il sait que les Français sont parvenus à jeter un pont sur le Zezere , et il croit mal à propos qu'ils ont retiré les troupes qu'ils avaient fait passer ; il ne peut évaluer les provisions que les Français ont trouvées dans les villages qu'il a abandonnés ; il croit la division du général Loison devant lui , et le corps du maréchal duc de Trévise

à Séville ; il croit que le général Bonnet s'est retiré en Biscaye : il résulte de ces rapprochemens, que lord Wellington est mal instruit de la position des Français qu'il évite avec tant de soin de combattre.

La narration qu'on va lire éclaircira tous les doutes ; elle supplée abondamment au défaut de détails que nous avons éprouvé sur les opérations de la campagne, depuis la prise d'Almeida. Le *Moniteur* donne, d'une manière aussi claire que développée, l'ensemble et les détails de tous les mouvemens du maréchal prince d'Essling : nous ne pouvons rien donner à nos lecteurs de plus curieux et de plus satisfaisant, que l'abrégé de cette relation, qui fixe désormais toutes les idées, toutes les incertitudes, et laisse aux Anglais seuls les inquiétudes qui peuvent résulter de la position respective des armées.

“ Le 15 septembre, l'armée est partie d'Almeida pour envahir le Portugal.

” Après la prise d'Almeida, lord Wellington avait replié ses forces derrière l'Alva, rivière dont le cours forme une position inexpugnable. Dès que notre mouvement d'invasion par la vallée du Mondego fut prononcé, il rappela à lui l'aile droite de son armée aux ordres du lieutenant-général Hill. Il fit sauter le pont de Murcella, sur l'Alva, et le pont de Santa-Comba-Dao, sur le Dao. Il ne laissa en ayant de sa position, et pour observer nos mouvemens, que l'avant-garde aux ordres du brigadier-général Crawford.

” M. le maréchal prince d'Essling, voyant les Anglais établis à la rive gauche du Mondego, pensa qu'il pourrait les gagner de vitesse sur Coimbre en marchant par la rive droite. Le 18, l'armée passa le Mondego sur le pont de Fornos.

” Le 24, nos avant-gardes ont rencontré les arrièregardes anglaises sur l'Oesius. On s'est battu à Mortagoa. Une seule compagnie de voltigeurs du 31^e régiment d'infanterie légère a culbuté un bataillon anglais de 3 à 400 hommes. Les Anglais se sont repliés sur la Sierra de Busaco. On a fait 120 Anglais prisonniers dans cette affaire.

” Le 25, les 2^e et 6^e corps sont arrivés au pied de la position ennemie. Le 2^e corps a été formé en colonne par brigades sur le chemin qui conduit à Coimbre, en passant par San-Antonio de Cantaro. Le 6^e corps a été formé de la même manière sur le chemin qui conduit à Coimbre en passant par le couvent de Busaco.

” Le 26, le 8^e corps, que les embarras de son artillerie,

avaient plus retardé que les autres, a serré sur le 6^e; la division du général Loison, formant l'avant-garde du 6^e corps, a tirillé toute la journée pour occuper un village situé au commencement de la montagne. La position de l'ennemi a été reconnue dans ses détails par le général en chef et par MM. les commandans des corps d'armée.

» La Sierra de Busaco est une chaîne de montagnes granitiques, haute de cent à deux cents toises, hérissée de rochers très-escarpés, d'un abord extrêmement difficile. La crête était couverte de troupes. Il s'y trouvait 26,000 Anglais et 30,000 Portugais. Une artillerie nombreuse était concentrée sur les débouchés de San-Antonio de Cantaro et de Busaco. Les deux routes étaient coupées en plusieurs endroits et retranchées. La cavalerie était disposée en réserve à la naissance du versant opposé à celui par lequel nous arrivions. L'élévation de la Sierra et les difficultés du terrain rendaient notre artillerie et notre cavalerie à-peu-près inutiles pour l'attaque.

» M. le maréchal prince d'Essling avait apprécié la force de la position de Busaco. Il se résolut à la tourner. Il fallait six jours pour opérer ce mouvement de flanc presque sous le canon de l'ennemi; les militaires jugeaient cette manœuvre impraticable, puisqu'on pouvait être attaqué pendant la marche, ce qui aurait donné à l'ennemi d'immenses avantages; mais considérant que l'armée anglaise était extrêmement lourde et peu manœuvrière, le maréchal se décida pour ce mouvement si hasardeux; il fut ordonné cependant qu'une nuée de tirailleurs couvrirait le mouvement et nourrirait l'attaque pendant les deux premiers jours, et que même une brigade du 2^e corps ferait semblant d'attaquer la droite des Anglais; tandis qu'une brigade du 6^e corps ferait semblant de vouloir emporter la position de Busaco. Toutes ces manœuvres réussirent complètement; cependant la brigade du 2^e corps, que commandait le général Graindorge, et celle du 6^e que commandait le général Simon, emportées par cette impétuosité qui est si naturelle aux Français, poussèrent leurs fausses attaques trop loin, elles culbutèrent tout devant elles; mais comme l'armée était en marche et déjà loin, elles ne purent être soutenues. Le général Simon, frappé de deux balles, et une centaine de Français furent faits prisonniers sur la montagne. L'ennemi, aussitôt qu'il eut dépassé les hauteurs, voulut descendre à la suite de nos troupes; mais toute l'artillerie légère de l'arrière-garde,

restée en position, tira si près et si juste qu'elle éclaircit les rangs anglais.

» Cependant, le général de brigade Sainte-Croix, qui ouvrait la marche, arrivé près de Méalhada, rencontra sur le chemin de Coimbre à Oporto une division de l'armée alliée, la mit en déroute, lui tua plusieurs centaines d'hommes, fit 500 prisonniers, et rejeta cette division au-delà du Douro.

» Le premier octobre, notre avant-garde entra à Coimbre; lord Wellington avait évacué cette position et faisait sa retraite en toute hâte.

» Du 4 au 11, l'armée a marché vers Lisbonne. On a eu six jours de fortes pluies. M. le prince d'Essling a fait ce qui dépendait de lui pour engager les Anglais à lui disputer le terrain; mais il a été impossible d'amener à une bataille un ennemi extrêmement prudent, et qui ne veut pas combattre s'il n'est pas établi sur des rocs inaccessibles, ou caché derrière des retranchemens couverts d'artillerie et inexpugnables. Lord Wellington a donc évité avec le plus grand soin un engagement. Il n'y a eu d'engagemens partiels que ceux inévitables entre la cavalerie d'arrière-garde de l'armée qui se retire et la cavalerie d'avant-garde de l'armée qui s'avance. Dans cette retraite de l'armée alliée, nous lui avons fait 500 prisonniers, dont la plupart traînards, et dont la moitié étaient Anglais.

» Le 12, nous sommes arrivés aux environs d'Alenquer; les Anglais avaient leur droite à Alhandra sur le Tage, leur gauche près de l'embouchure du Sisandro, dans la mer. Ils occupaient ainsi une position de dix lieues d'étenue, sur une ligne de hauteurs retranchées. Le petit nombre de débouchés par lesquels on pouvait arriver jusqu'à eux était hérissé d'artillerie.

» Le maréchal prince d'Essling a placé son armée de manière à la réunir en quatre heures. Le 2^e corps, formant la gauche, est à Villa-Franca, sur le Tage; le 8^e corps occupe le centre à Sobral; le 6^e corps est sur la droite, à Otta et Villa-Nova. Une division de dragons occupe Alventre pour couvrir le flanc droit contre les attaques d'une division de cavalerie anglaise stationnée sur le Sisandro. On occupe Thomar pour faire des vivres aux environs, pour être plus rapproché des renforts, et pour protéger le pont sur le Zezere; ce pont est de la plus grande importance. Santa-rem a été choisi pour la place du dépôt de l'armée: on la fortifie en ce moment.

„ Les Anglais règnent à Lisbonne par la terreur. Ils traitent avec dureté et mépris la noblesse et le peuple ; ils forgent des conspirations ; ils emprisonnent ; ils déportent ; ils enlèvent les Portugais qui osent pleurer sur les ruines de leur patrie. Les vivres sont hors de prix à Lisbonne. Malgré les ressources que donne la possession de la mer, cette capitale est sur le point d'éprouver les horreurs de la famine.

„ Après le combat de Busaco, nos ressources se sont agrandies. Dans les environs de Coimbre et sur-tout dans le pays fertile qui avoisine le Tage, l'armée n'était pas attendue. Les Anglais n'ont pas eu le tems de mettre à exécution leur système d'extermination ; la vendange était faite et le pays est couvert de vigne. On a mis la main, à Villa-Franca, sur de grands magasins particuliers d'orge et de bleds. Dans d'autres ports du Tage étaient des dépôts de denrées coloniales, riz, sucre, café, rhum, morues, etc. Le riz, le maïs, les haricots, l'huile étant avec le poisson la base de la nourriture des Portugais, on en a trouvé à-peu-près par-tout. On a ramené des bestiaux de la plaine de Thomar et des îles du Tage. Il a fallu dix ou douze jours pour raccommoder les moulins qui étaient brisés ; jusqu'à leur réparation, on a cherché à régulariser la maraude autant que possible. Vers le 20 octobre, les moulins ont été distribués aux régimens et les soldats ont reçu leur ration journalière de pain. En même tems on formait des magasins de grains et on confectionnait du biscuit à Santarem. Cependant l'armée de Portugal n'a rien tiré de la rive gauche et n'a pas entamé les ressources de plusieurs vallons ; il n'y a donc rien à craindre pour la subsistance de l'arrière-garde, ni pour celle des 9^e et 5^e corps. Tout cela pourra vivre, tenir la campagne et braver les fanfaronnades des Anglais, qui, depuis deux mois, ne cessent de répéter que l'armée va mourir de faim. M. le maréchal prince d'Essling apporte une grande activité à former des approvisionnemens et à régulariser le service des vivres. Il sent mieux que personne que des vivres dépend la campagne de Portugal. „

La conduite des Anglais en Portugal est sans exemple chez les nations européennes : ils ont dévasté le pays, et ils exercent sur les habitans la plus cruelle tyrannie ; aussi une partie de la haute noblesse a-t-elle passé au Brésil, ce qui reste gémit sous une sorte de terreur organisée par des décrets qui rappellent ceux de Robespierre : la peine de mort est prononcée à tout propos, et c'est un code de sang que la législation anglaise établie en Portugal. C'est à cette

inquisition tyrannique qu'on doit la prétendue découverte d'une conspiration de soixante individus de toutes les classes, dont le crime fut d'accuser les Anglais de la ruine de leur patrie. En effet, le ravage du Palatinat tant reproché à Louvois, et fait sur un territoire ennemi, n'approche pas de celui fait chez les Portugais par leurs alliés.

Au reste, la situation de ces derniers est alarmante : ils sont 30,000 Anglais ; à côté d'eux sont 40,000 soldats portugais mécontents, derrière eux 100,000 réfugiés au désespoir, et la population immense de Lisbonne où les vivres manquent et sont hors de prix. On envoie dans l'Alentejo une partie des réfugiés ; cette occupation affamerà tout-à-fait Lisbonne, et procurera une crise funeste aux Anglais. L'ennemi a beaucoup de malades et de déserteurs. L'armée française est dans les meilleures dispositions, elle a confiance en son chef ; nous n'avons pas eu de désertion parmi les nationaux ; l'armée a peu de bataillons étrangers ; on peut être sûr, quoi qu'en disent les Anglais, qu'il n'y a pas de désertion.

Le dernier bulletin du roi d'Angleterre est du 23 novembre ; S. M. avait eu une mauvaise nuit, et la fièvre augmentait. S.

PARIS.

Un décret impérial établit une organisation pour toutes les tontines, caisses d'épargnes et établissements de ce genre.

Un autre complète les dispositions de celui relatif à l'imprimerie, et ordonne de la part des imprimeurs non conservés au 1^{er} janvier, des déclarations de tout le matériel d'imprimerie qu'ils possèdent.

Divers autres décrets viennent d'être publiés : Le sénateur Férido est nommé titulaire de la sénatorerie de Florence ; le conseiller d'état Quinette est chargé, sous les ordres du ministre de l'intérieur, de la comptabilité des communes et des hospices ; le maître des requêtes, M Coquebert-Montbret est nommé directeur principal des douanes en Hollande : un tribunal ordinaire des douanes sera établi à Anvers. Le décret qui prescrivait l'emploi de la langue française dans les actes publics en Hollande est prorogé, la langue allemande pourra être employée dans le département de l'Ems oriental jusqu'à nouvelle disposition. M. Hue de Grosbois est nommé consul général à Dantzig.

— La prise de possession du département du Simplon a eu lieu avec une grande solennité.

— LL. MM. ont assisté, lundi dernier, à une très-belle représentation de Venceslas : ce soir elles sont attendues à l'Opéra. On croit que cet hiver le Théâtre Francais et l'Opéra seront honorés de la présence de LL. MM. les lundis et les vendredis.

— M. Anson, administrateur-général des postes, traducteur d'*Anacréon*, et des *Lettres de Milady Montague*, vient de mourir. La quatrième Classe de l'Institut a perdu M. Framery, l'un de ses correspondans les plus distingués. Il était très-versé dans la théorie musicale, et était sur cette partie l'auteur d'articles très-estimés dans l'*Encyclopédie et le Mercure de France*.

— On remarque des préparatifs pour la fête du 2 décembre, anniversaire du couronnement.

— Les acteurs de l'Opéra-Comique ont donné sur le théâtre de la cour l'*Oncle valet* de M. Alexandre Duval, musique de Della Maria.

ANNONCES.

Tarif complet, divisé en quatre colonnes, contenant la nouvelle valeur en francs et livres tournois, des écus de trois et six livres, calculée dans tous les nombres, depuis un écu jusqu'à la somme de 1200 livres inclusivement, afin d'abréger et faciliter toute opération, et portée jusqu'à 100,000 écus; ainsi que celle des louis de 24 et 48 livres jusqu'au nombre de 10,000; conformément à la réduction ordonnée par le décret impérial du 12 septembre 1810; utile aux banquiers, commerçans, receveurs, à toutes les caisses publiques et particulières, et aux personnes qui ont contracté des engagements en livres tournois, dont l'échéance est postérieure au susdit décret; par Quilain jeune, employé dans la banque. Prix .75 c., et 1 fr. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, n° 17; Dufay, libraire, passage du Saumon, rue Montmartre, n° 82; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 15; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243; A. G. Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168; Béchet, quai des Augustins, n° 63; et chez le Portier de l'hôtel Jabach, rue Neuve-Saint-Méry.

Nota. Pour connaître la somme à payer pour les engagements contractés en livres tournois avant le décret, il suffit d'avoir recours à la quatrième colonne qui indique et représente la valeur spécifiée auxdits engagements, et l'on verra de suite, dans les deuxièmes et troisième colonnes qui y correspondent, ce que l'on doit payer, soit en francs, soit en anciennes livres tournois.



MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCCXC. — *Samedi 8 Décembre 1810.*

POÉSIE.

DISCOURS DE SATAN A SES COMPAGNONS, TRADUIT DE LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

Tartarei Numi di sedor più degni ; etc.

Cant. 4.

DIEUX des Enfers ! ô vous qu'un tyran orgueilleux
Plongea de l'Empyrée en ces gouffres de feux ,
Vous , dignes d'habiter les régions célestes ,
Je ne vous peindrai point nos désastres funestes ,
Et notre servitude et nos sanglans combats .
Nous fumes courageux , le sort trahit nos bras :
Vaincus , l'évènement nous a nommés rebelles .
Cependant , au séjour des clarités éternelles ,
Nos vainqueurs insolens , enflés de nos revers ,
Du sein de leurs banquets gouvernent l'univers .

Au lieu de ce jour pur , de ces sphères brillantes ,
Des heureux Séraphins demeures éclatantes ,
Il ne nous reste plus que d'horribles cachots ! ...
Esclaves enchaînés dans ces vivans tombeaux ,

X

On ne nous permet plus la flatteuse espérance
 De recouvrer un jour notre antique puissance :
 Tout est perdu pour nous... et pour comble d'horreur,
 L'homme, né de la fange, aspire à cet honneur ;
 L'homme, notre rival, s'abreuve d'ambroisie.

C'est peu pour le tyran qui lui donna la vie,
 Il a livré son fils à la faulx du trépas.
 Il est venu ce fils dans mes sombres Etats,
 Il est venu braver mes brûlantes cohortes,
 De l'Enfer mugissant il a brisé les portes ;
 Je l'ai vu triompher de nous et de la mort.
 Bien plus : ces malheureux que nous livra le sort,
 Compagnons de nos maux, complices de nos crimes,
 Du courroux éternel, éternelles victimes,
 Son sang les a lavés de tous leurs noirs forfaits :
 Aujourd'hui dans les cieux ils savourent la paix.

Mais que sert de rouvrir mes profondes blessures ?
 Eh ! qui ne connaît pas nos affronts, ses injures ?
 En quel temps, en quel lieu ses fiers ressentimens
 Ont-ils cessé jamais d'aiguiser nos tourmens ?...
 Ne nous arrêtons point sur d'antiques offenses ;
 Une insulte récente appelle nos vengeances.
 Ne le voyez-vous pas, jaloux de nos autels,
 Usurper tous les vœux et l'encens des mortels ?

Et nous, spectateurs vils de ces nouveaux outrages
 Rien ne peut dans nos coeurs réveiller nos courages ?
 O honte ! nous verrons ses guerriers odieux
 Dans l'Orient dompté marcher victorieux,
 Porter par-tout sa gloire et notre ignominie,
 Envahir la Judée, épouvanter l'Asie,
 Tout soumettre à son nom, tout ranger à sa voix,
 À cent peuples divers faire adorer ses lois,
 À des marbres nouveaux confier ses conquêtes,
 Par des bronzes nouveaux consaerer nos défaites !...

A cet abaissement, quoi ! serons-nous réduits ?
 Souffrirons-nous qu'un jour sur nos temples détruits
 S'élèvent orgueilleux ses temples innombrables ?
 Nous, vaincus à ce point ! à ce point misérables !
 Plus d'or, plus de parfums ! banni de l'Univers.

Je ne régnerais plus que sur d'affreux déserts !
 Et votre roi, privé du tribut ordinaire,
 Dans ses tristes Etats languirait solitaire !

Non !... j'en jure ma rage et vos brillans exploits ;
 Nous sommes tels encor qu'on nous vit autrefois,
 Ennemis glorieux d'un pouvoir arbitraire,
 Disputer l'Empyrée au maître du tonnerre.
 Si dans ce grand combat le tyran fut vainqueur,
 N'accusons que le sort et non notre valeur.
 Défaits mais courageux, fugitifs mais terribles,
 On n'a pu nous ôter nos haines invincibles.

Mais pourquoi ces retards ? pourquoi ces vains discours ?
 Partez, braves amis, mon soutien, mon recours.
 Volez, de mon courroux ministres intrépides !
 Confondez nos rivaux et leurs ligues perfides !
 Déjouez leurs efforts, détournez leurs succès,
 Enchainez leur audace, arrêtez leurs progrès,
 De ce torrent fougueux suspendez la furie ;
 Arrachez la Judée à ce vaste incendie :
 Opprimez, détruisez ! que vaincus ou surpris
 Ces fiers triomphateurs tombent anéantis.

Tels sont mes vœux : tel est le dessein que m'inspire
 Votre intérêt, le mien, celui de tout l'empire.
 Que les uns dispersés errent loin de leurs camps :
 Que les autres en proie à l'erreur de leurs sens,
 Esclaves d'un regard, endormis dans l'ivresse,
 Coulent des jours honteux au sein de la mollesse ;
 Que d'autres, artisans de crimes plus affreux,
 N'écoutent que la haine et s'égorgent entr'eux ;
 Qu'ils lèvent sur leur chef une main forcenée :
 Que leur horde en fureur périsse exterminée,
 Et que l'on cherche en vain la trace de leurs pas.....

L. L'ECLUZE, d'Angers.

MORCEAU détaché d'une scène choisie dans le second acte
de la MÉDÉE de SÉNÈQUE.

(MÉDÉE se refuse aux conseils de sa nourrice, qui l'exhorte à cacher
sa haine, pour mieux assurer sa vengeance.)

LA NOURRICE.

MA fille, dans votre ame étouffez vos douleurs ;
Il faut pour les venger supporter ses malheurs.
Le courroux doit se taire ; en se cachant il frappe ,
Mais s'il parle , sa proie à sa vengeance échappe.

MÉDÉE.

Une peine légère est facile à céler ,
Mais la grande douleur ne peut dissimuler.
On connaîtra Médée.

LA NOURRICE.

Ah ! calmez , je vous prie ,
De vos ressentimens l'indiscrete furie ;
Votre silence importe à votre sûreté.

MÉDÉE.

La fortune est propice à l'intrépidité ;
Du lâche elle se rit.

LA NOURRICE.

S'il veut s'en rendre maître ,
L'intrépide courage à propos doit paraître.

MÉDÉE.

Le courage jamais peut-il trop éclater ?

LA NOURRICE.

Oui , quand le sort s'attache à le persécuter.

MÉDÉE.

Il faut s'armer alors d'une mâle assurance ;
Le désespoir souvent est près de l'espérance.

LA NOURRICE.

Vous n'avez plus d'amis , vous n'avez plus d'époux ;
La Colchide en fureur éclate contre vous ;
De la richesse , enfin , par vos mains possédée ,
Il ne vous reste rien.

MÉDÉE.

Il me reste Médée ,

Qui peut armer encore et la terre et la mer,
Et la foudre et les Dieux, et la flamme et le fer.

LA NOURRICE.

Vous devez craindre un roi.

MÉDÉE.

Va, je suis sans alarmes;
Mon père était mon roi, je n'ai pas crainct ses armes.
Dût la terre enfanter cent mille combattans,
Je les braverais tous.

LA NOURRICE.

Et la mort?

MÉDÉE.

Je l'attends.

LA NOURRICE.

Fuyez.

MÉDÉE.

Pour avoir fui, ma peine est trop amère;
D'ailleurs, est-ce à Médée à fuir?

LA NOURRICE.

Vous êtes mère.

MÉDÉE.

Par qui le suis-je? ô ciel!

LA NOURRICE.

Quoi! pour quitter ces lieux,
Vous balancez encore.

MÉDÉE.

Oui, mon cœur furieux....

Je fuirai, mais vengée.

LA NOURRICE.

Et, soudain, poursuivie
Par mille bras armés pour vous ôter la vie.

MÉDÉE.

Pour éviter leurs coups j'aurai plus d'un moyen.

LA NOURRICE.

Ah! plutôt, terminez ce funeste entretien,
Et ne prodiguez plus l'imprudente menace;
De votre haine altière humiliez l'audace.
Imprudente! craignez un monarque irrité,
Et ployez sous le joug de la nécessité.
Il faut céder au sort.

MÉDÉE.

Va, ce sort qui m'outrage
Peut abattre ma force, et non pas mon courage. (1)

PARSEVAL.

ENIGME.

LECTEUR, si tu savais jusqu'où va mon génie,
Tu croirais volontiers qu'il tient de la magie.

Aidé de six à huit de mes sujets,
J'élève des châteaux, j'élève des palais,

J'élève enfin de vastes édifices,

Soit pour célébrer les offices

Du Dieu qui régit l'univers,

Soit pour donner des bals et des concerts.

C'est encor moi qui fais la foudre, le tonnerre,

Les élémens, l'air, l'eau, le feu, la terre,

Les étoiles, la lune, et ce brillant soleil;

Finalement il n'est à moi rien de pareil.

Si l'un de mes sujets ne marchait à la tête,
On ne verrait jamais de spectacle, de fête;

Ils font les grands, les rois, les Dieux;

Ils donnent la naissance ainsi que les aieux.

Il n'est sans eux point d'arts, ni d'industrie,

Point de lycée et point d'académie.

Sans eux point d'ordres, point d'état,

Point de conseil, point de sénat,

Point de dames, point de princesses,

Point de héros, point de soldats,

Point d'amans, d'amis, de maîtresses.

Point d'été, point d'hiver, d'automne, de printemps,

Point d'éternité, point de tems.

Point de plaisirs, point de bien dans le monde,

Point d'eaux au sein des mers, point de poissons dans l'onde,

(1) Le lecteur peut comparer à ce morceau, un fragment de la *Médée* d'Euripide, inséré dans le N° du 26 mai. L'un roulé sur les sentimens, et l'autre sur les pensées. Mais quoique celui-ci soit souvent rempli de faux brillans et de bouffissure, il me semble que le poëte latin est digne, dans ce passage, de lutter contre le poëte grec.

Point de kiosque en nos jardins,
 Point de quinconce ou boulingrins.
 Point d'éducation, d'usage, d'exercice ;
 Point de vertu qui balance le vice ;
 Point de beaux jours, point de félicité,
 Point de justice et point de liberté.
 Point de drames, de tragédies,
 Point de farces ni comédies,
 Point de courses chez Franconi,
 Point de valses à Tivoli :
 Enfin, sans eux rien qui puisse s'admettre,
 Pas un mot, pas même une lettre ;
 Pas x, y grec, pas z, et coetera,
 Et pas même une panse d'a

S.....

LOGOGRIPE.

JE vogue avec cinq pieds sur l'humide élément ;
 Me coupe-t-on la tête ? en l'absence du vent .
 Je fais marcher mon tout, mais toujours en nageant.

C. FUSÉE AUBLET, *Créole de l'Isle de France.*

CHARADE.

MON premier est un instrument
 Qui dans les bois l'épouante répand ;
 Tel n'est pas mon second, s'il veut passer pour l'être,
 Parce qu'il est un tems où l'on doit le paraître.
 Plus mon entier est délié, lecteur,
 Et plus il plaît à l'amateur.

S.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Pierre*.

Celui du Logogripe est *Chaumiére*, dans lequel on trouve : *riche, chair, mie, miché, chaume, mur, ruche, cire, char, cime, air, mer, mère, rime, hère, aïre, hier, heri, charme, ami, charme, marre, mari, crime, ère, aîner, rame, ame.*

Celui de la Charade est *Prisonnier*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LE PARRAIN MAGNIFIQUE, poème en dix chants, ouvrage posthume de GRESSET. A Paris, chez *Ant. Aug. Renouard.*

LORSQU'IL paraît un ouvrage posthume de quelque écrivain célèbre, la première question qui s'élève est celle de l'authenticité. Elle ne sera pas difficile à résoudre relativement au *Parrain magnifique*. On savait depuis long-tems que ce poème était du nombre de ceux que Gresset avait composés dans sa retraite d'Amiens, et l'on en connaissait même le sujet; mais on ignorait s'il existait encore, et l'on pouvait craindre que l'auteur ne l'eût condamné au feu avec quelques autres productions profanes dont sa dévotion lui commanda le sacrifice. Cette incertitude et cette crainte durent encore au sujet d'un autre poème intitulé le *Gazetin* et de deux nouveaux chants du *Ver-Vert*, les *Pensionnaires* et l'*Ouïroir*. On prétend toutefois que ces deux chants sont dans la tête des neveux mêmes de Gresset, lesquels, partageant, à ce qu'il semble, les scrupules de leur oncle, ne veulent point confier au papier le dépôt que leur mémoire a reçu; on ajoute que les deux morceaux sont fort regrettables, et quelques courts fragmens, quelques vers détachés qu'on en cite, sans confirmer entièrement cette opinion, la rendent du moins probable. Quant au poème du *Gazetin*; il est permis de conserver plus d'espoir: le sujet, que l'on connaît aussi, n'est point de nature à effaroucher la délicatesse de l'âme la plus timorée: Gresset n'a dû avoir aucun intérêt à le détruire, non plus que messieurs ses neveux à en emporter avec eux la tradition; ainsi quelque heureuse circonstance pourra le faire sortir un jour du porte-feuille ignoré où il est enseveli.

Lorsqu'il est prouvé que Gresset a laissé un poème du

Parrain magnifique, lorsqu'on en publie un sous ce titre, et que dans le fond ni dans la forme de l'ouvrage on ne remarque rien qui démontre la supposition, ce serait pousser bien loin l'incrédulité, que de l'attribuer à une autre main; aussi ne vois-je pas qu'il se soit encore élevé aucun doute à cet égard parmi les littérateurs. Pour moi, j'y reconnaiss en tout l'ouvrage de Gresset; c'est sa manière, sa manière affaiblie à la vérité, mais tellement empreinte dans toutes les parties du poëme, que, pour l'imiter à ce point, il eût fallu prodiguer sans gloire, dans une copie d'un mérite fort médiocre, des efforts de travail et même de talent qui, appliqués à une composition originale, eussent peut-être produit un chef-d'œuvre. Mais ne nous amusons pas à réfuter des objections qu'on n'a pas faites, et parlons du poëme.

Il est en dix chants et en voici le sujet. Un abbé de Saint-Médard de Soissons a promis à un bourgeois qu'il protège, de tenir son enfant sur les fonts de baptême. Comme il aime encore plus l'argent que la représentation, il imagine de se faire remplacer pour cette cérémonie, afin qu'il lui en coûte moins. Il choisit pour son suppléant le maire de Soissons, qu'il appelle auprès de lui pour régler les détails d'étiquette. Le maire lui apporte un gros mémoire sur le cérémonial et de plus un long devis des frais. L'abbé consent à tout ce qui doit donner de la pompe au baptême, mais il réduit à 27 liv. 10 s. tous les articles de dépense. Le maire qui enrage de tant de lésine, mais qui ne veut pas perdre cette occasion de briller, met le reste de sa poche; et la cérémonie se fait avec assez d'éclat. Voilà tout, absolument tout. Il fallait sans doute une imagination bien fertile et bien riante pour enrichir, pour égayer, à force d'incidents et de détails comiques, ce sujet naturellement aride; dont le fond même est à peine plaisant. Ce prodige, on pouvait l'attendre de Gresset; celui qui avait su nous amuser des espiègleries d'un perroquet et presque nous attendrir sur ses infortunes, qui en un mot avait fait une petite *Odyssée* des aventures de cet oiseau voyageur, nous donnait quelque droit d'espérer qu'il n'aurait pas tiré un moindre parti de l'avarice fastueuse d'un vieil

abbé et de la sotte gloire d'un maire de province : mais malheureusement il n'en est pas ainsi. Comme je l'ai dit, Gresset, lorsqu'il composa son *Parrain magnifique*, était retiré dans sa patrie, et ce séjour, beaucoup plus que l'âge, paraît avoir été funeste à son talent. On croirait que Gresset fut, plus que tout autre poète, assujetti à l'influence des lieux et des circonstances : du moins la plupart de ses ouvrages n'offrent pour ainsi dire pas autre chose que la description des lieux où ils ont été composés, comme si la seule faculté de son imagination eût été de réfléchir les objets dont il était entouré. Novice chez les jésuites, il compose la *Chartreuse*, les *Ombres*, le *Carême impromptu*, le *Lutrin vivant*, et enfin *Ver-Vert*, tous ouvrages dont les sujets retracent l'église, la communauté ou le cloître. Déserteur de la milice jésuitique et admis dans une des plus brillantes sociétés de Paris, il peint dans le *Méchant* les odieuses tracasseries et les ridicules innocens qui troublent ou amusent les réunions de ce genre. Une tradition non suspecte rapporte que cette comédie, fidèle miroir de plusieurs célèbres coteries de la capitale, fut faite dans ce qu'on nommait alors le *cabinet vert* de l'hôtel de Forcalquier, et que le poète y trouva ses traits, ses couleurs, et peut-être le modèle de son principal personnage. Enfin, Gresset retiré dans sa ville natale, son esprit se rétrécit avec la sphère qu'il habite ; son imagination, uniquement frappée des travers provinciaux, ne voit plus que cela dans l'univers et ne sait plus décrire autre chose. Son talent même pour décrire n'ayant plus pour modèles ces vices ou ces ridicules qu'embellissent la grâce et l'éclat des manières, contracte les formes inélégantes et les couleurs crues des objets mêmes sur lesquels il s'exerce. C'est avec cette vue rétrécie et ces moyens dégénérés que Gresset entreprit de faire deux poèmes, l'un sur l'insipide manie d'un hobereau qui ne vit que de gazettes ; l'autre, sur la mesquinerie d'un abbé commendataire qui tient un enfant par procureur, afin d'en être quitte à meilleur compte. Gresset eut le tort de croire qu'un personnage qui avait fait rire à ses dépens les railleurs d'Amiens, et une aventure qui avait égayé pendant quelques soirées

la malignité des assemblées de Soissons , pourraient être la matière de deux poèmes amusans pour toute la France ; et il eut le tort , ou , si l'on veut , le malheur , bien plus grand encore , de ne pas répandre dans celui des deux poèmes que nous connaissons , cette richesse d'imagination et cette verve de gaieté par lesquelles le *Ver-Vert* était devenu un chef-d'œuvre de badinage qui , dans les tems et dans les lieux , s'étendra aussi loin que la langue française. On se souvient qu'en 1774 , Gresset vint donner à Paris , non pas en vers cette fois , mais en prose académique , une preuve tristement éclatante du rétrécissement de ses idées et de la dépravation de son goût , lorsque chargé de répondre au discours de réception de M. Suard , il crut devoir combattre comme une invasion du plus dangereux néologisme , l'admission innocente de ces noms éphémères que la mode donne à ses bizarres créations , souvent pour déguiser , sous une expression nouvelle , une chose fort ancienne. Cette méprise qui fut si ridicule , provenait encore de ce que Gresset , dans sa retraite d'Amiens , n'était pas à portée de voir que tous ces noms barroques , nés de la mode , passaient chaque jour avec elle et ne pouvaient par conséquent corrompre la pureté de notre langue. Il aurait dû se souvenir au moins qu'elle n'était point restée bigarrée de tous les termes semblables que la même cause avait enfantés pendant le règne de Louis XIV , et que dans la comédie des *Mots à la mode* de Boursault , il ne s'en trouvait pas un seul qui eût survécu à l'objet qu'il désignait. Voltaire aussi vécut loin de la capitale et beaucoup plus loin que Gresset ; mais de Ferney il avait sans cesse les yeux fixés sur Paris ; il écrivait sur les hommes ou pour les hommes qui l'habitaient. Une seule fois il voulut abaisser son génie à peindre les dissensions , les rivalités et les ridicules de la bourgeoisie de Genève ; il en fut puni par la disgrâce la plus humiliante ; sans parler des indignes fureurs auxquelles il se livra dans son poème contre J.-J. Rousseau , les Amours de Robert Covelle , et Pallard , et Brognon , et Dolot , et Flournois parurent des aventures et des héros d'une extrême insipidité.

Je crains qu'on ne pense quelque chose d'approchant de M. l'abbé de Saint-Médard, de son majordôme la Jeunesse, et de M. Pommier, maire de Soissons. Ces trois personnages sont les seuls qui agissent dans un poème en dix chants ; encore n'y agissent-ils pas autrement ni plus qu'on ne l'a vu dans la très-courte et pourtant très-complète analyse que j'ai donnée. Seulement, la Jeunesse dont il n'y est pas question, a pour tout rôle, dans le poème, de détourner M. l'abbé du projet dispensieux d'un parrainage en personne, et de se démettre la rotule en chassant des ménétriers de village qui étaient entrés dans la cour du château abbatial pour donner une aubade à l'abbé et à son représentant. Nul autre acteur et nul autre incident absolument ne se mêlent à ceux que je viens de rappeler ou d'indiquer. De quoi donc les dix chants sont-ils remplis ? Il faut le dire, d'un bavardage quelquefois spirituel, plus souvent ennuyeux et toujours excessivement prolix. Les portraits de l'abbé, de la Jeunesse et de M. Pommier font chacun à-peu-près la matière d'un chant : les chants sont courts, mais les portraits sont terriblement longs. Je vais citer, non pas en entier, celui de l'abbé, qui m'a paru le mieux fait, et où sur-tout se trouve le mieux empreint ce cachet particulier dont tout le reste porte plus ou moins la marque.

Monseigneur, très-communément
 Nécessaire à la cour, affairé, tout-puissant,
 Et sûr qu'il fait beaucoup au sort de la patrie,
 Ne pouvait que très-rarement
 Quitter les soins publics pour venir un moment
 Oublier dans la solitude
 Les grandeurs et la multitude.
 Il est, (si néanmoins en louant ses talens,
 Je puis tout dire, au hasard que l'envie
 Interprète mal, amplifie
 Quelques défauts assez indifférens ;)
 Il est le doyen de ces gens
 Dont les prétentions éparpillent la vie
 Loin de leur sphère et du bon sens,
 Que la fureur d'être importans
 Promène, agite, crucifie,

Et que leur vanité livre au pénible goût,
 A la ridicule manie
 D'être pour quelque chose en tout ;
 De la mouche du coche éternelle copie,
 Toujours sur les chemins, martyrs de leur folie,
 Et que Versailles voit partout
 S'ennuyer eux et compagnie,
 Traverser chaque jour vingt fois la galerie,
 Toujours courant à tout hasard,
 Toujours pressés sans être attendus nulle part,
 Remplissant constamment la même destinée ;
 Et malgré les dégoûts attachés à leurs pas,
 Toujours content au bout de leur journée
 De s'être donné l'air d'un crédit qu'ils n'ont pas.

Il y a là, ce me semble, des vers dignes de l'auteur du *Méchart*; mais il est inutile de faire remarquer combien dans ce morceau même, un des plus brillans du poème, le tissu du style est lâche, confus, surchargé de redites et de mots oiseux. Répéter vingt fois de suite la même forme et exprimer la même idée en dix manières différentes sont des défauts dont Gresset, dans son meilleur tems, fut loin de se préserver, et qui sont même devenus des signes caractéristiques de sa manière; mais ils sont poussés jusqu'au plus déplorable abus dans le poème du *Parrain magnifique*. Je ne parle point de la négligence souvent excessive qui ajoute des imperfections choquantes à des vices de style plus choquans encore : il est présumable que l'auteur en eût fait disparaître au moins les plus fortes traces, s'il eût pensé que son ouvrage dût devenir un jour public. Dans cette supposition, il eût sans doute aussi effacé quelques traits d'un goût détestable qui sont plus que des *vestigia ruris*; je crois que dans les cercles d'Amiens même on devait trouver peu de charme à ces vers-ci :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
 De couper sa chandelle en deux,
 Pour multiplier ses lumières.

Il y a bien loin de là à l'élégant badinage de *Vert*. Mais Gresset ne paraît-il pas avoir retrouvé tout

son talent dans cette peinture de l'importance provinciale :

Là plus qu'ailleurs règne la vanité,
La fureur des honneurs et des cérémonies ;

Parmi la petite fierté,
L'épineuse formalité,
L'insatiable dignité,
Les préséances infinies,
Les querelles, les jaloussies,
Et le commérage, escorté
D'un essaim de tracasseries ;

Là tout est remarqué, tout fait événement;
La plus mince aventure est un objet d'envie ;
On s'honore de tout, chacun a la manie
De faire spectacle un moment,
Et d'être quelque chose une fois en sa vie.

Il ne fallait pas, en peignant si juste la misérable vanité de toutes ces prétentions de province, en faire le sujet d'un poème en dix chants : un conte de quelques pages, comme le *Carême impromptu* ou le *Lutrin vivant*, voilà, je crois, tout ce que pouvait et devait être le *Parrain magnifique*.

AUGER.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

A. W. Ifflands theatricalische Laufbahn. — Carrière théâtrale d'A. W. Iffland.

DEPUIS plus de trois mois l'Allemagne est inondée, selon l'antique usage, d'une foule d'Almanachs de toutes les dénominations et de toutes les formes. Il n'y a point de dieu dans l'Olympe, point d'art, point de science, point de corporation qui n'ait son Almanach chantant ou non chantant, rimé ou non rimé. On se figurera difficilement dans les autres contrées de l'Europe quelle importance les libraires, les auteurs et le public mettent à la publication d'un ouvrage qui, ailleurs, occupe à peine pendant toute la durée du jour où il paraît au milieu de cent autres bagatelles. Il serait cependant très-injuste de s'appuyer de cette observation, pour adreasser à la nation

allemande un reproche de frivolité, qu'elle est assurément très-loin de mériter. Les éditeurs de ces Calendriers n'épargnent aucun soin pour en faire des objets véritablement curieux par l'originalité des dessins et la beauté des gravures, qu'ils confient aux plus habiles artistes : voilà déjà de quoi attirer bien des amateurs ; et ce n'est quelquefois, néanmoins, que le moindre mérite de ces livrets mis au jour sous un titre si peu imposant. Les étrangers qui savent, par exemple, que la première partie d'un des plus beaux ouvrages historiques qui existent (*l'Histoire de la guerre de trente ans*, par Schiller) a été composée pour un *Almanach des Dames* (1); que le poème d'*Hermann et Dorothée*, de Goethe, a paru au jour sous des auspices aussi modestes ; enfin qu'une foule d'écrits, tant en prose qu'en vers, qui ont été souvent réimprimés, n'ont pas eu une autre origine ; ces étrangers, dis-je, concevront que les Allemands recherchent ces publications annuelles avec un empressement et un intérêt, dont les hommes graves ne sauraient les honorer en d'autres pays, puisqu'elles sont loin d'y avoir le même titre à leur attention.

Cette petite digression sur les Almanachs allemands n'est pas entièrement étrangère à mon sujet : c'est dans l'un deux que je trouve cette espèce de biographie d'Iffland, dont j'ai à rendre compte. Elle est écrite par l'auteur-même, qui en avait déjà donné la première ébauche ou le précis, en tête de la collection de ses ouvrages dramatiques.

Iffland est incomparablement moins connu que Kotzebue hors de l'Allemagne ; mais en Allemagne il est incomparablement plus estimé que ce protégé littéraire, dont presque tous les titres à une bruyante renommée sont des sujets de scandale et de mépris. Iffland, entièrement voué au théâtre, et comme auteur, et comme acteur, n'a composé ni romans, ni libelles ; il n'a pas insulté à la bonne foi publique, jusqu'à publier comme *l'année la plus remarquable de sa vie*, un tissu d'inepties et de mensonges ; ni à toutes les convenances sociales, jusqu'à prendre pour objet éternel de ses calomnies et de ses outrages une nation chez laquelle l'hospitalité a été poussée, à son égard, jusqu'à la duperie. Iffland, loin de faire de la scène une école de mauvaises mœurs, ou un moyen de vengeance personnelle, s'y est constamment montré fidèle au serment

(1) Voyez la préface du second volume, par Wieland.

honorable qu'il rapporte avoir prononcé lors de son premier succès : *De n'employer jamais que pour le bien l'influence qu'il est possible d'exercer sur une assemblée d'hommes.* Ses compatriotes l'ont surnommé le *Molière de l'Allemagne*; éloge qui, en attestant l'estime accordée à son double talent, n'en est pas moins prodigieusement exagéré. L'Allemagne, non plus qu'aucune autre contrée de l'Europe, n'a point vu revivre ce *Molière* qui n'a paru qu'une fois sur le globe.

C'est un ouvrage de ce grand homme qui développa, pour la première fois, chez le jeune Iffland, une passion innée pour le théâtre. N'ayant encore que cinq à six ans, il vit, à Hanovre, lieu de sa naissance, une représentation du *Malade imaginaire*. L'impression que produisit cette pièce sur son esprit fut si vive, que, de ce moment, il lui devint impossible de trouver le plus léger amusement dans les plaisirs ordinaires de son âge. S'il était forcé d'arrêter son attention sur quelqu'objet, il s'efforçait d'y découvrir quelque rapport avec l'art théâtral. C'est ainsi, raconte-t-il naïvement, qu'ayant été conduit au sermon par ses parents, il n'y fut occupé qu'à comparer le prédicateur avec les personnages qui l'avaient tant intéressé quelques jours auparavant. Il ne fut pas long-tems à faire un choix : la monotonie du discours lui fit bientôt partager le sommeil où était plongée la moitié de l'auditoire.

La seconde représentation à laquelle il assista fut celle de *Rodogune*. La richesse des costumes et la pompe de la déclamation tragique l'émerveillerent tellement, que, retiré tout le long du jour dans un grenier, et assublé d'un vieux mantelet, il ne cessait de jouer tout seul ce terrible cinquième acte où il se faisait peur à lui-même. Le père du jeune héros de théâtre, craignant qu'une exaltation aussi violente ne dérangeât sa cervelle ou du moins sa santé, s'empressa de l'envoyer en pension : mais le premier emploi que fit l'enfant de son rudiment et de son dictionnaire, fut de s'expliquer la devise latine qu'il avait remarquée sur le rideau de la salle de spectacles : *Curarum dulce levamen*. Il trouva que l'auteur de cette sentence n'avait pu mieux définir l'heureux effet produit par le théâtre ; mais il réfléchit avec amertume qu'il était bien à plaindre d'être privé du seul adoucissement qui convint à ses peines.

La tête du jeune Iffland s'était, en effet, singulièrement échauffée, si nous en jugeons par ce qu'il raconte aujourd'hui lui-même. N'étant encore que dans sa quinzième année,

année, lorsqu'il ne lui était point possible d'aller au spectacle, ou d'entendre de la musique, art également tout puissant sur lui, il n'avait d'autre consolation que de s'enfermer dans un cimetière; et là, il se livrait à toutes les rêveries propres à entretenir l'espèce de délire où il avait placé son bonheur. Le succès brillant qu'il obtint, à cette époque, dans un rôle de tragédie de collège, acheva de donner à sa passion naturelle un ascendant irrésistible. Il se décida, en 1777, à quitter la maison paternelle, pour se livrer sans réserve à la profession qui seule lui parut digne d'envie.

Après avoir parcouru à l'aventure une partie de l'Allemagne, ne trouvant nulle part à employer ses talents ou ses dispositions, l'ardent jeune homme obtint enfin la permission de débuter sur le théâtre de Gotha. Il avoue franchement que, sans l'indulgence accordée à son âge, il n'eût recueilli que confusion et découragement de sa hardiesse. Un écrivain qui jouissait alors d'une grande célébrité, Gotter, le prit sous sa protection spéciale, et se plut à lui donner des leçons qui lui rendirent le public plus favorable.

C'est sur ce théâtre de Gotha qu'arriva un petit événement que l'auteur rapporte uniquement comme un fait risible, mais dont on pourrait, ce me semble, tirer une nouvelle preuve de la fausseté du système qui tendrait à établir que l'on doit ou peut imiter tout ce qui nous frappe dans la nature. Iffland, accompagné de deux de ses camarades du même âge que lui, avait été faire une promenade nocturne dans les environs de Gotha. Les trois jeunes gens se trouvèrent dans un village, au pied même du clocher, à l'instant où l'horloge sonnait minuit. Ils étudiaient alors chacun un rôle dans l'Hamlet de Shakespeare : l'apparition du fantôme leur vint aussitôt à l'esprit. Il leur sembla que le battement monotone du balancier, et le bruit lugubre des rouages avant la sonnerie, feraient un effet merveilleux sur la scène. Plein de cette idée, ils s'empressent, le lendemain matin, de la faire adopter au machiniste, en lui recommandant de garder le secret, même envers le directeur et toute la troupe, qu'ils voulaient surprendre aussi agréablement que les spectateurs. La représentation a lieu : le machiniste, fidèle à ses instructions, met tout son savoir à imiter au naturel le balancier de l'horloge ; le public commence à rire. Puis tout-à-coup, au moment où l'ombre doit paraître, on entend un cliquetis extraordinaire : le malheureux fantôme arrive tout désconcerté au milieu des

éclats de rire et des huées. Le directeur furieux court dessus et dessous le théâtre : il faut baisser la toile.

Iffland fait ici quelques réflexions qui doivent d'autant plus frapper un lecteur français, qu'il s'attend moins à les entendre de la bouche d'un Allemand : « L'introduction des pièces de Shakespeare sur notre théâtre, dit-il, a été vue avec peine par plusieurs bons esprits. Ils ont pressenti qu'elles accoutumeraient le public aux incidents accumulés, aux émotions violentes, et les comédiens aux déclamations frénétiques. Que feront les auteurs dramatiques pour plaire aux uns et aux autres ? des monstres qui dégraderont l'art, en faisant perdre aux spectateurs tout sentiment du bon goût. » Se livrant à d'autres considérations tirées du même fonds : « Déjà nos acteurs, ajoute-t-il, ont à peine conservé quelques traces du ton et des manières, dont les jeunes gens bien nés eussent autrefois cherché des modèles au théâtre. On les voit, dans les rôles qui exigeraient le plus de noblesse, parler aux femmes sans les regarder, passer devant elles sans façon, ne point se déranger pour leur faire place, et leur prendre cavalièrement la main, lorsqu'ils veulent être bien aimables avec elles. » Il me semble que Vienne et Berlin ne sont pas les seules capitales de l'Europe où cette remarque pourrait trouver son application.

De Gotha Iffland passa à Manheim. L'électeur Charles Théodore y tenait alors sa cour ; depuis long-tems il y entretenait à grands frais une comédie française et un opéra italien : les amateurs y étaient nombreux et difficiles. Le théâtre allemand aurait eu beaucoup de peine à prendre sans les efforts du baron de Dalberg, dans lequel Iffland trouva un protecteur éclairé. Le grand succès de sa pièce : *le crime par point d'honneur (Verbrechen aus Ehrsucht)* lui concilia l'estime publique et la bienveillance de la famille électorale. Il donna, dans les années suivantes, et plus ou moins heureusement, divers ouvrages qui se trouvent dans ses œuvres complètes. Sa réputation, comme auteur et comme acteur, était déjà faite en Allemagne, lorsqu'il reçut une visite au souvenir de laquelle il consacra une page que je vais traduire littéralement :

« Mercier de Paris, revenant de Suisse, passa, en 1788, par Manheim. Il avait déjà prophétisé avec la plus grande exactitude ce qui arriva depuis, en France, jusqu'au commencement de 1790 ; ainsi que beaucoup de choses, ... qui seraient déplacées ici. Il fut très-satisfait du théâtre

» de Mauheim. Ce serait, de ma part, un manque de modestie que de rapporter tout ce qu'il me dit de flatteur au sujet de mon rôle de *Franz Moor* (dans les *brigands* de Schiller); au reste, j'éprouvai une grande joie de l'entendre de la bouche de Mercier. Il désirait une révolution dans le théâtre de Paris, avec autant d'ardeur qu'il avait travaillé à la grande révolution politique. »

Les troubles intérieurs qui éclatèrent en France remplirent Manheim de Français de toutes les classes, vers le commencement de 1790. Il est assez curieux de nous entendre juger par un étranger qui a donné d'éclatantes preuves d'esprit et de sentiment.

« La vivacité du caractère français, dit Iffland, se fit bientôt sentir dans notre salle de spectacle. La promptitude avec laquelle ils se transportent dans telle ou telle situation, l'intérêt dont ils se pénétrent bien plus rapidement que nos compatriotes, se manifestait avec une extrême énergie. Le reste du public acquérait involontairement une augmentation de chaleur; elle se communiquait aux comédiens, elle les élevait au-dessus des difficultés; et souvent les représentations atteignirent au degré de perfection, dont elles n'auraient certainement pas approché sans un stimulant aussi actif. »

Iffland, dans un moment où il remerciait la vieille électrice palatine d'un bienfait accompagné des paroles les plus flatteuses, avait juré à cette princesse de ne jamais quitter le théâtre de Manheim. Il rejeta, en conséquence, des offres brillantes qui lui furent faites de différentes parts; mais il ne put refuser de se rendre à Francfort pour les fêtes du couronnement de l'Empereur Léopold II. Il écrivit pour ce prince une pièce de circonstance intitulée: *Frédéric d'Autriche*; et il raconte, à ce sujet, une anecdote assez particulière.

Etant retourné à Manheim, il y reçut la proposition, au nom même de l'Empereur Léopold, de composer un ouvrage de théâtre sur le danger des révolutions politiques. Le sujet était indiqué: c'était la grande révolution de Danemark en 1660, par laquelle les Etats se démirent volontairement de leur pouvoir entre les mains du roi, en lui conférant une autorité sans bornes. Iffland repréSENTA qu'il entrat mieux dans la nature de son talent de peindre les maux résultant des dissensions domestiques, et ce fut dans ce but qu'il écrivit sa comédie des *Cocardes*. Il s'occupait à l'achever, lorsqu'une promenade sur le Rhin le conduisait à la colonne

suédoise érigée par Gustave-Adolphe : ce monument lui inspira la pensée de dédier sa pièce à Gustave III., et donna, ainsi la couleur de l'esprit de parti à un ouvrage dicté par le seul amour de la paix.

Une scène imprévue, où il s'était trouvé jouer un rôle, presque malgré lui, l'avait déjà compromis envers une faction alors obscure et timide, mais qui n'attendait que le moment d'éclater : on donnait sur le théâtre de Manheim l'opéra de *Riccardo-cœur-de-Lion*. Louis XVI était alors en captivité après son arrestation à Varennes; et les spectateurs, tant allemands que français, saisissaient avidement toutes les allusions à la situation de ce prince. La toile baissée, tous les acteurs sont redemandés à grands cris : l'usage, en Allemagne, veut qu'en pareille circonstance il soit adressé un petit compliment au public. Iffland s'avance donc, et dit en français : « Puisse le roi trouver un Blondel qui sauve ses jours ! » Les applaudissements recommencèrent avec une nouvelle violence; mais il vint ensuite un temps où ces paroles devinrent, en quelque sorte, un délit irrémissible aux yeux de certains brouillons chargés de révolutionner les deux rives du Rhin. Il est facile de se venger d'un auteur-acteur par des désagréments sans cesse renouvelés : Iffland se souvint alors des propositions qui lui avaient été faites par diverses cours de l'Allemagne; mais il ne put quitter Manheim avant les deux bombardemens presque consécutifs qu'essuya cette ville, assiégée, tour-à-tour par les Français et les Autrichiens. Il se rendit alors à Berlin, où Frédéric-Guillaume II, père du roi régnant, lui confia la direction de son théâtre, place qu'il remplit encore aujourd'hui avec autant de zèle que d'intelligence.

Depuis quelques années Iffland n'a rien donné au théâtre : comme il n'est encore âgé que de cinquante ans, les amis de son talent doivent présumer que l'amour du repos et les fonctions dont il est chargé sont les seules causes qui l'empêchent d'écrire. La collection de ses œuvres comprend, jusqu'à ce moment, dix-huit pièces de différents genres, mais la plupart de celui que les Allemands préfèrent à tous les autres, et nomment *Schauspiel*. C'est le drame, et, quelquefois même la tragédie burgeoise. Iffland se distingue par l'intérêt de ses sujets, la vérité de ses caractères, le naturel souvent admirable de son dialogue, et le but toujours moral de ses intentions. Les connaisseurs paraissent regarder généralement comme les meilleurs de ses ouvrages les *Chasseurs* (die Jaeger),

les *Célibataires* (*die Hagestolzen*), et le *Joueur* (*der Spieler*). Il avait à lutter dans ce dernier sujet contre plusieurs ouvrages applaudis sur divers théâtres de l'Europe, et de grandes autorités ont déjà décidé que la palme lui était restée (2).

L. S.

HISTOIRE DE LOUISA,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Si nous évaluons avec impartialité le bonheur que l'on goûte dans les rangs élevés de la société, nous serons sans doute étonnés de n'y trouver aucun sentiment naturel et si peu de satisfaction réelle; les hommes à la mode, les voluptueux du bel air, avoueront, dans leurs momens de réflexion, combien de peines se sont mêlées à leurs jouissances, et que, sans la crainte d'être trouvés ridicules, ils auraient pu, pratiquant la vertu, ajouter au compte des plaisirs.

Sir Edward, à qui j'eus l'honneur d'être présenté à Florence, avait un caractère bien supérieur à celui qui distingue ordinairement les riches voyageurs anglais. Son histoire était connue de quelques-uns de ses compatriotes qui résidaient alors en Italie, et l'un d'eux, qui pouvait parler quelquefois d'autre chose que de peinture et de musique, m'en apprit les détails.

Sir Edward commença ses voyages de bonne heure; peu de tems après son départ, il apprit la mort de son père; cet événement le laissa maître d'un grand bien. A la bonne fortune de le recueillir, il joignait toutes les inclinations que la jeunesse donne pour en jouir; toujours magnifique et quelquefois prodigue, il ne parut cependant jamais ridicule dans ses dépenses, et quoiqu'on le citât comme un homme de plaisirs, il donna plus d'exemples de générosité que de folies. Pour la considération et l'estime que son caractère avait acquises au milieu de ses erreurs de jeunesse, on l'en croyait redévable à la société d'un gentilhomme son camarade à l'université, qui l'accompagna

(2) Je me propose de faire le rapprochement, dans un article de ce Journal, du *Spieler* d'Iffland avec notre *Joueur*, le *Gameteer* des Anglais, et le *Giucatore* des Italiens.

lorsqu'il commença ses voyages : malheureusement, ce gentilhomme, dont l'amitié lui avait été si utile, fut saisi, à Marseille, d'une maladie grave qui le força de faire la route par mer ; il se sépara donc de sir Edward, qui continua seul son voyage.

Un jour qu'il descendait une montagne du Piémont, malgré le danger de la route, par un préjugé naturel à son pays, il préféra monter un cheval anglais, à se laisser conduire par une mule italienne ; son coursier fit un faux pas, s'abattit et entraîna son cavalier dans sa chute ; les domestiques de sir Edward le relevèrent donnant à peine quelques signes de vie ; ils firent à la hâte un brancard et le portèrent à la plus prochaine habitation. C'était chez un paysan, dont la demeure annonçait l'aisance ; quelques voisins rassemblés formaient une danse champêtre devant la porte, lorsque l'arrivée de sir Edward vint interrompre leurs jeux : la compassion naturelle que devait faire naître son état fut excitée dans le cœur de tous, mais le maître de la maison (qui se nommait Venoni) fut particulièrement ému ; il s'empressa de donner tous ses soins à l'étranger, et aidé de sa fille qui avait quitté la danse avec toutes les marques de la plus vive agitation, ils rappelèrent bientôt sir Edward à la connaissance, à la vie.

Une fièvre considérable fut la suite de cet accident, mais après quelques jours elle diminua, et dans moins de deux semaines il fut en état de se joindre à la société de Venoni et de sa fille : sir Edward ne put s'empêcher d'exprimer quelque surprise de trouver autant d'élévation et de délicatesse dans la conversation de Louisa ; son père lui apprit qu'elle avait reçu son éducation dans la maison d'une dame qui, traversant la vallée, chercha un abri dans son habitation, la nuit même de la naissance de sa fille : elle voulut la nommer ; et après la mort de ma femme, ajouta Venoni, elle prit Louisa chez elle, lui donna plusieurs talents qui lui sont inutiles ici : mais ma fille n'a point de vanité, elle ne dédaigne pas la simplicité de son vieux père, ne veut point le quitter, et j'espère bientôt la fixer près de moi pour toujours. Edward eut occasion de connaître Louisa et de juger de la vérité du récit de son père ; la musique, la peinture, étaient les deux arts dans lesquels elle avait fait le plus de progrès, et sir Edward les avait cultivés avec succès ; Louisa éprouva une sorte de plaisir en entendant louer ses ouvrages, et les concerts de Venoni devinrent bien différens de ce qu'ils étaient au-

trefois, quand son hôte fut en état de s'y joindre; la flûte de Venoni était la meilleure de la vallée, le luth de sa fille la surpassait, et sir Edward excellait sur le violon. Mais c'était la conversation de Louisa et d'Edward qu'il fallait entendre! Elle était d'un ordre supérieur; la science, le goût, le sentiment y régnaient tour-à-tour: depuis long-temps Louisa n'avait écouté de tels discours, et au milieu de l'ignorance de la vallée elle trouva une grande douceur de les entendre; prononcés par sir Edward, dont la figure était une des plus aimables que j'aie jamais vues, ne doublaient-ils pas de prix? Ses traits étaient un mélange heureux de vivacité et de sensibilité, et si sa maladie avait un peu diminué l'effet de la première expression, elle avait beaucoup augmenté la seconde. Louisa n'était pas moins séduisante, et Edward ne put la voir sans un tendre intérêt, qu'il attribua d'abord à un sentiment de reconnaissance; lorsqu'il devint plus vif, il essaya de le surmonter en songeant à sa situation, à la dette qu'il avait contractée, mais ses efforts furent trop faibles, et sa passion, loin de diminuer, s'en augmenta; son orgueil ne lui laissait qu'un seul moyen de la satisfaire: il le trouvait bas et indigne de lui, mais Edward était l'esclave d'un monde qu'il méprisait, soumis à des usages que si souvent il avait condamnés; enfin après avoir débattu ce sujet en lui-même, il se décida à tâcher, s'il était possible, de ne plus penser à la fille de Venoni, ou d'oublier les liens de la reconnaissance et les lois de la vertu. Pour Louisa qui avait confiance au pouvoir de ces deux sentimens, elle lui apprit un secret important qui intéressait son bonheur: ce fut un soir qu'ils venaient de faire de la musique ensemble, en l'absence de Venoni; elle prit son luth, et joua un petit air mélancolique: celui-ci, dit-elle, je l'ai composé en mémoire de ma mère, mon père seul l'a entendu, je le joue quelquefois quand je suis seule et disposée à la tristesse: je ne sais pourquoi dans ce moment..... Mais, hélas! n'ai-je pas d'assez grands sujets de peine! Sir Edward la pressa de les lui apprendre. Après un peu d'hésitation, elle lui confia ses craintes: son père avait le projet de la marier au fils d'un fermier dont les possessions étaient considérables, mais l'éducation, les manières de son prétendu étaient extrêmement communes; elle avait protesté contre cette union aussi fortement que le sentiment de son devoir et la douceur de son caractère pouvaient le lui permettre; mais Venoni était obstiné pour ce mariage et voulait bientôt le célébrer. Com-

bien, cette résolution me rend malheureuse, continua Louisa ! se marier à celui qu'on ne peut pas aimer ! se lier à un tel homme toute sa vie !... O dieu !... Cette occasion fut au-dessus des forces de sir Edward, il prit la main de Louisa, et la pressant avec ardeur, lui dit que c'était une profanation de penser à un tel lien, loua sa beauté, exalta sa vertu et conclut par lui jurer qu'il l'adorait. Louisa l'écouta avec un sentiment de plaisir que sa rougeur dissimulait mal. Edward voyant son émotion, profitant de ce moment favorable, parla de la force de sa passion, de l'insignifiance des cérémonies et des formes, de l'impuissance d'un engagement légal, de l'éternelle durée de ceux dictés par l'amour, et enfin la conjura de fuir avec lui et de venir passer ses jours dans les jouissances du plus vif bonheur. Louisa resta immobile à cette proposition : elle ne put la lui reprocher, quoique son cœur en fût profondément blessé. Sa seule réponse fut quelques larmes silencieuses qui s'échappèrent de ses yeux : à peine eut-elle le tems de les dérober à son père, qui rentra au même instant, amenant avec lui son gendre futur. C'était un homme tel que l'avait dépeint Louisa : grossier, ignorant, dont la tournure et les manières étaient également communes ; mais Venoni, quoique beaucoup au-dessus de ses voisins par son éducation, le regardait comme le pauvre considère le riche ; avec une aveugle admiration, ne distinguant pas ses défauts. Il prit sa fille à part, lui dit qu'il lui présentait son futur époux, ajoutant que son intention était de les unir dans une semaine. Louisa se retira chez elle ; le lendemain une indisposition l'empêcha de sortir. Edward s'était engagé à accompagner Venoni dans une promenade, mais avant de partir il prit son violon et joua un air plaintif, qui fut entendu de Louisa. Dans la soirée, elle sortit pour se livrer librement à sa douleur ; elle s'arrêta dans un endroit solitaire, où quelques peupliers formaient un ombrage sur le bord du petit ruisseau qui traversait la vallée. Un rossignol se percha dans leurs branches et commença ses chants ; Louisa s'assit sur le tronc desséché d'un vieux arbre, appuyant sa tête sur son bras, et se livra à toute sa peine. L'oiseau, effarouché par le bruit de pas précipités, quitta sa retraite, Louisa se leva le visage couvert de larmes, et se retournant elle vit.... sir Edward ! Sa contenance avait repris sa première langueur : lui prenant la main, il baissa sur la terre un regard où se peignait un profond abattement, et parut, pendant un instant, inca-

pable d'exprimer ses sensations. Vous n'êtes pas bien, sir Edward, dit Louisa d'une voix faible et tremblante. Je suis mal, en vérité, dit-il, mais le mal est dans le cœur ; l'on ne peut me guérir : j'ai enfreint les lois de l'hospitalité, les devoirs sacrés de la reconnaissance ; j'ai osé souhaiter mon bonheur, en exprimer le désir, quoiqu'il blesst le cœur de ma bienfaitrice : je veux en faire une sévère expiation. Dans ce moment, Louisa, je vous quitte ! Je vais être misérable ; mais vous, vous serez paisible, heureuse en remplissant vos devoirs envers votre père ! Heureuse peut-être dans les bras d'un époux, qui dans la possession d'une telle femme peut apprendre à connaître la délicatesse, la sensibilité.... Pour moi, je vais dans mon pays natal, me retrouver au milieu des scènes bruyantes, des insipides amusemens du monde, me procurer, s'il est possible, un demi-oubli du bonheur que je perds, et supporter avec une sorte de résignation la vie, cette vie que j'avais imaginé pouvoir être si délicieuse près de vous ! Les larmes de Louisa furent sa seule réponse. Dans ce moment la voiture de sir Edward s'approcha, il tira de sa poche deux portraits ; un qu'il avait fait de Louisa, le passant autour de son col, avec une chaîne, il lui donna un baiser et le cacha dans son sein ; l'autre était dans sa main. Celui-ci, dit-il, si Louisa voulait l'accepter, pourrait rappeler à sa pensée celui qui, une fois, l'offensa, mais qui jamais ne cessa de l'aimer ; elle pourra peut-être le regarder sans colère, lorsque l'original n'existera plus, quand ce cœur ne battant plus pour l'amour, aura cessé de souffrir !.... A ces mots, Louisa fut subjuguée : elle rougit, pâlit et s'écria : ô sir Edward ! que voulez-vous que je fasse ? Profitant de sa faiblesse et de son trouble, il saisit vivement sa main, l'entraîna vers sa voiture, l'y fit monter, et dès l'instant les chevaux partant avec rapidité, ils perdirent bientôt de vue la colline où paissaient les troupeaux du malheureux Venoni.

La vertu de Louisa avait succombé, mais la délicatesse de ses sentimens, son amour pour le bien n'étaient point détruits : ni les vœux d'une éternelle fidélité de son séducteur, ni les constantes et respectueuses attentions qu'il eut pour elle durant le cours de son voyage en Angleterre, ne purent soulager son cœur de l'angoisse qu'il souffrait par le souvenir du passé et la pensée de sa situation présente. Edward sentit fortement le pouvoir des charmes et des peines de Louisa, son cœur n'était pas fait pour soutenir

le rôle qu'il avait pris , il était encore trop susceptible d'éprouver le véritable amour : la compassion , le remords , ces émotions se seraient peut-être dissipées , s'il avait trouvé une conduite ordinaire , la violence , les reproches : mais le profond et silencieux chagrin de son amie augmentait son attachement ; jamais elle ne reprochait ses maux par des discours : parfois quelques pleurs parlaient pour elle , mais bientôt reprenant la force de les comprimer , son luth seul , par ses mélancoliques accords , annonçait sa tristesse.

Sir Edward , à son arrivée en Angleterre , conduisit Louisa dans une de ses terres , où elle fut traitée avec tous les égards qu'on accorde ordinairement à une épouse : elle aurait pu même exercer un pouvoir plus étendu que celui que l'on donne à sa femme , mais loin d'abuser de la complaisance et de la générosité d'Edward , elle refusa même que l'on mit sur son équipage des armes qui auraient rappelé un état qu'elle souhaitait toujours cacher , et , s'il était possible , oublier. Ses livres , sa musique , étaient ses seuls plaisirs , si l'on peut nommer ainsi une occupation qui suspendait pour quelques momens sa douleur , en la distraignant de ses remords : ils étaient bien agravés par le souvenir de son père abandonné dans son vieil âge , souffrant de ses propres infortunes et de la situation de sa fille. Sir Edward avait trop de générosité pour n'avoir pas songé à s'occuper du sort de Venoni : il avait voulu employer , pour compenser l'injure qu'il lui avait faite , un moyen qui ne peut devenir une réparation que pour l'homme bas et vil , et qui est une insulte pour l'homme d'honneur ; mais sir Edward ne put accomplir son projet : il apprit que Venoni , bientôt après l'enlèvement de sa fille , avait quitté son habitation ; ses voisins racontaient qu'il était mort en route , dans un village de la Savoie. Sa fille l'apprit avec une douleur vive et profonde : son affliction , pendant quelque tems , se refusa à toute consolation. Sir Edward redoubla de tendresse , d'attentions , pour adoucir son chagrin , et après que les premiers transports furent apaisés , il l'emmena à Londres , espérant que des objets nouveaux pour elle contribueraient à la distraire. Sir Edward avait trop de délicatesse pour ne pas comprendre la douleur de Louisa , elle augmentait encore sa tendresse , et donna une sorte de respect à ses attentions : il loua une maison séparée de la sienne , et la traita avec tous les égards d'un pur attachement ; mais tous ses soins pour la con-

soler, pour la distraire, furent infructueux : Louisa sentait toute l'horreur de sa faute, qu'elle considérait comme n'étant pas seulement la cause de sa ruine, mais celle de la mort de son père.

Sir Edward, à son arrivée en Angleterre, trouva sa sœur mariée à un homme d'une grande fortune et d'une haute naissance. Il l'avait épousée parce qu'elle était une des plus belles femmes de Londres ; et reconnue comme telle parmi ses connaissances. Elle l'avait choisi parce qu'il était le plus riche de ses adorateurs. Ils vivaient comme les gens de leur rang vivent ordinairement, gênés avec un revenu immense, sans véritable joie au milieu d'une perpétuelle gaité. Cette scène était si éloignée de l'idée que s'était formée sir Edward de la réception qu'il devait recevoir de ses parens, de ses amis, qu'il trouva une source continue de dégoût dans la société de ses égaux ; leurs conversations bizarres étaient sans élévation, leurs idées frivoles, leurs connaissances superficielles, avec tout l'orgueil de la naissance et l'insolence de la richesse ; leurs principes étaient bas et leur esprit médiocre ; dans leurs préputés attachemens, il ne découvrait que les desseins de l'amour-propre, et leurs plaisirs étaient aussi faux que leurs sentimens.

Dans la société de Louisa, il trouvait la sensibilité, la vérité ; son cœur était le seul qui prenait un véritable intérêt à son sort. Elle s'aperçut du retour de sir Edward à la vertu, et sentit tout le prix de son amour. Quelquefois, lorsqu'elle le voyait triste, elle essayait de faire prendre à ses traits une expression de joie qui ne leur était plus naturelle, et jouait sur son luth des airs vifs et gais au lieu de mélancoliques accords ; mais son cœur était brisé par l'effort qu'elle faisait pour cacher sa peine : trop faible pour résister long-tems à de si profondes émotions, Louisa perdit sa force, le sommeil l'abandonna, l'éclat de ses yeux se ternit, ses joues décolorées n'avaient plus leur fraîcheur. Sir Edward s'aperçut de ces symptômes alarmans, avec un profond remords ; souvent il détestait les fausses idées de plaisir qui lui avait faites regarder la ruine d'une fille innocente comme une chose glorieuse à accomplir : souvent il eût voulu retrancher de sa vie les deux mois qu'il avait passés dans la chaumière de Venoni, ou pouvoir encore donner le bonheur à cette famille dont il avait payé les tendres soins, la constante bonté, par la trahison et la cruauté d'un assassin.

Un soir qu'il était assis dans le parloir près de Louisa, son cœur fut ému en écoutant les sons d'un orgue qui passait dans la rue ; son amie fut aussi troublée, l'air qu'il jouait était de son pays natal. Sir Edward ordonna que l'on fit entrer l'organiste dans le salon ; il vint, et resta appuyé contre la porte : il joua d'abord un ou deux airs vifs et gais, que Louisa avait dansés souvent dans son enfance ; à ce souvenir des flots de larmes inondèrent son visage. Le musicien s'arrêta et commença un petit air plaintif.... (c'était celui composé en mémoire de sa mère). Louisa se précipite vers l'étranger, il jette son chapeau en arrachant un bandeau de taffetas noir qui le défigurait, Louisa reconnut son père.... Elle fit un mouvement pour l'embrasser : Venoni se détourna pour ne pas la recevoir dans ses bras, mais la nature fut plus forte que son ressentiment, et laissant couler ses pleurs, il pressa contre son sein sa fille fugitive. Sir Edward le fixa avec surprise et confusion. « Je ne viens pas ici, dit Venoni, pour me venger de vos torts, car je suis vieux, pauvre et malheureux ! Je suis venu pour voir mon enfant, lui pardonner et mourir ! Quand nous nous vîmes pour la première fois, sir Edward, nous n'étions pas ainsi ! Vous nous avez trouvés vertueux et heureux, nous chantions, nous dansions, aucun cœur triste n'habitait la vallée ; en vous voyant, nous cessâmes nos chants, nos danses : vous étiez malheureux, souffrant, et nous eûmes pitié de vous !.... Depuis ce jour, le pipeau n'a pas été entendu dans la vallée, la douleur a presque conduit le pauvre Venoni au tombeau, et ses voisins, dont il était aimé, ont perdu leur gaieté. Cependant, quoique vous nous ayez dérobé notre bonheur, vous ne paraissiez pas heureux vous-même ! Pourquoi, au milieu de la grandeur qui vous environne, baissez-vous vers la terre des regards tristes et confus ? Pourquoi cette pauvre fille, malgré les riches vêtemens dont elle est couverte, verse-t-elle tant de larmes ?.... — Elle n'en répandra plus, s'écria sir Edward, vous serez heureux et je serai juste ; pardonnez, mon vénérable ami, l'injure que je vous ai faite : pardonnez, ma Louisa, de n'avoir pas mis à un assez haut prix vos perfections. J'ai vu les femmes de mon rang, celles auxquelles ma naissance devait me faire prétendre ; je suis honteux de leurs vices, dégoûté de leurs folies ; corrompues dans leur cœur, elles sont, avec une affectation de pureté, esclaves des plaisirs, sans l'excuse de la pa-

» sion, et protestant un faux honneur, insensibles aux
 » charmes de la vertu. Vous, ma Louisa !... Mais je ne
 » veux pas vous rappeler ce qui peut me rendre moins
 » digne de votre future estime ; continuez à cherir votre
 » Edward, qui dans peu d'heures ajoutera un titre sacré à
 » ses droits, à votre affection : laissez, laissez, ma Louisa,
 » à la tendresse d'un époux, à rétablir la paix dans votre
 » cœur, les brillantes couleurs sur vos joues. Nous quit-
 » terons pour quelque tems le cercle du grand monde,
 » nous reconduirons votre père à son habitation : sous ce
 » paisible toit je serai encore une fois heureux ; heureux
 » sans trouble, car j'aurai mérité mon bonheur ; les danses,
 » les chants recominceront, le pipeau retentira de nou-
 » veau dans la vallée, et l'innocence et la paix habiteront
 » encore la chaumière de Venoni. »

Par M^{me} E. L.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — La dernière représentation d'*Alceste* et de la *Dansomanie* avait attiré le concours le plus brillant ; il en faut attribuer quelque chose au choix d'un tel spectacle confié aux premiers sujets dans toutes ses parties ; mais un tel empressement et une telle réunion ne pouvaient avoir pour motif que le désir de voir LL. MM. dont la présence était attendue ; à peine elles ont paru dans leur loge que de toutes les parties de la salle se sont en quelque sorte élancés vers elles, au milieu du bruit des fanfares, des acclamations les plus vives, des milliers de bras leur offrant à-la-fois des fleurs dont l'union était elle-même un emblème ingénieux. Au second acte une surprise agréable était réservée aux augustes spectateurs et au public ; au moment où le chœur adresse ses vœux aux dieux pour la conservation des jours d'*Admète*, on a entendu moins comme un fragment intercalé, que comme une scène appartenant au sujet, une invocation vraiment lyrique que le grand-prêtre adresse au père des immortels.

Tei qui veilles sur cet Empire,
 Bienfaiteur des humains éclairés par tes feux ;
 Toi qui ne vis jamais dans tout ce qui respire,
 Ni monarque aussi grand, ni sujets plus heureux ;

Apollon, ta faveur célesté
 De l'obscur avenir m'a dévoilé le sein,
 Et la fécondité d'Alceste
 D'un siècle de bonheur est le gage certain.
 Oui, ses fils dignes de leur père
 A la victoire un jour conduiront nos héros;
 Ses filles, de la paix ornement tutélaire,
 Des vainqueurs désarmés charmeront le repos.
 O Dieu ! qui dans les airs fais gronder le tonnerre,
 Protége Alceste et son époux !
 Les fruits de leur hymen sont l'espoir de la terre;
 Cent peuples réunis t'implorent avec nous.

CHŒUR DES FEMMES.

Oui, ses filles un jour embelliront la gloire.

CHŒUR DES HOMMES.

Ses fils dans les combats guideront nos héros;
 Cet Empire affermis leur devra la victoire,

CHŒUR DES FEMMES.

L'univers consolé leur devra le repos, etc.

L'Impératrice a paru extrêmement touchée de cet hommage; on a cru remarquer des larmes dans ses yeux, au moment où le public demandait à grands cris qu'on répétait ce beau vers :

Les fruits de leur hymen sont l'espoir de la terre.

M. Esménard est l'auteur de ce chant lyrique; il appartenait à l'auteur de *Trajan*, d'ennoblir ainsi et de rajeunir celui d'Admète. Le public a reconnu avec plaisir en lui un interprète fidèle de ses sentiments et de ses vœux. La lyre de Méhul s'était accordée avec celle du poète. Leur noble et touchante harmonie avait quelque chose de solennel et de religieux qui a fait une impression profonde: le temple était profane, mais l'encens était pur et la prière fervente; celui auquel elle était adressée n'aura vu qu'elle et son auguste objet.

Théâtre Français. — Les Trois Sultanes. — Tout le monde sait que la comédie des *Trois Sultanes* a été composée d'après le conte de Marmontel, intitulé *Soliman II*: mais il nous semble qu'on n'a pas fait assez d'attention jusqu'ici, du moins en France, à la différence essentielle qui existe entre les dénouemens de ces deux

ouvrages. Laharpe même n'en a point parlé, et c'est à un critique étranger, à l'illustre Lessing, que nous en devons la remarque. Il rédigeait en 1767 à Hambourg une feuille périodique où il rendait compte des nouveautés dramatiques dans un esprit et dans un style un peu différents de ceux de nos modernes feuilletons; et nous avons pensé que nos lecteurs seraient bien aises de trouver ici un extrait de son jugement sur les *Trois Sultanes*, ne fût-ce que pour comparer sa manière avec celle de nos critiques les plus accrédi-
tés.

Avant de s'occuper de la pièce de Favart, Lessing examine le conte de Marmontel avec sa sagacité et sa sévérité ordinaires. Il prouve d'abord très-bien que ce conte n'est rien moins que *moral*. Il ne voit dans Roxelane qu'une petite étourdie, spirituelle jusqu'à l'impudence, gaie jusqu'à la folie, ayant beaucoup de physionomie et peu de beauté, plutôt gentille que bien faite, qui rit et qui gronde, menace et badine, et prend tour-à-tour l'air caressant et boudeur, jusqu'à ce qu'enfin le bon Soliman, non content d'avoir, pour lui plaire, changé les règlements de son séoral, se décide à renverser pareillement toutes les lois de son empire et s'expose à révolter son clergé et son peuple, pour obtenir d'elle le même bonheur dont elle a déjà gratifié (c'est elle-même qui en fait l'aveu) tel et tel homme aimable de sa patrie. Après avoir ainsi traité Roxelane, on sent bien que notre critique ne ménage pas Soliman. Il trouve que Marmontel n'a fait de ce prince qu'un héros passif, un homme dont le goût dépravé par l'abus des plaisirs n'est plus séduit que par le bizarre et l'extraordinaire. Marmontel suppose qu'il cherche un cœur libre, capable de se donner par amour, de se résigner par amour à la triste condition d'esclave. Eh bien! il l'avait trouvé dans la tendre Elmire, et la tendre Elmire est oubliée dès qu'elle s'est rendue à ses vœux; elle est obligée de céder la place à la voluptueuse Délia, qui, lorsqu'elle n'a plus rien à lui refuser, se voit éclipsée à son tour par la coquette Roxelane. «En vérité, dit notre auteur, ce pauvre sultan me fait rire, et je devrais plutôt en avoir pitié. Si Elmire et Délia ont perdu pour lui tous leurs charmes, dès qu'elles ont cessé de lui résister, Roxelane en conser-
vera-t-elle encore? Huit jours après l'avoir couronnée, la trouvera-t-il digne de tous les sacrifices qu'il lui a faits? Je crains bien que dès le lendemain, à son réveil, toute illusion ne se dissipe; qu'il ne voie plus dans la compagne qu'ils'est choisie que son impertinence et son nez retroussé, et que

tout honteux il ne s'écrie : ô Mahomet ! où avais-je les yeux ? — Quelle impression morale , dit ailleurs Lessing , peut résulter d'un pareil conte ? quel but moral pouvait avoir l'auteur ? Il nous présente un couple que nous devrions mépriser : un libertin usé qui ne devrait nous inspirer que du dégoût , une coquette rusée , faite pour nous révolter par son impudence ; et il les peint sous des traits si séduisants , sous des couleurs si riantes , que rien ne m'étonnerait moins que de voir tel honnête mari se croire autorisé , par un tel exemple , à se dégoûter de sa femme parce qu'elle est tout simplement honnête , belle et complaisante , une Elmire , en un mot , et non une Roxelane.

Cette critique du conte de Marmontel est entremêlée de réflexions générales , aussi solides qu'ingénieuses , sur les droits et les devoirs des conteurs et des auteurs dramatiques , relativement aux faits et aux caractères historiques dont ils s'emparent , ainsi que sur le but de leurs compositions. Nous en ferions volontiers part à nos lecteurs si l'espace nous le permettait , mais il ne nous en reste pas trop pour traiter le principal sujet de cet article , le changement fait par Favart au dénouement de Marmontel. Après l'avoir annoncé comme très-heureux , Lessing n'en connaît pas moins avec un journaliste français contemporain , que Favart , jusqu'à ce dernier moment , avait plutôt exagéré qu'adouci le caractère de Roxelane. Sans doute , dit-il , il avait compté que ces exagérations donneraient plus de vivacité au jeu de l'actrice , et le dénouement qu'il avait en vue devait le rendre moins scrupuleux à cet égard. Quoiqu'que sa Roxelane se montre encore plus impertinente que celle de son modèle , il s'était ménagé un moyen de lui donner beaucoup plus de grandeur et de noblesse , et voici comment.

Dans le conte , Roxelane est réellement ce qu'elle paraît , une petite folle bien effrontée qui a le bonheur d'inspirer du goût au sultan , et qui connaît l'art d'irriter ses désirs par des refus jusqu'à ce qu'elle ait atteint son but. Dans la comédie , il y a bien autre chose en elle. Toute sa coquetterie , toutes ses impertinences semblent appartenir à un rôle qu'elle a voulu jouer , beaucoup plus qu'à son caractère. Son intention n'était point d'abuser de la faiblesse du sultan ; elle n'a voulu que l'éprouver ; aussi à peine l'a-t-elle amené où elle désirait , à peine a-t-elle reconnu que son amour est sans bornes , qu'elle jette le masque , et lui fait une déclaration assez imprévue sans doute , mais qui nous réconcilie

réconcilie pleinement avec elle, en nous montrant toute sa conduite sous un jour nouveau :

Sultan, j'ai pénétré ton ame ;
J'en ai démêlé les ressorts.

Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.

Tant de vertus excitent mes transports.

A ton tour tu vas me connaître :
Je t'aime, Soliman, mais tu l'as mérité.

Reprends tes droits, reprends ma liberté ;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.

Tu me soupçonnerais d'injuste vanité.

Va, ne fais rien que ta loi n'autorise :
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir :
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

« Elle dit, et tout-à-coup nos dispositions sont changées ; la coquette disparaît, et nous ne voyons à sa place qu'une femme aimable, aussi pleine de raison que d'originalité. Soliman cesse de nous paraître méprisable, car la nouvelle Roxelane est digne de son amour. Il l'aimait trop tout-à-l'heure ; nous craignons maintenant qu'il ne l'aime point assez, qu'il ne la prenne au mot, et que l'amant ne soit remplacé par le despote aussitôt que la maîtresse s'est resignée à être esclave. Nous craignons qu'il ne la remercie froidement de l'avoir arrêté si à propos lorsqu'il allait faire une folie, et que la pauvre enfant ne perde tout-à-coup, par sa générosité, ce qu'elle a eu tant de peine à obtenir par sa coquetterie : mais heureusement cette crainte est vaine, et la pièce se termine à notre pleine satisfaction. »

Nous espérons que nos lecteurs seront également satisfaits de cet éloge du dénoûment de Favart par une plume allemande. Mais Lessing ne s'y est pas borné ; après avoir loué le poète français, il a voulu examiner ce qui l'avait porté à altérer ainsi son modèle, et nous sommes d'autant plus disposés à le suivre dans cet examen, que nous y trouverons une espèce d'apologie pour le conte de Marmontel, dont la critique a pu paraître trop sévère, surtout à ceux qui se rappellent que Laharpe regardait Soliman II comme son meilleur conte moral. Lessing rappelle d'abord une différence qu'il a établie ailleurs entre le drame et l'apologue, dont les règles sous ce rapport sont communes au conte moral. Dans l'apologue, dit-il, le

Z

but est de rendre sensible quelque maxime de morale générale, et nous sommes satisfaits lorsque ce but est rempli. Peu nous importe que l'action soit complète ; le poète peut la finir où il veut ; il ne doit point s'inquiéter de l'intérêt que nous prendrons à ses personnages ; il a voulu nous instruire et non nous intéresser ; c'est à l'esprit seul qu'il s'adresse, et s'il l'a convaincu de la vérité qu'il voulait mettre en évidence, il a rempli sa mission. Le drame au contraire ne prétend point nous enseigner par ses fables telle ou telle vérité. Il veut intéresser ou plaire par le développement des passions ou par le tableau des caractères et des mœurs. Dans les deux cas, il a besoin d'une action complète, d'un dénouement satisfaisant à un certain point, choses dont nous nous passons très-bien dans l'apologue, parce que notre attention se porte toute entière sur la maxime générale, dont on nous offre une application si frappante à un cas particulier. D'après ces principes, si Marmontel avait réellement en vue, comme il le dit, de prouver que l'amour ne se commande pas, qu'on ne l'obtient point par la violence, mais par la complaisance et par la douceur, il pouvait finir son conte comme il l'a fini. L'indocile Roxelane ne cède en effet qu'à la soumission. Que nous la prenions pour une folle, pour une sorte de *servante maîtresse*, et son sultan pour un Pandolfe, c'est ce qui importe fort peu à l'auteur. Il ne doit même pas s'inquiéter davantage de ce qui suivra. Soliman se repentira peut-être bientôt de son aveuglement, de sa faiblesse. En quoi cela touche-t-il le moraliste ? Il a voulu montrer ce que peut la soumission sur les femmes, et il nous en a donné un exemple des plus frappans.

Favart était dans une situation bien différente lorsqu'il entreprit de mettre au théâtre le conte de Marmontel. Il sentit qu'une vérité morale isolée se perdrait dans le mouvement de la représentation ; que dût-elle même y demeurer toujours présente à l'esprit, le plaisir qui en résulterait ne pouvait tenir lieu de celui qui est vraiment essentiel aux ouvrages dramatiques, et que produisent des caractères bien conçus et bien dessinés. Or rien ne nous blesse plus dans ces caractères que de trouver leur valeur morale en contradiction avec la manière dont ils sont traités par l'auteur, et de le voir, soit qu'il se trompe, soit qu'il veuille nous tromper, guinder des nains sur des échasses, donner à la malignité et au caprice la couleur d'une aimable philosophie, dégager des absurdités et des vices de toutes les

Illusions de la mode et du bon ton. Plus nos premiers regards ont été séduits, plus la réflexion nous rend sévères: La laideur que le fard nous avait si bien cachée, deviens à nos yeux une double laideur, et le poète ne peut plus être pour nous qu'un homme immoral ou un imbécille. Tels sont les risques que courrait Favart avec les caractères donnés de Soliman et de Roxelane. Il s'en aperçut, mais ne pouvant réformer dès le commencement ces deux rôles, sans se priver d'une foule de jeux de théâtre que son parterre devait applaudir, il ne lui restait d'autre parti à prendre que celui qu'il a pris en effet. Grâce à son heureuse adresse, nous trouvons à la fin que ce qui nous a plu méritait aussi notre estime, et cette estime en s'établissant contente aussi notre curiosité pour l'avenir et calme notre inquiétude. Nous sommes tranquilles sur les suites de l'union de Roxelane avec Soliman, ce qui n'était pas moins nécessaire, car l'illusion étant beaucoup plus complète dans le drame que dans le conte, nous nous intéressons aussi davantage aux acteurs.

Lessing termine ici ses réflexions. Peut-être auraient-elles besoin d'être développées avec plus d'étendue: mais, telles qu'il les a laissées, nous croyons qu'elles peuvent encore être utiles aux jeunes auteurs, dans un temps sur-tout où il n'est guères de sujets qu'on ne s'avise de traiter sous la forme dramatique, et où l'on a fait plus d'une comédie de ce qui n'aurait dû fournir qu'un conte moral.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — La Société Philotechnique a tenu, il y a quelques jours, une séance publique. L'assemblée était nombreuse. Quoique les lectures le fussent aussi, la plupart ont été interrompues par de fréquens applaudissements. Voici l'ordre dans lequel ces lectures ont été faites.

M. La Vallée, secrétaire, a ouvert la séance par un rapport sur les travaux de la Société. Il a payé un tribut d'éloges et de regrets à la mémoire des membres qu'elle a perdus depuis l'avant-dernière séance. Ces membres sont MM. Fourcroy, Luce de Lancival, Chaudet et Moitte. M. La Vallée a rappelé ensuite les ouvrages publiés dans la même époque, par plusieurs de ses collègues; tels que la comédie du *Vieux Fat*, par M. Andrieux; le Tableau littéraire du dix-huitième siècle, par M. Victorin Fabre; l'*Eloge de La Bruyère*, par le même; le Recueil de Contes, de M. Bouilly; les *Commentaires sur Montaigne*, de M. le sénateur Vernier; un nouvel ouvrage

d'érudition , de M. Alexandre Le Noir ; etc. Enfin , passant aux travaux de la Classe des arts , il a cité plusieurs des ouvrages qui se font le plus remarquer dans l'exposition de peinture , et qui sont dus aussi à des membres de la Société Philotechnique.

M. Victorin Fabre a lu ensuite un *Rapport sur les concours d'Éloquence et de Poésie* , que nous transcrirons tout à l'heure , ainsi que le *Programme* des prix ; M. Bouvier des Mortiers , une pièce de vers qui a pour titre : *la Naissance du plaisir* ; M. Le Noir , une dissertation sur les offrandes que les anciens faisaient de leur chevelure , soit aux Dieux , soit aux morts ; M. Guichard , une *Epître aux Détracteurs* ; M. Taillefer , une Description des principaux monumens de l'église de Westminster ; M. Guillard , une fable , intitulée : *le Fleuve et le Ruisseau* ; M. Julien , un morceau d'histoire ; et M. Raboteau , *le Premier Amour* , anecdote en vers.

La séance a été terminée par un trio de violon , inédit , composé par M. Libon.

**RAPPORT SUR LES CONCOURS D'ÉLOQUENCE ET DE POÉSIE,
POUR L'ANNÉE 1811. — M. Victorin Fabre, rapporteur.**

« La Société Philotechnique , persuadée que si les Académies peuvent avoir une heureuse influence sur la destinée des lettres , c'est stir-tout par les récompenses qu'elles présentent à l'émulation des talens , avait pris la délibération d'ouvrir des concours annuels , lorsque M. Le Bouvier des Mortiers , l'un de ses membres , l'a prévenue qu'un savant étranger offrait à la Société de faire les fonds des deux prix ; s'en rapportant d'ailleurs aux juges tant pour le choix du genre des ouvrages que pour celui du sujet.

» Sur le rapport d'une commission spéciale , la Société Philotechnique a arrêté , d'abord , que ses prix seraient , pour cette année , le premier d'éloquence , l'autre de poésie ; en second lieu , que le sujet du prix d'éloquence serait *l'Eloge du Poussin* , le sujet du prix de poésie , *la Mort du Tasse*.

» Une Société qui n'est pas uniquement composée d'hommes de lettres et de savans , mais qui renferme aussi dans son sein des artistes , a dû éprouver le désir de rendre à-la-fois un hommage aux lettres et aux arts. C'était se conformer doublement au but de son institution. Or , c'est ce qu'elle a voulu , c'est ce qu'elle a cru faire , en proposant aux lettres une couronne que les lettres ne pouvaient obtenir qu'en célébrant dignement les arts ; couronne qui devait ainsi être honorable pour les lettres par le choix du genre d'ouvrage , et flatteuse pour les arts par celui du sujet. Tels sont les motifs qui ont déterminé

la Société Philotechnique à donner un prix d'éloquence, et à destiner ce prix à l'Eloge d'un peintre fameux.

» Elle a dû choisir le Poussin, par un sentiment d'orgueil national, et comme le chef ou *le Prince de l'Ecole française*. Elle a cru le devoir aussi par des considérations purement littéraires, et parce qu'é l'Eloge de ce grand maître présente au talent oratoire un fond très-riche et des développemens pleins d'intérêts. D'abord, les nombreux ouvrages du Poussin, l'heureux choix et la variété de ses sujets, la profondeur, l'énergie ou la grâce de ses expressions, la vigueur de ses pensées et la noblesse de son style; ensuite, les principes très-sages et très-étendus qu'il s'était faits sur son art, et qui se trouvent indiqués dans quelques-unes de ses lettres ou de ses réparties les plus étonnées, assez pour qu'il soit possible d'en saisir l'enchaînement, pas assez pour qu'il soit sans mérite d'en tirer une véritable théorie; enfin sa vie long-tems troublée par la calomnie et par de lâches intrigues dont n'avait pu le défendre la protection même de son roi; la noble simplicité de son caractère et de ses moeurs qui, en le rapprochant, pour ainsi dire, de quelques-uns des personnages célèbres dont il a retracé les actions, l'a aidé sans doute à les peindre si bien (1); tout, dans l'Eloge de cet homme grand par le talent et par le cœur, prêté aux ressources inépuisables de l'éloquence dont la voix doit s'élever en disant la gloire et les infortunes du génie et de la vertu.

» Il est inutile, après cet exposé, d'avertir que la Société demande un Eloge oratoire, et non point une Dissertation hérissée de ces termes techniques qu'il est sans doute possible au talent d'employer avec le plus brillant succès; car qu'y a-t-il pour le talent d'impossible? mais dont l'usage, même adroit et heureux, est si voisin de l'abus; et qui, loin de prouver une étude approfondie des modèles et des procédés de l'art, annoncent trop souvent, au contraire, qu'on n'a effleuré de leur théorie que la partie la moins difficile, et sur-tout la moins importante.

» La mort du Tasse, arrivée la veille même du jour où il devait cendre la couronne que Pétrarque avait portée, n'a pas semblé réunir moins d'avantages, comme sujet de poésie, que l'Eloge du Poussin comme sujet d'éloquence. L'époque célèbre où vécu le Tasse, les orages de sa vie connus de tous ceux qui cultivent les lettres; ce chef-

(1) Il serait facile d'appuyer cette observation sur divers exemples. On se contentera de rappeler ici, d'un côté la générosité connue, le réel désintéressement du Poussin; de l'autre, un de ses plus admirables chefs-d'œuvre, *le Testament d'Eudamidas*.

d'œuvre de son brillant génie, cette *Jérusalem* plus connue encore ; la couronne offerte à ce grand homme lorsqu'à peine il sort des fers et recouvre sa raison long-tems éclipsée ; et pour dire plus en un seul mot, le *Tasse-tout* entier, avec sa gloire et ses malheurs, placé entre le *ceroueil* et le *Capitole* ; tel est le sujet que la Société propose, en regardant comme inutile d'ajouter qu'il permet, ou plutôt qu'il exige, toutes les richesses de la poésie.

» Elle ne prescrit pas le genre du poème, quoique les formes épiques ou lyriques lui paraissent convenir spécialement à l'élévation du sujet. Mais elle croit devoir observer qu'il s'agit d'un grand poète, et d'un grand poète épique : de plus, que la haute épopée, le premier de tout les genres de poésie, est aussi celui dans lequel notre patrie a obtenu le moins de succès ; que tous les efforts des amis des lettres et de la gloire nationale doivent, par cette raison même, tendre constamment à encourager les études épiques, trop abandonnées de nos jours ; ces études qu'on reconnaît dans nos maîtres à la grandeur du dessin et à la richesse des couleurs, et qui sont d'ailleurs indispensables à quiconque veut être vraiment poète dans quelque espèce de compositions que s'exerce son génie. Par ces considérations dont le public appréciera la justesse, la Société verrait avec plaisir, parmi les pièces envoyées au concours, des fragmens dans le genre épique, ou plutôt des récits d'Epopée. »

La Société Philotechnique publie le programme suivant :

Prix d'éloquence. — Le sujet de ce prix est l'*Eloge de Nicolas Poussin*.

La Société désire que cet Eloge soit environ d'une heure de lecture.

Prix de poésie. — Ce prix sera adjugé à une pièce de vers dont le sujet est la *Mort du Tasse*.

Le genre du poème est laissé au choix des auteurs.

Tout ouvrage destiné au concours doit avoir cent vers au moins, et trois cents au plus.

Conditions du concours. — Toute personne, à l'exception des membres résidans de la Société, est admise à concourir.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne doit porter le nom de l'auteur, mais seulement une sentence ou devise. On pourra y attacher un billet séparé et cacheté qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où la pièce aura mérité le prix.

Les ouvrages destinés au concours seront adressés au secrétaire de la Société Philotechnique, Musée des monumens français, rue des Petits-Augustins. Le commis au secrétariat en donnera des récépissés.

Les concurrens sont prévenus que la Société ne rendra auéune des pièces qui auront été envoyées au concours. Il est d'ailleurs superflu sans doute d'avertir que, quoique l'un des deux genres de compositions qu'elle demande, ait pour sujet la mort d'un grand homme étranger, elle ne peut admettre en poésie, non plus qu'en éloquence, que des ouvrages écrits dans la langue nationale.

Le terme prescrit pour l'envoi des pièces destinées au concours, est fixé au 1^{er} août 1811 : ce terme est de rigueur.

Les prix d'éloquence et de poésie seront, pour chacun, une médaille d'or de 300 francs. Ils seront décernés dans la séance publique du mois de novembre 1811.

La commission administrative de la Société délivrera la médaille au porteur du récépissé ; et, dans le cas où il n'y aurait point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au porteur de sa procuration.

ATHÉNÉE DE PARIS. — *Séance du 17 novembre.* — Cette séance était consacrée au discours d'ouverture ; et c'était M. Victorin-Fabre qui avait été choisi pour prononcer ce discours. Il n'était pas facile de parler une heure sur un sujet donné, et que tant d'autres orateurs semblaient avoir épousé depuis plus de vingt ans. Le nouveau professeur s'est tiré de ce mauvais pas avec assez d'adresse et de talent. Une assemblée très-nombreuse lui a témoigné sa satisfaction de la manière la moins équivoque. Nous ne tenterons pas de donner l'analyse de son discours dont quelques journaux ont fait la parodie ; nous n'avons pas assez de confiance en notre mémoire pour croire avoir tout retenu ; nous craindrons de faire par erreur ce que d'autres ont fait peut-être par une cause moins excusable, et de travestir entièrement ce que nous prétendrions faire connaître. Nous pouvons seulement indiquer quelques-uns des passages qui ont reçu le plus d'applaudissements : tels sont un tableau des écoles publiques de la Grèce, disposé très-oratoirement et écrit de verve ; le morceau où l'orateur a déploré avec noblesse et sentiment les divisions qui règnent trop souvent parmi les gens de lettres ; cet autre morceau où il annonce avec autant de modestie que d'intérêt le cours d'éloquence qu'il va faire ; enfin la péroration, forte d'idées et de grandes images, où il retrace vivement tout les genres de gloire qui ont illustré notre nation, pour qui, dit-il à-peu-près, mériter l'admiration de toutes les autres semble n'être plus qu'un noble devoir à remplir. Cette péroration a produit la sensation la plus vive. Il est doublement honorable de faire naître des émotions lorsqu'elles ont leur source dans des sentimens aussi élevés.

Mais l'orateur doit s'attacher à travailler son débit, à mettre dans

sa lecture plus de simplicité, s'il ne veut pas qu'on accuse son style d'emphase, enfin à faire moins de bruit, s'il veut se faire mieux entendre.

Après le discours de M. Victorin-Fabre, M. Mollevaut a récité une idylle, dont le sujet est la métamorphose d'une nymphe de Diane en sensitive, jolie pièce où l'on a sur-tout remarqué d'heureuses imitations des poëtes anciens. M. de Chazet a terminé la séance par un morceau de poésie intitulé : *Sedaine aux Champs-Elysées*. Beaucoup de gaieté, de l'esprit, des épigrammes bien amenées, ont tour-à-tour excité le rire et les applaudissements.

C. D.

ACADEMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE DIJON.

— *Programme pour le concours de 1811.* — L'Académie avait proposé pour le concours de 1809 la question suivante : *En quoi les journaux ont-ils contribué au perfectionnement des sciences, des lettres et des arts ? quel rang les ouvrages de ce genre doivent-ils occuper parmi les productions littéraires ?*

Aucun des ouvrages envoyés à l'Académie n'ayant rempli les conditions du programme, elle met de nouveau cette question au concours pour 1811.

Elle prévient ceux qui s'en occuperont, qu'ils ne doivent pas se borner à faire connaître l'origine, les auteurs et les objets des journaux français suivant leur ordre chronologique. La partie historique des journaux se trouve consignée dans plusieurs ouvrages connus de tous ceux qui s'occupent de la recherche des faits littéraires. La partie critique, réduite dans ces mêmes ouvrages à quelques discussions isolées produites sous l'influence des hommes, des choses et des tems, exige des développemens plus étendus, un examen plus approfondi, et des jugemens plus libres et plus impartiaux.

Les concurrens ne doivent pas non plus présenter des généralités sur les journaux et négliger de détailler les travaux de chacun d'eux ; ils doivent particulariser les principes de critique de ceux qui ont exercé une influence quelconque sur les sciences, sur les lettres et sur les arts.

Dans ce genre de recherches, il faut s'attacher à saisir et à développer la doctrine scientifique ou littéraire d'un journal, en marquer les variations, comparer ses opinions et ses jugemens divers entr'eux, et avec ceux des autres journaux ; démontrer leur influence, signaler leurs erreurs, démasquer leurs passions, et déduire de cet examen des conséquences particulières à chaque journal, et générales pour la solution de la question.

Telles sont les vues qui auraient dû diriger ceux qui se sont pré-

sentés dans le concours. Telle était la tâche que l'Académie leur imposait. Elle ne demandait pas une histoire critique des journaux relative à quelques époques de la littérature française, elle ne demandait pas que cette histoire finit avec les Desfontaines et les Frérons. Depuis cette époque, les lettres ne sont pas restées sans intérêt, les littérateurs sans génie, et leurs ouvrages sans succès mérité. Les sciences, sur-tout, ont fait des découvertes nombreuses et importantes. Les arts, qui étaient alors au dernier terme de la dégradation, se sont relevés de leur chute, et ont fait, comme les sciences, des progrès inattendus et surprenans. Les journaux n'ont pas dû rester étrangers à tant de brillantes découvertes; ils ont dû intervenir comme soutiens ou comme obstacles dans cet élan qui distingue les littérateurs, les savans et les artistes de la fin du siècle dernier.

L'Académie ne demande pas une simple dissertation historique sur les journaux; elle ne demande pas non plus un discours seulement oratoire; elle veut un ouvrage d'histoire et de critique littéraire des journaux.

En examinant quel rang les journaux doivent occuper parmi les productions littéraires, les concurrens ne doivent pas s'occuper d'un classement bibliographique, mais d'un classement déterminé par la la considération du mérite et de l'utilité littéraire des journaux.

L'Académie ajoute au concours de 1811 la question suivante:

La postérité est-elle plus claire et plus équitable dans ses jugemens que les contemporains?

Le prix pour chacune de ces questions est une médaille de la valeur de 300 fr.

Les ouvrages doivent être écrits en français, et envoyés, francs de port, avant le 1^{er} juillet 1811, à M. Morland, docteur en médecine, secrétaire de l'Académie.

Les auteurs doivent éviter soigneusement de se faire connaître dans le texte de leurs ouvrages, soit directement, soit indirectement.

Nouvelles littéraires, extraites du Journal général de la littérature étrangère.

PISE. Les libraires Molini, Landi et Compagnie à Pise, annoncent une édition magnifique de l'*Orlando furioso*. Cette édition, ornée du portrait de l'Arioste gravé par Morghen, formera cinq volumes in-folio. Le prix de chaque volume sur papier royal sera de 80 paolis, et sur papier vélin 160 paolis.

GÈNES. *Liste des auteurs actuellement vivans à Gênes.*

- 1^o. Domenico Viviani, professeur d'histoire naturelle, auteur des *Annales botanici*, d'un *Voyage dans les Apennins*, etc.
- 2^o. M. Spinola, auteur d'une description des insectes rares de la Ligurie, etc.
- 3^o. G. A. Mengiardini, professeur en médecine, auteur d'un *Mémoire sur les schistes de Lavagna*, d'un *Essai sur les hôpitaux*, etc.
- 4^o. G. Mojon, professeur de pharmacie, auteur d'un cours de chimie, traduit en français.
- 5^o. Giambattista Guani, médecin, auteur d'un *Essai sur les maladies contagieuses*.
- 6^o. Onofrio Stassi, professeur en médecine, auteur d'un *Traité sur le muriate de baryte*.
- 7^o. Domenico Piaggio, savant antiquaire, a publié plusieurs Mémoires relatifs à la peinture et à la gravure.
- 8^o. L'abbé Franc. Carrega, auteur de plusieurs Mémoires académiques.
- 9^o. Le Père Giuseppe Scolari, savant helléniste, auteur de plusieurs petits Mémoires, qui s'occupe de traductions métriques d'Horace et de Perse.
- 10^o. Le Père Celestino Massuco s'occupe d'une traduction d'*Horace*, avec des notes.
- 11^o. Girolamo Serra, auteur d'un Mémoire sur l'inscription trouvée dans la vallée de Polcevera.
- 12^o. Gaetano Marré, professeur de langue française, a traduit la vie d'*Agricola* et le Traité *De moribus Germanorum* de Tacite.
- 13^o. Benedetto Solari, évêque de Nole, savant orientaliste, et auteur de plusieurs traités théologiques.
- 14^o. Ambrogio Mulcedo, professeur de mathématiques, connu par des Mémoires sur le calcul des quantités hyperboliques.
- 15^o. Le Père Niccolo delle Piane, auteur d'une *Histoire des papes* et d'une *Histoire de la philosophie*.
- 16^o. Paolo Scogni, professeur de morale, a publié plusieurs Mémoires académiques.
- 17^o. Ippolito Durazzo, patricien et protecteur des sciences et des arts, auteur d'un *Eloge de Christophe Colomb*.
- 18^o. L'abbé Ant. Pagane, rédacteur de la *Gazzetta di Genova*, qui paraît depuis 1797.
- 19^o. N. C. Grillo, patricien, auteur d'un *Eloge d'André Doria*.

20°. Le Père Ottavio Assarotti , fondateur d'un institut de sourds-muets.

21°. Faustino Gagliufsi , de Raguse , professeur de langue latine , auteur de plusieurs poésies latines inédites.

22°. Le Père Bernardo Laviosa , auteur de plusieurs ouvrages en prose et des *Canti menanconici*.

23°. Gioachino Ponta , improvisateur , et auteur d'un *Poème sur la vaccine* , imprimé chez Bodoni.

24°. G. Carlo di Negro , patricien , auteur de plusieurs poésies.

25°. Mme Clelia Grimaldi , née Durazzo , s'applique principalement à l'étude de la botanique.

26°. Mme Antonia Costa , née Galera , membre de plusieurs académies , s'occupe de peinture et de dessin. Son dernier ouvrage est un portrait de l'empereur Napoléon , peint à l'huile.

27°. Violantina Spinola , née Balbi , membre de plusieurs académies , s'occupe de beaux-arts , et possède la plupart des langues européennes.

On peut ajouter à cette liste :

28°. Jacques Graberg , né à Hemsoe en Suède , établi à Gênes depuis 1795. Il est connu par des *Annali di geografia e di statistica* , publiées à Gênes en 1802 , et par un journal du blocus de Gênes en 1802 , écrit en langue suédoise. Il est auteur 1° d'un *Mémoire sur les Huns du Nord* , qui paraîtra dans les *Actes de l'Académie de Turin* pour l'an 1810 ; 2° d'un autre *Mémoire sur les Skaldes* , qui sera inséré dans le second volume des *Atti della academia italiana* ; 3° d'une *Grammaire française à l'usage des Allemands* , imprimée à Vienne en 1806 , et 4° d'une imitation de l'histoire de l'enfant prodigue , en dialecte génois.

NAPLES. — On prépare à Naples une nouvelle édition de l'*Histoire de la littérature et des arts des Deux-Siciles* , connue sous le titre de *Vicende della cultura delle due Sicilie* , di Pietro Napolitano Signorelli. — Tout l'ouvrage formera six volumes grand in-8°. , dont le premier a paru chez Orsini. L'édition sera achevée à la fin de 1810. On souscrit pour chaque volume la somme de 8 carlini.

Le même auteur prépare une nouvelle édition de son *Histoire critique de l'ancien et du nouveau théâtre* , ou *Storia critica de' Teatri antichi e moderni* . — Cette nouvelle édition aura huit volumes in-8°. au lieu de six , et la souscription a été ouverte au mois d'août , chez le libraire Orsini.

LONDRES. — *Société instituée à Londres pour l'encouragement des arts , manufactures et commerce* . — Cette société fondée en 1754 , aux frais des membres qui la composent , s'est maintenue jusqu'ici par ses

propres forces, et ses efforts ont été couronnés des succès les plus heureux. La liste des membres contribuans remplit près de trente-six pages, imprimées en petit caractère, et augmente chaque année. Les prix consistent en grandes et moyennes médailles d'or et d'argent, auxquelles on ajoute souvent une certaine somme de guinées. Le conseil d'administration est composé de 36 membres, à la tête desquels se trouve le duc de Norfolk comme président, et parmi la liste des vice-présidents, on remarque les noms des ducs de Bedford, Portland, Northumberland; des comtes de Dartmouth, Radnor, Liverpool, Romney, etc.

Depuis les cinquante-six ans que cette société existe, elle a publié vingt-sept volumes de transactions qui offrent une quantité de notices sur les découvertes et inventions les plus importantes et les plus utiles. La distribution de ces volumes est très-simple. On y trouve d'abord la liste du conseil d'administration et les prix offerts et décernés chaque année. Ensuite viennent des notices sur les prix d'agriculture, de manufactures, de mécanique, de commerce, etc. accordés par la société dans le courant de l'année. Finalement la liste des objets offerts à la société, le catalogue des modèles et des machines et la liste alphabétique des membres.

Les volumes XXVI et XXVII, qu'elle vient de publier, sont accompagnés de plusieurs planches et des portraits du duc de Richmond et du comte de Liverpool.

Les prix proposés en 1808 ont été distribués dans la séance du 30 mai 1809, par le duc de Norfolk. Il y en avait huit d'agriculture, deux de chimie, dix-neuf de beaux-arts, deux de manufactures, dix-sept de mécanique et un de commerce.

DANEMARCK. — Deux gens de lettres danois, MM. Grundvig et Sibbern, se proposent de publier un journal de philosophie, d'histoire et de poésie, sous le titre d'*Odin et Saga*.

— Dans une des dernières séances de la société des sciences de Copenhague, le professeur Mynster a lu un mémoire sur *les propriétés et les effets de l'air comprimé*, et dans la même séance le capitaine Cramer a obtenu la médaille de la société pour son mémoire sur *la théorie de la manivelle*.

— Le professeur Oersted annonce une nouvelle théorie de l'acoustique, d'après les observations de Chladni.

— Le roi a ordonné, d'après la proposition du chevalier Krarup, que deux personnes seraient chargées de parcourir la Sélande pour y planter de la garance, et pour instruire les habitans de la manière de cultiver cette plante.



POLITIQUE.

LA gazette de la cour de Pétersbourg donne les détails qu'on va lire sur la suite des opérations de l'armée russe en Moldavie.

« Le 3 octobre, la place de Breugowo fut investie. La garnison tenta de se sauver à Widdin; mais le colonel Tsvhertsubow, dont le corps observait la route, repoussa l'ennemi, et les Cosaques en tuèrent beaucoup avec leurs piques. Nous avons fait cinq prisonniers et tué une centaine d'hommes. Notre perte n'est que de quatre Cosaques blessés et de huit chevaux tués. Le 4, le faubourg fut occupé par le corps du colonel Glebow. Le 5, pendant la nuit, le major Erichs, de l'artillerie, fit éléver quatre batteries avec vingt pièces de canon. Au point du jour il commença un feu très-vif, et à midi les batteries ennemis étaient réduites au silence. A trois heures du soir, le major Salmanow prit le cimetière d'assaut, ce qui causa à l'ennemi une perte sensible. La prise de ce cimetière était très-importante, à cause de sa situation dominante; et pendant la nuit on y dressa une batterie de six pièces, à quatre-vingt-dix toises de distance des fortifications.

« Le 6 octobre, la garnison ennemie souffrit cruellement par notre feu, qui incendia un magasin dans l'intérieur de la forteresse. On entendit les hurlements affreux des Turcs, qui cependant ne voulurent pas encore consentir à capituler. La nuit ayant mis fin à la canonnade, la garnison essaya de se sauver par le chemin de Negotin; mais, en passant la rivière de Timok, elle fut attaquée et dispersée par un détachement du colonel Tutschchaninow. Voulant alors regagner la forteresse, elle se vit enfin coupée par le colonel Tschernosubow.

« C'est ainsi que 1500 hommes qui défendaient Breugowo furent tout-à-fait exterminés, et il n'en resta que cent hommes; qui furent enfin forcés de se rendre. Nous avons pris sept étendards, trois pièces de canon, et une quantité considérable de munitions. Notre perte n'est que de deux hommes tués, de six blessés et de vingt-cinq chevaux tués.

Le détachement du colonel Glebow a occupé la place de Breugowo, où la journée du 7 a été employée à enterrer les morts. Le 8, un *Te Deum* a été chanté en présence des troupes victorieuses. »

On peut ajouter à ces rapports ce qu'on écrit de Vienne à une date récente : on y croit que le divan consent enfin à céder les provinces sur la rive gauche du Danube, et à reconnaître désormais ce fleuve, jusqu'à son embouchure, comme limite entre les deux Empires, mais qu'il n'est pas disposé à renoncer à ses prétentions sur la Servie. On assure généralement que le chevalier Italinsky, qui a long-temps résidé à Constantinople, a les instructions et les pouvoirs nécessaires de la part du gouvernement russe pour traiter de la paix.

La diète suédoise, qui avait été transférée à Stockholm pour la réception du prince royal, a terminé sa session. Cette cérémonie a été présidée par le roi séant sur son trône, et ayant le prince royal à ses côtés.

On a remarqué parmi les résolutions qui ont été prises dans les dernières séances des Etats, celle qui porte que l'ex-roi Gustave-Adolphe et sa postérité sont bannis à perpétuité du territoire suédois, et qu'il leur est défendu d'y rentrer sous peine de mort. La liste civile a été considérablement diminuée par les économies que la diète a faites dans plusieurs parties de la dépense publique. Sous Gustave-Adolphe, les sommes allouées pour l'entretien du roi et de sa maison s'élevaient à 500,000 rixdales de banque : elle a été réduite à 260,000. La fixation établie pour le prince royal était de 60,000 écus ; elle vient d'être augmentée de 6000, et cette somme devra suffire pour l'entretien des maisons du prince et de la princesse. Les Etats ont alloué 12,000 rixdales pour le prince Oscar.

S. A. R. le prince de Suède a pris séance au conseil d'état. Il a reçu successivement les hommages de tous les corps constitués, et ceux des associations littéraires. Le lecteur verra peut-être ici avec intérêt le discours que le prince a adressé à l'archevêque de Lindholm après avoir fait devant ce prélat la profession de foi sur la religion luthérienne.

« M. l'archevêque, j'ai été dès mon enfance instruit dans la religion réformée. Les événemens qui se sont passés en Europe pendant les vingt dernières années, ayant amené les armées françaises en Allemagne, j'ai eu occasion de connaître les ministres protestans de ce pays, et de me convaincre, en conversant avec eux, que la confession

d'Augsbourg, telle qu'elle a été reprise par les princes et Etats protestants d'Allemagne à l'Empereur Charles V, contient véritablement la parole de Dieu et la doctrine de J. C. Toutes les recherches que j'ai faites depuis m'ont affirmé dans l'opinion que cette profession est la véritable. C'est donc par persuasion, autant que par le désir d'établir entre le peuple suédois et moi des rapports plus intimes, que j'embrasse aujourd'hui publiquement la confession luthérienne, à laquelle j'étais depuis long-tems attaché de cœur. »

Après ce discours, S. A. R. remit à l'archevêque l'acte suivant, signé de sa main :

« Je déclare que je reconnais, crois et professe, que je professerai et défendrai toujours la religion évangélique-luthérienne, telle qu'elle a été professée dans la confession de foi invariable remise à la diète d'Augsbourg en 1530, et adoptée par le concile d'Upsal en 1593; que je désapprouve et rejète tous les principes et usages religieux opposés à la doctrine luthérienne, et que, dans tout ce qui concerne le culte divin, je prendrai pour guide les principes et les usages de l'église luthérienne, tels qu'ils sont adoptés dans le royaume de Suède.

» Pour donner à cet acte toute l'authenticité possible, je l'ai signé de ma main, et muni de mon sceau. »

Donné à Elseneur, le 19 octobre 1810.

JEAN-JULES, *prince héritaire de Suède.*

Les conjectures que nous nous permettions sur la cessation prochaine de l'état équivoque où se trouvait la Suède dans ses rapports avec l'Angleterre n'ont plus rien d'incertain.

« Nous venons de recevoir, porte une lettre de Copenhague, une nouvelle qui fait ici une grande sensation. C'est que la Suède vient de déclarer la guerre à l'Angleterre. Le canon des batteries de Suède s'est fait entendre. Le séquestre a été mis sur toutes les marchandises coloniales et anglaises, et les bâtimens anglais ou masqués anglais ont été saisis dans tous les ports de Suède. Si cette déclaration de guerre de la Suède avait eu lieu trois mois plus tôt, les Anglais n'auraient pas troublé, cette année, la navigation de la Baltique. Il est certain que l'année prochaine ils n'y reviendront pas, et que le Danemark, la Suède et la Russie auront la pleine liberté de cette mer.

» On assure que l'amiral Saumarez a dit, avant même qu'il connût la déclaration de guerre de Suède, que son gouvernement n'enverrait plus un convoi et une escadre si considérable dans la Baltique; que les dépenses de l'ar-

mement se montaient au-delà des bénéfices du commerce, qui d'ailleurs a fait des pertes énormes. On évalue les prises que les Danois seuls ont faites à 25 millions.

« Les bâtimens de Ténériffe, qui ont été confisqués en Russie, portaient pour plus de 30 millions de marchandises; ce qui a été pris dans les ports du Mecklenbourg, de la Poméranie suédoise, de la Prusse, ce qui a été perdu par le défaut de port de refuge, l'incertitude qui a régné dans la marche des convois, tout cela rend énorme la perte des Anglais. »

Déjà cette importante nouvelle est parvenue à Francfort, et répandue par conséquent dans toute l'Allemagne, où elle montre l'accomplissement du système suivi contre l'Angleterre. L'Allemagne apprend que le commerce anglais est efficacement banni de la Suède, au moment même où dans toutes les places de commerce de la confédération, et dans toutes les Anseatisques, on brûle et l'on anéantit les produits de l'industrie insulaire. A Hambourg et sur la côte on a détruit pour plusieurs millions de ces marchandises; au même moment, cinquante-un navires étaient saisis et confisqués à Koenisberg et à Pillau.

Une assez grande mortalité règne à Cadix, les effets d'une fièvre pernicieuse sont particulièrement éprouvés par les habitans; les Anglais qui occupent l'île de Léon, et les Espagnols qui sont joints à eux, paraissent en avoir peu souffert. A Gibraltar, des rapports très-suspects et des morts alarmantes ont eu lieu; elles paraissent devoir être attribuées à la même maladie. Des mesures ont été prises sur-le-champ pour séparer les personnes atteintes: douze tentes ont été élevées sur un tertre, et complètement isolées; les personnes qui les occuperont seront soumises à une quarantaine rigoureuse; ce tertre est nommé le *terrain neutre*. On espère arrêter les progrès de la contagion; mais il est inutile de chercher à dépeindre les alarmes qui règnent; toutes les mesures qui sont prises les attestent assez. La faculté a déclaré, en date du 30 octobre, que cette fièvre était de la même nature que celle qui exerça ses ravages en 1804.

Il n'y a pas de nouvelles officielles de Lisbonne et des armées sur le Tage, depuis celles que nous avons fait connaître; l'*Alfred* oppose les rapprochemens et les détails qu'on va lire aux notes confidentielles publiées par les journaux du ministère.

» Les

« Les dernières nouvelles de Lisbonne , dit-il , sont moins satisfaisantes que les précédentes. Massena , qui a été représenté , depuis quelques semaines , comme mourant de faim , et dans une position où il avait été attiré par les manœuvres trompeuses de son antagoniste , est encore dans celle qu'il occupait , en face même de l'armée anglaise , tandis que les habitans de Lisbonne éprouvent déjà toutes les privations d'une ville assiégée. Les calculs sur la retraite inévitable de Massena , vu le manque de provisions , se sont trouvés jusqu'ici totalement faux : et quoique les dépeches de lord Wellington n'aient pas positivement primé cette attente , il est évident , par différens passages des lettres de sa seigneurie , que telle a été pendant long-tems son opinion. Dans une lettre , sa seigneurie assure que Massena ne possède d'autre terrain que celui qu'occupe son armée ; et dans une autre , que quand les Français auront consommé les provisions des villages qu'ils occupent , ils seront sans ressources. Chaque jour , le public est inondé de lettres de Lisbonne , qui annoncent la misère , la maladie et la famine qui existent dans le camp français. Cependant , Massena est en état d'envoyer des détachemens sur ses derrières , à plus de cent milles de distance , tandis que le gros de son armée est à trente milles de Lisbonne. Le général Loison , à la tête d'un fort détachement , après avoir reconnu les bords du Tage jusqu'à Villa-Velha , prend une position à Sobreira-Formosa , ville qui est à la distance de cent quarante milles de Lisbonne. Ainsi , nonobstant la force des armées combinées , Massena occupe une étendue de cent milles de terrain sur ses derrières , dans laquelle il peut agir sans être inquiété , quoique des détachemens des armées combinées aient été représentés comme occupant les positions de Leira et d'Ourem. Cette dernière place est à très-peu de distance de Thomar ; et si les armées combinées avaient une confiance suffisante en la supériorité de leur force , les troupes portugaises qui occuperaient Thomar devraient intercepter la communication entre l'armée française et la division Loison ; mais il est clair que Massena agit sur toute cette ligne sans craindre aucun mouvement des armées combinées. La position occupée par Loison n'est qu'à vingt-six milles de Castel-Branco , et de là aux frontières d'Espagne il y a un peu plus de quarante milles. Il paraît que les Français ont poussé plusieurs fois des reconnaissances jus- »

A a

qu'à Abrantes. Des lettres reçues par la malle de Lisbonne, font soupçonner que Drouet s'avance maintenant avec son corps, qui est de 25,000 hommes, dans l'intention d'assiéger Abrantes. D'après toutes ces circonstances relativement aux positions et à l'état des armées ennemis, on ne peut supposer, ni que Massena soit au moment de sa ruine, ni que la situation des habitans de Lisbonne soit telle, qu'elle exclue toute inquiétude sur les extrémités auxquelles ils pourront se trouver réduits dans le cas où Massena conserverait sa position. »

Nous voyons avec peine, ajoute le *Morning-Chronicle*, que nos craintes sur l'horrible combat qui se prépare aux bords du Tage se fortifient tous les jours, et par toutes les nouvelles qui nous arrivent de Lisbonne.

Nous avons des raisons de croire, d'après des lettres arrivées par le dernier paquebot, que *Drouet a réellement joint Massena avec 15000 hommes, et que le siège d'Abrantes est commencé*. Les ministres ont jugé convenable de ne donner qu'un extrait des dépêches de lord Wellington, ce qui n'est point propre à rassurer le public. Massena ne renoncera pas à son but. Nos nouvelles disent qu'il assiège maintenant Abrantes. Ainsi l'armée alliée devra la voir succomber, ou hasarder une bataille.

Le *Moniteur* ne voit pas dans cette note du *Morning* la preuve d'une exacte connaissance de l'état des choses, et rectifiant le nouvelliste anglais il donne les renseignemens que l'on va lire.

« Le 12 et même le 15 novembre, aucune des trois divisions du général Drouet, ainsi que la division du général Gardanne, n'avait encore rejoint le prince d'Essling sur le Tage. C'est donc sans avoir reçu aucun renfort que ce prince assiège Abrantes et manœuvre sur les deux rives du Tage. Nous pouvons même assurer qu'à la date du 15 les troupes du duc de Trévise n'avaient pas encore dépassé la Guadiana pour se porter dans l'Alentejo. »

Un gentleman qui avait quitté Lisbonne le 14 novembre, et qui avait visité l'armée anglaise avant son départ, avait évalué les forces anglaises de 28 à 30 mille hommes, et celles des Portugais de 30 à 35 mille.

A la date du 27 le roi était dans le même état, les lettres de Lisbonne ne donnaient aucun détail important; à Londres le renchérissement des denrées devenait exor-

bitant et leur pénurie inquiétante ; les banqueroutes se multipliaient dans les proportions les plus effrayantes.

Nous avons dit que la négociation pour l'échange des prisonniers avec l'Angleterre était rompue, et que M. Mackenzie est parti de Morlaix le 6 novembre. Le *Moniteur* a prouvé, en publiant la totalité des pièces officielles qui composent cette négociation, avec quelle sécurité on pouvait mettre en évidence les actes de cette nature que le gouvernement a consentis. Le parlement s'assemble ; ce sera un beau sujet pour les orateurs de l'opposition que de demander le dépôt sur le bureau des actes dont il s'agit : ils occupent deux feuillets du *Moniteur*, et peuvent se résumer comme il suit :

Depuis le commencement de la présente guerre, la France et l'Angleterre n'ont eu aucun cartel pour l'échange des prisonniers. Ce qui s'est opposé jusqu'à cette heure à ce qu'on put s'entendre sur cet objet si important pour l'humanité, est la dissidence qui existe sur les points suivans :

L'Angleterre ne veut considérer comme prisonniers que les nationaux anglais. Elle ne veut pas admettre au bénéfice de l'échange les Allemands, les Espagnols, les Portugais et ses autres alliés, faisant partie de ses armées, ou faisant partie d'armées se combinant avec les siennes.

Le second point de dissidence est la capitulation du général Walmoden, lors de la conquête du Hanovre. Dix-sept mille hommes se rendirent prisonniers de guerre : l'Angleterre ne veut pas les reconnaître, quoique la plus grande partie de ces hommes, officiers et soldats, aient depuis été à son service, en violation de la capitulation et du droit des gens.

Pendant huit ans ces questions ont donné lieu à de longues discussions.

En avril 1810 un commissaire anglais est arrivé à Morlaix. Pour parvenir à lever ces difficultés, des négociations ont été commencées ; elles ont duré huit mois sans succès.

La France proposait deux bases.

La première était de renouveler ce qui s'était fait en 1780. Par le cartel de 1780, les prisonniers des deux nations avaient été échangés en masse, en couvrant la différence par une somme d'argent.

Cette base ayant été déclinée, la France a proposé l'ô-

change total des prisonniers des deux masses belligérantes, homme par homme, grade par grade. Des hommes qui avaient fait partie d'une même armée, d'armées qui avaient combiné leurs mouvements et concouru aux mêmes opérations, étaient solidaires les uns des autres. En proposant cette seconde base, la France allait plus loin; elle consentait à rendre tous les prisonniers espagnols qu'elle avait de surplus, c'est-à-dire qu'elle faisait un abandon de plus de vingt mille prisonniers au-delà du nombre qui aurait été échangé.

Cette seconde base fut seule discutée pendant huit mois. L'Angleterre feignit d'adopter le principe, on crut l'échange terminé; mais dans ses projets de cartel, l'Angleterre laissa percer ses véritables intentions. On vit qu'en paraissant adopter le principe d'échange, elle tendait un piège. Elle voulait, sous ce prétexte, retirer les prisonniers qu'elle a en France, en échange d'un nombre égal de prisonniers français qui sont en Angleterre; faire ensuite naître des incidents pour garder les vingt mille prisonniers français qui resteraient encore à échanger, et laisser en France les prisonniers espagnols dont elle ne se soucie guère. Le piège était trop grossier: l'Angleterre acceptait le principe d'un échange général, et se réservait, en même temps, le moyen de n'exécuter qu'un échange partiel lorsqu'elle aurait eu tous ses prisonniers à Londres; car ce n'est certainement pas le cas qu'elle fait des prisonniers espagnols qui l'aurait portée à respecter le traité et à renvoyer en France le reste des prisonniers français. Les négociateurs anglais appelaient cela accorder le principe de l'échange, homme par homme, grade par grade, des deux masses en total, mais non simultanément. Aussi ont-ils jeté le masque et rompu les négociations lorsqu'on leur a présenté les conditions d'un cartel qui exécutait le principe avec bonne foi, c'est-à-dire en établissant un échange de 3000 Français et alliés de la France contre 3000 Anglais et alliés de l'Angleterre, dans la proportion où se trouvaient les prisonniers dans les masses; savoir, 3000 Français contre 1000 Anglais et 2000 Espagnols. La proposition de la masse des prisonniers était dans ce rapport.

Quant à la capitulation de Walmoden, on n'a pu s'entendre davantage sur ce point. L'Angleterre ne voulait accorder, contre les 17,000 Hanovriens, que 3000 Français. La France, par esprit de conciliation, avait réduit sa

prétention au tiers, c'est-à-dire, à 6000 Français, quoiqu'il fût prouvé que sur les 17,000 Hanovriens, plus de 9000 avaient servi, ou servaient encore dans les rangs anglais.

Voilà quelle a été la négociation ; nous avons fait connaître quel était le négociateur ; le lecteur pourra juger l'un et l'autre à la fois, et apprécier l'un par l'autre, le but de la négociation par le choix du ministre, le caractère et les intentions du ministre par la manière dont il a suivi la négociation.

Dimanche dernier, jour anniversaire du couronnement de S. M., le sénat a été admis à présenter ses hommages, et à exprimer sa profonde reconnaissance pour l'heureuse communication que l'Empereur a daigné lui faire.

S. Ex. M. le président du sénat a porté la parole en ces termes :

« Sire, le sénat a entendu avec l'émotion la plus vive la lecture de la lettre de V. M. I. et R.

» La France voit s'accomplir le vœu qu'elle avait formé, et ne cessant d'admirer les destinées du plus grand des monarques, elle se plaît à contempler l'étoile brillante de Napoléon éclairant un berceau qu'entourent les lauriers de la gloire et les palmes des vertus.

» Combien de fois, sire, nous avons présenté au premier des héros l'hommage et l'admiration du grand peuple. Nous offrons aujourd'hui au père de la patrie les vœux de ce peuple heureux de votre bonheur, heureux de ses espérances, heureux de tout ce que lui inspire l'auguste princi-
pesse qu'il chérit et pour elle et pour vous. »

Le même jour, il y a eu audience diplomatique ; un *Te Deum* solennel a été chanté dans l'église métropolitaine ; les églises consistoriales et israélites ont aussi retenti d'actions de grâces, et de l'expression des vœux le plus solennels.

S.

PARIS.

LL. MM. II. et RR. ont assisté à une représentation de *l'Avare* et des *Trois Sultanes*.

— Il y a eu mercredi dernier conseil de ministres.

— Par divers décrets S. M. a nommé le sieur Poitevin de Maissemi, préfet actuel du département du Mont-Blanc, à la préfecture du département de la Somme ; le sieur Finot, auditeur, à la préfecture du département du Mont-Blanc ; le baron Duplantier, préfet actuel du département des Landes, à la préfecture du département du Nord ; le comte d'Angosse, chambellan, à la préfecture du département des Landes ; le comte de Plancy, préfet actuel du département de la Nièvre, à la préfecture du département de Seine-et-Marne ; le baron de Breteuil, auditeur, à la préfecture du département de la Nièvre ; le baron Arborio, préfet actuel du département de la Sura, à la préfecture du département de la Lys ; le comte de Lavieuville, chambellan, à la préfecture du département de la Sura ; le baron Capelle, préfet actuel du département de la Méditerranée, à la préfecture du département du Léman ; le baron de Goyon, auditeur, préfet actuel du département de l'Aveyron, à la préfecture du département de la Méditerranée ; le baron Girod de Viennay, auditeur, à la préfecture du département de l'Aveyron ; le baron Rolland, préfet actuel des Apennins, à la préfecture du département du Gard ; le sieur Maurice Duval, auditeur, à la préfecture du département des Apennins ; le sieur Jannesson, sous-préfet actuel de l'arrondissement de Deux-Ponts, à la préfecture du département de l'Ems Oriental.

— L'impératrice, accompagnée de sa dame d'honneur, et de M. le grand-maréchal du palais, a visité l'exposition des Panoramas.

— M. Treilhard, comte de l'empire, ministre d'état, est décédé le 1^{er} décembre ; il a été inhumé à Sainte-Geneviève, en qualité de grand-officier de la légion-d'honneur ; quatre ministres d'état portaient les coins du drap. M. le comte de Fermont a prononcé, sur sa tombe, un discours dans lequel il a retracé les services publics et les vertus privées de ce magistrat.

— Un opéra nouveau, intitulé *Sophocle*, a été donné dimanche au théâtre de la cour. Il est annoncé prochainement à l'Opéra ; LL. MM. y sont attendues aujourd'hui à une représentation du ballet de *Psyché*.

ANNONCES.

Les Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et N. Revett, peintres et architectes. Ouvrage traduit de l'anglais, par L. F. F., et publié par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut de Hollande. Trois volumes in-folio, imprimés par F. Didot.

Le premier volume a paru en deux livraisons ; le second et le troisième, beaucoup plus considérables que le premier, seront distribués en trois livraisons. Le prix de chaque livraison est de 20 fr. papier ordinaire, 25 fr. avec épreuves sur papier Hollande pour le lavis, et 40 fr. texte et planches sur papier vélin. On ajoute 2 fr. pour le port par la poste.

On sousscrit à Paris, chez C. P. Landon, peintre, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune.

La troisième livraison, qui vient de paraître, est la première du second volume. Cette livraison, composée, outre le texte, de seize planches, dont une double, contient la vue générale de l'acropole ou citadelle d'Athènes, le plan de l'acropole, les places, coupes, élévations et détails du temple de Minerve, nommé Parthenon et Hecatomedon, les sculptures dont il est orné, et une vue perspective de ce temple dans son état actuel, divers fragmens antiques, etc.

Choix de Biographie ancienne et moderne, à l'usage de la jeunesse ; ou Notices sur les Hommes illustres de diverses nations, avec leurs portraits gravés au trait en taille-douce, d'après les meilleurs originaux. Par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, correspondant de l'Institut de Hollande. Deux vol. in-12, ornés de 144 portraits. Prix, 12 fr., et 14 fr. franc de port. Chez C. P. Landon, peintre, rue de l'Université, n° 19.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, ou Colles-

tion des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les langues européennes; des relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers, et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus, etc., etc.; publiées par M. Malte-Brun. *Seconde édition* de la deuxième souscription, revue, corrigée et augmentée. Quatre vol. in-8° de 1620 pages, imprimés sur caractère cicéro neuf et papier fin d'Auvergne, avec douze planches et cartes gravées en taille-douce, dont une coloriée. Prix, 27 fr., et 33 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Choix décennal de poésies légères, depuis 1800. Un vol. in-12 de 300 pages, caractère petit-texte, orné d'un frontispice et d'un titre gravé, imprimé sur très-beau papier pâte-vélin. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez P. Blanchard et comp^e, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 449.

Rapports et discussions de toutes les classes de l'Institut de France, sur les ouvrages admis au concours pour les prix décennaux; précédés des rapports du Jury sur le même sujet. Un vol. in-4°, broché. Prix, 15 fr. Chez Baudoin et comp^e, imprimeurs de l'Institut de France, rue du Pot-de-Fer Saint-Germain; et chez Garnery, libraire, rue de Seine, ancien hôtel de Mirabeau.

La Mort d'Abel, traduction libre en vers du poème de Gessner, par M. Lablée. Un vol in-18, imprimé sur carré fin, par Michaud frères, et orné de six jolies figures gravées par Le Cerf, d'après les dessins de M. Monnet, peintre, et ancien membre de l'Académie de peinture. Prix, broché, 2 fr.; pap. vélin, 3 fr.; relié en veau doré par Rosa, 5 fr.; en maroquin, ou imprimé en or, 8 fr. Chez Pierre Blanchard et comp^e, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 449; et chez Rosa, relieur, rue de Bussy, n° 15.

Les Commentaires de César, traduits par J. B. Varney, ancien professeur de l'Université de Paris. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCCXI. — *Samedi 15 Décembre 1810.*

POÉSIE.

CHANT D'ALLÉGRESSE.

Le front ceint d'olivier, et le myrte à la main,
Chantez, Muses, chantez les doux fruits de l'Hymen.

Aux fureurs des partis, aux discordes livrée,
La France, trop long-tems sous leur joug inhumain,
Exbia le mépris du pouvoir souverain;
Trop long-tems Erynnis, sur l'Europe éploreade,

Etendit un sceptre d'airain :

Sur l'autel de la Paix, Mars éteint son tonnerre;
Hercule a terrassé l'hydre des factions;
Par lui sont abattus nos affreux Géryons;
L'Hymen consacre, enfin, le repos de la terre;
Les signes précieux de la fécondité
Fondent, sur la splendeur d'un trône héréditaire,

La publique félicité;

Et de prospérités source à jamais féconde,
Le berceau d'un enfant fixe l'espoir du monde.

Le front ceint d'olivier, et le myrte à la main,
Chantez, Muses, chantez les doux fruits de l'Hymen.

B b

O toi qui des époux accueilles les offrandes ,
 Lucine , à tes autels entourés de guirlandes ,
 Vois s'élever nos vœux , et fumer notre encens ;
 Tu dois à l'Univers le plus doux des présens ;
 À nos maîtres , un fils , à nos neveux , un père .
 Et vous , Dieux qui veillez aux destins de la terre ,
 Dieux qui , par des bienfaits , régnez sur les mortels ,

 Tournez vers nous vos regards paternels :
 Dotez de vos faveurs , au jour de sa naissance ,
 L'héritier du héros qu'idolâtre la France .
 Flore , de tes présens , viens orner son berceau ;
 Hébé , répands sur lui les dons de la jeunesse ;

 Hygie , ô propice déesse !
 De ses jours précieux entretiens le flambeau ;
 Qu'aux jeux les plus riaus votre zèle s'empresse ,
 Grâces , bercez-le dans vos bras :
 Que ta force . puissant Alcide ,
 Soutienne et dirige ses pas :
 Minerve , couvrie-le de l'immortelle égide ;
 Thémis , qu'à ses décrets ton équité préside :
 Sage aux conseils , invincible aux combats ,
 De son père , toujours , que l'exemple le guide .
 Le front ceint d'olivier , et la myrte à la main .
 Chantez , Muses , chantez les doux fruits de l'Hymen .

Ô d'un père immortel l'espérance et la joie ,
 Quel immense avenir devant toi se déploie !
 Tu rènes , en naissant , sur la cité de Mars ;
 Sur la ville sacrée
 Souveraine des rois , des mortels adorée ,
 Ville de Romulus , et mère des Césars !
 Puissante par la guerre , illustre par les arts ,
 Rome enchaîna le monde à son char de victoire ;
 Les jours de son antique gloire
 Vont luire enor sur ses remparts ;
 Et , sous tes lois , l'aigle Romaine ,
 Suivant , d'un vol audacieux ,
 L'aigle Française , aux rives de la Seine ,
 Avec elle reprend son essor vers les cieux ;
 Mais Lutèce , rivale et de Rome et d'Athènes ,
 Lutèce ton berceau , dont les vœux , en ce jour ,

Devant ton aspect, précédent ta naissance,
Doit obtenir, de ton enfance,
Et les premiers regards, et le premier amour.
C'est elle dont la voix fait redire à la France :

Le front ceint d'olivier, et le myrte à la main,
Chantez, Muses, chantez les doux fruits de l'Hymen.

Comme un être nouveau qui, lorsque les tempêtes

Cessent de régner dans les airs,
S'élève radieux, au-dessus de nos têtes,
Et vient, par son aspect, rassurer l'Univers,

Parais, enfant, notre espérance,
Enfant, heureux soutien des destins de la France :

Sur ton front, que la majesté,
Que la grâce, dans ton sourire,
Dans tes regards, que la bonté,
De tes nobles parens qu'on chérit, qu'on admire,
Rendent les traits divins à notre œil enchanté :

Que leurs leçons instruisent ton jeune âge ;
Des vertus unis l'héritage
A l'héritage des grandeurs ;
Soumets les volontés, en captivant les coeurs ;
Sur l'ameur fonde ta puissance ;
Des traits de la bienfaisance
Orne le diadème : ajoute à sa splendeur
Le doux éclat de la clémence :
Des travaux paternels atteignant la hauteur,
Eternise la paix, présent de la victoire,
Et que, par toi, le siècle de la gloire
Soit toujours celui du bonheur.

Par P. A. VIEILLARD.

VERS qui terminent le discours sur le poème épique que
M. LE GOUVÉ a prononcé, mercredi 5 décembre, en
ouvrant son cours de poësie latine, au Collège de France.

Vous qui dans les transports dont votre ame est frappée,
Aspirez à l'honneur de faire une épopée,
Voulez-vous de ce genre atteindre les hauteurs ?
Sans doute consultez ces longs dissertateurs
Dont le rôle, soumis à de pénibles veilles,

B b 2

En montra les devoirs et non pas les merveilles ;
 Mais ne vous bornez point à leur froide raison ;
 Un exemple toujours surpassé une leçon.
 Entreprenez sur-tout l'étude approfondie
 De ces grands écrivain dont la muse hardie ,
 Célébrant des héros les nobles sentimens ,
 Eleva d'un bel art les pompeux monumens.
 Le critique , enseignant les lois de l'harmonie ,
 Ne donne que le goût ; eux , donnent le génie ,
 Et prouvent qu'aux aiglons prompts à se signaler
 L'aigle seul dans les airs peut apprendre à voler.
 Lancez-vous sous l'essor de ces guides habiles ;
 Recueillez chaque trait de leurs pineaux fertiles ;
 Plongez-vous tout entiers dans leurs trésors ouverts ,
 Et formez vos couleurs des teintes de leurs vers.
 Ils sont là , sous vos yeux , vous offrant leurs ouvrages ,
 Parés du double sceau de la gloire et des âges.
 Du vieux chantre d'Achille admirant la grandeur ,
 Vous puiserez dans lui le talent créateur ,
 Le don de dessiner de fougueux caractères ,
 D'exprimer tout le bruit des combats sanguinaires ,
 Et ce riche crayon , qui , d'un doux coloris
 Ayant peint la ceinture ornement de Cypris ,
 Trace encor le sourcil dont le dieu du tonnerre
 Fait trembler le Ténare et l'Olympe et la Terre.
 Dans son rival moins fier , et non moins attachant ,
 Vous apprendrez tout l'art d'un fonds sage et touchant .
 Le secret des ressorts que l'intérêt seconde ,
 Des transports de l'Amour la science profonde ,
 Le choix de ces tableaux dont le charme vainqueur
 Captive en même tems l'esprit , l'ame et le cœur ,
 Et ce style accompli qui semble en ses richesses
 Avoir de l'Hélicon épuisé les largesses.
 Enfin vous saisirez dans le Tasse et Milton
 Leurs contraires beautés , et le sublime ton
 Dont l'un , aux sons brillans de sa lyre inspirée ,
 Célèbre les combats d'une guerre sacrée ,
 Et l'autre de Satan décrit les noirs détours
 Dans les bosquets d'Eden , près des premiers amours .
 Voilà les vrais flambeaux dont les rayons antiques
 Ouvriront à vos pas les sentiers poétiques.
 Suivez donc leur lumière ; et si vous faites choix

D'un sujet éclatant de vertus et d'exploits,
 Vous obtiendrez comme eux cette touchante gloire
 De graver les grands noms au temple de mémoire,
 Et chanter en des vers que liront nos neveux
 Les belles actions, et les guerriers fameux.

ENIGME.

LECTEUR, j'habite un vaste empire ;
 Mais enfermée en ma prison,
 Faite d'une double cloison,
 C'est tout au plus si je respire.
 Cependant on me cherche avec empressement,
 On brave pour m'avoir un perfide élément ;
 Sans que je me défende, on m'enlève à mon poste ;
 On me fait voyager en poste,
 Pour arriver en tous pays
 Où je suis attendue, et sur-tout à Paris,
 Où l'on m'aime par excellence,
 Plus qu'en tout autre lieu de France.
 Je dois pourtant dire de bonne foi
 Qu'honnêtement il en use avec moi
 Quand à ses goûts l'homme me sacrifie ;
 Afin que de chez moi je sorte tout d'un tems,
 Il en fait aussitôt ouvrir les deux battans,
 Puis lesteinent, et sans cérémonie,
 Il m'introduit en un palais,
 Et m'engloutit sans plus d'apprêts.

S.....

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, je suis un excellent ragoût,
 Composé des morceaux les meilleurs en cuisine ;
 Peut-être il ne faut pas en juger à la mine,
 Mais bien plutôt en juger par le goût.
 J'enferme en mes dix pieds la douce nourriture
 Que donne un animal qu'on mène à la pâture,
 Et le vase qui la contient
 Lorsque Pérette le retient

Sans le laisser tomber : c'est note en musique ;
Une plante anti-scurbutique ;
Ce qu'en hiver femmes mettent souvent,
Pour mieux être à l'abri du vent ;
Ce qu'on dit en tout temps être une bonne chose,
Où, si l'on n'y dort pas, du moins l'on se repose ;
Deux terrains environnés d'eau ;
Pour s'envoler ce qui sera à l'oiseau ;
Le seul objet qu'on envisage,
Alors qu'à certain jeu l'on met ;
(Jeu que toujours évite l'homme sage ;)
Ce que l'on est souvent quâhd on joue au piquet.

S.....

CHARADE.

Mon premier est un sot autant qu'on le peut être,
Lorsque sur la sottise on grefle la fierté ;
Il est présomptueux, ivre de vanité,
Se méconnait sans cesse, et croit se bien connaître ;
Pour mon second, rien n'est plus simple, plus uni,
Aussi rien n'est plus doux à manier que lui.
Voilà, mon cher lecteur, un premier, un dernier,
Dont la clarté n'est pas extrême ;
Mais c'est bien pis de mon entier,
Rien ne ressemble plus à l'obscurité même.

S.....

Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIFFE et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est l'Alphabet.

Celui du Logographe est *Prame*, dans lequel on trouve : *rame*.

Celui de la Charade est *Corsage*.



SCIENCES ET ARTS.

BIBLIOGRAPHIE AGRONOMIQUE, ou Dictionnaire raisonné des ouvrages sur l'Economie rustique et domestique, et sur l'art vétérinaire ; suivie de Notices bibliographiques sur les auteurs, et d'une Table alphabétique des différentes parties de l'art agricole, avec l'indication des numéros qui renvoient soit à l'ouvrage, soit à l'auteur ; par un des Collaborateurs du *Cours complet d'Agriculture-Pratique*. — Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

L'ÉCRIVAIN qui trace une nouvelle route dans un genre de littérature qui n'a pas encore été exploité, a toujours le mérite de la nouveauté ; mais à ce mérite il peut en joindre un second qui n'est pas moins recommandable, celui d'avoir su se livrer à un travail utile au public ; et à ce double titre, l'auteur de la Bibliographie agronomique a acquis des droits à la reconnaissance de tous les amis de l'agriculture. Nous donnerons les mêmes éloges à l'ouvrage, considéré sous le rapport de l'exécution, quoique l'on puisse lui reprocher quelques légers défauts. C'est ce que nous allons examiner.

Après avoir parlé, dans un discours préliminaire, des avantages de l'agriculture et avoir donné à cet art les éloges qui lui sont dus, l'auteur développe le plan qu'il a suivi dans son travail. L'ouvrage est divisé en trois parties ; la première contient, par ordre alphabétique, les titres des ouvrages d'économie rurale et domestique ; la seconde, le nom des auteurs rangés dans le même ordre ; et la troisième, une table raisonnée des matières.

On trouve, dans la première partie, non-seulement les titres entiers des ouvrages, mais encore de petites notices qui accompagnent une grande partie de ces

titres, et dans lesquelles on expose le plan des auteurs, les matières qu'ils ont traitées, et un jugement sur leur travail. On regrette que l'auteur n'ait pas porté un jugement sur tous les ouvrages dont il donne le titre. Il eût rendu sa Bibliographie d'un usage plus utile aux agriculteurs. On consulte en effet ces sortes d'écrits, non-seulement pour savoir quels sont les auteurs qui ont traité tel ou tel sujet; mais on cherche en outre à connaître ceux qui ont apporté plus de sagacité et de lumières dans leur travail.

La première partie contient aussi quelques notices sur la vie des auteurs, mais on eût pu facilement les intercaler dans la seconde; ce qui eût été conforme au plan de l'ouvrage, et eût mis plus d'ordre dans sa composition. On aurait pu aussi lui donner un plus grand développement, en rapportant les titres des divers Mémoires d'Agriculture disséminés dans les recueils des académies, des sociétés particulières, et dans les journaux d'agriculture, ainsi que l'ont fait Philippe Ré et Lastri, dans les Bibliographies économiques qu'ils ont publiées, et dont nous avons rendu compte dans ce journal, il y a quelques mois; ces mémoires, trop souvent oubliés et rarement cités lorsqu'on en profite, ne doivent pas être négligés, par la seule raison qu'ils n'ont pas été imprimés isolément. Au reste, l'exécution de l'idée que nous énonçons, mériterait un ouvrage spécial dans le genre de celui qui a été composé par M. Reuss, bibliothécaire de Goëttingue. Cependant, l'auteur a cité quelques-uns de ces mémoires: mais il eût dû, en formant son plan, les y comprendre tous, ou les en exclure en totalité.

Il a classé alphabétiquement, dans sa seconde partie, les noms des auteurs dont les ouvrages sont mentionnés dans la première, et il renvoie, par des numéros correspondans, aux titres, ce qui est d'une grande commodité pour faciliter les recherches; car on trouve par le moyen de ces renvois tous les ouvrages composés par un auteur. Il eût été à désirer, pour la plus grande promptitude de ces recherches, qu'on eût mis sous chaque numéro quelques mots indicatifs du genre

d'ouvrage auquel il correspond, ainsi que cela a été fait par M. Barbier dans la table des auteurs anonymes. Il est vrai que cette marche eût allongé l'ouvrage de quelques pages: mais tout travail qui économise le tems des lecteurs, ne doit pas être assimilé à la prolixité. Il est fastidieux, lorsqu'on veut connaître le titre d'un ouvrage, d'aller de renvoi en renvoi, et de feuilleter un livre cinquante fois, avant de trouver ce qu'on cherche; ainsi, Buc'hoz a écrit un traité sur les oiseaux de basse-cour; celui qui voudra en connaître le titre, consultera le catalogue de l'auteur de la Bibliographie, article *Buc'hoz*; et ce ne sera qu'après avoir parcouru inutilement cinquante-sept numéros, qu'il parviendra enfin au cinquante-huitième, sous lequel est désigné l'ouvrage que cet auteur trop fécond a donné sous le titre de *Trésor des Laboureurs dans les Oiseaux de basse-cour*.

Cette seconde partie est enrichie de notices sur la profession et les travaux des auteurs, et sur l'époque où ils ont vécu. Ces notices auraient été plus utiles, si l'on eût toujours indiqué l'année de leur naissance ou celle de leur mort.

Nous avons trouvé dans la table des matières qui forme la troisième partie de la Bibliographie Agronomique le même défaut que nous venons de faire observer. On désigne, par exemple, sous l'article *Agriculture* plus de cent trente numéros qui renvoient à autant d'ouvrages différents, ce qui exige une patience dans les recherches dont peu de personnes sont susceptibles. Nous aurions aussi désiré que l'auteur n'eût pas chargé cette table des matières, de préceptes et d'observations qui ne doivent se trouver que dans les ouvrages où l'on cherche des lumières sur les principes ou sur la pratique de l'art. Ainsi le mot *Acacia* est accompagné du passage suivant: *Cet arbre vient naturellement dans l'Amérique septentrionale: il y croît promptement, et y sert à beaucoup d'usages. La culture de l'acacia a fait beaucoup de progrès en France. On s'est livré à des essais heureux en général, cependant quelques propriétaires trouvent qu'il casse facilement.* Ces petites dissertations sont des hors-d'œuvre

qu'on ne s'attend pas à trouver dans une bibliographie. On y cherche seulement des indications, afin de prendre connaissance des auteurs et de leurs ouvrages, et d'y recourir lorsqu'on veut étudier la matière qu'ils ont traitée.

On voit, par l'exposé que nous venons de donner, que le plan de l'auteur est bien conçu et très-commode pour les personnes qui font des recherches. Il comprend non-seulement les ouvrages français, mais encore un certain nombre d'ouvrages latins, imprimés soit en France soit chez l'étranger. En voulant y faire entrer les écrits latins, il était nécessaire de les y inclure en totalité. La bibliographie dont nous parlons offre sous ce rapport une lacune considérable; et dans ce cas il eût fallu indiquer sur le titre qu'on trouverait dans l'ouvrage cette partie de la littérature agronomique. Car le titre de l'auteur est trop général, et semble annoncer une bibliographie des ouvrages sur l'économie rurale et domestique, et sur la vétérinaire, publiés dans toutes les langues.

Malgré ces petites imperfections, et quelques erreurs qui peuvent se corriger facilement dans une nouvelle édition, et malgré l'oubli d'un certain nombre d'ouvrages, nous croyons que la Bibliographie agronomique mérite un accueil favorable de la part des cultivateurs et des amateurs de bibliographie. L'auteur, qui n'a pas jugé à propos de mettre son nom à la tête de l'ouvrage, a été obligé de le livrer à l'impression avant de lui avoir donné toute la perfection dont il est susceptible: mais il se propose de publier incessamment un supplément, où il réparera les omissions qui lui étaient d'abord échappées.

Pour mettre les lecteurs à même de juger du style de l'auteur, nous allons citer un passage du Discours préliminaire.

« Le silence gardé par la plupart des historiens sur l'agriculture, ou le laconisme avec lequel ils en parlent, n'a rien d'étonnant ni de blâmable. Avouons d'ailleurs qu'il faut à la curiosité une série d'événements, de guerres, d'actions éclatantes. Soyons justes; ce n'est pas la faute des écrivains si ce que nous estimons le mieux, ce que nous apprécions le plus, n'est

» pas toujours ce qui nous plaît davantage. L'estime est
 » un sentiment froid, mais durable : l'agriculture le
 » mérite, on ne le lui refuse pas, mais c'est l'enthousiasme qui distribue les couronnes ; elles sont dues
 » aux guerriers. La carrière qu'ils parcourent est celle
 » de l'honneur ; la défense de la patrie arme leurs bras :
 » la gloire est leur plus douce récompense ; ils ont tout
 » sacrifié pour l'obtenir. Le cultivateur reçoit la sienne
 » dans la tranquillité dont il jouit et dans son indépendance. Quel sacrifice a-t-il fait ? Son temps ? mais il
 » s'est écoulé rapidement dans des jouissances continues. Ses travaux ? Ils entretiennent sa santé ; l'espérance les embellit toujours. Sa fortune ? elle s'est accrue
 » ou tout au moins conservée. Il fut toujours heureux : le bonheur et la gloire habitent rarement ensemble : le plus souvent il faut choisir entre l'un ou l'autre. Pourquoi donc exiger qu'ils se trouvent réunis ?

» Si, par légèreté, par insouciance ou par ton, l'on a voulu répandre quelquefois des ridicules sur cet art, de grands hommes l'ont vengé par leurs discours ou par leurs exemples. Le premier des orateurs romains lui consacra des pages éloquentes : le plus habile des généraux de la république cultiva son champ après avoir sauvé sa patrie. Condé, Catinat se plaisaient, l'un à Chantilly, l'autre à Saint-Gratien, à des travaux champêtres. Enfin, le guerrier dont la mort a fait répandre des larmes à un héros et à nos braves, oubliait, à Maison-sur-Seine, au milieu des occupations agronomiques, et ses grandeurs et sa gloire (1).»

C. P. DE LASTEYRIE.

(1) Le maréchal Lannes, duc de Montebello, qui portait à la cour la franchise des camps, se délassait à Maison, en se livrant à des travaux agricoles.

(Note de l'Auteur.)



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES, mesurées et dessinées par J. STUART et N. REVETT, peintres et architectes, ouvrage traduit de l'anglais par L. F. FEUILLET, bibliothécaire - adjoint de l'Institut, et publié par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Trois vol. grand in-folio, avec 150 planches, imprimés par *Didot*. Le premier volume a paru en deux livraisons; le second et le troisième volume, beaucoup plus considérables que le premier, seront distribués en trois livraisons. Le prix de chaque livraison est de 20 fr., pap. ordinaire; 25 fr., sur papier de Hollande pour le lavis, et 40 fr., texte et planches sur papier vélin. Les mêmes coloriées, 150 fr. On ajoute 2 fr. par livraison pour le port par la poste. On souscrit à Paris, chez *C. P. Landon*, éditeur, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis de la rue de Beaune.

Il est dans l'histoire des nations quelques époques privilégiées qui rappellent de grands souvenirs, soit parce que des hommes d'un génie supérieur sont sortis de la foule, se sont élevés au-dessus du vulgaire et ont fixé sur eux l'attention générale, soit parce que les arts ont pris tout-à-coup un essor plus rapide et sont parvenus en peu de tems au plus haut degré de splendeur, ou même parce que ces deux causes réunies ont contribué à la gloire et à la prospérité des Empires. Le siècle de Périclès; le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV ont brillé tour-à-tour d'un éclat qui doit se refléchir sur la dernière postérité. Les deux premiers ont laissé des monumens précieux que le tems n'a pas toujours respectés; mais ce qu'il a épargné peut faire juger de ce qu'il a détruit. Athènes, Rome et Paris ont occupé le premier rang parmi les villes les plus célèbres; Rome et Athènes sont

déchues de leur antique splendeur ; Paris est encore dans son état le plus florissant ; ses destinées deviennent même de jour en jour plus éclatantes. La capitale d'un grand Empire ne peut que recevoir un nouvel accroissement et acquérir plus d'importance encore sous le règne auguste d'un héros qui l'a enrichie des fruits de la victoire, et qui revient s'y délasser des fatigues de la guerre au milieu de tous les prodiges des arts qu'il y fait éclore.

Athènes a éprouvé plus particulièrement les vicissitudes de la fortune et a souffert plus que toute autre ville des outrages du tems. Chaque jour voit périr quelque nouveau débris de sa gloire première, et peu de siècles s'écouleront avant que les restes dégradés de ses monumens soient tout-à-fait anéantis. Cependant ce sont peut-être ces mêmes monumens dont l'étude est là plus intéressante pour les arts. Athènes située dans un climat heureux, sous le plus beau ciel de l'Europe, a vu s'élever dans son sein et a encouragé tous les talens. Un goût délicat et pur a présidé à tous leurs ouvrages, et les Athéniens ont trouvé et ont fixé en même tems cette limite du beau qu'on a souvent cherché à déterminer depuis, mais dont on s'est d'autant plus écarté qu'on a fait pour s'en rapprocher plus d'efforts inutiles. C'est une chose remarquable même qu'il ait fallu tant de peines, de soins et de tems pour en revenir à cette simplicité première, à cette unité précieuse, qui souvent constituent le beau dans les arts et suffisent pour étonner et pour plaire, sans tout ce luxe d'ornemens dont le génie est avare et le mauvais goût si prodigue.

Athènes renfermant dans son enceinte ce que la sculpture et l'architecture avaient produit de plus parfait, a dû être de tout tems pour les artistes et les connasseurs l'objet d'une juste et louable curiosité. On a mis d'autant plus d'empressement à connaître ce qui avait échappé aux ravages du tems et aux fureurs des barbares que ses ruines étaient plus maltraitées chaque jour par les intempéries des saisons et par leur propre vétusté. On a publié divers ouvrages qui avaient pour but de les faire connaître. Spes, Vheler, Leroi, les ont visitées et les ont décrites avec plus ou moins d'exactitude, mais aucun d'eux n'a

mis le même soin et n'a employé autant de tems à les examiner que les deux Anglais Revett et Stuart. Cinq années de séjour sur les ruines mêmes de l'Attique les ont mis à même d'étudier ces ruines et d'en publier une description plus exacte que celles de leurs prédécesseurs.

Nous sommes entrés dans de plus grands détails sur cette entreprise importante en rendant compte de la traduction des *Antiquités d'Athènes* publiée par M. Landon. Nous avons fait connaître la marche qui a été suivie par Stuart et Revett dans leurs travaux, et quels en ont été les premiers résultats. Nous nous sommes attachés sur-tout à faire valoir les avantages d'une entreprise grande par elle-même, honorable pour les arts, et qui peut devenir chaque jour plus utile, en transportant parmi nous et en naturalisant, pour ainsi dire, un ouvrage dépositaire des plus savantes recherches sur ce que l'antiquité nous a laissé de plus correct et de plus élégant en architecture.

M. Landon, en faisant paraître la première livraison du second volume des *Antiquités d'Athènes*, vient de satisfaire à la juste impatience que doivent avoir de la compléter ceux qui possèdent déjà la première partie de cette intéressante collection. Il a contracté envers le public par la publication de cette première partie une espèce d'engagement de lui faire succéder promptement les autres livraisons, et il s'en acquitte de manière à satisfaire les artistes et les véritables connaisseurs.

Le même soin a été apporté aux dessins et à la gravure des planches qui accompagnent le texte, et nous avons les mêmes éloges à donner à la traduction dont la fidélité toujours élégante ne laisse rien à reprendre au goût le plus sévère et à la critique la plus minutieuse.

Ce second volume se composera en grande partie de la description des monumens élevés dans l'Acropole sur l'enceinte fortifiée qui servait de citadelle à Athènes. L'escarpement du rocher que les Athéniens avaient entouré de murailles, rendant son abord difficile pour l'ennemi, avait déterminé les premiers habitans à y établir leur retraite : leur nombre s'étant accru par la suite, ils bâtirent au pied du roc, et de nouvelles maisons

s'élevant chaque jour, bientôt l'Acropolis fut entourée d'une ville peuplée et florissante.

Les Athéniens, dans le tems de leur prospérité, se plurent à orner leur citadelle de temples, de statues, de peintures, d'offrandes à leurs dieux. C'est là que se trouvaient les plus anciens temples des Athéniens; là qu'ils célébraient la fête des Panathénées et qu'étaient déposés les archives de l'Etat et le trésor public. Aussi l'Acropolis était en quelque sorte regardée comme la partie sacrée de la ville. Elle ne présente plus aujourd'hui que des ruines. Cependant on y voit encore les restes des fameux Propylées, le petit temple de la victoire *Aptère* (sans ailes), le temple dorique de Minerve, si connu sous le nom de Parthenon, et d'Hécatampedon, les temples ioniques d'Erechthé et de Minerve Poliade, la chapelle (Cella) de Pandrose.

La première livraison de ce second volume dont nous donnons l'analyse, renferme une vue pittoresque et le plan de l'Acropolis, une vue pittoresque du Parthenon dans son état actuel de dégradation, et quatorze planches qui servent à donner sur ce bel édifice tous les détails et tous les développemens que l'on peut désirer. Cette partie du travail de Stuart ne pouvait pas être plus complète; il l'a enrichie de toutes les recherches d'une érudition pleine de goût, et les discussions qu'il a élevées sur ces matières intéressantes se feront lire avec plaisir, même par les gens du monde qui n'ont des arts qu'une teinture superficielle, mais qu'une noble inclination porte à les étudier dans les beaux modèles de l'antiquité.

Il est difficile de se faire une idée de l'impression profonde que produit sur les spectateurs la vue de ce magnifique temple de Minerve. Stuart lui-même avoue que quoique déjà prévenu en faveur de ce monument par tout ce qu'il avait lu ou entendu dire, il le trouva encore bien au-dessus de ce que son imagination s'était représenté. Quelle majesté n'aurait donc pas eu à ses regards cet édifice, un des chefs-d'œuvre de l'architecture ancienne, si, respecté par le tems et par les hommes, il fût resté dans son intégrité première et eût

déployé devant lui cette belle simplicité dans ses proportions, cette grandeur dans les lignes qui le composent, cette pureté dans les profils qu'on n'a jamais imitée depuis, et enfin ce mélange heureux de grâce et de noblesse qui résulte de l'emploi bien entendu des premiers élémens de l'architecture !

Le système favori des Grecs était de faire beaucoup de choses avec peu de moyens, et de produire un grand effet avec les combinaisons les plus simples. De grandes masses, de grandes lignes, un seul ordre d'architecture, point d'ornemens parasites, l'emploi de chaque décoration motivé, tel était ce système puisé dans la nature et appuyé sur les règles fondamentales du goût et de la raison. Aussi tous leurs monumens ont un caractère de noblesse et de dignité qui n'appartient qu'à eux, car la pompe et le luxe de l'architeeture romaine avaient un peu dégénéré de cette beauté pure et primitive dont les seules villes de la Grèce ont laissé les plus précieux modèles. Le temple de Minerve, sur-tout, présente aux artistes un sujet inépuisable d'études, et quand, détruit à son tour, comme tout ce qui l'environne, il sera abaissé au niveau d'un sol couvert de tant de riches débris, on s'estimera trop heureux d'en retrouver la description exacte dans les ouvrages qui auront eu pour but de les faire connaître et de les mettre à la portée de toutes les classes d'amateurs. C'est donc une véritable conquête que M. Landon a faite sur la science étrangère. On ne peut trop lui savoir gré d'avoir osé tenter une entreprise aussi vaste et dont l'utilité généralement reconnue, et aujourd'hui, sur-tout, bien sentie, pouvait seule faire excuser la hardiesse.

Dans la vue pittoresque du Parthenon, on voit encore debout les huit colonnes du frontispice. Elles sont d'un beau marbre blanc. Le fronton est presqu'entièrement détruit; à peine si on peut encore distinguer quelques sculptures dans les deux angles latéraux. Combien les arts ont dû gémir sur les suites funestes que la guerre entraîne après elle, lorsqu'en 1687, Athènes ayant été assiégée par les Vénitiens que commandaient le prové-diteur Morosini et le comte de Koenigsmark, une bombe tomba

tomba sur cet admirable édifice et le réduisit dans l'état où on le voit sur la planche qui le représente ! Avant ce fâcheux accident il était assez bien conservé. En 1661 Spon et Vheler , dans le voyage qu'ils firent à Athènes virent ce temple entier : 13 ans plus tard il n'en existait plus que des ruines. D.

ESSAI POLITIQUE SUR LE ROYAUME DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,
par M. A. DE HUMBOLDT. — *Cinquième livraison.*

LORSQUE M. de Humboldt commença la publication de son célèbre voyage , nous nous empressâmes de l'annoncer ; et depuis , si les bornes qui nous sont prescrites ne nous ont pas permis de suivre ce savant dans l'étonnante variété de ses recherches , du moins nous avons indiqué les principaux résultats auxquels il est parvenu. C'est ainsi que nous avons entretenu successivement nos lecteurs des grandes vues de M. de Humboldt sur la géographie des plantes , et sur les caractères particuliers de la végétation sous les tropiques. Nous avons donné une idée des services qu'il a rendus à la géographie par ses observations astronomiques , en rectifiant la position mal connue d'un grand nombre de points de l'Amérique Espagnole , et fixant pour la première fois celle de plusieurs villes considérables ; enfin nous avons rapporté , d'après lui , les phénomènes les plus saillans que présentent dans ces contrées la nature du climat , celle du sol , la hauteur des montagnes , et tout ce qui compose la géographie physique. Les objets dont nous allons parler aujourd'hui ne sont pas moins intéressans.

Nous les tirons d'une nouvelle livraison de l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* , M. de Humboldt y décrit la position des mines d'or et d'argent qui se trouvent dans les possessions espagnoles. Il rend compte des procédés employés dans leur exploitation. Il établit sur des données exactes la mesure de leur produit annuel , et celle de la quantité totale de métaux précieux qu'elles ont fournis depuis la conquête. Il

Cc

ajoute à ces résultats l'évaluation approximative des trésors trouvés à cette première époque parmi les indigènes ; il y joint les produits des mines du Brésil conclus de renseignemens authentiques. La somme de toutes ces richesses lui fait connaître la quantité totale d'or et d'argent qui , depuis 1492 jusqu'en 1803 , a passé du Nouveau-Monde en Europe ; il l'évalue à *vingt-huit milliards deux cent trente-trois millions de francs*. Il calcule , d'après les mêmes données , l'importation annuelle de ces métaux au commencement du dix-neuvième siècle , et il trouve qu'elle s'élève à 18322 kilogrammes d'or et 883465 kilogrammes d'argent. Si l'on suppose que la valeur de l'or soit quinze fois et demie celle de l'argent , ce qui est le taux légal en France , les deux produits réunis équivaudront à 1367456 kilogrammes d'argent , dont on pourrait faire 259434660 fr. au titre de notre monnaie. Sur cette somme il ne reste en Europe que 107 millions. Le reste est absorbé par le continent d'Asie ; 24 millions s'écoulent par le commerce du Levant , autant par celui de la Russie avec la Chine , et 104 millions sont portés dans l'Inde par la route du cap de Bonne-Espérance.

Ces résultats diffèrent beaucoup de ceux qui ont été donnés par Robertson , Smith , et la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'économie politique ; mais on ne doit pas s'en étonner. Quelque amour qu'ils pussent avoir pour la vérité , quelques soins qu'ils pussent mettre à rassembler tous les éléments d'une évaluation exacte , ils ont dû être souvent privés des moyens les plus essentiels pour y parvenir ; au lieu que M. de Humboldt , voyageant dans le pays , visitant les mines , étant lui-même versé dans la pratique de leur exploitation , a pu se procurer des données beaucoup plus sûres ; et , dans une évaluation où l'exactitude rigoureuse est impossible , atteindre du moins tout le degré de certitude qu'il était permis d'espérer.

Toutefois on ne doit pas blâmer ces écrivains , d'ailleurs si exacts et si scrupuleux observateurs , de s'être laissé entraîner à des conjectures sur l'état progressif ou décroissant des mines d'Amérique , et sur leur in-

fluence future, quoiqu'ils n'eussent, pour établir leur opinion sur ce sujet, que des données très-imparfaites. C'est qu'en effet il est peu de question d'économie politique qui mérite mieux d'être approfondie, et qui sollicite davantage l'imagination. L'influence que l'or et l'argent exercent sur l'état de la société humaine est si forte, leur extrême abondance ou leur extrême rareté peuvent avoir des conséquences si importantes, qu'il est comme impossible de ne pas chercher à les prévoir dans l'avenir. Qui voudrait considérer l'Espagne à l'époque de la découverte de l'Amérique et cent cinquante ans après, la verrait d'abord au plus haut point de sa grandeur, riche, peuplée, florissante, puissante sur mer et sur terre; puis, un siècle et demi après, ruinée, dépeuplée, n'ayant plus ni vaisseaux, ni soldats, ni argent. Si l'on se demande quel fléau a passé sur ce pays, quelle peste l'a ravagé et affaibli plus que n'avaient fait autrefois tant de guerres, plusieurs écrivains célèbres n'hésitent pas à vous répondre que ce sont les trésors du Pérou et du Mexique. Sans doute cette cause ne fut pas la seule. L'ambition remuante de Philippe II, ses intrigues politiques toujours déjouées par les événemens, ses expéditions militaires souvent malheureuses, sa cruauté qui souleva contre lui une des plus belles provinces de son Empire, et lui fit des ennemis acha nés de ses propres sujets, les persécutions religieuses qu'il fit subir aux autres, enfin l'expulsion des Maures et les lois désastreuses qui existaient alors contre le commerce, toutes ces causes se réunirent pour ruiner une nation à laquelle le règne guerrier de Charles-Quint avait déjà rendu le repos si nécessaire. Dans ces circonstances, les trésors de l'Amérique prodigués pour la guerre et pour les intrigues politiques de Philippe ne firent qu'aggraver les maux de l'Espagne en les prolongeant. Cette accumulation subite et prodigieuse de richesses, sans l'agriculture et le commerce qui pouvaient seuls les fixer au sol, eut les mêmes suites qu'a trop souvent une fortune rapide chez de simples particuliers. L'Espagne crut que ses trésors lui tiendraient lieu de tout. En effet, l'accroissement de ses revenus ajouta

Cc 2

d'abord à sa puissance extérieure ; mais bientôt la plus grande partie de sa population , séduite par l'appât des richesses , se porta vers l'Amérique. L'agriculture et le commerce furent négligés , comme des moyens lents et obscurs de faire fortune. La terre , cette seule mine toujours féconde , ne fut plus cultivée. L'Espagne , pouvant tout acheter par ses trésors , se reposa entièrement sur cette puissance factice dont une guerre maritime pouvait tarir la source. Elle devint ainsi dépendante des événemens extérieurs dont elle n'était plus capable de se garantir , et descendit du haut rang où elle était montée parmi les nations. La découverte de l'Amérique fut plus utile aux autres peuples de l'Europe. Sans diminuer les sources de leur prospérité territoriale , elle étendit leur commerce , non-seulement dans le Nouveau-Monde , mais dans l'ancien , par l'accroissement des capitaux devenus plus abondans en Europe qu'ailleurs. Il est vrai que la première irruption des richesses d'Amérique fit monter tout-à-coup le prix du blé et des autres marchandises qui , en général , se règlent sur sa valeur ; mais depuis cette époque l'accroissement annuel des métaux précieux provenant de l'exploitation des mines d'Amérique , n'y a point apporté de changement , soit par l'augmentation du commerce étranger , comme je l'ai dit tout-à-l'heure , soit par l'accroissement de la civilisation dans les diverses parties de l'Europe et du monde connu. Car , en chaque point de la terre où s'introduit la civilisation , et avec elle l'esprit de propriété , le travail et le commerce , les hommes ont nécessairement besoin de l'or et de l'argent , comme monnaies pour faciliter et accélérer leurs échanges , parce qu'il n'y a point de denrée commerçable qui , sous un petit volume et sous un volume presque inaltérable , renferme autant de valeur. Cette quantité de métaux précieux , qui devient nécessaire à la nouvelle société , est donc ainsi absorbée et comme éteinte sans produire aucune augmentation de capital disponible , et par conséquent sans faire hausser le prix des denrées. Si la civilisation européenne venait à s'introduire parmi les sauvages de l'Amérique , le produit absolu des

mines pourrait augmenter dans une proportion considérable, sans que l'on en ressentît aucun effet sur le prix des denrées en Amérique ni ailleurs.

C'est une question que l'on a souvent agitée de savoir si le produit de ces mines a diminué depuis le temps qu'on les exploite. La plupart des écrivains, et en particulier Roberston, ont avancé qu'elles vont toujours en s'affaiblissant d'une manière très-rapide. Mais les états d'exploitation rassemblés par M. de Humboldt, et les nombreux renseignemens qu'il s'est procurés sur la situation actuelle des mines espagnoles, prouvent que cette assertion n'est pas fondée. Il est vrai que quelques mines se sont appauvries à mesure que les travaux ont dû se faire à une grande profondeur; il en est même que, par cette raison, l'on s'est vu dans la nécessité d'abandonner, le produit ne couvrant plus assez avantageusement les frais d'exploitation; mais aussi on a découvert beaucoup de mines nouvelles, plus riches et sur-tout plus abondantes que les premières. Telles sont celles du *Real de Catorce* et de la *Valenciana*. La dernière surtout, découverte seulement depuis cinquante ans, a constamment donné un produit annuel de plus de 14 millions de livres tournois. M. de Humboldt entre dans les plus grands détails sur cette immense exploitation, dans laquelle on dépense chaque année 3,400,000 livres en journées d'ouvriers, 1,100,000 liv. en achats de matériaux de construction, 150,000 liv. pour l'acier employé à la fabrication des *pointrolles* qui servent à percer le roc, et 400,000 livres pour le seul achat de la poudre. Le nombre des ouvriers attachés aux travaux de cette mine s'élève à plus de trois mille. Tout le minéral arraché au filon est transporté par des Indiens, qui restent ainsi chargés d'un poids de 225 à 350 livres pendant l'espace de six heures, à la température de 20 degrés du thermomètre de Réaumur. Le voyageur européen qui se trouve excédé de fatigue, en sortant de la plus grande profondeur de la mine, sans être chargé du poids le plus léger, rencontre à chaque pas sur sa route ces malheureux, parmi lesquels on voit des enfans et des vieillards sexagénaires. D'autres In-

diens restent tout le long du jour *sellés et bridés* comme des chevaux. Ils servent en effet de monture aux maîtres mineurs. Cette fameuse mine de la Valenciana et toutes celles du district de Guanaxato appartiennent à un seul *filon* qui a été exploité sur une longueur de 12000 mètres, et qui a produit à lui seul, depuis la fin du seizième siècle, une quantité d'argent équivalente à quatorze cents millions de francs. Ce produit énorme a fait naître la ville de Guanaxato qui reçoit son nom du district où se trouvent ces mines. Elle a une population de 70,000 habitans, et n'a été connue en Europe que par l'ouvrage de M. de Humboldt. De même la découverte de la mine de Valenciana a fait naître une ville de plus de sept mille habitans dans un lieu où les chèvres paissaient il n'y a pas un demi-siècle. Il n'est personne qui ne sente combien ces foyers accidentels de population, entretenus par un continual jeu de hasard, doivent causer dans un pays de malheurs et de misère, et quelle folie ce serait de les comparer à un accroissement durable fondé sur l'agriculture ; mais du moins ces progrès prouvent évidemment que les mines d'Amérique sont bien loin de s'épuiser. Les relevés de leurs produits annuels, rassemblés par M. de Humboldt, démontrent au contraire la réalité de leur accroissement, et d'après la multitude des points où l'on a reconnu l'existence des métaux précieux dans les montagnes d'Amérique, d'après l'énorme quantité qu'elles paraissent en contenir, M. de Humboldt pense que ce qu'elles ont déjà produit n'est rien en comparaison de ce qu'elles pourront donner encore.

Les causes qu'il assigne comme pouvant augmenter leur produit, sont la civilisation des Indiens, une administration plus éclairée, et plus de connaissances dans l'art de l'exploitation des mines : mais il est difficile de croire que ces améliorations puissent se réaliser de long-tems.

Le perfectionnement des travaux, qui semble d'abord être la plus facile de toutes, puisqu'elle est puissamment sollicitée par l'intérêt personnel, est arrêté par le peu de lumières des propriétaires ; car en Amérique les mines

ne sont exploitées ni par le gouvernement ni par des compagnies d'actionnaires, comme se font les grandes entreprises en Europe; elles forment autant de propriétés particulières que chacun fait valoir à son gré. La recherche des mines et leur exploitation sont une sorte de jeu auquel beaucoup de gens se ruinent, tandis que quelques-uns, en très-petit nombre, y font des fortunes prodigieuses. Telle fut celle de MM. Obregon et Otero, qui, après avoir vécu long-tems dans un état peu aisé, devinrent, tout-à-coup, par la découverte de la Valenciana, les particuliers les plus riches du monde; et, ce qui n'est pas moins remarquable, gardèrent dans leur nouvelle fortune toute la simplicité de leurs anciennes mœurs. D'autres, après s'être enrichis par une exploitation heureuse, se sont ruinés dans une malheureuse tentative. Enfin, il en est qui ont ainsi passé plusieurs fois des plus grandes richesses à la misère la plus profonde.

D'après les quantités considérables d'or et d'argent que l'on retire des mines d'Amérique, on est naturellement porté à croire qu'elles sont beaucoup plus riches que nos mines d'Europe. M. de Humboldt prouve qu'elles sont au contraire beaucoup plus pauvres. Leur richesse vient de leur extrême abondance, ou, pour employer l'expression propre, de la grande *puissance* des filons dans lesquels les minéraux se trouvent déposés. La fameuse mine de la Valenciana produit trente-six fois autant d'argent que celle de l'Himmels Fürst, la plus riche des mines de Saxe, et cependant le mineraï qu'on en retire ne contient que quatre onces d'argent par quintal, tandis que la mine de l'Himmels Fürst en contient six ou sept. On conçoit que cette différence en doit apporter une dans la manière de faire les exploitations.

Dans les mines de Saxe, qui sont les plus riches et les mieux exploitées de l'Europe, on commence par griller le mineraï retiré de la mine, puis on le réduit en poudre au moyen de machines que l'eau fait mouvoir; alors on mèle cette poudre avec du mercure dans des tonneaux que l'on fait tourner sur eux-mêmes, par des machines destinées à cet usage. Par l'effet de cette agitation, le mercure se met successivement en

contact avec toutes les particules métalliques que renfermait la poussière terreuse, il se combine avec elles, et forme ainsi un amalgame que l'on sépare par des lavages réitérés. Cet amalgame contient une certaine quantité de mercure qui n'est pas combinée avec l'argent. On la retire en le comprimant dans des sacs ; après quoi on le distille. Le mercure, volatilisé par la chaleur, abandonne le métal, qui se trouve alors séparé de toutes les parties pierreuses auxquelles il était d'abord mêlé ; on recueille aussi le mercure en grande partie en condensant ses vapeurs par le refroidissement : de cette manière l'argent est extrait de la mine en vingt-quatre heures. Mais ces procédés qui peuvent s'appliquer avec succès à soixante mille quintaux de minerai que l'on exploite chaque année dans les mines de Saxe, deviendraient de véritables expériences de cabinet, si on voulait en faire usage dans l'exploitation des minerais d'Amérique, qui, pour la Nouvelle-Espagne seule, s'élèvent annuellement, suivant M. de Humboldt, à dix millions de quintaux.

L'expérience a conduit les habitans de la Nouvelle-Espagne à un procédé analogue au précédent, mais qui, en exigeant cent cinquante fois plus de tems et huit fois plus de dépenses, est néanmoins le seul qui convienne à l'immense étendue de leur exploitation. Ils ne grillent point le minerai. Cette opération serait impraticable sur de hautes montagnes dépourvues de forêts ; ils se contentent de le briser, de le réduire en poudre très-fine, à laquelle ils ajoutent de l'eau, du fer, du sel et diverses autres substances. Ils forment de ce mélange une pâte qu'ils portent sur un terrain pavé de grandes dalles de pierres : puis ils répandent du mercure en quantité convenable sur cette immense masse de boue, et le mèlent avec elle en y faisant marcher des hommes et des mullets. Les diverses substances qui composent cette masse, agissant chimiquement les unes sur les autres, éprouvent des changemens d'état qui élèvent leur température et qui favorisent l'amalgame du mercure avec l'argent. On maintient cette opération chimique durant plusieurs mois, en y ajoutant de tems en tems les ingrédients nécessaires pour augmenter ou modérer la chaleur qui s'y développe.

Quand on juge que l'opération est terminée, on sépare l'amalgame d'argent par le lavage, on en extrait par la compression la portion de mercure qui n'est point combinée, et enfin on en retire l'argent par la distillation du mercure, comme dans les mines d'Europe. M. de Humboldt, qui décrit ces procédés avec beaucoup de détail, rapporte une série d'expériences intéressantes qu'il a faites avec M. Gay-Lussac, dans le dessein de déterminer la nature des phénomènes chimiques qui se passent dans cette opération.

Les mines d'or et d'argent de la Nouvelle-Espagne, ne sont pas les seuls objets d'économie politique qui aient attiré l'examen observateur de M. de Humboldt. Il donne des renseignemens également exacts sur tous les autres produits de ces contrées, sur l'extraction des métaux utiles, sur la pêche et l'agriculture: « C'est-là, » dit très-bien M. de Humboldt, la véritable richesse « nationale du Mexique; car les produits de la terre sont « la seule base d'une opulence durable. Il est consolant « de voir que, depuis un demi-siècle, le travail de « l'homme a été plus dirigé vers cette source féconde et « inépuisable, que vers l'exploitation des mines dont « les richesses n'influent pas directement sur la prospé- « rité publique et ne changent que la valeur nominale « du produit annuel de la terre. »

En applaudissant aux vues très-sages qu'exprime ici M. de Humboldt sur l'importance de l'agriculture, j'ose-rai cependant avouer que la cause de la préférence qu'elle mérite sur tous les autres genres d'industrie, même sur l'exploitation des mines les plus riches, ne me paraît pas être celle que M. de Humboldt a indiquée. Ma critique, ou plutôt mon doute, porte principalement sur cette assertion: que l'exploitation des mines ne fait qu'accroître la valeur *nominal*e du produit de la terre. En général, l'auteur, dans tout le cours de son important ouvrage, regarde les métaux précieux comme de simples *signes représentatifs*, dont toute la valeur n'est que de convention (1).

(1) Voyer page 662, et dans plusieurs autres endroits de l'ouvrage.

Cette opinion a été combattue avec succès, du moins à ce qu'il me semble, par Condillac, Smith, et en général par les auteurs d'économie politique les plus distingués. Une foule de considérations, tirées de l'expérience, s'accordent pour montrer que l'or et l'argent sont de véritables denrées, recherchées par la société humaine en raison de l'utilité qu'elle en reçoit. Leur prix, comme celui de toutes les autres denrées, dépend de deux élémens : du travail nécessaire pour les produire, et de la demande qu'on en fait.

Concevons maintenant une société composée d'un nombre déterminé d'individus isolés du reste du monde ; concevons encore que cette société possède toute la quantité des métaux précieux dont elle a besoin pour ses échanges, pour son luxe et pour tous les autres usages auxquels ces métaux sont employés. Si tout-à-coup cette quantité venait à doubler entre les mains de tous ceux qui en possèdent quelque partie, il est évident que personne n'en serait réellement plus riche. Le prix de toutes les denrées, dont la production exige un travail invariable, croîtrait exactement dans la même proportion. Il n'y aurait donc qu'un accroissement *nominal* de richesses.

Mais si, en doublant la quantité de l'or et de l'argent, on ouvrait tout-à-coup une communication entre cette société et une société voisine, composée d'un nombre d'individus égal, mais moins abondamment fournie de métaux précieux, il est clair que les possesseurs de ces denrées, dans la première société, se trouveraient avoir reçu une augmentation réelle de richesses, parce que les membres de la seconde, que le besoin porterait à les rechercher, seraient obligés de donner en échange une partie de leurs propriétés ou de leur travail.

Tel est le cas où se trouve un simple particulier dans nos sociétés civilisées, lorsqu'il reçoit subitement un accroissement de fortune par la découverte d'une mine ou par quelqu'autre invention qui lui est propre, et qui le met en possession d'un bien qui n'était, avant lui, à personne. Tel est aussi le cas d'une nation qui possède des mines et qui cède aux autres peuples, par la voie du

commerce, tout ce qu'elle n'emploie pas pour elle-même. Tant que ceux-ci auront besoin de son argent et de son or, il faudra qu'ils lui donnent des productions de leur travail en échange; et, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette limite, il est clair que le revenu de ses mines sera un produit tout aussi réel que le blé de ses champs. C'est ainsi que les mines d'argent de l'Attique devinrent une des causes de la grandeur d'Athènes. Leur exploitation donna aux particuliers les capitaux nécessaires pour seconder à force de travail un sol ingrat, que les efforts de l'agriculture pouvaient seuls rendre capable d'entretenir une nombreuse population.

Mais il y a cette différence capitale entre un état et un simple particulier, que le dernier vivant dans une société civilisée, où la propriété est reconnue et protégée par les lois, peut jouir avec sécurité de ses richesses, sans craindre qu'on les lui enlève, et par conséquent sans exercer aucune industrie; au lieu que chaque nation est obligée de veiller elle-même à la conservation et à la défense de ses propriétés. Or, les richesses que produit l'agriculture, ont, à cet égard, des avantages infinis sur toutes les autres; car on ne peut pas les extirper du sol national par la guerre, elles seules peuvent créer et nourrir en tout tems une population robuste indépendamment de tout secours étranger. C'est donc elles et elles seules qui assurent l'indépendance de la nation, et qui peuvent la mettre à l'abri de toute atteinte. Or, comme pour les nations, aussi bien que pour les individus, la première condition est d'exister, il n'y a pas de doute qu'on doive les préférer à toutes les autres. Telle est, à ce qu'il me semble, la véritable raison, la raison essentielle de la préférence que l'on doit leur accorder.

Les principes que l'on vient d'exposer, donnent également la solution des questions que M. de Humboldt indique à la fin de son ouvrage, relativement aux effets que la société doit éprouver, dans la suite des tems, par l'accumulation des signes représentatifs. Cette accumulation indéfinie n'est nullement à craindre, car elle est tout-à-fait impossible. Si le produit annuel des mines d'Amérique

venait à surpasser ce que les besoins du luxe et du commerce exigent, le travail des mines deviendrait plus cher et l'exploitation plus coûteuse. On serait donc obligé d'abandonner des mines qui sont aujourd'hui assez riches pour être travaillées; enfin, les mines les plus riches elles-mêmes cesserait d'être exploitées, parce qu'elles ne le seraient plus avec avantage.

En exposant ici ces considérations, je n'ai eu pour but que de réunir quelques notions exactes sur des questions qui sont d'une application très-fréquente, et dont cependant peu de personnes se font une idée précise. Au reste, il serait aussi très-possible que les objections que j'ai cru devoir faire contre quelques expressions de M. de Humboldt, ne fussent pas fondées; et pour en décider je ne connais personne à qui j'aimasse mieux m'en rapporter qu'à lui-même.

BIOT.

LE PETIT ALMANACH DES DAMES, POUR 1811. — Un vol. in-18, orné de 7 jolies gravures. Prix, br., 3 fr., sur papier fin; et 4 fr. sur papier vélin; l'affranchissement par la poste, 50 c. — A Paris, chez Rosa, relieur-libraire, rue de Bussi, n° 15, et chez les marchands de nouveautés. On le trouve aussi relié de toutes les manières et dans le meilleur goût. Les reliures coutent de 1 fr. 50 c. jusqu'à 16 fr.

Ce petit recueil est, comme son titre l'annonce, un modeste et nouvel imitateur du premier *Almanach des Dames*, qui paraît depuis dix ans. Il a sur les autres deux avantages; le premier, c'est qu'il est moins cher; le second, c'est qu'étant publié par un libraire qui est en même temps relieur, on peut se le procurer sur-le-champ, sous la plus grande variété de costumes, depuis le plus simple jusqu'au plus magnifique, ce qui n'est pas indifférent à une époque où MM. les relieurs, peu fidèles en général à leurs promesses, sont extrêmement occupés. Si de son mérite extérieur et matériel nous passons aux qualités plus solides, nous trouverons qu'il peut encore, à beaucoup d'égards, soutenir le

parallèle avec ses aînés. Comme eux, il a inscrit sur sa liste beaucoup de femmes auteurs, parmi lesquelles on distingue mesdames de Genlis, Constance de S., Dufresnoy, Fanny de Beauharnais, de Bourdic, d'Hautpoul, etc. Comme eux il a recueilli des morceaux de feu Le Brun, d'Imbert, de MM. de Parny, Millevoye, Victorin-Fabre, et de la plupart des tributaires du *Mercure* et des autres recueils où l'on imprime des vers. Nous ne ferons à l'éditeur qu'un seul reproche. Il a tenu un peu trop à ne rien publier que d'*inédit*. Ce n'est pas en fait de poésies fugitives que les meilleures attendent le plus long-tems l'impression. Les vers de société sont du nombre, et le *Petit Almanach des Dames* en a beaucoup trop recueilli. Quel intérêt peut avoir pour le public un quatrain de M. Kerivalant à une jolie femme qui avait un signe noir au visage; ou les vers de M. Verneuil à *Mademoiselle Sophie qui conservait depuis long-tems la fleur du Narcisse sur sa cheminée*? Qu'importe à la plupart des lecteurs que M^{me} Eléonore de la Bouisse n'ait pas voulu être le confesseur de M. Auguste Gaude, et que M. Auguste de la Bouisse ait bien voulu permettre à M. Gaude de chanter sa femme, mais se soit réservé le droit de pécher avec elle? Il faut laisser mourir toutes ces gentillesses dans la société qui les a vu naître, et qui les oublie elle-même au bout de huit jours. Nous ne dirons rien des coups d'encensoir que se donnent mutuellement MM. de la Bouisse et Palmeseaux, Kerivalant et de la Bouisse, ni des inquiétudes que les travaux de M. Victorin-Fabre donnent à M. Verneuil pour sa santé. Tout cela, heureusement, ne tient que peu de place; il vaut mieux indiquer les morceaux agréables et bien plus nombreux qui remplissent ce joli recueil. Tels sont deux dixains de M. Millevoye, intitulés *la Différence* et *la Défuite*, le *Portrait des Français*, par M^{me} de Beauharnais, les vers à *ma jeune fille*, par M^{me} Dufresnoy, quelques épigrammes de M. Guichard, et autres pièces de peu d'étendue. Parmi les morceaux de longue haleine, l'attention se fixera principalement sur une idylle imitée de Gessner, par M^{me} Constance de S., et sur un *chant gallique* de

M. Victorin-Fabre, ouvrage d'une couleur vraiment extraordinaire, mais où l'on retrouve le talent de l'auteur. Le recueil est terminé par deux morceaux en prose qui méritent aussi d'être cités. L'un est un fragment de M^{me} de Genlis, que l'on pourrait intituler *la Grotte de la Melancolie*; l'autre est une *Nouvelle* de M^{me} Dufresnoy, précédée d'une introduction un peu longue, mais écrite d'un style simple et touchant.

Afin de dédommager nos lecteurs de la sécheresse de cette annonce, nous la terminerons en transcrivant un madrigal de M^{me} Constance de S.

« Ah ! si je le voyais, le cruel qui m'outrage,
 » Disais-je, il connaîtrait ce qu'il a dédaigné.
 » Pour calmer mon cœur indigné,
 » Sans doute, il déploirait son perfide langage ;
 » Mais l'honneur offensé soutiendrait mon courage :
 » Il a trahi l'Amour, l'Amour l'a condamné. »
 Eh bien ! je l'ai revu, j'ai revu le volage,
 Il n'a rien dit, et j'ai tout pardonné.

SALON DE PEINTURE.

(TROISIÈME ARTICLE.)

Histoire, Genre, Paysage.

M. GÉRARD.

Bataille d'Austerlitz. (N° 347.)

Vers le milieu de la toile, un peu sur la droite du spectateur, la figure de l'Empereur à la tête de son état-major, placé sur une légère éminence, appelle d'abord les regards. Sur un cheval blessé et taché de sang, le général Rapp, blessé lui-même, accourt au devant du monarque ; lui annonce que la garde impériale russe vient d'être enfin repoussée ; lui montre ses chefs prisonniers qui le suivent, et ses drapeaux tombés au pouvoir des Français. Sur le devant du tableau, en allant de gauche à droite, paraissent, d'abord, un mameluck dont le cheval vient d'être abattu sous lui, et tout auprès un hussard qui porte l'un de ces drapeaux enlevés à la garde ennemie. Un blessé, couché par

terre , et sur le point d'être écrasé par le cheval du hussard , s'efforce de se relever , retombe , et jette un cri en demandant au cavalier qu'il s'arrête ; tandis que se soulevant sur un bras , un autre fantassin blessé , tourne ses regards vers l'Empereur. Plus loin s'offrent un canonnier mort sur les débris de sa pièce , démontée à l'instant même qu'il allait y mettre le feu ; un jeune Russe expirant sur ces mêmes débris ; et un peu plus loin encore , un détachement de grenadiers à qui la garde d'autres prisonniers semble avoir été commise. Par-tout des armes éparses , rompues , et les traces , récentes encore , d'une sanglante mêlée.

On pourrait , en faisant l'analyse de cette vaste composition , rappeler presque tous les préceptes de l'art , et en montrer l'heureuse application dans des exemples tirés de cette composition même. Voyons d'abord l'invention ou la disposition du sujet. Dans un grand évènement , il y a plusieurs *sujets* pour le peintre , c'est-à-dire , plusieurs momens entre lesquels il doit en choisir un seul ; et ce choix n'est pas si facile qu'on pourrait bien se le figurer. Il faut que ce moment seul explique toute l'action ; qu'il rappelle aux yeux , en quelque sorte , ce qui l'a dû précéder , qu'il montre à l'imagination , ou , du moins , qu'il fasse prévoir à la pensée ce qui doit le suivre. Or , l'artiste qui voulait peindre la bataille d'Austerlitz , pouvait-il faire choix d'un moment qui remplît mieux toutes ces données que celui où le corps ennemi que l'on sait avoir fait la plus longue résistance , vient enfin de céder et de fuir ; fuite qui d'ailleurs s'explique très-bien en peinture par ces chefs amenés prisonniers , et par ces drapeaux conquis ? La plupart des peintres font des batailles ; M. Gérard a représenté une victoire : c'était là le sujet ; et c'est aussi là , je pense , un véritable mérite d'invention et de disposition.

Dans un ouvrage de ce genre , le lieu où l'on établit la scène a bien aussi sans doute son importance. Or , en est-il un qui pût mieux concourir à l'explication de ce même sujet que celui où naguère s'agita la mêlée , où maintenant le vainqueur passe avec tranquillité , s'arrête , et ne trouve plus d'ennemis autres que les prisonniers qu'ils a faits ; ce qui montre qu'il s'est déjà rendu maître d'une partie du champ de bataille ?

Quant à l'expression du caractère , du rang , de la situation des personnages , qui ne sait combien c'est un mérite nécessaire et considérable dans la peinture historique , et

combien il est difficile d'avoir ce mérite à un haut degré ? M. Gérard n'a rien à redouter, sur ce point, de l'examen le plus sévère. On chercherait en vain dans son tableau des expressions fausses ou exagérées ; plusieurs paraîtront, au contraire, des modèles de justesse et de goût. L'Empereur apprend sa victoire avec satisfaction, mais avec calme : il était sûr de vaincre. Le général Rapp accourt avec un empressement mêlé d'enthousiasme : son mouvement en avant, son bras étendu, le sabre pendant à ce bras, et rejeté en arrière, l'expression de sa tête et de toute sa figure, peignent à-la-fois et avec énergie, l'ardeur dont vient de l'enflammer le combat, la joie guerrière qu'il ressent d'avoir eu part au succès, et le contentement respectueux qu'il éprouve en l'annonçant à son roi. Cette figure est, sans aucun doute, la plus remarquable du tableau. C'est la nature elle-même, saisie ou plutôt devinée dans ces instants si courts, si fugitifs, où les nobles émotions de l'âme se manifestent soudainement dans tout l'extérieur de l'homme avec intérêt et grandeur. De là dans cette figure l'expression et le caractère héroïques. Elle forme un beau contraste avec celle de l'Empereur, dont l'héroïsme est le calme et la sérénité. Ce contraste est d'ailleurs observé dans toute la composition, qui, participant jusqu'à certain degré des expressions différentes des deux personnages principaux, d'un côté présente le calme, et de l'autre le mouvement.

Si l'on s'arrête ensuite aux prisonniers, on ne peut y méconnaître cette savante combinaison d'expressions qui partage entre quelques figures toutes les émotions diverses dont chacune d'elles est ou peut être successivement affectée. Un de ces captifs baisse la tête, et laisse voir de la confusion ; un autre élève ses regards au ciel, et semble l'accuser de sa défaite. Par-tout les malheurs de la guerre sont présentés sous leur aspect, non le plus terrible, mais le plus touchant ; les scènes plus affreuses sont supposées, mais elles ne se voient pas.

Toutes les richesses de ces conceptions sont, si je puis ainsi dire, mises en valeur par une magnifique ordonnance et une grande entente du clair-obscur qui fixent d'abord les regards sur les figures principales. La composition se développe sur une belle ligne presque circulaire, et les divers groupes se lient ou s'appellent avec tant d'art que tout le tableau ne paraît lui-même, au premier aspect, qu'un immense groupe, au centre duquel brillent ces deux figures,

figures, qui suffiraient seules pour faire présumer le sujet. Les masses d'ombres et de lumière que projette le soleil près de se coucher dans un ciel nébuleux, sont conduites avec une savante harmonie : les divers plans me paraissent bien disposés, bien distincts ; enfin, les lointains indiquent toute l'étendue de l'action, sans nuire, au au-
cune partie, aux figures importantes.

Les mouvements sont également vrais dans l'ensemble et dans les détails. Le dessin est correct et délicat. Si il n'a pas toute la grandeur que le peintre a su lui donner dans des compositions d'un autre genre, il a en revanche une certaine vérité locale ou plutôt nationale, qui convient peut-être mieux ; il est d'ailleurs inutile d'ajouter que le dessin est loin de manquer de style ; on peut s'en remettre, sur ce point, à la réputation de M. Gérard. La couleur est belle en plusieurs endroits, et nous avons déjà vu qu'elle était par-tout harmonieuse. Les chevaux, cet accessoire si important dans les tableaux de batailles, et que M. Gérard peignait pour la première fois, sont aussi très-dignes d'éloges, tant pour la vérité des formes que pour celle du mouvement. Et quand on pense que tous ces divers mérites ne sont obscurcis par aucun défaut essentiel, peut-on s'étonner qu'un si beau travail ait réuni tous les suffrages des véritables juges de l'art, seule unanimité vraiment glorieuse, mais très-rare de nos jours, et qui ne s'est manifestée, depuis long-tems, qu'en faveur d'un bien petit nombre d'ouvrages ?

M. RICHARD.

L'Eglise d'Ainay. (N° 675.)

« Bayard, accompagné de son ami Balabre, est venu y consacrer ses armes à la Vierge. Son oncle, abbé d'Ainay, les reçoit et les bénit. »

C'est le plus grand des cinq tableaux qu'a exposés cet artiste qui paraît depuis quelques années à toutes les Expositions, et qui jouit de la faveur publique. Le lieu de la scène, très-vaste, est rempli de nombreuses figures : sur le premier plan du tableau est représenté l'autel vu par derrière ; vers la droite, et un peu plus loin du spectateur, l'oncle de Bayard bénit l'armure que le chevalier, à genoux, élève au bout de sa lance. Derrière lui sont rangés son ami, d'autres chevaliers, des prêtres, un groupe de spectateurs. Des enfans de chœur entourent l'autel. De l'autre côté de la toile, et sur divers plans, paraissent de

D d

nouveaux assistans dont l'âge, le rang, l'expression différent, mais qui tous donnent plus ou moins d'attention à la cérémonie. Dans le fond, la porte de l'église ouverte laisse voir une foule de peuple et de soldats assemblés sur une place publique, et les yeux aussi tournés sur ce qui se passe dans l'intérieur du temple.

On ne s'arrêtera point à parler de l'architecture, de la formé heureuse de l'autel, et en général des accessoires : personne n'ignore avec quelle habileté l'auteur de ce joli tableau sait non-seulement les rendre, mais les choisir. Pour ce qui est des figures, la plupart méritent des éloges ; il n'y a de différence que du plus au moins. L'action me paraît bien représentée. La tête de Bayard, son expression, quoique trop enfantine peut-être, sont cependant fort agréables. Les jeunes enfans de chœur ont beaucoup de naïveté. Il en est un sur-tout dont la pose et la physionomie sont d'une vérité charmante ; c'est celui qui tient en main le bénitier. Parmi les figures des spectateurs, il y en a plusieurs aussi dont le motif est heureux, et même quelques-unes dont les têtes ont un caractère assez élevé ; caractère qui se retrouve dans certains ajustemens. Du reste, il est visible que l'auteur, dans ces deux dernières parties de son travail, imite quelquefois des tableaux que nous ont laissés les peintres du siècle où se passe la scène ; et je ne pense pas qu'il faille l'en blâmer. L'imitation n'est condamnable que quand elle ressemble au plagiat : telle n'est, en aucun point, celle qu'on a cru remarquer ici. La couleur est douce et flatteuse. Les plans sont très-bien marqués : mais peut-être M. Richard n'est-il parvenu à les marquer si bien qu'en forçant la dégradation des teintes, ce qui éteint ses figures, même celles qui sont peu reculées. En total, ce nouvel ouvrage est très-digne de l'auteur, connu par divers succès en ce genre, et lui vaudra sans doute un succès de plus.

Cependant, j'ai entendu observer que le sujet n'était pas heureux, et que M. Richard, qui plus d'une fois en a choisi de fort piquans, aurait pu trouver dans la vie même de son héros des traits plus intéressans, et plus favorables à la peinture. On oubliait que M. Richard n'a pas intitulé son tableau *un trait de la vie de Bayard*, mais seulement *l'Eglise d'Ainay*, ce qui est bien différent ; et qu'ainsi l'on exigeait de lui plus qu'il n'avait promis lui-même. M. Richard est de Lyon ; il a dû éprouver le désir de placer quelquefois dans sa ville natale la scène de ses compositions ;

et c'est sans doute la *vue* de l'église d'Ainay, ancienne abbaye de Lyon, qu'il a d'abord voulu faire; le reste ne s'est trouvé là que comme une sorte d'accessoire, le plus riche entre tous ceux, non sans doute qui pouvaient le mieux prêter au talent du peintre, mais convenir le plus au lieu et au temps. Enfin, le lieu n'a pas été choisi pour le sujet, mais le sujet pour le lieu. C'est sans doute ce qu'il est permis de faire quelquefois, sans que cela tire à conséquence; mais il ne faudrait pas en prendre l'habitude, à moins qu'on ne voulût se donner pour un *peintre d'intérieurs*; et de la part de M. Richard ce serait assurément une trop grande modestie. C'est cependant ce qu'il semblerait avoir voulu faire cette année dans plusieurs de ses tableaux, où ses figures sont évidemment subordonnées à tout le reste. Ainsi, sous le titre de *la Mort de saint Paul, premier ermite* (N° 676), il nous a donné une *vue* de la fameuse grotte de la Balme, où d'ailleurs on ne peut méconnaître un grand mérite d'exécution. Ainsi, sous le titre de *Gil-Blas chez le chanoine Sédillo* (N° 678), il a peint l'intérieur d'une vaste cuisine où la lumière ne pénètre que par une seule croisée ouverte dans le fond; et après avoir rendu l'effet de jour d'une manière extrêmement piquante, il a placé près de cette fenêtre deux figures dans les plus petites dimensions, dont l'une représente Gil-Blas installé chez le chanoine, et l'autre dame Yacinthe qui l'endocrine sur la façon dont il doit s'y prendre pour faire sa cour, et gagner les bonnes grâces du maître. Ainsi, en traçant avec beaucoup d'art, en exécutant avec talent une *vue* du cimetière de Grignon, dans la vallée du Grésivaudan (N° 677), l'auteur n'a placé non plus dans cet ouvrage que deux figures, un chevalier qui lit l'inscription d'un tombeau, et un jeune prêtre qui l'écoute, ou qui lui explique cette inscription.

J'ay une que je regrette sur-tout qu'un artiste aussi habile que l'est M. Richard, n'ait pas envisagé ce dernier sujet sous un autre aspect, et qu'au lieu de considérer la *vue* comme l'essentiel, et les *figures* comme un simple accessoire, il ne nous ait pas offert, dans ce site pittoresque et sombre, quelques-unes des scènes touchantes que rappellent ces lieux destinés à recevoir la cendre des morts. Ils ont trop bien inspiré l'éloquence et la poésie, ils leur ont fourni trop de sujets d'admirables et d'attendrissans tableaux, pour ne pas en offrir à la peinture. Combien n'en renferme-t-il pas ce *Jour des Morts dans une cam-*

pagne, ce poëme gravé dans la mémoire de tous les amis des vers, et transcrit dans tous les Recueils, d'où il passera dans les Poétiques ! combien n'en trouve-t-on pas dans ce seul fragment !

Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté :
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ;
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle :
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret ;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Après avoir lu ce morceau, encore plein de l'émotion qu'il fait naître, ne serait-on pas tenté de dire à l'habile artiste ? Dans ce site pittoresque, si favorable à vos crayons, sur cette terre funèbre, au lieu d'un étranger, indifférent à la cendre des morts qu'il foule, à ces pierres muettes en sa présence parce qu'elles ne sont pas interrogées par sa douleur; placez des figures dont les regrets, dont les plaintes vont animer à nos yeux ces froides dépouilles, et rendre ces pierres même éloquentes; placez-y l'un des touchans épisodes que le poëte a si bien tracés; modifiez-le, s'il le faut, pour le mieux apprécier aux ressources de votre art; mais sachez le reproduire avec tant d'intérêt et de sentiment que son aspect réveille en nous l'image de tous les autres: alors par combien d'émotions vives, tendres

et profondes n'allez-vous pas intéresser la sensibilité du spectateur, dans cet ouvrage qui maintenant semble n'avoir été fait que pour le plaisir des yeux! Et combien aussi ces émotions seront faciles à produire, si vous avez d'abord disposé votre site lui-même, de manière à rappeler quelque chose de l'impression religieuse et sublime que laissent en nous ces beaux vers :

Cependant du trépas on atteignait l'asyle.
 L'if et le bois lugubre, et le lierre stérile,
 Et la ronce à l'entour croissent de toutes parts;
 On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
 Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
 Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
 Vit dans le double aspect des tombes et des flots
 L'éternel mouvement et l'éternel repos.

On ne se serait point laissé aller à ces longues observations, s'il s'agissait d'un artiste dont le talent se bornât à représenter des monumens ou des sites : mais on n'ignore point que M. Richard sait aussi mettre en scène et peindre les figures avec autant d'esprit que de goût; et d'ailleurs il vient cette année d'en donner une preuve nouvelle et péremptoire, dans sa *Gabrielle d'Estrées*, (N° 679). Bellagarde était chez la duchesse en bonne fortune, lorsque Henri IV y est venu déjeuner. A l'arrivée de l'amant en titre, le due s'est glissé furtivement sous le lit. Le prince, qui s'en est aperçu, prend une boîte de confitures, et la lui jette, en disant assez plaisamment pour un roi qui surprend sa maîtresse avec un autre: *il faut que tout le monde vive*. Voilà ce qu'on pourrait appeler une vengeance à la Henri IV : assurément, en pareil cas, bien des gens qui ne sont pas rois, auraient plutôt dit, comme d'Argenson au libelliste Desfontaines, *je n'en vois pas la nécessité*. Je ne partage donc pas l'opinion de ceux qui trouvent ce trait peu digne d'être rappelé, peu digne même d'un tel prince. Sans doute, ce n'est pas un de ceux qui retracent à la pensée le grand guerrier, le grand monarque; mais il peint naïvement l'homme d'esprit, le meilleur des hommes; et Henri IV était tout cela.

Ce tableau attire constamment la foule; je suis du grand nombre de ceux auxquels il a fait un grand plaisir: donc, pour le louer ensuite plus à l'aise et sans scrupules, je vais d'abord me débarrasser de quelques doutes, en les soumet-

tant à l'auteur. Les mains du roi ne sont-elles pas d'une teinte un peu fade ? Le bras qui jette la boîte n'a-t-il pas un peu de roideur ? Les jambes ne paraissent-elles pas trop faibles pour le torse ? et dans le torse lui-même, sous les costumes du tems, n'aurait-il pas été possible de faire un peu mieux sentir le nu ? Quelle que soit la réponse que méritent ces questions, réponse que personne n'est mieux en état de faire que l'auteur lui-même, il me semble d'ailleurs incontestable que cette scène divertissante est représentée avec bonheur. L'attitude du héros, sur-tout l'expression maligne de sa tête, sont aussi bien choisies que bien rendues. La figure de Gabrielle est élégante et gracieuse ; la pose et la tête du duc sont inventées avec esprit. L'exécution est délicate et soignée ; l'effet général a de l'harmonie, et quelques parties, sur-tout sont très-agréablement colorées. Cet ouvrage suffirait pour justifier le désir que nous exprimions tout-à-l'heure, de voir son aimable auteur exposer plus souvent des tableaux où les figures soient l'objet principal de la composition.

M. VALENCIENNES.

Un coup de vent. (N° 792.)

Il fallait une sorte de courage pour adopter une manière aussi sévère que l'est celle de cet artiste, depuis long-tems et sur-tout très-justement célèbre. Rejetant sans restriction tous ces agréments postiches qui flattent le vulgaire des spectateurs, ses ouvrages ne se recommandent que par des beautés mâles et austères. Mais s'il y perd quelques suffrages trop peu faits pour le toucher, il y gagne en revanche l'approbation et l'estime des hommes de l'art, dont l'opinion finit toujours par entraîner l'opinion publique. Il a formé parmi nous une savante Ecole votée au paysage historique, et dont le modèle d'affection paraît être le Poussin. Et certes il convenait aux compatriotes de ce grand peintre de s'exercer dans un genre qu'il semblerait avoir créé, tant il lui a imprimé le caractère de son génie, en lui donnant plus de grandeur ! On sait que M. Valenciennes le rappelle plus d'une fois dans ses nombreuses compositions ; il le rappelle aussi parfois dans celle que je vais décrire.

A droite s'élève une colonne, surmontée d'une urne cinéraire, selon l'usage des Grecs, et à laquelle sont attachées les armes d'un guerrier dont cette urne renferme les cendres. Des arbres croissent à l'entour. Plus bas,

suit une grande route où cheminent un homme, sa femme, leur jeune fils, et un peu plus loin des bœufs attelés à une lourde charrette. Cette route passe sur un pont d'où sort un petit ruisseau qui coule vers l'autre côté de la toile. Plus loin encore, l'œil découvre un tombeau de forme antique, aussi placé sous des arbres; et dans le fond divers autres plans, terminés à gauche par une haute montagne qui s'abaisse en approchant du centre de la composition. Les plantes, les arbres, les personnages, sont agités par la violence d'un coup de vent.

Cette composition a de la grandeur, sans aucun mélange d'exagération; les lignes en sont balancées avec art, les accessoires choisis avec goût et avec sentiment. La perspective est vaste et bien sentie, la touche large et savante. La couleur, harmonieuse par-tout, mais qui pourrait avoir plus de vigueur, est peut-être un peu grise, sur-tout dans certaines parties: mais ce ton même de couleur paraît assez convenir au caractère général de la composition, à laquelle il donne un nouveau degré de sévérité. Ce tableau ferait la réputation d'un autre paysagiste; et s'il ne peut augmenter celle dont jouit, à tant de titres, son auteur, il est fait pour la soutenir. C'est l'éloge qu'il mérite, et c'est sans doute un des plus grands qu'il fût possible de lui donner.

L'autre *Paysage* du même artiste, exposé sous le N° 793, quoique moins considérable que le premier, porte cependant l'empreinte du même talent, et présente des beautés à-peu-près du même ordre. VICTORIN-FABRE.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

Les Parisiens seront bientôt ce qu'ils étaient il y a quinze cents ans, lorsque l'empereur Julien disait en parlant d'eux: « J'aime ces gens-là, parce qu'ils me ressemblent, et que je retrouve en eux cette gravité, cette mélancolie qui fait le fonds de mon caractère. » Les habitans de cette capitale s'étaient fait depuis une réputation bien différente, mais chaque jour ils travaillent à la perdre, et la facilité avec laquelle ils y réussissent, prouve qu'ils ne changent point, mais qu'ils reviennent sans effort à leur naturel.

Rien de plus rare aujourd'hui que la gaîté. L'air profond, l'air capable, a remplacé, même chez les jeunes gens, cette expression d'une joie franche et communicative dont les cercles d'autrefois étaient si souvent animés. On rit encore, mais de ce rire sardonien, ironique, que l'esprit et plus souvent la malignité font naître sans aucun profit pour le plaisir. Ce qui distingue plus particulièrement le ton de la société actuelle, c'est la confiance que les jeunes gens y apportent et l'influence qu'ils y exercent; point de question qui ne soit à leur portée; ils disputeront avec Humboldt, sur les voyages; avec Delille et Méhul, sur la poésie et la musique. Il n'est pas rare, dans un sallon où vingt personnes sont assises autour du feu, de voir un jeune homme debout devant la cheminée (tantôt jouant d'une manière assez indécente avec les basques de son habit, tantôt en face de la glace qu'il consulte avec complaisance), s'emparer de la conversation et débiter aussi sérieusement, aussi péniblement qu'on l'écoute, une vieille anecdote rapportée dans tous les *Anas*, et qu'il gâte en la déguisant sous des noms modernes.

Le seul trait du caractère parisien que l'on soit autorisé à regarder comme inéffacable, c'est cette espèce de curiosité un peu niaise, si nous osons le dire, pour laquelle on a inventé le nom de *badauderie*; elle n'est pas ici, comme par-tout ailleurs, le partage exclusif des désœuvrés; la population entière en paraît atteinte; à Paris, tout fait événement; un train de bois qui descend la rivière, deux fiacres qui s'accrochent, un homme vêtu un peu différemment des autres, une voiture armoirière, des chiens qui se battent, s'ils sont remarqués par deux personnes, le seront bientôt par mille, et la foule ira toujours croissant, jusqu'à ce que d'autres circonstances, tout aussi remarquables, la forceent de s'écouler.

— La fureur du jeu qui semblait ralenti, depuis quelques années, se réveille avec une nouvelle violence; et gagne insensiblement toutes les classes de la société; non-seulement le jeu est aujourd'hui, comme il était autrefois, comme il fut de tout tems, l'occupation des gens riches, le délassement des vieillards, la ressource d'une foule de gens assez adroits pour y trouver un moyen d'existence: mais d'honnêtes bourgeois, séduits par l'exemple et fatigués du bonheur obscur de la médiocrité, ne craignent pas d'avoir recours à ce honteux moyen, pour se procurer pendant quelque tems les jouissances du luxe, aux dé-

pens de la réputation et du repos de leur vie entière. Nous pourrions citer tel ou tel bon marchand de la rue Saint-Denis ou des Bourdonnais , retiré des affaires avec deux mille écus de rente , vivant paisiblement dans un coin du Marais avec sa femme et la dernière de ses filles , qui n'a pas craint d'abandonner son modeste logis de la place Royale , pour ouvrir à la chaussée d'Antin une maison de jeu où les provinciaux et les étrangers sont reçus avec une préférence particulière : tout y respire l'opulence et semble prouver que le bon homme a eu raison , cette fois , de céder aux instances de sa femme et de sa fille : mais qu'on y regarde de plus près : les meubles sont loués ; on doit déjà deux termes du logement somptueux qu'on occupe ; le souper splendide que l'on sert tous les soirs , est fourni par un restaurateur avec lequel on a pris des arrangements ruineux , les domestiques n'ont de gages que la générosité des joueurs. Une dame titrée vient d'ouvrir avec plus d'éclat une maison nouvelle , et les joueurs y courrent en foule , abandonnant à ses créanciers , à ses regrets , l'ancien syndic de communauté , trop heureux de regagner son premier asyle , si sa famille ne devait pas y rapporter des besoins nouveaux dont la privation deviendra pour lui une source intarissable de chagrins domestiques.

— Comme il faut bien parler de quelque chose , tout Paris a parlé , pendant deux jours , du poisson monstrueux pêché à Dieppe ; il avait trente pieds de long et pesait environ douze milliers. Nous pourrions chicaner sur l'épithète de *monstrueux* , attendu qu'il n'y a de monstrueux que ce qui est d'une conformation contraire à l'ordre de la nature , et que le poisson de Dieppe était fort bien fait dans son espèce. Quoi qu'il en soit , il y avait là de quoi piquer la curiosité de tant d'honnêtes bourgeois qui s'imaginent qu'on peut se faire , à la halle , une idée de tous les habitans de la mer , et il n'est pas étonnant que l'énorme squale ait attiré quelques momens la foule. A l'exemple du docteur Mirobolan qui invitait ses amis à l'ouverture d'un cadavre , les propriétaires ont invité les amateurs à l'ouverture de leur poisson , moyennant une rétribution de 6 fr. ; mais les plaisirs d'une dissection ne sont probablement à la portée que de quelques adeptes , du moins à en juger par le très-petit nombre de personnes qui se sont rendues à cette aimable invitation.

— Au nombre des magasins dont l'éclat et l'arrangement fixent les regards des curieux , on cite celui de M. Nattier

dont l'étalage , en fleurs artificielles , donne l'idée d'un parterre aux plus beaux jours du printemps. M. Nattier a porté cette branche d'industrie au plus haut degré de perfection ; ses fleurs sont d'une vérité , d'une fraîcheur qui tromperait l'œil même du botaniste le plus exercé. Il pourrait y reconnaître tous les caractères de la plante ; la forme de la tige et des feuilles , le nombre , la disposition des pétales , des étamines , rien n'est oublié , et il nous semble qu'un herbier , formé de cette manière , aurait de grands avantages sur ceux qui ne se composent que de squelettes de végétaux aplatis sur des feuilles de papier brouillard , où l'œil ne retrouve ni la couleur , ni la forme , ni même le tissu de la plante à laquelle ils ont appartenu. Les fleurs de M. Nattier transformeraient en jardins charmans nos cabinets d'histoire naturelle , et ne mériteraient plus d'autre reproche que celui que leur adresse l'un de nos poètes les plus gracieux :

Et sur les fleurs , filles d'une autre Flore ,
Je cherche en vain les pleurs d'une autre Aurora.

— Depuis Molière , et même depuis Rabelais qui s'est permis de rire d'une profession qu'il exerça long-tems avec honneur , on a beaucoup plaisanté sur la médecine et sur les médecins ; on attaque les docteurs par des épigrammes qui blessent quelquefois , ils répondent par des ordonnances qui tuent le plus souvent , la victoire doit leur rester : aussi voyons-nous plus de malades et plus de médecins que jamais. Ces derniers s'étaient contentés jusqu'ici de soutenir l'utilité de leur profession (utile du moins pour ceux qui l'exercent , comme dit Figaro) , mais voici venir un docteur plus hardi que tous ses frères , qui monte à la tribune d'une société savante , pour y démontrer , non pas seulement l'utilité , mais les agréments de la médecine. Voilà ce qui s'appelle une proposition neuve , et qui ne demandait pas moins que l'éloquence d'un orateur dont le discours nous a frappés , sur-tout par un trait brillant que nous allons citer. Il s'agit de faire renoncer les femmes à l'usage pernicieux du café : *Cette liqueur , dit-il , est sur-tout dangereuse pour un sexe aimable et faible , et cette habitude vicieuse contribue à dénaturer les fleurs qui naissent sous ses pas.* Qu'on dise maintenant que la médecine n'a pas ses agréments !

— Depuis l'Iliade jusqu'à Cendrillon , depuis le quin-

quet jusqu'au thermolampe, on a tout imité, et toujours les inventeurs, ou ceux qui se donnent pour tels, se sont plaint de leurs imitateurs, qui retirent pour l'ordinaire le profit de la découverte qu'ils n'ont point faite. S'il faut en croire l'inventeur du thermolampe, l'un lui a pris son procédé pour éclairer sans ombre ; l'autre, celui de faire servir la fumée d'aliment à la flamme ; celui-ci, le moyen qu'il a découvert d'échauffer une maison au bain-marie ; celui-là, le procédé qu'il emploie pour extraire le goudron des corps qui n'en contiennent pas : tous avantages que réunit le thermolampe, à ce que dit l'inventeur, et sur lequel nous attendrons, avant de prononcer, les expériences publiques que l'on doit en faire.

— Nous avons commencé ces fragmens de chronique, en observant que le caractère parisien devenait chaque jour plus sérieux ; et pourtant il faut convenir qu'on n'a jamais chanté davantage. Sans compter les aimables convives du Rocher de Cancale qui ont tant d'imitateurs et si peu de rivaux, les chansonniers abondent, et s'exercent indifféremment sur tous les sujets ; nous avons une grammaire en vaudeville ; on a fait un pot-pourri des éléments d'algèbre ; les habitués du café du Bosquet et de celui des Francs-Bourgeois, fournissent les *Petites Affiches*, d'énigmes et de logogriphes en couplets ; enfin, à tous les coins de rue, on demande l'aumône en chantant ; on ne doit pas s'étonner, après cela, que M. Campville, marchand de parapluies, ait mis son adresse en romance, et qu'il se flatte, par ce moyen, de voir les chalands pleuvoir dans sa boutique.

— Il est du bel usage aujourd'hui dans les maisons dont l'opulence peut atteindre à ce genre de luxe, d'avoir au nombre des *gens* un chasseur suisse, ou du moins que l'on puisse prendre pour tel. Quelques jeunes gens, pour les avoir à meilleur compte, les font venir, comme autrefois Petit-Jean, d'Amiens pour être Suisse ; mais afin de se ménager toute la considération attachée spécialement à l'origine de leurs chasseurs, ils ont imaginé de leur donner un maître, non pas d'allemand, mais de *baragouin*, qui leur apprend à parler français comme un Suisse. L'un de ces bons Picards-Hélytiens nous racontait dernièrement qu'il avait été renvoyé par le jeune maître qu'il servait, pour avoir eu le malheur de dire à quelqu'un qui venait pour le voir : Monsieur n'est pas à la maison ; au lieu de : Monsir n'être pas au logis.

— On crie depuis bien long-tems après les voitures, et sur-tout après les cabriolets qui *brûlent*, comme on dit, le pavé, au risque et péril des malheureux piétons qui se rencontrent sur leur chemin; pour être tout-à-fait juste, il faut convenir aussi que parmi ces derniers, il se trouve à Paris une foule de gens qui se croient propriétaires de la rue qu'ils traversent, vous injurient lorsque vous leur criez *gare!* et ne se rangent qu'à la dernière extrémité: il en est même quelques-uns qui font du danger auquel ils s'exposent volontairement, une branche d'industrie que l'on dit assez productive. Ils mettent une adresse extrême à se faire renverser par un cabriolet dont ils auraient pu facilement éviter l'atteinte; aux cris qu'excite un pareil accident, le maître du cabriolet s'empresse de descendre, le peuple s'attroupe, on relève le malheureux qui feint de ne pouvoir se soutenir, et ne s'apaise qu'en acceptant quelques écus, au moyen desquels le maître du cabriolet se trouve trop heureux de réparer un malheur dont il n'est pas cause.

— Les soirées ne doivent plus embarrasser les oisifs; indépendamment des théâtres ordinaires, on a le choix entre le Tivoli d'hiver, le Colisée, le Wauxhall, la Redoute, les Soirées amusantes du Boulevard, le spectacle de Pierre, le Cosmorama et le Panharmonico-Metralicon.

— On annonce l'arrivée prochaine d'une ménagerie très-curieuse, pour laquelle on prépare un vaste local sur le boulevard. Entr'autres animaux rares, on parle d'un serpent à sonnettes d'une grosseur monstrueuse, et qui vit sans manger depuis plus de deux ans.

NOUVELLES DES COULISSES. Si les forces de Talma peuvent suffire à son zèle, le Théâtre Français n'aura pas à se plaindre de s'en être reposé sur lui du soin de remplir sa caisse; chaque fois qu'il joue, (et depuis quelque tems il joue deux ou trois fois par semaine) la salle ne peut contenir la foule des spectateurs, dont les derniers venus envahissent l'orchestre des musiciens, et privent ainsi le public du plaisir d'entendre une symphonie d'Haydn, que ces bons patriarches exécutent d'autant mieux que depuis cinquante ans ils la répètent régulièrement tous les soirs.

On continue à répéter *Mahomet II*: la maladie de Fleury retarde les études de la comédie.

L'Opéra-Comique, qui a fait beaucoup de dépense pour monter Cagliostro, veut à toute force retirer son argent, et

continue les représentations d'un ouvrage jugé peut-être avec beaucoup trop de rigueur.

L'Odéon espère quelque chose du succès d'un drame nouveau : ce genre-là de tous tems a fait fortune au faubourg St-Germain, et l'on y pleure encore au seul nom de *Misanthropie et Repentir*.

Le Vaudeville, dépourvu de grande coquette et de petit maître, ressent plus vivement que jamais la perte de M^{me} Bellemont et de Julien : pourquoi ce dernier sorti de l'Opéra-Comique ne cherche-t-il pas à rentrer au Vaudeville, sa véritable patrie ? On va donner à ce théâtre une critique de toutes les *Cendrillons du Monde*, et une arlequinade intitulée *Arlequin Gastronome*.

Les Variétés, pour ne pas interrompre le succès de leur *Chatte Merveilleuse*, vont donner une pièce sans conséquence intitulée les *Deux Rôles*.

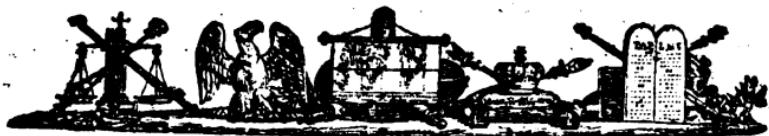
Aux Jeux Gymniques, il est question d'un *chien merveilleux*, qui sera précédé d'un prologue intitulé : *Arlequin Cendrillon*. Y.

SPECTACLES. — Théâtre de l'Opéra-Buffa. — Samedi dernier, il y avait à ce théâtre, 1^{re} représentation d'un opéra, reprise d'un chef-d'œuvre, début d'un bouffon renommé, réunion des deux premières cantatrices, affluence considérable de spectateurs, composition très-choisie, par conséquent émulation, ensemble et grand succès : le chef-d'œuvre était *gli Nemici Generosi* de Cimarosa, avec quelques aditions qu'un goût très-pur a faites à cet opéra, lequel serait un ouvrage français assez raisonnable, et qui est un des meilleurs du répertoire italien. M^{me} Barelli, toujours infaillible quant à l'intonation, a été d'une perfection, d'une grâce, d'une facilité d'exécution qu'on ne peut définir. Guglielmi, tenore faible de moyens, mais d'une excellente école, a chanté avec beaucoup d'élégance et de pureté, et Barelli a dû ajouter à l'idée que l'on a concue de son talent de comédien. La scène où le capitaine le force à se battre, a été rendue avec un degré de naturel et de vérité comique très-remarquable ; point de charges, point de caricatures, point d'efforts ; c'était la peur elle-même, la peur presque communicative, tant elle était bien exprimée ; nous n'hésitons pas à dire que depuis la mort de Dugazon, si étonnant dans *la Femme juge et partie*, aucun acteur à Paris n'aurait rendu la situation dont il s'agit, avec plus de vérité et plus

d'effet que Barelli. La musique des *Ennemis Généreux* n'avait aussi jamais produit une plus vive sensation : le quintetto, le trio bouffon qui le suit, un charmant duetto ajouté (morceau de Pavési), le bel air *Che tormento, oh Dio*, très-bien chanté par Garcia, tout enfin, car il faudrait tout citer, a causé une satisfaction générale très-vivement exprimée.

A la seconde représentation on a évité de donner la *Paméla* après les *Ennemis Généreux*; il est trop dangereux d'être entendu après Cimarosa. La *Paméla* est un petit drame assez triste, que n'égaye point assez le rôle d'un fat anglais : c'est dans ce rôle que M. Porto a paru; il a les plus beaux moyens, une basse-taille d'une franchise, d'une force, d'un timbre et d'une étendue également remarquables. On sait que les instrumens d'un si gros volume sont fort difficiles à manier. La voix de M. Porto a de la souplesse et de la rondeur, en même tems qu'une étonnante gravité. Il paraît assez bon comédien, leste et vif à la scène; il faudra l'entendre dans un autre ouvrage, pour juger jusqu'à quel point il peut plaire. La *Paméla* est un ouvrage fort estimable, purement écrit, mais froid, triste et un peu monotone. M^{me} Festa est cependant très-bien dans le rôle principal; elle y chante, avec Guglielmi, un duo de Spontini ajouté fort heureusement à l'ouvrage. Ce duo a de la grâce et de la légèreté, et un motif fort original; il a été très-applaudi.

Le débutant semble nous promettre la mise de *Don Juan*, où le beau rôle de *Leporello* l'attend; le *Mariage secret*, où celui du comte serait bien dans ses moyens; la *Molinara*, reprise avec un nouveau succès; peut-être *Théodore à Venise*, composition admirable, trop oubliée au théâtre, mais qui ne l'est point des amateurs. Crevelli, tenore très-célèbre, est arrivé, et l'on parle, comme d'une chose prochaine, de la scabreuse épreuve de la représentation d'un *opera seria*.



POLITIQUE.

Les nouvelles de Hongrie donnent pour certain que des conférences ont été ouvertes au quartier-général russe entre le reis-essendi et le général en chef Kamenski. Les Serviens ont dû être prévenus de cesser toute hostilité. Rien encore d'officiel n'a été publié à cet égard. On sait d'autre part que le gouvernement ottoman est de plus en plus inquiet sur les mouvements et les progrès des Wahabis : ils ont pénétré en Palestine, se sont approchés de Damas, et plusieurs pachas ont dû marcher contr' eux.

Le cours du change à Vienne et à Pétersbourg continue à tomber. Le rouble est maintenant à 8 schellings $\frac{1}{4}$ banco de Hambourg. Celui de Londres a encore baissé de 4 pour 100, et personne à Hambourg ne veut plus de papier sur cette place. Il n'y a pas, dit le *Moniteur*, de preuve plus forte de la nullité actuelle du commerce de l'Angleterre avec l'Allemagne, puisque les débiteurs des Anglais pourraient payer en ce moment 100,000 francs avec moins de 70,000, et que même à ce prix le papier de Londres ne trouve point de preneurs. L'escompte est à Hambourg au-dessous de 5 pour 100, et toutes les maisons de commerce de cette place importante sont raffermies.

L'Allemagne continue à exécuter ponctuellement les ordres donnés par les divers souverains pour l'anéantissement total des marchandises anglaises. Dresde, Berlin, Eysenack, Cuxhaven, Trieste, Bernbourg, Augsbourg en ont été témoins. Pareilles exécutions ont eu lieu à Amsterdam, à Rotterdam, à Anvers, et dans un grand nombre de places de l'intérieur. À Milan, à Udine, à Ancône, à Naples, ce même moyen a été employé. La légalité de ces ordres, et le droit qu'on a eu de les donner à l'égard des marchandises prohibées dès long-tems, et qui n'avaient dû leur introduction qu'à la fraude, n'ont certainement pas besoin d'être justifiés ; mais comme ces mesures font jeter les hauts cris en Angleterre, et qu'on y déclame avec violence contre l'emploi de tels moyens, il n'est pas inutile et il est piquant de rappeler aux Anglais qu'ils sont les inventeurs de ces procédés, qu'ils en ont donné l'exem-

ple, et qu'en les employant nous nous trouvons uniquement contre eux en état de représailles. Nulle nation n'a mis plus d'entraves que les Anglais au commerce du continent; tous les écrivains qu'elle a produits se sont surtout ligués contre le commerce français; l'esprit national a été dirigé en ce sens avec constance, et nous avons été long-tems, par la faiblesse de notre gouvernement, victimes de cette exclusion et de notre condescendance. Depuis des siècles, la peine due à la félonie, la déportation, la mort ont été prononcées contre les auteurs de toute importation, soit clandestine, soit ouverte. Une foule d'actes du parlement ont établi cette jurisprudence. La société *Anti-Gallicane* s'est constituée en quelque sorte en état de mission et de croisade contre la France et son commerce. Mais toutes ces mesures paraissaient insuffisantes, on imagina de brûler et on brûla les marchandises françaises qui avaient réussi à franchir tant de barrières. Sous les règnes de Georges II, de Georges III, ces brûlemens ont été ordonnés et ont été exécutés; sous ces règnes ils se trouvent à chaque page de la législation des douanes; sous Georges II on a même brûlé des thés prohibés.

Comment, après de tels exemples, dit le *Moniteur*, qui les rapporte, les Anglais peuvent-ils s'étonner de voir enfin le continent adopter un système prohibitif auquel ils ont dû leurs richesses, et la France employer, pour exclure les marchandises anglaises de ses marchés, les moyens dont les Anglais ont fait un si fréquent usage, la prohibition absolue des produits de leurs manufactures, et le brûlement de ceux que la fraude avait introduits?

Les avant-derniers bulletins relatifs à la maladie du roi d'Angleterre présentaient un état plus satisfaisant, moins de fièvre et de meilleures nuits. Les derniers du 6, du 7 et du 8 ont repris un moins bon caractère. On y lisait le 7 que la maladie du roi avait augmenté dans le jour, et le 8 qu'il était encore moins bien que la veille.

La lettre suivante, écrite de Londres à la fin de novembre, peint un état qui depuis n'a pu qu'empirer, et devenir plus alarmant.

« Il est impossible de se faire une idée du trouble où nous vivons. L'extension immense qu'avait acquise le commerce se trouve subitement paralysée par les mesures sévères que vient de prendre le gouvernement français. Oui, mon ami, ce pays, le centre du commerce de l'univers, se trouve depuis environ trois mois, c'est-à-dire, depuis l'adoption

l'adoption du système continental, dans une crise dont on ne peut calculer les résultats : les papiers publics donnent la liste de cinquante à soixante banqueroutes qui éclatent toutes les semaines dans les différentes places de commerce. Et comment cela pourrait-il être autrement ? La petite île d'Héligoland, située à l'embouchure de l'Elbe, qui sert d'entrepôt pour toutes les denrées coloniales qui passaient dans l'intérieur de l'Allemagne, est tellement encombrée de marchandises de toute espèce, que les marchands s'y sont vendus dernièrement à six sous de France, et les sucre à trois sous ; il n'y a pas là de quoi payer l'assurance. Jugez d'après cela de la situation des affaires dans les colonies : les denrées doivent y être dans ce moment pour rien ; aussi la désolation est-elle ici à son comble parmi les négocians ; ceux à qui il reste encore des moyens, travaillent à se retirer des affaires ; en attendant un avenir plus heureux ; les autres manquent les uns après les autres. Ajoutez à cela la maladie du roi, qui est en démenance complète, et l'obstination des ministres à ne pas laisser nommer une régence, afin de se maintenir en place, et vous verrez que la crise politique n'est pas moins grande que la crise commerciale. Comment tout cela finira-t-il ? Dieu le sait, etc. »

Une autre lettre d'une date plus récente s'exprime ainsi :

« Les affaires du commerce vont extrêmement mal. Les faillites se succèdent et se multiplient d'une manière effrayante. Ceci n'a pas l'air de s'arrêter, et le commerce de ce pays paraît dans un danger imminent. Jamais on n'a vu rien de pareil.

» Les denrées coloniales ont baissé de 50 à 60 pour 100. Le continent nous est réellement fermé. »

Les Anglais vont reconnaître qu'en effet le continent leur est réellement fermé. La Suède vient de compléter par un acte positif le système continental. Ce n'est plus une exclusion plus ou moins rigoureuse qu'elle oppose au commerce de l'Angleterre ; c'est la guerre qu'elle déclare au pavillon anglais : la déclaration en a été signifiée aux membres du corps diplomatique par M. le baron d'Ingelstroëm, ministre des affaires étrangères de Suède ; aussitôt un ordre royal a prononcé la saisie et confiscation de tout bâtiment anglais, soit de guerre, soit marchand, qui pourrait se trouver dans les ports suédois, et a prescrit avec l'exclusion des marchandises anglaises les mesures les plus sévères pour découvrir celles qui auraient été introduites en fraude.

E •

depuis le 24 avril 1810. Cette déclaration a été accueillie en Suède avec un sentiment d'énergie nationale très-remarquable ; elle a satisfait l'indignation publique qui avait éclaté lorsqu'on a appris que les Anglais ont pavoisé et tiré le salut royal lors du passage du comte de Gottorp devant la flotte anglaise. En même tems que la déclaration, l'article officiel suivant a paru, et a fait une vive sensation.

« Avant que de se soustraire à l'alliance anglaise et de retourner aux liaisons politiques vers lesquelles l'entraînaient et ses penchans et ses souvenirs, la Suède avait appris à connaître par l'expérience les résultats du système exclusif qu'elle avait suivi. Les malheurs qui l'accablèrent, et les pertes douloureuses qu'elle éprouva, furent les suites inévitables de la lutte inégale et impolitique qu'elle avait soutenue. Ses besoins et ses intérêts lui marquèrent la route qu'elle devait suivre. Affaiblie par la cession d'un tiers de son territoire, elle désirait à la vérité de conserver la paix avec toutes les puissances, afin de rétablir tranquillement les forces qui lui restaient. Des traités de paix avec la France, la Russie et le Danemark, avaient exigé l'acquisition de la Suède au système continental, mais ne lui avaient pourtant pas imposé la loi d'abandonner la neutralité qu'elle désirait observer. Les obligations qu'elle avait signées n'étaient relatives qu'au commerce. Cependant, depuis cette époque, on a accusé la Suède de ne pas remplir ses obligations avec toute l'exactitude que réclamaient et la sainteté des traités et le caractère connu du roi. Tous les abus qui ont eu lieu sur les côtes de la Baltique en faveur du commerce de l'Angleterre, ont été mis sur le compte de la Suède ; on est allé jusqu'à mettre en avant que cet état des choses, attribué uniquement à sa conduite, était le plus grand obstacle à la conclusion d'une paix générale.

» Il est tems de faire disparaître tout ce qu'il peut y avoir de douteux dans les relations entre la Suède et l'Angleterre. Le roi de Suède saisit cette occasion pour donner un témoignage des sentimens invariables qui le lient à la cause du continent. S. M. reconnaît que des contraventions isolées de la part de quelques négocians ont pu donner lieu à quelques plaintes ; mais, en opposant à la masse des accusations dirigées contre la Suède la dénégation la plus solennelle, elle a résolu de donner une nouvelle garantie de ses sentimens et de ses principes de conduite.

» S. M. fait annoncer, à cette fin, qu'elle déclare la guerre à l'Angleterre ; qu'elle fera donner l'ordre de saisir

les bâtimens anglais qui, contre toute attente, pourraient se trouver dans les ports de la Suède; que, pour ne plus fournir d'occasion à des plaintes, et empêcher l'introduction frauduleuse des marchandises anglaises, elle renouvelera de la manière la plus sévère les défenses déjà existantes contre ces marchandises, et y joindra la défense absolue de l'introduction des marchandises coloniales quelconques, sous quelque pavillon que ce soit, et de quelqu'origine qu'elles puissent être; enfin, qu'elle défendra également l'exportation de toute marchandise coloniale des ports de la Suède pour ceux du reste du continent.

» S. M. donnera aussi les ordres nécessaires pour que toute la masse des marchandises coloniales introduites en Suède, sous quelque pavillon que ce soit, depuis le 24 avril dernière courante, soient déclarées par les propriétaires, et mises à la disposition de S. M.

» En ordonnant ces mesures, S. M. le roi a eu pour but de consolider ses liaisons d'amitié avec les grandes puissances continentales, et de concourir à tout ce qui peut accélérer la paix maritime, etc., etc. »

Les Anglais, en apprenant la déclaration de la Suède, affectent une fausse sécurité et une indifférence qui ne peuvent en imposer à qui que ce soit; il leur est aisè de feindre de dédaigner un faible ennemi; il leur est aisè de dire que ce n'est pas le premier acte d'hostilité de la Suède, que l'Angleterre n'a pas cru digne de son ressentiment. Mais les faits parlent plus clairement; il est de fait que les Anglais se sont hâtés de rembarquer ce qu'ils ont pu de leurs marchandises, et de les soustraire au danger qu'elles courraient. Il est de fait que l'amiral Saumarez a mis sur-le-champ à la voile et est parti pour l'Angleterre sur son vaisseau *le Victory*. Son escadre est restée devant Gothenbourg, où la saison ne peut lui permettre de demeurer long-tems en croisière.

Les dépêches officielles reçues des bords du Tage à l'amirauté, nous apprennent que le maréchal prince d'Essling a porté son quartier-général à Santarem, et l'on croyait que son intention était de traverser le Tage, et de se porter par la rive gauche sur Lisbonne.

Voici à cet égard l'extrait de la note du général Wellington, datée de Cartaxo, le 21 novembre :

« Dans la nuit du 14, l'ennemi s'est retiré de la position qu'il occupait depuis un mois, ayant sa droite à Subral et sa gauche sur le Tage. Il a suivi la route d'Alenquer à

Alcoentre avec sa droite, et d'Alenquer à Villa-Nova avec sa gauche. Il a continué, le jour suivant, sa retraite sur Santarem.

“ L'armée alliée s'est mise en marche le 15 au matin, et a suivi le mouvement de l'ennemi. L'avant-garde est arrivée le même jour à Alenquer ; l'avant-garde et la cavalerie anglaise sont arrivées le 16 à Azambuga et Alcoentre, et le 17 à Cartaxo.

“ Le mouvement de l'avant-garde a été suivi par la division de sir Brent Spencer et la division du général Leith (5^e division d'infanterie).

“ Le 17, j'ai reçu l'avis du général Fane, qui est sur la gauche du Tage, que l'ennemi a construit un second pont sur le Zezere, son premier pont ayant été emporté par l'accroissement des eaux, et qu'il a poussé un gros corps de Santarem sur Golegao ; en conséquence, j'ai envoyé à Valada, de l'autre côté du Tage, le corps du général Hill, sur les chaloupes que l'amiral Barkley avait envoyées pour seconder les opérations de l'armée. ”

Ce mouvement du maréchal Massena, les Anglais désiraient bien l'appeler une retraite ; mais il leur est difficile de le faire considérer comme autre chose qu'une manœuvre ayant pour but d'attirer l'ennemi hors de sa position, de le forcer enfin à accepter un champ de bataille moins avantageux à son système défensif, et de se mettre en communication avec les renforts qui étaient en marche pour se réunir à l'armée française ; ce dernier résultat de la manœuvre du maréchal prince d'Essling a déjà été obtenu. Le général Gardanne a fait, le 25, sa jonction avec le prince, à la tête de sa division : le 24, le général Drouet était à trois journées de Castel-Branco, et déjà en communication établie avec le grand quartier-général français. L'attention des Anglais est divisée ainsi que leurs forces ; ils ignorent actuellement sur quelle rive du Tage ils auront à soutenir le choc des Français, et en changeant de position ils n'ont fait que changer d'inquiétude, d'anxiété et de danger.

Le *Morning-Chronicle* le reconnaît, et s'attache à le démontrer : “ Il y aurait une bien grande imprudence, dit-il, à regarder le mouvement de l'ennemi comme une preuve qu'il veut évacuer le Portugal, et par conséquent abandonner à son adversaire la gloire d'avoir délivré ce pays. Il est à propos d'examiner quels sont les avantages qu'il a obtenus ou qu'il se flatte d'obtenir, en quittant son

ancienne position. Ce n'est sûrement pas le manque de provisions qui l'a porté à cette démarche ; nous en avons des preuves certaines. D'un autre côté, en s'éloignant de Lisbonne, il a rouvert plusieurs communications, par lesquelles cette ville, qu'il représente dans ses dépêches comme étant dans un état de famine, peut faire écouler cette population surabondante qui diminuait ses ressources ; ainsi, même d'après la propre relation de Massena, elle se trouve délivrée, du moins momentanément. Cet avantage est incontestable ; mais ce sont ceux qui peuvent en résulter pour l'ennemi que nous nous occupons dans ce moment à considérer ; et quoiqu'il ne soit pas facile d'assigner le vrai motif qui a pu porter Massena à une retraite qui est une mesure de son choix, puisqu'il est évident que ce n'est pas la nécessité qui l'y a forcé, on peut néanmoins regarder comme certain, qu'un tel général ne s'est pas porté à une démarche de cette nature sans avoir quelqu'objet important en vue. On peut se rappeler qu'au commencement de la campagne, nous signalâmes la retraite de lord Wellington des frontières de l'Espagne comme ayant pour objet de se rapprocher de ses renforts. Nous croyons qu'aujourd'hui on peut en dire autant de Massena, qui, par ce mouvement rétrograde, se trouvera en état de se joindre à Drouet. Le désir d'accélérer la chute d'abantès peut aussi avoir contribué à déterminer la retraite de Massena.

Telles sont les raisons qui expliquent le plus naturellement la retraite de Massena de sa première position ; il peut en exister d'autres que l'on ne pénétre ni ne connaît, nous espérons bien que nous verrons aussi avec le tems, les projets de l'ennemi déjoués, quels qu'ils puissent être. Au surplus, la lettre suivante d'un officier de marque, fera voir combien nous étions dans l'erreur à l'égard de la disette où nous supposions l'ennemi :

« La retraite de Massena (si on doit l'appeler ainsi) nous a fait connaître positivement que nous ne devons plus compter sur la famine comme alliée. Dans tous les villages que j'ai traversés, l'ennemi a laissé de la farine et du grain, et même d'après ce que j'ai vu seulement par hasard, des bestiaux en assez grande quantité pour pouvoir suffire à la subsistance de toute l'armée pendant plus d'une semaine. »

PARIS.

Un décret impérial contient les nominations des magistrats qui formeront la cour impériale de Paris. M. le baron Séguier est premier président, M. Le Goux, procureur-général. La cour sera installée le 2 janvier prochain.

— Un décret de S. M., en date du 6 avril 1809, prescrit les conditions attachées à l'amnistie accordée aux Français qui depuis le 1^{er} avril 1804, ont porté les armes contre la France, au service des puissances continentales avec lesquelles S. M. est en paix. S. M. a daigné proroger jusqu'au 1^{er} juillet 1811, le terme accordé pour l'accomplissement de ces conditions.

— Un décret détermine l'organisation des vérificateurs et inspecteurs des manufactures de draps destinés au commerce du Levant.

— M. le comte Boullay, conseiller-d'état, est nommé président de la section de législation, en remplacement de feu M. Treilhard.

— Le sénat s'est assemblé plusieurs fois cette semaine sous la présidence du prince archi-chancelier; on annonce la publication prochaine de sénatus-consultes importans.

— M. le baron de Mesgrigny, écuyer de l'Empereur, de retour de la mission dont il avait été chargé, a eu l'honneur de remettre jeudi matin à LL. MM. des lettres de l'Empereur et de l'Impératrice d'Autriche.

— On a représenté, jeudi, sur le théâtre de la cour l'opéra de *Roméo et Juliette*. M. Crescentini et M^{me} Grassisini, premier chanteur et première cantatrice de S. M., remplissaient les premiers rôles. Après le spectacle, il y a eu cercle dans les grands appartemens des Tuilleries. S. M. l'Impératrice, qui avance heureusement dans sa grossesse, y a paru, et a parlé à toutes les dames qui s'y trouvaient.

— Il paraît en ce moment un ouvrage du plus grand intérêt; il est intitulé : *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*. Cet écrit appelle l'attention des hommes d'état, et en même tems celle du commerce de toutes les nations.

— Une note très-intéressante a paru dans le *Moniteur*, relativement aux manufactures de draps : elle les présente comme élevées à un degré très-haut de prospérité dans les départemens du Nord, où les procédés nouveaux et les

machines ont été reçus avec empressement. Cet exemple va être suivi dans les départemens méridionaux, notamment à Carcassonne, d'où notre commerce avec le Levant va prendre une nouvelle activité.

— L'anniversaire du couronnement de S. M. l'Empereur et Roi a été célébré à Naples avec la plus grande solennité.

— Par décret royal, l'imprimerie et la librairie sont organisées dans le royaume d'Italie sur le même pied qu'en France.

— L'Académie française vient de perdre M. de Saintange, traducteur d'Ovide; il est mort le 8 de ce mois, à la suite de la longue maladie qui l'avait condamné à de perpétuelles souffrances. On désigne comme candidats à la place qu'il laisse vacante, M. Parceval-Grandmaison, M. de Beausset, évêque d'Alais, M. le conseiller d'état Malouet, etc. etc. etc.

ANNONCES.

De la Goutte et du Rhumatisme, par le docteur Giannini, traduit de l'italien par M. Jouenne, docteur-médecin, avec des notes du docteur Marie-de-Saint-Ursin, extrait de l'ouvrage italien intitulé : *Traité de la nature des Fièvres*. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; Méquignon, libraire, rue de l'Ecole de Médecine; Gabon, libraire, même rue; et chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins.

X^e, XI^e, XII^e et dernier cahiers de la huitième année de la souscription à la *Bibliothèque physico-économique, instructive et amusante, à l'usage des habitans des villes et des campagnes*; publiée par cahiers, avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du 1^{er} brumaire an XI; par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Soanini, de la Société d'agriculture du département de la Seine, etc. Ces trois nouveaux cahiers, de 216 pages avec des planches, de la huitième année 1810, contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Note sur le Chou-Navet de Laponie. — Méthode d'irrigation mise en pratique dans les jardins des environs de Bologne. — Observations sur les pigeons. — Instruction sur la fabrication du Sucre de Raisin, publiée par ordre de S. E. le ministre de l'intérieur. — Moyen d'ôter le mauvais goût du Vin. — La manière de retirer le Savon des eaux dans lesquelles il a été dissous.

— Traitement très-simple des brûlures. — Traitement du panaris. — Observations sur l'inflammation et le gonflement de la langue. — Des éngraïs, par M. Klaproth; traduit de l'allemand, par MM. Bouillon-Lagrange et Vogel. — Culture du coton dans les départemens Roms. — Sur le sucre d'Érable. — Sucre de prunes. — Préservatif de la rage, par la cautérisation avec le beurre d'antimoine; par M. Thierry-Valdajou, docteur-médecin. — Sur le treillage; par M. Demusset. — Fragment sur le fromental; par M. Tolland ainé. — Economie du combustible. — Sur les taureaux et les bœufs; par M. Chevalier. — Recette d'un ratafia très-agréable et très-économique. — Procédé pour détruire les Charençons du blé. — Notice sur le pastel, sa culture, et les moyens d'en retirer l'indigo; par M. de Puymastrin. — Le prix de cette huitième année est, comme pour chacune des sept premières (excepté celui de la cinquième qui est de 13 francs), de 10 francs, pour les 12 cahiers, que l'on reçoit francs de port. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, acquéreur du fonds de M. Buisson, et de celui de M^{me} Desaint.

Le prix de la neuvième année (1811) est de 10 fr.

On souscrit au même bureau pour les *Anthæs forestières*. Le prix de la première année est de 7 fr.; celui des 2^e et 3^e années est de 10 fr. francs de port, chaque année.

Œuvre lyriques d'Horace, traduites en vers, par P.-F. Lavau, professeur de seconde année d'humanités au Lycée impérial de Versailles, ancien professeur de langues anciennes à l'école centrale de Seine et Oise, membre de la Société académique des Sciences de Paris, et de la société libre des sciences, lettres et arts de la même ville; avec des notes analytiques, critiques et interprétatives du texte; Ouvrage particulièrement destiné aux élèves des classes d'humanités et de rhétorique des Lycées et des colléges de l'Université impériale. Vol. in-12 de 430 pages. Prix, broché, 3 fr. A Paris, chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. A Versailles, chez l'Auteur, avenue de Saint-Cloud, n° 30; J.-P. Jacob, imprimeur de la Préfecture, de la Mairie, du Lycée, etc., tenant les Livres classiques à l'usage des colléges et des maisons d'éducation.

On trouvera chez les mêmes Libraires, *le Songe de Lucien*, *la Fable des Alcyons*, et *le Misanthrope*, traduit du grec en français, par le même Auteur; avec des remarques élémentaires où les principes de la langue grecque sont graduellement développés par une application constante sur le texte de Lucien, que des notes critiques et historiques achèvent d'éclaircir. Vol. in-8°, prix, broché, 3 fr.



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXCII. — *Samedi 22 Décembre 1810.*

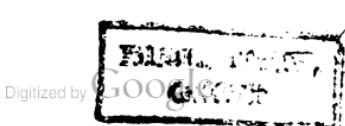
POÉSIE.

LA SENSITIVE.

EMMA, j'ai vu tes jolis doigts
S'incliner vers la Sensitive,
Qui, toujours fidèle à ses lois,
Retira sa feuille craintive;
Toi qui la sentis à regret
Echappèr à ta main charmante,
Tu veux pénétrer ce secret,
Et ton jeune esprit se tourmente.
Aimable enfant, le Dieu d'amour
Réveillant mon luth qui repose,
Va de ce prodige, en ce jour,
T'apprendre la secrète cause;
Mais permets-lui de déposer,
Pour récompense, un seul baiser,
Un seul, sur tes lèvres de rose.

Belle et timide comme toi,
Éitant tout regard profane,
Eucharis observait la loi
Qui règne à la cour de Diane;

F f



MERCURE DE FRANCE;

Et dans cet âge où la beauté
 Au tendre amour est si facile ,
 Au vœu de la virginité
 Pliait sans peine un cœur docile .
 Sur son front paré de candeur ,
 Symbole heureux de sa belle ame ,
 Brillait , en légers traits de flamme ,
 Ce fard que pétrit la pudeur ;
 D'une longue et poire paupière
 Le voile à demi transparent
 S'abaissait sur l'azur charmant
 De son œil qui , doux et sévère ,
 N'eût pas , même furtivement ,
 Flatté d'un regard un amant :
 Et sa bouche , digne de Flore ,
 Au sourire plein de douceur ,
 N'avait osé répondre encore
 Qu'au baiser d'une chaste sœur .

Rattachant par une ceinture
 De sa robe les plis mouyans ,
 Tandis qu'elle abandonne aux vents
 Les noeuds d'or de sa chevelure ,
 La jeune nymphe , sur les pas
 De la déesse qu'elle adore ,
 Courbe l'arc à la voix sonore ,
 Et donne aux daims un prompt trépas .
 Mais un jour que dans sa carrière
 Apollon , plus étincelant ,
 Versait des torrens de lumière
 Du haut de l'Olympe brûlant ,
 Eucharis , loin de ses compagnes ,
 Blesse , et poursuit de tous ses traits
 Un faon qui fuit sur les montagnes ,
 Et l'emporte dans les forêts .
 Lasse de sa course rapide ,
 Sentant son ardeur l'égarer ,
 Elle cherche une onde limpide
 Qui puisse la désaltérer :
 Une pente insensible et douce
 Bientôt l'amène au bas d'un mont ,
 Où sur un vert tapis de mousse

Courrait un ruisseau peu profond ;
 Elle avançée à la source pure,
 D'où la naïade, en se jouant
 Autour d'une molle verdure,
 Entraîne un sable bouillonnant,
 Qui s'élève ; tombe, s'épure
 Et se relève au même instant :
 Le jouet du flot qui murmure,
 Et l'image de l'inconstant.

Sur l'herbe où Zéphire folâtre,
 Eucharis s'incline, et sa main
 Arondie en coupe d'albâtre
 Plonge dans ce riant bassin,
 Puis répand sur sa bouche avide
 L'onde, dont la goutte rapide
 S'échappe et glisse dans son sein,
 Comme on voit la rosée humide
 Rouler sur les lis au matin,
 Tandis qu'Eucharis, sans alarmes,
 Sur le mouvant miroir des eaux
 Se penche, sourit à ses charmes,
 Courbe ses cheveux en anneaux,
 Ou cueille la fleur passagère
 Eclosé au bord de ce bassin,
 Et sous une gaze légère,
 Aux lis naturels d'un beau scia
 Unit une rose étrangère,
 Un des joyeux fils de Faunus,
 Qui s'en allait sur la fougère
 Guider la danse bocagère,
 La prend pour Diane ou Vénus.

Echauffé du double breuvage
 Du dieu Bacchus et de l'Amour,
 Il tressaille, sous le feuillage
 Se glisse, évite l'œil du jour,
 Et, sans bruit, d'une main discrète,
 Écarte un peu ce vert rideau,
 Puis regarde, avance la tête,
 L'éloigne, avance de nouveau,
 Et dévorant de tant de charmes

MERCURE DE FRANCE,

Tout ce qu'il voit et ne voit pas ,
 Il se hasarde à faire un pas ,
 Recule , et sent couler ses larmes .
 Non , non ; je n'oseraï jamais ;
 C'est Diane , voilà ses traits ,
 C'est elle , dit-il en lui-même x
 Ah ! jurons par le roi suprême
 D'éviter ses chastes attraits .
 Il en fait le serment terrible ;
 Mais l'ombre de ce bord paisible ,
 De sa Diane l'abandon ,
 L'espoir de la rendre sensible ,
 Ou bien d'obtenir son pardon ;
 Que sais-je ! un charme irrésistible ,
 La soif du cœur , les feux du jour ,
 Et les feux plus vifs de l'amour ,
 Après une lutte pénible ,
 Triomphent de lui sans retour :
 Et Zéphire qui , sous l'ombrage ,
 Rit des promesses des amans ,
 Sur son aile , au fond du bocage ,
 Emporte encor ses vains serments .

Le Faune sort de sa retraite ,
 Fait un pas , puis deux , puis s'arrête ,
 Et puis hasarde un nouveau pas ,
 Approche et ne se trahit pas .
 Déjà son triomphe s'apprête ;
 Et l'espace à franchir est court ,
 (C'est celui que le trait parcourt).
 Mais d'une bruyère indiscrète
 Le perfide frémissement
 Vient tout détruire en un moment :
 Eucharis détourne la tête ;
 Le voit , pâlit , se lève et fuit ,
 Et son ennemi la poursuit .
 La colombe rasant la nue ,
 Le vautour qui sur elle fond ,
 La biche que la flèche aiguë
 Poursuit dans le taillis profond ,
 N'ont point l'esser qui les entraîne ;
 L'un à peine effleure l'arête ,

L'autre semble nager dans l'air
 Que son corps fend comme l'éclat.
 Mais en vain Eucharis l'évite,
 Et fuit de détours en détours;
 Porté sur l'aile des amours,
 Toujours le dieu vole plus vite:
 Déjà ses pas pressent ses pas,
 Déjà son haleine brûlante
 Rougit de pudiques appas;
 Déjà, déjà sa main tremblante
 Et d'espérance et de désir,
 S'ouvre, s'étend pour la saisir:
 Sauve-moi, sauve-moi, Diane!
 S'écrie Eucharis, venge-toi!
 Diane que charme sa foi,
 L'entend, l'exaucé, et le profane
 Soudain, immobile d'effroi,
 A vu la nymphe fugitive,
 Changeant de forme et de couleur,
 Transformée en cette humble fleur
 Au nom touchant de Sensitive:
 Fleur qui, toujours chaste et craintive,
 Garde une légère pâleur,
 Et sous le doigt qui la captive
 D'un Faune redoutant l'ardeur,
 Sent encore une crainte vive,
 S'éloigne, et frémît de pudeur.

C. L. MOLLEVAVR.

~~~~~  
ORPHÉE.

JADIS, aux rives de la Grèce,  
 Orphée, en proie à ses douleurs,  
 Exprimait ainsi sa tristesse,  
 Sur un luth baigné de ses pleurs:  
 Toi que j'aimais, ô! toi que j'aime encore,  
 Objet sacré du plus parfait amour!  
 Puisse la voix de celui qui t'adore,  
 Te parvenir au ténébreux séjour!

Lorsque dans les demeures sombres  
 Je pénétrai pour t'arracher,

## MERCURE DE FRANCE.

Les inflexibles dieux des ombres  
Par moi se laisseront toucher :  
Chère Eurydice, inspirant mon génie,  
Tu sus prêter des larmes à mes chants ;  
Je suppliai pour sauver mon amie :  
Mon ame, alors, passait dans mes aérens.

Ah ! depuis que d'un sort funeste,  
A mes yeux tu subis les lois,  
Trainant des jours que je déteste,  
Je vais errer au fond des bois.

Le jour, c'est toi ; toi qu'en pleurant j'appelle ;  
C'est toi la nuit que demandent mes cris :  
Mais tout est mort, et de ma voix fidèle,  
Je frappe en vain les rochers attendris.

Adieu, filles de l'harmonie,  
Muses, qui me dictiez mes airs :  
Quand Eurydice m'est ravi,  
Ai-je besoin de vos concerts ?  
De votre Orphée, en sa douleur extrême,  
Vos chants divins ne charment plus le cœur.  
J'ai tout perdu, j'ai perdu ce que j'aime,  
Et je ne puis survivre à mon malheur.

W.A.\*\*\*

## ENIGME.

LECTEUR, je ne suis pas difficile à comprendre ;  
Tu dois me renconfrer sous peu ;  
Jamais je ne me fais attendre,  
Toujours j'arrive en tems et lieu.  
En France, comme en Italie,  
En Espagne, comme en Russie,  
A Vienne, à Londres, à Paris,  
En un mot, en chaque pays,  
A l'heure précise j'y suis.  
Je donne à tout une nouvelle vie ;  
J'anime le commerce ainsi que l'industrie :  
Ne proférant que paroles de paix,  
Il ne me siérait pas d'être muni d'un casque ;  
Mais on dit que je porte un masque,

En l'honneur du jour où je naïs.  
 Il est vrai que je vais prodiguant les caresses,  
 Même à mes ennemis ;  
 Que du dieu Plutus les amis  
 Par moi sont invités à faire des largesses,  
 Souvent contre leur gré ;  
 Mais, si par moi le bien est opéré,  
 Que ce soit d'une ou d'autre sorte,  
 Quand le bien  
 En revient,  
 Amilecteur, que vous l'importe ?

S.....

---

### LOGOGRIFFE.

DANS l'ordre naturel je suis un grand mystère,  
 Qu'à célébrer la loi contraint :  
 Dans l'ordre absolument contraire,  
 Je suis un pape, un empereur, un saint.

S.....

---

### CHARADE.

UNE des qualités propres à mon premier  
 Est d'être ce qu'est mon dernier ;  
 Pour mon entier  
 L'art en est difficile,  
 Et le rimeur le plus habile,  
 A faire ce métier  
 Perd très-souvent son encrè et son papier.

S.....

---

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIFFE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Huître à l'écaille*.  
 Celui du Logographe est *Capilotade*, dans lequel on trouve : *lait, poï* ( au lait ), *la, ail, capotte, lit, cap, île, aile, loi et capot*.  
 Celui de la Charade est *Fatras*.



## SCIENCES ET ARTS.

### MÉDECINE.

#### SUR LA SAIGNÉE.

Qui chérit son erreur, ne veut point la connaître.

Si je reprends la plume, ce n'est certainement pas pour faire revenir M. Gay de son erreur, qui est pour lui une douce illusion ; ce n'est pas non plus pour le *tribunal de la société* devant lequel ce médecin se présente pour être jugé. *Tribunal de la société* ! Ce mot est à-la-fois équivoque et insignifiant : la société se compose de deux sortes de public, d'un public ignorant qui admire et qui croit tout ce qu'il ne comprend pas ; d'un public raisonnable, éclairé et qui ne se rend qu'à l'évidence : c'est pour celui-ci que j'écris, et dans l'unique intention de le prémunir contre une erreur des plus funestes à l'humanité, si jamais elle se propagait. Des ouvrages de médecine faits par les plus grands maîtres, pleins d'excellens principes et des faits de pratique les plus lumineux, sont souvent et trop souvent des instruments de mort entre les mains du vulgaire ; à *sortiori* ceux qui n'enseignent que des erreurs et des erreurs qui répugnent à toutes les notions reçues en logique, en physique et en médecine.

M. Gay, par sa lettre du 15 novembre, dans le *Courrier de l'Europe*, me reproche de combattre son opinion contre la saignée, sans avoir lu son ouvrage. M. S. en annonçant (dans le *Journal de l'Empire* du 19 octobre dernier) cet ouvrage contre la saignée, proclame cette opinion comme une découverte nouvelle appartenant à M. Gay, et qui devait faire époque ; et cette découverte consistait dans la proscription la plus entière de la saignée dans tous les cas, dans toutes les maladies quelconques ; et tous les médecins, jusqu'à lui (M. Gay) exclusivement, étaient tombés dans la plus grande des erreurs, en versant le sang qui est le principe de la vie. Voilà bien la doctrine de M. Gay en son entier, la lecture de son ouvrage ne m'eût rien appris de

plus. Que m'importe à moi d'aller voir un édifice, lorsque je sais qu'il est bâti sur un sable mouvant, et qu'il doit crouler avec de tels fondemens? J'aurais donc pris une peine inutile en lisant un ouvrage dans lequel j'étais sûr de trouver des syllogismes peut-être réguliers dans leur contexture, dans leur mécanisme, mais qui recèlent des idées fausses, en un mot, des sophismes, et cela ne peut être autrement, quand on veut soutenir une doctrine des plus erronées sous tous les rapports. Cette lecture, encore une fois, aurait été en pure perte pour moi qui connaissais *l'opinion, le sentiment, la doctrine, la découverte* enfin de M. Gay, si toutefois on peut appeler *découverte* une erreur.

Par ma lettre du 29 octobre, *Journal de l'Empire*, à M. S., j'ai démontré que cette découverte remontait à plus de vingt-deux siècles, qu'elle était, dans toute la force de l'expression, *renouvelée des Grecs*; qu'elle ne pouvait conséquemment appartenir à M. Gay, et que toutes les fois qu'elle avait reparu dans le monde médical, elle avait été aussitôt renversée de fond en comble. J'ai appuyé mes assertions de faits et d'autorités irrécusables, que les bornes de ce journal m'empêchent de répéter ici, mais desquels il résulte que M. Gay, loin d'être l'auteur de cette découverte, se trouve placé le dernier sur la ligne chronologique; il en convient maintenant, et nous sommes parfaitement d'accord sur ce point.

Mais, si M. Gay, fécond en découvertes, en perd une, il en retrouve une autre aussitôt. *On ne peut disconvenir que celui qui soutient qu'il n'y a point de maladies inflammatoires et que la saignée est toujours pernicieuse, n'admette une opinion bien neuve.* Je l'ai établie sur un ensemble de preuves qui n'appartiennent qu'à moi. Si c'est donc ici une découverte, nul ne peut me la contester. Oui, si c'en est une, mais elle n'est pas plus une découverte que la première, qui est un conséquence nécessaire de celle-ci; c'est ce qu'on appelle une *petition de principes*, ou plutôt un *cercle vicieux* d'où M. Gay ne sortira jamais. Voici ce que le prince de la médecine disait, déjà de son temps, des faiseurs de découvertes :

« La médecine est établie; les découvertes faites autrement serviraient à en faire d'autres, pourvu que celui qui les cherche y soit propre, et que, connaissant les anciennes, il suivît la route qui y avait conduit. Celui qui rejelant tout ce qui a été fait, prend une autre voie

» dans ses recherches, et qui se vante d'avoir trouvé quelque chose de neuf, se trompé et trompe les autres. » Hipp. *De priscâ med.*

Sur ce que je dis dans ma lettre à M. S., que M. Gay élevait la voix dans un moment où l'on ne saignait plus, et qu'il prêchait des convertis, M. Gay me répond par cet argument admirable : *Tous les médecins croient à l'existence des maladies inflammatoires ; (oui.) les maladies inflammatoires composent la moitié des maladies ; (non.) donc tous les médecins ordonnent la saignée dans la moitié des maladies.* Quelle conséquence ! Elle est aussi vraie que les prémisses dont elle déeoule. *Cela me paraît sans réplique.* Quel paralogisme ! Il me donne moins que jamais l'envie de lire l'ouvrage de M. Gay contre la saignée. D'abord son calcul est encore une découverte qui n'appartient qu'à lui seul, il est dénué de toute raison et de toute vérité. Sur deux cents péripneumonies, pleurésies avec point de côté, crachement de sang, il y en a une inflammatoire franche au plus, et toutes les autres sont humorales, bilieuses, putrides, etc., etc., qui se trouvent compliquées avec d'autres maladies ; le nombre en est incalculable ; car, quand je dis deux cents contre une inflammatoire franche, je ne dis pas assez ; ainsi, nous sommes fort loin de compte, et c'est ce que je vais démontrer, non par des phrases, des hypothèses, des hyperboles, mais par des faits irrécusables. Si les maladies inflammatoires étaient aussi multipliées que M. Gay l'avance fort gratuitement, je serais d'autant plus fondé à dire qu'on ne saigne presque plus, et qu'il prêche des convertis. J'invite M. Gay à lire les Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné, et de Guy-Patin, il y verra combien l'abus des saignées était énorme sous le règne de Louis XIV; abus qui s'est propagé sous celui de Louis XV et au-delà : qu'il fasse ensuite un rapprochement de ces tems-là avec celui-ci, il y verra une prodigieuse différence, ce qui est un autre mal; parce que les extrêmes se touchent et qu'ils sont également dangereux.

Je ne suivrai point M. Gay dans tous ses raisonnemens qui, pour la plupart, sont inintelligibles pour moi, tant ils impliquent de contradictions, sur-tout le deuxième et le troisième alinéa de la page 4, avec les premières lignes de la page 3 ; je renvoie le tout au *tribunal de la société*, pour éclaircir tant d'obscurités. J'observerai, en outre, que M. Gay me fait poser des questions d'abord que je ne fais pas, et encore moins dans le sens où il les présente; c'est sans

doute pour avoir le plaisir d'y répondre à sa manière ; et qu'il termine en affirmant *que le sang est le principe de la vie, et que la saignée attaque le principe de la vie*. Mais l'air que nous respirons, les alimens que nous prenons sont aussi des principes de la vie qui deviennent parfois des principes de mort. L'air, par des effluves délétères, par des miasmes putrides dont il se trouve surchargé, produit souvent des épidémies, des maladies pestilentielles et la mort. Les alimens, lorsqu'ils sont de mauvaise qualité, qu'ils s'altèrent, qu'ils se corrompent enfin, produisent les mêmes fléaux. Hé bien ! faut-il continuer à respirer cet air impur qui donne la mort ? Faut-il se nourrir d'alimens qui empoisonnent la vie ? Le lait d'une mère saine, qui est le principe de la vie de son enfant, devient un poison pour lui, quand elle est malade ou imprégnée d'un vice incurable : faut-il laisser sucer à l'enfant une liqueur aussi mal-faisante ? Telles sont cependant les conséquences que tire M. Gay du sang comme principe de la vie et que la saignée attaque.

M. Gay, pour consolider des hypothèses (qu'il appelle des faits) sur la manière d'arrêter les hémorragies par le moyen de l'émétique, s'appuie de ce fait de Stoll : « Je me rappelle qu'un jeune Musulman fut atteint tout à-la-fois d'une fièvre bilieuse et d'un crachement de sang, etc. en un mot, qu'il fut guéri par l'effet de l'émétique. » Mais M. Gay, en citant cette observation de Stoll, n'a donc point réfléchi ? Il n'a donc point fait attention qu'elle présente des armes contre lui, qu'elle est entièrement contraire aux intérêts de sa cause ? En effet, qu'est-ce qu'une hémorragie active, produite par un coup d'épée qui a ouvert un gros ruisseau chez un jeune homme dont l'énergie vitale est exaltée au plus haut degré, peut avoir de commun avec un crachement de sang produit par une simple érosion des vaisseaux capillaires des poumons sur lesquels la bile exerce une action immédiate ? Rien du tout. Dans l'hémorragie active, la saignée est l'*anchora salutis* ; dans le crachement de sang du malade de Stoll, la saignée l'a été tué infailliblement. Ce médecin, justement célébré, avait très-bien distingué l'essentiel de l'accident ; il avait jugé que la maladie essentielle était la fièvre bilieuse, et que le crachement de sang n'en était que le produit, que l'accident ; et qu'en évacuant la bile il emporterait de suite le crachement de sang, que c'était-là le cas du *sublatit causâ tollitur effectus*. Ainsi, je le répète, M. Gay n'

sourni des armes contre lui , c'est un acte de générosité dont je ne puis que lui sauvoir gré ; mais il eût encore ajouté à ma reconnaissance, si en même tems il avait voulu exercer un acte de justice envers *Stoll* en citant ce passage du même auteur : « Nous rencontrons souvent chez le même individu et dans le même tems la fièvre bilieuse et la fièvre inflammatoire réunies ensemble.... A la fin du printemps ou au commencement de l'été les fièvres bilieuses enflamment aisément le sang et à un degré tel qu'on est forcé de débuter par les saignées. , même de les réitérer pour guérir ces maladies. » *Stoll, ratio medendi, part. 2, p. 74.* Le silence profond qu'observe M. Gay sur ce passage est bien extraordinaire , c'est sans doute oubli ou distraction de sa part , car celui-ci n'est séparé de l'autre que de quatre pages ; quoi qu'il en soit , je ne puis accuser sa bonne foi. Mais il est de mon devoir de justifier *Stoll* en relevant cette omission et en expliquant dans son vrai sens le passage cité et mal interprété par M. Gay , et d'après lequel le commun des lecteurs aurait pu conclure que *Stoll* guérisait les maladies inflammatoires , les hémoptysies , les hémorragies , même les plus actives , comme M. Gay prétend les guérir toutes avec l'émétique , et jamais par les saignées. Je ne puis croire , et tout homme sensé pensera comme moi , que M. Gay veuille réellement du passage de *Stoll* qu'il cite , en tirer des inductions pratiques en faveur de l'usage de l'émétique pour arrêter toutes sortes d'hémorragies ; ce serait un contre-sens mortel , ce serait vouloir arrêter à grands coups d'éperons un coursier fougueux , qui aurait , comme on dit vulgairement , pris le mors aux dents. Il ne faut pas être médecin pour prononcer affirmativement que l'émétique administré à un homme qui aurait reçu un coup d'épée dans la poitrine ou dans le bas-ventre , loin d'arrêter l'hémorragie , ne ferait que précipiter plus vite ce blessé au tombeau. En effet , il ne faut que les lumières du sens commun pour juger qu'un remède qui provoque les efforts les plus violents , des efforts capables de rompre même des vaisseaux , n'est point propre à les cicatriser lorsqu'ils sont ouverts. *Erasistrate et Vanhelmont* , qui étaient les ennemis les plus outrés et les plus opiniâtres de la saignée dans toutes les maladies , en exceptaient cependant les hémorragies dans lesquelles ils la conseillaient expressément ; il était réservé à M. Gay de renchérir sur eux , et voilà ce qui ajoute beaucoup au mérite de sa découverte.

Faisons voir maintenant à M. Gay que nous ne sommes pas outrés pour la saignée, comme il cherche à l'insinuer, bien que je me sois expliqué dans ma lettre à M. S. sur tous les cruels résultats de l'abus des saignées, ce qui aurait dû me garantir même du soupçon à cet égard : mais M. Gay a le grand talent de me faire fabriquer des fantômes pour avoir le plaisir de les combattre. Faisons lui voir aussi que le cas de *Stoll* ne m'est point inconnu, et que, loin de le trouver rare, je le trouve au contraire fort commun, et beaucoup plus commun que les maladies inflammatoires qu'il fait multiplier à l'infini aux médecins contre leur gré et contre la vérité.

En 1785, je fus envoyé par le gouvernement porter des secours à huit communes attaquées d'une épidémie, dont les symptômes prédominans étaient la fièvre, la toux, points de côté, crachemens de sang, etc.; plusieurs malades ont eu des hémorragies par le nez; sur le nombre de neuf cent onze malades, je puis assurer qu'il n'y a pas eu quinze saignées de faites: j'ai donné l'histoire de cette épidémie, dans laquelle j'ai fait voir que l'émétique faitait la base de mon traitement, que j'en avais répété l'usage jusqu'à deux et trois fois chez le même individu et avec un succès constant. Mon mémoire a été couronné par la Société royale de médecine, à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir sous le titre d'adjoint; il a été imprimé avec l'approbation et sous le privilége de la Société, il contient des faits irrécusables; et voilà ce qu'on peut appeler des preuves sans réplique.

En 1787, je fus appelé en consultation avec deux médecins et un chirurgien d'Orléans pour M. de Rochambeau qui éprouvait tous les symptômes ci-dessus, et surtout un point de côté, oppressions et une hémoptysie considérable. Je fus seul de mon avis, qui était de l'évacuer avec un émétique, il prévalut sur celui de mes frères qui voulaient la saignée; ils furent tout stupéfaits de ma proposition, de ce que je voulais administrer, disaient-ils, un remède aussi violent dans un crachement de sang; ils s'en allèrent fort mécontents et persuadés que le malade succomberait à une hémorragie. Nonobstant leur crainte et leur pronostic, l'émétique fut donné sur-le-champ et avec le plus prompt succès sans qu'il ait paru la moindre strie de sang dans les évacuations. Je rapporte ce dernier fait avec d'autant plus de plaisir, que je tiens beaucoup à honneur de m'être rencontré avec *Stoll*, et qu'il semble

que ces deux faits aient été calqués l'un sur l'autre, tant est grande leur ressemblance. L'ouvrage de *Stoll* n'a été imprimé à Leyde qu'en 1788, et la maladie du maréchal de Rochambeau date de 1787, et a été connue de toute la ville d'Orléans où il était en grande vénération. Ainsi c'est donc à tort que M. Gay me fait tenir ce langage : *que je trouve le cas de Stoll fort rare*. L'épidémie de 1785 m'avait présenté un grand nombre de faits semblables à celui de *Stoll* : mais ce cas qui jette M. Gay dans un état d'étonnement qui tient de la stupeur, et sur lequel il appuie si fortement sa brillante doctrine, était connu de tous les anciens, à commencer par *Hippocrate*, qui dit positivement : *qu'il ne faut pas saigner dans ces maladies lorsque la bille domine*. Son presque-contemporain *Aretée de Cappadoce*, en parlant des pleurésies bilieuses, disait *qu'il ne fallait pas s'en laisser imposer par la ressemblance des symptômes et du nom, pour ne point confondre les pleurésies inflammatoires avec les bilieuses* ; et il conseille l'usage des évacuans pour celles-ci. *Baillou* avait observé *que dans les pleurésies de 1575 la saignée avait été nuisible*, il assure même que ce moyen n'y était point indiqué. *Ettmuler* en dit autant, il assure que *dans ce cas elle est plus nuisible qu'utile*. *Sydenham*, qui était partisan de la saignée, se lave beaucoup de l'usage de l'émélique dans les premières vingt-quatre heures de l'invasion de ces maladies.

D'après ces citations que je pourrais encore multiplier à l'infini, il est évident que les anciens savaient parfaitement distinguer les pleurésies inflammatoires d'avec les bilieuses, que dans les premières ils recommandent la saignée comme un moyen indispensable, et qu'ils la défendent très-expres-sément dans les bilieuses comme étant très-nuisible. *Stoll* pénétré de la vérité de ces préceptes a su en faire une juste application, ainsi que le prouvent les deux passages précités, dont l'un a été passé sous silence, et l'autre mal interprété par M. Gay qui aurait beaucoup mieux fait de les présenter textuellement *au tribunal de la société* pour le mettre à portée de voir et de juger que, si *Stoll* savait s'abstenir de la saignée dans certains cas, il savait aussi l'employer utilement dans certains autres; en un mot, que comme ses devanciers, il avait reconnu et traité les pleurésies bilieuses et les pleurésies inflammatoires, chacune suivant son génie caractéristique. Mais, suivant M. Gay seul contre tous, *il n'y a point de maladies inflammatoires*. Nier l'existence des maladies inflammatoires,

Il est nier la clarté du jour en plein midi; car il y en a beaucoup qui sont soumises aux témoignages de nos sens, comme l'ophthalmie, le pblemon, l'érysipèle, etc.; et celles qui sont moins sensibles en apparence n'échappent point à la perspicacité du médecin observateur, à ce tact que la nature donne et que l'habitude perfectionne. D'ailleurs il est éclairé par l'exploration du pouls, par les signes rationnels, par le toucher même, et de manière à ne point se méprendre sur la nature et sur le siège de ces maladies. Je m'arrête ici, et je crois en avoir dit assez au public pour lequel j'écris, que l'existence des maladies inflammatoires ne peut pas être plus contestée que celle des fièvres bilieuses, que l'émétique est pour celles-ci ce que la saignée est pour les autres, et que l'inverse serait également dangereux.

Je dois prévenir M. Gay que, si de sa doctrine il prétend en faire un procès par écrit devant *le tribunal de la société*, je suis bien décidé à ne plus lui répondre désormais; que, si, au contraire, il veut envoyer les pièces du procès au tribunal fait pour en connaître, au tribunal de nos pairs seuls compétens pour nous juger, je m'engage à lui donner tous les genres de preuves faits pour convaincre les plus incrédules; qu'une longue pratique et fort multipliée m'ayant mis à même de faire beaucoup d'observations, j'aurai à lui offrir une masse imposante de faits par le moyen desquels je lui démontrerai de la manière la plus positive, non-seulement l'existence des maladies inflammatoires, mais aussi le sang lui-même comme principe de mort lorsqu'il pèche par excès de quantité ou par excès de qualité, je veux dire, lorsqu'il est trop abondant et trop riche, ou trop épais: deux qualités ou plutôt deux vices qui, pour être niés par M. Gay, n'en existent pas moins de la manière la plus évidente; et ce sont ces deux causes isolées ou réunies ensemble, qui donnent naissance aux engorgemens, à cet état de plénitude que les médecins appellent *pléthora*, et que Paul d'Égine a le premier distingué en *plethora ad vasā* et *plethora ad vires*: dans l'une comme dans l'autre, ce médecin grec prescrivait la saignée avec succès, et je pense qu'il ayant grandement raison, parce que c'est le seul moyen de prévenir et de guérir les inflammations, les hémorragies, les apoplexies sanguines et autres maladies qui provenaient de ces espèces de pléthora. Le sang est principe de mort sous bien d'autres rapports, par tous les vices dont il peut être imprégné, vices dont

nous héritons le plus souvent de nos pères ; mais il ne s'agit ici que de ceux qui exigent impérieusement la saignée.

Si, en attendant les éclaircissements que je propose à M. Gay, ce médecin veut prendre la peine de lire les différens ouvrages que j'ai donnés, il verra dans tous qu'aucun esprit de système ne me dirige dans l'administration de la saignée, pas plus que dans celle des autres moyens curatifs ; il y verra que ma conduite est déterminée par la nature de la maladie, par la constitution du malade, par son âge, son sexe, ses forces, etc., etc. il verra enfin que c'est fort à tort qu'il veut me faire passer pour partisan outré de la saignée, parce que je combats l'excès contraire et sur-tout d'après la manière dont je termine ma lettre à M. S.... « De tout ceci je conclus que le système très-ancien que M. Gay veut soutenir et renouveler, est un système erroné, et tout aussi dangereux que celui de Botal de Willis et de plusieurs autres qui répandaient le sang à toute outrance. » D'après ce passage qui n'est point équivoque, je suis fâché qu'un zèle indiscret ait emporté M. Gay au-delà de toute mesure par une proposition bien étrange (1); on ne se joue pas ainsi de l'espèce humaine. J'aurais peut-être plus d'un titre pour ne point redouter la concurrence, puisque j'ai été employé pendant près de quarante ans au traitement des maladies épidémiques, et médecin en chef d'un hospice civil et militaire. Au surplus, j'abandonne à M. Gay la gloire des découvertes ; le bonheur d'être utile à mes concitoyens est le seul but auquel j'aie toujours aspiré.

GASTELLIER, membre de plusieurs Sociétés savantes, françaises et étrangères.

---

(1) Voyez le *Mercure* du 1<sup>er</sup> décembre 1810, p. 266.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LA PARTHÉNÉIDE, poème de M. J. BAGGESSEN, traduit de l'allemand. Un vol. in-12. A Amsterdam, au Bureau des Arts et d'Industrie ; et à Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n°

( FIN DE L'ARTICLE. )

Ce que j'ai dit (1) du parti que M. Baggesen a su tirer du merveilleux mythologique dont il a fait l'emploi dans son poème, n'est pas à beaucoup près tout ce qu'on en peut dire. Si l'on veut donner l'attention qu'elle mérite à cette partie toujours importante dans une épopée, de quelque genre qu'elle soit, on peut considérer, et l'usage que l'auteur a fait des inventions établies, et celles qu'il a créées lui-même. On peut observer encore qu'il les assortit et les combine toujours avec les passions qu'il veut peindre, et avec les lieux extraordinaires où il a placé son action. On a vu précédemment la manière dont il a fait agir l'Amour. C'est ce dieu, ennemi de Norfranck, qui lui fait subir toutes les épreuves, lui suscite tous les obstacles, et prépare tous les succès de la passion qu'il veut traverser. Le même ressort est employé dans le même sens jusqu'à la fin. Lorsqu'il ne manquait plus à Norfrank et à Myris que de se déclarer et de s'entendre, c'est encore à leur malicieux ennemi qu'ils en doivent l'occasion.

En reconnaissance des bienfaits et des secours qu'il a reçus d'Apollon, Norfrank a promis de gravir la double cime du mont Eiger, demeure favorite de ce dieu. Il choisit, pour remplir son vœu, le moment où revenu avec les trois aimables sœurs, de leur ascension au pic de la Vierge, vers le milieu d'une montagne fertile en pâtu-

(1) *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> décembre.

Gg

ragés, il les a déposées à l'entrée de la nuit dans un chalet, où elles se disposent au sommeil. Trois de ces cabanes forment un petit hameau connu des seuls bergers de la plaine, dans la saison où ils y montent pour faire paître leurs troupeaux. Celle du milieu est devenue l'asyle des trois sœurs. Norfrank s'en éloigne : il part lorsque la lune est assez élevée sur les montagnes pour l'éclairer dans sa marche. Il descend le reste de la montagne pour se rendre au pied de l'Eiger dont il veut atteindre le sommet. Il s'arrête de tems en tems, et jette un regard vers la cabane où il a laissé tout ce qu'il aime. Tout à coup il lui semble voir divers personnages qui vont, viennent, montent, descendent, rôdent à grands pas, ou s'arrêtent immobiles autour des trois chalets. Il craint quelque danger inopiné pour ses compagnes : il remonte rapidement. C'était l'Amour qui lui offrait de loin ce prestige ; pour le rapprocher de Myris, et le forcer à rompre son vœu, il avait assemblé les légers brouillards qui planaient là et là sur la montagne, pour en composer des fantômes à ressemblance humaine, qui poussés par les vents paraissaient errer et s'agiter autour des cabanes solitaires. Dès qu'il a vu Norfrank en reprendre le chemin, il pénètre dans la cabane du milieu, voltige autour de la jeune Myris endormie, bat rudement des ailes sur son sein, y répand une douloreuse inquiétude et s'enfuit plein de courroux. Cependant Norfrank arrive hors d'haleine : il cherche la troupe qu'il croit avoir vue de loin ; tout a disparu. Il s'étonne, il sourit de son erreur, rôde lui-même quelques instans autour du chalet, et y fait une garde attentive. Myris, toujours plus agitée, s'éveille, pense aux dangers que Norfrank est allé courir, quitte sa couche de paille, auparavant molle et frache, devenue épineuse et brûlante, entr'ouvre doucement la porte du chalet, se glisse dehors, respire le frais, se calme, et se hasarde à faire quelques pas sur la pelouse fleurie ; ainsi Myris d'un côté, Norfrank de l'autre, tournent autour du même centre, en sens contraire et à distances trop inégales pour se rencontrer ni se voir. Myris lève souvent les yeux vers les sommets de l'Eiger, songeant à Norfrank, à son voyage, à ses dau-

gers. Un bruit affreux relentit soudain jusqu'au fond des vallées ; c'est l'écroulement lointain d'une avalanche. Norfrank se présente aussitôt à sa pensée. Elle tombe à genoux et prie à haute voix pour lui toutes les puissances du ciel. Il était auprès d'elle ; il la voit, il l'entend, il se jette à genoux à son tour et invoque les puissances célestes pour que Myris soit heureuse aux dépens, s'il le faut, de son propre repos et de ses jours. Myris l'entend, le voit, passe de la frayeur au ravissement, et ne peut que verser un torrent de douces larmes, auxquelles Norfrank répond par les siennes. Ils demeurent tous deux long-tems prosternés devant le ciel, aussi heureux, dit le poète, que s'ils y étaient ravis. Myris revient à elle la première, se lève, jette sur Norfrank un regard timide, et le front baissé, gagne à pas lents la cabane où dorment ses sœurs. Norfrank s'élançe sur ses traces, l'atteint, et la retenant doucement par la main qu'il ose à peine presser, il lui parle avec la plus vive effusion de cœur, mais la conjure de permettre qu'il aille accomplir un vœu sacré ; elle ne doit plus rien craindre pour lui ; il est sûr désormais de la protection du ciel. Myris, en le lui permettant, lui permet aussi d'entendre de qui elle sent que dépendent désormais ses jours. « Elle retire lentement sa main de celle de Norfrank, rentre dans le chalet, retourne encore une fois la tête et disparaît. » Après tant de déclarations d'amour dont les poèmes, les pièces de théâtre et les romans sont remplis, s'il en restait une toute nouvelle à faire, il me semble que c'est M. Baggesen qui l'a faite.

Il a fait mieux encore ; il a tiré de son imagination poétique une divinité dont il paraît que ses propres excursions sur ces hauts lieux lui ont révélé l'existence : c'est le dieu du Vertige. Je ne crois pas qu'il existe dans toute la poésie une fiction plus neuve, plus ingénieuse, mieux appropriée à un sujet ni plus fortement tracée. Elle remplit tout un chant du poème : on aurait une idée imparfaite du poème entier, si l'on ne connaissait cette fiction, qu'on ne balancera pas sans doute à nommer admirable quand elle aura quelques siècles de plus.

Les trois jeunes pèlerines et leur guide, après bien

des fatigues et des dangers, sont sur le point d'achever leur pèlerinage, et d'arriver au sommet du mont d'Uranie, lorsqu'ils se trouvent arrêtés sur le bord d'une crevasse large et profonde. On ne peut ni l'éviter ni la franchir, si ce n'est par un seul sentier, étroit, escarpé, glissant, sur une arête de rochers à pic. Les trois sœurs pâlissent et restent immobiles. Norfrank seul n'est point effrayé: habitué à gravir sur les Alpes, plein de courage et de vigueur, il enlèvera dans ses bras chacune de ses trois compagnes, quand elles se seront mis un bandeau sur les yeux pour prévenir l'étourdissement et l'excès de l'effroi; et il les transportera, sur cette arête périlleuse, toutes les trois l'une après l'autre. On hésite, on rougit, on délibère: la nécessité l'emporte, la proposition est acceptée; le bandeau est attaché sur les yeux des trois sœurs. Norfrank enlève la première, et la passe; la seconde, et la passe de même. Il revient vers la troisième, la plus jeune, et qui lui est la plus chère; Myris l'attend avec confiance, quoique avec un reste de frayeur.

Mais leur cruel ennemi, l'Amour, a juré de s'opposer à leur passage: il vole au haut des glaciers du Schreckhorn, dont le sommet est justement nommé le pic de la terreur. « Au plus haut de ce mont inaccessible, séjourne, entre l'Olympe et la terre, une déité formidable, un monstre parmi les immortels, que les immortels eux-mêmes n'abordent pas sans effroi. C'est le monarque du vide et du néant, nommé Vertige par les mortels, et sans nom chez les dieux. Il fut engendré dans l'antique horreur du cahos, de l'union fortuite du ciel et de la nuit infernale. Le bouleversement, la confusion et le désordre, l'association passagère des substances et des formes ennemis sont tout ce qu'il chérit et s'efforce de produire. Aussi ne peut-il, sans un tourment dont serait soudain anéanti un être mortel, regarder ni les sphères qui roulement dans l'espace, ni les invariables créations de la nature: mais il se délecte à contempler les œuvres de l'homme. Tantôt immobile et taciturne, du haut de son trône de glace, il égare sa vue dans la profondeur du vide; tantôt, agité et menaçant, il plane sur le faîte des

montagnes ; visite les précipices et se cache dans leurs enfoncements. Malheur alors à qui se hasarde au bord de ces précipices ! Il sent tout-à-coup la terre fuir sous ses pieds : il voit les cieux reculer rapidement dans l'espace , et les monts voisins ébranlés tourner en cercle autour de lui. »

L'aspect de ce séjour horrible épouvanter l'Amour sans l'arrêter. Il vole en spirale autour de la pointe la plus aiguë : il approche enfin de la cime ; déjà il aperçoit le démon qui en fait sa demeure ; il n'a jeté sur lui qu'un regard oblique et furtif , et il a été saisi d'horreur. Il se hâte de nouer son bandeau sur ses yeux , et abordant alors l'affreux géant , il lui dénonce le téméraire qui a déjà bravé deux fois sa puissance , dans des lieux dépendans de son empire , et presque au pied de son trône. Il le prie de descendre dans l'abîme aux bords duquel Norfrank va passer encore , de lui apparaître soudain , et d'exercer sur lui tout son pouvoir. Le dieu du Vertige lui répond par un signe de tête en signe d'approbation. « A ce signal de leur monarque les antres du Schreckhorn rendirent un sourd mugissement , et tous les rochers tremblèrent. » L'Amour jouissant déjà de sa vengeance regagna la haute demeure des immortels.

Cependant le conducteur des nymphes d'Uranie était revenu près de Myris , il la tient déjà dans ses bras , palpitant d'amour et de joie ; il arrive au passage difficile. « En ce moment même , le monarque du Schreckhorn descendait , d'un vol précipité , de sa demeure , enveloppé d'un noir nuage. Avant de plonger dans le précipice , il plane quelques instans sur la tête de Norfrank ; et Norfrank commence aussitôt à pâlir , à frissonner. Peu-à-peu ses esprits s'égarent : tout change , tout se déplace et se confond à ses yeux. Le sentier lui paraît plus escarpé , l'abîme plus profond , et la roche plus glissante. Il veut poursuivre sa marche ; il chancelle : il ne lui reste que la force de se retenir , sans pouvoir faire un pas de plus. Myris s'aperçoit de la faiblesse de Norfrank : elle tremble , et sa frayeur augmente encore le trouble du jeune homme. Mais c'en est fait , Norfrank ne se soutient plus : il connaît , pour la première fois ,

l'influence du Vertige, de cette redoutable déité des Alpes. Il voit, pour la première fois, à découvert l'odieux géant : il le voit se dégager, avec l'impétuosité de la foudre, du nuage qui le cachait, s'abattre dans le creux du précipice et s'y balancer, menaçant et furieux.

Il agite dans une de ses mains un immense bouclier, sur le contour duquel sont tracées mille et mille figures de fantômes effrayans et bizarres. La surface en est concave, et resplendit d'un poli magique qui rend de tous les objets de la nature des images vacillantes, infidèles, confuses, et d'une grandeur désordonnée. A peine Norfrank a-t-il jeté un regard sur ce bouclier, qu'il lui semble voir les montagnes glisser soudainement aux confins de l'horizon, et leurs sommets se renverser et s'allonger sans mesure dans le vide. La voûte céleste (telle est l'affreuse illusion de ses yeux !) s'est abaissée tout-à-coup à la profondeur de la terre ; et la terre s'est élancée à la hauteur de la céleste voûte. Il tourne, et croit voir l'univers entier tourner avec lui, d'une vitesse accélérée, dans un tourbillon qui embrasse l'immensité de l'étendue.

Frappé de ces terribles apparences, Norfrank est lui-même devenu un objet de terreur. Ses cheveux sont hérissés sur sa tête, la sueur ruisselle à flots glacés sur son visage, ses genoux flétrissent ; il va tomber ; et s'il tombe dans l'abîme, son front se brise sur le bouclier du Vertige victorieux. Mais, dans son angoisse mortelle, une pensée lui reste, celle de l'objet adoré qui tremble dans ses bras ; un sentiment l'occupe encore, celui du danger de Myris. C'est pour la sauver qu'il tente un dernier effort. Il se penche en arrière, afin de la laisser glisser doucement à terre ; et tombe aussitôt à la renverse sur le rocher. Myris éperdue, arrache alors son bandeau ; elle aperçoit Norfrank immobile, l'œil fermé, le front décoloré comme par la mort ; et se laisse aller évanouie à côté de lui. Ainsi succombent au même ouragan, et l'orme au vaste ombrage, honneur d'une colline solitaire, et la jeune vigne qui pendait de ses rameaux.... Mais les dieux n'avaient point abandonné l'innocence. Déjà les flèches d'Apollon avaient mis en

uite le monstre du Schreckhorn ; et Norfrank avait commencé à recouvrer ses esprits. Bientôt revenu à lui, il ouvre les yeux, et le premier objet qu'il aperçoit, c'est Myris gissant sur le rocher, sans un souffle de vie, et semblable au lis qui languit, séparé par le fer de la tige maternelle.» Il se lève sur ses genoux, et les mains tendues vers le ciel, il adresse au dieu du jour une prière fervente. Elle est exaucée ; Myris reprend ses sens : il l'enlève une seconde fois dans ses bras ; mais un autre prodige l'arrête. Apollon ne se borne pas à mettre en fuite le dieu du Vertige : il craint que son protégé, la tête encore affaiblie, ne puisse pas franchir ~~en~~ sûreté ce dangereux passage. Les traits du dieu du jour pénètrent et fondent en un instant d'énormes amas de neiges et de glaces ; ils se détachent, roulent, tombent avec un horrible fracas, et comblent en son entier l'abîme sur lequel Norfrank s'apprêtait à passer pour la troisième fois. Après le nouveau mouvement de terreur que leur fait éprouver ce redoutable phénomène, les quatre voyageurs se réunissent et achèvent courageusement de gravir jusqu'au sommet de la montagne.

On conviendra qu'une création pareille suffit pour donner un caractère à tout un ouvrage, et pour assigner sur le Parnasse une place éminente à son auteur. Je voudrais pouvoir citer encore la peinture de Dieu de l'Hiver, dont M. Baggesen place le trône au-dessus de tous les glaciers des Alpes. Il y a dans cette description des traits qu'un autre poète aurait peut-être pu imaginer à l'aspect ou au souvenir de ces vastes solitudes de glace ; mais en voici un, par exemple, qui n'a pu naître que dans la tête d'un poète du Nord, qui sent sa force, et qui ne voit pas, sans quelque pitié, l'opinion que des poètes nés dans des climats plus doux ont des poètes septentrionaux et d'eux-mêmes. « Du haut de ses inaccessibles palais, ce Dieu écoute en pitié les blasphèmes des poètes efféminés, et les murmures des peuples abâtardis, qui insultent ou méconnaissent sa divinité. Sérieux, austère, ennemi de la joie pétulante, c'est lui qui inspire aux mortels le calme nécessaire aux méditations sublimes, et les aide à triompher des illusions et de l'ivresse des sens, au

milieu desquelles s'évapore toute vigueur de l'ame et de la pensée. S'il n'a point de dons à faire à la terre, il veille à la conservation de ceux qu'elle tient des autres dieux; et souvent, souvent même, il préserve la nature d'une langueur funeste, et sauve les innombrables germes de la vie du feu dévorant des contagions et des fléaux de la putridité. Les habitans de l'Olympe reconnaissent et vénèrent son pouvoir: Uranie le visite fréquemment dans la sérénité des nuits: Apollon lui-même le respecte, et ne favorise de ses plus belles inspirations que les mortels dont l'austère Dieu a épuré et fortifié l'entendement. »

Le traducteur du poème fait, avec juste raison, dans ses *réflexions préliminaires*, l'éloge de toute cette magnifique description de l'hiver, de même qu'il compare aussi avec justice la fiction du Dieu du Vertige à la plus célèbre et à la plus grande, peut-être, de toutes les fictions de la poésie moderne; celle du géant Adamastor dans la *Lusiade* du Camoëns. Mais il est tems de donner quelque idée de ce discours qui précède la traduction de la *Parthénéide*. Le style pur, élégant et soutenu du traducteur est assez connu par les citations que j'ai faites du poème. Ses réflexions feront connaître en lui l'homme de goût qui pense, le critique éclairé, le littérateur philosophe.

Le premier objet qu'il s'y propose est de fixer, de caractériser le genre dans lequel son auteur a écrit, d'en établir les principes, ou, si l'on veut, la poétique, en les faisant concorder avec la théorie des autres genres. Il est certain que cette recherche était à faire, et qu'elle avait un but évident d'utilité. Le poème de la *Parthénéide* est venu, comme nous l'avons vu précédemment, le troisième: *Louise*, et *Herman et Dorothée*, l'avaient précédé. Trois succès consécutifs consacrent désormais cette sorte d'épopée, qui n'est ni l'épopée héroïque, ni l'épopée romanesque, qui a un type qui lui est propre, un cachet particulier, et à laquelle enfin il s'agit de trouver un nom pour indiquer et rappeler ce caractère. On a vu aussi que ces poèmes devaient leur origine à l'idylle, telle que nous l'a donnée Gessner, développée

et agrandie par des fictions, animée par un plus grand nombre d'acteurs, et placée sur un théâtre plus étendu. L'auteur de ces *réflexions* procède donc suivant l'analogie la plus naturelle en proposant de nommer *idyllique* ce genre spécial de poésie.

Pour démontrer qu'il ne s'agit pas seulement d'un nom, mais d'une chose réelle, existante et distincte, il suit une méthode parfaitemenr analytique. Il examine d'abord en quoi l'on a fait consister la distinction entre les différentes compositions poétiques; c'est en les distinguant par leurs formes générales qu'on en a fixé trois genres principaux, le dramatique, l'épique et le lyrique. Dans le drame, l'action est immédiatement représentée, le poète disparaît, et fait agir et parler ses personnages. Dans l'épopée, l'action n'est que narrée, le poète est censé l'avoir vue et en connaître les causes; il paraît, il se montre, et vient en son nom la raconter. Dans la poésie lyrique, l'action n'est ni représentée, ni racontée; cette action, ou un objet quelconquè, a frappé l'imagination du poète, et y a laissé de vives impressions, qu'il se propose de faire passer et de graver aussi dans la nôtre. C'est de la considération de ces trois formes que sont déduites, en poésie, les règles générales de la composition et du style. « Mais on n'en saurait, dit l'auteur, déduire le principe d'une définition suffisante des diverses compositions poétiques, ni par conséquent de leur meilleure distribution possible en genres distincts. » Il analyse rapidement, sous ce point de vue, ces trois formes; et prouve facilement que chacune d'elles s'applique à des objets dont résultent des impressions et des effets très-différens et très-distincts; et que plusieurs de ces formes, au contraire, se rapprochent et se ressemblent par les impressions qu'elles produisent. Il en résulte que ce serait par les différentes impressions produites plutôt que par les différentes formes, que l'on devrait distinguer et classer les divers genres de poésies.

L'auteur sent que le développement de cette conséquence l'entraînerait dans une discussion aussi longue que délicate; il se borne donc à l'indiquer comme le principe sur lequel on pourrait établir la théorie du genre.

de poésie qu'il propose d'appeler idyllique. Quittant alors ces vues générales, il revient au sujet particulier qu'il a voulu traiter. « Ce qui caractérise spécialement, dit-il, ce genre de poésie, c'est de représenter l'homme dans un état de calme, d'innocence et de simplicité où il jouisse librement de tout le bonheur que comporte réellement sa nature, ou que l'imagination peut, sans invraisemblance absolue, supposer qu'elle comporte. » Il avoue que cette notion semble au premier coup-d'œil se confondre avec celle que l'on donne assez communément de la poésie pastorale ; mais il en fait voir la différence, et démontre que la poésie pastorale n'est qu'une espèce du genre idyllique, et n'en est même l'espèce, ni la plus relevée, ni la plus intéressante.

Toute l'élévation et tout l'intérêt de ce genre, il les trouve dans des parties épisodiques de quatre grands poèmes qui sont loin d'avoir pour objet principal de réveiller les mêmes sentimens que l'idylle ; dans la peinture que fait Virgile de la seconde vie des hommes vertueux sous les ombrages de l'Elysée ; dans celle que fait le Tasse de la fuite d'Herminie chez les bergers du Jourdain ; dans celle de l'île des Néréïdes où le Camoëns fait arriver Gama, et peut-être au-dessus de tous ces tableaux, dans celui que Milton a tracé du paradis terrestre et des amours d'Adam et d'Ève. Plus une composition générale participera de l'élévation et de l'intérêt de ces compositions épisodiques, plus elle approchera de la perfection dont l'Epopée idyllique est susceptible ; mais sans atteindre à ce haut degré de perfection, ce qui paraît à l'auteur caractériser suffisamment les personnages de l'idylle, et le sujet où on les met en action, « c'est l'absence des maux factices, du tourment des passions haineuses, des soucis de la vanité, de tous les besoins que l'homme s'est créés à lui-même, et qui, si souvent, lui ôtent le pouvoir de sentir et de goûter les biens naturels ; c'est sur-tout l'absence des vices et des travers qui l'empêcheraient d'être ou seulement de paraître digne de ces biens. »

Ce caractère spécial domine dans la *Louise* de M. Voss ; il est plus vague ou plutôt plus mixte dans l'*Herman et Dorothée*, de M. Goëthe. L'auteur des *réflexions ana-*

lyse rapidement, mais avec beaucoup de sagacité, ces deux poèmes, et fait très-bien sentir en quoi consiste, dans un genre qui est cependant le même, la distinction qu'il établit entr'eux. Cette analyse le conduit à celle de la *Parthénéide*. Il s'y étend davantage et ne laisse sans examen ni ce qu'elle a de commun avec les deux autres, ni ce qui lui est particulier. L'emploi que le poète y a fait du merveilleux mythologique, est d'abord expliqué et justifié d'une manière ingénieuse, et en même tems avec assez de justesse pour que tout homme qui sait les concessions que la raison doit faire quand elle est transportée dans le domaine de l'imagination, en doive être satisfait. Ou je me trompe fort, ou les exemples cités dans le cours de cet extrait appuieront ce que je dis ici des explications données par le traducteur.

Une autre particularité qui distingue la *Parthénéide*, c'est la combinaison que l'auteur y a faite de la poésie épique et de la poésie descriptive. « M. Baggesen conçut l'idée de son poème au milieu des Alpes helvétiques, en présence des plus étonnantes beautés de la nature champêtre, et dans toute la vivaçité des émotions que doit causer et cause presque toujours un tel spectacle. Ce qu'il avait senti, il désira l'exprimer ; les grands objets qui l'avaient frappé, il projeta d'en tracer des esquisses poétiques. Il ne devait, à ce qu'il semble, résulter de ce projet qu'un poème purement descriptif ; mais M. Baggesen fut mieux inspiré : il imagina de subordonner les tableaux de la nature au plan d'une épopee ; de faire des lieux qu'il voulait décrire la scène d'une action particulière, et d'une action qui comportât ou exigeât le genre de descriptions qu'il avait en vue. »

Ici l'auteur se déclare ouvertement et sans détour en faveur de cette poésie où une action humaine est mêlée aux descriptions, contre la poésie purement descriptive. Il ne s'est point laissé séduire par des succès brillans ; et ce que beaucoup de bons esprits, inspirés seulement par ce qu'on pourrait nommer l'instinct du goût, ont pensé de ces succès et du genre qui les a obtenus, est ici le résultat d'une déduction juste et d'un analyse exacte. « Quand le poète, dit l'auteur en terminant cette discussion, se

borne à décrire, les objets matériels par le détail de leurs formes ou de leurs qualités, c'est bien moins à notre besoin d'être émus qu'à notre curiosité de savoir qu'il s'adresse; et dès-lors l'imagination ne peut prendre à ses représentations qu'un intérêt indirect, vague et borné. En vain prétend-il se maintenir dans la sphère de la poésie par les hardiesse, les ornement et les artifices du langage. Son mérite le plus réel sur ce point, se réduit à celui de la difficulté vaincue; genre de mérite auquel on en est venu, je ne sais comment, à attribuer une importance excessive, une importance dont il semble que l'on est bien éloigné de soupçonner la déplorable influence sur tous les arts qui ont *le beau* pour objet, et en particulier sur la poésie. »

Et un peu plus bas, il ajoute : « Enfin, pour revenir à mon idée sur la poésie descriptive, il me paraît que les objets et les phénomènes de la nature inanimée n'ont et ne peuvent avoir de caractère et d'intérêt poétiques, qu'autant qu'ils ont quelque rapport, quelque convenance avec nos sentimens intimes, abstraction faite de notre besoin de savoir; et qu'ils sont susceptibles de captiver l'imagination : c'est-à-dire de lui procurer des émotions auxquelles elle puisse s'abandonner librement et avec plaisir. Le développement de cette idée servirait à prouver qu'il ne peut exister de poésie absolument et purement descriptive. Il donnerait au moins les limites de celle que l'on conviendrait d'appeler de ce nom, et mettrait enfin dans tout son jour la bâtardeur de ces compositions qui, flottantes entre le domaine de la science et celui de l'art, ne sont, en réalité, que la corruption de l'une et de l'autre. »

Après cette déclaration franche, l'auteur des réflexions reprend l'analyse du poème. Des tableaux ou des descriptions dont la richesse est répandue dans toute la Parthénéide, comme les beautés naturelles le sont dans toute l'étendue des Alpes, il passe au développement des caractères, et ensuite de l'examen des beautés à l'aveu de quelques défauts : puis revenant à des observations plus générales, il fait à la Parthénéide une application sommaire des notions qu'il a données de la poésie idyllique. Quel-

ques mots sur sa traduction et sur les licences qu'il s'y est permises, mais, de l'aveu et en quelque sorte à l'invitation du poète, terminent ces réflexions préliminaires, où l'auteur, qui ne s'est point nommé, se montre, par une réunion extrêmement rare, aussi instruit des anciens principes des arts de l'imagination, qu'habile à les étendre conformément au progrès réel des lumières, sans les contredire et les violer d'après les caprices de la mode et les innovations du faux goût.

Ces réflexions, auxquelles on voit en plusieurs endroits qu'il s'est prescrit à lui-même de ne pas donner les développemens que la matière comportait et que sa tête était disposée à lui fournir, annoncent en général l'habitude de l'analyse philosophique, et l'application de cette excellente habitude de l'esprit à la théorie des arts. Le style dont elles sont écrites est clair et ferme sans être sec; comme celui de la traduction est élégant, orné, poétique, sans donner jamais dans l'affectation et dans l'emphase. En un mot, si je puis juger des impressions des autres par les miennes, la lecture de ce petit volume plaît à la raison dans la première partie, à l'imagination et au sentiment dans la seconde, et satisfait le goût dans toutes les deux.

GINGENÉ.

---

CHARLES ET EMMA, ou *les Amis d'enfance*, imité de l'allemand d'AUGUSTE LAFONTAINE; par R. DE CHAZET.

— Deux vol. in-12. — A Paris, chez Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Il serait à souhaiter que tous les ouvrages allemands fussent traduits par des hommes d'esprit. Ils se rendraient maîtres de leur sujet, jugeraient leurs modèles avant de les copier, et ne nous offriraient que ce qui leur paraîtrait digne de quelque intérêt. Ils nous épargneraient sur-tout ces interminables longueurs, ces fastidieuses discussions, ces détails communs et superflus, cette métaphysique obscure et rebutante qui déparent si souvent la littérature allemande. Mais la plupart des traducteurs sont-ils capables de ce travail? Ont-ils eux-mêmes assez de

talent, de connaissance et de goût pour juger les productions des autres ? Sont-ils animés de cet amour du beau, de ces sentimens d'honneur et de gloire qui devraient faire le caractère distinctif des gens de lettres ? Est-il même permis de leur donner ce titre ? Les principes de l'égalité, si long-tems prônés parmi nous et si mal interprétés, n'ont-ils pas porté le désordre dans presque tous les rangs de la société ? et ne s'est-on pas imaginé que, puisque tous les hommes naissaient et vivaient égaux en droits, ils devaient aussi naître et vivre égaux en talens, en esprit et en vertu ? N'est-ce pas à ce bouleversement dans les idées qu'il faut attribuer celui qui s'est fait dans toutes les professions ? De là, sans doute, cette crue subite d'orateurs, de jurisconsultes, de littérateurs qui, sans études, sans connaissances et sans autre disposition qu'une extrême confiance en eux-mêmes, ont inondé, pendant tant d'années, la littérature et le barreau... Quels monumens d'ignorance et de barbarie que cette foule de romans, de compilations, de traductions, de recueils de tous les genres qui sortent journellement de nos presses ! Quel discernement dans le choix ! quelle pureté et quelle dignité dans le style ! On dirait que la profession des lettres s'est transformée, sous leurs mains, en art mécanique ; et tel est aujourd'hui le discrédit jeté sur quelques genres de productions, que l'homme de mérite ose à peine s'y livrer, de peur d'être confondu avec cette foule d'aventuriers qui s'en sont emparés.

Il faut donc applaudir au courage de M. R. de Chazet qui a su s'élever au-dessus de ces considérations, et disputer une conquête aux barbares. On distinguera, sans doute, cette élégante imitation d'Auguste Lafontaine, de tous les romans qui paraissent sous le nom de cet écrivain célèbre.

Une femme de beaucoup d'esprit disait : *Il n'y a de vrai que les romans.* C'est une épigramme piquante contre les livres d'histoire. M. de Chazet, après l'avoir rapportée, ajoute : « Si cette pensée, un peu paradoxale » (je crois qu'il aurait pu dire très-paradoxale) a jamais pu trouver une application juste, c'est à propos des

» romans d'Auguste Lafontaine. En effet, tous ses  
 » tableaux ont le rare mérite d'une fidélité parfaite ; ses  
 » descriptions sont simples et vraies comme la nature,  
 » ses pensées sont profondes et variées comme le cœur  
 » humain ; il règne dans toutes ses compositions une  
 » sorte d'abandon facile, de naïveté charmante qui sem-  
 » blent être l'apanage de son nom. On sent ce qu'il dit,  
 » on voit ce qu'il peint, on aperçoit ce qu'il décrit ;  
 » mais il est souvent long et diffus ; il se perd dans des  
 » discussions théologiques qui ne sont daucun intérêt  
 » pour le lecteur ; il s'appesantit sur des objets frivoles  
 » dont il s'efforce vainement de faire des objets impor-  
 » tans ; il compte trop sur sa facilité, et trop peu sur  
 » notre intelligence. »

Ces observations sont celles d'un homme de goût, habitué à juger les compositions des autres et capable de composer lui-même. Elles ont déterminé M. de Châzet à se rendre maître de son auteur, à faire disparaître les longueurs, à réduire les descriptions, à imprimer plus de mouvement et de vie aux récits d'Auguste Lafontaine. Il ne faut point en effet s'abuser sur le mérite de cet écrivain célèbre. On vante la vérité de ses tableaux ; mais cette vérité se trouve plus dans les détails que dans l'ensemble. Il décrit avec un art admirable les objets d'un ordre secondaire ; il sait rendre avec une attrayante simplicité, jusqu'aux moindres nuances du sentiment et de la pensée : mais, quand il s'agit de tracer un plan, de dessiner des caractères, d'exprimer les mouvements des grandes passions, il est souvent très-loin de la nature et de la vérité. Combien de situations forcées, d'incidens invraisemblables, de sentiments outrés, de caractères faux dans la plupart de ses ouvrages ! Les Français, sous ce rapport, me semblent bien plus près de la nature que lui.

L'art de décrire est plus facile qu'on ne pense ; il n'exige aucune création de l'esprit, et ne demande que le talent de l'imitation. Les Allemands, plus portés, peut-être, que nous à la réflexion, ou plus près de la nature, se plaisent à l'observer et à la peindre : mais il ne faut ni observer ni peindre sans cesse. Une longue suite de

descriptions produit la lassitude, parce qu'elle arrête le mouvement de la pensée et tient l'imagination enchaînée sur le même point. Il en est des organes de l'intelligence comme de ceux du corps; ils ont besoin de varier leurs mouvements; et peut-être la mécanique intellectuelle a-t-elle ses lois, comme la mécanique terrestre et la mécanique céleste.

Je ne connais point l'original du roman de *Charles et Emma*: mais tout annonce qu'il avait besoin, pour se soutenir dans le monde, de la main secourable de M. R. de Chazet. Quel intérêt pourrait produire un roman fondé sur cet adage vulgaire, *l'homme propose, Dieu dispose?* C'est sans doute un dessein très-louable que de nous montrer la Providence veillant sans cesse sur nous et réglant nos destinées: mais ce texte paraît plus propre à un sermon qu'à un roman.

Le héros d'Auguste Lafontaine est un homme maître de lui-même, qui règle toutes ses actions sur les principes de la sagesse et de l'honneur, qui soumet toutes ses affections aux calculs de la raison. Il remplit auprès d'un prince souverain les honorables fonctions de ministre; et par la noblesse de son caractère, l'élévation de ses sentimens et son dévouement au bonheur public, il est également cher au prince et révéré du peuple: mais comme il n'est point d'astré si brillant qui n'ait ses tâches, le baron de Nordstein a le défaut d'attacher trop d'importance à la différence des rangs et à l'illustration de la naissance. Il a deux frères, l'un plus entiché que lui encore de l'ancienneté de son nom, l'autre d'une philosophie moins vaine et d'un caractère plus populaire. Celui-ci (quel scandale dans un baron!) épouse, en dépit de ses parchemins, une jeune femme, modèle de grâces, de douceur et de vertus, mais dénuée de titres et de fortune. A la nouvelle de cette mésalliance, tous les Nordstein se soulèvent, et l'époux philosophe, pour se soustraire à la proscription est réduit à aller finir ses jours dans une solitude, où il laisse, en mourant, une femme, un enfant très-jeune, une femme de chambre et un vieux domestique. C'est dans cet asyle secret que M<sup>me</sup> de Nordstein, séparée de toute

toute société , se livre à tous les soins de l'amour maternel.

Son fils Charles n'a pour maître que les exemples et les vertus de sa mère , et pour science que celle des fées domestiques qui l'environnent. En Allemagne , il n'en est pas comme en France , les esprits sont moins portés à l'indépendance et à la liberté ; on y croit encore à l'existence des fées , à l'apparition des anges , aux fantômes et aux revenans. Le petit Charles , élevé dans ces croyances , ne doutait pas que l'intérieur des forêts , les voûtes des temples , les grottes souterraines ne fussent peuplés de créatures surnaturelles. Il désirait sur-tout voir des fées. Il avait dix ans , et ses promenades ne s'étaient pas encore étendues au-delà des ruines d'une vieille abbaye voisine de son ermitage. Un jour qu'il y était seul , il aperçut distinctement une fée. Elle était d'une taille élevée , vêtue d'une robe blanche , et le visage couvert d'un long voile. Elle tenait entre ses bras un enfant endormi. Le premier sentiment de Charles fut la frayeur ; il voulait fuir , mais la fée l'appela d'une voix si douce , sa démarche avait tant de grâce et de dignité qu'il revint auprès de la fée : » Prends , lui dit-elle , cet enfant , garde-toi de l'éveiller , » la fée te le confie et te recommande de l'aimer. »

Je ne sais si les lecteurs admireront ici la prudence de la fée ; s'ils trouveront qu'il y eût bien de la raison à remettre un enfant entre les mains d'un autre enfant : mais Charles était déjà si raisonnable , il avait tant de respect pour les fées , qu'il porta avec une attention religieuse le fardeau qu'on lui avait confié , le remit à sa mère et fit voeu de l'aimer toute sa vie. C'était en effet une créature charmante , âgée de quatre ans. Elle s'appelait Emma , et toutes les fées semblaient s'être réunies pour la combler de leurs faveurs.

M<sup>me</sup> de Nordstein avait le cœur trop bon pour refuser un élève aussi aimable , et Charles fidèle à ses promesses lui garda les sentiments et l'amour le plus tendre. Qu'ils étaient heureux dans leur solitude ! comme ils se promettaient bien de ne jamais se quitter ! Mais le sort n'écoute pas toujours les vœux des mortels. M<sup>me</sup> de Nordstein mourut ; Charles fut obligé de suivre son oncle le

M h

baron , et la douce Emma resta avec le bon et fidèle Louis.

Le baron, supérieur à toutes les passions, persuadé que le premier devoir de l'homme est de se consacrer au bonheur de ses semblables , résolut d'élever son neveu dans les mêmes principes , et le destina à le remplacer un jour à la cour du prince : il était nécessaire pour accomplir ces vues que Charles fit un mariage digne de sa naissance , et M. de Nordstein entreprit d'étouffer la passion naissante de son neveu pour Emma. Son cœur était trop magnanime pour songer à employer la violence : il ne voulut user que des moyens avoués par la justice , la sagesse et la bonté de son cœur.

C'est ici que commence l'intérêt du roman. C'est ici qu'Auguste Lafontaine a entrepris de peindre les combats de l'amour et de la reconnaissance , et l'impuissance de la sagesse humaine contre les efforts de la nature.

M. de Nordstein emmène son neveu en Italie , et cherche partout les moyens possibles de le distraire de sa passion. Emma est traitée avec générosité , mais rigoureusement séparée de son amant. On essaye même de faire naître dans le cœur de Charles une nouvelle passion , et l'on y parvient sans qu'il renonce à la première. Son cœur s'enflamme pour la belle Valéria ; mais Emma ne cesse d'y régner avec le même empire , car le cœur de Charles est assez grand pour contenir à-la-fois deux passions ; il a juré d'être fidèle à Emma et néanmoins il se propose d'épouser Valéria. Ce n'est guères que dans les romans qu'on peut trouver ces combinaisons extraordinaires. La douce Emma , toujours fidèle à ses premiers sentiments , apprend au fond de sa retraite la résolution de Charles ; quel'on juge de sa douleur ! Mais son cœur est aussi d'une complexion surnaturelle. Elle sait que l'union de Charles avec Valéria sera pour lui la source d'une grande fortune ; elle se reprocherait de troubler ses nobles destinées. Dans cette pensée elle conçoit une résolution héroïque ; celle de se marier et d'assurer ainsi le bonheur de son amant , en se condamnant elle-même à être malheureuse. Déjà son choix est fait ; c'est au ministre d'un bourg voisin qu'elle doit donner

sa main; déjà le jour de la cérémonie est fixé, mais ce sacrifice est trop au-dessus de ses forces. La violence qu'elle se fait porte le trouble et le désordre dans ses facultés physiques; une fièvre violente la saisit, ses idées s'égarent, la mort est prête à la moissonner. Charles apprend sa cruelle situation; il abandonne son oncle, Valéria, toute sa famille; il renonce à tous ses projets, il vole auprès d'Emma, reçoit sa foi et devient son époux. Hélas! il n'était plus temps; la malheureuse amante ne put survivre que quelques jours à cette heureuse révolution; et voulut expirer dans le lieu même témoin de ses premiers feux. Son amant désolé l'y suit, renonce dès ce moment aux hommes, à leurs promesses, aux vains honneurs, à l'ambition, et consacré pour jamais ses jours à la douleur et au repentir auprès du tombeau de son Emma. En ce moment le voile qui couvrait la naissance de cette tendre victime, se déchire. M. de Nordstein apprend qu'elle est sa propre fille. Elle était née d'une femme qu'il avait passionnément chérie et dont il s'était séparé parce qu'il la croyait infidèle; cette femme se retrouve, prouve son innocence, et il ne reste au baron que la douleur d'avoir causé la mort de sa fille, le désespoir de son neveu et le maillieur de tous les siens, pour avoir voulu s'élever au-dessus de la nature et opposer aux vues de la Providence les chimériques calculs de la raison et d'une vaine sagesse.

L'auteur en conclut qu'il ne faut jamais faire la guerre à la nature, qu'il y a de la folie à vouloir lutter contre le sort, que la Providence a ses décrets et le hasard ses caprices; que nous ferions de vains efforts pour nous y soustraire; qu'il faut espérer, attendre et ne projeter jamais.

Mais, je le demande, cette moralité est-elle bien utile et bien raisonnable? Quoi! il faut que chaque homme se contente d'attendre et d'espérer, que soumis aux caprices du hasard, il ne forme jamais une résolution, ne conçoive jamais un dessein, et se laisse entraîner au torrent de la destinée sans prendre part au mouvement général! Mais depuis quand l'homme est-il devenu une machine? Ce besoin qu'il a de penser, de projeter, d'agir, n'est-il pas

une des prérogatives de son essence , et l'un des plus puissans argumens qu'on puisse opposer au dogme de la fatalité? Que résulterait-il de cette belle maxime , qu'il faut espérer et attendre? Le genre humain ne tomberait-il pas dans un sommeil universel? et quand Auguste Lafontaine , pour grossir sa fortune ou sa renommée , enfante , chaque année , un nouvel ouvrage , croit-il qu'il vaudrait mieux pour lui espérer et attendre? Enfin , si c'est la Providence ou le destin qui règlent tout dans l'univers , n'était-ce pas aussi par un effet du sort que M. de Nordstein contrariait la passion de son neveu , et opposait les calculs de la sagesse aux emportemens de la passion?

La critique pourrait faire beaucoup d'autres observations sur ce roman. Elle remarquerait que le caractère de Charles n'est point dans la nature ; qu'un homme d'un cœur aussi passionné , d'une ame aussi élevée , qu'un héros d'amour et de fidélité tel que nous le peint Auguste Lafontaine , ne saurait concilier à la fois deux passions qui se heurtent , se combattent et se détruisent nécessairement ; que les aventures d'Emma ne sont nullement vraisemblables ; que la facilité avec laquelle Charles renonce à Valéria , ne s'accorde guère avec l'amour ardent qu'il avait conçu pour elle ; qu'il n'est ni raisonnable , ni juste de faire d'un homme aussi généreux que le baron de Nordstein l'auteur de tous les maux de sa famille. On pourrait aussi lui faire de nombreux reproches sur son style , la singularité de quelques-unes de ses idées , la bizarrerie de quelques comparaisons. Veut-il , par exemple , décrire la situation d'une maison devant laquelle s'ouvre une vaste plaine terminée au loin par des montagnes , il y voit aussitôt une image de l'éternité : « Vis-à-vis de nous » s'étendait une vaste plaine dont l'uniformité n'était » rompue que par quelques collines couvertes de verdure » et qui , pareille à l'éternité , plutôt soupçonnée qu'à » perçue , au terme de la vie , se terminait par les hautes » montagnes de la Bohême , qu'on devinait seulement à » la trace bleuâtre qui se laissait apercevoir à l'horizon. » Veut-il nous apprendre que la mère du jeune Charles , en méditant souvent sur la tombe de son époux , en

exaltant son imagination, avait acquis la vertu prophétique ? il nous dit : « Son amour avait réalisé la plus grande des merveilles ; il avait ouvert à son cœur, à ses yeux, à son imagination, une route qui pénétrait dans ce monde d'obscurité au-delà du tombeau. »

Quand Auguste Lafontaine écrivait de cette manière, est-on sûr qu'il s'entendît lui-même ? Charles sort pour la première fois de l'enceinte de sa solitude ; ses yeux sont frappés du spectacle d'une ville ; il sent, à cette vue, naître dans son cœur des idées nouvelles et le germe de l'ambition. De quelle manière pensez-vous qu'Auguste Lafontaine rende cette situation ? « Pour la première fois, son ame s'élança vers le monde. Cette ville, ces tours, ces toits brillans, une mer près de laquelle l'étang auquel ses yeux étaient accoutumés, ne paraissait qu'une goutte d'eau, lui semblaient devoir être les portes de l'honneur. »

Ces idées et ce style sont-ils vrais, simples, naturels, et reconnaît-on dans ces images le peintre dont on vante la naïveté et la grâce ? Ces défauts, il est vrai, ne se trouvent guères que dans les premières pages de l'ouvrage : le goût de M. de Chazet les a fait disparaître dans le reste du livre ; mais ce mérite est celui de l'imitateur et non de l'auteur. C'est aussi M. R. de Chazet qui a contribué le plus à imprimer du mouvement au récit, de la chaleur aux situations, et de la force aux caractères. C'est en supprimant une foule de détails oiseux, de discussions inutiles, de traits puériles, qu'il est parvenu à donner à ce roman le charme et l'intérêt qui le distinguent ; car, malgré les défauts qu'on peut justement lui reprocher, la lecture en est attrayante, et l'on ne finit guères un chapitre sans désirer vivement de passer au suivant. Le style de M. de Chazet est pur, facile, et toujours élégant. Le travail de l'imitation ne s'y fait jamais sentir.

SALGUES.

## LITTÉRATURE ANGLAISE.

*A Voyage to the Demerary, containing a statistical account of the settlements there, and of those of the Essequebo, the Berbice, and other contiguous rivers of Guyana, by Henry Bolingbroke.—London, 1810.*

*Voyage sur les bords du Démérary, de l'Essequebo, de la Berbice, et autres rivières de cette partie de la Guyane, avec un tableau statistique des établissements qui s'y trouvent ; par Henri Bolingbroke. — Londres, 1810.*

Nous avons déjà donné un extrait de ce voyage il y a quelques mois (*Mercure du 8 septembre*) : l'auteur a enrichi sa nouvelle édition de plusieurs détails qui achèvent de compléter le tableau qu'il avait esquissé de l'état des noirs dans les colonies d'Amérique : tableau qui acquiert une véritable importance aux yeux du politique et du philosophe, puisqu'il tient immédiatement à la grande question de l'esclavage et de la traite des nègres.

“ Pendant mon séjour à Démérary, dit l'auteur, j'eus occasion de rendre plusieurs visites aux propriétaires des riches sucreries de Reynenstein ; et, autant de fois, je mis le plus grand soin à m'instruire de l'état des noirs et des travaux relatifs à l'exploitation de ces vastes cultures. J'avais apporté d'Angleterre la persuasion que les nègres étaient si violemment aigris contre leurs maîtres, que ceux-ci ne pouvaient avoir en eux la plus légère confiance ; je croyais, en un mot, que la vie d'un blanc était dans un péril continu, et qu'un Européen devait pousser les précautions jusqu'à faire de sa maison une espèce de citadelle. Quel fut mon étonnement de voir qu'à Démérary les noirs sont eux-mêmes les gardiens des blancs et de leurs propriétés !

“ J'observai, le soir même de mon arrivée, plusieurs grands feux allumés sur divers points de l'habitation. Je questionnai, à ce sujet, avec une sorte de crainte, le Hollandais qui m'avait reçu : il me répondit que c'étaient autant de postes de nègres qui se relevaient toutes les nuits pour empêcher les vols. Je les entendis jusqu'au jour se faire passer la parole comme dans un camp. (*All's well!*)

Grâce à cette vigilance, les portes de la maison restent continuellement ouvertes sans qu'il en résulte le moindre accident.

» Il me suffit d'un seul trait pour me convaincre que les noirs, loin de trembler de frayeur ou de frémir de rage à la vue d'un blanc, comme l'écrivent en Europe ces auteurs qui ne sont pas descendus de leurs chambres, se sentent, au contraire, assez à l'aise avec les Européens pour rire et plaisanter avec eux : j'étais sorti un soir de la maison pour allumer ma cigarette au feu d'un vieux nègre, et visiter l'arrangement du poste qu'il commandait ; je le trouvai occupé à fumer sa pipe et à faire cuire du stockfisch et des pommes-de-terre pour son souper. Je lui demandai ce que contenait une gourde qu'il portait fréquemment à sa bouche : « C'est du *toddy*, me répondit-il. — Et qu'est-ce que du *toddy*? repris-je. — Quoi ! reprit-il, vous, homme blanc, pas savoir ça ! *Buckra* (1) disent noirs être fous, parce que noirs pas lire et pas écrire, et vous venir demander à pauvre nègre, qui n'a pas d'esprit, qu'est-ce que c'est du *toddy* ! Eh bien ! homme blanc, être pas plus que du rhum et du sucre mêlés dans l'eau. » Il avait à peine achevé ces paroles que tous ses camarades, jeunes ou vieux, éclatèrent de rire à mes dépens ; et souvent encore, depuis, ils me montraient leurs gourdes, pour me tailler de mon ignorance.

» J'ai visité plusieurs îles d'Amérique, telles que la Grenade, St-Christophe, la Tortue et autres, et je puis affirmer que dans toutes, j'ai trouvé l'état des nègres (*negro peasantry*) aussi consolant et même aussi agréable que possible. Je me plaît à donner ici l'extrait d'une lettre que m'écrivit, à ce sujet, M. William Finlayson, de la Jamaïque :

« Les nègres se rendent à leur travail un peu avant le lever du soleil ; on leur donne une demi-heure pour déjeuner, et deux heures pour dîner : un ouvrier anglais

(1) Les nègres de la côte de Guinée appellent les Anglais *Buckras*. Voici un échantillon de la manière dont ils parlent la langue anglaise ; c'est la réponse du vieux nègre à M. Bolingbroke : *Kie, massa wit, you no sabbe wat dat be ? Buckra been say blat fool, because blat no rit no rait, an you come an ask me, poor neger, who no hab sense, wat toddy be ? kie, massa wit, be no more dan rum an suckar missit wist water.*

» ferait , dans sa journée , trois fois plus d'ouvrage que le  
» noir le plus laborieux.

» Chaque noir a un carré de terre qu'on lui laisse le tems  
» de cultiver à sa fantaisie. Ils y récoltent , au moins deux  
» fois l'an , du maïs et des patates , de six à sept sortes de  
» pommes-de-terre , diverses espèces d'ignames , du poids  
» de cinq à cinquante livres , des *tanniers* ou *arum-sa-*  
» *gittæ folium* , dont les feuilles se mangent comme des  
» épinards , et dont les racines ont un goût très-préférable  
» à celui des pommes-de-terre , enfin de la cassave tant  
» amère que douce. Les plus industriels ont des ananas ,  
» des melons , du tabac et du ricin , dont ils extrayent  
» l'huile dite de *palma-christi*.

» Depuis vingt-cinq ans , environ , les nègres jouissent  
» du droit de vendre les productions de leurs champs ou  
» jardins ; ce qui leur rapporte communément plus que ne  
» gagne un ouvrier ou un artisan dans les pays de l'Europe  
» où ils sont le mieux payés. Jamais on ne voit , parmi les  
» nègres de nos colonies , ces misérables et hideux men-  
» dians qui attristent les regards des habitans de la Grande-  
» Bretagne et de l'Irlande.

» Tous les noirs sont soignés dans leurs maladies , mais  
» c'est principalement à l'égard des négresses en couche  
» qu'éclate l'humanité des maîtres. Elles ont une sage-  
» femme et une garde ; on ne leur demande aucun travail  
» qu'elles ne soient parfaitement rétablies. Les vingt schel-  
» lings alloués par l'assemblée coloniale pour chaque tête  
» de noir nouveau-né , sont ordinairement distribués à la  
» sage-femme et à la garde. Malgré leurs soins , les enfans  
» sont exposés à mourir le neuvième , des convulsions vio-  
» lentes appelées *tetanos*. Jamais on ne laisse les nègres  
» travailler pendant la pluie ; un gérent , connu pour être  
» trop dur envers eux , ne trouverait point à se replacer ;  
» enfin , le meurtre d'un esclave serait puni de mort . »

L'auteur fait une description fort pittoresque de plusieurs caféries situées sur les bords du Canye , rivière qui coule parallélement à la Berbice , et finit par se confondre avec elle peu avant son embouchure. M. Bolingbroke observa que les nègres boivent avec délices d'une infusion de cosses de café ; il voulut en goûter , et la trouva excellente. Il s'étonne de ce qu'on n'a pas essayé , en Europe , de faire usage de cette boisson , qui serait incomparablement moins coûteuse que celle que l'on extrait de la fève du cafier.

Les noms de ces habitations sont logés , comme leurs

maîtres, dans des cases bâties en briques, garnies de planchers et couvertes en barddeaux. Les vieux pères de familles restent tranquillement tout le jour dans ces agréables demeures, pendant que leurs enfans travaillent dans les plantages ou dansent devant la porte. Les colons de Démérary n'épargnent aucun frais pour se procurer des nègres exercés à la culture, et à tous les détails de l'économie domestique dans les Antilles. Ils font plus encore : ils attachent à leur service des marins expérimentés, pour former leurs noirs à la manœuvre des bâteaux et navires qui servent à leur commerce. Plusieurs de ces nègres sont libres et s'enrôlent pour ce genre de service ; les autres sont vendus à des conditions très-avantageuses pour eux, car, après un nombre d'années déterminé, ils ont droit à leur liberté et conséquemment à une solde fixe. Quelques-uns reçoivent, outre la nourriture et le rhum, jusqu'à 5 et 6 livres sterling par mois. Avec de l'économie, il leur est bientôt facile d'acquérir une part dans la cargaison, et l'on en a même vu devenir propriétaires d'un bâtiment qu'ils emploient à transporter les marchandises d'une colonie à une autre, ou jusqu'aux vaisseaux frétés pour l'Europe.

Depuis que les Anglais sont maîtres de la Guyane hollandaise, ils sont parvenus à y attirer un grand nombre de noirs libres et de mulâtres qui y exercent les professions de charpentier, maçon, tonnelier, cordonnier, tailleur, etc. Ces hommes travaillent d'abord sous la direction d'artisans venus d'Angleterre et particulièrement d'Ecosse ; ils servent ensuite à former de jeunes noirs. On a remarqué que ceux qui proviennent des peuplades de Congo et d'Elbo, sont plus dociles et plus industriels que les autres Africains.

Sans cesse attentif à observer le nègre dans son état primitif, comme dans celui où il est placé par la déportation et l'esclavage, M. Bolingbroke ne manquait jamais d'assister à l'arrivée d'un bâtiment négrier, et à la vente des sujets qu'il amenait. Il fut, un jour, témoin d'une scène qu'il raconte en ces mots :

« Tous les noirs, rassemblés dans la salle de vente, chantaien et dansaient pendant qu'on apportait leur dîner : je remarquai deux jeunes garçons qui, loin de prendre part à la danse, se tenaient à l'écart et semblaient fort pensifs. Je m'approchai d'eux d'un air assable : le plus grand me fit comprendre par signes, plus encore que par quelques mots de mauvais anglais qu'il avait appris dans la traversée, que son camarade tremblait de frayeur d'être vendu, parce qu'il

savait bien, disait-il, que les blancs ne l'achetaient que pour le manger. Touché de compassion, je pris cet enfant par la main, et je le conduisis dans la cour où des charpentiers travaillaient en ce moment. Je lui mis un marteau dans la main, et j'essayai de lui faire comprendre qu'on lui apprendrait ainsi à construire des maisons ou des vaisseaux. Il se mit aussitôt à frapper sur les pièces de bois avec une extrême ardeur; puis se livrant à une joie folle, il sautait et dansait; reprenant tout-à-coup un air triste, il posa son doigt sur ma bouche, comme pour me demander si je ne le mangerais pas. Je pris alors une tranche de pain et un morceau de viande que je lui expliquai être de la chair de bœuf, et former notre nourriture habituelle; puis portant un de ses bras à ma bouche, je me détournai en exprimant le dégoût et l'horreur. Le jeune Africain me comprit parfaitement: il se précipita à mes pieds, et ne se releva que pour danser avec des transports d'allégresse que j'eus un extrême plaisir à contempler.

« Je le plaçai chez un maître charpentier; mais il me témoigna, au bout de quelque tems, qu'il préférerait apprendre à naviguer comme d'autres garçons de son âge et de sa connaissance. Il semblait qu'il se sentît destiné à me sauver la vie. Étant un jour à bord du bâtiment où il servait, je voulus profiter de notre mouillage près l'île Walckenaar, à l'embouchure de l'Essequibo, pour me baigner. Le courant singulièrement rapide, qui est de 6 milles à l'heure, m'entraîna malgré tous mes efforts. Le jeune nègre n'eut pas plutôt aperçu mon danger qu'il s'élancâ dans l'eau et m'atteignit à la nage; il me soutint assez long-tems pour que la chaloupe vînt nous reprendre.

« Depuis cet événement, je mis un soin particulier à étudier le caractère et les mœurs de cette race d'hommes, que je suis loin de vouloir égaler à la nôtre pour les facultés intellectuelles et morales, mais en qui j'ai reconnu des qualités qui mériteraient quelquefois d'être mieux appréciées. Ils sont susceptibles d'attachement et de reconnaissance, et ils ont assez de discernement pour ne point se plaindre d'une discipline sévère, pourvu qu'elle soit toujours juste. »

Il n'est point de planteur à Némerary qui ait un nombre suffisant de nègres; d'où il résulte que celui qui entreprend quelque grand travail, loue les esclaves de son voisin. Celui-ci emploie communément ce profit à l'achat d'un ou de plusieurs noirs, et c'est ainsi que s'accroissent presqu'imper-

cepliblement les habitations dans un pays où tous les établissemens ont été commencés avec les plus faibles capitaux. On suppose que les cinquante-un bâtimens de traite arrivés à Démérary et Essequebo, pendant les quarante-deux dernières années, n'y ont débarqué, l'un portant l'autre, que cent vingt noirs ; ce qui forme un total de six mille cent vingt. Le nombre actuel des nègres, dans ces deux colonies, peut s'élever à cinquante mille environ. Leur prix ordinaire, il y a trente ans, était de 30 à 40 livres sterling ; il est aujourd'hui plus que triplé.

« Je reviens encore, dit l'auteur en terminant, sur mon idée favorite pour le renouvellement et l'accroissement de la population noire dans les colonies des îles et du continent d'Amérique. Il faudrait envoyer sur les côtes d'Afrique des nègres, qui auraient fait preuve de dévouement par vingt années de service dans des établissemens européens. Je ne doute pas, comme je l'ai déjà dit, que ces émissaires ne ramenassent des peuplades entières qui les suivraient librement, pour échapper aux misères de tout genre dont elles sont accablées sous le gouvernement féroce de leurs despotes. La politique, pour cette fois, se trouverait d'accord avec l'humanité. »

L. S.



## POLITIQUE.

LE cadre dans lequel nous sommes obligés de renfermer le tableau hebdomadaire des événemens politiques, ne nous a jamais semblé si étroit, tant les matériaux qui nous pressent ont d'importance et d'intérêt; en les réunissant pour les analyser, nous éprouvons un regret que le lecteur partagera sans doute, et que nous diminuerons le plus possible, en nous attachant à ne lui rien laisser perdre de ce qu'offrent de plus saillant les documens immenses que nous avons sous les yeux; dans leur analyse, il devra être principalement question de la France et de l'Angleterre, des efforts qui ont été faits pour amener celle-ci à une paix raisonnable, de l'aveugle obstination qui a repoussé les vœux de l'humanité, des moyens nouveaux que donne à la France le système de ses ennemis, des conquêtes dont ce système lui fait une loi, des avantages qui y sont attachés, et des mesures politiques qui doivent lui garantir, avec ces avantages présens, tous les résultats qu'on peut en attendre dans l'avenir.

Il n'est pas rare, depuis l'engagement de la lutte que l'Angleterre s'obstine à soutenir contre la France, de voir cette puissance recevoir à-la-fois des leçons sévères ou des humiliations dans les diverses parties du Monde, soit qu'elle y entretienne la guerre, soit qu'elle y fomente des divisions. En voici un nouvel et bien éclatant exemple; à-peu-près dans le même moment, la politique de son cabinet échouait en Amérique, et la force de ses escadres dans l'Inde; en Amérique, contre l'énergie d'un sentiment d'indépendance nationale; dans l'Inde, contre la valeur et l'habileté des marins français. Voici les principaux détails de ce double événement qui nous semble offrir un rapprochement digne de remarque. Nous commençons par l'Amérique.

On sait que par un acte concernant les relations commerciales entre les Etats-Unis, la France et l'Angleterre, le gouvernement américain avait déclaré qu'il attendait de la part de ces puissances la révocation des ordres prohibitifs qu'elles avaient portés respectivement. Le gouvernement français, fidèle à son principe de saisir toutes les occasions possibles de rapprochement et de conciliation, compatibles avec son honneur et sa sûreté, a révoqué ses décrets de Milan et de Berlin à l'égard des Etats-Unis, et déclaré qu'il les révoquerait à l'égard de l'Angleterre, si les décrets du conseil britannique étaient également abrogés. Aussitôt que le gouvernement américain a été informé de cette résolution de la France, il a révoqué, à son égard, toutes les restrictions imposées par l'acte du 1<sup>er</sup> mai. Une proclamation du Président a annoncé cette heureuse nouvelle aux Etats-Unis. Le ministre américain, à Londres, s'est empressé de la notifier au cabinet britannique, en exprimant le désir que ce cabinet révoquât éga-

lement ses ordres. La réponse du marquis Wellesley est une preuve nouvelle de la loyauté des déclarations anglaises et du désir du ministère de rendre le commerce de l'Univers à cette liberté si nécessaire pour sa prospérité. Il demande que les décrets de Berlin et de Milan soient révoqués par la France, avant de prononcer sur le maintien ou la révocation des ordres du conseil. Ceci n'a d'abord l'air que d'un cercle vicieux; mais, en y faisant attention, on voit que le ministère anglais commet une impardonnable erreur de date, lorsqu'il semble dire que les décrets de Berlin et de Milan ont rendu nécessaires les ordres du conseil; tout le monde sait, au contraire, que c'est par représailles de ces ordres du conseil, que les décrets de Berlin et de Milan ont été successivement rendus. Ce sont les ordres anglais qui ont été le principe de la violation des principes ordinaires: les décrets français n'en sont que la conséquence; la loyauté française les révoque à l'égard des Américains dont les dispositions ont paru le mériter; en ne révoquant pas les siens, le ministère anglais sacrifie les intérêts du pays au vain orgueil de ses membres, et prouve qu'il ne veut pas faire cesser l'état violent dont il est la seule cause. Cet état cesse du moins entre la France et l'Amérique; cet acte des Etats-Unis qui prouve le peu de crainte que leur inspire l'inimitié anglaise, est une tache ineffaçable pour le ministère britannique, et doit en être la première punition, tandis que la loyauté et la libéralité de la France ont déjà obtenu une partie des résultats que l'on était en droit d'attendre.

Dans l'Inde, ce n'est pas de l'honneur des cabinets qu'il est question, mais de celui des pavillons et des marins des deux puissances belligérantes; ceux qui appartiennent à la France viennent de remporter des avantages signalés qui feront une cruelle impression à Londres; ils y attaqueront l'orgueil national dans son principe, ils y détruiront un préjugé tant de fois réhabilité, quoique si souvent démenti par l'expérience, de la supériorité maritime des Anglais; ils prouveront ce qu'on doit attendre un jour de la marine française, vers la restauration de laquelle se porte avec tant d'activité un génie qui sait en apporter une égale, à tout, et en même tems.

Depuis la prise facile et peu importante de l'Isle-Bonaparte, les Anglais affectaient de regarder comme une conquête également aisée celle de l'Isle-de-France où commande le capitaine-général Decaen. Leur escadre revenue sur la côte de cette île y tentait de fréquentes entreprises; une d'elles avait réussi, par une nuit obscure et un temps très-pluvieux, à enlever l'îlot de la Passe à trois milles du port impérial. Ce succès ne fit qu'augmenter le courage et le dévouement des braves habitans de l'île; tous vinrent offrir au capitaine-général leurs bras et des secours de toute espèce, tous voulaient rivaliser de zèle et de fidélité avec les marins et les troupes. La côte était couverte de défenseurs prêts à repousser toute attaque. C'est ainsi que le 15 août, heureux anniversaire, était dignement célébré à l'Isle-de-France.

« Les choses en étaient en cet état au 20 août, dit le capitaine-général Decaen, dans sa relation au ministre de la marine, lorsqu'on signala cinq bâtimens à vue du Port-Imperial, et se dirigeant pour y entrer: on fut agité par des idées bien diverses, jusqu'à ce qu'on

éût reconnu que c'était la division du capitaine Duperré ; il rentrait de la croisière que je lui avais assignée en mars dernier ; il montait la *Bellone*, accompagnée de la *Minerve* et du *Victor*, deux conquêtes de sa précédente croisière : la *Minerve*, commandée par le capitaine Pierre Bouvet, officier du plus haut mérite ; et le *Victor*, par le lieutenant de vaisseau Morice, excellent officier. Ces trois bâtimens de S. M. étaient suivis de deux vaisseaux de compagnie, que j'ai su depuis être le *Ceylan* et le *Windham*, capturés le 3 juillet, après avoir soutenu avec un troisième, l'*Astelle*, qui s'est échappé après sa prise, un combat opiniâtre, ayant à leur bord chacun plus de 300 hommes du 24<sup>e</sup> régiment, embarqué au cap de Bonne-Espérance, pour être transporté dans l'Inde.

» La nouvelle de cet heureux retour me parvint au Port-Napoléon, le 20, à huit heures et demie du soir. La joie qu'elle excita est inexprimable ; on passa toute la nuit suivante à se féliciter de cette nouvelle marque du bonheur dont l'Isle-de-France a été favorisée dans bien des circonstances difficiles.

» Dès que je fus informé, je donnai ordre au capitaine de vaisseau Hamelin, de faire disposer les trois frégates la *Vénus*, la *Manche* et l'*Astrée*, ainsi que la corvette l'*Entreprenante*, que j'avais eu des raisons de tenir encore quelque tems inactives : de faire dans la plus grande hâte tous les préparatifs nécessaires pour disposer de ces quatre bâtimens à sortir au premier ordre.

» Je présumai, et je n'ai point été trompé, que les croiseurs ennemis, sachant que la division Duperré était de retour au Port-Impérial, ne manqueraient pas de tout entreprendre pour parvenir à la détruire. Avisé que par leur navigation, la frégate le *Syrius* se dirigeait pour doubler l'île par le sud, et que l'*Iphigénie* et la *Magicienne* allaient vers le nord, je me rendis à bord du commandant Hamelin, pour lui remettre des instructions, lui communiquer une dépêche que je venais de recevoir du capitaine Duperré, et lui donner l'ordre d'appareiller dans le plus bref délai.

» Revenu à terre, je montai de suite à cheval pour me rendre au Port-Impérial, vers la division du capitaine Duperré, pour y attendre et être présent aux événemens décisifs qui paraissaient devoir bientôt se passer.

» Vers les quatre heures de l'après-midi du 22, la frégate le *Syrius* arriva au mouillage auprès de la *Néréide*. Environ une heure après, le capitaine Duperré me prévint que l'ennemi faisait ses dispositions pour l'attaquer, et que, de son côté, il était en toute mesure pour le recevoir.

» En effet, quelques minutes après, ces quatres frégates opérèrent leur mouvement d'attaque.

» Sans avoir aucunes voiles, sans assurer leur pavillon, poussées par le vent, portées par le courant, présentant le spectacle le plus imposant, elles s'avancèrent rapidement sur la *Bellone* et la *Minerve*, qui les couvrirent de boulets et de mitraille, dès qu'elles furent à bonne portée. Alors s'engagea le combat le plus terrible : toutes les circonstances en sont relatées dans le rapport du capitaine Duperré.

» Voyant le feu se prolonger avec la plus vive opiniâreté, quoique

celui de nos braves fut constamment bien supérieur à celui des Anglais, j'envoyai plusieurs embarcations pour communiquer avec la *Bellone*. Entre onze heures et minuit, l'enseigne Béthuel ayant fait son retour auprès de moi, me donna la fâcheuse nouvelle que le capitaine Duperré avait été grièvement blessé. Il m'apprit que le capitaine Bouvet avait passé à bord de la *Bellone*; que nous avions plusieurs jeunes officiers distingués à regretter, ainsi que quelques braves marins; enfin que le capitaine Bouvet l'avait chargé de m'annoncer que tout était en mesure pour terminer, à l'honneur des armes de notre auguste Empereur, la glorieuse défense dans laquelle la division Duperré était engagée depuis près de six heures. Je renvoyai de suite l'enseigne Béthuel auprès du capitaine Bouvet, pour le prévenir que, dans le cas où l'ennemi, dont le feu s'était si fort ralenti (celui de la *Néréide* avait cessé), s'acharnerait à combattre, je faisais disposer des munitions de guerre pour subvenir au remplacement des consommations qu'il faudrait faire pour le réduire.

» J'attendais avec une bien vive impatience que le jour vint découvrir les positions respectives des combattants, mais à quatre heures du matin on m'annonça qu'un homme de la frégate anglaise la *Néréide* était arrivé à terre à la nage. Je fus informé par cet homme courageux, nommé Florentin Sance, qui avait été fait prisonnier à l'Isle-de-la-Passe, que cette frégate était dans le plus triste état; et, me servant de ses expressions, qu'ayant vu dans le lieu où il avait demeuré pendant tout le combat, descendre les vivans et les morts, il s'était échappé de ce lieu d'horreur pour se jeter à la nage et venir à bord de la *Bellone* rendre compte de ce dont il avait été témoin, mais que n'ayant pu arriver à cette frégate, après avoir pendant très-long-tems lutté contre les flots, il avait heureusement gagné le rivage. Je fis de suite transmettre au capitaine Bouvet cet avis par mon aide-de-camp Delhor. Enfin le jour parut; il offrit à l'œil un tableau bien difficile à décrire: la *Néréide* était dans un état pitoyable; les trois autres frégates anglaises étaient échouées; nos bâtimens avaient éprouvé le même sort dès le commencement du combat; le feu qui n'avait cessé des deux côtés que par moments, durant la nuit, était vivement ranimé. Je passai à bord de la *Minerve* pour complimenter ses braves et connaître notre situation; je fus accueilli aux cris mille fois répétés de vive l'Empereur! Le capitaine Bouvet me répeta ce qu'un instant auparavant il m'avait écrit et envoyé par mon frère René Decaen, un de ses lieutenans, que je trouvai à terre à mon retour. V. Exc. verra par ce peu de mots, transcrits ci-après, que la victoire était certaine pour la *Bellone* et la *Minerve*:

« La *Néréide* est décidément à nous. Si je reçois une ancre d'environ un mille et un grelin, les trois autres subiront bientôt le même sort. Vive l'Empereur! »

» Pendant la nuit du 23 au 24, je m'étais flatté que la division Hamelin serait en vue au point du jour; je l'attendais avec bien de l'impatience. Il n'y avait pas à douter que cette division mettrait fin à une lutte aussi extraordinaire; mais elle avait trouvé des vents contraires. Le feu continua donc de part et d'autre toute la journée du 24. La frégate la *Magicienne* ayant été réduite à l'impossibilité de soutenir

davantage, on la vit évacuer ce qui restait de son équipage. Le feu fut ensuite mis à bord; bientôt embrasée dans toutes ses parties, les poudres de cette frégate firent leur explosion vers les onze heures du soir. Bientôt *le Sirius* eut le même sort.

» Le 27, vers les trois heures après-midi, les frégates commandées par le capitaine Hapelin, après avoir triomphé de toutes les contrariétés que le tems leur avait opposé, étaient en position pour que *l'Iphigénie* n'échappât pas au sort des autres frégates anglaises. Ce bâtiment fut sommé de se rendre. Il y eut divers pourparlers; enfin, dit le capitaine-général, j'aperçus flotter les couleurs françaises sur cette frégate et sur l'Isle-de-la-Passe. C'est ainsi qu'après plus de trente heures de combat, j'eus la satisfaction de voir couronner les travaux du vaillant capitaine Duperré, dont les blessures ont été heureusement moins graves qu'on ne l'avait d'abord appréhendé. Son zèle et son dévouement inexprimable pour le service de l'Empereur, n'ont point souffert qu'il attendît sa parfaite guérison pour retourner à son bord, et s'occuper de tout ce qui était essentiel à sa division pour la remettre en état d'aller moissonner de nouveaux lauriers.

» Il résulte des beaux combats soutenus par la division Duperré, depuis le 3 juillet :

1°. Que deux frégates anglaises, *la Magicienne* et *le Sirius*, ont été incendiées;

2°. Que *la Néréide* et *l'Iphigénie* portent à présent le pavillon de S. M. l'Empereur et Roi. J'ai déjà expédié la dernière pour une croisière. *La Néréide*, quoiqu'elle ait été extrêmement maltraitée, sera cependant mise incessamment en état de reprendre la mer;

3°. Que les vaisseaux de la compagnie *le Ceylan* et *le Windham* ont été capturés, et que *l'Astelle* avait aussi amené son pavillon;

4°. Que dans l'affaire du 3 juillet, ainsi que dans l'engagement contre les quatre frégates, les ennemis ont eu un très-grand nombre de morts et de blessés. Le capitaine Duperré a dit dans son rapport les pertes qu'il avait essuyées; elles ont été bien moindres que celles des Anglais;

5°. Qu'une grande partie du 1<sup>er</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> régiment de S. M. britannique, destiné de Cap pour l'Inde, est au nombre des prisonniers de guerre;

6°. Que le général Weatherhal, destiné pour l'Inde,

Le colonel du 24<sup>e</sup> régiment,

Le lieutenant-colonel, *idem*,

Les commandants des quatre frégates anglaises,

MM. Pym, commandant *le Sirius*, commodore de l'expédition de l'Isle-de-la-Passe;

Lambert, commandant de *l'Iphigénie*;

Curtis, commandant de *la Magicienne*;

Wilhoughby, commandant de *la Néréide*, qui a perdu un œil dans l'affaire du 23, et qui s'était mis à la tête des divers débarquemens faits sur la côte, pour répandre la proclamation de T. A. Farguhar, ainsi que les capitaines de deux vaisseaux de compagnie; plus de cent autres officiers de marine ou midshipmen, et officiers de troupes de terre, et en outre plus de mille six cents marins ou soldats, ont été faits prisonniers. »

Après

Après avoir rapporté de si beaux faits d'armes, le capitaine-général Decaen n'avait pas besoin d'assurer le ministre que tous les serviteurs et fidèles sujets de S. M., citoyens, marins et soldats, ont parfaitement rempli leur devoir; mais il ne peut assez trouver d'éloges pour la conduite du brave capitaine Duperré, et celle des capitaines Hamelin, de Guy, et le Marrant. Nos troupes de terre se sont montrées ce qu'elles sont par-tout, et les gardes nationales ont protégé que jamais les Anglais ne mettront le pied dans la colonie. Il est impossible d'exprimer avec quel enthousiasme le capitaine-général fut reçu au port Napoléon. L'air retentissait des cris *Vive l'Empereur, vive Napoléon-le-Grand*. La blessure du capitaine Duperré n'est pas grave, il était déjà à son bord et ses bâtimens étaient réunis, et en état, au moment du départ des dépêches. Les frégates anglaises portant le pavillon impérial-français, avaient déjà recommandé leurs croisières; malheureusement une d'elles, engagée près de l'île Bonaparte contre des forces supérieures sorties de cette île, a été obligée de se rendre à l'ennemi, après avoir pris elle-même le Ceylan de 40 canons, et monté par le général Albercrombie. Un rapport du capitaine Maurice rend compte de ce dernier événement, où le capitaine Hamelin a été non moins brave, non moins habile, mais moins heureux que dans les précédentes journées.

Les escadres anglaises, en croisière dans la Méditerranée, peuvent aussi observer que tout se dispose à Toulon pour soutenir dans ces parages l'honneur du pavillon français. La flotte de S. M. qui occupe le port de Toulon consiste en treize vaisseaux de ligne et huit frégates complètement équipés et prêts à mettre à la voile; du nombre de ces vaisseaux sont l'*Austerlitz*, le *Majestueux* et le *Wagram* d'une force immense; il y a en outre deux vaisseaux russes, un vaisseau à trois ponts prêt à mettre en mer, et quatre gros vaisseaux en construction. Le contre-amiral Allemand commande ces forces: cet officier paraît jouir, chez les Anglais mêmes, d'une grande réputation comme marin; ils la lui accordent dans leurs papiers publics. Cet amiral fait manœuvrer son escadre avec une infatigable activité. Les frégates d'avant-garde des deux côtés s'observent et s'engagent fréquemment.

Les dernières nouvelles sont du 13. A cette date, le roi éprouvait du mieux. Le quartier-général des Anglais en Portugal, était toujours à Cartaxo, et celui du maréchal Massena, au-delà de la Zézere, dans une position que lord Wellington juge inattaquable. Il est à peu-près certain, dit le *Morning-Chronicle*, que les opérations sont suspendues pour un mois ou deux. Massena a pris, sans trouver d'obstacle, une position où il ne peut pas être attaqué; il y attendra que la saison des fortes gelées permette de faire arriver son artillerie et ses renforts, et alors on peut s'attendre à voir ouvrir de nouveau la campagne dans le courant de février; mais ce sera avec un tel accroissement de forces de la part de l'ennemi, que tout espoir de défendre le Portugal sera anéanti. Il n'y a pas de plus grande extravagance, ajoute le même journal, que de vouloir faire de l'Angleterre un peuple conquérant; envoyer des armées sur le continent, est la plus grande des absurdités. L'expérience l'a prouvé souvent, et si l'on jugeait de la nation par les procédés et les papiers ministériels,

on la croirait la plus folle et la plus insensée de la terre ; elle a prêté un appui imprudent aux ministres qui la gouvernent , elle est déjà payée pour déplorer la fatalité de leur système.

La déclaration de guerre de la Suède n'est guères faite pour diminuer de l'amertume de ces réflexions. Pour la première fois les Anglais ont été prévenus ; leurs bâtimens ont été confisqués en Suède , et les hostilités ont été commencées avant qu'ils aient pu obtenir des représailles et des compensations. Pendant ce temps , les désastres du commerce se multiplient ; la gazette du samedi 8 décembre contenait la liste de 37 banqueroutes très-considerables. Les nouvelles de l'Amérique méridionale ajoutent à cet état de choses , en démontrant que chaque jour amène la déclaration d'indépendance d'une partie des provinces , et qu'il n'est pas certain que les vaisseaux anglais parcourront ces parages . comme on l'espérait à Londres . pour en envahir le commerce exclusif et pour y dicter des lois. A Quito , dans la Nouvelle Grenade , à la Floride occidentale , il y a eu des scènes tumultueuses et sanglantes ; le résultat en a été la déposition des administrations existantes , et la déclaration de l'indépendance. Il parait que Liniers et quelques-uns de ses cohérents ont trouvé la mort à Buenos-Ayres , dans un de ces démêlés entre les partisans de la junte d'Espagne et ceux de l'indépendance.

Le Sénat s'est assemblé extraordinairement le 10 et le 13 de ce mois , sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire.

Dans la première de ses séances , il a reçu communication du message suivant :

*Message de Sa Majesté Impériale et Royale.*

« SÉNATEURS , j'ordonne à mon ministre des relations extérieures de vous faire connaître les différentes circonstances qui nécessitent la réunion de la Hollande à l'Empire.

» Les arrêts publiés par le conseil britannique en 1806 et 1807 , ont déchiré le droit public de l'Europe. Un nouvel ordre de choses régit l'univers. De nouvelles garanties m'étant devenues nécessaires , la réunion des embouchures de l'Escaut , de la Meuse , du Rhin , de l'Ems , du Weser et de l'Elbe à l'Empire , l'établissement d'une navigation intérieure avec la Baltique , m'ont paru être les premières et les plus importantes.

» J'ai fait dresser le plan d'un canal qui sera exécuté avant cinq ans , et qui joindra la Baltique à la Seine.

» Des indemnités seront données aux princes qui pourront se trouver froissés par cette grande mesure , que commande la nécessité , et qui appuie sur la Baltique la droite des frontières de mon Empire.

» Avant de prendre ces déterminations , j'ai fait pressentir l'Angleterre ; elle a su que le seul moyen de maintenir l'indépendance de la Hollande était de rapporter ses arrêts du conseil de 1806 et 1807 , ou de revenir enfin à des sentiments pacifiques. Mais cette puissance a été sourde à la voix de ses intérêts , comme au cri de l'Europe.

» J'espérais pouvoir établir un cartel d'échange des prisonniers entre la France et l'Angleterre , et par suite profiter du séjour des

deux commissaires à Paris et à Londres, pour arriver à un rapprochement entre les deux nations. Mes espérances ont été déçues. Je n'ai reconnu dans la manière de négocier du gouvernement anglais qu'astuce et que mauvaise foi.

» La réunion du Valais est une conséquence prévue des immenses travaux que je fais faire depuis dix ans dans cette partie des Alpes. Lors de mon acte de médiation, je séparai le Valais de la Confédération helvétique, prévoyant dès-lors une mesure si utile à la France et à l'Italie.

» Tant que la guerre durera avec l'Angleterre, le peuple français ne doit pas poser les armes.

» Mes finances sont dans l'état le plus prospère. Je puis fournir à toutes les dépenses que nécessite cet immense Empire, sans demander à mes peuples de nouveaux sacrifices. »

*Au palais des Tuileries, le 10 décembre 1810.*

*Signé, NAPOLEON.*

M. le duc de Cadore a ensuite donné lecture d'un rapport à S. M. Le début de ce travail important présente l'Empereur cinq fois victorieux et cinq fois pacificateur, forcé par l'obstination de ses ennemis à un accroissement successif de puissance et de territoire, accroissement dont l'Angleterre a toujours été de plus en plus jalouse, et dont elle a toujours rendu les progrès inévitables. L'Angleterre viola le traité d'Amiens sous prétexte de l'agrandissement de la France, on sait quels en furent les résultats; les efforts et les conseils de M. Fox furent inutiles; à sa mort l'espoir des amis de la paix s'évanouit; l'entrevue d'Erfurt les ranima un moment, mais l'esprit qui avait fait rompre la mission de lord Lauderdale régnait encore en Angleterre.

Après les ordres du conseil britannique, repoussés par les décrets de Berlin et de Milan, la position de la Hollande devint difficile; l'Empereur se vit forcé de changer le sort de cette contrée pour assurer l'exécution du système que S. M. opposait aux actes tyranniques de l'Angleterre; cependant, avant de prononcer la réunion, on fit pressentir l'Angleterre, on lui fit connaître que l'indépendance de la Hollande serait maintenue si les ordres du conseil étaient rapportés; l'agent chargé, de la part de la Hollande, d'exposer cet état des choses au gouvernement anglais, n'obtint que la permission de venir rendre compte de l'inutilité de sa démarche.

La réunion de la Hollande doit donc être l'objet d'un sénatus-consulte. Celle des villes hanséatiques, du Luxembourg et de toutes les côtes depuis l'Elbe jusqu'à l'Ems, en est une conséquence nécessaire; ce territoire est déjà sous la domination de l'Empereur, et désormais sous quel pavillon navigueraient les Hanséatiques puisque les arrêts du conseil ont entièrement détruit les priviléges de la navigation des neutres? Un nouveau canal unissant la Baltique au Rhin, assurera les communications du commerce du Nord et de celui du Midi, que les Anglais prétendent interdire au continent, et les pavillons hanséatiques partageront le sort du pavillon français, seront protégés par lui, et concourront à la cause commune par l'affranchissement des mers.

Sire , dit le ministre en terminant , aussi long-tems que l'Angleterre persistera dans les arrêts du conseil , V. M. persistera dans ses décrets ; elle opposera au blocus des côtes le blocus continental , et au pillage sur les mers la confiscation des marchandises anglaises sur le continent.

MM. Regnaud-Saint-Jean-d'Angely et Caffarelli ont ensuite donné lecture de trois projets de sénatus-consulte ; le premier , relatif à la réunion de la Hollande et des Anséatiques , règle le sort de ces contrées et en forme dix départemens : le second sénatus-consulte règle l'appanage du roi Louis , fixé à un revenu annuel de deux millions. Le troisième réunit le Valais à l'Empire , et en forme le département du Simplon.

Deux autres sénatus-consultes ont été présentés en même tems ; l'un relatif à la conscription de 1811 , dont il ordonne la levée successive , est annoncé par le rapport suivant du ministre de la guerre à S. M. :

« SIRE , d'après les lois de notre organisation militaire , la conscription doit être levée au 1<sup>er</sup> janvier 1811. Je soumets , en conséquence , à V. M. un projet de sénatus-consulte.

» Je n'ai point distingué la conscription de cette année en contingent actif et en réserve , parce qu'il m'a paru que l'intention de V. M. était de ne faire les levées que progressivement et dans le courant de l'année.

» A mesure que les nouveaux conscrits arrivent sous les drapeaux , un pareil nombre de vieux soldats devraient être renvoyés dans leurs foyers. Beaucoup sont déjà rentrés , et V. M. prendra conseil des circonstances de la guerre d'Espagne et de Portugal pour m'autoriser à accorder plus ou moins de congés définitifs.

» La conscription est la base de la prospérité de la France ; c'est elle qui , depuis tant d'années , a éloigné de notre territoire les fléaux de la guerre.

» Lorsque V. M. aura conclu la paix maritime , et qu'elle pourra licencier ses armées , il sera également nécessaire de lever chaque année une partie de la conscription , afin de maintenir les forces de V. M. sur le pied qui convient à son Empire ; mais je n'estime pas qu'il faille alors plus du tiers de la conscription que je propose de lever aujourd'hui , ce qui formera tout au plus le neuvième des hommes susceptibles d'être appelés comme conscrits. On sent alors combien sera allégée cette contribution , la première de celles que les Français doivent à la patrie. La milice , qui paraissait une institution modérée , mais qui était aggravée par une multitude d'exemptions , a beaucoup pesé sur la nation lors des guerres de Louis XIV , et même des guerres de Flandres et de Bohème.

» La conscription de 1811 occasionnera des dépenses extraordinaires pour la première mise d'habillement et d'équipement , pour les frais de route , etc. , etc. , d'un nombre d'hommes aussi considérable. Je les ai portées au budget de l'année , et elles sont comprises dans les dispositions générales que V. M. a faites pour les finances de cet exercice , sans que cette augmentation de dépenses nécessite aucune augmentation d'imposition. Mon ministère se ressent de la situation prospère des finances de V. M. A peine quelques objets contentieux , et

qui méritent examen, restent-ils à acquitter ; aucune partie du service ne languit, et toutes mes dépenses, jadis si arriérées, sont à jour. »

L'autre projet est relatif à l'application à la marine du système de la conscription. M. le conseiller-d'état Caffarelli en a exposé les motifs.

Le sénat, réuni le 13, a entendu le rapport de trois commissions spéciales. M. de Sénonville a été le rapporteur de celle qui a proposé l'adoption du sénatus-consulte relatif à la Hollande ; on a remarqué principalement ces passages de son rapport :

« Dans la délibération qui vous occupe, la question devrait être posée ainsi : la Hollande et les villes aniséatiques ne pouvant exister par elles-mêmes, doivent-elles appartenir à l'Angleterre ou à la France ?

» Ce ne sont point deux armées qui combattent dans les plaines de Fontenoy, c'est l'empire des mers qui résiste encore à celui du continent : lutte mémorable, terrible, et dont la catastrophe, peut-être prochaine, occupera long-tems les races futures.

» Croyons-en les publicistes de l'Angleterre, leurs alarmes déposent de cette vérité, moins encore cependant que les mesures extrêmes de son gouvernement : s'il n'était entraîné par l'imminence de son péril, aurait-il osé déchirer en présence de l'Europe civilisée le pacte d'honneur et de justice éternelle qu'iliait les puissances neutres aux puissances belligérantes ? On croirait, en lisant les actes du ministère anglais, que le droit des gens n'existe plus ; et qui donc a substitué à ses principes immuables les excès et les violences de la barbarie ? l'Angleterre.

» Que l'Angleterre abjure ses fureurs ; qu'elle réintègre les neutres dans leurs droits : la justice n'a jamais cessé de le lui demander. Si elle n'eût pas repoussé les conseils et les offres de la modération, que de conséquences funestes elle eût évitées ! et, pour nous renfermer dans le cercle de la délibération présente, elle n'aurait pas forcé la France à s'enrichir des ports, des arsenaux de la Hollande ; l'Ems, le Weser, l'Elbe ne couleraient pas sous notre domination, et nous ne verrions point la première patrie des Gaulois baignée par des eaux réunies, par une navigation intérieure, à des mers qui leur étaient inconnues.

» Où sont encore les bornes du possible ? c'est à l'Angleterre à répondre. Qu'elle médite le passé, elle apprendra l'avenir. La France et Napoléon ne changeront point. »

MM. les comtes de Bougainville et de Lacépède ont été entendus sur les projets de sénatus-consulte relatifs aux conscriptions de terre et de mer. Les cinq projets ont été adoptés à l'unanimité, une adresse a été votée à S. M. : elle lui sera présentée par le président et les secrétaires du Sénat.

S.

## PARIS.

LL. MM. II. et RR. ont assisté, mercredi, au théâtre de l'Opéra-Comique, à une représentation de *Raoul Barbe-Bleue* de Grétry.

— Dimanche, 16 décembre, après la messe, les bureaux de l'Institut, composés des présidents et secrétaires de chaque classe, ont été

admis à l'audience de l'Empereur, et ont fait hommage à S. M. du volume des Mémoires de la première classe de l'Institut pour l'année 1809, qui a été présenté par S. Exc. M. le comte de Lacépède, et des Rapports de la première et de la troisième classes, sur l'état des sciences, présentés par MM. Lacépède et Dacier.

M. Pelletan a aussi présenté à S. M. ses Mémoires sur la Chirurgie et la Chimie, et M. Sabathier, son Traité de Médecine opératoire.

Dans la même audience, les présidens de l'Institut ont présenté à S. M. les membres nouvellement élus et dont les noms suivent :

MM. Thénard, Malus et Beaumonts-Beaupré, pour la première classe; Lemercier et Esménard, pour la seconde classe; Cartelier et Lecomte pour la troisième classe.

— Divers décrets impériaux viennent d'être rendus.

L'un nomme S. A. S. le prince architrésorier gouverneur-général des nouveaux départemens réunis; l'autre détermine leur organisation administrative et judiciaire.

Un autre décret organise les chambres d'avocats et détermine leur discipline.

Un autre nomme aux places d'inspecteurs-généraux et ingénieurs principaux des mines.

Trois décrets relatifs à la librairie ont aussi été rendus: le premier détermine le traitement fixe des censeurs impériaux, et en permet un éventuel proportionné à leurs travaux; le second contient la liste des journaux d'annonces, ou des feuilles scientifiques conservés dans les départemens; le troisième fixe les droits d'importation des livres étrangers.

— Des prises nombreuses sont entrées dans divers ports de l'Océan.

— La confiscation et le brûlement des marchandises prohibées, continue en Allemagne et en Italie, avec la plus ponctuelle exactitude.

— Par ordre du ministre de la guerre, il y aura, dans divers départemens, des revues des officiers-généraux ou supérieurs réformés qui pourraient être appelés de nouveau à un emploi dans leur grade.

— S. A. I. la princesse vice-reine est heureusement accouchée d'un prince.

— M. Tombe ayant dédié au prince vice-roi son *Voyage aux Indes Orientales*, S. A. I. a daigné lui faire remettre une tabatière ornée de son chiffre en diamans. (\*)

---

(\*) Deux vol. in-8°, et un atlas in-4°. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port. En papier vélin, atlas colorié, 36 fr. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hauteseuille, n° 23.

## ANNONCES.

*Tablettes chronologiques depuis la création du monde jusqu'à la fin de 1810*, indiquant tous les événemens importans, l'époque à laquelle ont existé les personnages célèbres, le nombre d'années qu'ils ont vécu, et la durée du règne des souverains : suivies de *Tablettes chronologiques des découvertes des différentes contrées de la Terre, Isles, etc. etc.*; *Tablettes chroalogiques des découvertes successives dans les arts et les sciences*; *Tableaux de population, du système du Monde, des révolutions, des distances et de la grosseur des Planètes*; *Tableaux des hauteurs des montagnes, villes, monumens, etc.*; *Tableaux des vitesses de la lumière, du son, de la course, etc. etc.*; *Tableaux des nombres curieux*; *Tableaux des espérances des années à vivre à un âge donné*; *Calendrier pour l'année 1811*; *Système de Botanique de Linnée*, avec les fleurs coloriées et les noms des plantes des environs de Paris, qui se rapportent à chaque classe; *Système du docteur Gall*, avec l'indication sur le sujet gravé, des proéminences et de leurs qualités: formant une colonne de la hauteur de sept feuilles d'impression et de cinq centimètres (deux pouces) de largeur, roulée et renfermée en un étui de maroquin doré sur tranche. Prix, 7 fr.; — et franc de port par la poste, l'étui renfermé dans une boîte, 8 fr. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain; Gabriel Dufour, rue des Mathurins, n° 7; et chez tous les marchands de Nouveautés.

*Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie*, avec des notions sur l'Egypte; manuscrit grec trouvé à Herculaneum, traduit par M. de Lantier, ancien chevalier de Saint-Louis. Onzième édition, revue et corrigée par l'auteur; avec cinq planches. Cinq vol. in-18, avec cinq fig., caractère petit-romain. Imprimerie de Cellot. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. À Paris, chez Arthur Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Le Chansonnier des Grâces*, pour l'an 1811; avec la musique gravée des airs nouveaux. Un vol. in-18 de 300 pages, orné de gravures, d'un joli calendrier, etc., caractère petit-romain. Imprimerie de P. Didot ainé. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. À Paris, chez Louis, libraire, rue de Savoie.

*Catalogue des Livres rares, précieux, et très-bien conditionnés du cabinet de M. Firmin Didot*. Broch. in-8° de 190 pages. Imprimerie de Firmin Didot. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port. À Paris, chez Debure, libraire, rue Serpente.

*Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, faisant suite aux Lettres sur la Mortée; par A. L. Castellar, avec vingt dessins de l'auteur, gravés par lui-même, et deux plans. Un vol. in-8° de 420 pages, caractère cicéro. Imprimerie d'Agasse. Prix, 6 fr., et 7 fr. 25 cent. franc de port. À Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

IX<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et dernier cahier, qui complètent la troisième souscription, ou XXXIII<sup>e</sup> et XXXVI<sup>e</sup> de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ces cahiers contiennent une carte de la voie romaine entre Clermont et la Sioule, et une gravure des antiquités des bains du Mont-d'Or, avec les articles suivans : Suite du voyage en Suède, fait dans les années 1808-1809, par Thomas Harrington ; traduit de l'anglais par le Rédacteur ; — Mémoire sur une coutume singulière des femmes de Babylone, traduit du latin de Heyne, par M. Depping ; — Dissertation sur la position d'un ancien lieu appelé Ubiirum, situé sur la voie romaine qui conduisait de Clermont-Ferrand à Limoges ; — Description de quelques monumens antiques qui existaient aux bains du Mont-d'Or, par feu M. Pasumot ; — Notice sur un recueil de Voyages, imprimé à Wisingæ, en Suède, par M. J. B. E. ; — Description de la fête du Papegai, par M. Gasparin ; — Lettre de M. Silvestre de Sacy sur une inscription grecque trouvée à Axum ; — Sur l'état actuel de l'île de Java, observations communiquées à la Société d'Emulation de l'Île-de-France ; et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, souvent coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cosur, n° 10, à Paris.

*Almanach des Muses.* Un vol. in-12, petit papier, de 324 pages, orné d'une belle gravure et d'un frontispice gravé, avec un joli fleuron ; impression de P. Didot l'aîné. Prix, broché, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

*Le Paradis perdu*, de Jean Milton, traduit de l'anglais par J. Mosneron. *Quatrième édition*, revue et corrigée avec le plus grand soin, précédée de la vie de Milton, et ornée de son portrait. In-12, papier fin, de 496 pages, belle impression, beaux caractères. Prix, broché, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez le même libraire.

Il en a été tiré quelques exemplaires en papier vélin. Prix, broché, 5 fr., et 6 fr. franc de port.

Dans l'extrait de l'ouvrage de M. de Humboldt sur le Mexique, inséré au numéro précédent, on a dit par erreur que les Indiens qui servent de monture aux maîtres mineurs sont *sellés* et *bridés* comme des chevaux : ils ne sont que *sellés*, mais non pas *bridés* ; et on leur donne la dénomination de (cavallitos) *petits chevaux*.

(*Note de l'auteur de l'article.*)



# MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCXIII. — *Samedi 29 Décembre 1810.*

## POÉSIE.

### ÉPITRE A UN VIEIL AUTEUR

MÉCONTENT DE SE VOIR OUBLIÉ.

*Chacun brille un instant, nul ne brille toujours.*

RENONCE, cher Damon, à l'espoir qui t'abuse,  
Laisse en paix le public que ton dépit accuse.  
Si de ton beau talent les dernières clartés  
N'obtiennent pas toujours des succès mérités,  
Si les faibles travaux d'une jeunesse folle  
L'emportent sur les tiens près d'un monde frivole,  
Ne t'en pends pas au siècle, au tems, à tes amis;  
D'un tourment ridicule affranchis tes esprits,  
Et dans cet abandon, où tôt ou tard nous sommes,  
Vois un pouvoir plus grand que le pouvoir des hommes.

Ici-bas, cher Damon, tout doit avoir son cours :  
Chacun brille un instant, nul ne brille toujours.  
Le Destin éternel, en sa marche immuable,  
Pour l'homme passager ne fait rien de durable.  
Le succès, le succès, ainsi que la beauté.

Kk

Par le moment qui suit est sans cesse emporté,  
 Et la gloire des grands, des héros et des sages,  
 Même s'abimera dans l'océan des âges.  
 Lorsquè tout naît et meurt, comment t'étonnes-tu  
 De voir ton vieil éclat quelquefois méconnu?  
 Seul, arrêteras-tu cette chaîne infinie?  
 Veux-tu vivre deux fois dans une simple vie,  
 Et faire sûr ton front, sillonné par les ans,  
 Reverdir le laurier séché depuis long-tems?  
 Ton talent, je le sais, a par l'expérience,  
 Acquis plus de clarté, de force, de science;  
 L'analyse, l'esprit et la réflexion  
 Joignent, dans tes écrits, l'exemple à la leçon;  
 Tu ne t'égares plus dans de vaines pensées,  
 Et par toi d'un gout sûr les routes sont tracées:  
 Mais as-tu conservé cet heureux abandon,  
 Ce délire des sens, cette inspiration,  
 Ce feu que la jeunesse, à qui tout se révèle,  
 Imprime à ses écrits, parce qu'il est en elle;  
 Cet éclat, cette audace, et même ces erreurs  
 Qui semblent dévoiler le secret de nos cœurs?  
 Non, à la raison seule abandonnant ton ame,  
 Voyant dans chaque mot, ou l'éloge, ou le blâme,  
 Cherchant l'un, craignant l'autre, et ne hasardant rien,  
 En faisant toujours mieux, rarement tu fais bien:  
 Sur ton ouvrage enfin le méchant doit se taire;  
 Mais il ne charime plus ceux mêmes qu'il éclaire.  
  
 Je veux que, toutefois. Je sort te protégeant,  
 Dans ton corps, déjà vieux, laisse un jeune talent;  
 Que, rappelant ces noms qu'au Parnasse on honore,  
 Des feux de ton midi ton couchant brille encore;  
 Te verras-tu l'objet de ces heureux transports,  
 Qui du talent naissant secondent les efforts?  
 Regarde ce jeune homme en sa fougueuse audace,  
 Pour peu qu'il fasse bien, tout est bon, quoi qu'il fasse,  
 A peine un dernier mot termine ses écrits,  
 Ils sont connus, cités, pronéts dans tout Paris.  
 Cent jeunes gens ravis proclament ta victoire;  
 Compagnons de ses jeux, ils le sont de sa gloire,  
 Et s'inquiétant peu s'ils ont tort ou raison,  
 Sur la foi l'un, de l'autre ils portent son nom.

Bientôt dans les salons, à la ville, au théâtre,  
 Partout du jeune auteur on devient idolâtre;  
 Il charme, il intéresse, il obtient tour-à-tour  
 Les succès du talent, les succès de l'amour.  
 Que sont auprès de lui les Rousseau, les Voltaire ?  
 Ils brillaient dans leur temps; dans le sien il sait plaisir.  
 Qu'importe le passé, quand on voit l'avenir ?  
 Aussi comme chacun s'empresse à le servir !  
 Un riche protecteur, que tant d'éclat enivre,  
 L'affranchit du malheur de travailler pour vivre :  
 Un auteur, peu jaloux des succès d'un enfant,  
 Le conseille tout bas, l'applaudit hautement.  
 Réussit-il ? Du siècle il sera le prodige.  
 Tombe-t-il ? A vingt ans, pouvait-il plus ? Que dis-je ?  
 Quel que soit son ouvrage, un public indulgent  
 Y voit percer partout le germe du talent.  
 Timide, on l'encourage; ignorant, on l'excuse :  
 Présomptueux, souvent à son âge on s'abuse.  
 Un ami (la jeunesse a des amis partout)  
 Vante, dans vingt journaux, son esprit et son goût;  
 Par un mot consolant rend la critique aimable,  
 L'engage à surmonter sa paresse coupable,  
 Et s'applaudit, charmé de ses brillans écarts,  
 De voir renaitre enfin le beau siècle des arts.  
 Que fais-tu cependant, pauvre vieillard débile,  
 Accablé sous le poids d'un mérite inutile ?  
 Quand ton génie actif, malgré l'effort des ans,  
 Effacerait l'éclat de ces jeunes talents,  
 Tes moyens pourront-ils répondre à ton courage ?  
 Passeras-tu vingt nuits pour finir un ouvrage ?  
 Auras-tu cent amis jaloux de l'exalter ?  
 Sans respect pour ton âge, iras-tu le porter  
 Au puissant qui l'ignore, au ceaseur qui le juge,  
 Du besoin de briller triste et dernier refuge ?  
 Liras-tu sans rougir l'éloge mendié  
 Qu'à tes cheveux blanchis accorde la pitié ?  
 Ou, si quelque jaloux, qui jamais ne pardonne,  
 En blâmant tes écrits, outrage ta personne,  
 Pourras-tu le punir, l'accuser, l'attaquer,  
 Comme un homme d'un jour qui n'a rien à risquer ?  
 Te verra-t-on enfin, dépouillant ta sagesse,

Suivre dans la carrière une folle jeunesse ;  
 Entendre autour de toi , du râilleur ignorant ,  
 L'épithète moqueuse , qu le ris méprisant ?  
 Qu'ai-je dit ? Loin de toi cette ardeur indiscreté !  
 Ou que du moins ton œuvre en tout point soit parfaite .  
 Le public , toujours jeune , au jeune homme sourit ;  
 Mais il est sans pitié pour l'auteur qui vieillit .  
 L'espoir et l'avenir flattent seuls son caprice .  
 Il veut que l'on commence et non que l'on finisse ,  
 Et l'erreur qu'il excuse en de jeunes talens ,  
 Semble un crime pour nous dans l'hiver de nos ans .

« Il suffit , me dis-tu ; je sens que de mon âge  
 » Un repos honorable est vraiment le partage ;  
 » Mais quand mes vieux travaux dans l'oubli sont plongés ,  
 » Mes esprits peuvent-ils n'être pas affigés ?  
 » Je veux que cette foule , assiégeant le Parfaite ,  
 » Sur la fin de ma course et m'alarme et m'en chasse ;  
 » Mais à ce qui m'est dû dois-je donc renoncer ,  
 » Parce que mille enfans devant moi vont passer ?  
 » Cette jeunesse en vain prétend me méconnaître ;  
 » J'étais déjà célèbre avant qu'on la vit naître .  
 » Que dis-je ? A son amour j'ai des droits plus puissans ;  
 » J'ai formé son esprit par mes travaux savans ,  
 » Par mes sages leçons ; mais au siècle où nous sommes ,  
 » Les hommes sont ingrats . » Non ; mais ils sont des hommes .  
 C'est pour eux qu'ils sont nés , pour leur siècle , leur tems .  
 Que leur font tes succès finis depuis vingt ans ?  
 Ils estiment ton nom que le public révère ;  
 Mais c'est , dans leur printemps , tout ce qu'ils peuvent faire .  
 Prompts à saisir l'instant qui va leur échapper ,  
 L'art de briller aussi doit seul les occuper .  
 Leur moment est venu , le tien a cessé d'être :  
 L'élève triomphant pense-t-il à son maître ?  
 L'enfant que son instinct fait sortir de nos bras ,  
 Pense-t-il à la main qui dirige ses pas ?  
 Nous-mêmes , pensons-nous , avant l'hiver de l'âge ,  
 Que ces jeunes talens sont aussi notre ouvrage ?  
 Et ne sentons-nous pas , libres d'un vain courroux ,  
 Que nous faisons pour eux ce qu'on a fait pour nous ?  
 C'est quand la vanité survit à la jeunesse  
 Que de ce trait mortel l'homme aveugle se blesse .

Insatiable alors, dans de jeunes succès,  
Il croit de ses leçons retrouver les effets ;  
Par-là, faute de mieux, il cherche à reparaitre ;  
Il rattache sa gloire à celle qu'il voit naître :  
À la reconnaissance il veut la cénfier.  
Dans la fougue des ans ose-t-on l'oublier ?  
Il croit qu'en est ingrat ; il s'afflige, il s'irrite :  
Mais plus qu'à la raison, c'est l'orgueil qui l'agit ;  
Et jaloux seulement d'échapper à l'oubli,  
Tout homme qui l'ignore est un ingrat pour lui.

Soyons justes, Damon, ou plutôt soyons sages :  
Chaque âge a ses plaisirs ; goûtons ceux de nos âges.  
Sommes-nous vieux ? Voyons, sans en être jaloux,  
Ceux qui brillent un jour et mourront comme nous.  
De la nature, ami, c'est la marche éternelle :  
Ce n'est qu'à ses dépens qu'elle se renouvelle.  
Une secrète voix nous dit que, chargés d'ans,  
Il faut céder la place à d'autres aspirans ;  
Qu'en vain nous nous plaignons d'une jeunesse ardente ;  
Qu'un vieillard trop actif la blesse ou la tourmente ;  
Que les nouveaux lauriers qu'il prétend acquérir,  
Sont des biens usurpés qu'il vole à l'avenir ;  
Que sa tâche est remplie et qu'il faut qu'on l'honore ;  
Mais qu'il hasarde trop à reparaitre encore,  
Et que, des jeunes gens fût-il le vrai fanal,  
Il doit être leur juge et non pas leur rival.

Ce n'est pas que je veuille ôter à ta vieillesse  
Des travaux de l'esprit la consolante ivresse ;  
Mais fais de ces travaux un sage amusement,  
Convenable à ton âge ainsi qu'à ton talent.  
Ne va pas en jeune homme implorer des suffrages,  
Laisse ta renommée annoncer tes ouvrages,  
Et ne compromets point, indiscret dans tes projets,  
Cinquante ans de succès pour un succès doux.  
Si vraiment la jeunesse, où t'oublie, où t'offense,  
Confie à l'avenir le soin de ta vengeance.  
Vers la postérité jette un instant les yeux ;  
Ils n'y viendront pas tous, ces jeunes gens fougueux !  
Là, des voiles du tems, des prestige de l'âge,  
L'œil de la vérité percera le nuage ;

## MERCURE DE FRANCE.

Et, semblable au soleil dont les rayons brûlans  
 Des vapeurs de la nuit affranchissent nos champs,  
 Le mérite éclatant de sa seule lumière,  
 Dissipera l'erreur du succès éphémère;  
 Dans l'œuvre sans talent tout s'anéntira;  
 Dans l'œuvre du talent tout enfin restera.

Madame la comtesse CONSTANCE DE SALM.

## ENIGME.

J' suis un chef-d'œuvre divin,  
 L'être le plus parfait qui soit dans la nature.  
 Qui suis-je? où suis-je? aucun n'en est certain;  
 Chacun là-dessus conjecture;  
 Chacun raisonne et personne n'assure.  
 On me prête de la bonté,  
 De l'esprit et de la beauté;  
 On me dit vile, basse, orgueilleuse, flétrissante,  
 Rare et commune, et céleste et démodée;  
 On me prête des passions,  
 Des facultés, des opérations.  
 L'un prétend que je sens, l'autre que je végète.  
 On me place partout, près du cœur, dans la tête,  
 Au centre d'un fagot, au corps d'un violon;  
 Dans l'antre d'un soufflet, dans le creux d'un canon.  
 Dans un discours soit en vers, soit en prose,  
 On croit me rencontrer comme en mainte autre chose.

S.....

## LOGOGRIPHE.

LECTREVA, je ne sais trop pourquoi  
 Tu te plains sans cesse de moi;  
 C'est bien à tort que tu te fâches;  
 Car enfin il faut que tu saches  
 Que si je n'ai pas le bonheur,  
 Quand je suis entier, de te plaire,  
 J'ai moyen de te satisfaire  
 Par l'offre seul de mon cœur.

Laisse là ma queue et ma tête,  
Et du reste tu feras tête.  
En effet ce reste suffit  
Pour te donner un grand crédit.

.....

### CHARADE.

Mon premier en latin désigne un animal,  
Pesant, laborieux, excellent commensal :  
Mon dernier dans un cercle est bon ou détestable,  
C'est sur-tout à Paris qu'on le trouve agréable ;  
Seul on cherche mon tout, on le fait mieux à deux ;  
Mais vive la misère ! elle fait des heureux.

Par M. BEAUCHAMP, contrôleur des Droits-Unis,  
au Blanc (Indre).

---

### Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIFFE et de la CHARADE insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Jour de l'an*.

Celui du Logogriphe est *Noël*, qui, pris dans l'ordre inverse,  
donne *Léon* (pape), *Léon* (saint), et *Léon* (empereur).

Celui de la Charade est *Sonnet*.



## SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DE LA MALADIE SYPHILITIQUE CHEZ LES ENFANS NOUVEAUX NÉS, LES FEMMES ENCEINTES, ET LES NOURRICES, etc. ; par M. RENÉ-JOSEPH BERTIN, docteur en médecine de l'ancienne faculté de Montpellier, médecin en chef de l'hôpital Cochin, etc. — Un vol. in-8°. — Prix, broché, 4 fr., et 5 fr. franc de port. — A Paris, chez *Gabon*, libraire, place de l'Ecole de Médecine.

LORSQUE la fatalité eut introduit en Europe l'horrible maladie dont il est question dans ce traité, ce fléau fut si prompt à se répandre, et porta si loin ses ravages, que le genre humain parut menacé d'une entière destruction. On ne vit pas sans terreur un mal inconnu jusqu'alors attaquer la vie dans sa source même; et la nouveauté du phénomène, l'excès et la rapidité de la contagion, devinrent à la fois pour les chefs d'Etat et pour les médecins un juste sujet d'inquiétudes et de méditations.

Des publicistes ont pensé qu'une police éclairée eût pu étouffer le mal dans son principe, et qu'en isolant avec sévérité les premiers malades, on eût arrêté la propagation de la maladie, comme on arrête celle de la peste et des fièvres contagieuses. Malheureusement telle était l'alternative où se trouvaient à cette époque les peuples de l'Europe, que pour se soustraire au mal que leur envoyait l'Amérique (1), il fallait renoncer aux

---

(1) C'est encore une question indécise parmi les médecins, de savoir si la maladie dont il s'agit était antérieure à la découverte de l'Amérique, ou si elle en a été la suite. Malgré les arguments sur lesquels se fondent les défenseurs de la première opinion, tels que Sanchez, Sarmiento, Hensler, etc. il sera toujours fort difficile de prendre parti pour eux contre les preuves multipliées que rapportent

biens qu'elle leur promettait ; et la passion des découvertes était alors si générale , la fortune de quelques aventuriers pleins d'audace et de courage fut si prodigieuse , que la raison des nations fut troublée comme celle des individus , et que rien ne pouvant tenir contre ce torrent , son impétuosité entraîna tout , et la face du monde fut changée. Quand l'avarice parle , elle fait taire jusqu'à l'amour de la vie.

D'un autre côté , la médecine se trouvait en présence d'un mal tout nouveau , mal d'autant plus redoutable que les constitutions individuelles n'y étaient pas mieux préparées que la science ; de sorte que les médecins , abandonnés , pour ainsi dire , de leur art , abandonnèrent à leur tour le mal à lui-même , comme un vaste incendie qu'on ne pouvait éteindre. Bientôt , cependant , une heureuse analogie les conduisit à l'emploi du véritable remède (2) ; mais , au milieu des succès presque miraculeux de ce remède et de quelques bois étrangers , la maladie , demi-vaincue , prenait tant d'apparences diverses , et devenait d'un siècle à l'autre si différente d'elle-même , qu'elle n'a cessé d'être pour les médecins une cause toujours nouvelle de surprises ; et une source toujours féconde d'observations.

On comptait en 1771 jusqu'à cinq cent trente-quatre écrivains de toutes les nations , qui tous avaient parlé de cette maladie d'après leur expérience personnelle. Depuis cette époque jusqu'à ce moment , c'est-à-dire , pendant une période de quarante ans , ce nombre s'est singulièrement accru. D'accord sur quelques objets fondamentaux , cette multitude est partagée sur une infinité de points plus ou moins importans ; car la médecine , avec ses dogmes et ses principes , a aussi ses schismes , ses hérésies , ses paradoxes : sorte d'imperfection qui tient moins à l'esprit de controverse qu'à la

---

Astruc , Girtanner , etc. , en faveur de la seconde. Les traces de la maladie que l'on a cru découvrir chez les anciens , dans le Pentateuque , dans Hippocrate , etc. peuvent tout au plus prêter à de simples conjectures , mais n'offrent rien de péremptoire.

(2) Des 1497.

difficulté de bien voir dans des phénomènes aussi fugaces et aussi variables que ceux des maladies. Ce n'est pas aux médecins qu'il faut reprocher de la subtilité ; c'est à la nature elle-même. Combien de fois ne semble-t-elle pas ne se découvrir à nos sens que pour les abuser ! et combien de fois ne trompe-t-elle pas la sagacité de ceux qui l'interrogent, en leur mettant sous les yeux des faits qui, avec une identité cachée, n'ont d'évident qu'une opposition apparente !

Un des points les plus obscurs de cette doctrine, est la transmission de la maladie par la voie de la génération et de l'allaitement ; genre d'infection qui compromet à la fois la santé des mères, des enfants et des nourrices ; sur lequel on a élevé le plus de doutes et de contradictions, mais qui touche de trop près au repos des familles et à l'intérêt des sociétés, pour être impunément négligé. Il est visible qu'une telle matière ne peut être éclaircie que par un grand nombre d'observations ; et ces observations, pour être bien faites, supposent qu'un grand nombre de maladies de la même nature sont mises à la fois, comme autant d'exemplaires, sous les yeux du médecin. En un mot, pour avoir des données précises sur le mode de contagion dont il s'agit, on est dans la nécessité de l'étudier long-tems, et sur-tout de l'étudier dans un grand hôpital où l'on voit plus de choses à la fois, et où l'on est toujours maître de voir mieux et plus vite.

C'est ici que l'administration vient au secours de la médecine, et lui rend en partie les services qu'elle en reçoit. Il y a une trentaine d'années que M. Lenoir, lieutenant de police, fit établir, à Vaugirard, un hospice en faveur des femmes grosses, des enfants et des nourrices que la contagion avait atteints. Cette maison fut transférée, en 1793, dans le couvent autrefois occupé par les capucins du faubourg Saint-Jacques. C'est dans ces deux maisons, et sur-tout dans la dernière, dont M. Bertin a donné dans son ouvrage une topographie très-soignée, que les médecins ont pu observer avec quelque suite les maladies auxquelles on les avait destinées. De ces travaux successifs il est

résulté deux grande avantages : le premier, qui ne peut manquer d'intéresser le public, c'est qu'on est parvenu, à force d'art et de soins, à réduire infiniment la mortalité des enfans qui naissent avec la maladie ; le second, qui ne peut guères intéresser que les médecins, c'est que parmi les ouvrages auxquels ces observations ont donné lieu, il en est dans lesquels une foule de questions jusqu'à lors contestées, ont été résolues ou du moins éclaircies.

Au nombre de ces ouvrages importans, il faut surtout ranger celui que M. Bertin vient de mettre au jour, et que nous annonçons au public. Ce n'est point dans ce journal qu'il nous serait permis d'en offrir une analyse détaillée : il nous suffira de dire que dans ses observations, M. Bertin a considéré la maladie qui en est l'objet, soit dans les apparences très-simples, bien que très-variées, qui lui sont les plus familières ; soit dans les transformations qu'elle peut subir ; soit dans les complications qui la déguisent en l'associant à d'autres affections ; soit enfin dans le traitement qu'elle exige, et que l'art du médecin doit approprier à tant de modifications diverses. A chaque division de son ouvrage, M. Bertin rapporte les faits particuliers qui lui servent de texte ; de sorte que les conclusions sont toujours appuyées de leurs prémisses, et le précepte toujours justifié par l'exemple. Ce livre est donc éminemment pratique ; il y règne d'un bout à l'autre un excellent esprit d'observation, et une candeur qui, en captivant la confiance, doit lui concilier tous les suffrages.

E. PARISSET.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

**ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE**, ou *Collection des Voyages nouveaux les plus estimés*, traduits de toutes les langues européennes; des Relations originales, inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers, et des Mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples; ainsi que sur le climat, les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus. Accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, spécialement de la géographie; et où l'on donne des nouvelles des voyageurs et des extraits de leur correspondance; publiées par M. MALTE-BRUN.

— *Seconde édition de la deuxième souscription*, revue et corrigée. Quatre volumes in-8° de 1620 pages, imprimées sur caractères de cicero neuf et papier carré fin d'Auvergne, avec 12 planches ou cartes gravées en taille-douce, dont une coloriée. Prix, 27 fr. brochés, et 33 fr. franc de port. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Ce n'est que dans les siècles éclairés, quand les hommes sentent la nécessité d'établir entre eux des liens de commerce ou d'amitié, quand ils aspirent à ne former, en quelque sorte, qu'une seule et unique famille, que les voyages inspirent un grand intérêt, et deviennent une branche importante de la littérature et des sciences.

Les premiers hommes qui entraînés par le besoin ou l'amour de la nouveauté osèrent se détacher du sol de la patrie pour se hasarder dans des contrées inconnues et chez des nations étrangères, ne purent rapporter de leurs courses que des notions vagues, incertaines et confuses. Quand l'amour de la patrie et du bien public

n'entre pas dans les vues du voyageur, quand il n'écoute que le stérile désir de satisfaire une vaine curiosité, ou qu'il est dépourvu de connaissances et de lumières, quel fruit pourrions-nous attendre de ses travaux? Rien n'est plus imparfait et moins digne de l'attention d'un homme instruit que les premiers voyages, et l'on peut dire que pendant long-tems ces sortes d'ouvrages ont été plutôt du domaine des romans que de celui des lettres.

Aujourd'hui les idées se sont étendues et améliorées. On exige du voyageur des connaissances positives; on veut qu'il s'oublie lui-même pour s'occuper tout entier de l'intérêt public. L'homme qui quitte sa patrie pour voyager, est comme chargé, au nom de ses concitoyens, d'une glorieuse mission, et l'on exige qu'il remplisse honorablement ses instructions.

Les sciences attendent de lui l'agrandissement de leur domaine. La géographie lui demande des positions plus sûres; la législation et la morale l'interrogent sur les mœurs, les habitudes et les usages des peuples. L'histoire naturelle réclame de nouvelles richesses pour ses musées. Quelle étendue de connaissances ne suppose pas le titre de voyageur!

Mais les forces de l'esprit humain sont renfermées dans des bornes trop étroites pour qu'un seul homme puisse répondre à tant de vœux, et si les sciences n'eussent eu que des secours isolés et partiels, elles eussent long-tems langui dans une stérile attente. Il fallait qu'un pouvoir supérieur s'occupât de ce grand objet; il fallait que les gouvernemens éclairés ordonnassent ces voyages célèbres qui honoreront à jamais les dix-huitième et dix-neuvième siècles. C'est depuis cette époque mémorable que les ouvrages des voyageurs se sont élevés à un degré de considération inconnu jusqu'alors, et qu'ils ont pris rang parmi les productions littéraires du premier ordre. Quels monumens glorieux que ces voyages des Cook, des Bougainville, des Lapeyrouse!

Mais au milieu de ces richesses, il est encore des offrandes d'un moindre prix qu'il ne nous est pas permis de dédaigner. Les grands navigateurs n'ont pu tout connaître ni tout voir; car quel tems, quels soins, quels

travaux n'exigerait pas la connaissance exacte d'une seule des parties de la terre ! Ce n'est que successivement et par des études réitérées que nous pouvons nous flatter d'y parvenir.

Une des idées les plus utiles qu'on ait conçues depuis quelque tems, c'a été de réunir dans un corps d'ouvrage tous les matériaux épars qui peuvent servir à l'avancement de l'histoire et de la géographie : mais pour exécuter ce travail , il fallait un écrivain familiarisé avec les diverses langues de l'Europe ; il fallait qu'il eût lui-même des connaissances étendues en histoire et en géographie , et qu'il pût exercer une critique éclairée sur les ouvrages qu'il se chargerait de traduire ou d'analyser. Ces qualités se sont heureusement trouvées réunies dans M. Malte-Brun. Son travail , accueilli avec empressement par le public , obtient chaque jour un nouveau succès , et trois souscriptions , renouvelées en quelques années , parlent suffisamment en sa faveur. Ses *Annales des Voyages* ne sont point un ouvrage régulier , c'est un dépôt littéraire où il réunit successivement tout ce que l'Europe savante produit de plus intéressant pour la géographie et l'histoire. Au moment où il publie la seconde édition de cette utile collection , il donne en même tems au public deux nouveaux cahiers qui ne sont pas moins dignes que les précédens du suffrage de ses lecteurs ; on trouvera dans le trente-troisième une dissertation curieuse sur un point d'histoire que Voltaire a traité avec sa gaieté (et peut-être faut-il dire avec sa légèreté) ordinaire. Il s'agit de cette coutume singulière établie à Babylone , en vertu de laquelle les dames assyriennes étaient obligées de faire aux étrangers l'hommage de leurs appas , dans le temple de Vénus. Cet usage est attesté par Hérodote , Strabon et le prophète Jérémie. Néanmoins Voltaire a eu devoir s'en moquer :

« Ce devait être , dit-il , une belle fête et une belle dévotion que de voir accourir , dans une église , des marchands de chameaux , de chevaux , etc. , et de les voir descendre de leurs montures , pour coucher , devant l'autel , avec les principales dames de la ville . »

Le bon Hérodote est quelquefois d'une crédulité si

excessive, qu'on peut bien de tems en tems se permettre de se moquer de lui ; mais ici, il a pour appui un prophète et un géographe célèbre ; et la religion des anciens avait si peu de rapport avec la nôtre, qu'il ne faut pas toujours juger de ses cérémonies d'après celles de nos églises. Assurément, si l'on ordonnait aux dames de Paris, d'aller offrir leurs charmes aux étrangers dans le temple de la Madelaine, rien ne serait plus extraordinaire ; mais en Assyrie on pouvait être, sur ce point, moins scrupuleux qu'en France. Ces considérations ont engagé M. Heyne, professeur de Gottingue, à examiner le fait attentivement. Il commence par rapporter le texte d'Hérodote :

« Il y avait à Babylone un temple de Mylitta ou Vénus ; dans ce temple on pratiquait une coutume qu'Hérodote n'eut peut s'empêcher d'appeler très-honteuse. « Toute femme née dans le pays, dit l'historien grec (1), est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au temple de Vénus pour s'y livrer à un étranger. Plusieurs d'entre elles dédaignant de se voir confondues avec les autres, à cause de l'orgueil que leur inspirent leurs richesses, se sont portées devant le temple dans des chars couverts. Là elles se tiennent assises, ayant derrière elles un grand nombre de domestiques qui les ont accompagnées ; mais la plupart des autres s'assèyent dans la pièce de terre dépendante du temple de Vénus, avec une couronne de ficelles autour de la tête. Les unes arrivent, les autres se retirent. On voit en tous sens des allées séparées par des cordages tendus ; les étrangers se promènent dans ces allées et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut retourner chez elle que quelque étranger ne lui ait jeté de l'argent sur les genoux, et n'ait eu commerce avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, en lui jetant de l'argent, lui dise : J'invoque la déesse Mylitta. Quelque modique que soit la somme, il n'éprouvera point de refus ; la loi le défend, car cet argent devient sacré. Elle suit le premier qui lui jette de l'argent, et il ne lui est pas permis de

(1) Lit. I, an. 259, traduction de M. Latibac.

repousser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de, ce qu'elle devait à la déesse en s'abandonnant à un étranger, elle retourne chez elle; après cela, quelle que soit la somme qu'on lui donne, il n'est pas possible de la séduire. Celles qui ont en partage une taille élégante et de la beauté, ne font pas un long séjour dans le temple; mais les laides y restent davantage, parce qu'elles ne peuvent satisfaire à la loi; il y en a même qui y demeurent trois ou quatre ans. »

Ce récit, dit M. Heyne, fait naître plusieurs questions. On peut demander pourquoi les dames préféraient les étrangers à leurs compatriotes? Pourquoi les Babyloniens étaient privés d'un privilége qui devait exciter leur jalousie? M. Heyne répond que chez plusieurs nations barbares il était d'usage que les pères de familles cédassent leurs filles à un prix convenu entre eux et le marchand; que cet usage avait autrefois existé à Babylone, et qu'à des jours fixes on vendait publiquement des femmes à marier. On en faisait deux lots, l'un des plus belles, l'autre des plus laides. Le premier s'adjugeait au plus offrant, l'autre se donnait au rabais. On payait les hommes qui voulaient bien se charger des laides; et la dot se composait de l'argent offert pour les belles. Du temps d'Hérodote, cet usage était tombé en désuétude, mais il en restait encore quelque chose. Les pères de familles pauvres laissaient à leurs filles le soin de se pourvoir d'un mari, et les accoutumaient à se procurer une dot par leur industrie personnelle. Si la prostitution eût été chez ces peuples aussi honteuse que parmi nous, il est probable que ces pauvres filles n'avaient pas trouvé de maris. La religion vint à leur secours, on leur ouvrit les temples; et sous la protection de Vénus, elles purent faire sans honte ce qui les eût couvertes d'opprobre dans tout autre état de choses.

Mais pourquoi, s'il ne s'agissait que de marier de pauvres filles, les dames riches de Babylone profitraient-elles du privilége? M. Heyne répond à cette objection, que le produit d'un seul acte de dévotion n'eût pas été suffisant pour former la dot de ces filles; qu'il est juste que les riches viennent au secours des pauvres, et que

que c'était par esprit de charité que les belles dames venaient au temple faire aux étrangers l'hommage de leurs appas. D'ailleurs, la religion ayant consacré cet usage pour une partie de la nation, l'autre du croire sans doute, qu'une femme aurait plus de prix quand elle aurait été choisie dans le temple, et tout le monde adopta un usage qui convenait sans doute à la plus belle moitié de la ville. M. Heyne observe que la même coutume existait chez plusieurs peuples; chez les Phéniciens, les femmes assises devant les temples, attendaient les étrangers, et consacraient leur bénéfice à la déesse pour obtenir sa protection.

A Hiérapolis et à Bambryce, le même usage subsista jusqu'à Constantin, qui défendit aux habitans de ces villes d'offrir leurs filles au public avant de les marier. Les Cypriotes avaient adopté la coutume des Phéniciens; et Justin rapporte que les jeunes filles de Chypre se rendaient sur les bords de la mer, pour offrir un sacrifice à Vénus et se procurer une dot. Il est probable que les prêtres de Vénus entretenaient cet usage pour leur propre intérêt, et l'on sait positivement que plusieurs d'entre eux avaient soin de se réservé le droit du seigneur.

On peut donc attribuer à un abus de la religion une cérémonie honteuse qui nous semble offenser toutes les idées que nous avons de la divinité. D'autres lieux, d'autres mœurs; et pour opposer Voltaire à lui-même, on peut rappeler ces vers de Zaïre:

Je le vois trop; les soins qu'on prend de notre enfance.  
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre croyance;  
J'eusse été près du Gange, esclave des faux Dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Malgré ces argumens, il est encore permis de douter que toutes les dames de Babylone allassent au temple de Vénus offrir leurs appas aux étrangers. D'abord les Assyriens avaient-ils un temple de Vénus? Hérodote n'a-t-il pas fait comme tous les écrivains grecs, qui attribuent leur propre culte à toutes les nations? Des peuples barbares peuvent offrir leurs filles aux étrangers

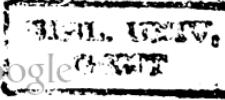
pour en obtenir de l'eau-de-vie, des armes, et les objets d'industrie qui leur manquent; mais ce commerce cesse dès qu'une nation est avancée dans la civilisation et les arts. Pourquoi les Babyloniens auraient-ils eu besoin d'attirer les étrangers chez eux? Afin, dit-on, de marier leurs filles? mais les hommes manquaient-ils à Babylone? les lois de la population n'étaient-elles pas les mêmes que partout ailleurs? n'est-il pas reconnu qu'il naît partout au moins autant de garçons que de filles? Hérodote a raconté tant de fables, qu'il est bien permis de se méfier de ses récits, et les raisons qu'apporte M. Heyne ne paraissent pas assez déterminantes pour qu'il ne reste pas encore des doutes sur un fait aussi étrange.

SALGUES.

LETTERS SUR LA MORÉE ET LES ÎLES DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE, avec vingt-trois gravures et trois plans. — LETTERS SUR LA GRÈCE, L'HELLESPONT ET CONSTANTINOPLE, avec vingt dessins et deux plans. Par A. L. CASTELLAN. — Deux volumes in-8°, chacun de 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *H. Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

Pour l'homme sans lettres et sans souvenirs, c'est un triste pays que la Morée; mais celui qui la parcourt en songeant qu'il foule la terre de l'antique Péloponèse, le théâtre de cette guerre fameuse dont le récit a immortalisé Thucydide, celui-là voit la Morée avec d'autres yeux; je dirais presque qu'il y voit d'autres objets. Quel pays peut produire plus d'impressions, peut faire naître plus de pensées, que celui qui rappelle à l'esprit des peuples de héros, et présente aux regards des troupeaux d'hommes dégénérés; qui étale dans des ruines toute la perfection des beaux arts, toute la splendeur d'une longue civilisation, et montre, dans l'état actuel de l'industrie et de la manière de vivre de ses habitans, toute l'impéritie, toute la misère d'une nation abrutie par l'esclavage? Cependant, de même que les mœurs de cette nation retracent plusieurs coutumes de l'antique patrie, son caractère

et son esprit ne sont pas encore tellement dénaturés, qu'ils ne conservent quelques restes de cette humeur indépendante et capricieuse, de cette conception facile et prompte qui distinguaient les anciens Grecs, et qu'on pourrait comparer à ces plantes indigènes, produit spontané du sol et du climat, que tous les efforts de la destruction ne réussiraient pas à faire disparaître entièrement de la terre natale et qu'on y verrait ressusciter de toute part, lors même qu'on serait parvenu à en éteindre la race. Mais le sabre du Bey et le bâton du Cadi sont toujours prêts à réprimer les moins indiscrettes saillies du caractère national. Ces pauvres Grecs, jadis si célèbres et quelquefois si malheureux par l'excessive mobilité de leur humeur, ne pouvaient pas tomber sous des maîtres plus disposés à les en corriger ou à les en punir. Les Turcs, originaires de l'Asie, sont restés fidèles, même sous le climat d'Europe, à cette paresse, à cette léthargie de l'esprit qui est en partie cause que les institutions, les mœurs et les arts de l'Orient, ont traversé les siècles sans subir la moindre altération, sans recevoir le plus léger perfectionnement. Qu'on ajoute à cela le fatalisme qui dans tout effort de la part de l'homme voit une impuissante et sacrilège résistance à la volonté de Dieu; une religion exclusive et intolérante dont le farouche Omar avait parfaitement saisi l'esprit en faisant brûler tous les livres d'Alexandrie comme inutiles, si leur contenu se trouvait dans le Coran, comme dangereux s'il ne s'y trouvait pas; un culte vraiment iconoclaste qui proscriit avec fureur toute représentation de la nature humaine; et par dessus tout un gouvernement faible, jaloux et absolu, aux yeux de qui les plus innocens moyens de considération et d'influence paraîtraient des armes dangereuses et de coupables instrumens de révolte; alors on concevra sous quelle oppression morale gémissent les habitans actuels de l'antique patrie de la philosophie, de la littérature et des arts. Ces sciences, ces arts que jadis les descendants de Mahomet chassèrent de la Grèce, l'Europe les accueillit, et quelquefois le gouvernement turc les lui a pour ainsi dire redemandés; mais ce vœu, cette démarche de deux ou trois souverains supérieurs à leur



peuple, a toujours échoué contre la stupide apathie des bons sectateurs de l'Islamisme et contre le mépris féroce que leur inspirent les nations chrétiennes : le fanatisme des Imans et l'indiscipline des Janissaires se liguaient contre toute innovation qui tendait à les rendre les uns et les autres moins nécessaires et moins redoutables ; et l'on se souvient d'avoir vu la haine des institutions européennes poussée au point de priver du trône et bientôt de la vie un des princes qui les ont favorisées.

C'est à l'une de ces tentatives toujours infructueuses et quelquefois funestes à leur auteur, que nous sommes redevables de l'ouvrage de M. Castellan. En 1796, le gouvernement français envoya à Constantinople, sur la demande de la Porte-Ottomane, des généraux, des officiers de toute arme, des savans, des artistes et même des artisans en tout genre. M. Castellan fit partie de l'expédition, en qualité de dessinateur ; ayant fait un premier séjour dans la Môrée avant de se rendre à Constantinople où il ne put rester que peu de tems, il s'arrangea pour revoir la contrée qui avait reçu le premier hommage de sa curiosité, de ses recherches et de ses observations. Il a parcouru ce pays peuplé de souvenirs et de ruines, avec les yeux d'un artiste à qui les écrits de l'antiquité sont presque aussi familiers que ses monumens ; il a comparé les lieux tels qu'ils existent, avec les descriptions qu'en donnent Thucydide, Strabon, Pomponius-Méla, Pausanias et Ptolomée ; il a tiré de cette comparaison des inductions plausibles sur l'emplacement de quelques anciennes villes qui ont disparu de la surface de la terre ; il a exploré, il a découvert dans des endroits infréquentés, d'antiques ruines à peine visitées jusqu'à lui ; il a pour ainsi dire rétabli en idée les monumens dont elles faisaient partie, en formant d'heureuses conjectures, d'après le plan à demi-éffacé que montraient quelquefois leurs fondemens, et plus souvent d'après la forme et la disposition même des débris ; enfin, il s'est appliqué à démêler dans le caractère et dans les usages des Grecs modernes, qui sont aussi des ruines plus dégradées encore que celles des édifices, tout ce qui peut y subsister encore de l'esprit national et mœurs si élégantes, si voluptueuses et si pittoresques.

l'ancienne Grèce. Ce que son ame a senti, ses lettres le décrivent : ce que ses yeux ont vu, ses dessins le retracent; et ses lettres et ses dessins ont été faits aux lieux mêmes qui les inspiraient ou leur servaient de modèles; ils ont été tracés rapidement, vivement les uns et les autres sur le carton du peintre voyageur : l'écrivain, l'artiste revenu dans sa patrie, n'a point refroidi, en les retouchant à loisir sur son pupitre, ces études faites d'après nature, quelquefois à la hâte et comme à la dérobée, mais toujours avec feu, et surtout avec vérité. Dans les gravures faites d'après les dessins, la fidélité du trait original, l'esprit et l'effet de la composition première, n'ont point été altérés, affaiblis par les mignardises d'un burin étranger: c'est M. Castellan qui a été son graveur à lui-même, et l'eau-forte est le seul moyen qu'il ait employé; il n'a fait que dessiner avec une pointe d'acier sur un cuivre enduit de vernis, ce qu'il avait naguère dessiné avec un crayon sur du papier, et il a reproduit, avec autant d'exactitude que de liberté d'exécution, des lieux dont il avait encore l'aspect dans la mémoire, en même tems qu'il en avait l'image sous les yeux. De ce procédé si favorable en lui-même, il est encore résulté un avantage que trop de lecteurs sont forcés d'apprécier; c'est que l'auteur ou son libraire donne un volume orné de vingt-trois gravures et de trois plans, à-peu-près au même prix que l'on vendrait ce même volume entièrement privé d'estampes et réduit à son seul texte. Que les riches achètent à grands frais les somptueux ouvrages de MM. Saint-Non, de Choiseul-Gouffier, Laborde et Melling, ils font bien; c'est un des plus doux et des plus nobles emplois qu'ils puissent faire de leurs richesses; mais les ouvrages tels que celui de M. Castellan, sont les vrais *Voyages pittoresques* de tous ceux qui ont plus de goût que d'argent, et à qui, pour s'instruire, il faut des livres que d'abord ils puissent payer, et qu'ensuite ils osent lire.

J'ai donné une idée générale et sommaire du livre de M. Castellan; il me reste à justifier en partie l'éloge que j'en ai fait, en citant quelques passages des *Lettres*, seul objet dont il me soit possible de mettre un échan-

tilion sous les yeux du lecteur. Les ruines de l'ancien château d'Hyères ont inspiré à l'auteur ces réflexions sur la différence des impressions produites par les ruines de l'antiquité et celles du moyen âge : « Les débris des monumens grecs et romains étonnent, et inspirent une sorte de respect pour leur antiquité : la mémoire des tems passés impose davantage à mesure que ces tems s'éloignent de nous. Toutefois les édifices appelés gothiques, quoiqu'offrant des souvenirs plus rapprochés, ont aussi leur intérêt; ils appartiennent à notre pays ; ils ont été construits par nos ancêtres : une foule de familles encore existantes doivent leur origine à ces tems chevaleresques : ces murs sombres et abandonnés ont été jadis le séjour de la magnificence ; ils ont retenu de cris de guerre et d'allégresse, témoins tour à tour de combats, de plaisirs, de sièges et de jeux. Ces événemens ne sont pas si éloignés, ni si opposés à nos mœurs, que nous ne puissions encore nous en former une idée assez exacte, tandis que les faits historiques des nations plus anciennes nous semblent relégués dans le domaine des fictions mythologiques. »

On pardonnerait à un peintre de paysage de parler un peu souvent des ruines, cet éloquent accessoire de ses compositions, quand même il n'en parlerait pas avec autant d'intérêt et de charme que l'a fait l'auteur des *Lettres sur la Morée*. « L'insouciance des Turcs, dit-il, a fait plus de tort aux arts, que la lenteur du tems. Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres ; ils démolissent de superbes édifices antiques, et se servent des matériaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus belle architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs et des ornemens du plus beau fini, servir à construire une digue grossière qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les eaux d'un misérable moulin en bois. Ailleurs, ce sont des colonnes de tous les ordres, arrachées à divers monumens pour servir de soutien au comble d'une écurie. Ici, c'est un autel qu'on a creusé en forme de mortier, qui sert à dépouiller le grain de son enveloppe. Un tombeau antique dont on a brisé le fond, formera la margelle

» d'un puits , et un autre servira d'auge où les troupeaux  
 » viendront s'abreuver ; une statue qui par sa masse ne  
 » peut être déplacée , sera défigurée par les coups de la  
 » lance des fanatiques sectateurs du Coran , qui proscrit  
 » toute représentation humaine. L'on trouvera enfin  
 » dans l'atelier d'un sculpteur , ou plutôt d'un barbare  
 » fabricant de tombeaux , des marbres dont il s'efforce  
 » d'effacer des inscriptions précieuses pour l'histoire de  
 » l'antiquité , pour y substituer l'épitaphe d'un obscur  
 » descendant de Mahomet. On ne peut faire un pas sans  
 » gémir de voir dénaturer ces restes vénérables et dispa-  
 » raître en un instant le témoignage de tant de siècles  
 » de gloire. »

Non seulement les Turcs , en mutilant ces nobles débris et en les faisant servir à d'indignes usages , dé-  
 pouillent le sol de la Grèce de ses plus précieux orne-  
 ments ; mais la nature elle-même semble lui avoir retiré  
 tous ses dons , comme si elle craignait de féconder et  
 d'embellir cette terre à l'avantage de ses seuls oppres-  
 seurs. Presque par-tout les fleuves ne sont plus que de  
 maigres ruisseaux , les sources ont tarî , les forêts ont  
 disparu. L'antique Cythère , ce séjour de Vénus et des  
 Grâces , ce théâtre des premières jouissances du râvisseur  
 d'Hélène , n'est plus qu'un lieu stérile , inculte et  
 sauvage ; et , pour me servir d'une heureuse expression  
 de M. Castellan , toutes les illusions viennent se briser  
 sur les rochers arides qui bordent son rivage.

Je ne terminerai point cet article sans rapporter une  
 des plus ingénieuses devises que je me souvienne d'avoir  
 lues. M. Castellan l'a trouvée dans une habitation de  
 campagne ou easin de l'île de Zante , appartenant en  
 commun à deux frères qui s'aiment tendrement , et qui  
 pourtant sont toujours en voyage l'un ou l'autre , et  
 quelquefois tous deux. « Aux extrémités d'un ruban  
 » qui forme le noeud dans son milieu , sont attachées  
 » deux colombes qui volent en sens contraire ; au-dessous  
 » est écrit en français : *En s'éloignant , le noeud se res-  
 » serre.* »

Dans un des prochains numéros , je rendrai compte  
 des *Lettres sur la Grèce , l'Hellespont et Constantinople*.

Autre.

## LE MARI ET LE MANNEQUIN.

## NOUVELLE.

Out, ma chère Lucinde, disait, avec un ton d'impatience, la comtesse de Villefort à sa jeune sœur qui depuis deux jours seulement était sortie du couvent où elle avait été élevée, voilà comme sont tous les hommes ! Je n'en excepte aucun.

Dans les premiers jours de son mariage, un mari est prosterné aux pieds de sa femme. Il a pour elle les soins les plus flatteurs, les attentions les plus recherchées : c'est presque une divinité qu'il adore. Mais quelques semaines après, tout est bien changé ! Il lui témoigne alors beaucoup moins d'égards qu'à la dernière étrangère.

Il y a deux ans que M. de Villefort a acheté cet hôtel. Il m'a donné le plus bel appartement, et l'a fait meubler avec beaucoup de goût et d'élégance ; mais il s'est logé aussi loin de moi qu'il lui a été possible.

Tous les jours, sous prétexte que son service au régiment des gardes l'oblige à sortir de bonne heure, il part sans m'avoir vue. Le soir, il craint que je ne sois endormie. Enfin, je ne le verrais jamais, s'il n'invitait pas quelquefois les officiers de son corps à dîner chez moi.

A votre place, dit Lucinde, je lui ferais quelques représentations sur l'abandon où il vous laisse.

Je suis fière, reprit la comtesse, et je croirais m'abaisser en lui faisant des reproches. J'ai des droits au moins à l'estime de M. de Villefort, et je sais qu'il en convient ; car, lorsqu'il parle de moi, c'est toujours avec l'expression du plus profond respect.

Il est impossible, dit-il, de trouver une femme plus douce, moins exigeante, plus attentive, plus attachée à ses devoirs ; mais il aime la liberté, ajoute-t-il, avec une passion extrême : il ne s'est marié que pour se délivrer des persécutions de ses parents qui le suppliaient de donner un héritier à son nom : il a un fils ; et il prétend qu'ayant rempli sa tâche envers sa famille, envers la société, envers tout le monde, personne n'a plus aucun motif raisonnable de blâmer sa conduite.

Je dissimule le mieux que je puis à M. de Villefort les chagrins que me cause son indifférence. Je serais au dé-

espoir qu'il devinât à quel point j'en suis blessée. Cependant je donnerais tout au monde pour savoir si réellement il n'a plus pour moi aucune affection. Je voudrais être malade, mais très-malade. Je verrais bien alors comment je suis dans son cœur.

La pensée m'est venue souvent aussi d'exciter sa jalouse, mais c'est un moyen dangereux, et je craindrais, en l'employant, de ne point recouvrer son amour, et de perdre son estime. Il faut donc, malgré tout mon dépit, m'armer de patience, et attendre tristement cet âge où l'homme le plus dissipé commence à trouver des charmes dans un intérieur doux et agréable.

M. de Villefort est très-jeune, dit Lucinde, et vous pouvez être exposée à souffrir long-tems ses froideurs, si vous attendez l'époque où l'on se dégoûte du monde. Il me semble que l'idée de le rendre un peu jaloux n'était pas mauvaise. Ne pourrions-nous pas essayer, mais sans vous compromettre? Il me vient l'idée d'une plaisanterie qui peut-être vous fera connaître les sentimens de M. de Villefort, et qui certainement ne peut avoir aucun inconvenient pour votre réputation.

Mon oncle, à qui j'ai donné un dessin pour sa fête, m'a fait présent d'un très-beau mannequin. Je l'ai laissé dans mon couvent avec d'autres effets. Allons le chercher. Nous le porterons dans le petit salon qui est au fond de votre jardin, et nous irons là passer quelques heures tous les soirs. En prenant bien soin de fermer la porte, les jalousies et les rideaux, nous exciterons la curiosité des domestiques. Ils tourneront autour du salon : ils apercevront un officier des gardes françaises : ils parleront entre eux : quelques mots parviendront jusqu'aux oreilles de M. de Villefort, et nous verrons quel effet cela produira.

Cette plaisanterie ne déplut point à la comtesse. Les deux sœurs allèrent chercher le rival de M. le comte. Elles le portèrent dans le salon du jardin et se mirent à le parer. Sa toilette fut faite avec la plus grande gaieté, et avec toute la recherche possible. Rien de ce qui pouvait contribuer à son élégance ne fut oublié : c'était véritablement un officier tout prêt à partir pour le bal.

Mais, dit Lucinde, quand nous parlerons de ce beau militaire, comment l'appellerons-nous? Quel est le camarade de votre mari à qui nous ferons l'honneur d'être le héros de cette aventure?

La comtesse trouva des inconveniens à lui donner le

nom d'un officier des gardes françaises, et les deux sœurs conviennent de le nommer *mon doux ami*.

Le soir, quand les étoiles et la lune commencèrent à briller, M<sup>me</sup> de Villefort et sa sœur se rendirent mystérieusement dans le salon du jardin. Elles en fermèrent la porte, et tirèrent, à dessein, les rideaux si mal-adroitemment, qu'on pouvait entrevoir toutes les personnes qui étaient dans l'intérieur. Lucinde fit d'abord asseoir mon doux ami à côté de la comtesse; mais quelque tems après, elle le mit à ses genoux dans une attitude fort tendre. Lucinde était très-gaie. Elle dit tant de folies à sa sœur, sur l'amour de mon doux ami, qu'elles en rirent toutes deux aux éclats; ce qui servit encore à fixer plus promptement l'attention des domestiques.

Cette comédie répétée plusieurs jours de suite, et prolongée souvent assez tard, convainquit les gens de M<sup>me</sup> de Villefort, qu'elle commençait à chercher à se distraire des ennuis que lui causait son époux. Ils supposèrent qu'elle faisait entrer et sortir secrètement la personne avec qui elle s'entretenait, par une petite porte du jardin qui donnait sur les Champs-Elysées.

D'abord ils se contentèrent de parler entr'eux des observations qu'ils faisaient. J'avais une idée bien différente de M<sup>me</sup> la comtesse, disait l'une! Je ne reviens pas de ma surprise, disait l'autre. Mais il faut convenir, disait un troisième, que M. le comte a bien des torts avec elle. Les femmes, un peu plus tôt, un peu plus tard, finissent toujours par se venger; et M. le comte au fond n'a que ce qu'il mérite.

Ce secret ne demeura pas long-tems enfermé dans l'hôtel de Villefort. Les laquais du comte le confièrent à ceux des officiers du régiment des gardes, et en peu de jours il passa des domestiques aux maîtres.

Dans le moment où la découverte qu'on croyait avoir faite sur M<sup>me</sup> de Villefort était dans toute sa nouveauté, les officiers du régiment des Gardes donnèrent un repas de corps; c'était un souper. On y but une quantité prodigieuse de vin de Champagne. Les têtes se montèrent, et l'on parla d'un grand nombre de femmes avec beaucoup de liberté.

Un officier, nommé Leirazac, le plus étourdi, le plus fou des jeunes gens de sa profession, s'adressa directement au comte, et lui demanda s'il était jaloux. Villefort protesta qu'il ne connaissait point cette maladie, et qu'à la

pensée de s'occuper de la conduite de M<sup>me</sup> de Villefort ne lui était jamais venue. Je vous avoue , dit Leirazac , que j'ai été fort amoureux d'elle , et que je n'ai point réussi à lui plaire. Je commençais à prendre mon parti : je me consolais de cette disgrâce ; mais on assure qu'un autre a été plus heureux. C'est un de nous. Lequel ? je ne puis le deviner , et j'ai fort envie , messieurs , de connaître celui que la comtesse a trouvé plus beau , mieux tourné , plus aimable que moi.

Leirazac , dit le comte en fronçant le sourcil , cette plaisanterie est fort sotte : elle me déplaît extrêmement. Leirazac allait répliquer , mais ses chefs lui imposèrent silence , et ajoutèrent que toutes les folies qu'on s'était permises dans la soirée , devaient être mises sur le compte du vin de Champagne. On changea de conversation ; mais Villefort ne prit plus aucune part à la gaieté de ses camarades : il tomba dans une réverie dont il fut impossible de le tirer. Il mourait d'impatience de retourner à son hôtel , et malheureusement le repas , qui se prolongea fort avant dans la nuit , le força de rester avec ses camarades jusqu'à deux heures du matin.

Son premier soin , en rentrant , fut de demander , ce qui ne lui était encore jamais arrivé , si madame était chez elle. On lui répondit qu'elle s'était couchée de très-bonne heure. Il prit une bougie , ouvrit fort doucement la chambre de la comtesse , s'approcha de son lit , vit qu'elle dormait , la considéra quelques instans et sortit sans l'avoir éveillée.

Retiré dans son appartement , et seul avec un ancien valet-de-chambre que son père lui avait donné à l'époque de son mariage , il lui répéta le propos que Leirazac avait tenu en présence de tout le corps , et lui ordonna très-expressément de lui apprendre tout ce qu'il savait sur la conduite de M<sup>me</sup> de Villefort.

Le valet-de-chambre refusa d'abord de s'expliquer , mais pressé par son maître , et ne pouvant plus s'en défendre , il lui avoua que depuis quelque temps , tous les soirs , madame recevait , dans le petit salon du jardin , un capitaine du régiment des Gardes. Je voudrais bien , ajouta-t-il , vous dire son nom , mais les rideaux sont fermés : je n'ai pu que l'entrevoir , et il m'a été impossible de distinguer ses traits.

La perfide ! s'écria le comte. Comment est-il possible qu'avec un air de réserve si imposant , avec une affectation

de principes si sévères , elle ait pu me trahir ? J'ai été sa dupe bien complètement : mais elle se repentira de m'avoir déshonoré. Je la punirai d'une manière exemplaire. Je la ferai enfermer dans un couvent pour le reste de sa vie. Oh ! les femmes , les femmes !... Il n'y en a pas une de vertueuse. Que maudit soit le jour où je me suis marié !

Après avoir réfléchi autant que sa colère pouvait lui permettre de le faire , il crut devoir ôter à la comtesse toute espérance de se justifier. Il se détermina donc à attendre l'heure ordinaire du rendez-vous , pour la surprendre avec son amant.

Son agitation était si grande qu'il lui fut impossible de dormir. Il se leva dès le grand matin , et alla se promener près de ce cabinet qu'il croyait témoin du crime de son épouse , et qu'il se proposait bien de faire abattre dès la nuit même. Il sortit un moment pour aller à la parade , revint dîner chez lui , et témoigna tant d'humeur , que la comtesse et Lucinde commencèrent à espérer qu'il avait conçu de l'inquiétude.

Après le dîner , il dit à ces dames qu'il allait à l'Opéra , et leur proposa de les y conduire ; mais la comtesse répondit qu'elle ne se trouvait pas très-bien portante , et qu'elle ne sortirait pas de toute la soirée. Cette indisposition qui vous arrive subitement , dit le comte avec aigreur , n'altère pas beaucoup votre figure. Jamais vous n'avez eu un teint plus brillant et plus animé ; mais , madame , puisque vous voulez rester chez vous , restez-y. Vous savez , je n'en doute pas , vous y ménager des amusemens bien préférables au spectacle ! La comtesse baissa les yeux , Lucinde s'efforça de ne pas rire. Le comte prit son chapeau et partit.

Quand Villefort jugea que le moment favorable à sa vengeance était venu , il rentra. Son valet-de-chambre , à qui il avait donné l'ordre de tout examiner , lui dit que madame était dans le petit salon du jardin avec la personne qu'elle y recevait tous les soirs ; mais , ajouta-t-il , prenez garde que M<sup>me</sup> Lucinde ne vous aperçoive , car elle se promène dans les bosquets.

Effectivement , d'après le peu de mots que Villefort avait dit en sortant , la comtesse n'avait pas douté qu'il ne revint bientôt pour la surprendre , et elle avait mis Lucinde en sentinelle. Le signal dont elles étaient convenues fut donné , et la comtesse commença à entretenir son doux ami de manière à ce qu'on pût entendre tout ce qu'elle lui

disait. Le comte qui s'était placé, ainsi que son valet-de-chambre, à la fenêtre, voyait avec indignation son rival aux pieds de sa femme, et voici comment elle s'exprimait : Non, mon doux ami, non ; je ne me serais jamais occupée de votre bonheur, si le comte avait paru songer quelquesfois au mien. Je l'aimais sincèrement, j'étais sur-tout bien déterminée à respecter tous mes devoirs ; mais vous voyez comment il se conduit et combien il méprise mon amour ! Je voudrais pouvoir ne jamais penser à lui, et l'oublier comme il m'oublie. Ah ! que votre cœur est différent du sien ! Qu'il m'est doux de régner sur une ame si tendre et si sensible ! que les heures s'écoulent rapidement quand vous êtes près de moi ! Mon doux ami, mon cœur est à vous, à vous pour la vie ! En disant ces mots elle presse son doux ami dans ses bras, et lui donne un baiser.

Le comte se précipite vers la porte : elle était fermée. Il frappe à grands coups : il appelle : il menace. La comtesse ouvre, pousse un cri, se jette dans un fauteuil et feint de s'évanouir. Villefort saisit son rival : il veut le reconnaître : il le voit, et sa confusion est extrême. Alors la comtesse lui dit en souriant : Je vous supplie, monsieur, de ne pas veux offenser de l'épreuve à laquelle je me suis permis de soumettre votre cœur ; j'avais un désir très-vif de savoir si je vous intéressais encore assez pour que ma conduite ne vous fût pas indifférente, et je suis enchantée de voir que vous y attachez beaucoup de prix.

Dans le premier moment, le comte ne savait pas trop comment il devait prendre cette aventure ; mais il finit par avouer de bonne grâce qu'il méritait cette correction. Il embrassa sa femme et la pria de ne plus se souvenir que du déair bien sincère qu'il aurait à l'avenir de la rendre parfaitement heureuse.

Il lui répéta ensuite le propos que Leirazac avait tenu la veille. Je suis bien affligée, répondit la comtesse, qu'un badinage qui devait rester entre vous et moi, ait eu de pareilles suites ; mais, puisque M. de Leirazac veut connaître celui de ses camarades que je lui ai préféré, permettez-moi de le prier à dîner demain avec ceux des officiers que vous avez jugé convenable de me présenter ; je serai bien aise de satisfaire en leur présence sa curiosité.

La comtesse fit ses invitations sur-le-champ. Pendant le dîner, après avoir fait un tableau très-piquant de sa jalousie et de son dépit contre Villefort, elle raconta la plaisanterie qu'elles lui avait faite. Elle mit dans ce récit

tant de grâces, tant de gaieté, elle eut soin d'y montrer toujours son mari sous un point de vue si aimable, que ceux qui l'entendirent avouèrent tous qu'ils n'avaient jamais rencontré une femme plus digne d'être tendrement aimée. Villefort lui-même commença dès-lors à apprécier tout le mérite de la comtesse, et depuis ce moment il ne lui a jamais causé le moindre déplaisir.

ANTOINETTE LEGROING.

---

## VARIÉTÉS.

### CHRONIQUE DE PARIS.

Le premier du mois de janvier, qui sert ordinairement de terme à la plupart des transactions sociales et administratives, pourrait, sous ce point de vue, devenir l'objet d'une discussion plus ou moins ennuyeuse; un moraliste ne manquerait pas de prendre son texte sur les complimens et les visites d'usage au renouvellement de l'année, et Dieu sait tout ce qu'il pourrait dire de vrai, de sage, d'admirable et d'inutile, à-propos de la flatterie, de la dissimulation, de la basseesse et de la cupidité qui mettent en mouvement les quatre-vingt-dix centièmes des gens que vous rencontrez alors sur votre chemin! Pour nous, observateurs plus frivoles et moins moroses, nous envisageons la chose avec des yeux d'enfant, et nous ne voulons voir dans le jour de l'an que les ÉTRENNES. Cependant, comme on en est convenu, quelque sujet qu'on traite, de prendre la matière *ab ovo*, et que l'érudition est aujourd'hui fort à la mode, nous ne manquerons pas, pour faire parade de la nôtre, de citer Nonius Marcellus, *de proprietate sermonum*, lequel fait remonter l'origine des étrennes à Tatius, roi des Sabins. Le premier jour de l'an, (on ne sait pas très-positivement la date) on avait fait présent à ce prince un peu crédule, de quelques branches d'arbres consacrés à *Strenua*, déesse de la force, ce qui lui parut de bon augure. Comme cette même année fut pour lui très-heureuse, il autorisa par la suite l'établissement de cette coutume, et donna à ces présens le nom de *strenor*, (dont nous avons évidemment fait étrennes.) En puisant à la même source, nous pourrions dire encore des choses

fort curieuses sur les fêtes auxquelles cet usage donna lieu chez les Romains ; sur les présens de dattes et de miel qu'ils se faisaient à cette occasion ; sur les étrennes que les chevaliers et le peuple donnaient à Auguste , et dont le produit servait à faire éléver des statues à quelques dieux oubliés dans le Panthéon : mais n'oublions pas que c'est de la chronique de Paris , et non de celle de Rome , qu'il est question pour le moment.

Ce jour fameux qu'on est convenu d'appeler , par ellipse , *le jour de l'an* , a repris depuis quelques années une splendeur nouvelle : mais peut-être ne s'est-il jamais annoncé avec autant d'éclat et de magnificence. Il est difficile de se faire une idée du mouvement que les approches de cette fête impriment en ce moment à la capitale. Les voitures sillonnent Paris dans tous les sens ; les portes , principalement celles des hôtels , sont assiégées dès le matin ; les loges des suisses , des portiers sont tapissées de cartes de visites , où l'art du graveur s'efforce de mettre en évidence tant de noms consacrés à l'obscurité. Les magasins où le luxe , le goût et la mode déposent leurs brillantes bagatelles , ne peuvent suffire à la foule des acheteurs , dont on pourrait , avec un peu d'attention , deviner l'état , l'esprit , le goût , les mœurs et le caractère , au choix des objets que chacun veut se procurer , au ton qu'il prend avec le marchand , aux réflexions que lui fournissent la matière , la forme , le prix des choses qu'il achète.

Les galeries du Palais-de-Justice étaient encore , vers le milieu du siècle dernier , le rendez-vous général de tous ceux qui avaient des emplettes à faire pour les étrennes. Il était du bon ton , pour les femmes les plus élégantes , de s'y montrer tous les matins , pendant les cinq ou six derniers jours de l'année. La Révolution , dont les premiers moteurs affectionnaient le Palais-Royal , fit déserteur le Palais-de-Justice , et la foule , au jour de l'an , se porta dans les galeries de bois qu'on appelait alors le *camp des Tartares*. Aujourd'hui que toutes les branches d'industrie et de commerce , ont plus ou moins part aux avantages de cette institution , les amateurs se portent indifféremment dans tous les quartiers , selon l'idée que leur suggèrent leurs besoins , leur goût ou leurs fantaisies. S'agit-il des étrennes à donner à une jeune personne qui s'essaye ou qui se distingue déjà dans l'art des Raphaël ? c'est dans la rue du Coq que l'on est sûr de trouver tout ce qui peut flatter les goûts d'une moderne Dibutade : boîtes à cou-

leurs en acajou , en laque , en nacre même pour la gottache ou pour le lavis ; crayons , pastels , chevalets , voire même des tableaux tout faits auxquels il ne manque plus que le fond et que l'on peut exposer , comme *sien* , dans le sallon de sa mère. Le passage Feydeau présente à son tour toutes les richesses de la musique ; les solfèges de Rodolphe , les sonnates de Stebelt , les nocturnes de Blangini , les recueils de romances de Dalvimore , de Garat , les partitions des meilleurs opéras bouffons , sérieux , italiens , français , sont les présens les plus agréables qu'on puisse offrir à nos aimables virtuoses. Tous les quartiers étaient à l'envi le luxe de notre littérature , auquel Berthellemot oppose , avec une sorte d'avantage , l'esprit de ses devises accrédité par l'excellence de ses bonbons ; enfin , les Lepage , les Corbie , les Versepuy , les Ybert déployaient aux yeux les étoffes les plus nouvelles , les plus brillantes , les schals de cachemire les plus rares , et dressent avec art les pièges où doivent se prendre la vanité , l'amour-propre et le désir de plaisir. Mais parmi tant de magasins fameux , il en est un plus particulièrement en possession , du moins à cette époque , de fixer tous les goûts , de réunir tous les suffrages et de vider toutes les bourses. Les uns croiront qu'il s'agit des magasins de bijoux de Sensier , des bronzes de Ravrio , des modes de Leroy , des dentelles de M<sup>me</sup> Colliau ; les autres , qu'il est question des armes de Pyrmet , des lunettes d'Haring , des montres de Breguet , des porcelaines de Degottiy , ou des nécessaires de Garnesson ; nous voulons parler d'un magasin qui réunit à lui seul les avantages de tous les autres , en un mot , du célèbre PETIT-DUNKERQUE. C'est là que se trouvent rassemblées les productions industrielles de toute l'Europe ; c'est là que le génie des petites choses s'est épuisé à varier les formes , à multiplier les combinaisons , et à surprendre l'esprit par des rapprochemens plus ou moins ingénieux , entre des objets qui n'ont entre eux aucune analogie apparente.

Nous n'avons ni le tems ni l'espace nécessaires pour parler avec plus de détails de ce magasin renommé ; il nous suffira de consigner ici la remarque que la vogue dont il jouit est telle , qu'il y a rarement une file de voitures aussi longue aux théâtres du boulevard , et que dût-on mentir , on ne peut se dispenser , en donnant pour étreunes la moindre bagatelle , d'assurer qu'elle sort des magasins du Petit-Dunkerque.

En



En terminant cet article et l'année, nous voulons nous conformer à l'usage, et à défaut d'étrennes plus substantielles, offrir à nos lecteurs le tribut économique des souhaits que nous formons pour leur bonheur et pour leurs plaisirs.

Comme la santé est le premier des biens, que beaucoup de gens sont tentés de croire que la médecine est le plus grand des maux, et que pourtant, de long-tems encore, on ne pourra se passer de médecins, nous souhaitons que la fureur d'écrire, qui les a saisis depuis quelque tems, s'accroisse dans l'année où nous entrons, attendu que le tems qu'ils perdent à leur bureau, est autant de gagné pour leurs malades.

Nous souhaitons, pour l'année prochaine, à nos abonnés-voyageurs, des auberges plus commodes, plus propres et moins chères; des diligences mieux suspendues, où l'on puisse monter, pour faire cinquante lieues, sans avoir fait son testament d'avance.

Nous souhaitons aux amateurs de l'art dramatique, des comédies dont le dialogue soit franc, les caractères vigoureux, les mœurs vraies, et qui ne soient pas tour-à-tours des recueils de madrigaux niais, ou d'épigrammes fades; des tragédies où l'on retrouve quelque chose de l'élévation de Corneille, de l'élégance de Racine, du mouvement, de l'intérêt de Voltaire; où les situations soient amenées avec plus d'art que dans un opéra, où le style ne soit pas tantôt épiquement boursouflé, et tantôt bourgeoisement familier. Nous leur souhaitons des acteurs qui, bien pénétrés de l'idée qu'ils exercent un art et non pas un métier, en étudient les principes et les modèles, et ne se croient pas des Comtat, des Mollé, des Talma et des Branchu, parce qu'ils paraissent sur les mêmes théâtres, jouent les mêmes rôles, et trouvent quelquefois le moyen de se faire autant applaudir.

Pour être justes envers tout le monde, nous souhaitons aux auteurs un public plus impartial, plus attentif, qui ne se presse pas de juger avant d'avoir entendu, et qui ne siffle pas dans un auteur moderne ce qu'il applaudissait la veille dans un auteur ancien.

Nous souhaitons que les journalistes n'abusent pas de la puissance littéraire qu'ils exercent par intérim, que l'esprit de parti, ou quelqu'autre esprit moins honnête encore, ne dirige pas la plume de quelques-uns de nos jurés-critiques, et que ceux qui seraient tentés d'avoir le plus d'a-

M m

mour-propre, veuillent bien réfléchir qu'il faut après tout plus de talent, plus d'esprit pour composer un ouvrage médiocre, dans quelque gente que ce soit, que pour d'esayer, par feuilleton, dix volumes de cette critique de journal qui serait la chose du monde la plus honteuse, si elle n'en était la plus lucrative.

Nous souhaitons enfin que les savans, moins occupés de sublimes théories, s'occupent un peu plus de résultats ; que de leurs élucubrations il sorte, dans l'année 1811, quelque banne découverte utile au genre humain ; qu'ils ne tirent pas trop de vanité de l'avantage qu'ils ont de parler une langue inconnue, et qu'ils ne croient pas avoir créé la science dont ils ont changé la nomenclature.

— Il court dans le monde des copies d'une lettre écrite par un homme connu par son esprit, par sa gourmandise et ses ridicules. Cette lettre est adressée à l'un des auteurs d'une pièce nouvelle, dans laquelle notre gastronome a été mis en scène ; elle nous a paru pleine de goût et de mesure, la voici :

« Mon cher ami, je vous prie de m'envoyer des billets pour la première représentation de votre nouvel ouvrage ; on dit dans le monde que c'est moi que l'on a voulu représenter sous les traits du principal personnage ; comme je suis depuis trente-deux ans l'ami de chacun des auteurs, je n'ai qu'une crainte, c'est que le portrait ne soit trop flatté. »

— Les calembourgs, bannis du théâtre, semblent vouloir se réfugier sur les enseignes. Un marchand gainier, appelé Aymon, a trouvé très-spirituel de prendre pour enseigne, aux *Quatrefils-Aymon*. Un marchand de tableaux du passage du Panorama, du nom de Pierre Legrand, a fait peindre au-dessus de sa porte le portrait du czar ; au-dessous est écrit : *Au Czar, Pierre-le-Grand, marchand de tableaux*. Eusin, un libraire connu a joué sur son nom plus agréablement encore en l'inscrivant ainsi : *A la Sagesse de Charron, libraire !* C'est à présent qu'on peut dire avec vérité que l'esprit court les rues : on s'en aperçoit quand on le retrouve dans les salons.

— Dans cette foule de projets qu'enfantent dans une grande ville le désir d'être utile, le besoin de produire, et plus souvent celui de faire parler de soi, il faut distinguer le projet de M. Chollet de Jetphort, pour l'établissement d'un *asyle littéraire*, c'est-à-dire, d'un asyle pour les

gens de lettres. On sait et l'on a dit cent fois que l'Hippocrène ne communiquait pas avec le Pactole , que

Pégase est un cheval qui porte  
Les grands hommes à l'hôpital.

L'institution de M. de Jetphort s'appellerait d'un autre nom, et c'est un point important pour une classe d'hommes qui préfère , en général , la gloire à la richesse , et qui craint beaucoup moins la misère que l'humiliation. L'auteur du projet propose d'ouvrir aux gens de lettres malheureux une retraite honorable , où ils puissentachever paisiblement leur carrière , exempts des soins auxquels ils sont presque tous étrangers et des inquiétudes qu'ils ont rarement la force de supporter. A combien de savans et de gens de lettres, seulement depuis Patru jusqu'à d'Arnaud , une pareille institution esté épargné les chagrins d'une vieillesse malheureuse ! La liste en serait longue. Dans celle que M. de Jetphort a jointe à son mémoire, on remarque le nom du satyrique Gilbert mort à l'Hôtel-Dieu , et dont le talent , si non la conduite , méritait sans doute un meilleur sort : on se souvient avec attendrissement de ces vers , les derniers et peut-être les meilleurs qu'il ait faits :

Au banquet de la vie infortuné convive  
J'apparus un jour et je meurs ;  
Je meurs , et sur ma tombe où lentement j'arrive  
Nul ne viendra verser des pleurs.

On y trouve aussi le nom moins connu du poète Davenne mort à la Charité , où il composa son épitaphe :

Tant qu'a duré ma gaité , ma jeunesse ,  
Ami des grands j'ai vécu leur égal ,  
Ami des arts j'atteignis la vieillesse ,  
Et je meurs à l'hôpital.

Combien de gens de lettres vivans pourraient voir dans ces vers leur histoire et leur avenir !

— Le nécrologue de l'année qui finit rappelle à notre souvenir et à nos regrets beaucoup de noms chers aux lettres , aux sciences , aux arts et à la magistrature. De ce nombre sont : MM. Naigeon , académicien , ami de Diderot ; Potier de l'Oise , savant jurisconsulte ; Baudeloque , célèbre accoucheur ; Domergue , grammairien ; de Byssi , académicien ; Rousseau , évêque d'Orléans ; Luce de Lancival , auteur de la tragédie d'Hector ; de Fleurieu , savant distin-

M m 2

gué dans les sciences nautiques et géographiques ; Le Hoc, auteur de la tragédie de *Pyrrhus* ; Thouret, habile médecin ; le cardinal Caprara ; Moitte et Chaudet, sculpteurs ; Montgolfier, inventeur des aérostats et du bâlier hydraulique ; Caillard, savant diplomate et bibliographe ; Saint-Ange, académicien, traducteur d'Ovide ; Framery, homme de lettres ; Treilhard, ministre d'état ; Albisson, conseiller-d'Etat, habile jurisconsulte ; Anson, ex-constituant, l'un des administrateurs des postes ; et sans doute quelques autres dont les noms nous sont échappés, ou dont la mort est restée ignorée.

— De combien de phénomènes l'année 1810 n'aurait-elle pas été témoin, s'il fallait en croire les bonnes gens de province qui les ont rapportés, et les journalistes qui les ont bonnement consignés dans leurs feuilles ! D'après ces autorités, que beaucoup de gens pourront ne pas trouver suffisantes, il est *constant* que dans le cours de l'année dont nous avons atteint les derniers jours, vingt-cinq femmes, dans toute l'étendue de l'Empire, sont accouchées de *quatre, cinq et même de six enfans* à-la-fois ; que plus de cinquante vieillards ont passé l'âge de 110 ans, et que l'un d'eux a poussé sa carrière jusqu'à 143 ans et 7 mois ; qu'il est tombé de la *neige rouge* en deux ou trois endroits ; enfin que plusieurs dames, à la suite de violents maux de cœur (et l'on en aurait à moins), se sont débarrassées par le vomissement, l'une d'un *crapaud*, l'autre d'un *serpent*, et la troisième d'un *lézard*, qui depuis plusieurs années séjournaient dans leur estomac. Autant de faits bien authentiques, qui restent encore à prouver aux yeux des gens raisonnables.

**NOUVELLES DES COULISSES.** On annonce aux Français la prochaine représentation de la reprise de *Pinto*, au bénéfice de Monvel. Cet ouvrage original ne peut manquer d'attirer la foule. On répète au même théâtre une petite pièce, en un acte, intitulée : *le Lendemain d'un jour de bonheur*. Cette comédie est attribuée à un auteur connu par de brillans succès, et sur-tout par la vérité de ses tableaux domestiques.

Le Théâtre Faydeau donnera incessamment un petit opéra-comique, sous le titre de *Jeune et Vieille*. M<sup>me</sup> Paulin, fille de l'acteur de ce nom et élève de Martin, se prépare à débutter dans les premiers rôles de femmes.

L'Odéon nous promet le *Libelle*, comédie où figure encore le grand Frédéric.

Après le *Rendez-vous des Cendrillons*, le Vaudeville s'occupera d'une *Revue de l'an 1810*, dont le fond est emprunté d'un joli roman de M. Lémontey; nous souhaitons à la pièce autant de succès qu'en a obtenu l'ouvrage dont elle est tirée.

Les Variétés réservent *Mathieu Lansberg* pour le jour de l'an: ceux qui prennent de ses almanachs ne doutent point de la réussite.

**MODES.** Plusieurs ébénistes font des meubles en bois d'olivier, dont la beauté, le poli, ne le cèdent en rien au bois d'acajou. A l'avantage précieux d'être une production indigène, le bois d'olivier réunit toute les qualités requises pour l'emploi nouveau auquel on le destine: ce bois est noueux de sa nature, les veines en sont belles, bien distribuées, et la couleur jaunâtre nuancée de bistro est d'un effet très-agréable à l'œil. Ces meubles excluent la dorure, et se distinguent par une élégante simplicité.

Les voitures nouvelles paraissent engouffrées sous le train de devant; le siège du cocher a repris son ancienne place, à la hauteur de l'impérial; la couleur la plus à la mode est jaune potiron, la plus distinguée est gris de lin.

Les femmes disparaissent tout-à-fait sous leur énorme pardessus fourré, qui ne les confond un moment que pour faire paraître avec plus d'éclat celles qui sortent de cette enveloppe épaisse, brillantes de grâces, d'élégance et de fraîcheur. Les coiffures ne supportent plus le moindre ornement étranger aux cheveux; les nattes doivent former sur une tête élégante les guirlandes, les fleurs, les diadèmes qu'elles remplacent. Une seule coiffure à laquelle l'inventeur (Hippolyte), a donné le nom d'*Olympe*, permet l'emploi de quatre rangs de perles dont l'arrangement est le secret de ce coiffeur. Les robes *guimpes* à franges font peu-à-peu disparaître les spencers: une élégante qui se hasarde à porter le sien a bien soin de le cacher sous un ample shall.

Les cheveux taillés à l'enfant, le chapeau à la Robinson, l'habit très-large, le pardessus très-étroit, le gilet sans collet caché sous l'habit croisé du haut en bas, tel est le costume des jeunes gens les plus à la mode à la fin de l'année 1810.

Y.

**SPECTACLES.** — *Théâtre Français.* — *Amphitryon.* — On donnait samedi dernier, à ce théâtre, *Eugénie* et *Amphitryon*. Nous avons déjà parlé d'*Eugénie*, et nous croyons en avoir assez dit. Pour *Amphitryon*, c'est autre chose ; on aurait parlé vingt fois de ce chef-d'œuvre qu'il pourrait encore donner lieu à beaucoup d'observations. Combien n'en fournirait pas le seul jugement de Boileau sur cet ouvrage ! On sait que ce législateur de notre Par-  
nasse ne pouvait souffrir les scènes de Jupiter et d'Alcmène, et sur-tout cette distinction de l'amant et de l'époux dont le dieu étourdit d'abord son amante et dont il se sert ensuite pour l'apaiser. Quoique cette subtilité ait trouvé des apologistes, nous ne saurions blâmer Boileau de l'avoir condamnée, car elle est à la scène d'un froid glacial. Mais que de choses à dire sur l'injustice avec laquelle il préférerait le prologue de Plaute à celui de Molière, et le jeu du *moi* dans l'auteur latin à ce même jeu dans l'auteur français ! Comment expliquer cette erreur de goût dans un auteur qui en fut parmi nous l'arbitre suprême ? M<sup>me</sup> Dacier la partageait, mais elle était bien plus excusable ; son fanatisme pour les anciens et sa traduction d'*Anacréon* rendent ce jugement tout naturel de sa part ; et l'on serait même tenté de lui pardonner, si Bayle, plus érudit que Boileau et que M<sup>me</sup> Dacier elle-même, n'eût prononcé sur Plaute et Molière un jugement plein d'équité. On peut dire que dans cette occasion le goût le plus sûr, le plus délicat a conduit sa plume ; et plus on mettra d'attention à comparer la comédie latine avec la française, plus on sera convaincu qu'en effet, si la querelle des anciens et des modernes dépendait de cette comparaison, c'est aux derniers venus qu'en resterait tout l'avantage. Rappelons seulement à ceux qui n'ont pas ces deux pièces présentes à la mémoire, que dans Molière Alcmène est une nouvelle conquête pour Jupiter, et que dans Plaute elle est grosse de neuf mois des œuvres de son mari, et de sept mois de celles du dieu ; que chez le poète latin, Amphitryon, sûr de son déshonneur, se borne à aller chercher un témoin pour certifier l'*alibi* qui doit motiver son divorce, et qu'injuré par Sosie, il ne fait plus que se lamentier ; au lieu que chez l'auteur français, lorsqu'il voit ses premiers amis balancer entre Jupiter et lui-même, il se hâte d'en amener d'autres mieux disposés à servir sa fureur. On a dit que Molière n'avait su tirer que trois actes des

vingt de la pièce latine, et qu'encore il avait été obligé d'y coudre l'épisode de Cléanthis. Pour apprécier la justice de ce reproche, il suffira de remarquer que le quatrième acte de Plaute, qui n'a en tout que soixante vers, n'offre réellement qu'une scène, celle où Mercure empêche Amphitryon d'entrer chez lui (1), et que le cinquième est rempli tout entier par le récit de l'accouchement d'Alemène. Le troisième acte même n'a pas cent cinquante vers, et Molière, obligé de créer entièrement cet acte pour sa comédie, l'a rempli, non plus de l'épisode de Cléanthis qui ne sert qu'à jeter de la variété dans l'ouvrage, mais de la conduite vraiment énergique d'Amphitryon et de son démêlé avec Jupiter, qui ne se trouve pas un instant en scène avec lui dans la pièce de Plaute.

En insistant sur cette supériorité de l'ouvrage de Molière, à Dieu ne plaise que nous voulions atténuer ses obligations envers l'auteur original! Molière doit beaucoup à Plaute, puisque, dans ses meilleures scènes, il n'a été que son imitateur; mais nous avons cru devoir faire ressortir le mérite d'une imitation de ce genre, parce qu'il est assez rare d'y rendre justice et d'en reconnaître la difficulté. Un exemple rendra la chose plus sensible, et nous n'irons pas le chercher bien loin. Vingt ans après Molière, Dryden voulut transporter le sujet d'Amphitryon sur le théâtre anglais. Dryden n'était point un homme ordinaire; il fut l'un des plus grands poètes de son pays, où beaucoup de gens le préfèrent à Pope. Il a long-tems travaillé pour le théâtre; il avait, outre l'Amphitryon de Plaute, celui de Molière sous les yeux. Le goût de son pays le mettait même à l'égard de la pièce française à-peu-près dans la même situation où le goût français avait placé Molière à l'égard de la comédie latine; il se trouvait obligé d'ajouter beaucoup à son original, et il étendit encore cette obligation par l'idée qu'il eut de remettre Amphitryon en

(1) Cet acte était peut-être beaucoup plus long, mais il est malheureusement mutilé dans les anciens manuscrits comme dans les anciennes éditions de Plaute. La lacune se trouve remplie dans les éditions postérieures; ce n'est point ici le lieu de discuter si les scènes qui l'occupent sont authentiques ou supposées; il suffit de savoir si Molière a eu tort ou raison de n'en pas profité, et nous renvoyons les lecteurs au jugement, très-favorable à notre auteur, qu'en porte M. Caillat dans son *Art de la Comédie*.

cinq actes. Mais après avoir vu que Molière a perfectionné l'ouvrage de Plaute, et par l'épisode de Cléanthis qui interrompt la monotonie de la situation principale, et par la conduite qu'il prête à Amphitryon, nous allons voir maintenant que Dryden a gâté l'ouvrage de Molière par les additions dont il a voulu le charger.

La première faute du poète anglais est de n'avoir rien imaginé de mieux, pour se procurer un premier acte indépendant de ceux de ses modèles, que de le composer de leurs prologues arrangés à sa manière et de ce qu'on nomme l'avant-scène dans le langage de l'art. Il fait d'abord paraître Mercure et Phébus à qui Jupiter a ordonné de se rendre à Thèbes, pour y recevoir ses ordres dont ils ignorent l'objet. En attendant le maître du tonnerre, ils font de fort mauvaise métaphysique sur le libre arbitre, la fatalité, la toute-puissance et la prescience divine. Jupiter arrive, leur fait part de son dessein et philosophe avec eux ; la Nuit paraît à son tour et reçoit aussises ordres. Les dieux retirés, Alcmène se montre avec une suivante de l'invention de Dryden, qui n'est point la femme de Sosie, mais une coquette avide et rusée qui a su se faire aimer d'un vieux juge avare nommé Gripus. Phèdre (c'est ainsi que Dryden l'appelle) annonce à sa maîtresse qu'elle a de bonnes nouvelles à lui donner : mais avant de parler, elle exige d'Alcmène le serment de coucher cette nuit avec elle, comme pendant l'absence d'Amphitryon. Alcmène jure et Jupiter paraît. Il est tout de flamme ; Alcmène ne demande pas mieux que de céder à ses transports, mais Phèdre lui rappelle son serment, et le dieu, pour l'y faire renoncer, est obligé de lui donner une bague. Tout le monde est alors satisfait. Jupiter entre chez Alcmène, et le premier acte finit.

Nous ne prétendons point analyser les quatre autres avec la même exactitude. Après avoir dit que Dryden y a répété toutes les bonnes scènes de Plaute et de Molière, (car l'introduction du rôle de Phèdre ne l'a pas empêché de conserver celui de Cléanthis) nous nous bornerons à montrer quel parti il a tiré de ce rôle de Phèdre et de celui du juge Gripus, qui est également de son invention. La coquetterie de l'une et l'amour de l'autre ne lui ayant point semblé suffire pour ourdir ce que les Anglais nomment la *sous-intrigue* (*underplot*), il a rendu aussi Mercure amoureux de Phèdre, mais il a fait presqu'autant bête qu'un génie, ce dieu qu'on n'accusa jamais d'être mal-adroit. Repoussé

d'abord par Phèdre, parce qu'il porte le vilain visage du valet d'Amphytrion, il commence, il est vrai, par un tour de son métier, en volant à son rival Gripus une coupe d'or qu'il vient présenter à sa belle; mais il la lui donne sans arres; Phèdre la reçoit et le plante là. Déjà, tout aussi gauche que les génies de Crébillon le fils, il n'avait su se débarrasser de Cléanthis qu'en l'endormant avec son caducée, et maintenant il n'imagine d'autre moyen pour rentrer en grâce auprès de Phèdre que de l'étonner par un nouveau prodige. Il fait sortir des musiciens de dessous terre et la régale d'un concert. Quant au juge Gripus, il ne paraît qu'au cinquième acte, mais on peut dire que comme amant et sur-tout comme juge il y joue le rôle principal. Il paraît d'abord avec sa coupe qu'il a reprise à Phèdre, et qu'il consent pourtant à lui rendre pourvu qu'elle reconnaîsse qu'elle la tient de lui. Pendant qu'il dispute avec elle, Mercure survient et reprend un peu de l'ascendant qu'il n'aurait jamais dû perdre. Il force Gripus à rendre la coupe, et à lui céder sa maîtresse; et nous n'aurions que des éloges à donner au poète anglais pour cette scène, s'il ne l'avait prise en entier, et sans mot dire, de celle qui fait le dénouement du *Mariage forcé*. Comme juge, Gripus prend encore plus de part à l'action; c'est lui qui interroge Sosie et le déclare innocent lorsqu'Amphytrion veut le battre, indigné de l'accueil que Mercure lui a fait du haut du balcon. C'est encore lui qui interroge Amphytrion et Jupiter même en présence de leurs amis, pour tâcher de découvrir lequel des deux est le véritable. Son rôle est même très-bon dans cette scène; il rappelle celui de Bridoison, et l'on serait tenté de penser qu'il en a donné l'idée. Il est fâcheux que la scène même, quoiqu'assez comique, soit inconvenante et déplacée par le rôle humble et passif qu'on y fait jouer à Jupiter (2). Nous en dirons à-peu-près autant d'une autre où Gripus rédige le contrat de mariage de Phèdre avec Mercure. Elle offre quelques bonnes plaisanteries parmi d'autres très-licencieuses; mais

(2) Dryden a pris l'idée de cette scène dans le supplément à l'Amphytrion de Plaute, qui n'existe pas dans les anciens manuscrits: il y a cependant cette différence entre sa copie et son modèle, que chez lui Jupiter seul est dégradé par l'interrogatoire qu'il a la complaisance de subir, au lieu que dans l'original Amphytrion est encore plus avili, car il s'y laisse battre par Jupiter aussi lâchement que Sosie par ~~l'autre~~.

son principal défaut est de ralentir l'action inutilement et contre toute vraisemblance, Dryden ayant été forcé, pour intercaler cette scène dans son cinquième acte, de faire rentrer Jupiter chez Alcmène avec le véritable Amphitryon qui le suit doux comme un agneau, quoiqu'il ait plus de raison que jamais de faire éclater sa colère. Tous ces moyens, inventés par Dryden pour étendre son sujet à cinq actes, sont, comme on voit, assez malheureux, mais il nous reste à en citer un que l'on tronvera encore plus ridicule. On se souvient sans doute que dans Molière, lorsque Jupiter vient se réconcilier avec Alcmène, il entre chez elle sans en demander la permission à personne, et s'explique sans perdre un instant. Il ne la quitte point qu'elle n'ait pardonné, et c'est ainsi que finit le second acte. C'est le troisième qui devrait finir ainsi dans Dryden, mais malheureusement il en avait encore deux à faire. En conséquence, son Jupiter s'adresse humblement, non pas à Alcmène, mais à sa suivante ; il la met dans ses intérêts en lui donnant une bourse pleine d'or ; Phèdre engage Alcmène à paraître sur le balcon, et Jupiter... lui donne une sérenade. Alcmène se retire après l'avoir entendue, et par ce moyen, ce n'est qu'au quatrième acte qu'arrive la réconciliation. En vérité, après ce trait de patience du Jupiter anglais, je ne sais trop si lady Montague avait aussi bonne grâce qu'elle croyait l'avoir ; lorsqu'elle se moquait, en 1716, d'un pauvre Jupiter allemand qui, avant de se rendre chez Alcmène, s'amusait à escroquer un habit au tailleur d'Amphitryon.

Nous n'entreprendrons point de comparer la pièce anglaise à la française, sous le rapport du style et des mœurs. Dryden s'y trouverait à une distance immense de Molière. Rien de plus affecté, de moins naturel que son dialogue ; il ne cesse de courir après l'esprit, d'outrager la décence par ses plaisanteries, et de mêler les mœurs de son pays à celles des Grecs. Cet examen n'entrant point d'ailleurs dans notre plan. Notre but unique était de montrer qu'il n'est point aussi aisè qu'on le pense de s'emparer d'un sujet déjà heureusement traité sur un théâtre, pour le transporter sur un autre, et nous croyons l'avoir rempli. Peut-être cependant ne devrions-nous pas quitter nos lecteurs, sans leur parler de la manière dont Amphitryon se joue aujourd'hui sur la scène française. C'était en effet notre intention, mais nous aurions trop de choses à dire, et nous sommes déjà sortis des bornes qui nous sont prescrites dans ce journal.



## POLITIQUE.

LES nouvelles de l'armée du Danube ne contiennent rien d'important. Le grand-visir est toujours à Schumla ; on ne sait rien de positif sur le sort des négociations ; on prétendait le 10, à Bucharest, que le général russe avait refusé un armistice indéfini, et qu'il avait demandé préalablement la signature des conditions préliminaires. En Egypte, il paraîtrait que quelques avantages ont compensé les pertes des Turcs sur le Danube. Les rebelles arabes ont été défaits ; Méhémed Aly est rentré au Caire ; on croit qu'il va marcher avec les pachas de Damas et de Saint-Jean-d'Acre contre les Wahabites. Quant aux Serviens, la note suivante, publiée en Hongrie, donne sur leur situation les détails qu'on va lire :

« Les Serviens ont enfin assuré leur liberté par plusieurs victoires successives. Les Turcs, réunis au nombre de 80,000 hommes, sous le commandement de trois pachas, ont été trois fois battus à Deligrad. Les Serviens se sont aussi couverts de gloire auprès de Widdin. Mais le combat de la Drina a frappé un coup décisif. L'élite de l'armée turque, composée de 60,000 Bosniaques, attaqua de deux côtés les Serviens qui n'étaient qu'au nombre de 25,000 hommes, et soutenus seulement par 2000 Russes, sous le commandement du colonel Nicit. Le combat fut des plus sanglants. Le général en chef des Serviens, George Petrowitsch, encouragea les siens en leur représentant qu'ils allaient combattre encore une fois pour leur liberté, leur patrie, leurs foyers, leurs familles et leurs enfants ; qu'il s'agissait de vaincre ou d'être esclaves, et qu'ils avaient affaire aux mêmes Turcs si souvent battus par eux ; qu'il les conduirait lui-même au combat, et qu'en cas de danger il volerait à leur secours avec la corps de réserve de 6000 hommes. Les Serviens jurèrent de sacrifier leur vie à la défense de leur liberté, et marchèrent à l'ennemi. Après trois décharges de mousqueterie, les Serviens en vinrent à l'arme blanche. Le carnage fut affreux ; la cavalerie russe fondit sur les Turcs avec ses piques, et l'infanterie avec la baïonnette. Les Turcs se défendirent en désespérés. Tous

les chefs des Serviens, et le colonel russe Nicit, furent blessés. Néanmoins les Turcs furent vaincus; on leur fit 6000 prisonniers, et ils perdirent un nombre égal d'hommes, soit tués, soit noyés dans la Drina pendant la déroute. Après le combat, il y eut une conférence entre le vizir et Czerni George Petrowitsch, où il fut convenu que les Turcs paieraient 500,000 piastres aux Serviens, qu'ils rendraient les prisonniers qu'on leur avait faits, et qu'ils traiteraient de la paix. Czerni George est maintenant au camp russe, où l'on négocie. »

A Vienne, une seule chose occupe tous les esprits, la situation des billets de banque. Le cours flottait le 15 décembre entre 730 et 800, et l'on avait des probabilités pour croire qu'il gagnerait encore. Le 16 on n'a fait à la bourse, d'après une ordre suprême, que des affaires en papier d'Etat, mais le 17 l'abondance des papiers était si considérable et les demandes d'argent si nombreuses, que le cours du change sur Augsbourg est retombé et a été imprimé à 1035, il a même été conclu des affaires à 1100 et au-delà.

S. M. l'Empereur avait accordé aux débiteurs qui avaient contracté des engagemens en numéraire, et qui se trouvaient dans l'embarras à cause de la dépréciation du papier-monnaie, un sursis de paiement jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1811, et à certaines conditions qui garantissaient cependant la créance; mais une députation du commerce s'est rendue auprès de S. M. pour lui faire des représentations sur ce décret, et lui a présenté en même tems un mémoire très-détaillé sur cet objet. S. M. a accueilli la députation avec une grande bonté, et a promis de faire examiner attentivement la chose au conseil des finances.

A Berlin, c'est aussi de mesures financières que le gouvernement est constamment occupé. Dans les Etats de la confédération, les mesures administratives se complètent; dans le Wurtemberg, il a paru un statut constitutionnel et organique de la monarchie.

L'opération du brûlement des marchandises anglaises se continue avec exactitude au dehors et dans l'intérieur; le *Moniteur* publie chaque jour le nom des villes où s'anéantissent les produits du commerce étranger; mais ce n'est pas de France seulement que les Anglais apprennent ces échecs irréparables pour leur industrie. Des contrées les plus lointaines, de cette Amérique méridionale sur laquelle ils fondaient des espérances d'envahissement si séduisan-

tes pour eux, ils apprennent que leurs marchandises ne se vendent qu'à un cours au-dessous de celui qu'elles ont à Londres même, qu'elles y sont entassées, et qu'il faudrait sept ans pour leur consommation totale, et pour de nouvelles demandes; un discrédit toujours croissant et les banqueroutes des négocians qui avaient spéculé sur cette partie du monde, sont le résultat alarmant de ces rapports. Les nouvelles de la Baltique sont aussi de plus en plus dé courageantes; on sait que la Russie a adopté des tarifs qui vont porter un coup mortel au commerce anglais; et les Prussiens se sont emparés d'un grand nombre de bâtimens qui n'ayant pas été pris par des corsaires, se trouvent sans assurance. On est impatient de savoir dans de telles circonstances quel effet produira la nouvelle des succès brillans de la France dans les Indes Orientales.

L'état du roi, malgré l'apparente sécurité des médecins, et le ton rassurant des derniers bulletins, est l'objet de l'inquiétude nationale la plus vive et de la sollicitude active du parlement. Un comité nommé pour interroger les médecins qui ont soigné S. M. pendant sa maladie, a fait son rapport à la chambre; on y lit un interrogatoire extrêmement curieux du docteur célèbre Willis: on ne sait quoi y remarquer le plus, ou de l'adresse extrême avec laquelle les questions sont posées pour surprendre dans les réponses du médecin son véritable secret sur l'état du roi, ou de la finesse et de la sagacité avec laquelle le docteur répond en ne disant précisément que ce qu'il veut dire. En résultat il reconnaît que la maladie du roi est la même que celle pour laquelle lui docteur Willis fut appelé il y a vingt ans, qu'elle a été semblable aux deux époques dans sa naissance et dans ses progrès; que les progrès de l'âge de S. M. n'ont eu sur le caractère de cette maladie aucune influence; qu'il ne peut désigner comme probable une époque de guérison, qu'une rechute après la guérison même est possible, que l'état du roi est un dérangement mental approchant du délire plus que de la folie. Ici toutefois le docteur s'excuse sur la difficulté de donner exactement de telles définitions sans être préparé aux questions du comité.

Quoi qu'il en soit de la réponse du docteur et de l'espèce de vague dont il a cherché à envelopper ses réponses, pour ne donner ni trop d'espérance, ni trop de crainte, la chambre des communes s'est réunie pour s'occuper de l'état

de la nation. Voici, à la date du 2, quel était la situation des choses, et où en étaient les délibérations.

Le 20, M. Parceval a proposé trois résolutions : la première, que c'est l'opinion du comité, que S. M. est empêchée, par son indisposition actuelle, de venir au parlement, et de s'appliquer aux affaires publiques, et que l'exercice de l'autorité royale est en conséquence suspendue.

Adopté sans division.

La deuxième, que c'est l'opinion du comité, que le devoir et les droits des lords spirituels et temporels, et des communes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, maintenant assemblés, et représentant légalement, pleinement et librement toutes les classes du peuple du royaume, est de pourvoir aux moyens de suppléer le défaut d'exercice personnel de l'autorité royale, dérivant de ladite indisposition de S. M., de telle manière que pourra le vouloir l'exigence du cas.

Adopté, malgré la réclamation de sir Francis Burdett contre les mots *pleinement, librement et légalement*.

La troisième, qu'à cet effet, et pour maintenir entière l'autorité constitutionnelle du roi, il est nécessaire que lesdits lords spirituels et temporels et les communes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande déterminent comment la fonction royale pourra être donnée aux bills qui pourront être passés dans les deux chambres du parlement, à l'égard de l'exercice des prérogatives et du pouvoir de la couronne, au nom et en faveur du roi, pendant la durée de l'indisposition de S. M.

M. Ponsonby demande que le prince de Galles soit simplement prié de remplir les fonctions royales pendant la maladie de S. M., sous la forme et avec le titre de régent du royaume uni.

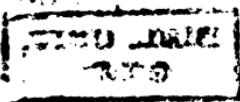
Pour cet amendement..... 157 voix.

Contre..... 269

Majorité contre..... 112

Le chancelier de l'échiquier a écrit au prince de Galles pour lui proposer un plan de régence ; le prince a renvoyé le plan, et tous les ducs de la maison royale, au nombre de sept, ont unanimement protesté contre les restrictions que l'on voulait mettre à l'autorité du régent. Le duc d'Yorck a signé le premier cette protestation.

Le 21, le chancelier de l'échiquier a répondu aux princes qu'il avait soumis l'affaire à l'examen des serviteurs de confiance de S. M.; que quoiqu'ils fussent pénétrés de regret



que la manière de procéder, suivie par eux pendant le malheureux état de S. M., n'eût pas le bonheur de recevoir l'approbation des illustres personnes formant les branches mâles de la famille royale, ils ne pouvaient en adopter une autre, que c'était la marche suivie en 1789, qu'elle avait été sanctionnée alors par une discussion longue et approfondie des deux chambres du parlement, qu'elle avait réuni le suffrage unanime de la nation, et qu'enfin ils étaient heureux de penser que S. M., à son rétablissement, approuverait de sa gracieuse confirmation les mesures prises par le parlement, et les honorerait des expressions de sa gratitude personnelle.

Les nouvelles de l'armée de Portugal sont loin de confirmer dans les espérances peu réfléchies qui ont paru naître en apprenant la manœuvre du maréchal Massena. On écrivait de Lisbonne le 1<sup>er</sup> décembre : « Les armées ennemis n'ont fait aucun mouvement ; seulement une affaire a eu lieu le 22 du mois passé, près du pont de Calharis. Le 16<sup>e</sup> régiment a soutenu la réputation qu'il avait acquise dans les occasions précédentes. Il paraît, d'après plusieurs lettres, que nous n'avons perdu que 8 ou 10 hommes ; le feu a duré toute la journée, et le nombre des Français était double du nôtre. Au commencement de novembre, il y a eu plusieurs rencontres près d'Abrantès ; celle du 7 a été la plus sérieuse. »

Une lettre du 2 porte : « Nous sommes dans le même état où nous étions lorsque le paquebot est parti. Le général Drouet a rejoint Massena avec vingt-deux mille hommes, et des munitions, etc. Massena est à Santarem, et occupe une position très-forte, en face de cette ville. Il a porté un corps considérable sur le Zézere, et occupe Punhete. Il attaquerait probablement Abrantès, dont l'occupation lui facilitera la possession de la province d'Alentejo. Nous avons dans cette ville environ 5000 Espagnols et Portugais. Notre quartier-général est à Cartaxo. Une division de l'armée, avec quelques soldats de marine et matelots, occupe encore les lignes de Torres-Vedras, et l'on présume que nous aurons Massena pour voisin pendant tout cet hiver. »

La manière dont la lettre parle de ce voisinage, laisse assez voir combien celui qui écrit le trouverait incommodé ; le chef de l'armée anglaise paraît en juger de la même manière, puisque, suivant une nouvelle lettre arrivée en 12 jours par l'*Expériment*, on a appris que Massena avait

réoccupé Villa-Nuova, et que lord Wellington avait été reprendre ses lignes de Torres-Vedras.

Des détails officiels importans ont été publiés par le *Moniteur* concernant la situation des affaires sur les divers points de l'Espagne.

Une flottille sortie, comme par enchantement, des points occupés par les Français en face de l'Isle-de-Léon, s'est déjà signalée; de concert avec les batteries de la côte, et celles du Trocadero, elle a fait éprouver à l'ennemi des pertes de transports et de bâtimens armés. Les Anglais ne peuvent empêcher ni la construction, ni l'armement, ni la réunion des divisions de cette flottille. Protégées par elle, les opérations du siège se poursuivent avec activité; l'armée est dans l'abondance; elle n'a point de malades; on a l'espérance la mieux fondée de voir sous peu la ville au pouvoir de l'armée française.

En Murcie, une nouvelle tentative de Blake a eu l'issue des précédentes, une défaite totale des rassemblemens qu'il parvient à former, et qu'il conduit à une destruction inévitable; les généraux Rey et Milhaud, sans attendre les renforts du général Sébastiani, sont tombés sur un rassemblement de près de dix mille de ces malheureux; près de trois mille ont été tués ou faits prisonniers; deux bataillons du 32<sup>e</sup>, un du 58<sup>e</sup> et mille chevaux ont suffi pour cette expédition. Les mêmes résultats, dans une égale disproportion de nombre, ont été dus dans la province de Léon à l'activité du colonel Pinteville; dans la Vieille-Castille des restes de bandes chassées de la Navarre et de la Biscaie ont été atteints par le général Roguet, et défait par 600 conscrits de la garde, et 200 hommes de cavalerie ont seul donné.

Dans la province de Salamanque 50 suisses, commandés par M. de Salis, ont défendu, malgré les circonstances les plus périlleuses, un poste important avec l'obstination du courage le plus inébranlable; en Aragon, un rassemblement de Valenciens, recommençant une marche tant de fois prouvée aussi dangereuse qu'inutile, a été détruit par le général Clopiski, qui a pris et fait entrer à Saragosse toute l'artillerie, toutes les munitions, que le rassemblement traînait avec lui. En Catalogne, le maréchal duc de Tarente a organisé les renforts qui l'attendaient à Gironne; par les soins du général Baraguay-d'Billiers de nombreux convois d'approvisionnemens sont entrés dans Barcelone; le duc de Tarente a renforcé cette garnison, et s'est remis

en

en campagne pour se porter sur Tarragona et Tortose, autour de laquelle ont été défaites quelques partis d'insurgés, tandis que le général Suchet remportait sur l'armée Valencienne, commandée par Bassecourt, des avantages signalés dans un combat où les généraux Montmarie, Bousard, Musnier et Harispe se sont de nouveau distingués.

Ainsi, sur tous les points où l'Angleterre entretenait la guerre qu'elle a fomentée, les armées françaises se distinguent par leur valeur et leur discipline les mesures que le gouvernement prend pour forcer enfin les Anglais à mettre fin aux calamités de la terre; ces armées anéantissent les forces ennemis ou d'imprudens rebelles; et pendant ce tems le gouvernement français montre à ses alliés, aux neutres, aux peuples qui résistent à la tyrannie de l'Angleterre, ce qu'ils peuvent attendre de sa loyauté et de sa protection puissante. La preuve en est dans ses dernières déterminations envers les Etats-Unis, dans la révocation à leur égard des décrets de Berlin et de Milan, dans les lettres écrites à ce sujet par S. Exc. le grand-juge au conseil des prises, et par la direction générale des douanes. Toute poursuite cesse dès ce moment contre les Américains, et si, au 2 février, ils ont prouvé leur intention de faire respecter leur pavillon et leur indépendance, comme ils en ont pris l'engagement, toutes prises faites sur eux depuis le premier novembre devront être déclarées nulles, les bâtiments seront remis avec leurs garnisons à leurs propriétaires. Ainsi l'ont ordonné la sagesse, la politique et la loyauté d'un gouvernement qui sait frapper ses ennemis, comme il sait reconnaître l'attachement et la fidélité de ceux qui se mettent franchement au nombre des ses amis.

S.

---

### PARIS.

DIMANCHE dernier, après la messe, il y a eu grande parade, audience et présentations au palais des Tuileries.

— Samedi dernier S. Em. M. le cardinal Maury a administré le sacrement de l'Ordre.

— S. M. a nommé officiers ou membres de la Légion-d'Honneur les officiers de marine avantageusement désignés dans les rapports sur les affaires des frégates à l'Isle-de-France.

— Un état officiel qui vient d'être publié, élève les prises faites à la marine de l'ennemi, depuis le 16 novembre dern.

N 2

nier jusqu'au 15 de ce mois, à trente-quatre, les reprises à douze.

— LL. MM. II. et RR. ont assisté à l'Opéra-Comique à une représentation de Raoul Barbe-Bleue. La Mélomanie et le Calife de Bagdad ont été donnés sur le théâtre de la cour.

— Un décret impérial, et le choix de S. M. l'Impératrice, organisent les divers comités d'administration de la société de la Charité maternelle.

— L'Académie française a tenu, le 26 de ce mois, une séance extraordinaire pour la réception de M. Esménard; elle était présidée par M. le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely : elle a été extrêmement brillante, et peut être mise au rang des plus belles et des plus intéressantes auxquelles ait pu assister un auditoire nombreux. Le discours du récipiendaire, la réponse du président ont été entendus avec le plus vif intérêt, et souvent interrompus par les plus vifs applaudissements. M. Esménard, en rappelant les titres de son prédécesseur M. de Bissi, avait parlé des avantages de la réunion des gens de lettres et des hommes d'Etat au sein de l'Académie française. M. le président, par sa réponse, s'est chargé d'offrir à-la-fois la preuve et l'exemple de ces avantages. Nous ferons connaître ces discours, tous les deux également remarquables par l'élévation des pensées, la justesse du goût et l'élégance du style. M. Legouvé a lu un fragment de l'Imitation du premier chant de la Pharsale, dans lequel une foule de beaux vers ont été remarqués. M. de Boufflers a terminé la séance par la lecture d'un *Essai sur les gens de lettres*, morceau très-piquant et très-spirituel, tel par conséquent qu'on devait l'attendre de son auteur.

— M. Malouet paraît avoir réclamé contre la note par laquelle divers journaux l'ont annoncé comme se présentant pour candidat à l'Académie française.

— M. Canova est directeur de l'Ecole des beaux-arts établie à Rome; M. Zingarelli est directeur de l'Ecole de musique que la consulte vient d'y former.

— On parle d'un poème de Charlemagne que doit incessamment publier M. Millevoye.

— On annonce la retraite prochaine de M<sup>me</sup> Gontier; c'est une perte irréparable pour l'Opéra-Comique, dans la véritable acception de ce mot : aucune n'aura été plus sensible depuis la retraite de M<sup>me</sup> Dugazon, la plus grande comédienne de son temps.

— On s'occupe au Théâtre français de *Mahomet II.* Talma a joué très-souvent depuis sa rentrée; il a surtout brillé dans Nicomède, Ladislas, Rhadamiste et Bayard.

## ANNONCES.

*Almanach lyrique des Dames*, petit recueil de vingt-quatre romances gravées, musique des meilleurs compositeurs, tels que Boieldieu, Dalvimare, Lamparelli, Meissonnier, Pradher, Vacher, etc.; orné de quatre jolies gravures dessinées et gravées à la manière anglaise; suivi d'un calendrier gravé et d'un joli souvenir. Très-petit format, imprimé sur pap. vélin superfinc. Prix, cartonné, doré sur tranché, étui papier, 3 fr. 50 c.; en maroquin, étui maroquin, 6 fr.; imprimé en couleur, de plus, 2 fr. Chez Janet et Cotolle, libraires, marchands de musique, tenant un cabinet de lecture, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17, vis-à-vis la Trésorerie.

On en trouve également de diverses reliures très-élégantes.

*Nota.* Cet almanach seul de son espèce se fait remarquer par le choix des romances et le soin de son exécution.

*Almanach de Famille et de Société*, ou Choix de bouquets de fêtes, vers et chansons pour différentes circonstances, telles que jour de l'an, naissance, anniversaire, réunion, mariage, gâteau des rois, voyage, retour, baptême, etc., etc., pour un mari à sa femme, une femme à son mari, un amant à sa maîtresse, un ami à son ami, etc.; à l'usage de l'âge mur. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 30 c. franc de port. Chez L. M. Guillaume, imprimeur-libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

*Le Chansonnier joyeux*, suivi des airs notés du Troubadour, avec un calendrier pour l'an 1811. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez le même libraire.

*Aventures du duc de Roquelaure*, tirées des mémoires trouvés dans les papiers du maréchal d'H. .... *Nouvelle édition*, corrigée et augmentée du *Mort vivant*. In-18. Prix, broché, 60 c., et 75 c. franc de port. Chez le même libraire.

*Le Chansonnier du premier âge*, ou Choix de chansons que l'on peut permettre aux jeunes gens des deux sexes pour exercer leur voix. Un vol. in-18, avec un joli frontispice et un titre gravé. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Pierre Blanchard et Cointe, libraire, rue Mazarine, n° 31, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

**MUSIQUE POUR ÉTRÉNNES.** — *Ouverture du Prisonnier*, musique de Dellamaria, arrangée pour le piano par l'auteur; gravée sur cuivre, format grand in-18, et imprimé sur papier vélin superfine. Prix, cartonné doré sur tranché, 2 fr. 50 c. Chez Janet et Cotelle, libraires, marchands de musique et de pièces de théâtre, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17, vis-à-vis la Trésorerie.

Il y en a en maroquin, et en soie dorée.

**Théorie musicale**, contenant la démonstration méthodique de la musique, à partir des premiers élémens de cet art jusques et compris la science de l'harmonie; par A. F. Emy de l'Ilette, professeur de musique et d'harmonie; gravée par Richomme; dédiée à M. le comte de Lacépède, grand chanoine de la Légion-d'honneur, etc., etc. Prix, marqué, 27 fr. Se trouve à Paris, dans les magasins de musique de Leduc et comp<sup>e</sup>, rue de Richelieu; Imbault, rue Saint-Honoré; V<sup>e</sup> Decombe, quai de l'Ecole; l'Auteur, rue d'Enfer, n° 13, près le Sénat; et chez Jean, marchands d'estampes, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

**L'Ami des petits Enfans, ou les Contes les plus simples de Berquin, Campe et P. Blanchard.** Deux vol. in-18, ornés de huit planches en taille-douce, d'après les dessins de M. Monnet, et d'un titre gravé. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 f. franc de port. Chez Pierre Blanchard et compagnie, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais royal, galerie de bois, n° 249; au Sage Franklin; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

**Oeuvres choisies de Lé sage et Prevost**; nouvelle édition imprimée sur beau papier et ornée de 110 figures. Cinquante-cinq vol. in-8<sup>o</sup>. Cette collection paraît par livraisons de quatre vol., il en paraît déjà quatre formant 16 vol. *Quatrième livraison*, contenant les *Mémoires d'un Homme de Qualité*, *Manon Lescaut*, et le 1<sup>er</sup> vol. de *Cléveland*. Le prix de chaque livraison, sur papier fin, est de 24 fr.; papier vélin, 48 fr.; les 16 premiers volumes, 96 fr.; papier vélin, 192 fr. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; Garnery, même rue, n° 6; Leblanc, abbaye Saint-Germain.

**Coup-d'œil sur l'état des lumières et de l'instruction publique en Hollande**, depuis les tems les plus anciens jusqu'à nos jours. par H. A. L. P\*\*\*, Brochure in-8<sup>o</sup> de 64 pages. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. francs de port. A Paris, chez Gabriel Dufour et comp<sup>e</sup>, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7; à Amsterdam, chez les mêmes, sur le Rockin; et à Cassel (Westphalie), chez Tournaisen fils, libraire.

*Manuel des Juges de Paix, des Maires, des Adjoints de Maire, et des Commissaires de Police*, comme Officiers de police judiciaire, juges de police et Officiers du ministère public; avec les Formules des différens Actes et Jugemens pour l'exacte et facile exécution des Codes d'Instruction criminelle et Pénal. Par M. D\*\*\*, ancien avocat de Paris. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Patris et compagnie, imprimeurs-libraires, quai Napoléon, au coin de la rue de la Colombe, n° 4, dans la Cité; et chez Blanchard et compagnie, libraires, rue Mazarine, n°. 30; au Palais Royal, galerie de bois, n° 249, au Sage Franklin.

*Les Cidérons français*, apologie; par Dur....y, avocat, membre de plusieurs sociétés littéraires, correspondant de celle de Rouen. Prix, 60 cent., et 65 cent. franc de port. A Paris, chez les marchands de Nouveautés.

*Les Elémens de l'Histoire Romaine*, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la fin du règne d'Auguste, d'après Rollin, Crévier, Vertot, etc., faisant suite aux Elémens de l'histoire ancienne et de l'histoire de la Grèce, par le même auteur. Quatre vol. in-12, ornés de 40 planches gravées en taille-douce. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port. Chez le même libraire.

MM. Capelle et Renand viennent de publier le cinquième volume du *Caveau moderne*, ou le Rocher de Cancalle, recueil composé des meilleures chansons de MM. Laujon, Ph. de la Madelaine, de Piis, Armand-Gouffé, Désaugiers, Chazet, Francis, Moreau, Dupaty, Antignac, de Rougemont, E. Salverte, C. Sartrouville, Ducray-Duminil, Gentil, Brazier, Capelle, etc. Ce cinquième volume ne le cède en rien à ses ainés. Indépendamment du catalogue d'airs qui termine ces quatre premiers volumes, et que les auteurs ont répété à la fin de celui que nous annonçons, on trouve enoore de la musique de MM. Frédéric-Duvernoy, Mozin, Doche, Piccini, etc.

Les chansons des convives du *Caveau moderne* sont, comme dans les précédens volumes, entremêlées de quelques chansons de Panard, Collé, Piron, Favart, etc., convives de l'ancien caveau.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez MM. Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J.-Rousseau, n° 6, 1 fr. 80 c. et 2 fr. 40 c. franc de port. C'est à la même adresse que l'on s'abonne pour les *Dîners du Caveau Moderne* ou l'*Epiourien français*, ouvrage dont il paraît un cahier tous les mois. Le prix est de 12 fr.

# TABLE

## DU TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

### POESIE.

|                                                                                                              |                                          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| <b>Ode sur le Mariage de S. M. l'Empereur ; par M. J. M. Mossé.</b>                                          | <b>Page 3</b>                            |
| Imitation libre de l'allemand ; par M. le chevalier <i>Fourrey</i> .                                         | 5                                        |
| A M. Sauvan, mon beau-père ; par M. <i>Le Gouyé</i> .                                                        | 6                                        |
| Le Tombeau d'une infidèle.— Romance ; par M. <i>Eusèbe Salverte</i> . <i>Ib.</i>                             |                                          |
| Promenade sur les dunes de l'île de Ré ; par M. <i>F. O. Denesle</i> .                                       | 57                                       |
| A M. le baron de C** ; par M. <i>Ph. de la Madelaine</i> .                                                   | 63                                       |
| Commencement du IV <sup>e</sup> chant de la Mort d'Abel ; par <i>Aug. Le Pasquier</i> .                      | 113                                      |
| Début d'un poème de David ; par M. <i>Denne-Baron</i> .                                                      | 169                                      |
| Fragment du 1 <sup>er</sup> chant d'un poème de la Franciade.                                                | 225                                      |
| Discours de Satan à ses compagnons, traduit de la Jérusalem délivrée ; par M. <i>L. L'Ecluze</i> , d'Angers. | 281                                      |
| Morceau détaché d'une scène de la Médée de Sénèque ; par M. <i>Parseval</i> .                                | 284                                      |
| Chant d'allégresse ; par M. <i>P. A. Vieillard</i> .                                                         | 337                                      |
| Vers sur le poème épique ; par M. <i>Le Gouyé</i> .                                                          | 339                                      |
| La Sensitive ; par M. <i>C. L. Mollevaut</i> .                                                               | 393                                      |
| Orphée ; par M. <i>Wa...</i>                                                                                 | 397                                      |
| Spître à un vieil auteur ; par Mme la comtesse <i>Constance de Salm</i> .                                    | 449                                      |
| <br>Enigmes ,                                                                                                | 7, 63, 118, 175, 233, 286, 341, 398, 454 |
| Logogriphes.                                                                                                 | 8, 63, 118, 176, 234, 287, 341, 399, 454 |
| Charades.                                                                                                    | 8, 64, 119, 176, 235, 287, 342, 399, 455 |

## SCIENCES ET ARTS.

|                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Nosographie synoptique ; par <i>L. F. Dom. Latour.</i> (Extrait.)                                   | 9   |
| Notice sur le pastel, sa culture et les moyens d'en retirer l'indigo ;<br>par <i>M. Puy-Maurin.</i> | 65  |
| Traité de l'éducation des Moutens ; par <i>M. Chambon.</i> (Extrait.)                               | 120 |
| Bibliographie agronomique. (Extrait.)                                                               | 343 |
| Sur la Saignée ; par <i>M. Gastelier.</i>                                                           | 400 |
| Traité de la maladie Syphilitique ; par <i>M. Réhé-Joseph Bertin.</i><br>(Extrait.)                 | 456 |

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

|                                                                                                               |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Voyages nouveaux parmi les sauvages d'Amérique ; par les capitaines <i>Lewis</i> et <i>Clarke.</i> (Extrait.) | 13           |
| Les Noces troublées. — Nouvelle ; par <i>Mme Antoinette Legroing.</i>                                         | 26           |
| Horace éclairci par la ponctuation ; par <i>M. le chevalier Croft.</i><br>(Extrait.)                          | 72           |
| Voyage aux îles Ténérife, la Trinité, etc. ; par <i>M. Le Dru.</i>                                            | 79           |
| Salon de Peinture.                                                                                            | 89, 253, 366 |
| Nouvel abrégé de la Grammaire ; par feu <i>M. Furgault.</i><br>(Extrait.)                                     | 129          |
| Le Manuel des Etudiants ; par <i>M. Boinvilliers.</i> (Extrait.)                                              | 131          |
| Les Deux Gendres, comédie ; par <i>M. Etienne.</i> (Extrait.)                                                 | 135          |
| Voyages aux Indes-Orientales, etc. ; par <i>Ch.-F. Tombo.</i><br>(Extrait.)                                   | 175          |
| Le Caravanserail ; par <i>Adrien de Sarrasin.</i> (Extrait.)                                                  | 185          |
| Dé l'Education nationale ; Précis historique ; par <i>M. R. D. Ferlus.</i>                                    | 194          |
| Le jour de Noël, imité de l'allemand ; par <i>M. L. de Sévelinges.</i>                                        | 205          |
| La Parthénéide ; poème de <i>M. J. Baggesen</i> , traduit de l'allemand.<br>(Extraits.)                       | 236, 409     |
| Le Fils perverti par son Père, traduit de l'anglais de <i>Thomas Halcroft.</i> (Extrait.)                     | 248          |
| Le Parrain magnifique, ouvrage posthume de <i>Grosset.</i> (Extrait.)                                         | 288          |
| Histoire de <i>Louisa</i> , traduite de l'anglais ; par <i>Mme E. L.</i>                                      | 301          |
| Les Antiquités d'Athènes, de <i>Stuart</i> , etc., publiées par <i>Landon.</i><br>(Extrait.)                  | 348          |

## TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Essai politique sur le royaume de la Nouvelle Espagne ; par M.<br><i>A. de Humboldt.</i> ( Extrait. )       | 353 |
| Le petit Almanach des Dames. ( Extrait. )                                                                   | 364 |
| Charles et Emma ; roman imité de l'allemand d'Auguste Lafontaine ; par <i>R. de Chazet.</i> ( Extrait. )    | 425 |
| Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire ; par M.<br><i>Malte-Brun.</i> ( Extrait. )          | 460 |
| Lettres sur la Morée et les îles Cérigo, Hydra et Zante, etc. ;<br>par <i>A. L. Castellan.</i> ( Extrait. ) | 466 |
| Le Maré et le Macaque. — Nouvelle ; par <i>Mme. Montebello</i><br><i>Le roing.</i>                          | 472 |
| Littérature italienne. — Enée et Lavinie. ( Extrait. )                                                      | 192 |
| Littérature allemande. — Haken Jack, tragédie d' <i>Oskar von Schlaeger.</i>                                | 22  |
| Carrière théâtrale de <i>W. Iffland.</i>                                                                    | 294 |
| Littérature anglaise. — Description de l'empire de Maroc, etc. ;<br>par <i>J. G. Jackson.</i> ( Extrait. )  | 82  |
| Voyage sur les bords du Démérary, etc.                                                                      | 430 |

## VARIÉTÉS.

|                                   |                                      |
|-----------------------------------|--------------------------------------|
| Spectacles.                       | 32, 96, 162, 211, 268, 309, 381, 486 |
| Chronique de Paris.               | 33, 146, 260, 375, 478               |
| Lettres aux Rédacteurs.           | 484, 539                             |
| Nouvelles littéraires.            | 45, 381                              |
| Sociétés savantes et littéraires. | 100, 315                             |

## POLITIQUE.

|                        |                                            |
|------------------------|--------------------------------------------|
| Événemens historiques. | 50, 101, 157, 213, 272, 325, 383, 436, 491 |
| Paris.                 | 55, 108, 165, 221, 279, 334, 390, 445, 497 |

## ANNONCES.

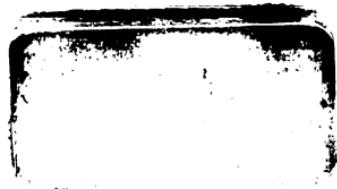
|                  |                                            |
|------------------|--------------------------------------------|
| Livres nouveaux. | 56, 109, 166, 223, 280, 335, 391, 447, 499 |
|------------------|--------------------------------------------|

*Ein de la Table du tome quarante-cinquième.*



**LIB. UNIV.  
GENT**





Digitized by Google

